164448 (4)

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

FAIT

PAR ORDRE DU ROI.

Historique.

TOME DEUXIÈME. — DEUXIÈME PARTIE.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE LYON

Digitized by Google

IMPRIMÉ
PAR AUTORISATION DU ROI,
EN DATE DU 25 MAI 1824,
À L'IMPRIMERIE ROYALE.

Digitized by Google

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

FAIT

PAR ORDRE DU ROI.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE IV.

DE GOAM AUX SANDWICH INCLUSIVEMENT.

CHAPITRE XXVII.

Traversée de Goam aux îles Sandwich; séjour dans ces îles.

L'EXPLORATION de la partie des Mariannes qui gît au Nord de Goam, nous occupa pendant les journées du 5 au 16 juin, et donna lieu aux remarques dont nous avons précédemment rendu compte, tant dans cette histoire que dans la division nautique et hydrographique de notre voyage. Desirant d'accélérer notre route vers les îles Sandwich, où nous appeloit la suite de nos opérations, nous profitâmes d'une brise favorable pour nous élever en latitude et chercher les vents nécessaires à l'exécution de nos projets. 1819. Juin.

« Le 18, nous coupâmes l'anti-méridien de Paris; circonstance peu importante en elle-même, mais qui nous rappela que nos amis en France comptoient minuit quand nous avions midi à bord. Le 29, un de nos gabiers, ayant, pour célébrer sa fête, bu un peu outre mesure, tomba la tête la première du gaillard d'arrière dans le faux-pont et se tua. Il étoit Breton et se nommoit Rio; c'étoit un fort bon homme, qui fut universellement regretté: chacun convint cependant que la mort étoit venue à point pour lui; mauvais ménager, insouciant sur son avenir, ayant dépensé pour boire tout ce qu'il avoit gagné durant ses fréquentes navigations, il étoit destiné à traîner une vieillesse des plus misérables. Traversée de Goam aux Sandwich.

» A mesure que nous avancions dans le vaste espace de mer que borne d'un côté le Japon et de l'autre la côte occidentale d'Amérique, nous trouvâmes des brumes de plus en plus épaisses et froides, qui nous pénétrèrent d'une humidité continuelle. Toutefois, à des rhumes Juillet.

LYON
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LYON
Digitized by Google

Traversée de Goam aux Sandwich. Juillet. 1819.

près, cette constitution de l'atmosphère n'apporta point d'altération notable dans l'équipage, et même eut le bon effet de produire une détente salutaire dans les fibres du corps, irritées depuis plusieurs mois par la chaleur et l'action d'une vive lumière. Cette température au reste n'exerça sur nous qu'une influence de courte durée, et qui cessa dès que nous pûmes faire route à l'Est, en tirant vers le Sud.

» Le 16, les vents ayant passé au Nord-Est, le thermomètre baissa subitement de 4 degrés centigrades et passa à 16 degrés, température encore assez forte, mais qui néanmoins nous donna une impression de froid très-incommode; ce qui prouve, ainsi que le fait observer M. de Humboldt, que *l'excitabilité des organes augmente par l'uniformité et l'action prolongée des stimulus habituels.* » (M. *Quoy.*)

En vue des Sandwich. Août.

Le 5 août, à neuf heures du matin, la vigie nous annonça terre dans l'Ouest : c'étoit la côte orientale d'Owhyhi, au dessus de laquelle nous pûmes apercevoir les hauteurs qui couronnent cette capitale des Sandwich. Jusqu'alors nous avions cru sur parole que Mowna-Roa étoit la montagne la plus considérable de cette île, mais Mowna-Kaah nous parut à vue d'œil l'emporter sur elle en élévation.

Tout en regrettant que d'impérieuses obligations ne nous permissent pas d'explorer en détail ces rivages, il fallut nous borner à en saisir superficiellement les contours, puis forcer de voiles pour gagner la côte occidentale de l'île, où nous espérions de découvrir un mouillage favorable à nos desseins.

Le 6, ayant doublé la pointe Sud d'Owhyhi et nous trouvant en calme, nous vîmes bientôt plusieurs pirogues qui se dirigeoient vers nous; toutes avoient un balancier et ressembloient beaucoup aux petites pirogues mariannaises que nous avons décrites. Nous échangeâmes avec les insulaires des pastèques et du poisson contre de petits couteaux. Ces Indiens ne se montrèrent pas moins enjoués que ne le furent en pareille circonstance nos bons Carolinois. Quelques femmes arrivèrent aussi, et par leurs gestes impudiques ne nous laissèrent aucun doute sur le but de leur visite; mais je leur interdis tout accès sur le vaisseau. Au reste, si toutes les Owhyhiennes eussent ressemblé à celles-là, il n'auroit pas été difficile, même à l'homme le plus prompt

Digitized by Google

En vue des Sandwich. 1819. Août.

à s'enflammer, de suivre le conseil du poëte latin, en s'interdisant des plaisirs qui ne pouvoient manquer de traîner après eux le dégoût et les regrets.

Sperne voluptates : nocet empta dolore voluptas (1).

Les vocabulaires de la langue des Sandwich que nous avions à bord, étoient si défectueux, et l'orthographe si peu appropriée à notre manière de prononcer, qu'il nous fut presque impossible de nous faire entendre autrement que par signes. Pour donner un exemple de cette ambiguité d'écriture, nous nous bornerons à citer le seul mot *Toaï-haï* ou *Koaï-haï* (2), qui signifie *nappe d'eau* et s'applique à la principale des baies de la côte occidentale d'Owhyhi; il est écrit *Toeaigh* par Vancouver, *Toe-yah-yah* par Cook, et *Towaïhae* par d'autres voyageurs anglais.

La journée du 7 se passa encore au milieu des calmes : nous n'eûmes pas moins de vingt pirogues constamment le long du bord; et ceux qui les montoient nous obsédèrent à tel point, que je fus obligé de leur interdire absolument l'entrée du vaisseau, me réservant de la permettre aux chefs seulement. Un de ces derniers arriva de bonne heure dans la matinée : il se nommoit Poui, et appartenoit à l'un des villages en face desquels nous nous trouvions. J'acceptai avec d'autant plus de plaisir le cadeau de cocos, d'ognons et de bananes qu'il vint m'offrir, que depuis long-temps nous étions privés de végétaux frais. Après avoir répondu à son attention par un présent assez considérable, si on le compare à la valeur des objets que j'avois reçus, j'engageai ce chef à déjeûner avec moi; il accepta sans façon, ainsi qu'une autre espèce d'officier à sa suite, qui s'annonça d'abord comme pilote, et que j'accueillis en cette qualité, mais que je chassai ensuite lorsque je m'aperçus de son ignorance. Poui me demanda la permission de faire monter sa femme, qui étoit restée dans la pirogue; j'y consentis, et elle se mit à table avec nous, en dépit du *tabou* (3). Je ne tardai pas à me convaincre que

(1) Horace, *Epist.* lib. 1.

(2) Aux Sandwich, le *t* et le *k* se prennent à-peu-près indifféremment l'un pour l'autre. Il en est de même de *r* et de *l*, de *b* et de *p*, de *v* et de *w*, &c.

(3) Le *tabou* ou interdiction sacrée, qui joue un si grand rôle dans la législation civile et

Digitized by Google

En vue des Sandwich. 1819. Août.

j'avois pour convives de véritables mendians; tout étoit pour eux un objet de convoitise : aussi fallut-il, pour rester bons amis, leur donner le verre, l'assiette, la bouteille et la serviette même dont ils s'étoient servis; encore ces cadeaux, loin de les satisfaire, ne les rendirent que plus exigeans. Poui imagina d'acheter mon habit d'uniforme et de m'offrir en échange quatre cocos : il vouloit un fusil, de la poudre de guerre, il vouloit des étoffes, il vouloit tout ce qui flattoit sa vue, et paroissoit de mauvaise humeur à chaque refus qu'il essuyoit de ma part. Pour mettre un frein à ce débordement de prétentions saugrenues, je lui déclarai que je ne donnerois plus rien, à moins qu'on ne m'apportât des cochons dont j'avois besoin pour l'approvisionnement de mon vaisseau: il promit de m'en envoyer le lendemain; mais il se garda bien d'en rien faire, et jamais je ne l'ai revu.

Une chose qui m'auroit beaucoup étonné, si je n'avois connu déjà la voracité des habitans de Rawak et des Carolines, c'eût été de voir la quantité prodigieuse d'alimens qu'engloutissoient plutôt que ne mangeoient ces gens-là.

Poui savoit quelques mots d'anglais, et, par ce moyen, il me fut moins difficile de le comprendre. Il m'annonça la mort du roi de ces îles, Taméhaméha (1), si bien connu par l'activité de son génie et son brillant caractère, et m'apprit que Riorio (2), fils de ce souverain, avoit succédé à son père, sans que la paix eût été aucunement troublée.

Grand et fortement constitué, Poui avoit la physionomie noble, quoique un peu farouche, et le corps couvert de cicatrices qui ne paroissoient pas

religieuse des Sandwichiens, défend aux deux sexes de manger non-seulement à la même table, mais encore dans la même maison. Nous reviendrons ailleurs sur cette singulière coutume.

(1) Ce mot décomposé en ses élémens, *Ta-méha-méha*, signifie *le solitaire dans la solitude.*

(2) Nom qu'on écrit aussi *Uriorio* et *Oriorio; Riorio* est mieux, puisque en effet la première syllabe *O* ne s'emploie, dans la déclinaison, que comme le signe du nominatif. M. Ellis, dont nous aurons plusieurs fois occasion de citer l'intéressant ouvrage, assure même qu'il faut écrire *Rihoriho;* selon lui ce ne seroit là qu'une contraction du nom *Ka-lani-nouï-rihoriho* que portoit autrefois ce personnage, et le sens littéral en seroit *les cieux grand noir*, ou peut-être *la grande noirceur des cieux.* (*Voyez* W. Ellis, *Narrative of a tour through Hawaii, or Owhyhee, &c.*)

Digitized by Google

l'effet des armes. Tout annonçoit chez lui l'habitude du commandement. Étant à se promener avec moi sur le gaillard d'arrière, et voyant plusieurs personnes de l'état-major, il s'informa si elles étoient *arii* [nobles], et, sur ma réponse affirmative, il s'empressa de leur toucher la main; puis, apercevant près de là un matelot, au lieu de le traiter avec la même politesse, il leva le pied et le lui présenta d'un air de mépris. Cette boutade fit beaucoup rire aux dépens du pauvre matelot, qui se retira peu content des manières dédaigneuses de ce haut et puissant seigneur.

En vue des Sandwich. 1819. Août.

Une petite brise s'étant déclarée le 8 à la pointe du jour, j'en profitai pour m'avancer au Nord jusque devant la baie de Kayakakoua (1). J'allois envoyer un officier pour sonder ce mouillage, lorsqu'une belle pirogue vint à bord avec le chef ou, comme on dit maintenant, le gouverneur de l'île : c'étoit le prince Kouakini, ou Kaïroua, surnommé aussi *John Adams* (2), nom qui lui fut donné dans son enfance, et sous lequel il est assez généralement connu. C'étoit un homme de vingt-huit à vingt-neuf ans, de la taille de 6 pieds 3 pouces, et d'un embonpoint proportionnément supérieur encore à sa stature gigantesque; il avoit une figure agréable et douce, un air affable et bienveillant : il étoit vêtu d'un simple langouti en indienne, et accompagné d'un très-petit enfant muni d'un émouchoir en plume. D'après l'assurance qu'il me donna que je trouverois sans peine ici les bestiaux nécessaires au ravitaillement de mon vaisseau, je me dirigeai sur la ville qui étoit en face et formoit le point le plus remarquable de la baie, et j'y laissai tomber l'ancre à moins d'un mille de terre.

Séjour à Owhyhi.

Mouillage à Kayakakoua. — Kouakini me surprit par une instruction dont je ne l'aurois pas cru capable. Ayant appris que je naviguois en découverte, il me demanda en assez bon anglais si j'étois venu aux Sandwich par la route du cap Horn, ou bien si j'avois passé d'abord au Cap de Bonne-Espérance. Il s'informa aussi avec intérêt des nouvelles de Buonaparte, et voulut savoir si, comme on le lui avoit assuré, l'île Sainte-

(1) Ce lieu porte encore le nom de *Kaïroua*, l'un de ceux qui sont affectés au gouverneur d'Owhyhi. (*Voyez* planche n.° 15.)

(2) Les chefs sandwichiens ont l'habitude de changer souvent de nom, et quelquefois pour les motifs les plus futiles.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

Hélène avoit été engloutie avec toutes les personnes qui s'y trouvoient. J'ignore quel est l'auteur de ce conte; mais il étoit si bien accrédité aux Sandwich, qu'il me fallut répondre plusieurs fois à la même question.

Ce jeune chef m'apprit que le roi Riorio, ayant quitté, à la mort de son père, la ville de Kayakakoua, où se trouvoient ses principaux magasins, ses ateliers et ses chantiers de construction, étoit allé fixer sa résidence au village de Kohaïhaï, dans la baie de ce nom, et y tenoit alors sa cour.

La paix, il est vrai, n'avoit pas été troublée à la mort de Taméhaméha; mais plusieurs des principaux chefs de l'île ayant élevé des prétentions sur lesquelles on n'étoit pas encore parfaitement d'accord, il régnoit dans les relations politiques un état de vague et d'indécision qu'on cherchoit en ce moment à arranger.

Parmi les personnes attachées à la cour de Riorio, on comptoit les femmes du roi défunt, les princes et princesses du sang royal, les principaux chefs des îles Sandwich, ceux de l'île Atouaï et de Wahou exceptés, et les Européens qui sont à Owhyhi.

A son arrivée, Kouakini me fit cadeau de quelques fruits: voulant capter sa bienveillance, je lui offris un manteau de drap écarlate qui parut lui faire plaisir; puis, après avoir déjeûné ensemble, nous descendîmes à terre dans mon canot. Mon but étoit de lui rendre sa visite, de voir sa famille et de choisir un lieu propre à faire des observations magnétiques; je voulois aussi presser le départ de l'exprès qu'il m'avoit promis d'envoyer au roi pour lui faire part de mon arrivée, de mes besoins et de mes demandes, formalité sans laquelle rien ne pouvoit m'être délivré.

Nous abordâmes sur la grève avec beaucoup de facilité, le ressac y étant presque entièrement nul. Je vis dans le voisinage du débarcadère le lieu où avoit existé le palais, ou, plus exactement, la maison de Taméhaméha; il n'en restoit que la place, cet édifice ayant été brûlé pour des raisons que nous exposerons ailleurs. Une foule d'oisifs, et un assez grand nombre de soldats armés de fusils tenus d'une manière bizarre, marchoient sans ordre çà et là: ces derniers, vêtus comme leurs compatriotes d'un langouti et d'un manteau en écorce de mûrier à papier, sembloient moins occupés à faire une garde rigoureuse autour de nous

Digitized by Google

qu'avides de voir des étrangers dont les habits d'uniforme sur-tout sembloient les émerveiller.

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

Je fus conduit dans une petite case propre et bien construite, quoique simplement en bois et en feuilles de palmier; elle étoit occupée par deux femmes d'une trentaine d'années, dont l'une, épouse de Kouakini, étendue sur un bois de lit à l'européenne recouvert de plusieurs nattes et garni de rideaux en indienne à fleurs, me tendit obligeamment la main en me disant *aroha* [amitié]. Qu'on se figure une grande femme surchargée d'obésité, étalant à nu sans façon ses robustes appas à nos regards stupéfaits, et qu'une pagne ployée en plusieurs doubles, à la manière du pays, enveloppoit seulement de la ceinture en bas, tandis que sa main, plutôt par un manége de coquetterie que par pudeur, ramenoit de temps en temps sur une de ses épaules une seconde pagne. Cette colossale princesse se nommoit Kéohoua; sans être jolie, sa figure, dont notre planche 83 pourra donner une idée exacte, n'étoit pas dépourvue de dignité. L'autre femme, qui étoit son amie, et qui n'avoit rien à lui envier en fait de corpulence, se vautroit sur une natte étendue à terre.

Beaucoup de curieux des deux sexes étoient accroupis à la porte, en dehors de cette case, tandis que les soldats qui rôdoient tout autour faisoient entendre de temps à autre une petite cloche dont je ne pus alors deviner l'objet, mais qui, plus tard, me parut destinée à marquer l'instant où les soldats devoient changer la direction de leur marche.

J'admirai en sortant une belle batterie de canons voisine, que Kouakini me montra en me conduisant chez ses trois sœurs (1), veuves de Taméhaméha. Elles étoient absentes, et le prince fut obligé de me faire lui-même les honneurs du logis. Une quantité de belles étoffes du pays, pliées avec soin et rangées en tas, formoient une espèce de *divan* assez commode, sur lequel nous nous assîmes; dans le reste de l'appartement, plusieurs personnes se tenoient accroupies sur des étoffes du même genre qui couvroient le sol. La femme du prince et sa compagne ne tardèrent pas à arriver, et tout de suite elles se mirent à plat ventre par terre,

(1) Enfans ainsi que lui de l'ancien roi de Mowi, elles furent épousées toutes trois par Taméhaméha, à l'époque où il fit la conquête de cette île.

Digitized by Google

Séjour à Owyhi. 1819. Août.

presque en face de l'endroit où nous étions assis, en appuyant simplement leur menton sur un petit coussin de forme cylindrique qui leur fut offert. Dans cette posture, qui paroît être ici du meilleur ton, elles nous regardoient fixement et prenoient part à la conversation avec autant de vivacité que de grâce. Elles avoient à la main, pour s'essuyer la figure, un mouchoir à l'un des angles duquel étoit attaché un petit miroir qu'elles consultoient souvent avec une sorte de complaisance.

Kouakini, voulant me faire les honneurs de sa cave, fit apporter un flacon en cristal, rempli d'une espèce de vin blanc, que je ne jugeai pas très-spiritueux, et qui ressembloit un peu pour le goût au madère. Un seul verre, entortillé dans je ne sais combien de morceaux d'étoffe, ayant été débarrassé de ces enveloppes, le prince commença par boire une rasade; j'en fis autant, ainsi que les officiers qui m'avoient accompagné; et les autres personnes présentes, hommes et femmes, se contentèrent, si elles voulurent, des santés que nous leur portâmes. Cependant on servit à la princesse et à sa compagne quelques poignées de petites graines noires (de pastèque apparemment), que l'on plaça sur un tapis, en quelque sorte sous leur nez, et qu'elles se mirent aussitôt à gruger une à une en les dépouillant de leur coque avec les dents, et cela avec autant de promptitude et de dextérité qu'eût pu le faire un écureuil.

Je desirois voir les chantiers et les principaux ateliers de Taméhaméha; Kouakini s'empressa de m'y conduire, et je lui en sus d'autant plus de gré, qu'il marche péniblement, à cause de son extrême embonpoint, et que je l'obligeois à sortir pendant la plus forte chaleur du jour, ce que les Sandwichiens n'aiment guère.

Nous ne vîmes pas moins de quatre hangars fermés à clef, et destinés à la construction des grandes pirogues de guerre; d'autres servoient à mettre à l'abri du soleil quelques canots de forme européenne. Ailleurs, c'étoient des bois de construction et du bois de sandal; des lingots en cuivre, une quantité prodigieuse de filets de pêche, qui tous me parurent être en très-bon état. Plus loin, sur le bord de la mer et dans un lieu isolé, sans doute par crainte du feu, on avoit installé la forge et l'atelier de tonnellerie, et, en remontant, sur la berge voisine, plusieurs cases (pl. 86) appartenant à Kraïmokou, premier ministre du roi (pl. 84, fig. 1); dans

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

l'une se trouvoient des instrumens de navigation, tels que boussoles, sextans, thermomètres et montres, dont une même étoit un chronomètre, ce qu'assurément je n'eusse pas soupçonné. Deux autres magasins, construits en maçonnerie, mais dans lesquels nous n'entrâmes pas, parce que le roi en garde les clefs lui-même, contiennent les liqueurs fortes, la poudre de guerre, le fer, les étoffes, et autres marchandises précieuses.

Un des *morais* (1) du roi défunt étoit dans la partie septentrionale de la ville, à côté de son tombeau, énorme cabane fermée de tout côté. Celui de Riorio étoit au contraire au Sud.

Sur ma demande, Kouakini mit à notre disposition deux cases contiguës, devant lesquelles une plate-forme en pierre nous parut propre à recevoir nos instrumens, et dès le lendemain nous commençâmes à y faire quelques observations de magnétisme et d'astronomie.

Nos médecins-naturalistes, de leur côté, parcouroient le pays d'alentour, sous la direction d'un guide que Kouakini leur avoit donné, et examinoient les productions de la nature. « Dans le dessein de nous rendre à la montagne qui avoisine la ville vers le Sud-Est, dit M. Gaimard, nous traversâmes d'abord des champs stériles, où végétoient à peine quelques arbustes clairsemés; mais, parvenus à une certaine hauteur, nous vîmes un terrain d'une plus riche apparence où l'on cultivoit le mûrier à papier, l'arbre à pain, les jambiers, le tabac, les choux, les patates douces et les ignames. On nous fit boire de l'eau d'une délicieuse fraîcheur. Un grand nombre de femmes nous poursuivoient avec l'intention manifeste de nous offrir leurs faveurs, ou, pour parler plus exactement, d'obtenir les nôtres : celles qui étoient trop vieilles pour prétendre à séduire nos cœurs, nous exhortoient vivement à couronner les feux de leurs jeunes compagnes, et nous montroient du doigt, comme des retraites propices, les cases des environs.

« Une autre fois, en cheminant le long de la côte au Sud de Kayakakoua, pour gagner un petit village, nous fûmes accompagnés par des hommes et des enfans qui, pour des épingles, portoient nos effets et

(1) *Morai*, sorte d'enceinte où sont contenues les idoles des insulaires; ils appellent plus particulièrement ces temples *héiao* et *héiaou*.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

prenoient pour nous de petits poissons, des crabes, des coquilles, &c. A notre arrivée, nous vîmes une jeune et gentille Owhyhienne nommée *Mourée*, sur le point d'achever sa toilette, c'est-à-dire, de peindre d'une zone blanche la partie de ses cheveux noirs et assez roides qui entouroit son front élevé; elle étoit bien faite, et n'avoit sur le corps aucune de ces pustules, aucune de ces cicatrices dégoûtantes qui déparoient l'épiderme d'un grand nombre de ces insulaires. Elle avoit le nez droit et légèrement épaté, le sein ferme et bien placé, la bouche petite, et de fort jolies dents. Le père avoit fondé sur les charmes de cette belle enfant l'espoir d'une magnifique rétribution : une soixantaine de femmes et de jeunes filles se mirent à chanter à l'entrée d'une grotte voisine; on eût dit l'hymne de l'hymen; jamais concert ne me parut plus ravissant. La nouveauté du spectacle et sa bizarrerie nous rappelèrent les récits piquans du séjour de Bougainville à Tahiti, que jusque-là nous avions crus exagérés.»

L'exprès qui avoit été envoyé au roi ne fut de retour que le 10 dans la matinée; sa majesté m'engageoit à venir mouiller dans la baie de Koaïhaï, où tout, m'assuroit-on, étoit préparé pour nous satisfaire, et m'envoyoit, pour faciliter le trajet, son premier pilote Keïhé-Koukouï, surnommé *Jack* par les Anglo-Américains (*voyez* pl. 84, fig. 3). Je serois parti tout de suite pour ce nouveau mouillage; mais la brise de terre dont j'avois besoin ne devant s'élever que sur les neuf heures du soir, nous continuâmes jusqu'à la fin du jour nos travaux à l'observatoire, et M. Duperrey eut la satisfaction de compléter l'esquisse géographique de la baie de Kayakakoua.

Au moment où nous nous préparions à retourner au vaisseau, Kouakini m'envoya plusieurs cochons, des chèvres, des choux, des cocos, et une assez grande quantité de patates blanches et rouges. Voulant de mon côté lui faire un cadeau d'adieu, je l'engageai à venir dîner à bord : mon offrande consistoit en un baril de 100 livres de poudre, une assez grande quantité d'outils de charpentier, et un beau manteau de drap écarlate. Je crus devoir me montrer d'autant plus généreux, qu'il avoit mis plus de grâce à bien nous accueillir et à répondre aux diverses questions que nous n'avions cessé de lui adresser.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

Vers la fin de notre dîner, nous reçûmes la visite inattendue de la princesse sa femme, toujours accompagnée de son amie inséparable: ces dames m'apportoient, comme gage de leur souvenir, de fines étoffes de leur pays; je les priai d'accepter en retour quelques bagatelles qui parurent beaucoup les satisfaire.

Mes hôtes m'ayant quitté, je fis mes dernières dispositions pour mettre sous voiles; Keïhé-Koukouï demeura chargé de diriger la route jusqu'à Kohaïhaï. Malheureusement ce qui le contraria dans l'exercice de ses fonctions, ce fut de me voir venir souvent sur le pont pendant la nuit: son amour-propre étoit blessé que je ne lui accordasse pas une entière confiance; il cherchoit à me le faire comprendre par des gestes, et par ces mots en mauvais anglais: *me no sleep, me look, me speak* [je ne dormirai pas, je veillerai à tout, je donnerai les ordres nécessaires]. Je dois lui rendre la justice de dire qu'il montra constamment autant d'intelligence que d'habileté: j'admirai sur-tout avec quelle précision il prévoyoit les changemens du temps; une fois entre autres, quoique nous n'eussions qu'une brise très-modérée, il voulut absolument que je fisse prendre deux ris aux huniers et serrer les petites voiles, parce que, disoit-il, nous allions sous peu d'instans recevoir une forte bourrasque, et la bourrasque eut lieu en effet. Il avoit tiré son pronostic d'un nuage d'une forme particulière et à peine perceptible, qu'il me fit remarquer s'élevant au-dessus de la terre. Au reste, il me tint parole, et ne ferma pas l'œil de toute la nuit.

Si notre pilote étoit un homme très-attentif, ses manières contrastoient souvent d'une façon fort étrange avec nos habitudes européennes. Selon l'usage de ses compatriotes, il se levoit de table au milieu du repas, et, frappant sur son ventre comme pour indiquer qu'il ne pouvoit plus manger, il s'en alloit en disant *mahona* [je suis rassasié]; rarement restoit-il plus de quinze ou vingt minutes assis, et toutefois il mangeoit abondamment. Faisoit-il trop chaud, rien ne lui paroissoit plus simple que d'ôter son habit; mais, ce qui nous choquoit davantage, c'étoit de le voir se moucher dans sa serviette: quant à lui, son air satisfait n'annonçoit nullement qu'il crût avoir commis une incongruité.

Mouillage à Kohaïhaï. — Le 12, dès la pointe du jour, nous étions

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

près d'arriver au mouillage dans la baie de Kohaïhaï, lorsqu'une grande pirogue double arriva à bord; elle étoit montée par Kiaïmoukou, surnommé *Cox*, principal chef ou gouverneur de l'île Mowi, et frère de Kouakini.

C'étoit un homme de 5 pieds 6 pouces passés, très-gros, assez musculeux, d'une physionomie grave mais agréable (*voyez* pl. 82). Un Français de Bordeaux, appelé *Rives*, établi dans ces îles depuis douze ans, l'accompagnoit, et porta la parole en qualité de compatriote : il me dit que Kiaïmoukou étoit envoyé par le roi pour me complimenter sur mon arrivée et me faire connoître que j'étois attendu avec grande impatience. Sur les assurances qui me furent données, je saluai le pavillon sandwichien de onze coups de canon, qui me furent rendus en nombre égal par une batterie établie à terre près de la résidence royale.

M. Rives étoit un homme de petite stature et d'une constitution grèle; il étoit en bottes, et assez propre, mais vêtu d'un habit de soie dont l'excessive ampleur révéloit qu'il n'avoit point été taillé sur le patron de celui qui le portoit. Il s'exprimoit en français avec assez de difficulté, et ne paroissoit pas d'ailleurs avoir reçu une éducation fort soignée.

Kiaïmoukou et sa suite, M. Lamarche et moi, nous descendîmes ensemble dans mon canot, avec l'intention de faire visite au roi (1); le monarque m'attendoit déjà sur la plage, vêtu d'un grand costume de capitaine de vaisseau anglais, et entouré de toute sa cour. Malgré l'aridité épouvantable de cette partie de l'île, le spectacle qu'offrit cette réunion bizarre d'hommes et de femmes nous parut majestueux et vraiment pittoresque. Le roi, posté en avant, avoit ses principaux officiers à quelque distance derrière lui : les uns portoient de magnifiques manteaux de plumes rouges et jaunes (pl. 85) ou bien en drap écarlate (2); d'autres de simples pélerines dans le même genre, mais où les deux couleurs tranchantes étoient parfois nuées de noir : quelques-uns étoient coiffés de casques (pl. 85, 89 et 90). Un nombre assez considérable de soldats, çà et là dispersés, répandoient, par la bizarrerie et l'irrégu-

(1) Riorio; il paroissoit avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

(2) On me fit remarquer un manteau de ce genre qui avoit été donné par le capitaine Cook, et un autre par le capitaine Vancouver.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

larité de leur costume, une grande diversité sur cet étrange tableau : nul ordre, nul ensemble de tenue et de mouvemens ne régnoient parmi eux; chacun portoit son fusil comme il lui convenoit ou selon qu'il le trouvoit plus commode. Tous étoient ceints d'un langouti (1); mais la plupart avoient en outre une énorme houppelande d'un calmouk brunâtre et grossier; fiers de ce baroque accoutrement, ils se pavanoient devant nous avec complaisance, sans se douter le moins du monde que leur tournure fût à nos yeux une chose fort grotesque.

Près du rivage, une espèce de hangar léger avoit été construit pour la circonstance : là, les femmes du roi, toutes resplendissantes de jeunesse, parées avec goût et même avec élégance, et se faisant distinguer par l'expression de douceur qui se peignoit sur leur physionomie, composoient un groupe gracieux et ravissant, auquel le jeu continuel des émouchoirs, agités autour d'elles par leur gens, sembloit en quelque sorte imprimer le mouvement et la vie.

Je m'avançai vers le roi, qui me toucha la main avec cordialité, et me fit dire, par M. Rives, qu'il alloit me saluer de sept coups de canon. Je commençois à lui répondre, lorsqu'il me tourna brusquement le dos, pour veiller, je pense, à l'exécution de sa promesse. L'interprète me demanda pardon pour sa majesté, qui, quoique vêtue à l'européenne, n'entendoit rien à ce que nous appelons complimens ou étiquette de cour : je m'en étois bien aperçu moi-même, et j'avois résolu de me mettre plus à l'aise à l'avenir. Dès que la salve fut finie, Riorio revint à moi, et me fit une petite inclination de tête, à laquelle je répondis de la même façon. Il m'engagea ensuite à venir me reposer et prendre le frais dans la maison royale; mais je lui demandai la permission d'aller d'abord saluer les reines ses femmes : sur son consentement, je m'avançai vers elles et leur touchai la main, qu'elles me tendirent cordialement. Je remarquai sur-tout la haute taille (2) et la

(1) Nous avons souvent parlé de cette espèce de ceinture portée par les sauvages; notre planche 85 donnera une idée très-exacte de ce vêtement, et de la manière dont il est placé et maintenu autour du corps. On le nomme ici *maro*, ainsi que dans plusieurs autres archipels de l'Océanie.

(2) Elle n'avoit pas moins, en effet, de 5 pieds 5 pouces 8 lignes [1^m,78].

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

gentillesse de Kamahamarou (1), sa femme favorite, alors âgée, je pense, de dix-sept ans, et qui étoit de plus sa demi-sœur du côté de son père.

La maison du roi, où M. Lamarche et moi nous entrâmes ensuite, n'étoit qu'une case de 10 à 12 pieds de long, sur une largeur un peu moindre; le sol en étoit tapissé de nattes, ainsi qu'il est d'usage aux Sandwich. A cette circonstance près, on ne sauroit mieux comparer cette demeure royale qu'aux cabanes construites par des bergers dans certaines provinces de France, pour se mettre accidentellement à l'abri. Quoi qu'il en soit, je fus surpris de l'extrême fraîcheur que nous y éprouvâmes, malgré l'ardeur suffocante du soleil au dehors. Sa majesté s'étant assise par terre, nous l'imitâmes; l'interprète se mit en face de nous, et tous les courtisans s'accroupirent dans l'intérieur de la case. A la porte, mais toujours en dedans, étoit un officier qui, portant une grande et belle lance en bois rougeâtre (pl. 85), nous parut avoir l'emploi particulier de suivre par-tout le souverain. A quelque distance, en dehors, erroient sans ordre les soldats de la garde, et le bruit de leur sonnette, comme à Kayakakoua, se faisoit entendre par intervalle.

Je renouvelai au roi les demandes en ravitaillement que Kouakini lui avoit déjà transmises de ma part. Il me promit que dans deux jours j'aurois à bord tout ce qu'on pourroit réunir à Owhyhi, et que le reste me seroit délivré à mon arrivée à Mowi, où il pensoit que je devrois me rendre pour compléter ma provision d'eau avec facilité. Satisfait d'abord de ces promesses, j'eus bientôt lieu d'apercevoir que l'autorité du jeune roi étoit encore mal établie, et ses volontés souvent contrecarrées par quelques-uns des principaux chefs de l'île, bien moins disposés à lui accorder une aveugle obéissance qu'à entrer en lutte avec lui.

Riorio ne cessoit de tenir les yeux fixés sur mon épée; il s'en entre-

(1) Ce nom qu'on prononce aussi *Ta-méha-marou* signifie *l'ombre du solitaire*. La jeune reine prit ce nom à la mort de son père Taméhaméha, en signe de sa profonde douleur.

Cette même princesse, venue plus tard en Angleterre avec le roi son mari, mourut à Londres ainsi que lui en juillet 1824, des suites de la rougeole. Leurs dépouilles mortelles ont été rapportées à Wahou (pl. 15) par la frégate anglaise *la Blonde*, que commandoit le capitaine Byron.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

tenoit avec les officiers qui l'entouroient; enfin il me pria de lui en montrer la lame, et je m'empressai de le satisfaire. Sur la demande qu'il me fit si je n'en avois pas une pareille à bord, il me fut facile de comprendre que la mienne lui faisoit envie : je la remis donc dans le fourreau, la plaçai entre ses mains, et témoignai que je la lui donnois avec plaisir. Il hésita d'abord; il ne vouloit pas, disoit-il, me désarmer : je répliquai qu'on n'avoit pas besoin d'armes quand on étoit au milieu de ses amis; alors il la garda sans plus faire de façons; mais il exigea que j'acceptasse en échange la belle lance que portoit l'officier dont j'ai parlé plus haut: je la reçus comme un gage de souvenir.

A la suite de cette lutte de générosité, Riorio, à l'instar des Anglais, m'engagea à boire un verre de vin avec lui; nous allâmes dans une case voisine, qui, éloignée de la première d'une portée de fusil, nous parut être sa salle à manger. Nous nous y assîmes sur deux fauteuils préparés pour M. Lamarche et pour moi; le roi et les personnes qui l'accompagnoient s'étendirent par terre sur des nattes. Peu après on nous servit d'un assez mauvais vin que je jugeai être du madère frelaté.

Il étoit indispensable que j'allasse faire visite aux reines veuves de Taméhaméha; le roi voulut nous accompagner jusqu'à la porte de leur demeure, où il nous laissa entrer seuls, attendu que ce lieu étoit *taboué* pour lui. M. Quoy, que nous rencontrâmes, se joignit à nous. De toutes les princesses qui se trouvoient là, Kaahoumanou (1) fut la seule qui attira nos regards par l'agrément de sa figure; les autres étoient à-la-fois vieilles et fort laides.

« C'étoit, dit M. Quoy, un spectacle vraiment étrange que de voir dans un appartement resserré, huit ou dix masses de chair à forme humaine, demi-nues, dont la moindre pesoit au moins 300 livres, couchées par terre sur le ventre. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à trouver une place où nous nous étendîmes aussi pour nous conformer à l'usage. Des serviteurs avoient continuellement en main, soit des émouchoirs en plumes, soit une pipe allumée, qu'ils faisoient circuler de bouche en bouche, et dont chacun prenoit quelques bouffées,

(1) *Ka-ahou-manou*, nom qui signifie *le manteau de plumes.*

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

d'autres massoient les princesses. Ces colosses féminins, qu'on eût dit n'exister que pour manger et pour dormir, nous regardoient la plupart d'un air stupide. Kaahoumanou, dont le capitaine Vancouver nous a transmis l'intéressante histoire, et qui avoit été la favorite de Taméhaméha, ne nous parut point encore arrivée au déclin de l'âge, quoique depuis ce temps vingt-cinq années se fussent écoulées (1). Elle étoit très-grande, et, comme toutes les autres, surchargée d'embonpoint. En ce moment, indisposée et se plaignant de ressentir des douleurs générales, elle poussoit des soupirs, et se lamentoit de manière qu'on l'eût dite près d'expirer, ce que son encolure rebondie et son visage de prospérité sembloient démentir. Je prescrivis quelques médicamens, que M. Rives se chargea d'administrer. »

Il est facile d'imaginer que notre conversation ne fut pas très-soutenue; mais d'excellentes pastèques qu'on nous servit nous fournirent le moyen d'en dissimuler la langueur. M. Rives et un Anglo-Américain qui se trouvoit là n'y touchèrent point; habitans du pays, ils se croyoient tenus d'observer la règle commune qui interdit aux personnes des deux sexes de manger ensemble sous le même toit.

On avoit annoncé l'arrivée du premier ministre, Kraïmokou (*voyez* pl. 84, fig. 1), chef très-considéré, habile et influent dans les affaires, et que j'étois bien aise de voir; cependant, comme il ne venoit pas, et que le roi, lassé d'attendre, étoit déjà parti, je sortis dans l'intention d'aller rendre visite au respectable Anglais, M. John Young (pl. 82, fig. 2), qui fut si long-temps l'ami et le sage conseiller du roi Taméhaméha.

La maison de cet intéressant vieillard (2), située au sommet d'une colline qui domine le village de Kohaïhaï, est bâtie en pierre, bien aérée et salubre. Je le trouvai assis au pied de son lit, car depuis quelque temps il étoit malade : la mort du roi l'avoit beaucoup affecté. Il partageoit avec lui, en quelque sorte, le suprême pouvoir; faveur qui lui fit plus d'un ennemi et plus d'un jaloux. Riorio, à la vérité, conservoit pour lui beaucoup de considération et d'égards; mais ce jeune prince, encore peu

(1) En 1819, la reine Kaahoumanou étoit âgée d'environ quarante-trois ans.

(2) Né à Liverpool en Angleterre, Young pouvoit avoir alors soixante et dix ans; il habitoit les Sandwich depuis le commencement de 1790.

Digitized by Google

expérimenté dans le maniement des affaires d'état, avoit de la peine à contenir dans le devoir quelques chefs insubordonnés que son père avoit soumis par les armes.

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

Taméhaméha, dans le principe, n'étoit le chef que d'un district peu étendu de la partie septentrionale d'Owhyhi; par son habileté, par sa force corporelle, sa prudence et son esprit entreprenant, il étoit parvenu à mettre sous sa dépendance son île natale toute entière, et même à pousser ses conquêtes jusqu'aux îles Mowi et Wahou, dont il s'étoit emparé. Quelques-uns des chefs qu'il avoit soumis étoient demeurés les ennemis secrets de lui et de sa famille, et n'avoient pas perdu l'espoir de recouvrer leur indépendance; les autres lui étoient sincèrement attachés, soit par affection pour sa personne, soit en vue de leur propre intérêt.

Parmi les premiers, Kékouakalani, chef influent d'un district d'Owhyhi, se faisoit sur-tout distinguer par son animosité contre Riorio, son parent; et cette animosité étoit telle, qu'il ne parloit pas moins que de renverser la puissance royale et de massacrer tous les Européens établis aux Sandwich : c'étoient eux, selon lui, qui avoient le plus contribué à les asservir et à concentrer la souveraineté dans les mains d'un seul. Aucun acte d'hostilité n'avoit encore eu lieu; cependant on craignoit la guerre, quoique le jeune roi et ses amis fissent tous leurs efforts pour l'éviter. Espérant parvenir à une conciliation, Riorio, d'après les avis de Kraïmokou, avoit rassemblé à Kohaïhaï une espèce de congrès des principaux chefs jusque-là soumis à l'autorité de son père : chacun y faisoit entendre ses réclamations; le jeune roi accordoit ou refusoit certains priviléges, se relâchoit sur quelques-unes de ses prérogatives, tenoit ferme dans d'autres occurrences, et comptoit, par cette politique, consolider sa domination.

Une des choses qui déplaisoient le plus aux autres chefs, c'étoit que le roi se fût arrogé le monopole exclusif du bois de sandal, seule substance dont le commerce eût pu jusque-là procurer de grands avantages. Non-seulement Taméhaméha avoit eu tous les profits qui résultoient de la vente de ce bois aux étrangers, mais encore personne n'avoit été appelé à recevoir une part quelconque des marchandises européennes accumulées dans ses magasins. Plutôt que de s'en faire une source de largesses en faveur de ses vassaux, il aimoit mieux laisser périr ces marchandises en

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

pure perte : ce n'étoit point par avarice; mais il craignoit qu'en augmentant les ressources de ces hommes, que la contrainte seule retenoit pour la plupart sous son joug, il ne leur fournît les moyens de s'en affranchir.

Tel étoit l'état des affaires à mon arrivée aux Sandwich. M. Young, en me donnant ces détails et en me faisant part de ses inquiétudes relativement au fils de l'ancien souverain de ces îles, m'assura que mon arrivée sur un bâtiment de guerre pourroit faire une diversion utile aux intérêts de Riorio : il suffisoit que je témoignasse de la bienveillance et que j'offrisse publiquement ma protection à ce jeune prince, pour diminuer les prétentions de ses ennemis. Au reste, ajouta-t-il, si je desire que la paix s'établisse ici sur des bases solides, ce n'est pas pour moi que je fais des vœux ; je suis vieux et infirme, et ne pousserai probablement pas loin désormais ma carrière; mais, à mon heure dernière, il me seroit doux de voir le fils de mon bienfaiteur, du grand Taméhaméha, en possession paisible de l'héritage de son père. Quant à moi, inutile désormais au monde, je verrois approcher la mort sans regret, si l'on pouvoit mourir sans regret loin de sa patrie! Ici de touchans souvenirs émurent la sensibilité du vieillard, et lui firent répandre des larmes. Nous fûmes quelques instans sans nous parler, et livrés l'un et l'autre aux pensées diverses que sa réflexion avoit fait naître en nous.

Young déploroit amèrement que les Anglais, qui avoient tant fait jadis pour la civilisation des îles Sandwich, les eussent depuis long-temps entièrement abandonnées. Taméhaméha avoit reçu en 1816 une lettre du gouverneur de Port-Jackson, Macquarie, à laquelle en étoit jointe une autre du comte de Liverpool, adressée à Taméhaméha par ordre du prince régent d'Angleterre : celle-ci, en date de 1812, étoit accompagnée de deux boîtes, dont une contenoit un chapeau à trois cornes garni de plumes, et un habit d'uniforme rouge, galonné; la seconde étoit remplie d'outils et de quelques autres objets de quincaillerie. M. Macquarie, qui avoit été chargé d'envoyer aux Sandwich la lettre et le présent du roi d'Angleterre, s'excusoit de n'avoir pu le faire plus tôt, faute, disoit-il, d'avoir à sa disposition un vaisseau qui se rendît dans ces îles. Ce gouverneur annonçoit à Taméhaméha que le roi de la Grande-Bretagne avoit donné ordre que l'on construisît au Port-Jackson un petit

Digitized by Google

navire pour lui être offert. Ce bâtiment eût dû être mis sur le chantier quatre mois après la date de la lettre du comte de Liverpool et être expédié aux Sandwich aussitôt après son entière construction ; cependant, en août 1819, c'est-à-dire environ sept ans après, rien n'étoit encore arrivé (1). Ces communications étoient les dernières que Taméhaméha eût eues officiellement avec l'Angleterre.

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

Habitant des Sandwich depuis une trentaine d'années, Young avoit été témoin et souvent même acteur dans tous les grands événemens auxquels la haute capacité de Taméhaméha avoit donné naissance. Il répondit toujours avec précision à mes questions, et je regrettai que son état de souffrance me fît un devoir de ne pas trop prolonger l'entretien.

Marié à la fille d'un chef, il en a eu six enfans, trois garçons et trois filles, qui tous sont d'une figure intéressante; quant à la mère, qui a pu être fort bien, elle n'est plus jeune maintenant. Au reste, cette famille, grâce aux bontés de Taméhaméha, vit ici dans l'opulence : elle possède plusieurs maisons bâties en pierre et des terres considérables, tant à Owhyhi que sur les autres îles.

Ne voulant pas retourner à bord sans avoir vu le premier ministre Kraïmokou, je me fis conduire de nouveau à la maison des vieilles reines, où l'on pensoit qu'il devoit être, et où je le trouvai en effet. Il étoit couché tout de son long sur les mêmes nattes que les princesses, et les uns et les autres dormoient profondément. Le cérémonial fut court entre nous. J'invitai ce haut fonctionnaire à venir dîner à bord avec moi, ce qu'il accepta, en me priant, lorsque je partirois, de m'arrêter devant sa maison, située sur le bord de la mer, et où il se trouveroit. Je le quittai pour aller prendre congé du roi.

Je croyois que Kraïmokou avoit voulu passer chez lui pour soigner sa toilette; mais il n'en étoit rien : il s'embarqua dans mon canot, n'ayant pour tout costume que son langouti, et par-dessus une chemise européenne qui n'étoit même pas extrêmement propre. Il me demanda la permission d'emmener sa femme favorite, Rikériki (pl. 83); j'y consentis: mais il ne lui permit point de se mettre à table avec nous,

(1) Ce navire, long-temps attendu, ne parvint, dit-on, aux Sandwich qu'au commencement de 1822, et fut remis à Riorio, roi alors régnant.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

parce que, prétendoit-il, elle étoit tabouée; en conséquence, elle resta sur le pont, où je lui envoyai quelques confitures qu'elle mangea avec plaisir. Toutefois, quand son mari, suivant la coutume de ses compatriotes, se sentit rassasié et eut quitté la table, elle vint prendre sa place, et se dédommagea de la contrainte momentanée où elle avoit été tenue, en avalant coup sur coup plusieurs verres d'eau-de-vie avec une délectation très-remarquable.

Dès que la nuit fut venue, je fis, à la demande de Kraïmokou, lancer quelques fusées que nos Sandwichiens contemplèrent avec de grandes exclamations et en répétant *maïtaï, maïtaï* [bon, bon]. Après ce petit divertissement, mes convives retournèrent à terre.

Je desirois entretenir le roi sur les intérêts de son gouvernement. J'allai chez lui le 13, et le trouvai seul avec Tamahamarou sa femme favorite. Je n'ignore pas, lui dis-je, l'alliance qui existe entre le roi des îles Sandwich et celui de la Grande-Bretagne; ce dernier étant aussi ami et allié du roi de France, je viens vous déclarer que le bâtiment que je commande et ceux qui viendront plus tard aux Sandwich sous le même pavillon, seront toujours disposés à vous accorder les secours propres à maintenir la tranquillité de vos états et la force de votre autorité. J'ajoutai que les mauvais desseins de quelques-uns des chefs de l'île d'Owhyhi m'étant connus, s'il croyoit que ma déclaration pût avoir sur eux quelque influence utile, je l'autorisois à la leur faire connoître. Riorio parut satisfait des témoignages d'intérêt que je lui donnois; mais il pensa qu'en répétant moi-même devant l'assemblée des notables ce que je venois de lui dire, l'effet en seroit meilleur et plus assuré. Le premier ministre Kraïmokou, la reine veuve Kaahoumanou et M. Young, auxquels on fit part ensuite de cette ouverture, en approuvèrent fort la mise à exécution; ce dernier sur-tout m'assura connoître assez les Sandwichiens pour ne pas douter que le renouvellement de ma déclaration au roi ne remplît de crainte les envieux et les turbulens, encore indécis, et que ce jeune prince y trouveroit un gage de paix et de puissance. Ces considérations me firent demander pour le lendemain une convocation extraordinaire de l'assemblée, à laquelle je promis d'assister.

A l'heure convenue, le conseil se tint sous une espèce de hangar

Digitized by Google

construit en face d'une case ordinaire. Malgré l'ardeur du soleil, le roi s'obstina à rester en dehors, par la raison péremptoire que ce local étoit taboué pour lui. Je m'attendois à le voir en grand costume; mais il étoit au contraire vêtu fort négligemment d'un langouti, avec une pagne assez commune sur l'épaule. A l'exception de Kékouakalani (1), qui refusa de s'y montrer, les chefs convoqués prirent séance, c'est-à-dire qu'ils s'accroupirent sur des nattes étendues par terre. La reine Kaahoumanou parut bientôt aussi : elle étoit vêtue d'une assez belle étoffe de soie, couleur gorge de pigeon, drapée avec grâce; plusieurs suivans portoient un parasol européen, des émouchoirs, &c. Personne ne se leva pour la recevoir, ni même n'eut l'air de faire attention à elle : cependant c'étoit elle qu'on avoit attendue pour ouvrir la séance.

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

M. Rives, qui parloit la langue sandwichienne avec facilité, me servit d'interprète. Je commençai par rappeler aux chefs de l'île l'espèce de traité qui avoit eu lieu jadis, par l'intermédiaire du capitaine Vancouver, entre le roi Taméhaméha et le souverain de l'Angleterre; je déclarai ensuite qu'en ma qualité de commandant d'un bâtiment de guerre du roi de France, allié lui-même de la Grande-Bretagne, j'étois bien aise de faire connoître tout l'intérêt que je portois à Riorio, et combien je desirois que la tranquillité et le bon ordre régnassent dans ses états; que si malheureusement la guerre civile éclatoit aux îles Sandwich, les navires marchands qui depuis tant d'années viennent y faire le commerce, ne voudroient plus y relâcher, et que les vaisseaux des souverains amis de leur roi, jaloux de protéger sa puissance, ne manqueroient pas de sévir vigoureusement contre quiconque auroit méconnu son autorité. Je les engageai donc à se réunir de bonne foi autour d'un prince qui n'avoit en vue que la prospérité et le bien-être de leur pays; j'insistai enfin sur le bonheur qui naît de la tranquillité, du commerce et des progrès de la civilisation.

(1) Riorio ayant jugé convenable, peu de temps après notre départ des Sandwich, de détruire dans ses états, par un seul acte d'autorité, le culte des idoles et les restrictions du tabou, trouva une vive opposition dans Kékouakalani, qui leva contre lui une armée; Kraïmokou eut l'honneur de commander les troupes royales, et de détruire dans un combat fameux, livré à deux ou trois milles de Karakakoua (*voyez* pl. 15), le chef insurgé, qui, complétement vaincu, périt lui-même dans l'action.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

Cette allocution parut produire l'effet qu'on s'en étoit promis : cependant la reine Kaahoumanou prit la parole, et dit que le vif intérêt que je témoignois au roi lui faisoit craindre que ses ennemis n'accréditassent le bruit, déjà perfidement répandu, que non-seulement j'avois demandé la cession des îles Sandwich pour le roi de France, mais que cette cession avoit été faite entre mes mains; chose qui ne manqueroit pas, disoit-on, d'irriter les Anglais, et de décrier la bonne foi des Sandwichiens. Frappé de cette réflexion, je m'empressai de repousser avec force ces insinuations malveillantes, en affirmant que, lors même que Riorio, de son propre mouvement, eût voulu mettre son pays sous la dépendance de la France, je n'aurois pu ni voulu me prêter à une pareille transaction.

Après m'avoir témoigné publiquement, ainsi que Kaahoumanou, combien ils étoient satisfaits des déclarations que je venois de faire, le roi ajouta, d'une manière gracieuse, que je m'étois assez occupé de ses intérêts, et qu'il étoit bien temps qu'il s'occupât enfin des miens.

Malheureusement il y avoit fort peu de bestiaux dans le voisinage de Kohaïhaï, en sorte qu'il fallut renvoyer à l'époque de ma relâche à Mowi pour avoir la plus grande partie de ceux dont j'avois besoin : le prince me promit de me faire accompagner par Kiaïmoukou, gouverneur de cette île, et ajouta que j'aurois lieu d'être satisfait. Dans des circonstances ordinaires, il n'eût pas voulu, me dit-il, que je déboursasse la moindre chose pour mon approvisionnement; mais les ménagemens qu'il étoit obligé de garder avec certains hommes lui imposoient la nécessité de me vendre ce qu'il auroit préféré me donner : cependant il me fit cadeau de vingt cochons, et m'annonça que les autres me seroient livrés à raison de six piastres les plus gros et de deux piastres les petits.

Dans une visite que Kraïmokou avoit faite la veille à bord de *l'Uranie*, le costume de notre aumônier frappa ses regards : informé des fonctions de cet ecclésiastique, il lui fit connoître que depuis long-temps il desiroit d'être chrétien, et qu'il le prioit, en conséquence, de vouloir bien le baptiser; que sa mère à son lit de mort avoit reçu ce sacrement et lui avoit recommandé de se soumettre lui-même à cette cérémonie dès qu'il en trouveroit l'occasion. M. l'abbé de Quélen accueillit de grand cœur

Digitized by Google

sa demande, et il fut résolu entre nous que l'on procéderoit à cet acte religieux aussitôt après mon retour du conseil du roi.

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

Comme je me disposois à revenir à bord, Riorio me dit qu'il avoit envie d'assister, avec sa cour, à la cérémonie que nous allions célébrer. Je lui envoyai à cet effet mon canot, et nous le vîmes bientôt paroître, accompagné des cinq reines ses femmes (1), de Kaouiké-aouli, son frère, âgé de six à sept ans, et de la princesse Kaahoumanou; une grande suite de pirogues doubles et simples, d'hommes et de femmes composant sa cour (2), suivirent de près. Le roi étoit vêtu d'une veste bleue de hussard galonnée en or, avec de grosses épaulettes de colonel; un de ses officiers portoit son sabre, un autre son éventail (pl. 90, fig. 9), deux autres d'énormes tromblons, un cinquième enfin sa pipe, qu'il étoit chargé de tenir allumée. Ces divers personnages sont représentés sur notre planche 89.

A son arrivée, je saluai le monarque d'une salve de onze coups de canon. Le gaillard d'arrière avoit été décoré avec des pavillons, et l'on en avoit mis aussi sur le pont pour que les princesses s'y trouvassent convenablement assises; la reine favorite et Kaahoumanou furent placées sur des chaises en face de l'autel, qui avoit été dressé sur le pont en avant de la dunette. Enfin M. l'abbé de Quélen procéda, selon le rit d'usage, au baptême de Kraïmokou, qui, pendant toute la cérémonie, eut l'air profondément ému (3).

Quand elle fut achevée, je fis servir à mes illustres hôtes une collation sur le pont. Ce fut vraiment merveille de voir avec quelle rapidité les bouteilles de vin et d'eau-de-vie disparurent; au point que j'eus lieu de craindre que sa majesté ne se mît hors d'état de descendre à terre. Heureusement la nuit approchoit, et Riorio témoigna le desir de s'en

(1) J'ai déjà parlé de Kamahamarou, la reine favorite : les autres étoient Kinaou et Kékaou-onohi, toutes deux demi-sœurs du roi et sœurs de la favorite; Kékahou-rouohi, jeune femme de Taméhaméha, que Riorio épousa après la mort de son père; enfin Paou-ahi, dont le nom signifie *consumée par le feu*, par allusion à un accident qui faillit la faire périr dans sa plus tendre enfance.

(2) La jeune princesse Nahiénaéna, âgée de quatre ans environ, petite-sœur du roi, chez qui je l'avois vue la veille, étoit restée à terre.

(3) Riorio me fit dire qu'il eût bien voulu se faire baptiser lui-même, mais que des considérations de politique l'empêchoient d'accomplir ce projet pour le moment.

Digitized by Google

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

retourner; mais avant qu'il partît, il me fallut encore lui faire cadeau de deux bouteilles d'eau-de-vie, pour boire, disoit-il, à ma santé et à mon heureux voyage : la reine veuve en reçut autant; et chacun des assistans, prenant modèle sur le maître, se crut obligé de m'en demander aussi. Ce n'est pas trop d'avancer que cette royale compagnie but ou emporta, dans l'espace de deux heures, ce qui auroit suffi à l'approvisionnement d'une table de dix personnes pendant trois mois.

Divers cadeaux avoient préalablement été échangés entre nous; parmi les choses qui me furent offertes par la jeune reine Kamahamarou, se trouvoit un petit manteau de plume, vêtement fort rare aujourd'hui, même aux Sandwich. A son départ, je saluai de nouveau le roi de onze coups de canon.

Kraïmokou, le pilote royal Kéihé-Koukoui et M. Rives restèrent à dîner avec moi, et j'eus l'avantage de posséder aussi M. le capitaine Thomas Meek, du navire anglo-américain *l'Eagle*, de Boston, qui étoit entré le matin dans la baie. Ce navire, parti depuis plusieurs mois des États-Unis d'Amérique, étoit allé d'abord faire la traite des pelleteries à la côte Nord-Ouest; de là, venu aux îles Sandwich pour y prendre du bois de sandal, il s'occupoit, en attendant cette partie de son chargement, à faire le cabotage d'île en île. En dernier lieu, il avoit apporté de Wahou, avec un nombre considérable de passagers sandwichiens, un chargement de quatre-vingt-dix tonneaux [201 600 livres avoirdupois = 91 413 kilogrammes] de poé, sorte de bouillie, destinés pour la cour de Riorio. M. Meek devoit enfin partir de conserve avec le navire *le Parangon*, en ce moment mouillé à Wahou, et se rendre en Chine pour y vendre sa cargaison.

J'appris du capitaine Meek que le dernier de ces bâtimens avoit une assez grande quantité de biscuit et de riz pour être sûr qu'il consentiroit à m'en vendre selon mes besoins. Cette nouvelle ne pouvoit m'être indifférente, puisqu'elle nous laissoit l'espoir de pouvoir compléter dans ces îles sauvages une partie aussi importante de notre ravitaillement.

Après le dîner, Kraïmokou me demanda et obtint la permission de vendre à bord quelques provisions, consistant en sucre, thé, chocolat et liqueurs fortes; mais il porta le prix de ces denrées à un taux si élevé,

Digitized by Google

qu'il ne put trouver aucun acheteur. Je donnerai une idée de ses prétentions, en disant qu'il ne demandoit pas moins de cent piastres pour un baril de mauvais rum, de la contenance d'environ dix bouteilles.

Séjour à Owhyhi. 1819. Août.

En prenant congé du roi, je lui avois annoncé mon projet de mettre à la voile cette nuit même; aussi avoit-il donné ordre à Kiaïmoukou de partir avec moi, afin que, dans le délai le plus court, les provisions qui m'avoient été promises me fussent livrées à Mowi. Ce chef vint à bord à la nuit close, accompagné de plusieurs officiers et d'un assez grand nombre de gens. M. Young m'envoya aussi son chargé d'affaires. Enfin M. Rives lui-même me remit une lettre pour l'intendant de ses terres, avec ordre de me délivrer tous les cochons, poules, &c., qu'on pourroit y réunir : or, je trouvai bien l'homme auquel s'adressoit cette lettre; mais il me dit n'avoir jamais entendu parler ni des domaines dont on le qualifioit l'intendant, ni des bestiaux qu'ils contenoient.

M. Lamarche, pendant notre séjour dans la baie de Kohaïhaï, avoit établi nos tentes sur la côte voisine du mouillage, et MM. Bérard, Railliard, Dubaut et lui y avoient fait assidument leurs observations, tandis que M. Duperrey, avec son habileté accoutumée, s'occupoit de la géographie de la baie.

Le calme qui a coutume de régner ici pendant la nuit, cessa seulement le 15 à quatre heures du matin, où une brise très-foible permit que nous nous éloignassions de la côte. L'île Tahourowé étant doublée, je me rapprochai de Mowi, mais ne mis à l'ancre devant Raheina que le lendemain à midi et demi.

Séjour à Mowi.

Mouillage à Raheina. — Nous descendîmes aussitôt à terre, M. Lamarche et moi, dans le dessein de visiter l'aiguade, et de choisir un lieu propre à l'établissement de nos instrumens. Kiaïmoukou vint avec nous, et voulut bien, à ma demande, tabouer une plate-forme voisine d'un morai et d'une maison bâtie en briques rouges, qui convenoit à nos opérations futures; cette formalité du tabouage nous assuroit que notre observatoire ne seroit point envahi par les curieux importuns. Non loin de là, l'aiguade offrit, pour l'embarquement de l'eau, toutes les commodités nécessaires.

Cet objet essentiel une fois réglé, Kiaïmoukou m'engagea à faire

Digitized by Google

Séjour à Mowi. 1819. Août.

avec lui une promenade le long du rivage. Je ne fus pas peu surpris de voir sur la route plusieurs vieilles femmes qui le suivoient en poussant des cris et faisant semblant de verser des larmes : ces simagrées, me dit-on, avoient pour objet de témoigner leur joie du retour du gouverneur de l'île. Cependant celui-ci conservoit une gravité imperturbable. Quant aux pleureuses, elles ne pouvoient s'empêcher de sourire lorsque je jetois sur elles mes regards étonnés; après quoi elles se mettoient à criailler de plus belle.

Je rencontrai sur le rivage un Anglo-Américain nommé Butler, qui m'avoua plus tard être une sorte d'agent consulaire du gouvernement des Provinces-Unies de l'Amérique du Sud, et tenir ses pouvoirs de ce même commandant de la frégate *l'Argentine*, qui, croisant naguère devant Manille, avoit capturé le brigantin de notre ami Médinilla, gouverneur des Mariannes.

M. Butler ne me parut pas dépourvu d'éducation, et même je le jugeai un fort galant homme. Les aventures qui avoient déterminé son établissement dans ces parages, sont assez extraordinaires. Débarqué comme malade sur l'île Agrigan, dans l'archipel mariannais, il avoit été ramené aux Sandwich, où le mauvais état de sa santé l'avoit encore obligé de séjourner. Taméhaméha, voulant se l'attacher, lui avoit concédé des terres à Mowi, et pendant quelque temps il y avoit vécu d'une manière assez heureuse; mais, depuis la mort de ce prince, n'ayant aucune garantie pour sa propriété, il vivoit dans la crainte continuelle des vexations dont les chefs de l'île le menaçoient quelquefois. M. Butler me conduisit à sa maison, située sur le bord du joli ruisseau qui devoit nous servir d'aiguade. J'admirai avec quelle intelligence et quels soins étoient cultivées les terres du voisinage : là se voyoient d'immenses pépinières de mûriers à papier; des champs entiers de bananiers ou de cannes à sucre d'une magnifique venue; des plantations de taros ou d'autres végétaux propres à la nourriture de l'homme; d'énormes arbres à pain répandus çà et là; enfin la fertilité et la fraîcheur du sol par-tout entretenues par des irrigations fréquentes et bien ménagées.

L'habitation de M. Butler, au milieu de ce riant paysage, étoit propre et spacieuse; j'acceptai chez lui la seule chose qui pût flatter mon

Digitized by Google

goût après une si longue promenade, un verre d'excellente eau puisée à une source des montagnes voisines, et je la bus avec un véritable plaisir.

Séjour à Mowi. 1819. Août.

Le 17 de grand matin, nos principaux instrumens ayant été descendus à terre, nous commençâmes aussitôt la série de nos observations scientifiques.

Kiaïmoukou, qui, depuis notre départ d'Owhyhi, avoit été constamment notre commensal, s'installa à terre le 18, et débuta par mettre un tabou général sur les denrées du pays ; dès-lors il nous fut impossible d'obtenir les menues provisions que les naturels s'étoient jusque-là empressés de venir nous vendre à bord. Cette mesure, disoit-il, étoit indispensable pour qu'on pût réunir plus promptement la quantité de cochons dont j'avois besoin, et qui devoit m'être livrée dans quatre jours.

En effet, le 22, Kiaïmoukou annonça qu'il étoit prêt à entrer en marché, et M. Requin, notre commis aux revues, fut chargé de s'aboucher avec lui : mais de prime abord il resta démontré que l'affaire ne se concluroit pas rondement. Après avoir effrontément soutenu que le roi n'avoit pas promis de me faire cadeau de vingt cochons, mais seulement de dix; qu'il n'avoit pas fixé à six piastres, mais à dix, le prix des plus gros de ces animaux, l'honnête gouverneur élevoit la prétention de ne nous en vendre aucun de cette espèce que nous n'eussions acheté les médiocres et les petits, quoique la plupart de ceux-ci fussent si chétifs et si maigres, que je n'aurois pas voulu les embarquer, même à titre de présent; il portoit les taros et les cannes à sucre, nécessaires à la nourriture des bestiaux, à un prix tout-à-fait dérisoire; enfin il établissoit, comme condition *sine quâ non*, qu'on ne lui donneroit en paiement que de l'argent monnoyé et aucun de nos objets d'échange.

Irrité de ces tracasseries dictées par une insigne mauvaise foi, je reçus les dix cochons, c'est-à-dire, la moitié de ce que la parole du roi m'autorisoit à exiger, et je retournai à bord, avec la résolution de remettre aussitôt sous voiles : malheureusement je n'étois rien moins que certain de trouver à Wahou assez de ressources pour satisfaire promptement à tous les besoins de la corvette; la crainte de perdre du temps et de manquer peut-être mon approvisionnement me fit donc concentrer en

Digitized by Google

Séjour à Mowi. 1819. Août.

moi-même toute l'indignation que j'éprouvois, et je me résignai à faire de nouvelles tentatives pour en finir avec cet homme à quelque prix que ce fût.

En conséquence, je fis armer la chaloupe et les deux grands canots, et descendis le lendemain de bonne heure à terre, tant pour faire revenir à bord les instrumens de l'observatoire que pour être en mesure d'embarquer promptement les denrées dont nous pourrions traiter. Kiaïmoukou s'étoit bien aperçu que sa conduite m'avoit mécontenté; aussi lorsqu'il vit les trois embarcations se diriger vers le rivage, il s'imagina sans doute que je voulois le contraindre par la force à souscrire aux conditions qu'il me plairoit d'indiquer; car lui qui toujours étoit venu me recevoir à mon débarquement, non-seulement n'y parut pas cette fois, mais encore abandonna sa maison, suivi de ses chefs subalternes; un seul d'entre eux eut ordre de me dire que le prince étoit au bain; ce qui, à cette heure-là, n'étoit point présumable. Quoi qu'il en fût, son absence se prolongea jusqu'à ce que la chaloupe chargée de nos tentes, de notre bagage et de nos instrumens, eut quitté l'île pour retourner à bord.

A son retour, je lui rappelai les promesses du roi à mon égard, et déclarai d'un ton très-ferme que, s'il ne remplissoit pas les conditions qui avoient été réglées en sa présence à Kohaïhaï, je n'acheterois absolument rien de lui, je remettrois à l'instant sous voiles, et trouverois bien moyen de faire connoître au roi de quelle manière ses ordres avoient été méprisés.

Avant de consentir à renouer aucune affaire, j'exigeai qu'il fût établi pour première clause qu'on me livreroit les dix cochons dont j'avois été injustement frustré, et qu'il ne me seroit imposé aucune restriction dans le choix de ceux de ces animaux dont il me plairoit ensuite de faire l'achat. D'abord Kiaïmoukou ne répondit rien; il alla conférer avec ses officiers, puis me fit dire qu'à la vérité le roi m'avoit bien promis vingt cochons, mais qu'il avoit pensé que dix seulement devoient m'être remis ici, et que je prendrois les dix autres à Wahou; que cependant il consentoit à me les donner tous immédiatement. Pour le surplus nous entrâmes en accommodement : les cochons gras furent taxés à raison de

Digitized by Google

huit piastres, et il y eut aussi de grandes diminutions sur les autres objets. La nuit étant venue nous surprendre au milieu de ces arrangemens, je vis avec regret qu'il faudroit encore y consacrer la journée du lendemain.

Séjour à Mowi. 1819. Août.

Le 24, tout se termina enfin avec plus de facilité que je ne m'y attendois. J'étois prêt à retourner à bord, lorsque Kiaïmoukou me demanda à venir dîner une dernière fois avec moi : il me fit cadeau, avant de partir, de cinq cochons magnifiques, et d'une assez grande quantité de végétaux; attention à laquelle je répondis de manière à ne pas demeurer vaincu en générosité.

Pendant toutes nos contestations, il me fut facile de voir que Kiaïmoukou étoit circonvenu par un homme de très-mauvaise mine, que j'ai su depuis être un *convict* échappé de Port-Jackson. Ce misérable avoit capté la confiance du prince, et le poussoit, j'en suis convaincu, à agir aussi peu loyalement avec nous. L'idée que nous en passerions par ce qu'il voudroit, avoit pu sourire à ce dernier, et aiguillonner passagèrement sa cupidité; mais je crois que, livré à lui-même et aux impulsions de son cœur, il se fût comporté avec toute la noblesse et la droiture qui m'avoient jusqu'alors paru faire l'essence de son caractère.

Il étoit pour nous d'une trop grande importance d'arriver promptement à l'île Wahou, sur laquelle, au dire du capitaine Meek, nous devions trouver à nous ravitailler de biscuit et de riz, pour que je ne me hâtasse pas de m'y rendre. En conséquence, le 25, la brise s'étant élevée de bonne heure, j'en profitai pour faire route sous toutes voiles vers cette destination, et laissai enfin tomber l'ancre devant le port d'Onorourou le 26 dans la matinée.

Séjour à Wahou.

Mouillage à Onorourou. — Selon l'usage, quantité de pirogues arrivèrent le long du vaisseau, et furent soumises à la discipline que j'avois déjà établie.

Descendu à terre, je fus reçu par MM. William-Henry Davis, Francisco de Paula Marin, et Boki, chef supérieur de l'île. Ce dernier me tendit la main en me disant *aroha*, et me fit prévenir qu'il desiroit saluer le pavillon français le premier; mais sur la réponse que j'avois laissé des ordres à bord pour que mon salut eût lieu immédiatement, il m'assura être préparé à me le rendre coup pour coup, ce qui eut lieu en effet.

Digitized by Google

Séjour à Wahou. 1819. Août.

La chaleur étoit très-forte : M. Davis, voyant le peu d'empressement que mettoit Boki à nous offrir un gîte, nous engagea, M. Duperrey et moi, à venir nous reposer chez lui. Boki fut laissé sur le rivage : grand et d'une grosseur extrême, les jambes horriblement ulcérées, c'étoit une espèce de masse inerte jouissant à grand'peine de la faculté de locomotion.

M. Davis étoit à-la-fois ici capitaine et armateur pour la traite des pelleteries à la côte Nord-Ouest d'Amérique, et du bois de sandal aux îles Sandwich. Fixé momentanément à Wahou pour les intérêts de son commerce, il y avoit plusieurs navires sous ses ordres. Par sa fortune, son éducation et ses manières distinguées (1), il devoit naturellement tenir le premier rang sur cette terre sauvage; aussi étoit-il entouré d'une haute considération. Sa maison étoit comparativement grande, spacieuse, et quoique en partie construite sur les principes du pays, elle différoit notablement des autres à plusieurs égards, sur-tout par l'ameublement.

Quant à D. Francisco de Paula Marin, que les Anglo-Américains nommoient ici, je ne sais pourquoi, *Ménini* et *Marini*, c'étoit un Espagnol actif, industrieux, qui, né à Xérès en Andalousie, étoit venu fort jeune aux Sandwich, où il résidoit depuis environ vingt-six ans. Livré avec beaucoup de succès à la pratique de l'agriculture et à l'éducation des bestiaux, il avoit naturalisé à Wahou la plupart de nos légumes et de nos fruits d'Europe, et quelques-uns de ceux du nouveau monde. La vigne entre autres, cultivée par ses soins, et je pourrois même dire par ses mains, lui avoit prouvé que le sol et le climat conviennent très-bien à cette production; le vin qu'il me fit goûter étoit passable, quoique encore très-nouveau; mais je me suis assuré plus tard par moi-même qu'il gagne en vieillissant.

Parfaitement instruit des usages et des mœurs d'un peuple chez lequel il vivoit depuis tant d'années, M. Marin me donna des renseignemens fort utiles. Je dus regretter vivement de ne pas être venu tout de suite à Wahou, au lieu de visiter si péniblement et avec si peu d'avantage Owhyhi et Mowi : ici, en effet, nous nous fussions procuré sans le

(1) M. W. H. Davis étoit neveu de M. le général Amosa Davis, alors gouverneur de la province de Massachusets, aux États-Unis d'Amérique.

Digitized by Google

Séjour à Wahou. 1819. Août.

moindre embarras toutes les ressources que nous avions eu tant de difficulté à rassembler dans les deux autres îles; moins souvent obligés à changer de station et à perdre ainsi du temps, nous aurions eu plus de loisir pour exécuter nos observations scientifiques et pour recueillir les faits nouveaux et curieux que l'obligeance de nos amis eût bien voulu nous faire connoître.

Après avoir dîné chez le capitaine Davis, nous allâmes nous promener ensemble du côté de Waïtiti, village peu éloigné d'Onorourou. Le soleil, déjà fort avancé dans sa course, répandoit cependant encore une chaleur très-intense, et dont l'impression directe ne pouvoit être modérée par l'ombrage imperceptible de huit ou dix chétifs cocotiers disséminés sur la route.

Le cimetière des Européens, que nous aperçûmes sur les bords de celle-ci, offrit à nos yeux quelques monumens pour la plupart à moitié ruinés, témoignage à-la-fois de l'amitié de ceux qui les érigèrent et de l'impéritie des architectes.

Au retour, je me présentai chez le capitaine Wildes, du navire anglo-américain *le Parangon :* M. Requin, notre commis aux revues, avoit déjà obtenu la promesse qu'il nous livreroit dès le lendemain tout le riz et le biscuit dont nous avions besoin; par un surcroît d'obligeance que je ne saurois assez reconnoître, M. Wildes voulut bien se charger encore de nous envoyer ces denrées par ses propres embarcations.

M. Davis, en conversant avec Boki, lui apprit que son frère Kraïmokou avoit été baptisé à bord de *l'Uranie :* mu par un desir semblable, le chef de Wahou s'empressa d'insister pour obtenir la même faveur; je lui promis d'en parler à M. l'abbé de Quélen, et de faire procéder le jour suivant à la cérémonie, si cet ecclésiastique n'y voyoit aucun empêchement.

MM. Raillard et Bérard commencèrent à terre, le 27, quelques observations magnétiques sur un point voisin du rivage et de la maison de M. Marin, qui consentit de fort bonne grâce à ce que nos instrumens fussent déposés chez lui; M. Duperrey s'occupa de son côté à faire la géographie du port d'Onorourou.

Boki se rendit à bord à une heure et demie, accompagné de sa femme,

Digitized by Google

Séjour à Wahou. 1819. Août.

des capitaines Davis et Wildes, et de M. Prince, subrécargue du navire *l'Enterprise*. Notre aumônier procéda au baptême de Boki, qui, dans la réalité, ne me parut desirer ce sacrement que parce que son frère l'avoit reçu. Boki n'avoit pas, à beaucoup près, l'air aussi intelligent que Kraïmokou et que les autres Sandwichiens que j'avois fréquentés jusqu'à ce jour; mais peut-être falloit-il attribuer à son état maladif l'espèce d'apathie où il étoit plongé.

Trois navires anglo-américains se trouvoient alors dans le port, sans compter le bâtiment du capitaine Meek, qui devoit y revenir bientôt: l'un étoit *l'Enterprise*, de New-York, trois-mâts que nous trouvâmes viré en quille; le second, *le Parangon*, d'environ 500 tonneaux; le troisième, un très-beau brig, nommé *le Knéo*, de Boston, bâtiment tout neuf, construit à la demande de Taméhaméha, et qui devoit être payé moyennant 165 tonneaux [3 000 pikols environ] de bois de sandal. Son capitaine, M. William Bacock, avoit ordre de ne le livrer à Riorio, que lorsque les engagemens contractés par son père auroient été remplis. Les deux autres vaisseaux stationnés à Onorourou étoient de vieux brigs appartenant au roi des Sandwich; l'un, *le Forestier*, paroissoit être entièrement hors de service; l'autre servoit alors de ponton de carène.

M. Home étoit un des Anglo-Américains qui habitoient l'île Wahou depuis le plus long temps. J'eus occasion de le voir chez le capitaine Davis, et ensuite dans sa maison même. Cet homme, déjà âgé, s'étant marié dans le pays, y étoit devenu père d'une assez nombreuse famille. Le plus jeune de ses enfans, petite fille de cinq à six ans, se faisoit remarquer par son intéressante figure, ses manières douces et gracieuses, son intelligence précoce et sa vivacité.

Le 29, le capitaine Wildes ayant réuni sur son bord une partie de l'état-major de *l'Uranie* et ceux de ses compatriotes qui résidoient à Onorourou, nous donna le spectacle d'une danse fort gaie des îles Marquises, exécutée par un des aborigènes de ces îles embarqué avec lui. Affublé du costume convenable à son rôle, c'est-à-dire, d'un diadème de nacre de perle et d'écaille artistement travaillé, d'une ceinture fort ample et d'une paire de manchettes et de jambières, le tout en cheveux humains, enfin d'un hausse-col de bois recouvert d'une multitude de petites graines d'un

Digitized by Google

Séjour à Wahou. 1819. Août.

rouge très-vif, le danseur se mit à sautiller, en tenant d'abord ses jambes dans un écartement fixe; puis en les rapprochant en des sens divers l'une contre l'autre, et accompagnant ses cabrioles de mouvemens des bras, de la tête et du corps, qui, quoique bizarres, n'avoient rien que d'agréable.

Cette journée avoit été fixée pour l'embarquement de notre bois à brûler : Boki l'avoit fait déposer au fort qui défend la ville; mais on refusa de nous le livrer, parce que ce chef ne vint point en donner l'ordre lui-même. Or c'étoit ce jour-là grande fête à Onorourou; Boki y présidoit; et malgré nos instances, il ne fut pas possible de l'en retirer un seul moment. Il ne s'agissoit de rien moins que d'une partie de *maïta*, jeu dont ces insulaires sont amateurs passionnés.

Malgré cet inconvénient, auquel nous ne pouvions opposer que la patience, je fis cependant tout préparer pour notre prochain appareillage, que j'espérois bien pouvoir exécuter le lendemain.

Le 30, j'allai faire mes visites d'adieu aux diverses personnes qui m'avoient reçu et accueilli avec tant de bienveillance. A l'instant où je m'éloignai personnellement de terre, le fort me salua de onze coups de canon, et le navire *le Parangon* de trois. Je rendis ces salves en nombres égaux, aussitôt que je fus sous voiles, circonstance qui ne put avoir lieu qu'à une heure après midi. Je manœuvrai aussitôt pour courir au Sud, afin de m'éloigner promptement de terre; mais le calme qui s'établit sur le soir, et les courans qui me drossèrent avec force, ne me le permirent pas ce jour-là.

Digitized by Google

Iles Sandwich.

CHAPITRE XXVIII.

Description sommaire des îles Sandwich.

Le titre même de ce chapitre annonce l'intention où nous sommes de jeter un simple coup d'œil sur les objets qui en font la matière. La courte durée de notre séjour dans ces parages, la direction forcée de nos occupations, nos stations multipliées, et la perte de temps qui en a été la suite, n'expliquent que trop cette nécessité, et nous imposent aujourd'hui le devoir de renfermer cette partie de notre relation dans le cadre le plus étroit.

§. I.er

Description géographique.

L'existence de l'archipel sandwichien, reconnu à une époque déjà ancienne par les marins espagnols, resta cependant encore ignorée de l'Europe jusqu'à l'instant où le plus célèbre navigateur des temps modernes vint enfin la lui révéler. La Pérouse y parut huit ans après; mais il étoit réservé au digne compagnon de l'illustre Cook, au capitaine Vancouver, de compléter la première ébauche, tracée par son maître, et de nous donner enfin une description générale du littoral de cet intéressant archipel.

Position; nomenclature; surface.

Il se compose de huit grandes îles et de trois îlots, dont la carte figurée à droite de notre planche n.° 15 fera connoître les positions et les gisemens respectifs. Le groupe entier, placé presque exactement sous le tropique du cancer, entre les parallèles de 19° et 22° de latitude septentrionale, a pour limites en longitude les méridiens de 156° et 162° à l'Ouest de Paris (1). La plus grande et la plus orientale à-la-fois porte le nom d'Owhyhi; sa surface, de 3 442 milles marins carrés, se

(1) On trouvera, dans le paragraphe suivant, la position géographique exacte des points où nous avons observé.

Digitized by Google

partage en plusieurs districts, notés pour la plupart sur notre plan, et paroissant avoir formé jadis autant de royaumes distincts.

Iles Sandwich. Description géographique.

En s'avançant vers l'Ouest, on rencontre Mowi, avec sa surface de 517 milles carrés; puis à côté Morokine, îlot d'un mille seulement de superficie, et Tahourowé, qui en a 45. Plus loin paroissent successivement Renaï, d'une surface exactement double de la précédente; Morotoï, qui compte 121 milles carrés; Wahou, 396; Atouaï, 406; Onihow, 76; Tahoura et Orihoua, qui n'en ont chacune que deux. La surface de l'ensemble du groupe s'élève donc à 5 098 milles marins carrés.

Montagnes, rivières.

Toutes ces îles sont fort élevées; mais, sous ce rapport, Owhyhi est la plus remarquable par ses montagnes de Mowna-Roa (1) et de Mowna-Kaah (2), couvertes à leur sommet de neiges perpétuelles (3). Il résulte des observations de nos prédécesseurs, que la première de ces montagnes n'a pas moins de 4 838 mètres, ou environ le double du pic des Açores, et surpasse même de 28 mètres la hauteur de notre Mont-Blanc européen; que Mowna-Kaah atteint à 5 486 mètres: évaluation que le simple aspect de l'une et de l'autre m'a fait regarder comme digne de confiance. On n'a pas estimé la hauteur de Mowna-Worroraï à plus de 3 048 mètres.

La côte Est d'Owhyhi est beaucoup mieux arrosée que la côte opposée de la même île, où l'on ne rencontre guère que des eaux à peine potables. « A Kayakakoua, et sur-tout à Kohaïhaï, selon M. Gaimard, on voit beaucoup de puits peu profonds, creusés non loin du bord de la mer, et remplis d'eau saumâtre. » Cependant, en s'avançant d'une ou deux lieues dans les montagnes, on rencontre de petits ruisseaux d'une eau parfaite. La seule aiguade constamment praticable pour les vaisseaux, gît à l'Est, dans la baie de Waïtia. Dans l'intérieur, on compte aussi quelques filets de fort bonne eau, et, sur les limites du village de

(1) *Mowna-Roa*, mot à mot, *montagne étendue.*

(2) *Mowna-Kaah* ou *Mowna-Kéah* signifie *montagne blanche* ou *mont blanc*, par la raison probablement que son sommet est constamment couvert de neige.

(3) Nous en avons vu du moins, sur l'une et sur l'autre de ces montagnes, au mois d'août, l'un des plus chauds de l'année. Il est vrai qu'il y en avoit peu sur Mowna-Roa.

Digitized by Google

Iles Sandwich. Description géographique.

Kohaïhaï une source d'eau thermale qu'on n'aperçoit qu'à l'instant de la basse mer (1).

Le ruisseau qui a son embouchure au village de Raheina, sur l'île Mowi, la rivière d'Onorourou, une autre plus occidentale que nous n'avons pas vue, une troisième qui gît sur la côte Nord-Ouest de Wahou, plusieurs courans d'eau assez remarquables sur l'île Atouaï, et divers étangs disséminés çà et là sur les diverses îles; tel est à-peu-près ce qui complète la constitution hydrologique des Sandwich.

Ports et rades.

Le port d'Onorourou, généralement fréquenté aujourd'hui par tous les navires européens qui viennent dans ces îles, est sans contredit le lieu le plus favorablement placé sous les rapports de l'abri qu'on y trouve, du commerce et des ressources nécessaires au ravitaillement des vaisseaux.

La baie de Waïtia, dans l'Est d'Owhyhi; celles de Karakakoua, de Kayakakoua et de Kohaïhaï, sur la côte opposée; les rades de Raheina, à Mowi, et de Whymea, au Sud d'Atouaï, sont les autres mouillages de ces parages les plus commodes et les plus souvent visités.

Villes et villages.

Kayakakoua. — « La première bourgade, dit M. Gaimard, que nous ayons eu la facilité d'examiner, se nomme indifféremment *Kayakakoua*, *Kaïroua* et *Taïroua;* elle est bâtie sur le bord de la mer, et paroît composée de près de quatre cents maisons, si toutefois on veut appliquer ce nom aux plus petites cases, qui n'ont guère que deux ou trois pieds de hauteur. On ne distingue aucune rue, les habitations étant dispersées sans aucun ordre. Il y a de plus trois poudrières et un grand magasin en maçonnerie, recouverts d'une couche de chaux; quelques autres maisons sont aussi construites avec des pierres et de la terre, mais elles ne sont point crépies.

» Là se trouvent encore, ainsi qu'on l'a dit plus haut, les chantiers, les hangars, les principaux ateliers maritimes du roi; et à chaque extrémité de la ville, deux morais ou temples païens, simples enceintes entourées de pieux, et remplies d'idoles gigantesques en bois. Près de celui du Nord, on voit le tombeau de Taméhaméha, dans lequel le corps est déposé : ce monument révéré par les insulaires, qui n'osent en appro-

(1) Vancouver trouva une aiguade près de Kohaïhaï; mais elle étoit à sec quand nous y relâchâmes.

Digitized by Google

cher qu'à une certaine distance, forme un édifice beaucoup plus vaste que la modeste habitation où résidoit le monarque de son vivant. »

Iles Sandwich. Description géographique.

Le sol sur lequel est bâti Kayakakoua est entièrement sablonneux; mais rien n'est affreux comme les hauteurs qui l'avoisinent : quelques misérables cocotiers qui végètent entre les maisons donnent à peine à ce sombre tableau une légère apparence de vie.

Kohaïhaï. — Moins étendu et plus irrégulier que Kayakakoua, Kohaïhaï a ses environs plus tristes aussi, et plus arides, s'il est possible. Ici, en effet, pas le moindre atome de verdure ne s'est offert à nos regards; on eût dit que le feu avoit par-tout exercé ses ravages. Sur une hauteur voisine de la partie méridionale du village, un morai entouré d'une muraille en pierres sèches, offroit l'aspect d'une redoute européenne. La demeure de M. Young, construite à l'européenne, se faisoit apercevoir plus loin du côté du Nord.

Raheina. — La première chose que nous remarquâmes en arrivant à Raheina, ce fut une maison en briques rouges, tout auprès du débarcadère, et offrant aux vaisseaux un très-bon point de reconnoissance. Taméhaméha l'avoit primitivement destinée, dit-on, à faire un magasin; mais la construction en fut si défectueuse, qu'à peine terminée elle se dégrada à vue d'œil. Au Sud étoit l'habitation des prêtres, et tout à côté un morai bâti sur un massif en pierres sèches, qui formoit comme une digue au bord de la mer. En avançant un peu plus vers l'intérieur, on rencontre des réservoirs creusés de main d'homme, pour la culture du taro : ils se prolongent le long de la côte, à une assez grande distance, et sont alimentés par le ruisseau de l'aiguade, qu'on y fait arriver par des canaux de dérivation. Les maisons, au lieu d'être groupées les unes auprès des autres, sont dispersées çà et là sur une assez grande étendue de terrain, qui, par un contraste frappant avec celui qui environne les villes précédentes, offre par-tout l'aspect de la fraîcheur et de la fertilité.

Onorourou. — Sur le sol uni que forme une plaine assez vaste, se développe la ville d'Onorourou, bâtie sur les bords d'un havre du même nom. Les maisons, semblables pour la plupart à celles d'Owhyhi et de Mowi, sont entremêlées cependant d'un certain nombre qui sont bâties en pierres, et appartiennent pour la plupart à des Européens ou à des Anglo-Américains.

Digitized by Google

Iles Sandwich. Description géographique.

C'est à l'issue d'un vallon tapissé de verdure, que la plus grande partie des habitans de l'île ont fixé leur séjour. Un fort carré, de dimensions considérables, s'élève en face de l'entrée du port, dont il est destiné à défendre l'approche. Les eaux d'une rivière qui débouche tout auprès ont été détournées et répandues pour le besoin de l'agriculture. Ces champs où la fertilité brille de tout son éclat sous des formes variées, et sur lesquels des canaux vont porter une humidité vivifiante, ces maisons dispersées de loin à loin et sans ordre, composent un ensemble qui, vu du sommet des montagnes environnantes, a quelque chose de riant et de pittoresque.

Dans l'Est de la ville, et tout le long de la baie de Waïtiti, près des bords de laquelle est, dit-on, un étang salé important, se distinguent aussi de nombreuses maisons de campagne; des champs cultivés les entourent. Enfin, sur deux points distincts se trouvent des bois considérables de cocotiers.

§. II.

Observations de météorologie et de physique.

Température.

En réunissant dans un seul groupe toutes les observations de température que nous avons faites à nos mouillages d'Owhyhi, Mowi et Wahou, nous en avons déduit les résultats suivans.

DÉSIGNATION DES RÉSULTATS.	RÉSUMÉ DES OBSERVATIONS DE TEMPÉRATURE FAITES AUX ÎLES SANDWICH, DU 9 AU 29 AOÛT 1819.			
	Air libre, à l'ombre à bord.		Surface de la mer.	
	Thermomètre centigrade.	Époque du phénomène.	Thermomètre centigrade.	Époque du phénomene.
	+		+	
Maximum absolu.....	30d ,4.	10h matin.	28d ,5.	10h soir.
Minimum absolu..... ..	21 ,3.	10 soir.	21 ,6.	10 *idem.*
Température moyenne.....	25 ,63.	.....	25 ,62.	.....
Maximum moyen.....	28 ,09.	1h soir.	26 ,61.	Midi.
Minimum moyen.....	23 ,21.	5 matin.	24 ,65.	6h matin.
Heure où la température est sensiblement égale à la moyenne.	.....	8 matin. 7 soir.	....	8 matin. 8 soir.

A ces valeurs, que nous ont fournies le nombre assez borné de nos expé-

Digitized by Google

riences, il nous a paru intéressant d'en joindre d'autres qui comprennent une année toute entière, et qui ont été déduites, par le calcul, du tableau donné par M. W. Ellis dans la relation de son voyage à Owhyhi (1). Ces observations thermométriques furent faites, dit-il, à huit heures du matin, trois heures après midi, et huit heures du soir; d'où il est facile de voir que les températures moyennes qu'il en a conclues doivent donner des résulats trop forts. Il résulte en effet de notre travail sur l'ensemble des expériences météorologiques exécutées pendant le voyage de *l'Uranie*, que la moyenne arithmétique entre les observations de huit heures du matin et de huit heures du soir donne une valeur sensiblement égale à la température moyenne de la journée : or, trois heures après midi étant un instant très-voisin de celui du maximum absolu, qui arrive ordinairement à deux heures après midi, l'influence de l'observation faite à trois heures aura été d'augmenter trop fortement le résultat moyen où on l'a fait entrer. Heureusement, M. Ellis a donné aussi le maximum absolu de température notée par l'observateur, ce qui m'a permis, à l'aide d'un calcul bien simple (2), de dégager les résultats mensuels indiqués par l'auteur, de l'influence fâcheuse dont il s'agit. Voici le tableau de ces quantités définitives, réduites au thermomètre centigrade.

Iles Sandwich. Météorologie et physique.

MOIS DE L'ANNÉE.	TEMPÉRATURES ABSOLUES OBSERVÉES.		TEMPÉRATURES MOYENNES OBSERVÉES.		TEMPÉRATURES MOYENNES CONCLUES.		REMARQUES.
	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Par M. Ellis.	Par le calcul.	
Août 1821.....	31d,11.	23d,33.	29d,44.	23d,89.	26d,11.	24d,44.	Il résulte des observations ci-contre que janvier est le mois de la moindre chaleur, juin celui de la chaleur la plus grande, et que mai et novembre ont eu une chaleur à-peu-près égale à la température moyenne de l'année.
Septembre.....	30 ,56.	23 ,33.	28 ,89.	24 ,44.	25 ,56.	23 ,90.	
Octobre.....	30 ,00.	22 ,78.	28 ,33.	24 ,44.	25 ,56.	24 ,17.	
Novembre.....	27 ,78.	21 ,67.	26 ,67.	23 ,89.	24 ,44.	23 ,32.	
Décembre.....	26 ,67.	16 ,67.	25 ,56.	21 ,11.	22 ,22.	20 ,55.	
Janvier 1822.....	26 ,67.	15 ,00.	24 ,44.	20 ,00.	21 ,11.	19 ,44.	

(1) Voyez *Narrative of a tour through Hawaii, or Owhyhee, &c.*

(2) Soit a la température maximum observée, qui, dans le cas actuel, est celle de 3^h après midi; $2x$, la somme des deux températures de 8^h du matin et 8^h du soir; m, la température moyenne erronée, du tableau de M. Ellis; x sera la température moyenne cherchée, et l'on aura, $\frac{2x+a}{3} = m$; d'où l'on tire $x = \frac{3m-a}{2}$. C'est la formule que j'ai employée.

Digitized by Google

Iles Sandwich.
Météorologie et physique.

MOIS DE L'ANNÉE.	TEMPÉRATURES ABSOLUES OBSERVÉES.		TEMPÉRATURES MOYENNES OBSERVÉES.		TEMPÉRATURES MOYENNES CONCLUES.		REMARQUES.
	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Par M. Ellis.	Par le calcul.	
Février 1822.....	25d,00.	16d,11.	23d,89.	20d,00.	21d,67.	20d,56.	
Mars.....	25 ,56.	18 ,89.	23 ,89.	21 ,67.	22 ,22.	21 ,38.	
Avril.....	27 ,22.	16 ,67.	25 ,56.	22 ,22.	22 ,78.	21 ,39.	
Mai.....	27 ,22.	22 ,22.	26 ,67.	23 ,89.	24 ,44.	23 ,32.	
Juin.....	28 ,89.	21 ,67.	27 ,22.	24 ,44.	25 ,56.	24 ,73.	
Juillet.....	28 ,89.	23 ,33.	28 ,33.	24 ,44.	25 ,56.	24 ,18.	
Température moyenne de l'année.....	.....	.....	.....	.....	23 ,94.	22 ,61.	La différence des moyennes est de 1d,33.

Les observations thermométriques qui nous sont propres, donneroient, pour la température moyenne du mois d'août, $25^{d},63$; elle seroit de $24^{d},44$, d'après les nombres définitifs du tableau ci-dessus : la différence est assez foible; mais il faut remarquer que les quantités que je compare ne répondent pas à la même année, et que d'ailleurs ces observations ont été faites les unes à terre et les autres en rade.

Baromètre.

L'étude du baromètre marin, consulté de deux heures en deux heures, a donné pour moyenne de tous les résultats obtenus à bord, du 9 au 29 août 1819, une hauteur de ..... $762^{mm},74$, corrigée comme de coutume des erreurs de température, de capillarité et de niveau.

Humidité.

L'hygromètre montre que l'époque de la plus grande humidité de l'atmosphère au mouillage est arrivée, terme moyen, à..... 5^{h} du matin; la moindre humidité, à..... 2^{h} du soir; enfin, l'humidité moyenne de la journée, à 8^{h} du matin et 8^{h} du soir.

On dit que la pluie tombe rarement sur les côtes occidentales des îles Sandwich, et particulièrement à Owhyhi, tandis que, sur les bandes opposées et dans les vallées, on reçoit des ondées fréquentes et presque journalières.

Vents.

Dans l'intervalle de ving-sept jours que nous sommes restés en vue des îles Sandwich, les vents alisés du Nord-Est, petit frais, ont été dominans; les calmes se montroient plus fréquens la nuit que le jour, et quelquefois, mais irrégulièrement, nous avions des brises de terre et de mer

Digitized by Google

près de la côte. Les vents de Nord et d'E. N. E. ont été le plus souvent accompagnés d'un peu de pluie. Iles Sandwich. Météorologie et physique.

Je compléterai, autant qu'il m'est possible, cet article, en transcrivant le résultat des remarques que contient sur le même sujet l'ouvrage cité de M. Ellis.

MOIS.	DIRECTION GÉNÉRALE des vents.	ÉTAT MOYEN DE L'ATMOSPHÈRE.	REMARQUES.
Août 1821...	N. E.....	Ciel clair; pluie une seule fois.	On voit que, pendant l'année, le temps clair a prévalu; qu'il y a eu 87 jours de temps couvert ou nuageux, au nombre desquels 34 seulement ont donné de la pluie. Remarquons aussi que les quatre mois depuis janvier jusqu'en avril ont été les plus sombres et les plus humides, et ceux d'août à décembre inclus, les plus beaux.
Septembre..	N. E.....	Clair; 5 jours de pluie.	
Octobre... .	N. E.....	Clair; 1 jour de pluie.	
Novembre...	N. E.....	Clair; un jour de pluie.	
Décembre...	N. et N. E.....	Clair; pluie deux fois.	
Janvier 1822.	Variables.....	1 jour de pluie, et de plus ciel nuageux 7 jours.	
Février.....	N. E.....	4 jours de pluie, et nuages 10 jours.	
Mars.....	N. E.....	5 jours de pluie, et nuages 8 jours.	
Avril.....	Variables.....	5 jours de pluie, et nuages 12 jours.	
Mai.....	N. E.....	4 jours de pluie, et nuages 3 jours.	
Juin.....	N. E.....	Ciel nuageux 6 jours.	
Juillet.....	N. E.....	5 jours de pluie, et nuages 7 jours.	

Pendant nos diverses stations aux Sandwich, nous ne pûmes faire osciller qu'un seul de nos trois pendules en cuivre. Par suite de l'expérience faite au village de Raheina, à Mowi, par 20° 52′ 7″ de latitude septentrionale, nous avons conclu que le même instrument qui, réduit à + 20^{d} de température, au vide et au niveau de la mer, faisoit à Paris 86 400 oscillations en vingt-quatre heures solaires moyennes, faisoit ici, dans les mêmes circonstances, 86 309^{osc},498. Observations du pendule.

Plus favorisées, nos observations magnétiques ont été plus nombreuses; nous en consignons ci-après les résultats moyens. Magnétisme.

NOMS DES STATIONS.	POSITION GÉOGRAPHIQUE.		PHÉNOMÈNE MAGNÉTIQUE OBSERVÉ.	
	LATITUDE Nord.	LONGITUDE à l'O. de Paris.	Déclinaison N. E.	INCLINAISON, pointe élevée Sud.
Kayakakoua.....	19° 13′ 20″	158° 24′ 38″	8° 55′ 26″,8.	41° 6′ 17″
Kohaïhaï.....	20. 3. 17.	158. 13. 22.	9. 50. 24 ,6.	42. 13. 24.
Raheina.....	20. 52. 7.	159. 2. 3.	8. 49. 20 ,4.	41. 39. 22.
Onorourou.....	21. 19. 13.	160. 12. 1.	10. 23. 48 ,6.	41. 49. 50.

Digitized by Google

Iles Sandwich.

§. III.

Géologie

« L'archipel des Sandwich doit son origine à l'action des feux souterrains; du moins les trois principales îles que nous avons visitées en présentent constamment les caractères. Owhyhi, la première et la plus grande, apparoît de très-loin au-dessus des flots comme un dôme immense; mais à mesure qu'on s'en approche, les trois pitons de Mowna-Kaah, Mowna-Roa et Mowna-Worroraï se détachent, et développent aux regards leurs flancs isolés.

Owhyhi.

» Le littoral de cette île est en général abrupte et peu découpé. Le sol commence à s'élever dès le bord de la mer, et s'exhausse progressivement sous une inclinaison rapide. Nous abordâmes du côté de l'Ouest, sur deux points que nous allons successivement faire connoître.

» Nous avons déjà dit combien est triste et sauvage le lieu où est bâtie la petite ville de Kayakakoua; pour s'en faire une idée plus complète, qu'on imagine des couches de fer fondu, sur lesquelles seroient entassés des blocs énormes de lave noirâtre : les éruptions qui ont vomi à la surface ces amas de matières confuses, ont dû être prodigieuses. Devant nous s'élevoit une montagne [Mowna-Worroraï] dont les dernières cimes (*voy.* page 551) ont plus de 3 000 mètres de hauteur, et qui, se prolongeant en pente douce au Nord et au Sud, va se terminer à deux promontoires éloignés l'un de l'autre d'environ huit lieues : cet espace est tout volcanique, couvert d'une lave noire, poreuse, légère et souvent scorifiée à la surface. Non loin du rivage, on eût dit que l'éruption venoit d'avoir lieu (1) : des ondulations ferrugineuses et des

(1) D'après W. Ellis (*op. cit.*), une éruption d'un des larges cratères du sommet de Mowna-Worroraï eut lieu vers l'année 1798, et détruisit plusieurs villages, beaucoup de plantations et de viviers. Des flots de lave comblèrent une baie profonde de vingt milles d'ouverture, et formèrent la côte qui s'avance aujourd'hui de 3 ou 4 milles dans la mer, au Nord et près du point où est maintenant Kaïroua ou Kayakakoua. (*Voyez* pl. 15.)

Le plus grand volcan des Sandwich, d'après la même autorité, est celui de *Kiraouéa*, situé sur le flanc oriental de Mowna-Roa, et à 20 milles du rivage; son cratère n'a pas moins

Digitized by Google

boursouflures en larges pâtés circulaires bombés au centre, se montroient avec des bourrelets enroulés tout autour; quelquefois la matière en fusion s'étoit tortillée sans affecter de forme régulière. Iles Sandwich. Géologie.

» Ces laves, toutes poreuses, ne contiennent du péridot qu'à leur surface; en un seul endroit, au-dessus de la bourgade, on voit une grande quantité de blocs basaltiques rhomboïdaux, entassés sans ordre, et remplis de grains de péridot.

» Plusieurs coulées assez minces ont dû avoir lieu les unes au-dessus des autres, à diverses époques; on les reconnoît à la forme différente des laves, aux couches distinctes qui les séparent, et qu'on peut enlever facilement, quelquefois avec la main. Lorsque cette matière en fusion est entrée dans la mer, l'action de l'eau paroît y avoir occasionné de longues et profondes fissures qu'on ne remarque point sur la lave qui n'a pas été immergée.

» La contrée est remplie de cavernes plus ou moins vastes; cependant toutes n'ont point d'ouverture apparente à l'extérieur, et on ne les reconnoît souvent qu'au bruit qui se produit quand on marche pardessus. Les voûtes qu'il est possible d'observer sont d'une seule pièce, ou formées de larges morceaux. Dans l'une, la lave avoit subi un retrait si régulier, qu'on eût dit qu'elle avoit été taillée exprès en cintre (2).

» Il ne faut que s'élever à six ou huit cents mètres pour arriver dans la région des nuages, dont l'action agit avec tant d'activité pour décomposer les substances volcaniques, que c'est dans cette région seulement que les habitans peuvent établir des cultures. Quoique les laves y soient encore très-pressées et qu'il faille les écarter pour trouver un peu de terre, la végétation y est fort belle.

» Sur le second point d'Owhyhi que nous avons visité [Kohaïhaï],

de 15 à 16 milles de circonférence; et le fond de cette cavité, de deux milles de long sur un de large, est rempli de lave dans un épouvantable état d'ébullition. Vingt-deux bouches lancent continuellement des colonnes de fumée, des flammes, et plusieurs d'entre elles des flots d'une lave étincelante qui retombe dans un bassin de feu.

(2) Un peu au Sud de Karakakoua, selon le même auteur, se trouvent particulièrement de nombreuses cavernes du même genre : les unes sont habitées, d'autres servent d'ateliers aux femmes, qui y fabriquent des nattes tressées ou des étoffes de mûrier à papier; d'autres sont remplies de bois de sandal qu'on y emmagasine.

Digitized by Google

Iles Sandwich. Géologie.

le sol paroît encore plus stérile et plus brûlé qu'à Kayakakoua. Tout l'espace que l'œil découvre est encombré de laves noires, entre lesquelles croissent à peine et exclusivement quelques graminées. En face, la croupe de la montagne présente plusieurs cônes isolés, qui probablement furent autrefois des soupiraux ignivomes.

» La baie de Kohaïhaï est peu profonde, embarrassée par un banc de madrépores parallèle à la côte. Au Nord du mouillage, un ravin profond sert de lit à un torrent à l'époque des pluies : la coupe perpendiculaire de ses bords permet de voir que les coulées inférieures sont horizontales; on en compte ainsi trois superposées, dont les jets ne paroissent pas continus. Par-dessus, la lave en montant à la surface est devenue boursouflée, crevassée et légère. Un des échantillons que j'y recueillis, et que j'ai déposé au Muséum, portoit l'empreinte d'une écorce de palmier, et c'est le cocotier sans aucun doute, seul arbre de cette famille qui croisse dans les sables du bord de la mer.

» D'après ce que nous venons de dire de la constitution de ce terrain, il n'est pas étonnant qu'il ne soit parcouru par aucune rivière ayant son embouchure à la mer. Les eaux, après s'être élaborées dans les régions supérieures, sont absorbées et se perdent sous les anfractuosités des laves trop nouvelles qui forment comme une ceinture à cette île. A peine les habitans trouvent-ils au sommet des montagnes inférieures quelques filets d'eau capables de servir à leurs besoins; au bord de la mer, qu'une sorte de nécessité les force d'habiter, ils ne font usage que d'une eau de puits saumâtre et des plus désagréables.

» Owhyhi, depuis le sommet jusqu'à la base, nous a paru entièrement volcanique. Ce seroit bien alors le plus grand cône que les feux souterrains aient produit. Je n'ai pu observer aucune de ses bouches ignivomes ; mais on sait qu'il en existe une de ce genre dans la partie orientale de l'île (1). Par sa forme irrégulièrement circulaire, par l'élévation de ses montagnes et la matière même dont ses laves sont composées, Owhyhi a beaucoup de rapports avec l'île Bourbon.

Morokine, &c.

» Pendant notre route de Kohaïhaï à Mowi, nous vîmes l'îlot Moro-

(1) *Voyez* ci-dessus la note de la pag. 558.

Digitized by Google

kine; de loin son aspect semble indiquer qu'il a autrefois jeté des flammes. Nous cotoyâmes Tahourowé d'assez près; cette île, peu élevée, et dont la mer vient battre les falaises méridionales, est escarpée sur ce point, et formée de couches horizontales de laves. Iles Sandwich. Géologie.

» En approchant de Mowi, ses montagnes brûlées, découpées dans le sens vertical, nous offrirent de nombreuses pyramides pointues s'appuyant les unes sur les autres. Le sol de l'île est irrégulier, semé de montagnes moins élevées que celles d'Owhyhi, et séparées entre elles par des terres si basses, qu'à quelque distance on pourroit les prendre pour un assemblage d'îles distinctes. Son extrémité Ouest se compose de trois montagnes, ayant environ 1 000 mètres de hauteur, entre lesquelles sont des vallées étroites où coulent des torrens. Leur sommet est très-souvent couronné de nuages qui augmentent d'intensité lorsque le soleil baisse sous l'horizon, et c'est à leur pied qu'est située la rade de Raheina, bordée, près de la côte, d'un récif madréporique. Mowi.

» Mowi, très-anciennement volcanisée, a subi déjà une décomposition favorable à la végétation. Un espace assez considérable s'étend depuis la mer jusqu'aux montagnes, et contient une terre meuble, argileuse, profonde, qui permet aux insulaires d'établir leurs cultures sur le point même qu'ils habitent; ce que ne peuvent pas faire ceux d'Owhyhi, qui sont obligés de tirer de la mer une bonne partie de leur nourriture.

» Derrière Raheina, et dans le grand ravin où coule le ruisseau de l'aiguade, nous avons ramassé des cailloux roulés formés en général d'une lave compacte, dure, grisâtre, parsemée de lignes et de points blanchâtres de feldspath, avec des grains de péridot; ceux-ci entroient pour un tiers dans la composition de certains galets basaltiques dont la pâte est poreuse.

» L'escarpement de ce ravin permet de voir que les laves qui forment ses parois, se sont étendues par couches formant des angles d'autant plus aigus qu'elles sont plus inférieures. De nombreuses irrégularités s'observent dans ces coulées, que plusieurs fractures divisent en parallélogrammes plus ou moins réguliers, homogènes et compactes. Ailleurs, dans une étendue assez considérable, on remarque entre deux lits de scories poreuses à larges soufflures, une couche épaisse de basaltes dont

Digitized by Google

Iles Sandwich. Géologie.

les prismes sont irréguliers, verticaux et courbés. Ce basalte se confond, de chaque côté, dans des couches horizontales de lave compacte. En prenant la forme prismatique, il est aussi devenu très-sonore; ce qu'on ne remarque point dans les couches environnantes. En d'autres endroits, la matière en fusion, extrêmement ferrugineuse, a été brisée en fragmens ressemblant à des amas grenus, que je ne puis mieux comparer qu'à du plomb de chasse qui auroit été mal coulé en passant par le crible. La partie supérieure de la montagne est recouverte assez profondément d'une terre pulvérulente rouge-brun, parsemée de morceaux de laves compactes, et la végétation arborescente ne devient active que dans la région parcourue par les nuages, c'est-à-dire, tout-à-fait à son sommet.

» Les foyers d'où sortirent ces nombreux pitons sont tellement anéantis, qu'on ne pourroit en retrouver la moindre trace; seulement on remarque, en descendant, deux petits pitons, débris d'une bouche de peu d'importance qui a dû exister sur ses flancs.

Wahou.

» Dans la partie que nous avons visitée, Wahou paroît avoir été volcanisée bien plus anciennement que les deux îles précédentes. Ses montagnes, peu élevées, sont dans un état très-avancé de décomposition, ce qui leur donne quelques rapports avec celles de l'Ile-de-France. Aussi, malgré leur peu d'élévation, sont-elles très-boisées. Une circonstance particulière, qui semble se rattacher aux îles volcaniques d'une étendue médiocre et dont les montagnes ont peu de hauteur, c'est d'avoir des ports; au lieu que, lorsque d'énormes pitons s'élèvent au centre, les déjections qui en sont sorties, s'étendant uniformément et circulairement, n'ont point formé de ces profondes découpures propres à mettre les vaisseaux à l'abri. C'est du moins ce qui a eu lieu à Bourbon, à Owhyhi, à l'Ascension, et en partie à Ténériffe.

» Le port d'Onorourou, situé à l'extrémité occidentale de la baie de Waïtiti, est abrité par des récifs de madrépores. Tout annonce qu'autrefois, avant que les eaux de la mer se fussent abaissées (1), ils durent s'étendre bien avant dans le vallon qui est vis-à-vis; ce qui semble mettre un tel fait hors de doute, ce sont les bancs madréporiques spathisés qu'on rencontre dans les terres.

(4) *Voyez* tom. I, la note qui est au bas de la page 375.

Digitized by Google

» Une circonstance très-remarquable que présente cette partie de Wahou, ce sont deux cratères éteints, entièrement composés de pépérino basaltique. Tous deux sont très-visibles de la rade, dont ils occupent en quelque sorte le pourtour, en gisant à deux lieues de distance environ l'un de l'autre. Iles Sandwich. Géologie.

» Le premier, qui est aussi le plus petit, très-voisin de la bourgade d'Onorourou, s'élève en cône depuis la plaine jusqu'à la hauteur d'environ 100 mètres. Sa surface extérieure présente tout autour et en grand nombre, de petites collines très-roides, séparées entre elles par des scissures profondes : un melon à côtes, coupé à ses deux extrémités, en donneroit une juste idée. On choisit, pour y monter, la pente la moins rapide; et arrivé au sommet, l'œil embrasse sa circonférence intérieure. Éteint sans doute depuis des siècles, son fond est uni et recouvert de graminées. Une portion de ses parois est détruite, et dans un seul endroit on rencontre des morceaux de lave pesante; tout le reste, et la base même de cet ancien volcan, est composé de pépérino basaltique en couches à-peu-près horizontales, dont il est facile d'enlever des fragmens avec la main, tant elles sont peu adhérentes.

» Le second cratère termine à l'Est la baie de Waïtiti. La route pour s'y rendre est pénible et remplie de marais. Avant d'y arriver, on trouve un terrain gercé et si meuble, qu'à chaque pas on enfonce de plusieurs pouces.

» Beaucoup plus considérable que le précédent, ce cirque peut avoir 200 mètres d'élévation. Les murailles qui le forment sont très-roides, et, pour y monter, on est obligé de se servir des mains. Parvenu au sommet, on a la vue d'un entonnoir parfait, ayant presque autant de profondeur que ses parois ont d'élévation à l'extérieur. Son contour est d'une lieue, et fermé de toute part. Le fond est uni, recouvert de graminées, et légèrement sillonné par les eaux pluviales. La partie qui regarde la mer, plus élevée, est en même temps plus abrupte que l'autre.

» On ne trouve absolument, dans cet ancien cratère, que du pépérino formant des couches peu liées entre elles, assez minces, dirigées vers le centre de l'île, et dont l'inclinaison ne dépasse pas 60°. La substance qui les compose est peu dure, se brise facilement avec la main, et, dans cette division mécanique, tend à former des boules. Quelquefois des morceaux

Digitized by Google

Iles Sandwich. Géologie.

de lave dure et poreuse s'y rencontrent mélangés avec du péridot et des fragmens d'une matière calcaire que, quoique atténuée, je suppose être madréporique. » (M. *Quoy.*)

§. IV.

Fertilité du sol; productions.

Fertilité.

De toutes les îles Sandwich que nous avons visitées, Owhyhi, quoique la plus grande, n'est cependant pas la plus fertile : la présence de ses volcans, les éruptions considérables qui y ont eu lieu depuis peu d'années, donnent au sol, sur la côte occidentale principalement, l'aspect le plus désolé et le plus stérile. C'est seulement à une hauteur de 500 à 600 mètres, et sur-tout dans quelques vallées de cette région où la lave a pu se décomposer, que l'on retrouve toute la puissance de la végétation intertropicale.

« Quoique les concrétions volcaniques soient encore là très-pressées, dit M. Quoy, la nature n'y est plus avare de ses dons, et ces lieux paroissent même rians quand on les considère à quelque distance; mais, en les parcourant, on est bientôt fatigué de marcher en équilibre sur des monceaux de laves brisées. Chaque carré de culture, planté de rima, de cannes à sucre, de mûriers à papier, et de divers légumes d'origine européenne, est environné en effet d'un mur sur lequel on passe comme sur une chaussée; souvent même le cultivateur n'a fait qu'écarter les débris pierreux, jusqu'à ce que, trouvant un peu de terre végétale, il ait pu y confier la semence, qu'une chaleur et une humidité perpétuelles développent promptement.

» Le sommet de la montagne la plus voisine de Kayakakoua est couronné de grands arbres; mais jusqu'à l'endroit où sont les cultures et plusieurs cases éparses, on ne rencontre qu'une sorte de graminée, des euphorbes arborescens, des câpriers, et quelques arbres rabougris dont les racines vont chercher le terreau à travers les fissures des laves. »

Dans la bande orientale de l'île, les environs de la baie Waïtia (pl. 15) paroissent assez fertiles; et l'on assure que les parties d'Owhyhi

Digitized by Google

Iles Sandwich. Fertilité du sol; productions.

situées au Sud-Est et au Nord-Ouest de Mowna-Kaah sont les plus susceptibles d'un bon rapport et les mieux cultivées : les flancs de cette montagne sont bien boisés, et c'est là que se trouvent en plus grande quantité les bois de construction dont on fait usage dans le pays.

Les îles sous le vent d'Owhyhi n'ayant point de volcans en activité, offrent pour la plupart un sol cultivable sur presque toute leur surface. Près des rivages, on rencontre de vastes champs de bananiers, de mûriers à papier, et de cannes à sucre dont les tiges atteignent parfois à une hauteur de dix pieds sur un diamètre de trois pouces.

A Mowi, et sur-tout à Wahou, M. Gaudichaud a fait la remarque que « les cultures sont établies dans les gorges et le long des torrens : de nombreuses habitations, adossées aux forêts vierges de ces îles, sont ombragées par des milliers de cocotiers, de jambosiers, d'arbres à pain, de bananiers, &c., et dans leur voisinage se trouvent tous les végétaux utiles de ces climats, qu'on cultive aussi sur le bord de la mer. L'arrosement se fait par des milliers de petits ruisseaux qui, descendant de la montagne, disparoissent bientôt après dans ses flancs. Là, tout respire un air de fraîcheur et de vie qu'on chercheroit vainement ailleurs. »

Il est probable que les îles Atouaï et Onihow ne sont ni moins fertiles ni moins agréables; mais nous ne les avons vues qu'à une fort grande distance, qui ne nous permettoit pas d'en acquérir la certitude.

La racine du chou-caraïbe [*taro*], fait, avec le fruit de l'arbre à pain, la patate douce, l'igname, et plusieurs variétés de bananes, la base de la nourriture végétale des insulaires; les Européens y ont ajouté plusieurs plantes comestibles (1). La liste suivante en contient la nomenclature détaillée, ainsi que celle de plusieurs autres plantes utiles à divers titres.

Plantes alimentaires. — Ail, plante exotique. Arbre à pain (*artocarpus incisa*) : on assure que cet arbre ne se trouve pas dans toutes les îles de l'archipel sandwichien ; les habitans le nomment *ourou*. [*Ava*] (*piper methysticum*); on tire de la racine de cette plante une liqueur spiritueuse nommée *otao*. Banane [*maïa*] : on en distingue plusieurs variétés. Canne

(1) Dans cette liste, les noms botaniques latins sont entre parenthèses, et les noms donnés par les naturels entre crochets.

Digitized by Google

Iles Sandwich. Fertilité du sol; productions.

à sucre, de plusieurs sortes [*noui*] : les naturels n'en faisoient primitivement usage que comme d'un fruit. Céleri. Chicorée. Chou : ce légume, venu d'Europe, s'est tellement multiplié, qu'on en rencontre presque partout ici de sauvages. Chou caraïbe [*taro*] (*caladium esculentum*) : il y en a de nombreuses variétés; ses feuilles, accommodées en épinards, donnent un mets fort agréable; ce végétal est appelé *sœni* aux Mariannes. Ciboule. Citron, introduit en premier lieu par Vancouver. Citrouille. Coco [*niou*], est appelé du même nom aux Mariannes (1). Concombre [*kaoukama*]. Fraises : on prétend qu'on ne trouve cet excellent fruit en abondance que sur les montagnes d'Owhyhi; la plante fleurit en janvier. Féve. Gingembre [*aouapoui*] (*amomum zingiber*). Groseilles. Igname [*ouhi*] (*dioscorea alata*); se trouve principalement, dit-on, aux îles Atouaï et Onihow; c'est la racine nommée *dago* aux Mariannes. Jambosier [*ohia*] (*eugenia malaccensis*); donne de très-gros fruits roses qui ont peu de saveur. Laitue, apportée d'Europe. Latanier, ou palmiste. Légumes potagers d'Europe : principalement cultivés pour l'usage des navires en relâche dans ces îles, ou pour la table des étrangers qui y ont fixé leur demeure (2). Maïs [*koulina*]; cette importante graminée exotique, due, assure-t-on, au capitaine Vancouver, est encore peu multipliée. Melon [*poa*], fruit exquis et passablement répandu. Navet. Ognon, exotique. Oranger [*alani*], arbuste dû à Vancouver. Pastèque [*ibouaoré*], fruit excellent, introduit aussi, dit-on, par le même voyageur, et se trouvant par-tout aujourd'hui en très-grande abondance. Patate douce [*ouala*] (*convolvulus batatas*) : on en a vu du poids de quatorze livres. Pêcher. Persil. Piment [*nio-i*]. Poire. Pomme. Pomme d'amour, ou tomate [*oéia*], plante exotique. Pomme de terre, tubercule exotique, nommé [*ouala*], comme la patate. Potiron. Pourpier. Radis, plante exotique. [*Ti*] (*dracæna terminalis*), racine douce, comestible, venant sans culture dans les terrains élevés; sert comme l'ava à faire une liqueur enivrante. Vigne : selon M. Quoy, les plants en ont été

(1) *Voyez* la note du t. I, p. 575.

(2) La plupart ont été introduits et sont cultivés par M. Marin, dont nous avons parlé dans notre précédent chapitre; on doit en dire autant de la pomme, de la pêche, de la poire, &c.

Digitized by Google

apportés de Californie par M. le capitaine Meek (1); le raisin [*makaou*] qu'elle produit est rouge, d'une grosseur prodigieuse, excellent à manger, et susceptible de fournir de bon vin. M. Marin a donné beaucoup de soins à la culture de cette plante, qui est maintenant passablement multipliée à Wahou.

Iles Sandwich. Fertilité du sol; productions.

Végétaux propres aux arts et au commerce. — [*Aohou*], nom indigène d'une plante dont la racine est employée, par les pêcheurs, pour enivrer le poisson; mêlée avec l'urine, elle sert aussi à tuer les poux. Arbre à pain: son bois convient parfaitement à l'architecture navale. Calebasses, de différentes formes, et d'une grosseur parfois surprenante, servent aux habitans à faire des vases pour divers usages. Câprier, arbre nommé ici *piro*. Curcuma [*oréna*] (*curcuma longa*), plante employée pour les teintures en jaune. Euphorbe arborescent [*haou*] (*hibiscus tiliaceus*) : c'est le *bahou* de Timor, le *balibago* de Manille et le *pago* des Mariannes. [*Ié*], plante dont les racines fibreuses servent à faire des ligatures et des ouvrages de vannerie, comme casques, paniers, &c. [*Koa*] (*mimosa heterophylla*). [*Koko-loa*] (*neraudia melastomæfolia* et *ovata*) : fournit de la filasse. [*Koukoui*] (*aleurites tribola*), arbre abondant dans les montagnes et portant des fruits très-huileux, en forme de cœur et de la grosseur d'une noix ordinaire: enfilés à un petit bâton et allumés ensuite, ils brûlent comme un flambeau. [*Lima*] (*sida rotundifolia*), malvacée à fleur agréable. [*Mamaki*] (*boehmeria*), arbre à écorce tenace. Mûrier à papier [*oua-outi*] (*broussonetia papyrifera*) : il y en a plusieurs variétés, l'une desquelles est particulièrement l'objet d'une culture assidue et soignée. [*Nouni*] (*morinda citrifolia*) : l'écorce de la racine de cet arbre, nommé *ladda* à Timor, y est employée dans la teinture en rouge. [*Oéa*] (*metrosideros polymorpha*). [*Olona*] (*procris*), arbre à filasse. [*Piri*], paille fine dont on couvre les cases. Plantes vénéneuses : on en trouve beaucoup sur l'île Wahou, et les habitans s'en servoient jadis quelquefois, dit-on, pour empoisonner leurs armes. Poivre enivrant (*voyez* Ava, dans les plantes alimentaires). Ricin, ou palma-christi [*aïla*] (*ricinus inermis*). Sandal [*moa-loa*] (*santalum ellipticum*) : il paroît qu'il y a ici plusieurs

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 540. Le capitaine Vancouver en avoit introduit quelques pieds lui-même dès l'année 1792; mais, faute de soins, ils n'auront probablement pas prospéré.

Digitized by Google

Iles Sandwich. Fertilité du sol; productions.

espèces de sandal; les noms indigènes de *ié-ara* et *iloïahi*, qu'on donne encore à ce bois, semblent l'indiquer; on le trouve abondamment sur les montagnes des Sandwich. [*Toou*], arbre avec le bois duquel on fait les vases destinés à servir les mets. Vacoua [*oé*]. [*Viri-viri*] (*erythrina corallodendron*) : arbre de charpente nommé *déran* à Timor et *gaωgaω* aux Mariannes; ses branches, dit-on, prennent facilement de bouture.

Plantes d'agrément. — [*Avouki-véki*] (*rudolphia*), plante à grappes d'un rouge ponceau très-vif. Basilic [*ouaï-noui*]. Cérite [*touao*], fruit dont on fait des bracelets. Jasmin indigène, très-odorant. Œillet, plante exotique cultivée à Wahou par M. Marin. [*Lagouara*] (*pandanus*), sorte de vacoua à fruit jaune citrin odorant, servant à faire des colliers. [*Maïri*], plante d'un parfum suave, dont on tresse des guirlandes. Roses, fleurs exotiques, dues aux soins de M. Marin. [*To*] (*cordia sebestena*), arbre à fleurs agréables.

Productions animales.

Lorsque l'illustre Cook découvrit les îles Sandwich, les cochons et les chiens étoient les seuls quadrupèdes auxquels on y donnât des soins. Des navigateurs européens ne tardèrent pas à y porter des chèvres; mais c'est au capitaine Vancouver que les habitans doivent le bienfait de l'introduction du bœuf et du mouton. Tous ces animaux y ont parfaitement réussi; et déjà, à l'époque de notre relâche, et indépendamment des troupeaux domestiques élevés sur plusieurs points, il y avoit encore des centaines de bêtes à corne sauvages sur l'île Owhyhi. Le cheval et l'âne, arrivés plus tard, y sont eux-mêmes bien naturalisés aujourd'hui.

De l'aveu des habitans, il n'existe qu'un nombre très-borné d'espèces d'oiseaux, qui se tiennent plutôt dans les montagnes que sur les côtes. On ne compte d'autres reptiles que quelques petits lézards gris, dont les naturels paroissent avoir une grande peur. Les insectes sont rares et peu brillans.

« C'est une chose remarquable, dit M. Quoy, que, dans les îles volcaniques de l'Ile-de-France, de Bourbon, des Mariannes et des Sandwich, il n'y ait pas de serpens : cela tiendroit-il au sol? Cependant, aux Antilles, qui sont aussi volcaniques, on en voit, comme la Martinique,

Digitized by Google

qui ont beaucoup de ces reptiles, et de très-dangereux, tandis que d'autres ont le bonheur d'en être exemptes. »

Iles Sandwich. Fertilité du sol; productions.

Ainsi que nous l'avons fait pour les végétaux, nous transcrirons la note succincte des animaux les plus remarquables qui se trouvent dans l'archipel sandwichien.

Mammifères. — Anes, encore peu nombreux : nous n'en avons vu qu'à Owhyhi. Bœuf : l'espèce en est très-belle, mais il eût été bien difficile, en 1819, de s'en procurer pour la consommation de l'équipage d'un navire. Cheval [*lio*]. Chèvre [*kahé*] : on dit qu'il y en a quelques-unes de sauvages à Owhyhi ; cet animal multiplie beaucoup. Chien [*ilio*] : les habitans sont très-friands de sa chair. Cochon [*bouha*] : d'un goût exquis, sans doute à cause de la nourriture particulière qu'on lui donne, et dans laquelle les racines farineuses et la canne à sucre se trouvent pour beaucoup ; cet animal se voit en quantité innombrable dans toutes les îles habitées ; plusieurs sont remarquables par des raies longitudinales sur le dos et sur les côtés du ventre ; on assure qu'il y en a de sauvages et de très-féroces dans les montagnes. Mouton : encore peu multiplié ; nous en avons aperçu cependant un fort joli troupeau sur l'île Wahou. Souris [*iolé*].

Oiseaux. — Albatrosse brun [*ha-a*]. Bécasseau. Canard [*toroa*] : se trouve à l'état sauvage près des lacs et des marais. Chevalier. Chouette commune [*pouéou*]. Coliou. Corlieu. Échassier [*koréa-ouriri*]. Foulque. Gobe-mouche. Grimpereau jaunâtre. Moucherolle [*éré-péio*], oiseau tacheté de blanc et de noir, mais brun sur le dos. Oie sauvage : se voit dans les montagnes. Passereau à tête jaunâtre [*o-ou*]. Perroquet, d'un pourpre luisant : se tient dans les bois. Pluviers dorés. Poule domestique [*moa*] : existoit dans ces îles avant leur découverte par le capitaine Cook ; elles y sont toutefois en petit nombre. Poule d'eau [*araï*].

Poissons. — Balistes [*aonouhi*]. Chétodon : il y en a de plusieurs espèces. Gomphoses. Labres : de plusieurs espèces. Mulle multibande [*mouano*]. Pomacentre. Rason. Requin [*mano*]. Sorus.

Mollusques, crustacés, insectes, &c. — Holothuries. Huître perlière. Kankerla. Langouste [*ouré*]. Lézard gris, de petite taille. Mouches communes. Scolopendre. Squille mante. Tortue [*onou*].

Digitized by Google

Iles Sandwich.

§. V.

De l'Homme considéré comme individu.

Tous les navigateurs qui nous ont précédés dans ces parages, ont fait avec nous la remarque que la classe des chefs paroît former, chez les deux sexes, aux îles Sandwich, une race distincte, bien supérieure, par sa taille, sa force et son intelligence, au reste de la population. Sous le rapport des traits de la figure, les uns et les autres cependant se ressemblent (1). Parmi les premiers, plusieurs individus ont au-delà de six pieds de hauteur, et l'obésité du plus grand nombre est fort remarquable, sur-tout chez les femmes, qui parviennent, assez jeunes encore, à un embonpoint vraiment monstrueux (2).

« Malgré cette exubérance incommode, amenée par le régime diététique auquel les habitans se soumettent, on peut dire, avec M. Gaimard, qu'en général les hommes sont bien faits. Leur physionomie, assez agréable, offre les caractères suivans : Visage ovale, front plus ou moins découvert, nez un peu épaté, yeux petits et noirs, bouche grande, lèvres saillantes, belles dents, cheveux noirs longs et légèrement frisés chez les uns, coupés ras chez les autres, ou en forme de casque. Quelques figures ont une expression tout-à-fait européenne (*voyez* pl. 82 et 84).

» Pour la plupart moins bien que les hommes, les femmes ont cependant un air plus doux, des contours plus gracieux; elles ont le front découvert, le nez épaté, la bouche grande, les lèvres saillantes chez un grand nombre, les dents belles, le sein généralement ferme et proéminent, les cheveux noirs et disposés de différentes manières, comme ceux des hommes (pl. 83 et 88). Les femmes de Wahou nous ont, en général, paru plus jolies que celles de Mowi et d'Owhyhi. »

La peau est d'une couleur brun clair; quelques-uns l'ont assez fine. Sans être privés de barbe, les hommes en ont souvent fort peu. Les

(1) La même chose existoit jadis aux Mariannes. (*Voyez* plus haut, p. 277.)
(2) *Voyez* ci-dessus, page 523.

Digitized by Google

femmes aiment à s'épiler, et emploient, pour y parvenir, une petite pince en os, ou le suc de certaine plante. Nous avons vu à Kayakakoua deux ou trois individus qui étoient chauves, circonstance assez rare chez les gens de couleur.

Iles Sandwich. De l'homme comme individu.

M. Gaimard ayant mesuré les parties du corps de quelques personnes, les nombres qui en expriment les dimensions ont été rassemblés dans les tableaux suivans. *Hévahéva*, l'une d'elles, principal prêtre du dieu de la guerre *Taïri*, de Taméhaméha, avoit environ quarante-cinq ans; *Tao-a*, jeune Owhyhien, pouvoit en avoir trente; *Taoui*, trente-deux, et *Kouakini*, chef du premier ordre, vingt-neuf. Parmi les femmes, on remarquera *Kamahamarou*, reine favorite de Riorio; *Koukaï* et *Moumoukou*, jeunes femmes de Mowi; enfin, *Tabouraï*, jeune fille de la même île: la reine et cette dernière paroissoient âgées de dix-sept ans. Il n'est pas sûr que ces femmes de l'île Mowi fussent de la race des chefs

Digitized by Google

TABLEAU des dimensions de diverses parties du corps de cinq hommes des îles Sandwich.

NOMS DES PARTIES DU CORPS.	VALEUR EN MÈTRES DES MESURES PRISES SUR					VALEUR MOYENNE.	
	Hévahéva.	Karöi.	Tao-a.	Taouï.	Kouakini.	En mètres.	En pieds, pouces et lignes.
Hauteur du corps	.....	.....	.....	.....	2m,030.	2m,030.	6P 3P 0l,0.
	1m,678.	1m,687.	1m,800.	1m,854.	"	1,755.	5. 4. 10,0.
——— de la colonne vertébrale	0,726.	0,611.	0,690.	0,744.	"	0,693.	2. 1. 7,2.
Petite circonférence de la tête	0,541.	0,564.	0,573.	0,600.	"	0,569.	1. 9. 0,2.
Grande circonférence de la tête	0,681.	0,693.	0,724.	0,722.	"	0,705.	2. 2. 0,5.
Contour de la mâchoire inférieure	0,253.	0,217.	0,237.	0,221.	"	0,232.	0. 8. 6,8.
Distance entre l'angle de la mâchoire et l'oreille	0,081.	0,068.	0,072.	0,077.	"	0,074.	0. 2. 8,8.
Circonférence du cou	0,395.	0,327.	0,388.	0,404.	"	0,378.	1. 1. 11,6.
——— de la poitrine, à la hauteur du sein	1,002.	0,848.	0,952.	1,132.	"	0,983.	3. 0. 3,8.
——— y compris les bras	1,164.	0,977.	1,238.	1,268.	"	1,162.	3. 6. 11,1.
——— du ventre à l'ombilic	0,920.	0,690.	0,902.	1,110.	"	0,905.	2. 9. 5,2.
——— du bassin	0,961.	0,758	0,956.	1,062.	"	0,934.	2. 10. 6,0.
Longueur du membre supérieur	0,733.	0,677.	0,699.	0,731.	"	0,710.	2. 2. 2,7.
——— du bras	0,257.	0,230.	0,223.	0,237.	"	0,237.	0. 8. 9,1.
——— de l'avant-bras	0,271.	0,271.	0,275.	0,271.	"	0,272.	0. 10. 0,6.
——— de la main	0,199.	0,192.	0,196.	0,208.	"	0,199.	0. 7. 4,2.
Circonférence du bras	0,293.	0,244.	0,311.	0,305.	"	0,288.	0. 10. 7,7.
——— du coude	0,264.	0,257.	0,307.	0,298.	"	0,281.	0. 10. 4,6.
——— de l'avant-bras	0,268.	0,246.	0,291.	0,284.	"	0,272.	0. 10. 0,6.
——— du poignet	0,189.	0,169.	0,183.	0,194.	"	0,184.	0. 6. 9,6.
Longueur du membre inférieur	0,819.	0,808.	0,826.	0,878.	"	0,833.	2. 6. 9,3.
——— de la cuisse	0,359.	0,350.	0,350.	0,393.	"	0,363.	1. 1. 4,9.
——— de la jambe	0,480.	0,467.	0,510.	0,519.	"	0,494.	1. 6. 3,0.
——— du pied	0,284.	0,268.	0,284.	0,271.	"	0,277.	0. 10. 2,8.
Circonférence de la cuisse	0,494.	0,424.	0,541.	0,514.	"	0,493.	1. 6. 2,6.
——— du genou	0,379.	0,356.	0,420.	0,435.	"	0,397.	1. 2. 8,0.
——— du mollet	0,370.	0,336.	0,426.	0,424.	"	0,389.	1. 2. 4,4.
——— du bas de la jambe	0,230.	0,219.	0,271.	0,275.	"	0,249.	0. 9. 2,4.
——— du coude-pied	0,356.	0,347.	0,374.	0,386.	"	0,366.	1. 1. 6,2.
Largeur du pied	0,104.	0,108.	0,124.	0,122.	"	0,114.	0. 4. 2,5.
Grandeur de l'angle facial	74.°	73.°	78.°	80.°	"	76.°,2.	

Digitized by Google

TABLEAU des dimensions de diverses parties du corps de quatre femmes des îles Sandwich.

NOMS DES PARTIES DU CORPS.	VALEUR MÉTRIQUE DES MESURES PRISES SUR				VALEUR MOYENNE.	
	Kamaha-marou.	Koukaï.	Moumou-kou.	Tabouraï.	En mètres.	En pieds, pouces et lignes.
Hauteur du corps	1m,778.	.....	.....	.....	.....	5p 5p 8 ,0.
	1 ,778.	1m,676.	1m,554.	1m,642.	1m,662.	5. 1. 4 ,8.
——— de la colonne vertébrale	//	0 ,654.	0 ,627.	0 ,670.	0 ,650.	2. 0. 0 ,1.
Petite circonférence de la tête	0 ,582.	0 ,575.	0 ,555.	0 ,526.	0 ,559.	1. 8. 7 ,8.
Grande circonférence de la tête	0 ,677.	0 ,679.	0 ,663.	0 ,677.	0 ,674.	2. 0. 10 ,8.
Contour de la mâchoire inférieure	0 ,237.	0 ,248.	0 ,221.	0 ,217.	0 ,231.	0. 8. 6 ,4.
Distance entre l'angle de la mâchoire et l'oreille	0 ,077.	0 ,061.	0 ,054.	0 ,056.	0 ,062.	0. 2. 3 ,5.
Circonférence du cou	0 ,370.	0 ,329.	0 ,347.	0 ,311.	0 ,339.	1. 0. 6 ,3.
——— de la poitrine, à la hauteur du sein	0 ,979.	1 ,000.	0 ,934.	0 ,803.	0 ,927.	2. 10. 2 ,9.
——— y compris les bras	1 ,164.	1 ,062.	1 ,022.	0 ,927.	1 ,044.	3. 2. 6 ,8.
——— du ventre à l'ombilic	0 ,920.	0 ,792.	0 ,850.	0 ,706.	0 ,817.	2. 6. 2 ,2.
——— du bassin	//	0 ,887.	0 ,855.	0 ,769.	0 ,837.	2. 6. 11 ,0.
Longueur du membre supérieur	0 ,636.	0 ,663.	0 ,643.	0 ,634.	0 ,644.	1. 11. 9 ,5.
——— du bras	0 ,205.	0 ,212.	0 ,217.	0 ,205.	0 ,210.	0. 7. 9 ,1.
——— de l'avant-bras	0 ,244	0 ,284.	0 ,230.	0 ,244.	0 ,250.	0. 9. 2 ,8.
——— de la main	0 ,189.	0 ,192.	0 ,183.	0 ,171.	0 ,184.	0. 6. 9 ,6.
Circonférence du bras	0 ,277.	0 ,257.	0 ,253.	0 ,203.	0 ,247.	0. 9. 1 ,5.
——— du coude	0 ,264.	0 ,248.	0 ,248.	0 ,223.	0 ,246.	0. 9. 1 ,0.
——— de l'avant-bras	0 ,250.	0 ,241.	0 ,239.	0 ,203.	0 ,233.	0. 8. 7 ,3.
——— du poignet	0 ,183.	0 ,178.	0 ,171.	0 ,158.	0 ,172.	0. 6. 4 ,2.
Longueur du membre inférieur	0 ,839.	0 ,821.	0 ,744.	0 ,794.	0 ,799.	2. 5. 6 ,2.
——— de la cuisse	//	0 ,390.	0 ,343.	0 ,323.	0 ,352.	1. 1. 0 ,0.
——— de la jambe	0 ,449.	0 ,474.	0 ,444.	0 ,458.	0 ,456.	1. 4. 10 ,1.
——— du pied	0 ,275.	0 ,257.	0 ,244.	0 ,230.	0 ,251.	0. 9. 3 ,3.
Circonférence de la cuisse	0 ,528.	0 ,471.	0 ,431.	0 ,392.	0 ,455.	1. 4. 9 ,7.
——— du genou	0 ,406.	0 ,388.	0 ,356.	0 ,347.	0 ,374.	1. 1. 9 ,8.
——— du mollet	0 ,392.	0 ,361.	0 ,350.	0 ,298.	0 ,350.	1. 0. 11 ,1.
——— du bas de la jambe	0 ,257.	0 ,221.	0 ,212.	0 ,226.	0 ,229.	0. 8. 5 ,5.
——— du coude-pied	0 ,338.	0 ,318.	0 ,311.	0 ,311.	0 ,319.	0. 11. 9 ,4.
Largeur du pied	0 ,095.	0 ,095.	0 ,090.	0 ,095.	0 ,094.	0. 3. 5 ,7.
Grandeur de l'angle facial	//	//	81.°	78.°	79.° ,5.	

Digitized by Google

Iles Sandwich.

De l'homme comme individu.

Durée de la vie.

M. Guérin a cru remarquer qu'il y avoit ici moins de vieillards que de vieilles femmes : il trouve l'explication de cette différence dans les habitudes prolongées de libertinage des premiers. Taméhaméha est mort à l'âge de soixante-dix ans; mais en général un homme de soixante offre déjà toutes les marques de la dernière décrépitude.

Age de puberté.

Selon le même officier, les filles sont nubiles à onze ans, quoiqu'il ne soit pas rare d'en voir qui le deviennent dès l'âge de neuf ou dix.

Maladies.

Gale. — « Nous avons été frappés, en abordant sur ces îles, de voir que les habitans avoient le corps plus ou moins couvert de gros boutons de gale, dont quelques-uns suppuroient au sommet : c'est sur-tout aux environs des articulations, et notamment aux mains, que ces boutons étoient le plus pressés : femmes, enfans, depuis le plus pauvre jusqu'au souverain, nul n'en paroissoit exempt, et même des pustules de pareilles nature souilloient la peau de plusieurs Européens qui vivoient depuis long-temps parmi eux. Je nomme *gale* cette maladie, parce qu'elle lui ressemble beaucoup; cependant je ne la crois pas contagieuse, et elle ne semble se gagner que par une cohabitation prolongée avec une personne infectée. Sans cela, cette dégoûtante incommodité n'auroit pu manquer de se propager à bord; il eût suffi des fréquentes poignées de main que l'usage obligeoit de donner à ces hommes : par bonheur, aucun accident n'en est résulté.

Syphilis. — » On sait qu'ils ont le malheur de connoître la syphilis : l'avoient-ils avant l'arrivée de Cook, ou des Espagnols ses devanciers? c'est une question qui n'est point encore éclaircie. La défense maintenue, autant qu'il fut possible, de laisser venir des femmes à bord de *l'Uranie*, empêcha cette maladie de faire des progrès parmi notre équipage, et nous n'avions au départ qu'un petit nombre de personnes infectées. » (*M. Quoy.*)

« On assure que la syphilis est beaucoup plus commune à Wahou qu'à Owhyhi, dit M. Gaimard; toujours est-il vrai que, dans la première de ces îles, je n'en ai vu aucun exemple très-décidé. Une ophthalmie que j'ai observée, des tumeurs et des fistules lacrymales et salivaires, pourroient bien cependant avoir ce caractère : quelques dartres et une

Digitized by Google

ulcération ichoreuse de la conjonctive appartiendroient-elles aussi à cette catégorie?

Iles Sandwich. De l'homme comme individu.

» Je tiens d'un Européen fixé à Mowi, que, dans cette île, la maladie vénérienne se manifestoit fréquemment par des bubons aux aînes et aux aisselles, et par des chancres; ce qui est d'ailleurs conforme à ce qu'observa le médecin Roblet, pendant le voyage de Marchand, en 1791. »

Affections catarrhales. — « Les affections de ce genre ont paru très-fréquentes à M. Quoy. Elles portent, dit-il, leur action sur la muqueuse pulmonaire, occasionnent de nombreuses toux, qui, dégénérant en phthisie, font succomber les malades. J'aperçus une fois, sous un hangar, une jeune fille étendue sur des nattes, et près de mourir de cette affreuse maladie. On doit avec vérité en attribuer la cause, 1.° aux changemens de l'atmosphère, qui de chaude devient souvent brusquement très-fraîche, par suite de l'action des fortes brises; 2.° au défaut de vêtemens assez chauds, qui puissent soustraire le corps à l'influence de ces variations; 3.° aussi à l'habitude qu'ont les naturels de coucher plusieurs nuits de suite en plein air, &c. Il nous est arrivé de voir des hommes grands, forts, vigoureux, ayant de ces toux opiniâtres qui devoient finir par leur être fatales.

Lèpre. — » On rencontre encore ici la terrible lèpre, moins commune et moins variée peut-être qu'aux îles Mariannes, mais non moins funeste à ceux qui en sont attaqués. Un individu atteint d'éléphantiasis avoit la jambe couverte d'ulcères rongeans; et une femme dont les os du nez n'existoient déjà plus, faisoit entendre cette espèce de sifflement, symptôme propre à cette période avancée de la maladie.

» Une espèce de dartre lépreuse couvroit diverses parties du corps de quelques personnes. Je ne sais pas si cette infirmité tient véritablement de la lèpre, ou si elle appartient aux dartres simples; peut-être est-elle occasionnée par l'abus de la liqueur nommée *ava* : Cook et Vancouver disent qu'à la longue cette boisson enivrante occasionne une sorte de lèpre blanche.

Ulcères. — » Nous avons vu aussi quelques ulcères putrides entretenus par la malpropreté. »

Dysenterie. — M. Gaimard vit à Owhyhi un dysentérique dans un

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme comme individu.

état de marasme complet. Un remède émétò-cathartique est administré par les naturels dans cette maladie, qui épargne rarement ceux qui en sont attaqués. Dernièrement, selon M. Rives, elle avait emporté beaucoup de monde.

Petite-vérole. — » La maladie cutanée qui porte ce nom n'a pas encore, dit-on, répandu ses ravages aux îles Sandwich : à Wahou, lorsqu'on croit qu'un enfant en est atteint, on l'étouffe.

Folie, rage. — » Il n'y a point ici de chiens enragés; mais on connoît quelques fous : on lie les maniaques, et parfois on les laisse mourir de faim.

Atrophie des membres. — » Un enfant de huit ans se montra à nous, aux environs de Kayakakoua, avec le bras gauche amaigri et le droit atrophié; chaque main n'étoit pourvue que de quatre doigts et de quatre os du métacarpe. Les doigts de la main gauche étoient recourbés et un peu déformés; ceux de la droite, au contraire, paroissoient dans leur état normal, et n'offroient, ainsi que la main, pas la moindre apparence de difformité.

Rachitis. — » Nous rencontrâmes à Kohaïhaï un petit homme nommé *Araou*, de 4 pieds 2 pouces [$1^m,35$] de haut, fluet, très-foiblement constitué, bossu par devant et par derrière; son pouls ne donnoit pas moins de 93 pulsations par minute.

Accouchemens. — » Il meurt quelquefois des femmes en couche, et cela arrive infailliblement lorsque l'enfantement naturel est impossible. On lave à l'eau de mer les nouveaux nés, et on les étend ensuite sur des nattes. Les femmes vaquent à leurs occupations aussitôt après qu'elles sont accouchées. Il y a des personnes de ce sexe qui font profession de donner leurs soins à celles qui sont en travail.

Blessures. — » Les chefs, ainsi que leurs femmes, sont les personnes qui connoissent le mieux l'art de guérir les blessures. » (*M. Gaimard.*)

§. VI.

De l'Homme vivant en famille.

Nourriture.

Préparation des alimens. — Selon M. Guérin, les Sandwichiens

Digitized by Google

mangent à toutes les heures de la journée; ce sont, tantôt des cannes à sucre, tantôt des bananes, des pastèques ou des melons. Cependant des repas plus substantiels ont lieu à trois époques principales de la journée: à l'heure où l'on se lève, au milieu du jour, et à l'instant où le soleil disparoît sous l'horizon. On sert alors une bouillie aigrelette [*poé*], faite avec la racine du taro [chou caraïbe]; quelquefois un cochon ou un chien cuit au four, du poisson frais, cru ou grillé, ou bien de la chair de porc et de poisson salé, que les naturels aiment beaucoup.

Iles Sandwich. De l'homme en famille.

Les fours dont on fait usage ressemblent parfaitement à ceux des Mariannes, que nous avons décrits dans un de nos précédens chapitres. Pour préparer le poé, on commence par faire cuire dans ces fours souterrains le taro, qui a préalablement été gratté avec une coquille et enveloppé de feuilles de bananier ou de ti; on l'écrase ensuite sous une sorte de pilon en pierre; puis on délaie la pâte dans l'eau, de manière à en former une bouillie liquide. Cette pâte, lorsqu'elle a fermenté pendant douze ou dix-huit heures, acquiert une saveur acidule qui, quatre ou cinq jours après, est plus forte encore et flatte davantage le goût des habitans. Si le taro cuit au four, comme on vient de le dire, est pétri sans eau, il donne une sorte de pain qui, enveloppé de feuilles et séché au soleil, peut se conserver pendant plusieurs mois : c'est la provision essentielle des marins. Quelquefois, au lieu de poé, les Sandwichiens mangent des patates douces et des racines de ti, cuites par le même procédé : nous ne nous sommes pas aperçus que le rima ou les ignames fussent chez eux des substances aussi recherchées.

Les mets sont servis sur des nattes étendues par terre, et autour desquelles chacun des convives s'accroupit ou s'étend. Le poé est contenu dans d'énormes calebasses (pl. 90, fig. 15); le reste dans des plats en bois de diverses grandeurs (même pl., fig. 14): chez les chefs du premier ordre, cependant, on commence à employer des plats en porcelaine de Chine, des verreries, &c. L'usage des fourchettes et des cuillers est encore inconnu; chacun trempe son doigt index dans la bouillie, et la porte ainsi à la bouche. Des ablutions précèdent et suivent chaque repas. Le seul assaisonnement du poisson cru est la saumure ou simplement l'eau de mer : celui qu'on veut faire cuire est placé à cet effet sur des pierres

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en famille.

fortement chauffées, à défaut d'ustensiles qui puissent aller sur le feu. Pour dépecer les viandes, ils se servent d'éclats de bambou tranchans, ou bien de leurs dents et de leurs mains, quand ce ne sont pas celles de leurs domestiques qui sont chargées de l'opération.

Boissons. — « L'eau est la boisson ordinaire des hommes et des femmes; cependant ils savent tirer de la racine d'ava une liqueur enivrante. Les Européens leur ont appris l'art perfide de fabriquer une sorte d'alcool avec la canne à sucre, la patate douce et la racine de ti, liqueur qu'ils préfèrent et dont ils abusent étrangement; elle a beaucoup de rapport avec l'eau-de-vie de coco : de petites calebasses (pl. 90, fig. 10) servent à la contenir. » (*M. Guérin.*)

Vêtemens.

La plupart des Sandwichiens que nous avons vus portoient une espèce de manteau noué sur l'épaule, et fait en pagne [*tapa*] fabriquée avec l'écorce du mûrier à papier; mais tous, sans exception, avoient un langouti [*maro*], d'une étoffe du même genre plus épaisse. Le costume ordinaire des femmes consiste en une pagne très-fine, pliée en plusieurs doubles [*paou*], dont elles s'entourent le corps, soit au-dessus, soit au-dessous du sein (pl. 83, 88 et 89), et qu'elles rejettent quelquefois par-dessus les épaules. Presque jamais on ne voit les enfans, même en bas âge, aller sans vêtement; attention qui semble indiquer une sorte de pudeur : cependant, lorsqu'on va au bain, chacun y entre nu, hommes, filles et femmes, sans le moindre signe d'hésitation ni de honte.

Comme à la Chine, la couleur jaune est ici plus particulièrement affectée aux chefs. La même distinction a lieu pour les manteaux et les pélerines en plumes, objets fort chers, qui, travaillés avec un art très-remarquable, ont l'air, à quelque distance, d'être faits avec un magnifique velours (pl. 85) : néanmoins le rouge y domine; mais toujours ils sont, ou bordés de jaune, ou nuancés de dessins dans lesquels cette couleur se marie avec le noir. Les reines ont des paous façonnés de la même manière, dont elles ne se parent que dans les plus grandes occasions. Nous avons remarqué à Onorourou des hommes de l'intérieur vêtus de manteaux faits avec la feuille du ti, dont le tissu imitoit assez bien nos ouvrages de sparterie; cette étoffe grossière, peluchée en brins de la plante, nous parut très-propre à garantir de la pluie.

Digitized by Google

Iles Sandwich.

De l'homme en famille.

Quelques chefs s'habillent à l'européenne, en tout ou en partie (pl. 82, 84 et 89) : il en est de même, à Wahou, des femmes qui vivent avec les blancs. Les étoffes de l'Inde et de la Chine, celles aussi qui proviennent de nos fabriques, tant en coton qu'en laine et même en soie, commencent également à se répandre.

Les habitans vont habituellement nu-pieds; seulement, lorsqu'ils doivent marcher sur des coraux ou sur des pierres aiguës, ils se font de grossières sandales avec de la bourre de cocó. Nos souliers, essayés par un petit nombre de personnes, furent jugés par elles peu commodes.

Les insulaires des deux sexes aiment en général à rester tête nue; les hommes ont cependant des bonnets en *ié* (espèce d'osier), dont les formes diverses se rapprochent beaucoup de celles des casques grecs (pl. 90, fig. 7 et 8); ceux des premiers chefs sont recouverts de plumes éclatantes (même pl., fig. 11). Depuis la fréquentation avec les Européens, on voit des chapeaux en paille (pl. 82), et quelques autres en feutre. L'arrangement de la chevelure est soumis aux caprices du goût : les uns la laissent pendre dans toute sa longueur, ou bien la relèvent au-dessus de leur tête; les autres la réunissent en une ou plusieurs queues, ou bien en tondent des parties de diverses façons, pour des motifs que nous ferons connoître plus tard (*voy.* pag. 602) : dans ce dernier cas, la mode la plus généralement suivie est de ne laisser au sommet, depuis le front jusqu'à la nuque, qu'une touffe de cheveux de la largeur de quatre doigts, ce qui figure assez exactement la crinière qui surmonte le casque de nos dragons.

Ornemens. — Beaucoup de jeunes femmes se teignent en blanc, dans une largeur d'environ deux doigts (page 525), la portion de cheveux qui entoure leur face (pl. 88); elles se servent pour cela, dit-on, d'une sorte de craie ou d'argile unie à de la chaux de coquillage. Des couronnes en plumes jaunes, rouges et noires, entre-mêlées non sans intelligence, et des morceaux jaunâtres du fruit d'un vacoua odorant, ornent la tête des femmes de la haute classe; elles se font aussi des colliers (pl. 83) de cette dernière substance, et d'autres qui sont composés de cheveux tressés, dont les branches menues et multipliées supportent, pour l'ordinaire, quelque breloque en dent de cachalot grossièrement sculptée. Quant aux pendans d'oreilles et aux colliers en perles de verre, ce sont des parures modernes

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en famille.

mises en vogue par les Européens, de même que les petits miroirs encadrés dans du bois poli que les élégantes portent au cou ou pendus à leur mouchoir de poche (*voyez* page 524).

Le règne végétal leur offre encore, suivant la saison, des plantes odorantes, et des fleurs à couleurs vives, du plus bel effet.

« Ces parures naturelles, dit M. Gaudichaud, sont bien plus riches et bien plus éclatantes que tout ce que l'art peut enfanter d'éblouissant pour nos belles Européennes. Les hommes, moins passionnés pour ce genre de décoration, se montrent aussi moins versatiles dans leurs choix. Ceux qui me guidèrent dans les montagnes ne manquèrent jamais de m'offrir une couronne faite des rameaux encore tendres et très-déliés de l'*alyxia olivæformis*, après toutefois m'en avoir fait remarquer le parfum suave.

» A tous ces ornemens, je dois ajouter celui que les hommes retirent encore du bananier. Ils détachent la moitié longitudinale d'une feuille, lorsqu'elle commence à être un peu jaunie par l'action du soleil, en ayant soin d'y laisser une légère partie de la côte principale, et fendent le limbe en rubans de trois à six lignes de largeur. Ainsi disposée, elle sert à former des couronnes, des ceintures, des jarretières et des colliers; souvent, après lui avoir fait faire le tour du cou, ils la croisent sur la poitrine, la font passer sous le bras, et en nouent les bouts derrière le dos, ce qui forme une parure remarquable par sa grâce et son originalité.

» Ce qu'au premier abord j'avois pris pour un objet de pure coquetterie, avoit un double but d'utilité. En effet, ces bandelettes de feuillage, agitées par le mouvement de celui qui les porte, ou par le vent, remplissent à-la-fois l'office d'un émouchoir et d'un éventail. »

Chez les peuples qui vont à-peu-près nus, le tatouage est une parure durable qu'il est facile de se procurer. Les Sandwichiens ne négligent pas cet enjolivement; et quoique leurs dessins soient moins riches et souvent moins réguliers que ceux des Carolinois, ils ne laissent pas d'être exécutés parfois avec beaucoup d'art : aucune partie de leur corps n'en est exempte; le nez, les oreilles, les paupières, le sommet de la tête, le bout de la langue même dans quelques circonstances (*voy.* page 601), en sont surchargés non moins que la poitrine, le dos, les jambes, les bras et la paume des mains. Il y en a qui, pour paroître sans doute plus

Digitized by Google

terribles, se font noircir toute une moitié du corps, ce qui produit un effet non moins hideux que bizarre. Les dessins représentent pour l'ordinaire des cercles, des damiers, des oiseaux, et plus rarement des lézards : depuis qu'ils connoissent les chèvres, on voit la figure de ces quadrupèdes se reproduire sur leur peau depuis les pieds jusqu'à la tête (pl. 86 et 88). A notre arrivée, beaucoup d'entre eux venoient de se faire imprimer en anglais, sur le bras, l'époque du décès de Taméhaméha, et de celui d'un jeune chef, nommé Pohé, favori du roi, qui avoit précédé de trois jours son maître dans la tombe (*voy.* pl. 82).

Iles Sandwich. De l'homme en famille.

Le tatouage s'exécute avec un os d'oiseau, terminé par trois pointes aiguës, et fixé à un manche de quatre à cinq pouces de long, sur lequel on frappe de petits coups avec une tringle de bois mince et longue de deux pieds. On insère dans les piqûres un noir liquide qui se tire de la noix de koukoui brûlée, et mêlée avec du suc de la canne à sucre, ce qui en rend l'empreinte indélébile. A Mowi, nous vîmes tatouer une femme; l'opération ne paroissoit pas du tout douloureuse.

« Toutes les habitations des Sandwichiens sont en bois, garnies en paille de *piri*, en tiges de canne à sucre, en feuilles de vacoua, de goëmon, &c. Elles consistent en un seul étage. Les portes ont depuis un pied et demi jusqu'à cinq pieds de hauteur : quelques-unes tournent sur des gonds en fer, depuis l'arrivée des Européens; mais un plus grand nombre ne se fixent, haut et bas, qu'avec des morceaux de bois qui s'emboîtent dans des trous pratiqués sur le cadre. La plupart de ces portes n'ont leurs châssis garnis d'aucune espèce de fermeture; cependant aujourd'hui les chefs mettent aux leurs des cadenas. Les plus grandes maisons n'ont en général que deux portes, une à chaque extrémité, et une petite fenêtre sur le côté; les moyennes, une porte et une fenêtre; et les petites, une porte seulement : parmi les premières, il en est qui ont cinquante et même soixante pieds de longueur, et jusqu'à quinze de hauteur. Presque toutes ont pour base un rectangle. Les plus petites, qui ne sont que de misérables huttes, ont depuis deux et demi jusqu'à quatre pieds de haut, et l'on y pénètre par une ouverture d'un et demi à trois pieds. Dans l'habitation qu'occupoit, à Kohaïhaï, la reine Kamahamarou, les parois latérales, d'abord de six pieds d'éléva-

Habitations.

Digitized by Google

Iles Sandwich.

De l'homme en famille.

tion verticale, alloient ensuite en obliquant jusqu'au faîte, où elles se réunissoient sous un angle aigu. La construction de toutes ses parties étoit très-soignée : huit poteaux ou pièces de bois debout, disposés selon le grand côté de la case, soutenoient une poutre assez longue, qui alloit d'un bout à l'autre, et recevoit dans des échancrures les pièces verticales qui la supportoient; huit chevrons s'élevoient de ce point, et le tout étoit lié par de petites tresses [*cinet*] en kair ou de quelque autre filasse; enfin, après avoir revêtu en paille le corps du bâtiment et la toiture, on avoit garni les parois intérieures avec un grand nombre de longs roseaux ou d'éclisses en bois, liés artistement entre eux avec des rubans de vacoua.

» Dans les sites sablonneux, et pour éviter l'humidité du sol, on élève la maison sur une plate-forme en petit cailloutage, qui n'a pas moins d'un ou deux pieds d'épaisseur, ou même sur une terrasse en pierres sèches de cinq à six pieds de hauteur. » (M. *Gaimard.*)

Le logement de chaque famille un peu aisée exige au moins trois cases contiguës : une est la salle à manger des hommes, une autre celle des femmes, la troisième sert de chambre à coucher; elles sont quelquefois renfermées toutes trois dans une enceinte de haies ou de palissades. Les appartemens où se tiennent les chefs et les personnes aisées sont garnis de nattes posées par terre sur une couche d'herbes sèches.

En 1819, les constructions en brique ou en pierre n'étoient encore que de misérables imitations de nos demeures européennes : nous ne nous arrêterons pas à les décrire.

Meubles et ustensiles.

C'est dans les cases qui servent de chambre à coucher, que se tient le plus habituellement la famille : aussi, chez les personnes riches, voit-on toujours là de grands paquets d'étoffes de mûrier à papier, qui font à-la-fois l'office de draps et de couvertures, et un assortiment de petits oreillers, maintenant en crin, jadis en bois. A une extrémité de la pièce, sur des traverses horizontales, supportées par des piquets assez hauts, est rangée la vaisselle, qui consiste en calebasses de diverses formes et dimensions, destinées à contenir l'eau et la poé, et en plusieurs plats en bois. Après le repas, on pose un de ces plats sur l'ouverture de la calebasse qui contient la poé, et le tout est surmonté d'un couvercle, qui n'est aussi qu'un morceau de calebasse (*voy.* fig. 13, 14, 15 et 16, planche 90);

Digitized by Google

le tout est enveloppé et assujetti dans un filet à larges mailles, qui sert à le suspendre (*voy.* pl. 86). Les couchettes, les matelas, les tables et les chaises commencent à devenir usuels. Taméhaméha avoit une magnifique table à manger et une commode en acajou, un palanquin ou plus exactement une chaise à porteur chinoise, et quelques autres meubles assez proprement faits, qui, à sa mort, ont été mis en réserve dans la case sacrée de son morai, où je les ai vus.

Iles Sandwich. De l'homme en famille.

Les Sandwichiens de la classe élevée ont coutume de se faire accompagner d'un enfant qui porte un émouchoir [*kahiris*] en plume, emmanché d'une verge en bois ou en os humain, qui presque toujours est ornée de sculptures ou d'incrustations : ce manche, gros à-peu-près comme le doigt, a trois pieds et souvent beaucoup plus de longueur. L'éventail représenté pl. 90, fig. 9, sert à-la-fois à agiter l'air et à se préserver du soleil. Quelques parasols européens commençoient à se montrer : on sentoit aussi combien les rasoirs et les ciseaux étoient des objets préférables aux éclats tranchans de coquilles et aux pinces épilatoires en os de poisson qui en avoient tenu lieu jusqu'alors.

Divers usages.

Propreté. — Si le bas peuple est ici d'une saleté dégoûtante, observe M. Guérin, il n'en est pas de même des habitans de la haute classe; à moins d'empêchemens insurmontables, ceux-ci se baignent dans la mer plusieurs fois par jour, et ne manquent pas d'aller ensuite, soit à un puits, soit à une eau courante, puiser dans une calebasse de l'eau douce, qu'ils se versent sur le corps, et principalement sur la tête : il est présumable que cette ablution a pour but de déterger la substance saline qui s'attache à leur peau, et à laquelle sans doute ils supposent une propriété nuisible.

Tabac. — « L'usage du tabac, introduit je crois par les Anglo-Américains, est déjà devenu général aux îles Sandwich, où les naturels n'en sont pas moins amateurs que des liqueurs fortes; ils se bornent à le fumer, mais pas sans interruption comme dans les colonies espagnoles. Une seule pipe sert à plusieurs personnes, aux chefs comme à leurs valets; on se la passe à la ronde, et chacun se contente d'y prendre à la hâte quelques bouffées : sa forme est celle d'un crochet creux, aussi gros à une extrémité qu'à l'autre, sans tuyau mince pour mettre dans la bouche (*voyez* pl. 89). Ils fument aussi des cigares. » (M. *Quoy.*)

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en famille.

« Malheureusement, remarque M. Gaimard, ces insulaires ont pris la mauvaise habitude d'avaler en partie la fumée du tabac; et comme elle arrive brûlante dans leur estomac, ce doit être pour eux un principe actif de maladie. »

Manière d'allumer le feu. — « Pour allumer le feu, dit M. Guérin, on se sert de deux morceaux de bois : l'un [*aou-rak*], dur et assez gros, est sillonné dans sa longueur de cannelures d'un demi-pouce de large, mais peu profondes; l'autre [*aou-rima*], de bois tendre, n'a guère que huit à dix pouces de long, et se termine en pointes obtuses taillées de manière à pouvoir s'emboîter exactement dans les cannelures du premier morceau. L'opérateur prend l'aou-rima à deux mains, en place une extrémité dans une des rainures de l'aou-rak, qu'un second individu tient dans une position fixe, et frotte ainsi longitudinalement avec force : une poussière ligneuse ne tarde pas à se produire et à prendre feu; on cesse alors de frotter, et on se hâte d'allumer une mèche faite avec de vieux morceaux de pagne. Le feu se conserve ainsi tant que dure la mèche, qu'on peut indéfiniment remplacer. »

Moyens d'éclairage. — Les noix huileuses du koukoui, enfilées à une petite baguette de bois, servent aux insulaires à s'éclairer dans leurs cases : ces espèces de torches jettent une assez vive lumière; mais il faut qu'une personne soit occupée sans cesse à en faire tomber la partie qui se carbonise; sans cela elles s'éteindroient ou éclaireroient mal.

§. VII.

De l'homme réuni en société.

Population.

C'est une opinion généralement reçue, que, depuis quelques années, la population des Sandwich a singulièrement diminué : on en donne pour causes les guerres fréquentes qui ont eu lieu sous le règne de Taméhaméha, dans le but de ranger sous sa domination l'archipel entier; l'introduction des liqueurs alcooliques par les Européens, et les excès qui en ont été la suite; les catastrophes occasionnées par d'affreux tremblemens de terre; des maladies jusque-là inconnues, apportées par des navires étrangers; les fatigues inaccoutumées résultant, pour la basse classe,

Digitized by Google

de l'exploitation en forêt et du transport au rivage du bois de sandal destiné au commerce; enfin, le libertinage et l'infanticide, conséquences funestes de la misère et de la dépravation. De l'aveu de ceux qui ont résidé le plus long-temps aux Sandwich, quantité de villages autrefois très-peuplés, abandonnés récemment, n'offrent plus aujourd'hui que des ruines.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

Le lieutenant Jacques King, continuateur de la relation de Cook après la mort de ce marin célèbre, établit, par des calculs approximatifs qui paroissent assez fondés, que la population totale des îles Sandwich étoit, en 1779, d'environ 400 000 individus; elle nous a été indiquée à nous (1) comme étant de 264 160, dans une note que nous croyons devoir rapporter à l'année 1805; M. Stewart a publié, dans le journal de sa résidence aux Sandwich, de 1823 à 1825, que cette population ne dépassoit guère alors 141 300 personnes, opinion conforme à celle que M. Ellis a émise dans la relation de son voyage dans cette contrée. Voici le tableau détaillé de cette triple énumération :

NOMS DES ILES.	POPULATION ESTIMÉE.			REMARQUES.
	En 1779.	En 1805.	En 1825.	
Owhyhi	150 000.	100 000.	85 000.	(a) Stewart dit seulement que cette île a peu d'habitans, sans en fixer le nombre. Nous l'avons supposé de 100.
Mowi	65 400.	48 000.	20 000.	
Morokine	"	Inhabitée.	Inhabitée.	
Tahourowé (a)	"	160.	100 !	(b) Cette population, d'après le même auteur, étoit de 2 000 à 3 000 ames, et la suivante de 3 000 à 4 000.
Renaï (b)	20 400.	7 000.	2 500.	
Morotoï	36 000.	25 000.	3 500.	
Wahou	60 200.	40 000.	20 000.	(c) Les habitans ont paru ici en petit nombre à Stewart : peut-être étoient-ils 200 !
Atouaï	54 000.	40 000.	10 000.	
Onihow (c)	10 000.	4 000.	200 !	
Tahoura	"	Inhabitée.	Inhabitée.	(d) Il ne parle pas de cet îlot, tout-à-fait stérile. L'estimation de 1779, sur ce point, paroît extrêmement erronée.
Orihoua (d)	4 000.	*Ibid.*	.....	
TOTAUX	400 000.	264 160.	141 300.	

Classification des habitans. — Indépendamment des membres de la famille régnante, et de quelques autres grands personnages qui se disent

(1) Un charpentier anglais, George Youngson, fixé à Goam, après avoir demeuré plusieurs années aux îles Sandwich, m'a remis ce document, dont les élémens, combinés selon lui avec soin, ne paroissent guère offrir cependant qu'une approximation arbitraire.

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

issus comme eux du sang des dieux, les chefs d'un ordre moins éminent se partagent en plusieurs catégories, en raison des fonctions qu'ils remplissent et de l'autorité dont ils sont investis. Les prêtres des idoles, quoique appartenant aussi aux castes supérieures, forment cependant une division à part. La classe du peuple, de beaucoup la plus nombreuse et la plus abjecte, comprend les personnes qui s'occupent péniblement de la culture des terres, des transports, et en général des travaux manuels les plus rudes.

La population blanche, quoique peu considérable encore, et les métis qui proviennent de son croisement avec la race indigène, appartiennent à une subdivision nouvelle, qui prendra sans doute à la longue un notable accroissement.

Mœurs et caractère des habitans.

Nous avons trouvé les Sandwichiens aussi tranquilles et aussi inoffensifs qu'ils avoient paru l'être à Vancouver, dans les derniers temps de son séjour dans ces îles, ainsi qu'aux autres navigateurs plus modernes qui ont visité avant nous ces contrées. Sûrement il existe encore parmi eux des êtres féroces, capables des plus grands excès ; néanmoins on peut dire que, depuis le règne de Taméhaméha, ces peuples vivent en bonne harmonie, et mènent une vie qui n'est plus troublée par les guerres que se faisoient jadis des chefs ambitieux et encore non soumis sous un sceptre unique.

Quoi qu'il en soit, on gémit en pensant que des hommes en apparence si doux, ne sont que trop réellement convaincus de se souiller par des actes d'une barbarie révoltante, et qu'on auroit peine à croire, si l'on n'en retrouvoit pas des exemples chez les Chinois, nation renommée par sa sagesse et par l'antiquité de sa civilisation : je veux parler de l'infanticide. Pour les plus minces sujets de mécontentement, le père et la mère ont ici le droit de faire périr les fruits de leur union, et ils consomment souvent ce crime avec un sang-froid et une atrocité qui font frémir d'horreur. Sans parler des avortemens, dont les femmes bravent avec indifférence les périls, on en voit qui étranglent leurs nouveaux-nés, ou même qui les enterrent vivans, parfois à côté de leur couche, sans qu'aucune émotion décèle le moindre sentiment de pitié ou de remords. M. Ellis, qui nous transmet ces détails (*op. cit.*), croit que, par cette

Digitized by Google

abominable pratique, plus de la moitié des enfans sont annuellement détruits. Il est des parens qui ne craignent pas d'outrager ainsi la nature, seulement en vue d'éviter une surcharge de bouches à nourrir : mais concevra-t-on que ce soit par paresse, par crainte de l'embarras et des soins que réclame le jeune âge, soins qui paroissent si doux au cœur d'une mère européenne, concevra-t-on, dis-je, que ce soit le plus souvent pour un pareil motif que des femmes dénaturées se laissent entraîner à une action qui les ravale au-dessous de la brute. Ces horribles sacrifices, il est vrai, sont presque proscrits dans les familles aisées; mais celles-ci sont peu nombreuses, et leur exemple n'empêche pas l'influence destructive qu'ils exercent sur le développement de la population.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

« Rien n'annonce, dit M. Gaimard, que ces insulaires aient jamais été anthropophages. Leurs manières envers les étrangers sont assez bienveillantes; nous avons même pu juger qu'ils entendent un peu trop largement les devoirs de l'hospitalité : toutefois, à la ville comme aux champs, chez les grands comme dans les cases les plus misérables, nulle part on ne nous a offert à nous désaltérer. Comment ne leur vient-il pas à l'idée que le voyageur qui parcourt ce climat brûlant, éprouve par-dessus tout le besoin d'étancher sa soif? Lorsque nous trouvions les habitans occupés à manger leur poé, ils ne manquoient jamais de nous engager à faire comme eux; mais nous offrir à boire, jamais ils n'y ont pensé. En définitif, nous n'avons pas trouvé chez les Sandwichiens ces attentions affectueuses qui sont si touchantes chez d'autres peuples, et dont les insulaires de Timor et des Mariannes nous avoient si souvent donné des preuves.

» Nous sommes loin, en effet, de regarder comme compensation un genre d'obséquiosité qui répugne trop à nos mœurs pour trouver ici des éloges. Dans toutes les maisons où nous entrions pendant nos courses, on s'empressoit de nous offrir les faveurs de quelque belle de la famille, comme ailleurs on invite à accepter du vin, du café, du tabac; les paroles d'usage en pareil cas étoient proférées à l'envi par les hommes et les femmes, par les jeunes filles, les petits garçons et les vieillards; on eût dit qu'ils craignoient de ne pas être compris. Si la victime laissoit apercevoir, ce qui étoit rare, quelque velléité de résister au sacrifice,

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

ce n'étoit qu'un cri pour la blâmer, pour l'engager à dépouiller toute honte. Qu'est-ce qui a pu suggérer à ces pauvres gens d'user à l'égard des Européens (1) de cette ignoble condescendance? rien autre chose qu'une cupidité puérile, l'espoir d'obtenir en retour la moindre bagatelle; mais cette bagatelle est à leurs yeux un trésor. Ce qui prouve que l'intérêt est leur seul mobile, c'est que dans les familles où règne l'aisance, on ne voit point afficher un tel mépris de la pudeur, bien qu'on ne puisse pas dire que les dames sandwichiennes soient des modèles de vertu. La jalousie, au reste, paroît ne pas exercer un grand empire sur l'esprit des maris et des amans, quoique l'on cite des événemens tragiques qui ont été le résultat de cette passion redoutable. »

Usages sociaux.

Réunions de société. — Tout annonce que les Sandwichiens aiment beaucoup à se réunir pour causer ensemble; la posture que les femmes affectionnent alors consiste à se coucher sur le ventre. Étant un soir à Kayakakoua, et sur le point de nous embarquer pour venir à bord, nous rencontrâmes, réuni sur la grève, un cercle nombreux de personnes des deux sexes: la princesse Kéohoua, qui tenoit en plein air cette espèce de cour, étoit étendue dans la position que nous venons de dire, sans même qu'on eût eu l'attention de placer une natte sur le sol. Là, se roulant avec nonchalance sur elle-même, ainsi que plusieurs autres femmes de la société, elle se mêloit, quand bon lui sembloit, à leur conversation et à celle des courtisans accroupis autour d'elle.

Interdiction. — Les lois sévères du tabou défendent aux femmes de manger avec les hommes, excepté le cas où, étant dans une pirogue à la mer, il seroit impossible que l'on fît autrement. Celui qui auroit mangé avec les femmes, n'auroit plus, dit-on, la liberté de manger avec les hommes.

Formules de politesse. — Le baiser se donne ici d'une manière très-expressive, et qui ne manque pas de grâce : on s'entoure mutuellement le corps avec les bras, et l'on fait toucher son nez contre celui de l'ami auquel on veut faire accueil (2), en sorte que les lèvres s'ap-

(1) On assure que les étrangers seuls, en effet, sont l'objet de si singulières prévenances, et que les Sandwichiens entre eux, bien loin d'agir avec une telle liberté, regardent au contraire d'assez près à la conduite de leurs femmes.

(2) C'est presque exactement ce que nous avons vu pratiquer à Timor et à Rawak.

Digitized by Google

pliquent simplement l'une contre l'autre sans faire toutefois le moindre mouvement.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

Pour fêter le retour d'un ami ou de quelque supérieur, on témoigne sa joie par des pleurs simulés ou réels. Souvent nous fûmes témoins de ces simagrées, dont nous ne pouvions d'abord comprendre le motif. Kéihé-Koukouï, lorsqu'il arriva de Kohaïhaï à Kayakakoua, s'empressa d'aller chez le prince Kouakini; dès que ces deux chefs furent en présence, ils s'embrassèrent à la manière du pays, puis se mirent à sangloter en se roulant par terre et poussant de grands cris, avec tous les signes extérieurs d'une douleur profonde.

Après ce débordement de lamentations, qui est toujours de plus de durée chez les femmes que chez les hommes, on reprend sa gaieté et ses occupations ordinaires, comme s'il n'eût été question de rien.

Aux pleurs succèdent quelquefois des chansons improvisées, ou composées d'avance, mais toujours faites à la louange de la personne à qui l'on veut rendre honneur. M. Ellis raconte qu'un jeune homme attaché au prince Kouakini, ayant été long-temps éloigné de son village natal, y revint après plusieurs années d'absence. Dès qu'on l'aperçut, la population entière accourut au-devant de lui; les pleurs et les embrassemens d'usage eurent lieu; on l'orna de couronnes de fleurs et de guirlandes odorantes; son père, ses frères, ses sœurs, tous ses proches enfin lui témoignèrent, par de touchantes caresses, la joie qu'ils avoient de le revoir; après quoi, une foule de jeunes gens entonnèrent un hymne à sa louange et à celle de sa famille, dont le poëte avoit en quelque sorte retracé l'histoire. Cette pièce, composée à la naissance du jeune homme dont il s'agit, est d'une facture trop curieuse pour que nous ne cédions pas au plaisir de rapporter le fragment très-court d'ailleurs qu'en a donné le voyageur que nous venons de citer (1).

(1) Pour ramener à l'alphabet français et simplifier en même temps l'orthographe de ce morceau de poésie, nous substituerons le *v* au *w*, ce qui est permis (*voy.* la note de la page 519), et le signe *o* à notre diphthongue *ou*, ainsi que nous l'avons fait ailleurs dans notre relation des Mariannes. On remarquera sans doute que le *k*, si fréquent dans le langage ordinaire, se trouve ici constamment remplacé par le *t* : c'est en effet une règle de leur poétique.

Digitized by Google

Iles Sandwich.

De l'homme en société.

Inoa o Maωaé a Para,	Nom de Maωaé (1), fils de Para,
Hé aha matoω aωanéi!	Comment pourrois-je dignement vous louer!
O Maωaé, té vahiné horωa nωi,	O Maωaé, femme habile à l'horωa (2),
Vahiné mahéaï pono.	Femme versée dans l'agriculture.
Tωω ra te ravaïa	Que le pêcheur soit uni
I ta vahiné mahéaï;	A la femme qui cultive le sol;
I pono valé aï té aïna o orωa.	Heureuse sera la terre qui les portera.
I ravaïa té tané,	Quand le mari s'occupe de la pêche,
I mahé aï te vahiné,	Et que l'épouse cultive le sol,
Mahé té aï na té ohωa;	La nourriture est assurée aux vieillards ainsi qu'aux jeunes hommes;
I aï na té pωari.	Elle est assurée à la troupe aimée des guerriers.
Malama té ora na té hoapirivalé;	On a pensé à la vie de l'ami;
E Mahé aï na Tωitélani.	On cultive pour Tωitélani (3).
Overavahié i ωta i Tapapala,	Les bois intérieurs de Tapapala (4) ayant été brûlés,
Tωpω manω ω oré té pari.	Long-temps le précipice fut en feu lui-même.
Onéanéa té aïna o Tωaéhω;	La terre de Tωaéhω (5) devint solitaire;
Ωa tω ra té manω i té pari Oharahara.	L'oiseau fut obligé de se percher sur les rochers d'Oharahara (5).
Evarω té po, é varω té ao	Pendant huit jours et pendant huit nuits,
Ωa paω té aho o na hoa mahéaï;	Ceux qui s'occupent de la culture ne purent respirer;
I té tanω valé i raω, a maloa,	Fatigués de planter sans succès,
Ωa maté i té la,	Défaillans sous le soleil,
Ωa tω névanéva;	Ils regardoient avec anxiété tout autour d'eux;
I ta matani, ωa ino aωaωrére	Le vent rapide de la tempête
Ωa tω ta répo i Hiona:	Porta au loin vers Hiona (5), des parcelles de terre:
Pωra ta onohi i ta ω i ta répo.	La prunelle devint rouge à cause de la poussière.
O Taωaï, o Taωaï, aroha valé,	O Taωaï (6), Taωaï, pays aimé,
Té aïna i roto o té taï,	Terre au centre des eaux,
E noho marié oé i roto o té taï,	Tu demeures tranquille au milieu de la mer,
E hariω aï té aro i réhωa.	Et ta face est rafraîchie par une brise agréable.
Pωra ta onohi i ta matani,	Rouge étoit la prunelle à la suite du vent,
Ta tataω ta iri onionio;	De ceux dont la peau étoit tatouée;
Ta répo a Taω i Pohatωroa,	Le sable de Taω (7) se reposa à Pohatωroa (7),
Té a i Ohiaotalani.	La lave à Ohiaotalani (8).

(1) *Maωaé*, nom de la mère du jeune homme, désigné lui-même sous celui de *fils de Para.*

(2) *Horωa*, jeu de glissade dont il sera parlé plus bas.

(3) *Tωitélani*, nom d'un chef du pays.

(4) *Tapalapa*, village situé sur le penchant Sud-Est de Mowna-Roa, et à dix milles des bords de la mer.

(5) Localité particulière d'Owhyhi.

(6) Atouaï, une des îles Sandwich les plus éloignées du volcan.

(7) Nom d'un district d'Owhyhi.

(8) Piton Nord du grand volcan d'Owhyhi.

Digitized by Google

Iles Sandwich.
De l'homme en société.

Ma taï té aranoi é hiti aï,	Il fallut faire route par mer,
I té oné i Taïmo;	Vers la plage sablonneuse de Taïmo (1);
Ma ota i ta toahivi,	A l'intérieur, par les pitons de la montagne,
Té aranoi i honaïa.	Dont le sentier avoit disparu.
Narovalé Tiraoéa i té ino.	Tiraoéa (2) étoit caché par l'orage.
Noho Pélé i Tiraoéa,	Pélé (3) habite dans Tiraoéa,
I taho mao ana i té roa.	Au fond de l'abîme, au milieu des feux éternels.

Traditions historiques. — La plupart des événemens remarquables de l'histoire des Sandwich sont conservés traditionnellement dans des poëmes confiés à la mémoire d'une espèce de bardes ou de rhapsodes, qui, attachés au roi ou bien aux principaux chefs (4), voyagent dans les diverses parties de l'archipel, et chantent dans les fêtes publiques. Cet office est héréditaire, et les pièces versifiées sont transmises du père au fils comme un héritage. Il seroit d'un haut intérêt pour l'histoire et pour la philosophie, que ces morceaux intéressans fussent recueillis avec exactitude, et publiés par les personnes qui, ayant fait un long séjour dans ce pays, en connoissent bien le langage. Plus tard l'écriture, en se répandant chez les habitans, rendra inutiles ces secours de la mémoire, et peut-être aura-t-on perdu alors pour jamais la trace de ces fils déliés, qui, réunis à l'étude des langues, peuvent mettre un jour sur la voie des migrations qui ont eu lieu parmi les peuples de l'Océanie; sujet entouré maintenant de ténèbres si épaisses. On sait déjà que le nom de Tahiti se rencontre dans quelques-unes de ces histoires chantées, circonstance qui semble offrir la preuve que les Sandwichiens ont eu autrefois des communications avec les habitans des îles de la Societé, et que peut-être même leur première population n'a pas eu d'autre origine que la leur.

Aujourd'hui que les missions chrétiennes sont répandues dans un si grand nombre d'archipels, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich, on ne sauroit trop insister sur l'importance qu'il y auroit à réunir ces précieux documens de l'histoire. Aux Mariannes, à Timor, et dans tant d'autres îles où l'écriture étoit aussi inconnue jadis, on a négligé

(1) Nom de localité.
(2) Nom du grand volcan d'Owhyhi.
(3) Déesse des volcans.
(4) *Voyez* Ellis, *op. cit.*

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

ces curieuses recherches; les pertes qui en résultent pour la science sont immenses, et de tardifs regrets ne sauroient aujourd'hui remplir de telles lacunes. Espérons que, pour les pays où il en est temps encore, les voyageurs éclairés fixeront sur cet objet toute leur sollicitude.

Calendrier. — On retrouve aux Sandwich cette année de treize mois lunaires, connue en Chine, et qui s'étoit également introduite aux Mariannes : nous ignorons comment les Sandwichiens fixent l'époque où elle commence, quoique nous sachions fort bien que certaines cérémonies religieuses coïncident avec son origine. M. Marin, de qui nous tenons ces détails, a bien voulu nous faire connoître aussi les noms affectés à chacun de ces mois; les voici tels qu'ils ont été transcrits par M. Gaimard :

1. Ounana.	8. Mohoé.
2. Makari.	9. Aïtiti.
3. Taouna.	10. Aoukoua.
4. Inaérééré.	11. Itoua.
5. Taouroua.	12. Varaou.
6. Koïrou.	13. Onagno. / Kaono (1).
7. Kamaoué.	

Religion.

La religion des Sandwich, qui a une conformité frappante avec celle de la Nouvelle-Zélande, des îles de la Société, des Amis, et de plusieurs autres îles du Grand-Océan peuplées par la même race d'hommes, offre un amalgame confus et informe des croyances des Chinois (2), des Indiens, des Égyptiens, et des dogmes de quelques-unes des religions propres aux anciennes nations européennes, sans en exclure les doctrines primitives qui font la base du christianisme.

Comme dans la plupart des religions païennes, les attributs de la divinité forment ici autant de dieux différens [*akoua*], ou d'esprits particuliers auxquels a été attribué le pouvoir de dispenser le bien et le mal au genre humain, suivant le mérite de chacun : leur résidence habituelle est placée dans les idoles ou dans le corps de certains animaux. Une

(1) Nous ne savons pas pourquoi ce treizième mois porte ainsi deux noms, et quelle est la signification affectée à chacun des mots de cette liste.

(2) *Voyez* t. I, page 683 et suiv., ce qui a été dit de la religion des Chinois.

Digitized by Google

hiérarchie immuable soumet aux dieux les plus puissans, ceux qui exercent un moindre pouvoir; les ames des rois, des héros, de certains prêtres, forment une légion de dieux inférieurs et tutélaires, subordonnés également entre eux, selon le rang qu'ils occupèrent sur la terre. De malins esprits, qui ne se plaisent qu'à nuire, sont l'objet de conjurations et d'exorcismes. Des prêtres, des sorciers, des augures, des offrandes, des sacrifices humains, les honneurs rendus aux morts, les cérémonies expiatoires et quelques autres, enfin l'établissement des villes de refuge (1), tel est l'ensemble du culte extérieur.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

Les traditions religieuses (2), comme tout ce qui tient à l'histoire, est conservé dans des compositions rhythmiques. Très-anciennement, disent-elles (3), il fit obscur, et il plut une grande quantité de jours, pendant lesquels on ne put voir le soleil; quelques personnes très-aimées des dieux obtinrent cependant le retour de la lumière. La mer, en franchissant ses limites, augmenta le danger; ceux qui se réfugièrent sur les plus hautes montagnes d'Owhyhi furent seuls sauvés.

La plupart des statues dans lesquelles on prétend que les dieux sandwichiens ont fixé leur résidence, sont gigantesques; elles ont des têtes énormes et des bouches démesurées, dont quelques-unes sont garnies de plusieurs rangées de dents de requin. Notre planche 87 représente les idoles de Riorio, à son morai de Kayakakoua. M. Quoy en a vu ailleurs dont la posture étoit très-obscène. Toutes sont sculptées en bois ou en pierre, parfois avec assez d'art; quelques-unes sont garnies de plumes.

Chaque chef possède ses dieux particuliers. Le dieu de la guerre de Taméhaméha se nommoit *Taïri*, et le simulacre devoit en être taillé pendant les fêtes de la lune. Pélé, déesse des volcans (4), étoit sur-tout fort

(1) On peut reconnoître dans cette énumération la vraisemblance de ce que nous avons avancé au commencement de cet article; l'établissement des villes de refuge entre autres paroît calqué sur la loi de Moïse. Voy. *Nombres*, chap. 35, v. 6, 11 et suiv.

(2) Ce seroit une chose aussi fort intéressante que de recueillir les prières que les Sandwichiens adressent dans telle ou telle circonstance à leurs idoles; d'avoir, en un mot, tout ce qui se rapporte à leur théogonie et à leurs rits sacrés.

(3) Ces détails m'ont été fournis par M. Marin.

(4) *Voyez* Ellis, *op. cit.*

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

redoutée des Owhyhiens; les tremblemens de terre, les flots de lave, les pluies de cendres et de pierres, étoient la marque de son courroux, qu'on s'empressoit d'apaiser par des offrandes ou des sacrifices.

Il y avoit aussi des divinités maritimes en grand nombre; le requin, le dieu des vents, ceux du beau temps, de la pluie et des orages, étoient adorés, et on leur adressoit des prières pendant la tempête.

Au nombre des rois et des héros déifiés, la tradition place des géans d'une grandeur prodigieuse, qui, pour la plupart, sont considérés comme des divinités tutélaires. Miri, l'un de ces rois, a plus particulièrement les morts dans ses attributions. M. Guérin a vu, chez de pauvres gens, des idoles de dix-huit pouces de long tout au plus, soigneusement enveloppées dans un morceau d'étoffe, et paroissant être des dieux pénates. Il en est qui adorent des poules, des lézards, des kankerlas, des chouettes, des rats, &c.

Les ames des défunts qui n'ont aucun droit à l'apothéose, sont censées voltiger près du lieu de leur première demeure, jusqu'à l'instant où elles deviendront la nourriture des dieux. Il n'est pas sûr qu'on reconnoisse l'immortalité de l'ame des gens de la dernière classe du peuple; mais c'est un préjugé bien établi que les morts apparoissent aux vivans, et communiquent avec eux en songe.

Des prières sont adressées aux dieux par les prêtres des idoles : ce sont eux qui étouffent ou assomment les victimes destinées aux sacrifices. Les offrandes consistent en porcs, volailles, fruits ou nattes; en poissons pour les dieux marins, en victimes humaines (1) pour ceux de la guerre, pour la déesse des volcans et les requins. S'agit-il d'une entreprise im-

(1) Bryant (*Mythology explained*, t. II) montre que c'est une opinion uniforme et qui a prévalu de toute part, que *la rémission ne pouvoit s'obtenir que par le sang*, et que quelqu'un devoit mourir pour le bonheur d'un autre.

« Tout Gaulois attaqué d'une maladie grave ou soumis au danger de la guerre, dit J.h de » Maistre dans ses *Éclaircissemens sur les sacrifices*, immoloit des hommes ou promettoit » d'en immoler, ne croyant pas que les dieux pussent être apaisés ni que la vie d'un homme » pût être rachetée autrement que par celle d'un autre. Ces sacrifices, exécutés par la main » des druïdes, s'étoient tournés en institution publique et légale; et lorsque les coupables » manquoient, on en venoit au supplice des innocens. » Un usage analogue étoit établi aux Sandwich : les personnes qui avoient rompu le tabou, et les prisonniers de guerre, étoient désignés comme les premières victimes; après quoi on amenoit des victimes innocentes.

Digitized by Google

portante, l'aruspice examine les entrailles des victimes, la direction des nuages, et d'autres signes célestes, pour connoître la volonté des dieux; ensuite, se plaçant dans l'intérieur de l'espèce d'obélisque qu'on voit figuré sur notre planche 87, il annonce au roi ou au chef qui le consulte, si les présages sont favorables ou défavorables à ses projets.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

Parmi les prêtres, la classe distincte des sorciers est réputée avoir, par ses enchantemens, la faculté de faire mourir ou de rendre malade toute personne dont ils veulent se venger; heureusement le charme peut être combattu ou même rejeté sur son auteur par un magicien plus habile ou par des formules plus efficaces. On peut dire que ces pratiques ténébreuses sont, dans les idées superstitieuses des Sandwichiens, ce qu'il y a de plus invétéré.

Dans chaque mois lunaire, ils célèbrent quatre fêtes : celle de la nouvelle lune dure trois nuits et deux jours, et les trois autres deux nuits et un jour. Les hommes qui assistent à ces cérémonies ne peuvent, sous peine de la vie, parler à aucune femme; il est également interdit à qui que ce soit de naviguer, de pêcher du poisson pour sa nourriture, de fabriquer des étoffes, ni de se livrer à aucun jeu pendant la célébration de ces fêtes.

Un insulaire adorateur des requins, croyant qu'il est possible à l'ame humaine de se loger dans le corps de ces animaux, expose son enfant mort-né sur une natte, met à côté deux racines de taro, une d'ava et un morceau de canne à sucre, récite des prières, puis jette le tout à la mer : il se persuade qu'en vertu de cette offrande, la transmigration de l'ame de l'enfant dans le corps d'un requin s'opérera, et que dès-lors ce monstre redoutable sera disposé à épargner les membres de la famille qui pourroient être plus tard en butte à ses attaques.

Dans les temples dédiés à ces voraces lamies, il y a des prêtres qui, au point du jour et à son déclin, adressent des prières à l'idole qui en retrace l'image : ils se frottent assidument avec de l'eau et du sel, qui, en séchant sur leur peau, la fait paroître couverte d'écailles; ils se couvrent d'étoffes rouges, poussent des cris perçans, sautent par-dessus l'enceinte du temple, et font croire aux insulaires qu'ils connoissent l'instant où les enfans qu'ils ont jetés à l'eau sont devenus requins : révéla-

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

tion qui leur vaut, de la part des parens, d'abondantes offrandes de petits cochons, de racines d'ava, de cocos, &c.

Jadis il y avoit six mois pendant lesquels il étoit défendu de pêcher des bonites et quelques autres poissons dont nous n'avons pu connoître le nom. Un mois lunaire est consacré aux amusemens qui précèdent le commencement de l'année; les chefs et les prêtres n'ont, à cette époque, aucun devoir religieux à remplir; mais personne ne peut aller à la guerre pendant que durent les fêtes du nouvel an, époque où tous les habitans se rendent au morai, et reprennent le cours des exercices de leur culte.

On adore alors trois espèces d'idoles. La principale, appelée *Kékou-Aroha*, est promenée autour de l'île par un prêtre : tout ce que celui-ci peut saisir de la main gauche est de bonne prise; si c'est une personne qu'il arrête de la sorte, elle est tenue de prêter assistance pour conduire ou porter jusqu'au temple les chiens, cochons, végétaux, et autres denrées sur lesquelles la main-mise a été ou sera exercée durant le trajet.

Tous les villages doivent un tribut au roi. Lorsque ces tributs ne sont pas exactement payés, on fait sortir du temple une idole par le Nord et une autre par le Sud : cette dernière ne doit parcourir qu'une douzaine de milles, après quoi on la rapporte au point d'où elle est partie; l'autre fait une tournée plus longue, et tous les habitans des lieux qu'elle parcourt sont astreints à payer un double tribut. Le dieu principal, nommé *Rono ké maka ihi* [Rono (1) faisant une irruption soudaine pour se nourrir], est porté par un prêtre, qui, étant tabou pendant qu'il remplit ces fonctions, ne peut toucher à rien avec ses mains; il faut dès-lors que les chefs des villages où il s'arrête, ou bien que le roi lui-même qui l'accompagne, lui mettent dans la bouche les morceaux qu'il doit manger. Le dieu est ramené au temple le vingt-troisième jour après sa sortie; mais avant que le roi pénètre dans son enceinte, deux hommes lui jettent leur lance,

(1) Rono étoit un ancien roi d'Owhyhi, qui, sur le point de quitter cette île dans une pirogue, promit de revenir. Ne le voyant point reparoître, les habitans l'adorèrent comme un dieu; et croyant plus tard, lorsque le capitaine Cook arriva dans ces parages, que c'étoit leur dieu Rono qui revenoit, ils se prosternèrent à ses pieds. La mort de ce grand navigateur fut occasionnée par une fatale méprise, dont les détails ayant été consignés dans plusieurs ouvrages modernes, ne nous occuperont point ici.

Digitized by Google

qu'il doit détourner avec la main sans bouger de place; l'entrée alors lui est permise, et la cérémonie se termine par des prières.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

Tabou. — Le tabou est une institution à-la-fois civile et religieuse; sa transgression est punie du dernier châtiment. Ce mot signifie *prohibé* ou *défendu*, et désigne tout-à-la-fois la chose prohibée, la prohibition elle-même, et la personne qui l'a enfreinte. Les temples, les idoles, les objets de toute nature appartenant à leur culte; les noms mêmes du roi et des principaux chefs, et leurs propriétés; une pirogue destinée à faire une longue traversée, et pour laquelle on pense par-là obtenir une navigation favorable; une occupation, une action quelconque, dont on juge à propos que certaines personnes s'abstiennent : toutes ces choses sont soumises à la consécration du tabou, qui s'opère avec le concours de l'autorité civile et de l'autorité sacerdotale. Des piquets garnis d'un morceau d'étoffe blanche suffisent pour marquer les limites d'un tabou; celui qui oseroit les franchir, se rendroit aussi coupable que s'il profanoit les attributs de la divinité la plus révérée. Il y a des tabous qui sont ou particuliers ou généraux, selon des cas déterminés.

La religion du roi et des chefs veut que toute personne qui mange avec les hommes ne puisse manger avec les femmes, sous peine de la vie. Il est également défendu à toutes les femmes de manger du cochon, des bananes, des cocos, des requins, des tortues, et une espèce de poisson de couleur incarnate; mais elles ont la faculté d'user comme aliment de la chair des chiens rouges. L'entrée dans les cases où mangent les hommes leur est également interdite. « Chaque mois, à une certaine époque, dit M. Gaimard, l'eau de la mer est tabouée pour elles, ce qui les empêche alors de s'y baigner. »

Morais, héiaos ou temples. — Tous ne sont pas de la même grandeur ni disposés de la même manière. Celui de Riorio, à Kayakakoua, étoit circonscrit par une simple palissade quadrangulaire, au milieu de laquelle on voyoit douze idoles à formes gigantesques et hideuses; deux étoient renversées, sans qu'on eût l'air de s'en inquiéter beaucoup (*voyez* pl. 87). A côté s'élevoit l'obélisque en bois léger dont nous avons parlé plus haut; une petite balustrade entouroit ensuite une plate-forme, aussi en bois, supportée par deux piquets fichés en terre; c'est là qu'on immoloit

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

les hommes ou les animaux offerts en sacrifice à ces affreuses divinités. Les offrandes de poissons se plaçoient dans la bouche même de l'idole qui en étoit l'objet. Une quantité assez considérable de pierres, répandues çà et là et sans ordre, couvroit la surface du sol; nous ne pûmes nous en faire expliquer la cause. Au milieu, de même qu'à l'extrémité droite de l'enceinte, il y avoit des cases en bois, recouvertes en feuilles de latanier; une étoit réservée au roi pendant certaines cérémonies, et les autres aux prêtres : toutes étant fermées, il nous fut impossible de découvrir ce qu'elles contenoient.

Le morai de Taméhamého, à peu de distance du précédent, offroit une disposition analogue, avec cette différence néanmoins que presque toutes les idoles y étoient renversées, et que la maison sacrée du souverain étoit ouverte et remplie de meubles, de fabrique européenne ou chinoise, qui avoient servi au roi défunt (1).

A Kohaïhaï, le héiao, situé sur une hauteur voisine, avoit une enceinte en pierres sèches proprement ajustées, et fort élevée ; on eût dit des murs d'une forteresse. Nous ne pénétrâmes point dans son intérieur, mais on nous dit que la disposition en étoit semblable à celle que nous connoissions déjà.

Villes de refuge. — Les Sandwichiens nomment ces enceintes *pouhonouas* (2). Elles offrent un asile inviolable aux coupables fugitifs, qui, voulant se soustraire à la vindicte publique ou à de justes représailles, sont assez heureux pour en atteindre les limites. Plusieurs vastes ouvertures, les unes tournées du côté de la mer, les autres faisant face aux montagnes, en rendent l'entrée prompte et facile, à toute heure, pour tous ceux qui se présentent. Là le meurtrier, l'homme qui a rompu le tabou ou manqué à quelques-unes de ses rigoureuses observances, le voleur, l'assassin même, trouvent protection et sécurité, dès qu'ils sont parvenus à dépasser le seuil d'une des portes. En temps de guerre, un pavillon blanc, sans cesse arboré sur un plan saillant à chaque extrémité de l'enclos, avertit tout combattant, ami ou ennemi, forcé de fuir les coups du vainqueur, que ce lieu est pour lui un port assuré de salut.

(1) *Voyez* ce qui a été dit ci-dessus, p. 584.
(2) Ellis, *op. cit.*

Digitized by Google

Les prêtres préposés à sa garde et leurs servans mettroient immédiatement à mort le profane assez téméraire pour poursuivre au-delà des bornes sacrées quiconque viendroit se placer sous la sauvegarde de Kéavé, divinité tutélaire de ces retraites inviolables.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

C'est là aussi que les femmes, les enfans et les vieillards des districts voisins se réfugient, lorsque les hommes vont combattre.

L'enceinte renferme des maisons où logent les prêtres et les personnes qui y jouissent du droit d'asile : les unes après un espace de temps réglé par la coutume, les autres après la cessation des hostilités, retournent dans leurs demeures habituelles sans avoir désormais rien à craindre.

Il existe plusieurs villes de refuge à Owhyhi; l'une d'elles, située sur la côte occidentale de cette île, n'a pas moins de sept cent quinze pieds sur quatre cent quatre de circuit, et les murailles ont douze pieds de hauteur et quinze d'épaisseur. Diverses idoles en sont instituées les protectrices.

Naissances et mariages. — On ignore quelle est la nature du contrat qui unit les époux entre eux; mais il peut se rompre par consentement mutuel ou à la volonté de l'un des deux. La polygamie est permise, toutes les fois que le mari a suffisamment de biens pour nourrir plusieurs femmes. Aucun lien de parenté n'est un obstacle au mariage : le frère peut épouser la sœur; le fils la femme répudiée ou la veuve de son père. Autrefois, assure-t-on, il n'étoit pas sans exemple de voir des femmes bigames. Les chefs, comme aux Mariannes, ne s'allient qu'entre eux; ordinairement ils épousent leurs plus proches parentes, pour ne pas déroger : il ne paroît pas douteux que des vues politiques n'influent aussi sur leurs alliances.

Nous n'avons pas ouï dire que la naissance des enfans donnât lieu à aucune cérémonie particulière, soit civile, soit religieuse. On a vu plus haut quel droit épouvantable ont le père et la mère sur la vie de ces pauvres créatures.

Funérailles. — Rien n'étoit mystérieux chez les Sandwichiens comme ce qui tenoit aux sépultures. On se rappelle que, malgré leur desir et des tentatives multipliées, les compagnons du capitaine Cook ne purent jamais parvenir à voir les cérémonies qui se pratiquoient dans ces cir-

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

constances; n'ayant pas été plus heureux, nous extrairons de l'ouvrage d'un voyageur mieux instruit (1), quelques notes curieuses sur cette matière.

« A la mort d'un roi ou d'un chef du premier ordre, on brûle ou l'on enterre son corps, après en avoir enlevé les os des bras et des jambes, quelquefois même le crâne : ces os, liés avec de petites tresses en kair [*cinet*], sont enveloppés d'étoffe, et exposés dans les héiaos à la vénération publique, ou distribués aux plus proches parens du défunt.

» On inhume en entier les corps des prêtres et des chefs d'un rang inférieur qui, n'étant pas de race divine, n'ont pas droit aux mêmes honneurs; les premiers reçoivent la sépulture dans l'enceinte même du temple auquel ils ont appartenu. En aucun cas, le corps n'est soumis à des ablutions : s'il est celui d'une personne de quelque importance, on l'enveloppe de plusieurs doubles d'étoffe de mûrier à papier, et on le place debout dans la fosse. Quant aux gens du bas peuple, ils enterrent leurs morts d'une façon assez singulière : on incline en avant la partie supérieure du corps; on fait passer les mains sous chaque jarret, et on les ramène entre les genoux, auxquels on les assujettit en les y liant en même temps que la tête. En cet état, on entoure le mort d'une étoffe grossière; et après un certain intervalle, on le dépose dans la fosse, en lui conservant la posture d'un homme assis.

» Aucune cérémonie religieuse n'accompagne les funérailles; elles ont presque toujours lieu clandestinement et durant la nuit. Un homme du peuple, assure-t-on, qui verroit un convoi funèbre passer devant sa maison, insulteroit de propos et de gestes les personnes occupées à conduire le défunt à sa dernière demeure, en leur reprochant avec vivacité d'avoir donné à leur démarche une direction qui devoit lui porter malheur. Cette frayeur superstitieuse est fondée sur la persuasion que l'ame d'un trépassé revient sous le toit de sa famille, qu'elle suit pour y arriver la même route qu'on avoit fait prendre à son enveloppe mortelle, et s'amuse à tourmenter en passant tous ceux qui ont leur habitation sur cette route.

(1) Ellis, *op. cit.*

Digitized by Google

Iles Sandwich.
De l'homme en société.

» Il existe des espèces d'ossuaires consacrés à recevoir les restes révérés des rois et des princes (1). Pour des personnages moins importans, on se contente de tombeaux composés de pierres sèches assemblées avec art au-dessus de la fosse (2). Les gens du peuple n'inhument leurs morts dans des lieux isolés, que lorsqu'ils y sont forcés par la circonstance; c'est d'ordinaire dans leurs jardins ou leurs maisons qu'ils les confient à la terre. Toutefois, quand les localités le permettent, des cavernes naturelles, ouvertes dans le flanc de quelque montagne voisine, deviennent le lieu de sépulture des habitans : dans tel village, on y entasse les morts pêle-mêle ; dans tel autre, chaque famille peut, à sa grande satisfaction, choisir une de ces cavités pour y déposer à part le corps des défunts de la parenté. »

Après le décès d'un roi ou d'un chef considérable, on témoigne son deuil et sa douleur en se faisant des tatouages sur la langue, ou sur le corps diverses blessures; plus le mort occupoit un rang distingué, plus on se fait un devoir d'en accroître le nombre et la profondeur. Telles étoient celles que nous remarquâmes sur le corps de Poui (3), dès notre arrivée sur ces bords. Kamahamarou, reine favorite de Riorio, avoit au visage et sur la poitrine les cicatrices de plusieurs brûlures qu'elle s'étoit faites lorsqu'elle perdit le roi Taméhaméha, son père. Ces marques indélébiles peuvent s'apercevoir sur une des figures de notre planche 83.

« C'est dans le même but, dit M. Gaimard, que les habitans se cassent une ou plusieurs dents incisives : ils se dégradent ainsi la mâchoire à l'aide d'un morceau de bois et d'une pierre qui sert de maillet. Quoique cette coutume extravagante soit presque générale, elle n'est cependant pas de stricte obligation, et l'on compte quelques insulaires qui commencent à en sentir l'absurdité : Kéié-Koukoui, pilote royal, et Kraïmoukou, beau-frère du roi, étoient de ce nombre. Sur l'observation qui fut faite à ce dernier, qu'il n'avoit pas en cela suivi l'exemple de ses compa-

(1) Celui de Taméhaméha étoit à Kayakakoua, près de son morai; c'étoit, avons-nous dit page 525, une grande cabane en bois, fermée de tous côtés.

(2) M. Gaimard vit aux environs de Kayakakoua un petit tombeau entouré de paille fixée à des morceaux de bois plantés en terre, et élevés de trois pieds et demi.

(3) *Voyez* plus haut, pag. 520.

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

patriotes, il répondit : *Le nombre des fous est assez grand, je n'ai pas voulu l'augmenter.* »

Un signe de deuil fort répandu, mais qui au moins n'a rien de douloureux, consiste à se tondre une partie de la tête, chacun à sa manière et selon son caprice. Kéohoua, femme du prince gouverneur d'Owhyhi (pl. 83), offre un exemple du dessin qui est le plus ordinairement suivi. Tel, au lieu d'une touffe de cheveux isolée au sommet de la tête, se fait seulement une tonsure à cette même place; tel autre ne conserve qu'une zone de cheveux qui va d'une oreille à l'autre; tel enfin trace dans sa chevelure un sillon qui suit la même direction que la zone du précédent. On a vu qu'un usage analogue subsiste aux îles Carolines (1) et aux Mariannes (2).

Le désespoir qu'on affecte après la perte des personnes royales ou de haute noblesse, présente encore une similitude remarquable avec ce qui a lieu en pareil cas chez les Mariannais (3). Quand nous abordâmes à Owhyhi, des signes de désolation s'offrirent par-tout à nos regards, et attestèrent les excès qui avoient été commis à la mort récente de Taméhaméha. Dans ce moment de crise, l'anarchie déploie toutes ses horreurs : on viole effrontément les lois et les prescriptions du tabou; les alimens prohibés sont dévorés sans scrupule, principalement par les femmes; le droit de propriété est méconnu; la force devient la loi suprême; la voix des chefs est impuissante; on venge les vieilles inimitiés par le sang ou par le pillage; en un mot, des scènes incroyables de désordre (4), de cruauté et de libertinage, se renouvellent de toute part, encouragées par l'impunité. Le calme ne commence à renaître que lorsque l'héritier de la puissance royale en est définitivement investi. Telle est la manière dont le bas peuple, dégagé momentanément de tout frein, exprime les regrets qu'il est censé ressentir à la mort de son souverain.

Dans les classes plus relevées, les pleurs et les chants funèbres

(1) *Voyez* plus haut, pag. 117.
(2) *Ibid.* pag. 309, et pl. 61 (fig. 5 et 6).
(3) *Ibid.* pag. 391.
(4) C'est à cette cause, nous assura-t-on, qu'il faut attribuer l'incendie de plusieurs maisons et la destruction des arbres, dont nous fûmes frappés à notre arrivée à Kayakakoua et à Kohaïhaï. (*Voyez* plus haut, pag. 522 et 528.)

Digitized by Google

sont les témoignages de vénération et d'attachement qu'on a coutume de donner aux personnes d'un rang élevé, soit durant leur maladie, soit long-temps après qu'elles y ont succombé. Nous avons vu à Kayakakoua le pilote royal aller pleurer, tantôt seul, et tantôt accompagné d'un autre chef, près du tombeau de Taméhaméha.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

M. Ellis (*op. cit*) rapporte un fragment curieux d'une des complaintes qui se chantent dans ces tristes circonstances; le voici (1):

Oé! oé! oa maté too arii,	Hélas! hélas! mon chef est mort!
Oa maté too hato é too hoa;	Mort est mon seigneur et mon ami;
Too hoa i ta va o ta vi,	Mon ami dans la saison de la famine,
Too hoa i poa ta aïna,	Mon ami dans le temps de la sécheresse,
Too hoa i too ilihoné,	Mon ami dans ma pauvreté,
Too hoa i ta oa é ta matani,	Mon ami pendant la pluie et le vent,
Too hoa i ta véra o ta la,	Mon ami pendant la chaleur et le soleil,
Too hoa i ta ano o ta moona,	Mon ami dans le froid des montagnes,
Too hoa i ta ino,	Mon ami durant la tempête,
Too hoa i ta marié,	Mon ami durant le calme,
Too hoa i mao taï avaro;	Mon ami dans les huit mers (2);
Oé! oé! oa hala too hoa	Hélas! hélas! mon ami est parti,
Aohé é hoï hoo maï.	Et il ne reviendra plus.

Abolition de l'idolâtrie. — Ainsi que nous l'avons dit dans une note de notre précédent chapitre (page 537), Riorio et ses adhérens, au nombre desquels figuroit avec distinction son premier ministre Kraïmokou, détruisirent, vers la fin de 1819, aux Sandwich, le culte des idoles, dont les images furent rapidement renversées et les temples abandonnés. Presque immédiatement, des hommes instruits et zélés envoyés par la *Société des missions anglo-américaines*, arrivèrent sur l'île Atouaï, et furent favorablement accueillis. Parmi eux se trouvoient un nombre de prédicateurs méthodistes, d'agriculteurs, de médecins, de maîtres d'école et un imprimeur : ces agens se sont successivement et rapidement étendus sur tout l'archipel. Des missionnaires catholiques français y sont arrivés aussi (3) en septembre 1827. Onorourou est le centre d'activité d'où émane l'impulsion nouvelle imprimée à la religion, aux mœurs et

(1) *Voyez* la note de la page 586.
(2) Expression figurée pour indiquer les canaux qui existent entre les îles de cet archipel.
(3) *Voyez* Annales de l'association pour la propagation de la foi.

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

au commerce. Puisse cette révolution, trop rapide peut-être, ne pas produire des fruits amers, et procurer le bonheur et la paix à une population intéressante, qui paroît desirer sincèrement de s'améliorer!

Amusemens.

Quoique, pendant notre séjour à Owhyhi et à Mowi, nous ayons assisté à plusieurs divertissemens sandwichiens, il nous semble que l'amour du jeu y étoit moins répandu encore qu'à l'île Wahou.

Jeux d'action.—Les habitans passent, autant qu'ils le peuvent, le milieu du jour à dormir ou à manger : ils se promènent peu; mais, pour faire de l'exercice, ils se livrent à differens jeux d'action qui les retirent au moins momentanément de leur indolence native. La balançoire est un de ceux qu'ils préfèrent, et des plus simples. A la cime inclinée et élevée d'un cocotier on amare une longue corde, terminée, à sa partie inférieure, en une ganse qui sert à fixer un morceau de bois aplati, sur lequel viennent successivement s'asseoir les personnes de tout âge et de tout sexe, mais sur-tout les jeunes gens de Kayakakoua : les enfans étoient tellement passionnés pour ce passe-temps, qu'il étoit rare de ne pas voir quelque marmot se balancer à quelque heure que ce fût de la journée.

Ils ont un autre amusement de la même nature; mais où, au lieu de donner un mouvement d'oscillation à la corde, on lui en imprime un de rotation. Dans celui-ci, l'extrémité supérieure de cette corde est assujettie à la cime d'un fort poteau vertical, de trente à quarante pieds de hauteur, solidement planté en terre.

La natation est aussi un de leurs plaisirs favoris; hommes, femmes et enfans déploient dans cet exercice tant d'aisance et d'habileté, qu'on seroit tenté de les prendre pour de véritables amphibies : nous en avons vu suivre et atteindre la corvette, lorsque nous filions de quatre à cinq nœuds; d'autres, bravant le choc impétueux des vagues, s'élancer du rivage au milieu du ressac effroyable produit par un vent du large. Le nageur se munit quelquefois d'une pièce de bois façonnée exprès, de six ou sept pieds de long sur un de large, et bombée à l'une de ses faces (*voy.* pl 86) : il la tient avec les mains, et s'y couche à plat ventre, la tête vers la partie arrondie; ou bien il se sert de ses mains en guise de rames, et dirige des pieds cette espèce de scaphandre avec une adresse et une promptitude étonnantes.

Digitized by Google

Étant à Raheina, nous aperçûmes une pirogue qui se dirigeoit sur la côte pendant que le vent souffloit du large; la lame déferloit avec violence sur les récifs et sur la grève; tout nous faisoit trembler sur le sort de cette embarcation : cependant l'homme et la femme qui la montoient ne laissoient paroître ni trouble ni inquiétude; avec la rapidité de la flèche, ils franchirent un trajet de plusieurs encablures, et abordèrent pour ainsi dire à sec sur le rivage. Certes, un de nos canots eût été submergé ou fracassé en pareille circonstance.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

Le jeu nommé *horoua* ressemble beaucoup, autant qu'il nous a été possible d'en juger, à celui que nous connoissons en Europe sous le nom de *montagnes russes*. Les courans nous ayant fait dériver jusque par le travers de Karakakoua, nous remarquâmes une tranchée très-apparente pratiquée sur le penchant d'une montagne. C'étoit là, nous dit notre pilote Kéihé-Koukoui, que Taméhaméha aimoit beaucoup à aller glisser. Le lit des rigoles de ce genre est soigneusement aligné; puis on y sème une herbe menue qui, après avoir poussé, se dessèche à l'ardeur du soleil. C'est alors que les amateurs peuvent y venir prendre leurs ébats. Le joueur, si j'ai bien compris, est couché à plat ventre sur un traîneau, et s'élance la tête la première sur la glissade. Si plusieurs personnes prennent ensemble cette récréation, la victoire est à celle qui, donnant à son traîneau une plus forte impulsion, ou le dirigeant avec plus d'adresse, lui fait parcourir d'un seul jet un plus long intervalle. Taméhaméha avoit plusieurs de ces jeux préparés en divers endroits des îles Sandwich, et il prenoit plaisir à s'y rendre avec sa femme favorite.

On dit que la lutte, les courses à pied, le pugilat, font aussi partie de la gymnastique des habitans; mais nous n'avons été témoins d'aucun de ces exercices.

Les insulaires de Wahou paroissent très-passionnés pour le jeu de *maïta*. Nous assistâmes à une partie à laquelle Boki, chef principal de l'île, présidoit en personne, à la vue d'environ deux ou trois mille spectateurs, rassemblés sur une plaine unie et assez vaste. Il s'agissoit de faire rouler à la plus grande distance possible un disque ou palet parfaitement poli, ayant trois pouces environ de diamètre, un pouce d'épaisseur à son bord, et au moins le double au centre. Le nombre des joueurs

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

étoit déterminé d'avance; celui qui alloit le plus loin recevoit le prix convenu. Les paris étoient nombreux. Des cris, des éclats de rire, faisoient retentir l'air, lorsque l'un des concurrens, plus adroit ou plus vigoureux, l'avoit emporté sur un autre qui se croyoit déjà vainqueur. La distance à laquelle le disque arrivoit ordinairement, nous parut varier entre trois cent cinquante et quatre cents pieds.

« Nous ne pouvions trop admirer, dit M. Quoy, l'efficacité du moyen employé pour contenir cette multitude bruyante hors de l'enceinte réservée aux joueurs : trois ou quatre lances plantées en terre suffisoient pour en marquer les limites, qu'au moyen du terrible tabou nul n'eût osé franchir. Quelle différence avec nos grandes réunions du même genre, où, malgré toutes les ressources d'une police nombreuse, on a tant de peine à maintenir l'ordre! Pendant les combats de coqs, si fréquens à Goam, des coups de bâton généreusement distribués maintenoient la populace, avide de spectacle, dans les bornes qui ne devoient pas être franchies. »

Le maïta se joue encore d'une autre manière, qui consiste à faire passer le disque entre deux lances fichées en terre à quelques pouces seulement d'intervalle, et à cent pieds environ des joueurs.

D'autres fois, au lieu de disque, on emploie une espèce de javelot nommé *pahé* (pl. 90, fig. 4); les conditions du jeu sont au reste les mêmes que pour le maïta, et donnent lieu au même enthousiasme et aux mêmes paris.

M. Guérin les a vus aussi dresser une rangée de demi-cerceaux fichés en terre dans une direction rectiligne, et sous laquelle les joueurs visent à lancer leur pahé : on compte autant de points que le projectile a dépassé de compartimens de cette espèce de berceau, et celui qui atteint le premier au nombre de points convenu, gagne la partie.

Souvent ils s'amusent à sauter sur une grosse boule en pierre bien polie, et ils y demeurent en équilibre le plus long-temps qu'ils peuvent.

Ces insulaires, les chefs sur-tout, aiment beaucoup saisir à la volée, en évitant d'en être touchés, des javelots qu'on leur lance (1) : mais avant

(1) Les Timoriens ont précisément le même exercice. (*Voyez* t. I, pag. 710.)

Digitized by Google

de devenir capables d'exécuter ce tour d'adresse périlleux, ils s'appliquent long-temps à parer de la sorte les coups moins meurtriers d'une canne à sucre. Cet exercice, purement militaire, n'a pourtant pas le même but d'utilité depuis que les armes à feu se sont multipliées aux Sandwich.

Iles Sandwich. De l'homme en société.

Jeux de combinaison. — On nomme *konané* un jeu qui a quelque rapport avec notre jeu de dames, et qui paroît soumis à des règles fort compliquées. Le damier, comme le nôtre, est divisé en cases alternativement blanches et noires, mais beaucoup plus nombreuses : les pions sont des cailloux noirs et blancs aussi ; ils se placent sur les cases de la couleur analogue, et il en reste seulement de celles-ci quelques-unes de vides, où doivent se jouer les premiers coups. Les pions marchent diagonalement, et souvent il arrive qu'on peut en prendre un grand nombre à-la-fois. Au reste, nous n'avons pu donner à ce jeu assez d'attention pour en saisir les combinaisons diverses.

Le *bouhénéhéné* est une récréation équivalente à la *pantoufle cachée* de nos enfans. On place par terre plusieurs pièces d'étoffe les unes à côté des autres ; les joueurs et les parieurs forment un cercle tout autour, et sont partagés en deux bandes. Un des premiers tient une petite pierre, dans sa main droite ; met son bras jusqu'au coude successivement entre les plis de chacune des pièces d'étoffe, et dépose la pierre sous une d'elles, en observant d'agir avec assez d'adresse pour n'être point découvert. Ses partners ont les yeux fixés sur tous ses mouvemens, et doivent désigner sans hésitation avec une baguette celle des pièces d'étoffe sous laquelle la pierre a été cachée ; celui qui rencontre juste a gagné.

Le bouhénéhéné est par-tout fort en vogue, et il n'est même pas rare de voir des personnes du peuple le jouer sur le rivage : plusieurs tas de sable de deux pieds à deux pieds et demi de long, sur un pied de large et six à huit pouces de haut, remplacent en ce cas les pièces d'étoffe.

Nous avons vu à Wahou des enfans lancer des cerfs-volans à une hauteur prodigieuse ; mais nous ignorons si ce passe-temps ne leur est pas venu des Européens.

Danse, musique. — Les Sandwichiens ont diverses sortes de danses, et se livrent à cet amusement avec beaucoup d'ardeur : les femmes, dit-on, y remplissent ordinairement les principaux rôles. Mais en général

Digitized by Google

Iles Sandwich. De l'homme en société.

il n'est point question ici de déployer la souplesse du jarret et de bondir en cadence; les bras sont presque les seuls agens de leur chorégraphie: qu'il soit debout ou accroupi sur ses talons, c'est à gesticuler que le figurant s'applique (*voyez* planche 88). Il chante en exécutant sa pantomime, et des musiciens joignent presque toujours leurs voix à la sienne, en s'accompagnant eux-mêmes de divers instrumens, au nombre desquels est un tambour pareil à ceux que nous avons vus entre les mains des Guébéens et des habitans de Timor. « Il n'est pas rare, dit M. Duperrey, de voir les chanteurs s'accompagner avec deux bambous de différentes longueurs dont ils tirent un son assez agréable, en les frappant sur une pierre dont la partie supérieure est recouverte d'étoffe. »

A leurs chants sont ordinairement adaptées des paroles dont le sujet, suivant le cas, est tiré soit de traditions historiques ou religieuses, soit de circonstances particulières et individuelles.

§. VIII.

Industrie agricole.

Agriculture.

La nourriture étant ici en grande partie tirée du règne végétal, et ces îles ne fournissant pas naturellement tout ce qui est nécessaire pour vivre, force a été aux habitans de recourir à l'industrie pour augmenter la masse des produits du sol. Toutefois il s'en faut beaucoup que les bonnes terres aient toutes été mises en valeur; la difficulté des arrosemens, et la paresse innée des habitans, en sont, je crois, les principales causes. Quoi qu'il en soit, leurs cultures se font avec assez de soin et d'intelligence; nous avons vu même à Mowi et à Wahou de belles plantations qui ne laissoient rien à desirer; c'étoient principalement des taros, des patates douces, des ignames, des cannes à sucre, des bananiers, des melons, des pastèques, ainsi que les mûriers à papier destinés à la confection des étoffes.

On entoure presque par-tout les champs de petits murs (1) en pierres sèches ou en terre; cette dernière construction est sur-tout nécessaire pour le taro, qui, prospérant avec plus de succès dans l'eau, a besoin qu'une

(1) *Voyez* plus haut, page 565.

Digitized by Google

sorte de digue empêche celle-ci de s'échapper. La méthode de culture qu'on emploie est sensiblement la même que celle qui est suivie aux Mariannes pour la même plante, connue là sous le nom de *soni :* après avoir nettoyé le sol, on le tasse fortement avant d'y piquer les œilletons; on laisse ensuite la racine immergée pendant plusieurs mois, de manière toutefois que les feuilles soient au-dessus de l'eau. Cette culture est très-pénible, en ce qu'elle oblige ceux qui s'y livrent à se mettre dans la vase presque jusqu'à la ceinture, lorsqu'il s'agit d'enlever les mauvaises herbes et de faire la récolte des racines. Le taro de montagne, confié à un terrain sec, est moins estimé et rapporte moins.

Iles Sandwich. Industrie agricole.

Les cannes à sucre forment parfois des champs distincts à portée des arrosages; d'autres fois on les place sur le talus des petites digues qui entourent les taros. Les patates et les ignames s'accommodent d'un terrain moins substantiel.

La seule attention particulière qu'on donne au bananier et au mûrier à papier, c'est de les mettre dans un sol humide ou à portée d'un courant d'eau. Quant aux végétaux européens, ils doivent le succès de leur propagation aux soins et à l'intelligence de M. Marin.

Le seul instrument aratoire propre au pays est une espèce de grande spatule [*oho*] de six pieds de long, représentée planche 90, fig. 6 : l'ouvrier s'en sert comme d'une pioche, en se tenant accroupi sur ses talons. A Wahou, on a généralement substitué à l'oho un outil en fer, emmanché, qui se rapproche un peu du premier par sa forme et la manière dont on le manœuvre.

Les petits oiseaux à plumes brillantes étoient probablement jadis les seuls animaux auxquels les Sandwichiens fissent la chasse : nous ignorons le procédé qu'ils y employoient; peut-être se servoient-ils de l'arc et de la flèche. Les bœufs et les chèvres sauvages donneront lieu sans doute un jour à des captures plus importantes.

Chasse.

La nature abrupte des rivages sandwichiens seroit généralement peu favorable à la pêche au filet, si les habitans n'avoient depuis long-temps construit des pêcheries multipliées sur le rivage, qui, jointes aux lacs naturels qui s'y rencontrent par intervalle, fournissent avec assez d'abondance le poisson nécessaire à la consommation du pays.

Pêche.

Digitized by Google

Iles Sandwich. Industrie agricole.

Un filet assez semblable à notre chalut est en usage dans certaines localités. Des lignes fort bien filées, des hameçons, jadis en écaille, en os, en bois, en nacre, et plus récemment en fer, s'emploient sur les points où les filets ne peuvent servir. Enfin, on jette dans les pièces d'eau dormante une plante qui, à ce qu'il paroît, enivre le poisson, et le fait monter sans mouvement à la surface, où il devient pour le pêcheur une proie facile.

§. IX.

Industrie manufacturière.

Liqueurs fortes. — Les procédés propres à extraire de la racine de ti et de quelques autres substances une liqueur alcoolique, sont dus aux Européens. L'appareil distillatoire est peu différent de celui des Mariannais. La cucurbite est en fer fondu, et, pour en augmenter la capacité, on y adapte quelques calebasses, et on lute le tout ensemble.

La boisson enivrante nommée *ava* est maintenant fort peu en vogue; sa fabrication ayant été décrite par plusieurs voyageurs estimés, nous ne nous y arrêterons pas.

Teintures. — Les couleurs dont les habitans font usage pour la teinture de leurs étoffes, se réduisent au noir, au brun, au rouge et au jaune. La première s'obtient de la noix huileuse de koukoui carbonisée, pulvérisée ensuite, et délayée dans l'huile de coco. On procure à cette couleur un reflet brillant très-agréable, en la frottant avec une espèce de fleur jaune répandue en grande quantité dans la campagne, mais qui est demeurée inconnue pour nous.

La râclure sèche de la racine du *nouni* [morinda citrifolia], pilée avec les feuilles et l'écorce du koukoui, produit un suc que l'on recueille dans des fragmens de calebasses, et dont on se sert pour teindre en rouge. Le jaune est le résultat de la trituration de la racine de curcuma [*aréna*] avec les mêmes feuilles et la même écorce.

Sel. — Nos insulaires trouvent dans la fabrication du sel un objet qui est pour eux du plus grand intérêt. Un nombre assez considérable d'étangs salés fournissent en abondance un sel cristallisé assez beau, dont les navires

Digitized by Google

qui relâchent dans ces parages peuvent au besoin se procurer une ample provision; l'évaporation a lieu naturellement par l'intensité des rayons solaires.

Iles Sandwich.

Industrie manufacturière.

Manufactures d'étoffes. — La substance qui sert de base aux étoffes sandwichiennes est l'écorce du mûrier à papier. Après l'avoir retirée de l'arbre, on la met d'abord tremper pour la ramollir; on en sépare ensuite les filamens par couches, et on les classe par ordre de finesse, les plus délicats devant servir aux étoffes les plus belles. Ainsi triés, ces filamens forment des rubans plus ou moins ténus, qu'on superpose en les plaçant sur une natte, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une épaisseur sensiblement égale par-tout, et à une étendue en surface convenable à la dimension de l'étoffe que l'on veut faire; puis on les dépose ainsi réunis sur un petit établi élastique, dont la coupe transversale a la forme d'un <, et la longueur proportionnée à la laize que doit avoir l'étoffe. On procède alors au battage, qui se fait avec des battes d'un bois très-dur, les unes cylindriques, les autres prismatiques, à faces tantôt unies, tantôt cannelées ou striées de diverses manières. Ce sont des femmes qui font ce travail. Placée à l'ouverture de l'angle que forme l'établi (pl. 86), l'ouvrière a l'étoffe étendue devant elle; à mesure qu'une partie en a été battue, elle la roule jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'autre extrémité. Cette première façon est réitérée autant de fois qu'il est nécessaire pour amener l'ouvrage au degré de perfection desirable. On change de battes [*éié*] selon que l'exige l'apprêt à donner. De temps à autre, on humecte l'étoffe avec de l'eau. Enfin, le battage terminé, on la met sécher sur des nattes et en plein air. A la suite de ces manipulations, elle est pour l'ordinaire d'un blanc de lait, et propre à recevoir les dessins et les couleurs dont on veut l'enrichir. La variété de ces dessins est presque infinie; on voit dans tous une extrême régularité et souvent un goût remarquable.

Pour teindre la pièce d'étoffe d'une seule couleur, on la plonge toute entière dans la liqueur colorante, quand son volume le permet; sinon on étale dessus cette liqueur. Ordinairement ce ne sont pas les mêmes femmes qui battent, qui teignent et qui posent les dessins. Celles qui sont chargées de cette dernière opération, se servent de petites règles

Digitized by Google

Iles Sandwich. Industrie manufacturière.

en bambou, et, en guise de pinceaux, d'éclats du même bois taillés à une, deux et trois pointes; elles ont en outre des planches aussi en bambou, sur lesquelles sont gravées en relief, avec assez d'art, des fleurs, des festons et autres figures d'ornement. Pour tremper ces planches dans la couleur et les estamper sur l'étoffe, elles s'y prennent absolument comme nos imprimeurs en papiers de tenture.

Des pagnes jaunes, excessivement minces, et ornées de fleurs ou de lignes tracées en rouge et en noir (*voyez* pl. 83), sont destinées à parer les femmes des chefs les plus élevés en dignité.

On rend en quelque sorte imperméables certaines étoffes précieuses, en les enduisant d'une espèce d'huile végétale ou de vernis qui contribue en même temps à relever l'éclat des couleurs. Celles qui n'ont pas subi cette préparation s'altèrent à l'humidité aussi facilement que notre papier.

Cordages. — « Les arbres à écorce tenace dont on fait des cordes, des filets, des tresses, et les liens destinés à réunir les pièces des pirogues ou à former leur grément, abondent aux Sandwich; les plus importans sont : le *boehmeria* ou *procris*, que les indigènes désignent par les noms de *mamaki* et *olona;* les *neraudia melastomæfolia* et *ovata*, qu'ils nomment *koko-loa;* l'*hibiscus tiliaceus*, ou *pago*, de Goam, qui est ici très-commun. » (*M. Gaudichaud.*)

Remarquons qu'aux Sandwich, comme aux Mariannes, on préfère pour la solidité des roustures et amarrages, les petites tresses de kair aux cordes mêmes qui seroient *commises* avec cette dernière substance.

Divers ustensiles. — Rien n'est simple comme la préparation des calebasses destinées à contenir la poé : on les vide, après y avoir fait une ouverture convenable, et l'on en retranche ce qui est superflu, soit qu'on veuille en former le corps d'un vase ou un simple couvercle (*voyez* pl. 90, fig. 13 et 15); celles où l'on met l'eau ou les liqueurs sont ornées de dessins élégans (même pl., fig. 10). Quant aux plats en bois, qui servent aussi à l'usage de la table (*idem*, fig. 14), l'adresse avec laquelle ils sont travaillés ne seroit pas désavouée par nos plus habiles ouvriers.

Nattes. — Ce sont encore les femmes qui s'occupent de la confection des nattes. Elles en font d'une seule couleur, avec des dessins ménagés

Digitized by Google

dans le tissage; il y en a de plus ou moins fines, de plus ou moins soignées, suivant l'emploi qu'on leur destine : les unes ont la forme de manteau; d'autres doivent servir de tapis de pied ou de lit, de voiles de pirogues, ou préserver du soleil les embarcations qui ont été retirées à terre. M. Duperrey en a vu, parmi ces dernières, une qui n'avoit pas moins de quatre-vingts pieds de long. Iles Sandwich. Industrie manufacturière.

Vannerie. — On fait, avec la feuille du ti, quelques ouvrages dans le goût de ceux de nos vanniers, mais peut-être mieux finis : les uns sont d'une seule teinte; les autres, tels que les casques, les éventails, les paniers, le clissage des calebasses où l'on serre les effets précieux, &c., sont nuancés de couleurs diverses. (*Voyez* pl. 90, fig. 7, 8, 9, 10 et 12.) Ces ouvrages, confiés aussi à la main délicate des femmes, offrent des formes et des dimensions très-variées.

Manteaux de plumes. — C'est aussi à leur industrieuse adresse que sont dus les manteaux et les casques en plumes que les chefs portent dans les grandes cérémonies. Ces plumes sont insérées par leur tige dans les nœuds d'un réseau en fil fin et à maille serrée (pl. 85). Les casques, construits d'abord en vannerie, sont recouverts ensuite de ces élégans tissus.

« Nous diviserons les pirogues sandwichiennes, dit M. Guérin, en pirogues simples et en pirogues doubles. Les premières ont un balancier; les autres n'en ont pas, et ne sont que deux pirogues simples, réunies par des courbes transversales ajustées de manière à laisser entre ces pirogues un intervalle égal à la largeur de l'une d'elles. La longueur de celles-ci va de trente-cinq jusqu'à soixante-quinze pieds; les simples varient entre douze et cinquante. Voici le détail des dimensions d'une de ces dernières : Architecture navale.

Longueur totale de tête en tête	35pi	0po	3li	=	11m,376.
Largeur au milieu, prise de dehors en dehors	1.	9.	3.	=	0,575.
Creux au milieu, y compris la hauteur des fargues	1.	8.	11.	=	0,566.
Longueur des arcs-boutans qui supportent le flotteur ou balancier (1)	11.	0.	0.	=	3,573.
Longueur du flotteur	17.	10.	7.	=	5,809.

(1) Les extrémités de la pièce longitudinale qui repose sur l'eau sont fréquemment sculptées en tête de lézard.

Digitized by Google

Iles Sandwich.

Diamètre du flotteur à son milieu	0pi	10po	6li	=	0m,284.
Hauteur des fargues, *idem*	0.	2.	9.	=	0 ,074.
Épaisseur des fargues	0.	1.	1.	=	0 ,029.
Hauteur des fargues, prise aux points où elles se réunissent pour former, avec l'avant de la pirogue, la figure d'un sabot	0.	10.	4.	=	0 ,280.

» Il n'entre pas un seul morceau de fer dans la construction de ces embarcations, dont la partie principale consiste en un seul tronc d'arbre creusé, auquel l'ouvrier donne la forme qu'il juge être la plus convenable pour rendre leur marche rapide. »

Plusieurs d'entre elles sont, dans tous leurs détails, portées à un degré de perfection vraiment admirable : l'accastillage sur-tout, ou l'espèce de massif en pièces rapportées qui termine l'avant et l'arrière, ne sauroit être ni mieux uni ni plus artistement joint. On ne contemple pas non plus sans surprise, avec quelle adresse, quelle intelligence, ils parviennent à assembler solidement les diverses parties de ces machines flottantes, au moyen seulement de simples coutures en tresse de kair, coutures qu'ils combinent encore de telle sorte que le frottement des eaux de la mer ne puisse les détruire que très-difficilement. Les balanciers des pirogues simples, et les pièces qui réunissent les pirogues doubles à côté l'une de l'autre, sont fixés avec des tresses du même genre, qui forment des roustures d'une incroyable résistance. Un plancher construit entre les deux pirogues jumelles, dans lesquelles sont les rameurs, sert à placer les passagers et les effets que l'on transporte : ordinairement un homme placé de l'arrière de chacune, gouverne avec une grande pagaie ; nous avons vu quelquefois cependant un gouvernail établi à demeure au milieu de l'espace qui les sépare.

Il nous a semblé que les pirogues doubles n'étoient qu'à l'usage du roi ou des principaux chefs : ce sont les seules, parmi les embarcations du pays, qui conviennent à la guerre, et les seules aussi qui aient été autrefois employées à cet objet. Maintenant ces embarcations sont gréées en cutters, c'est-à-dire qu'elles portent, avec une grande voile à corne et à bôme, un ou deux focs; intallation tout-à-fait européenne. Au reste, toutes celles que nous avons vues avec des voiles, les avoient en toile. Ces voiles sont petites, comparées aux dimensions de la pirogue; elles

Digitized by Google

avoient sur-tout très-peu de guindant, et il nous a paru que les insulaires ne s'en servent que vent arrière ou avec du largue. Au lieu de louvoyer, ils aiment mieux aller à la pagaie, et ce moyen en effet est pour eux beaucoup plus prompt.

Iles Sandwich. Industrie manufacturière.

« La pirogue double dans laquelle MM. Gaimard, Arago, Bérard et Pellion vinrent de Kohaïhaï à bord de *l'Uranie*, le jour où le roi s'y rendit lui-même, étoit armée de dix pagaies d'un bord et de neuf de l'autre. Les matelots ramoient tantôt en dedans, tantôt en dehors de chaque pirogue, mais en sens inverse; c'est-à-dire que quand les uns nageoient en dedans, ceux du côté opposé nageoient en dehors. Pour avertir de changer la manière de pagayer, un des hommes qui étoit de l'avant frappoit successivement trois coups contre le bord avec sa rame, et au troisième coup la manœuvre commandée s'exécutoit avec précision. » (*M. Gaimard*).

On assure que Riorio, à la mort de son père, possédoit cent soixante-dix charpentiers constructeurs de pirogues. Ces ouvriers, ainsi que le font les Chinois, tiennent avec leurs pieds les pièces qu'ils travaillent, et notamment toutes celles que nos menuisiers placeroient sur des établis. Les outils dont ils font usage aujourd'hui sont presque tous d'invention et de fabrique européennes : ce sont des haches, des hachots, des herminettes, des ciseaux, des gouges, des vrilles, &c. Ils ont encore un outil qui leur est particulier; il consiste en une espèce de fer à rabot ployé dans sa longueur, sous un angle d'environ 170°, et fixé par une ligature à l'extrémité crochue et aplatie d'un manche. Un galet volcanique très-dur et bien poli, tout-à-fait semblable à ceux dont se servent les joueurs de maïta, supplée aussi au marteau, au moins dans les menus ouvrages.

Un seul bâtiment à formes européennes étoit en construction à Kayakakoua, lorsque nous y passâmes; c'étoit une goëlette d'une trentaine de tonneaux, à peine montée en bois tors, et dont le travail paroissoit suspendu. Un charpentier européen, peu expert, dirigeoit cet ouvrage, auquel prenoient part plusieurs ouvriers du pays.

Digitized by Google

Iles Sandwich.

§. X.

Industrie commerciale.

Le commerce qui avoit lieu aux Sandwich à l'époque de notre relâche, étoit en grande partie concentré sur l'île Wahou ; avantage que cette île devoit évidemment à la possession du seul port où les navires étrangers puissent de tout temps trouver un abri dans ces parages.

Les Anglo-Américains exploitoient presque exclusivement ce genre d'industrie. Taméhaméha cependant voulut, en 1817, essayer d'envoyer lui-même en Chine un de ses navires, le brig *le Forestier,* avec un chargement de bois de sandal. Le capitaine chargé de diriger l'opération étoit Anglais, et les matelots pour la plupart Sandwichiens ; la traversée jusqu'à Macao fut heureuse, et le retour aux Sandwich, après sept mois d'absence, non moins favorisé : toutefois les bénéfices furent loin de combler l'attente du spéculateur; les frais avoient absorbé une forte partie du capital, et il fallut bien se contenter de la petite pacotille de nankins, soieries, draps, chapeaux, souliers, porcelaines, vin, rum, sucre, thé, &c., dont on avoit pu faire l'acquisition.

Plusieurs navires des États-Unis étoient, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (pag. 548), dans le port d'Onorourou. Ces bâtimens, en quittant leur patrie, doublent le cap Horn, se rendent à Nootka ou à tout autre comptoir de la côte Nord-Ouest d'Amérique, et, après y avoir embarqué les pelleteries qu'ils ont pu se procurer, reviennent aux Sandwich, où ils complètent leur chargement avec du bois de sandal; le tout est ensuite porté en Chine, et échangé contre des marchandises plus convenables aux consommateurs américains. Ils effectuent enfin leur retour au bout de quatre ans d'absence, et après avoir réellement fait le tour du monde.

M. Guérin établit quelques données sur les bénéfices que procurent à ces navigateurs leurs relations avec les Sandwich. « Ils viennent, remarque-t-il, de vendre au roi de ces îles un brig, *le Knéo,* de 160 à 180

Digitized by Google

tonneaux, pour le prix de 3 000 pikols (1) de bois de sandal. En n'évaluant le pikol qu'à 10 piastres, ce bois doit rapporter, rendu en Chine, une somme de 30 000 piastres (*voy.* pag. 584). Or, ce navire, y compris les frais d'armement et de voyage, ne peut guère avoir occasionné plus de 10 000 piastres de déboursés : c'est donc, pour une seule affaire, 20 000 piastres [108 600 fr.], c'est-à-dire, au moins 200 pour o/o de bénéfice net.

Iles Sandwich.

Industrie commerciale.

» Une peau de loutre coûte à la côte Nord-Ouest, valeur moyenne, une brasse et demie d'étoffe de drap commun, ce qui équivaut à-peu-près à 3 piastres et demie : la même peau se paie en Chine de 40 à 50 piastres.

« Le bois de sandal, que l'on sembloit payer aux Sandwich 10 piastres en argent en 1819, étant soldé en marchandises, ne revenoit pas en réalité à plus de 10 à 12 fr. le pikol, et se vendoit de 10 à 12 piastres en Chine. Un fusil de munition étoit censé valoir 15 piastres ; la poudre s'y vendoit 15 piastres les 28 livres pesant, poids anglais. »

Les perles et la nacre qu'on pêche aux Sandwich sont des objets d'exportation que les trafiquans peuvent avoir à bas prix, et qui augmentent encore les avantages énormes qui sont ordinairement le résultat de telles spéculations.

Pour activer les chargemens, un agent spécial demeure sur l'île Wahou, et fait rassembler dans des magasins, pendant l'absence des navires commis à ses soins, les marchandises qui leur sont destinées.

On sait que les objets de traite qui réussissent le mieux chez les sauvages de la côte Nord-Ouest d'Amérique, sont les couvertures de laine, les draps bleus, blancs et rouges à longs poils, le tabac, l'eau-de-vie, le biscuit, les fusils, la poudre de guerre, &c. Ceux que l'on a coutume de porter aux Sandwich consistent en munitions navales et de guerre, en étoffes, liqueurs fortes, et en quelques piastres. Ce dernier article a fait naître chez les habitans une idée de la mesure des valeurs ; aussi, quoiqu'en réalité la plupart des marchés se fassent par échange, le prix des objets dont on traite est ordinairement établi en argent monnoyé.

(1) Le pikol vaut environ 60 kilogrammes $\frac{1}{2}$. (*Voyez* pour plus d'exactitude la page 704 du 1.er volume de cette histoire.)

Digitized by Google

Iles Sandwich. Industrie commerciale.

Que deviendra le commerce des Sandwich, lorsque le bois de sandal, qui offre à l'avidité des spéculateurs un attrait si puissant, aura été épuisé ? Déjà les difficultés sont grandes pour s'en procurer : chaque bûche doit être portée à dos d'homme au travers des forêts et des précipices, où aucun chemin n'a encore été tracé, et sous le ciel le plus ardent. Les bois se détruisent, et il ne paroît pas qu'on doive s'occuper de long-temps du soin de les repeupler.

Je ne connois point le produit de la pêche des perles; mais outre qu'elles paroissent être de peu de valeur, n'est-il pas probable que les bancs où séjournent les huîtres qui les fournissent et qui donnent aussi la nacre, finiront tôt ou tard par être dépeuplés ?

Le sel est, au contraire, un objet d'exportation qui peut augmenter d'importance par la suite. Les viandes et le poisson salés, connus des naturels bien avant l'arrivée des Européens, et dont ils ont déjà vendu de petites quantités aux vaisseaux en passage, pourront peut-être devenir plus tard, et lorsque les gros bestiaux se seront convenablement multipliés, la source d'un négoce lucratif. Aujourd'hui la vente des rafraîchissemens qui sont fournis aux navires en relâche, doit être considérée comme d'un bon rapport; mais ce sont les chefs de l'île qui s'en sont arrogé le monopole, et ils mettent beaucoup d'insistance à ne recevoir que des piastres en paiement.

§. XI.

Gouvernement.

Chefs; hiérarchie; &c.

Autant que nous avons pu le comprendre, non-seulement le pouvoir du roi est ici absolu, mais la monarchie est héréditaire, et peut, dans quelques cas, être dévolue aux femmes, qui, d'ailleurs, jouissent par-tout de l'autorité que leur donne leur naissance.

Parmi les officiers qui entourent le roi, le premier ministre est plus particulièrement chargé de tout ce qui a trait à la politique, à la guerre et à l'administration générale. Un trésorier s'occupe de la levée des impôts et des taxes, qui se paient toujours en nature; un ministre qu'on

Digitized by Google

pourroit appeler des *affaires domestiques*, ou *intendant de la maison du roi*, a dans son département tout ce qui intéresse la nourriture et l'entretien des gens qui appartiennent au souverain. Iles Sandwich. Gouvernement.

Les îles principales, Owhyhi, Mowi, Wahou et Atouaï, ont chacune un gouverneur ou chef supérieur, auquel les îles voisines sont soumises.

La noblesse du premier et du second ordre est héréditaire; les fonctions du sacerdoce le sont aussi; cependant le roi peut, lorsqu'il le juge à propos, conférer à un chef un rang plus élevé que celui où il est né.

La législation est simple, et fondée en grande partie sur le *tabou* ou interdiction sacrée : la mort est le châtiment réservé au téméraire qui oseroit transgresser ses redoutables statuts. Il y a des tabous perpétuels, d'autres qui sont accidentels et temporaires.

« Dans les derniers temps du règne de Taméhaméha, dit M. Guérin, la peine capitale pour les infractions du tabou, dans des cas de peu d'importance, pouvoit être commuée en une simple amende. Ainsi une jeune fille qui auroit été vue mangeant des cocos, des bananes, des tortues, &c., mets défendus pour elle, avoit l'espoir de conserver la vie en donnant une ou plusieurs brasses d'étoffe, quelques nattes, &c. »

Un homme du peuple convaincu d'adultère avec la femme d'un chef est puni par l'extirpation d'un œil, ou des deux yeux, selon le rang du mari outragé : la vindicte publique, à ce qu'il paroît, n'atteint point la complice. On ne meurt pas de ce supplice horrible, dont il faut avoir vu des victimes pour croire qu'on puisse y survivre.

Le meurtre, la révolte, le vol d'un objet appartenant au roi, &c., sont punis de la peine capitale.

L'exécution d'un condamné se fait de deux manières : tantôt on l'étrangle en lui serrant le cou contre un arbre, avec une corde que deux hommes tiennent et qu'ils tirent avec force, chacun par un bout, en tournant dans un sens opposé autour du tronc; tantôt on lui écrase, d'un coup de massue, la tête sur une pierre.

Les fautes légères sont punies par des coups de pied ou des coups de corde. On peut dire, au reste, que, si les peines sont sévères, les délits sont très-rares aussi.

Tous les chefs qui possèdent un fonds de terre, doivent un tribut au Finances.

Digitized by Google

Iles Sandwich. Gouvernement.

gouverneur de l'île dans laquelle leur propriété est située; ils s'en font payer un, à leur tour, par les fermiers ou les paysans qui cultivent pour eux. Les gouverneurs doivent aussi au roi une redevance annuelle.

Ces tributs consistent en bois de sandal, pirogues, bois de construction, cochons, chiens, poissons secs ou salés, poules, végétaux, poé, filets, nattes, étoffes, plumes de couleur, paniers, calebasses, &c., que l'on donne en quantité plus ou moins forte, suivant la richesse du contribuable.

Le roi, dit-on, avoit dans ses caisses, en 1819, une somme de 300 000 piastres en argent comptant, ou environ un million et demi de notre monnoie. Ses revenus en ce genre s'augmentoient des droits d'ancrage imposés aux navires de commerce qui séjournoient à Wahou; on payoit 60 piastres pour le mouillage en rade, 80 pour entrer dans le port; une piastre, dont la moitié lui étoit dévolue, pour avoir un pilote. Il est problable que, pour jouir du droit d'abattre en carène, les navires étoient aussi soumis à une subvention particulière, afin de pouvoir faire usage du ponton destiné à cet objet.

État militaire.

En cas de guerre, tous les hommes capables de servir sont appelés à la défense commune. Des lances de diverses sortes (pl. 90), les unes à pointe barbelée (fig. 3), les autres à pointe plate (fig. 5); des javelots (fig. 4); des pieux servant aussi d'instrument d'agriculture (fig. 6); des frondes tissues en kair ou en cheveux; des poignards ou dagues en bois dur, nommés *pahoa :* telles étoient les armes offensives des anciens guerriers sandwichiens.

Déjà le capitaine Cook avoit remarqué que leurs arcs et leurs flèches étoient trop foibles pour être employés utilement à la guerre; nous en avons porté le même jugement. Peut-être, ainsi que nous l'avons dit (pag. 609), s'en servoient-ils uniquement à la chasse des oiseaux qui leur fournissent des plumes colorées.

Soumis à une sorte de tactique militaire, ils savoient construire en pierres amoncelées des espèces de camps retranchés.

Les femmes suivoient l'armée, et portoient des calebasses pleines d'eau, et des provisions de bouche pour réparer, après l'action, les forces des combattans; elles s'occupoient aussi du pansement des blessés.

Digitized by Google

Sous le règne de Taméhaméha, les canons, les fusils et les armes blanches d'Europe furent introduits aux Sandwich; il s'y en trouvoit un assez grand nombre quand nous visitâmes ces parages. Une belle batterie de vingt-deux canons, du calibre de 22, tous montés sur affûts marins, étoit établie à Kayakakoua, près du débarcadère au Nord de la baie; deux petits mortiers en cuivre se trouvoient placés devant la maison de la princesse Kéohoua. Toute cette artillerie paroissoit être en bon état, ainsi que les ustensiles propres à son service. Iles Sandwich. Gouvernement.

Quelques canons, dont nous ne pûmes connoître le nombre, garnissoient en outre la plage de Kohaïhaï. « L'entrée du port d'Onorourou, dit M. Guérin, étoit défendue par une forteresse quadrangulaire très-vaste, entourée de murs crénelés, ayant de cinq à dix pieds de hauteur, suivant l'inégalité du terrain. Les pièces d'artillerie qui arment cette forteresse sont pour la plupart des caronades de 24 et de 32, placées dans des embrasures beaucoup trop ouvertes; néanmoins les soldats destinés à les manœuvrer pourroient être passablement à l'abri derrière les parapets et les palissades. Nous ne sommes point entrés dans ce fort, et nous n'avons pu juger par conséquent de sa disposition intérieure : on y comptoit cinquante-quatre bouches à feu. »

Les fusils étoient en grand nombre entre les mains des insulaires et dans les magasins du roi; il y avoit aussi une immense quantité de poudre de guerre.

Le pavillon sandwichien, tel que nous l'avons vu flotter à Kohaïhaï et sur le fort d'Onorourou, se composoit d'un yacht anglais, sur un fond rayé horizontalement de neuf bandes alternatives, blanches, rouges et bleues: le blanc étoit placé le plus haut et le yacht à l'angle supérieur, près la ralingue.

Il nous reste à dire un mot de la marine des naturels. A l'époque où nous visitâmes ces parages, on comptoit aux Sandwich cinq brigs (1) de 90 à 100 tonneaux, un nombre égal de goëlettes du port de 60 à 70, et une dixaine de cutters de 20 tonneaux environ; en tout 20 navires à formes européennes : les brigs avoient été vendus par les spéculateurs anglo-américains; le reste sortoit des chantiers du roi, où ils avoient Marine.

(1) Trois de ces brigs étoient à Onorourou, un quatrième dans la baie de Waïtia sur l'île Owhyhi, le cinquième à Atouaï. (*Voyez* plus haut, page 548.)

Digitized by Google

Iles Sandwich. Gouvernement.

été construits par les naturels eux-mêmes, sous la direction de charpentiers étrangers.

M. Guérin a compté plus de quatre cents pirogues à Kayakakoua et plus de six cents à Kohaïhaï, indépendamment de celles qu'on eût pu réunir tant à Wahou qu'à Mowi, Atouaï, et sur d'autres points d'Owhyhi même. On assure, ce qui n'est pas dénué de vraisemblance, qu'en temps de guerre des flottes formidables de pirogues doubles armées peuvent être mises en mer.

Digitized by Google

LIVRE V.

DES SANDWICH À PORT-JACKSON INCLUSIVEMENT.

CHAPITRE XXIX.

Traversée de l'île Wahou à Port-Jackson; séjour dans cette colonie.

§. I.er

De Wahou à Port-Jackson.

L'IMPORTANCE des documens qui nous restent à mettre sous les yeux du lecteur, nous commande d'abréger le récit du petit nombre d'événemens qui sont venus rompre la monotonie de notre longue traversée des îles Sandwich à la Nouvelle-Hollande. 1819 Août

Nous avions sur-tout à étudier, dans cette partie du Grand Océan, les principales inflexions de l'équateur magnétique, par de petites latitudes; ce motif dut nous engager à forcer de voile vers l'Est, et à nous avancer dans cette direction autant que pouvoit le permettre l'influence des courans, qui sont assez violens et variables dans ces parages.

Malgré tous nos efforts, nous ne pûmes atteindre à une longitude plus orientale que celle de 218° ½: nous étions alors par 7° ½ environ de latitude septentrionale. De ce point nous continuâmes à nous rapprocher de l'équateur terrestre, en laissant forcément la route dépendre un peu de l'Ouest. Septembre.

Le 7 octobre, nous entrâmes dans l'hémisphère Sud; et le 19 du même mois, nous aperçûmes les îles du Danger, dont nous déterminâmes la position géographique. Deux jours après, étant à l'Est des îles des Navigateurs, nous découvrîmes un îlot qui n'étoit pas marqué sur nos cartes, et Octobre. Découverte de l'île Rose

Digitized by Google

De Wahou à Port-Jackson. 1819. Octobre.

que j'appelai *île Rose*, du nom d'une personne qui m'est extrêmement chère. Ayant, dans la partie Nautique de notre voyage, consigné la description de cette petite île entourée de récifs, nous ne la reproduirons point ici.

Plus tard nous rectifiâmes la position de l'île Pyltstaart et des îles Howe, que nous vîmes les unes et les autres à peu de distance.

Novembre.

Enfin, le 13 novembre, nous aperçûmes le phare de l'entrée de Port-Jackson. Nous en étions encore à bonne distance, quand le ciel s'étant fortement disposé à l'orage, il nous fallut prendre des précautions pour ne pas nous affaler sur la côte, dans le cas où une saute de vent rapide et forcée viendroit à avoir lieu, ce qui n'est pas rare dans ces parages.

« Nous eûmes le lendemain, un peu avant le coucher du soleil, un des plus beaux spectacles dont on puisse être témoin sur mer. Le vent étoit Nord-Ouest, et souffloit avec force; des nuages très-sombres se montroient dans diverses parties du ciel, lorsqu'un amas de vapeurs de la même nature, mais occupant une plus vaste étendue, s'éleva du milieu des terres, et s'avança rapidement vers nous. Sur un fond d'une teinte horriblement rembrunie, se dessinoient comme de longues collines d'un blanc floconneux et satiné, qui, agitées d'un mouvement de rotation, changeoient à chaque instant de forme. Les bords du nuage, noirs et déchiquetés, se détachoient en fuyant avec rapidité; des éclairs éblouissans le sillonnoient en tous sens; et le tonnerre, grondant par intervalle, achevoient de rendre cette apparition plus sinistre.

» Bientôt le météore fut au-dessus de nos têtes, et nous couvrit d'une obscurité lugubre. Non, jamais tableau ne parut ni plus majestueux, ni plus imposant! Notre vaisseau, placé entre deux vents contraires, l'équipage entier rangé sur les manœuvres, et préparé à recevoir un orage d'un aspect si nouveau pour nous, et dont même on ne pouvoit calculer ni la durée, ni la violence, nous confirmèrent encore une fois tout ce que peut l'intrépidité de l'homme luttant contre les forces de la nature. » (*M. Quoy*).

« En ce moment, dit M. Gaudichaud, la mer éprouvoit des convulsions non moins capables d'exciter l'étonnement et la terreur : ses lames contrariées subitement par un vent opposé à leur direction, non-seulement elle se creusa tout-à-coup, et se brisa sur elle-même avec une

Digitized by Google

puissance étonnante, mais elle offrit encore un phénomène plus singulier dans ces brisans, qui, enlevés par le vent aussitôt que formés, furent roulés les uns sur les autres, et poussés à l'état de tourbillon dans un sens inverse à celui du mouvement primitif de la surface des eaux.

De Wahou à Port-Jackson. 1819. Novembre.

» Cependant, l'orage, qui avoit dépassé notre zénith, et qui donnoit de la pluie, sembloit traîner à sa suite une foule de nuages en boules et déchirés, qui ne prouvoient que trop la grande agitation de l'atmosphère. L'horizon, du côté de l'Est, étoit encore clair, tandis que, dans l'Ouest, le soleil couchant, qui perçoit de temps à autre à travers les nuages, tout en laissant voir quelques montagnes de la Nouvelle-Hollande, jetoit un jour obscur sur cette scène imposante. »

Enfin la brise diminua de force, et nous permit de manœuvrer pour nous rapprocher de l'entrée du Port-Jackson, dont le fanal nous servoit de guide. Le 15, nous pensions pouvoir arriver avant peu au mouillage, quand une bourrasque de vents contraires vint de nouveau nous assaillir, et, prenant progressivement de la force, nous obligea d'abord de diminuer de voiles, et bientôt de mettre à la cape; le navire éprouva dans cette circonstance des roulis extrêmement forts et fatigans. Après deux jours de lutte, surpris par des calmes et de foibles brises, nous ne parvînmes à jeter l'ancre dans la rade de Sydney que le 18 à sept heures trois quarts du soir.

§. II.

Séjour à Port-Jackson.

La tranquillité parfaite dont nous jouîmes au mouillage fut pour nous pleine de délices. Je m'attendois à retrouver la ville de Sydney agrandie, mais non dans un état tout-à-fait différent de celui où je l'avois laissée, il y avoit quinze ou seize ans, pendant l'expédition du capitaine Baudin; quel fut donc mon étonnement, lorsque le 19, à la pointe du jour, je pus contempler l'admirable aspect d'une cité européenne prospérant au sein d'une contrée presque sauvage!

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Novembre.

L'arrivée du capitaine de port, M. Piper, me tira de cette extase; je l'avois connu dans une de mes précédentes relâches, et j'éprouvai un véritable plaisir à le revoir. Prévoyant qu'après une longue traversée, nos provisions devoient se ressentir un peu de notre absence de tout pays civilisé, il s'étoit fait accompagner de quelques-uns de ces rafraîchissemens dont les marins sont si avides : des fruits, des œufs frais et du laitage. Son attention obligeante ne s'étoit pas bornée là : devançant notre impatience, il nous apportoit les lettres qui nous attendoient dans cette colonie, et vouloit nous faire jouir quelques instans plutôt du bonheur indicible de recevoir des nouvelles de nos familles.

L'envoi d'un officier au gouverneur, le salut d'usage, et divers objets à régler relativement à la santé de l'équipage, m'occupèrent jusqu'au moment où l'état-major de *l'Uranie* et moi nous pûmes aller faire, en corps, une visite au gouverneur et aux principales autorités du pays. Par-tout nous reçûmes un accueil distingué, et les offres de service les plus empressées pour l'exécution des travaux scientifiques qui faisoient l'objet spécial de notre mission.

Une maison fut louée pour établir notre observatoire, au sommet de Bunkers-Hill (pl. 94), et bientôt tous nos instrumens y furent installés.

L'activité et le zèle de chacun de nous furent de nouveau excités par la multitude d'objets curieux et intéressans qui s'offrirent de tout côté à nos regards. M. Gaimard, et plusieurs autres personnes de l'état-major, quittèrent Sydney le 20 novembre de très-grand matin, et firent à cheval une course jusqu'à Botany-Bay, à peine éloigné d'une lieue et demie du point où nous nous trouvions. Le but de cette excursion étoit l'étude des productions naturelles du pays, et la visite d'une fabrique appartenant au capitaine Piper, établie sur les bords de la rivière Cook. De là, ces messieurs se rendirent, en traversant un terrain marécageux, à un corps-de-garde occupé par quelques soldats invalides, dont l'objet est de surveiller l'entrée des navires qui arrivent à Botany-Bay. Le lieu où est situé ce corps-de-garde est connu sous le nom de *Jardin des Français*, en mémoire de la relâche qu'y fit M. de la Pérouse en 1788. Dans le voisinage, M. Gaimard vit un sauvage qui, d'une conformation

Digitized by Google

différente de celle qui est propre à ses compatriotes, avoit les membres forts et musculeux : sa barbe étoit longue et fournie, et son corps assez velu; mais il ne portoit aucune espèce de vêtemens.

Séjour à Port-Jackson. 1819. Novembre.

Le 21, le même M. Gaimard se rendit à Parramatta (pl. 93). Arrivé vers les dix heures du matin, il rencontra près du temple protestant une soixantaine de jeunes filles habillées de bleu. « Ce charmant troupeau, dit-il, étoit conduit par quatre grandes demoiselles vêtues avec plus d'élégance; toutes nous saluèrent d'une manière décente et fort aimable. On nous apprit qu'elles appartenoient à l'institution des orphelines.

» Mes camarades et moi, poursuit M. Gaimard, nous revînmes le même jour à Sydney, par une route belle et soigneusement entretenue, où l'on rencontre sur divers points des ponts bien construits, et des bornes en pierre qui indiquent les distances. Plusieurs voitures peuvent passer de front sur cette grande route, tracée au milieu de ces eucalyptus que Péron désigne sous le nom de *géans des forêts australes ;* l'ombrage et la fraîcheur que nous y goûtions rendirent notre course fort agréable. Des champs nouvellement défrichés, de jolies maisons de campagne, de nombreux troupeaux de bœufs, quantité d'oiseaux bruyans ornés des plus vives couleurs, tout se réunissoit pour nous faire éprouver ces sensations indéfinissables dont l'ame la plus froide ne sauroit se défendre à la vue d'un si riche paysage conquis sur la nature brute, et qui atteste l'active industrie et sur-tout la constance du peuple qui a su si admirablement mettre en pratique les vrais principes de la colonisation. »

Les prévenances dont nous étions l'objet de la part des principales autorités du pays étoient telles, que, voulant, comme de raison, subordonner les plaisirs aux travaux que nous devions exécuter, nous fûmes obligés de refuser plusieurs fois les invitations qui nous étoient adressées. Cependant il ne fut pas toujours possible de nous soustraire à ces témoignages presque journaliers de politesse.

Le 24 nous assistâmes au dîner que nous offrirent collectivement M. le lieutenant gouverneur Erskine et les officiers de la garnison; le repas eut lieu aux casernes, dans la salle à manger ordinaire de l'état-major. On a peu d'exemples en Europe d'une propreté plus exquise,

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Novembre.

d'une élégance plus simple à-la-fois et plus convenable que celle dont nous fûmes les témoins. La table, d'un bois indigène imitant l'acajou, avoit une étendue immense; l'argenterie, les cristaux, tout enfin nous offrit l'image d'une noble opulence, d'un ordre parfait, mais sur-tout d'une urbanité capable d'honorer les maisons les plus distinguées de l'ancien continent. La gaieté régna pendant le repas, et la fête se prolongea jusqu'à minuit.

La veille, M. le gouverneur Macquarie, accompagné du lieutenant gouverneur et d'un nombreux état-major, étoit venu nous rendre, à bord de *l'Uranie*, la visite que nous lui avions faite à notre arrivée. Nous profitâmes des offres de service qu'il voulut bien nous renouveler en cette circonstance, pour obtenir de lui la permission d'envoyer au-delà des Montagnes Bleues quelques-uns des observateurs de notre expédition : cettte demande fut accueillie sans la moindre difficulté. Plusieurs d'entre nous reçurent ensuite l'invitation cordiale d'aller le voir à Parramatta, lieu de sa résidence habituelle; il eut même la bonté de nous prévenir que le surlendemain des embarcations convenables seroient mises à notre disposition, afin que nous pussions faire le trajet par eau.

Au nombre des personnes qui me comblèrent ici des prévenances les plus gracieuses, je rangerai en première ligne M. Barron-Field, juge de la cour suprême de la colonie. M. Langsdorff, consul général de Russie à Rio de Janeiro, m'avoit donné des lettres pour ce magistrat, et sa recommandation eût sans doute été d'un grand poids : mais un officier distingué que je ne connoissois point encore, M. le lieutenant Phillip-Parker King, dont le père, ancien gouverneur de Port-Jackson, reçut d'une manière si affable l'expédition de Baudin en 1802 et 1803, avoit, en quittant Sydney à bord du cutter de S. M. B. *la Mermaid*, pour continuer sa belle mission géographique sur la côte Nord-Ouest de la Nouvelle-Hollande, laissé dans cette ville une lettre à mon adresse : il m'y témoignoit le regret de ne pouvoir se rencontrer avec moi, et m'engageoit de la manière la plus pressante à me présenter chez son ami M. Field, qui me recevroit, disoit-il, comme un autre lui-même. C'est sous ces auspices favorables que s'établit entre cet excellent M. Field et moi la plus étroite intimité, dont la distance qui nous a séparés

Digitized by Google

depuis n'a jamais relâché les liens. Son instruction variée, l'aménité de son caractère, me firent goûter alors des jouissances non moins agréables qu'utiles, au sein de sa société, dont l'aimable compagne à laquelle il est uni ne contribuoit pas peu à augmenter le charme.

Séjour à Port-Jackson. 1819. Novembre.

Il n'est point de satisfaction sans mélange! Dans la nuit du 23 au 24 novembre, je fus volé à terre de la totalité de mon argenterie, d'une partie de mon linge de table, et de quelques effets de moindre importance. Cet incident fâcheux n'eut point lieu de me surprendre, lorsque j'eus réfléchi, mais trop tard, à la composition de la colonie pénitentiaire de Port-Jackson, qui peut, à juste titre, être qualifiée de *terre classique de la friponnerie*. Je me hâtai de faire auprès des autorités compétentes les démarches nécessaires pour parvenir à recouvrer ce qui m'avoit été pris; M. Field me seconda de toute son influence : mais mon voleur ne fut ni moins avisé, ni moins expéditif; il savoit que, d'après les lois anglaises, un objet dérobé, vendu ensuite en plein marché, ne pouvoit être restitué à son légitime propriétaire qu'après que l'identité en avoit été légalement reconnue; or, mon argenterie ayant déjà passé au creuset, et se trouvant par-là dénaturée, avoit été acquise par un orfévre, et même revendue une seconde fois par ce dernier. Le coupable cependant fut découvert : il étoit, me dit-on, un des plus habiles et des plus subtils escrocs du pays. Déjà *convict* pour ses hauts faits antérieurs, il n'étoit plus passible que d'une condamnation aux travaux forcés dans les mines de charbon du port Hunter (pl. 92); mais, à cet effet, un jugement étoit nécessaire; et, quelle qu'en fût l'issue, il me parut trop évident qu'il n'en résulteroit pour moi rien d'utile. Quoi qu'il en soit, un constable eut ordre de veiller à l'avenir sur notre observatoire, et de garantir nos instrumens contre toute tentative de la même nature.

Cette diversion forcée ne nous avoit pas fait perdre de vue l'invitation du gouverneur Macquarie; notre départ pour Parramatta avoit été arrêté pour le 25; nous montâmes donc ce jour-là à midi dans un canot fort joli et très-vaste qui avoit été mis à nos ordres : MM. Lamarche, de Quélen, Gaimard et Railliard furent de la partie. A peine entrions-nous dans le bras de mer qui conduit de Sydney à Parramatta, que nous aperçûmes une embarcation qui sembloit poursuivre la nôtre; c'étoit

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Novembre.

une galanterie du gouverneur, qui envoyoit la musique du régiment, afin de nous rendre le trajet plus agréable. Les sons mâles de cette harmonie guerrière, répétés de temps en temps par les échos de la rive, vinrent en effet doubler le plaisir que nous prenions à contempler le paysage vraiment romantique qui se dérouloit à nos regards, et où de jolies habitations des champs, qui attestoient les soins assidus du laborieux cultivateur, succédoient par intervalle à de vastes terrains sur lesquels la nature encore brute étaloit ses sauvages beautés.

Après trois heures de cette douce navigation, nous abordâmes à un mille du lieu qu'habite le gouverneur, près d'une ancienne caserne où nous attendoit un de ses aides-de-camp; le reste de la route eut lieu par terre. La réception qu'il nous fit fut des plus polies, et dégagée de cette froide étiquette de la ville. Nous ne fûmes pas moins bien accueillis par M.me Macquarie, femme d'un mérite éminent, qui nous fit avec autant de noblesse que de bonté les honneurs de sa maison.

Les deux jours que nous passâmes à Parramatta furent très-agréablement employés à parcourir les alentours jusqu'à Prospect-Hill, à visiter les jardins du gouverneur et les édifices publics de la ville les plus remarquables.

Pour varier nos plaisirs, ce fut par terre que nous revînmes à Sydney. Nous rencontrâmes en chemin ceux de nos amis qui, se rendant aux Montagnes-Bleues, devoient s'avancer au-delà jusqu'à l'établissement de Bathurst. Il sera rendu compte plus tard de cette petite expédition, principalement destinée à des recherches d'histoire naturelle.

Le desir de diriger les travaux de l'observatoire et d'y prendre part moi-même, m'avoit forcé de revenir à Sydney beaucoup plus tôt que nos aimables hôtes n'eussent voulu le permettre; mais il me fallut résister à leurs instances obligeantes: je ne vis même qu'à la hâte plusieurs anciennes connoissances qui habitent près de Parramatta, et chez lesquels j'eusse pris plaisir à m'arrêter quelques instans, si le devoir n'eût parlé plus haut encore que l'amitié.

Décembre.

Le 6 décembre, MM. Bérard et Gaimard allèrent visiter la petite ville de Liverpool, bâtie dans un site fort agréable, sur les bords de la rivière

Digitized by Google

George; elle leur parut susceptible d'un agrandissement considérable. La route qui y conduit, moins bien entretenue que celle de Parramatta, est presque par-tout bordée d'arbres plus beaux et d'une végétation plus active.

Séjour à Port-Jackson. 1819. Décembre.

Le 8, MM. Quoy, Gaudichaud et Pellion revinrent de leur expédition aux Montagnes-Bleues. Le lendemain une invitation de M. le juge-avocat Wylde nous fut adressée pour un dîner et un bal où l'état-major de *l'Uranie* et tous les notables habitans de Sydney furent également réunis. Une salle immense avoit été disposée pour cette fête aussi somptueuse qu'élégamment ordonnée. Les ornemens de la salle n'étoient pas seulement des guirlandes de feuillage et de fleurs; par une attention délicate, les armes de France, d'Angleterre, celles du maître de la maison et du commandant de *l'Uranie,* avoient été peintes dans des cartels; on avoit aussi représenté sur le plancher, et comme pour servir de tapis de pied, le vaisseau *l'Adventure*, de Cook, *l'Uranie* et *la Mermaid* (1). Des toasts nombreux furent portés pendant le repas, auquel la gaieté et le bon ton présidèrent à l'envi. Les danses se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Une chasse aux kanguroos, projetée depuis quelque temps, fut enfin arrêtée pour le 11 décembre. Les chasseurs, au nombre de vingt, se composoient d'une jeune demoiselle de Sydney, de MM. Bigge, Wylde, Piper, Parry, de plusieurs autres officiers de la garnison, et du père de la demoiselle. « Nous étions tous sans armes, dit M. Gaimard, qui en faisoit aussi partie, et généralement très-bien montés. M. le capitaine Parry, chef de la chasse, nous précédoit, suivi de la meute, qui étoit composée de seize à dix-huit chiens liés deux à deux. Lorsque nous fûmes arrivés près de Botany-Bay, ces animaux furent découplés, et s'élancèrent dans les champs, où nous les suivîmes au galop, en ayant soin de ne jamais les devancer; plusieurs chasseurs les excitoient par le son du cor. Bientôt les aboiements de la meute annoncèrent qu'elle avoit empaumé la voie, et je vis peu de temps après passer non loin de moi un kanguroo, qui, par une fuite précipitée, tâchoit de se sous-

(1) Ce dernier navire, avons-nous dit plus haut, commandé par le capitaine P. P. King, étoit employé à l'exploration des côtes de la Nouvelle-Hollande.

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Décembre.

traire à la dent redoutable de ses persécuteurs. Le terrain offroit une pente peu rapide, et je fus très-surpris de voir courir ce kanguroo en s'appuyant un peu sur ses pattes de devant; d'après ce que j'avois remarqué dans le parc du gouverneur à Sydney, je m'imaginois que son allure habituelle à la course eût été par sauts et par bonds. Pour cette fois il disparut, et les chiens ne purent l'atteindre; mais peu de temps après, ayant retrouvé la piste, ils le poursuivirent de plus belle. Nos chevaux franchissoient au grand galop les arbustes et les ruisseaux que nous rencontrions, et notre jeune Anglaise n'étoit pas la moins intrépide. Arrivé sur les rivages de Botany-Bay, non loin du lieu connu sous le nom de *Jardin des Français*, le malheureux kanguroo, toujours pressé par la meute, et sur le point d'être atteint par elle, voulut chercher un refuge dans les flots: mais ce fut en vain; inhabile à la nage, il fut saisi et mis promptement à mort. On en coupa je ne sais quelle partie, le bout de la queue, peut-être, et on la plaça aussitôt sur le chapeau de notre jeune amazone, qui assistoit probablement à cette chasse pour la première fois. Lorsque nous fûmes arrivés à Botany-Bay: *Comment trouvez-vous ce pays!* me dit M. le commissaire aux enquêtes Bigge. — *Je trouve*, lui répondis-je, *que les jardins de M. Banks ne sont pas aussi fertiles que je l'avais imaginé d'après le récit de ses aventures* (1). Il convint qu'en effet cet excellent observateur a dû être trompé par les apparences.

Comblé d'attentions et de politesses par une foule de personnes de la haute société de Sydney, je voulus à mon tour les réunir à bord de *l'Uranie*, et faire preuve au moins de bonne volonté pour leur témoigner ma gratitude. A la suite d'une aussi longue navigation, dépourvu de beaucoup de choses indispensables pour traiter dignement mes honorables convives, j'osai compter sur leur indulgence. J'avois espéré que M. et M.me Macquarie m'honoreroient de leur présence; mais le mauvais état de la santé du premier le retenant encore à Parramatta, nous fûmes privés de cette faveur. Le 13 décembre, jour fixé pour mon modeste festin, le gaillard d'arrière de la corvette se trouva décoré avec élégance par les soins de MM. Requin, notre commis aux revues,

(1) *Voyez* la relation de Banks, dans le premier voyage de Cook.

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Décembre.

et J.ques Arago, dessinateur de l'expédition. La réunion, dont mon état-major fit partie, fut nombreuse et très-animée: on se mit à table à quatre heures. La musique du régiment de la colonie joua des fanfares, et au dessert on porta plusieurs toats; ceux des souverains respectifs de l'Angleterre et de la France furent accompagnés chacun d'une salve de vingt-un coups de canon. Des danses qui eurent lieu après le repas, embellirent et remplirent la soirée.

Le 14, M. Gaimard revint d'une course qu'il avoit faite en commun avec MM. Guérin, Ferrand, Fabré et Gabert, aux bourgades de Windsor et de Richmond, bâties près de la rivière Hawkesbury. Je partis en même temps pour me rendre à Elisabeth-Farm (1), près de Parramatta, où m'avoit invité M. John Mac-Arthur, l'un des plus respectables et des plus riches agronomes de la colonie. Cette jolie maison de campagne, située à très-peu de distance de la ville, nous parut offrir tout ce qu'une élégante et sage économie permettoit de réunir de plus convenable. Père d'une famille nombreuse non moins remarquable par son urbanité que par le ton d'excellente éducation qui la distingue, M. Mac-Arthur me fit examiner avec beaucoup de détails l'étendue de ses cultures, leur diversité, en un mot toute son exploitation agricole. Parmi beaucoup d'arbres et de plantes d'Europe, je remarquai un olivier magnifique, déjà fort grand et couvert de fruits; le liége, le câprier, et une espèce particulière de vigne qui n'a pas comme les autres l'inconvénient d'être piquée par l'espèce d'insecte qui fait si souvent avorter ici l'espérance des vignerons. Une seconde ferme nommée *Camden*, plus considérable que celle-ci, et appartenant au même propriétaire, est située près des bords de la rivière Nepean, dans les plaines de Cow-Pasture (pl. 93), et contient la plus grande partie des troupeaux de moutons mérinos élevés par ses soins et par ceux de ses fils; la totalité ne se montoit pas alors à moins de 6636 de ces animaux, dont moitié étoit de race pure.

Avant de retourner à Sydney, où mes occupations obligées ne devoient plus désormais me retenir long-temps, j'allai rendre visite à M. Hannibal Mac-Arthur, dont la femme, sœur de M. le capitaine P. P. King,

(1) Indiquée sous le nom *M.c Arthur*, sur notre planche 93; celle de M. Hannibal Mac-Arthur, nommée *Vineyard*, se trouve en face, sur la rive gauche de la rivière de Parramatta.

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Décembre.

est doublement intéressante par ses qualités personnelles et par une famille charmante élevée par ses soins; je vis aussi le respectable M. Palmer, ancien commissaire général de la colonie. Enfin j'allai prendre congé de mes honorables amis M. et Mme Macquarie; je ne pus voir que cette dame, son mari étant retenu au lit par ses souffrances. Après avoir reçu avec affabilité et modestie la vive expression de mes remerciemens, elle s'empressa de me parler, à ma grande surprise, du vol de mon argenterie. M. le gouverneur, me dit-elle, regardoit comme juste que j'en fusse indemnisé sur la caisse de l'administration, soit en effets de même nature, soit en une somme équivalente; attendu, selon lui, que c'étoit à la négligence de la police qu'on devoit imputer cette perte. Malgré son insistance, je refusai de me laisser convaincre, mais ne m'en montrai pas moins sensible à tant de délicatesse et de générosité. Ce ne fut pas sans un sentiment profond de regret que je quittai cette maison respectable, où tant de motifs eussent pu me retenir encore, mais que de trop impérieux devoirs m'obligeoient d'abandonner promptement.

De retour à Sydney, mes officiers et moi nous allâmes dîner le 15 chez M. Bigge. Nous assistâmes, aussi en commun, le lendemain, à un second grand bal donné par M. Wylde.

M. Field, dont l'active obligeance ne pouvoit se démentir un seul instant, voulut bien m'accompagner dans tous les établissemens publics où des explications m'étoient nécessaires. C'est ainsi que nous vîmes ensemble le bagne des convicts, la banque de Sydney, le magasin des vivres et effets du gouvernement, les ateliers généraux, et quelques autres monumens non moins dignes d'intérêt. La course que nous fîmes ensemble au phare de l'entrée du port, en admirant les effets pittoresques et bizarres du paysage qui bordoit la route qui y conduit, course suivie d'une promenade jusqu'à Camp-Cove, qui en est voisin, me permit encore, à la veille de notre séparation, de passer près de lui quelques heures profitables, de même que toutes celles qu'il m'avoit consacrées, et que j'aimerai toujours à me rappeler comme les plus douces dont j'aie joui durant mon voyage.

Cependant on disposoit tout à bord pour notre prochain départ;

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Décembre.

j'avois fait mes visites d'adieu; la maison du bon M. Field étoit la seule que je fréquentasse encore, quand je reçus du secrétaire général de la colonie, M. Campbell, une lettre écrite par ordre du gouverneur. Elle contenoit de nouvelles et pressantes instances pour me faire accepter un paquet d'argenterie qui l'accompagnoit, en dédommagement du vol de la mienne. Je rendis le paquet sans l'ouvrir; et motivant un refus que m'imposoit ma propre conviction, je m'efforçai, dans ma réponse, d'exprimer avec chaleur combien je savois, au reste, apprécier la noblesse du procédé dont j'étois l'objet.

Parmi les nombreux articles de ravitaillement qui furent embarqués, se trouvoient une vache laitière et son veau, deux chèvres et douze moutons, dont M. le gouverneur voulut bien me faire présent pour ma table; de plus, six caisses de jus de limon destinées à-la-fois pour l'état-major et pour l'équipage de la corvette.

L'expédition dut, en outre, aux bontés de M. John Mac-Arthur, un couple de béliers mérinos de la race perfectionnée de la Nouvelle-Hollande, que je lui avois demandés, dans l'espoir de l'introduire en France. Pour l'immense avantage qu'il nous faisoit en nous concédant un aussi précieux trésor, il ne voulut recevoir aucune espèce de dédommagement. « J'espère, » m'écrivoit-il en me les adressant, que ces animaux pourront être en » France d'un aussi grand prix qu'ils paroissent devoir le devenir dans » cette colonie naissante. Si ce vœu se réalise un jour, je me croirai fort » dédommagé du sacrifice momentané que je fais en ce moment, et je » m'estimerai heureux d'avoir pu reconnoître par-là quelques-unes des » politesses et des prévenances dont mes fils et moi nous fûmes l'objet » lorsque nous visitâmes votre belle patrie. »

Le 25, à peine la marée fut-elle favorable, que nous en profitâmes pour mettre à la voile: la brise nous étoit contraire; en sorte qu'obligés de louvoyer pendant une grande partie de la journée, nous ne pûmes doubler les pointes extérieures de l'entrée du port qu'à deux heures et demie du soir.

J'avois été prévenu que des convicts déserteurs chercheroient probablement à se cacher à bord, et à s'échapper ainsi de la colonie. Je fis faire en conséquence des recherches minutieuses, et l'on parvint en

Digitized by Google

Séjour à Port-Jackson. 1819. Décembre.

effet à découvrir une de ces personnes que je renvoyai à terre dans le bateau du pilote. Pendant que je louvoyois dans le goulet, plusieurs hommes qui se disoient déportés Irlandais approchèrent de la corvette, et me demandèrent avec instance de les recevoir, ce que je refusai. Je savois qu'un assez grand nombre de ces condamnés vivent dans les bois du voisinage, et que, venant solliciter la pitié des capitaines de navire, ils parviennent souvent de la sorte à se soustraire au châtiment auquel ils ont été condamnés.

§. III.

Excursion à la ville de Bathurst (1).

Avant de réunir, selon notre usage, les documens qui ont été le fruit de notre dernière relâche, il nous reste à présenter l'histoire de la petite expédition que nous avons faite à Bathurst; ce sera l'objet de ce paragraphe.

Les renseignemens que nous reçûmes de M. Field; ceux qu'il nous fit donner par M. Oxley, arpenteur général de la colonie; les facilités qu'à sa sollicitation nous obtînmes aussi de M. le gouverneur, nous permirent d'espérer que notre voyage seroit heureux et point trop pénible. Prêt à se mettre en campagne, notre équipage se trouva composé de trois chevaux de selle, de deux autres chargés de notre bagage en vivres, munitions de chasse, papier pour les plantes, boîtes à oiseaux et insectes, &c.; enfin, de deux guides, et d'un matelot qui devoit nous servir d'interprète.

Partis de Sydney le 27 novembre, nous arrivâmes le même jour à Parramatta, et nous nous rendîmes chez le gouverneur, qui daigna s'informer lui-même des dispositions qui avoient été prises pour assurer le résultat de notre voyage, et donna ordre à M. Lawson, commandant de Bathurst et des établissemens situés au-delà des Montagnes-Bleues, de nous accompagner dans cette excursion, et de faciliter nos recherches scientifiques par tous les moyens qui étoient à sa disposition.

(1) Relation par MM. Quoy, Gaudichaud et Pellion.

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Novembre.

Arrivés au sommet de Prospect-Hill (planche 93), nous fîmes une petite pause pour y jouir du panorama le plus ravissant. De ce point si heureusement situé, on apercevoit dans l'Ouest la chaîne majestueuse des Montagnes-Bleues, qui, formant un rideau de verdure, terminoit l'horizon depuis le Nord-Est jusqu'au Sud-Ouest; au Nord, et pour ainsi dire à travers les collines qui régnoient entre ces montagnes et nous, l'œil, après avoir franchi quelques vallées, arrivoit enfin aux fertiles plaines de Windsor, et se perdoit dans leur immensité; le Sud, moins favorisé, le cède de beaucoup à la partie de l'Est, où quelques points de la route de Parramatta à Sydney, et Parramatta lui-même, forment un des plus agréables tableaux qui puissent charmer les yeux.

M.me Lawson, chez laquelle son mari nous conduisit, nous fit les honneurs de sa maison avec autant de grâce que de politesse; le plaisir qu'elle parut prendre à nous recevoir n'eut rien de composé, et ne fut même pas troublé, lorsque M. Lawson lui apprit qu'il venoit d'être chargé par le gouverneur de nous accompagner à Bathurst; cependant l'embarras des moissons qui commençoient alors, la surveillance continuelle d'une grande propriété, la direction de nombreux convicts paresseux et voleurs, tout cela restoit entièrement à la charge de cette dame.

Nous prîmes congé d'elle le lendemain, et gagnâmes à travers les bois la grande route de l'Ouest (pl. 93), dont nous n'étions pas très-éloignés. Il y avoit à-peu-près deux heures que nous étions en marche, lorsque M. Pellion, ayant mis pied à terre pour tirer un oiseau qui lui paroissoit curieux, épouvanta tellement son cheval, que cet animal prit le grand galop, et disparut bientôt dans la forêt; il emportoit avec lui, dans une boîte fixée à la selle, une foule de choses fort utiles, telles qu'un horizon artificiel, du papier à dessiner, des crayons, des couleurs, &c. Après de longues et minutieuses recherches, nous nous vîmes enfin forcés d'abandonner cette monture, que nous n'avions plus d'espoir de rattraper.

Nous perdîmes ainsi quelques heures précieuses, et un cheval qui ne l'étoit pas moins. M. Lawson prit le seul parti qui restoit, celui d'inviter quelques fermiers du voisinage à tâcher de découvrir les traces de notre déserteur.

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Novembre.

En continuant notre route, un de ces arbres que les Anglais appellent *white-gum* [*eucalyptus mammifera*], fut aperçu brûlant dans toute sa longueur, et ne formant plus qu'un seul charbon ardent.

Le pays que nous parcourûmes est beau et plat, et la route très-agréable; les mimosas qui y abondent forment de chaque côté une haie qui repose la vue par l'élégance du feuillage, et dont les fleurs répandent dans l'air la plus suave odeur.

Cependant le ciel s'étoit couvert, et tout nous présageoit une bourrasque prochaine; le tonnerre, qui ne tarda pas à se faire entendre, se rapprocha très-vîte de nous, et fut bientôt suivi d'une averse qui nous accompagna jusqu'au premier poste militaire (Penrith) qu'on rencontre sur la route.

M. Lawson, croyant pouvoir devancer l'orage, partit au grand galop, après nous avoir fait signe de le suivre; mais au bout de quelques minutes nous étions déjà traversés par la pluie, et ce ne fut qu'un quart d'heure après que nous pûmes atteindre l'abri desiré.

De Penrith nous allâmes passer la nuit à *Régent-Ville,* campagne de sir John Jamieson, médecin des armées navales de S. M. B., &c., qui possède sur la bande orientale de la Nepean des propriétés considérables et très-fertiles. La rivière, au bas de sa charmante habitation, est large de quatre-vingts à cent pieds, et en a quinze à dix-huit de profondeur : son cours est tranquille; ses eaux pures et fraîches abondent en excellens poissons.

Jusque-là nous n'avions rencontré qu'un sol peu arrosé, dont une partie seulement paroissoit susceptible de culture; mais, de chaque côté de la Nepean, nous vîmes se développer un terrain uni, où les arbres étoient gigantesques, et, quoique nombreux, assez espacés pour laisser des intervalles où croissoient une multitude de graminées formant une magnifique prairie naturelle. La Nepean, dans ses débordemens, augmente la fertilité des plaines qu'elle arrose en y déposant son limon, faveur qu'elle fait trop souvent payer par d'assez grands ravages.

Après le dîner, servi avec un luxe d'argenterie que nous nous attendions peu à rencontrer dans ces lieux naguère sauvages, sir John Jamieson proposa une partie de promenade en canot, que M. Gaudichaud

Digitized by Google

accepta. Ils allèrent visiter l'embouchure de la rivière Warragamba (pl. 93 et 96), qui se jette dans la Nepean à quelque distance au Sud de Régent-Ville, et ils y jouirent de la vue la plus pittoresque.

Incursion à Bathurst. 1819. Novembre.

Le lendemain, notre hôte voulut nous accompagner jusqu'au pied des Montagnes-Bleues, et nous décida à traverser la rivière en face de sa maison, tandis que nos chevaux et nos bagages iroient prendre la grande route par le gué d'Ému [*Emu ford*], où l'on passe ordinairement la Nepean. Nous fûmes bientôt à l'autre bord, et dans cette belle plaine des Émus [*Emu plains*], si renommée par sa fertilité. M. Jamieson nous proposa d'aller visiter le petit village qu'habitent les convicts chargés de la culture de cette réserve du gouvernement; il se compose de vingt-cinq à trente cabanes, où sont réunis cent quarante hommes, sous la direction d'un intendant des travaux, convict lui-même.

Nos bagages tardoient beaucoup à nous rejoindre : M. Gaudichaud suivit pendant quelque temps la route du côté du Nord, pour aller au-devant d'eux; on craignoit que quelque accident ne leur fût arrivé au passage de la Nepean. Après un mille environ de marche, il rencontra notre petit convoi, et vit avec surprise qu'il y manquoit encore un cheval. On lui apprit que, dès le grand matin, M. Jamieson avoit jugé convenable d'envoyer un homme à cheval à la recherche du fugitif de la veille, et que ni l'un ni l'autre n'ayant encore reparu, c'étoit ce qui avoit si fort retardé le départ de nos gens. M. Jamieson, s'apercevant de loin que sa trop officieuse sollicitude avoit mal réussi, s'empressa de prendre congé, afin d'éviter toute explication.

Ce nouveau contre-temps ajouta beaucoup aux difficultés de notre position. M. Lawson, pour qui la tâche de nous accompagner étoit, il faut en convenir, assez désagréable, parut pencher pour la discontinuation de notre petit voyage : il nous parla des difficultés du chemin, de la longueur de la route, de la mauvaise nourriture, de la pluie, et du défaut de gîtes; mais quand il nous vit bien décidés à atteindre le but de notre mission, fût-ce même à pied, notre résolution ébranla la sienne, et il ne s'occupa plus que des moyens de diminuer les désagrémens auxquels nous nous trouverions forcément exposés.

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Novembre.

Une heure après avoir abandonné les bords de la Nepean, nous parvînmes à la base des Montagnes-Bleues, où nous nous enfonçâmes dans un chemin aussi bien entretenu que bien tracé; ses rampes successives dirigées dans un sens ou dans l'autre, s'infléchissoient selon que l'exigeoient les dispositions du terrain, mais s'élevoient toujours insensiblement. Les arbres voisins de cette route magnifique sont grands, et en général fort espacés entre eux: à côté des eucalyptus croissent plusieurs espèces de casuarinas, des persoonias, des exocarpus, des mélaleucas, des mimosas, &c.

Dans le voisinage du second poste militaire [Spring-Wood], croissent les plus beaux arbres que nous ayons vus dans ces contrées. La route qui y conduit s'ouvre au milieu de vastes forêts, où l'on marche sous des dômes de verdure du plus agréable effet. Nous remarquâmes que tous ces arbres étoient noircis dans leur longueur, circonstance due à ce que les sauvages aimant à mettre le feu aux herbes et aux broussailles qui embarrassent leur route, l'incendie se communique souvent à l'écorce filamenteuse des plus grands végétaux, qui brûlent alors sans que leur tige en soit aucunement entamée et sans nuire à la végétation de leurs cimes. La même richesse de produits ne se présente cependant pas sur tous les points de cette route; la crête des montagnes offre çà et là, suivant les sinuosités qui s'y rencontrent, des changemens notables dans le sol ainsi que dans les végétaux qu'il nourrit. Ici l'on quitte les forêts pour retrouver cette belle végétation des plaines, d'autant plus remarquable, que souvent un terme de comparaison subit en fait plus vivement sentir toute la magnificence.

C'est dans un de ces agréables réduits que nous vîmes pour la première fois de malheureux habitans de ces hautes régions : ils n'étoient alors que deux (pl. 101); l'un étoit un vieillard malade, couché sur des peaux de kanguroo, près d'un feu, et qui recevoit les soins d'un homme plus jeune.

M. Lawson reconnut ce vieillard pour être *Karadra,* chef suprême ou roi de cette partie de la montagne. Nul, selon lui, ne s'étoit montré plus dangereux pour les Anglais, dont un grand nombre avoient péri sous ses coups, sans que jamais on eût pu le prendre sur le fait. Depuis longtemps, au reste, cet homme montroit pour les colons des dispositions

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Novembre.

paisibles; il les servoit même, soit en faisant la guerre aux sauvages de l'intérieur, quand ceux-ci vouloient s'approcher de la Nepean, soit en prévenant les postes anglais de leur marche, s'il n'étoit pas assez fort pour les repousser sans assistance étrangère, soit enfin en servant de guide aux troupes anglaises lorsque des tribus ennemies se répandoient dans le pays pour y commettre des déprédations.

Nous priâmes le plus jeune de ces sauvages d'aller nous chercher une gourde d'eau fraîche, ce qu'il fit aussitôt; nous les quittâmes ensuite après leur avoir fait quelques présens.

Peu de temps après notre arrivée à Spring-Wood, lieu désigné pour passer la nuit, un homme nous ramena le cheval dont M. Jamieson avoit disposé le matin, et annonça qu'on n'avoit pu retrouver l'autre. La température étoit froide, et nous nous chauffâmes avec plaisir au grand feu que faisoient les soldats gardiens de ce poste militaire; nous soupâmes avec du thé et de la viande salée.

Quelque contrariété que dût éprouver M. Lawson en s'éloignant de chez lui à une époque si peu opportune, elle ne diminuoit en rien ses complaisances. Nous dûmes à son adresse le plus grand nombre des oiseaux qui furent tués pendant la route; très-souvent aussi il descendoit de cheval pour montrer à M. Gaudichaud les plantes qu'il croyoit nouvelles pour lui; enfin, lorsque nous fûmes réduits à une seule monture, il nous offrit la sienne, et soutint qu'il préféroit aller à pied. Tant d'égards et de prévenances, joints aux politesses dont nous avons été deux fois l'objet sous son toit hospitalier, nous ont pénétré de la plus vive gratitude.

Spring-Wood est un lieu très-abondant en gibier de toute espèce. Ses bois élevés sont l'asile de grands phalangers volans, dont les fourrures douces et soyeuses offrent des teintes diversement nuancées : les oiseaux n'y sont pas moins nombreux; et sans compter la famille si éclatante des perruches, il suffit de citer le magnifique manura, ou faisan à queue de lyre, qui est ici assez commun. Un autre oiseau, qu'on trouve très-fréquemment dans ces contrées, est celui dont le chant ressemble au son harmonique d'une clochette fortement tintée : c'est le soir qu'il se fait entendre, et que nous prenions plaisir à l'écouter. Déjà, pendant notre séjour à la baie des Chiens-Marins, nous avions ouï ce bruit métallique,

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Novembre.

sans avoir pu nous procurer le petit musicien qui le produisoit; plus heureux cette fois, nous réussîmes à en enrichir notre collection.

Le 30 novembre, à huit heures du matin, nous continuâmes à suivre la route qui est tracée sur le sommet de Kings-Table-Land (pl. 92). Bientôt nous vîmes le terrain changer de nature, et le chemin, quoique toujours bien entretenu, devenir un peu moins commode, à cause des inégalités du sol. Les masses de grès se montrent ici presque par-tout à nu; la végétation est languissante; et au fond d'immenses vallées, à droite et à gauche, s'élèvent ces murailles de roche verticales et naturelles, barrières long-temps insurmontables, et qui firent échouer un si grand nombre d'entreprises destinées à chercher un passage au travers des Montagnes-Bleues.

Après avoir franchi, sur un pont de bois, un précipice fort escarpé, nous découvrîmes devant nous, près du chemin, un monceau de pierres surmonté d'une perche; monument rustique qui indique le terme des courses aventureuses de M. Caley, botaniste anglais, à une époque où la grande route que nous parcourions d'une manière si facile n'avoit point encore été tracée.

Les sauvages errent quelquefois en chassant dans ces montagnes solitaires, et plus d'un voyageur a été victime de leurs sagaies meurtrières. Il nous arriva même souvent d'exciter à cet égard la sollicitude de M. Lawson, lorsque, invités par la beauté du site ou le desir de poursuivre quelque animal curieux, nous descendions de cheval, en nous écartant de la route, pour chasser ou pour herboriser.

Il faisoit nuit depuis long-temps, lorsque nous atteignîmes l'extrémité d'une montagne qui, se terminant brusquement, nous offrit un précipice dont l'obscurité ne nous permit de distinguer ni la profondeur ni l'étendue; plusieurs rampes rapides, dont une n'a pas moins de 35° d'inclinaison, nous en facilitèrent la descente, et, après un quart d'heure de marche, nous nous trouvâmes dans une plaine marécageuse (Regent's glen), où la vase et l'herbe mouillée cédoient à chaque instant sous nos pas.

Le temps cependant étoit superbe, la température douce; la lune, à demi voilée, répandoit assez de lumière pour éclairer nos pas; le silence absolu qui régnoit dans ces vastes solitudes invitoit à la méditation. Re-

Digitized by Google

portant nos pensées vers le continent américain, nous ne pouvions manquer de trouver une grande différence entre les forêts que nous parcourions en ce moment et celles du Brésil : là, au bruit du jour succédoit le bruit de la nuit; dès que le chant des oiseaux avoit cessé, commençoient les coassemens monotones des grenouilles-mugissantes et les éclats de voix de la terrible alouate; des myriades d'insectes déceloient leur présence par des bruissemens divers et confus; ceux que la nature a doués de la phosphorescence faisoient briller une lueur douce et fugitive au milieu des ténèbres de leurs retraites impénétrables à la clarté céleste. Ici, tout étoit silencieux; le battement alternatif des pas de nos chevaux étoit l'unique son qui vînt frapper nos oreilles; taciturnes, nous tenant écartés les uns des autres, nous n'osions troubler ce calme religieux qui sembloit appeler le recueillement.

Incursion à Bathurst. 1819. Novembre.

A minuit, l'aboiement des chiens et la chute d'un torrent nous tirèrent de nos rêveries, et nous annoncèrent l'approche de quelque habitation; c'étoit en effet le troisième dépôt militaire, situé sur les bords de la rivière Cox. Ayant fait quinze lieues dans cette journée, et nos chevaux se trouvant très-fatigués, nous nous déterminâmes à passer dans ce lieu toute la journée du lendemain, ce qui nous permettroit aussi d'attendre nos bagages, qui n'avoient pu venir aussi vîte que nous.

En parcourant la campagne le 1.er décembre, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir d'un changement notable dans la constitution géologique du pays. A des masses énormes de grès avoit succédé un terrain granitique, et à une sécheresse excessive une agréable fraîcheur qu'entretenoient plusieurs courans d'eau.

Décembre.

La rivière Cox, qui ~~prend plus bas le nom de~~ se réunit plus bas à la rivière Warragamba (pl. 97 et 98), coule tout à côté du poste militaire près duquel nous étions stationnés; son cours est obstrué par de gros quartiers de roches granitiques qui s'opposent à la navigation.

Sur le soir, nos chevaux de transport arrivèrent. Celui de M. Pellion fut du nombre des nouveaux venus. La pauvre bête avoit été dévalisée de tout ce qu'elle portoit; heureux encore qu'on lui eût laissé sa selle.

Quittant le lendemain de bonne heure le poste de Cox, nous continuâmes à avancer vers Bathurst; et après avoir traversé successivement

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Décembre.

des vallées, des montagnes, et plusieurs petits ruisseaux, nous passâmes le pont jeté sur la Fish. Cette rivière arrose des champs très-agréables; mais quand elle déborde, cas qui paroît être assez fréquent, elle donne naissance à des marécages; tels sont ceux que nous vîmes dans la vallée Sidmouth. On fit halte sur les bords de cette rivière, dans une case construite en terre; il étoit alors trois heures après midi.

L'absence momentanée de l'interprète fit naître quelques difficultés pour communiquer avec notre guide; il nous parla de Bathurst, et nous crûmes entendre que bientôt il faudroit nous remettre en route pour ce lieu. Cependant M. Lawson prit un manteau, et, nous laissant là, courut aux montagnes voisines, suivi de M. Gaudichaud : empruntons à ce dernier le récit de la mésaventure qui fut la suite de notre séparation.

« Il y avoit près de deux heures que parcourant les environs de la case où nous avions fait halte, et nous trouvant sur un des points les plus élevés de ce canton, j'aperçus au loin MM. Quoy et Pellion, s'éloignant à cheval sur la route de Bathurst. Je répondis au cri qu'ils me firent, parce que comme eux j'avois compris que ce soir-là même nous devions nous rendre au terme de notre voyage. Mais quoique je priasse M. Lawson de rétrograder, ce ne fut cependant qu'un peu tard que nous arrivâmes au gîte; surpris de ne point y trouver nos chevaux préparés, j'en fis l'observation à M. Lawson, qui me répondit froidement qu'ils étoient à paître dans le marais, et qu'on devoit les y laisser jusqu'au moment de notre départ, qui auroit lieu le lendemain matin.

» Assuré par-là du malentendu, je remontai en hâte sur la montagne; mais ce fut en vain que j'essayai de faire entendre ma voix à mes compagnons abusés. Tourmenté de plus en plus par la pensée qu'ils auroient peut-être des risques à courir dans leur marche nocturne, je priai M. Lawson de me faire procurer un cheval qui me mît à portée de voler sur leurs traces, afin de les tirer d'erreur. Malgré mon impatience, il fallut me rendre à la justesse de son objection : c'est que les deux voyageurs seroient à Barthurst, avant qu'on eût pu, à l'heure qu'il étoit, ramener un cheval du pâturage et le préparer. Restoit la réflexion consolante que, voyant que nous tardions trop à les rejoindre, MM. Quoy

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Décembre.

et Pellion prendroient le parti de rétrograder. Sur ces entrefaites, ceux-ci cheminoient paisiblement par un assez beau clair de lune, sans se douter de l'agitation d'esprit à laquelle j'étois en proie. Mais bientôt un fort orage qui survint, les enveloppant tout-à coup d'épaisses ténèbres, mit un terme à cette douce quiétude : la crainte de s'égarer dans les forêts et d'y compromettre leur vie, les avertit qu'il étoit prudent de tourner bride. Ce ne fut qu'avec une extrême attention qu'ils réussirent à ne pas perdre de vue le sentier tracé; enfin la nuit avoit rempli la moitié de son cours, lorsqu'ils rentrèrent au gîte exténués de fatigue. »

Les débordemens de la rivière, nous dit-on, interceptent souvent les communications entre la station de Sidmouth et Bathurst pendant des quinzaines entières; et l'on y a vu, par de forts orages, la terre recouverte de douze pieds d'eau et plus.

Un oiseau qui ne se plaît que dans les prairies humides, et que nous n'avions point encore rencontré, fut ajouté à nos collections ; c'est une espèce de pluvier armé (1) : déjà, dans les montagnes, nous nous étions procuré de charmantes perruches et des cassicans, qui, les uns et les autres, y sont en grand nombre; l'espèce la plus commune étoit la perruche à bandeau rouge, qui, se nourrissant seulement des fruits de l'eucalyptus, exhale de tout son corps une odeur fortement aromatique..

Le 3 décembre, septième jour après notre départ de Sydney, nous quittâmes la station de Sidmouth, pour faire route à travers les plaines Macquarie ; du sommet des collines que nous parcourions, la vue pouvoit s'étendre au loin, et présentoit aux yeux la végétation la plus brillante.

Vers midi, M. Lawson nous engagea à faire un léger détour pour visiter une ferme qui lui appartient, et qui est située près de la rivière Campbell. Là, de gras pâturages, où paissent des troupeaux nombreux de bœufs et de moutons, tapissent les bords de cette rivière, sur laquelle se promènent des bandes de cygnes noirs. Nous reconnûmes ici, à des indices irrécusables, que les eaux montent quelquefois de quinze pieds au-dessus de leur niveau.

(1) Les Anglais nomment vulgairement cet oiseau *spur-winged plover;* c'est une espèce de *jacana* [parra, *Latham*].

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Décembre.

Bientôt notre vue put s'étendre sur les vastes plaines de Bathurst, dont l'aspect gracieux rappelle celui des belles campagnes de la Beauce; peu de temps après, la ville nous apparut aussi, et nous atteignîmes enfin le terme de notre excursion le même jour à quatre heures du soir.

C'est sur la rive gauche de la rivière Macquarie, formée de la réunion des rivières Fish et Campbell, et sur un point assez élevé pour être à l'abri des inondations, que la ville naissante de Bathurst est placée.

Nous y demeurâmes un jour entier. M. Lawson nous reçut et nous traita de son mieux dans la petite habitation assez agréable qu'il y possède.

Les plaines qui portent le nom de Bathurst occupent un espace de forme ovale, dirigé sensiblement du Nord au Sud, qui a une vingtaine de milles de long, et douze de large dans son plus grand diamètre. De foibles collines rendent légèrement onduleuse la surface du terrain, qui est presque par-tout entièrement dépouillé de bois, nudité qui produit un contraste remarquable avec les montagnes des environs couvertes de forêts.

Dans toute l'étendue de la plaine, nous observâmes une trentaine de maisons, distribuées à 120 personnes, dont les deux tiers sont groupées au centre de l'établissement principal; le reste est dispersé dans la campagne.

On comptoit alors dans cette plaine, nous a-t-on assuré, jusqu'à 23 000 moutons mérinos et un nombre égal de bêtes à cornes, dont une partie appartient au gouvernement; M. Lawson en possède 3 000 parmi les premiers et 300 parmi les secondes.

Ordinairement, le temps est assez beau à Bathurst; les vents d'Ouest y amènent, il est vrai, des orages, mais ils sont de peu de durée. Néanmoins, il y pleut quelquefois beaucoup, ainsi que dans les montagnes environnantes, pendant plusieurs jours de suite : la plupart des plaines et des vallées que nous avions parcourues, deviennent alors des lacs impraticables. La température nous parut être sensiblement la même que celle qu'on éprouve dans le midi de la France, à une époque correspondante : il n'est pas rare, assure-t-on, d'éprouver ici en hiver des froids assez vifs.

Digitized by Google

Nous quittâmes Bathurst le 5 décembre au matin; et reprenant la route que nous avions suivie en venant, nous ne fîmes qu'une seule traite jusqu'au poste de Cox, où notre arrivée eut lieu à une heure après minuit.

Incursion à Bathurst. 1819. Décembre.

Le lendemain, tout le monde fut sur pied de très-bonne heure. Il faisoit nuit la première fois que nous avions parcouru la fameuse rampe qui conduit au sommet du mont York; ce ne fut donc pas sans intérêt qu'il nous fut permis de contempler à loisir ce travail curieux par sa hardiesse et par l'intelligence qui a présidé à sa construction. M. Pellion fit de ce point de vue un dessin qui en retrace fidèlement le caractère (pl. 97). Pratiquée sur les flancs de la montagne, qu'elle entoure de ses replis, cette rampe a treize ou quatorze pas de large; son rebord extérieur, qui règne au-dessus d'un précipice affreux, est défendu par une balustrade en bois. D'énormes blocs de granit que les eaux semblent avoir minés par succession de temps, et qui, tantôt saillans et presque isolés, sont comme suspendus sur la tête du voyageur et la menacent de leur chute, tantôt se partagent pour laisser entre eux un étroit passage; des plantes en désordre, des arbustes morts et renversés, des abîmes où l'œil ne plonge qu'avec effroi; tout donne à ce lieu un aspect imposant et sauvage.

Bientôt une brume épaisse nous enveloppa entièrement, et nous traversa pour ainsi dire jusqu'aux os; nos chevaux étoient recrus : pour surcroît de disgrace, la nuit étant survenue, force nous fut de marcher presque au hasard, bronchant à chaque pas, et dix fois exposés à être mis en pièces sur les roches. Spring-Wood, que nous n'atteignîmes que vers minuit, fut pour nous un port de salut : là un énorme feu de plusieurs troncs d'arbres, allumé dans une cheminée immense, vint nous pénétrer de sa chaleur salutaire.

Le lendemain, 7 décembre, après un sommeil réparateur dont nous avions grand besoin, nos collections furent mises en ordre et emballées. Nous étions de bonne heure à Régent-Ville, où sir John Jamieson nous attendoit et voulut bien nous donner encore l'hospitalité.

Le jour suivant, après avoir pris congé de notre hôte, nous ramenâmes dans ses foyers notre guide obligeant, le bon M. Lawson, auquel

Digitized by Google

Incursion à Bathurst. 1819. Décembre.

nous ne pûmes que foiblement exprimer combien nous restions profondément pénétrés de ses attentions continuelles et de son inépuisable complaisance.

La route qui conduit de Prospect-Hill à Parramatta est ferrée et des plus belles; quoique extrêmement fréquentée, elle est tenue dans un état parfait de conservation : de chaque côté, des fossés reçoivent les eaux pluviales; et sur les points où elles pourroient former des mares incommodes, on a construit de jolis petits ponts, sous lesquels, au moyen de saignées, ces eaux s'écoulent dans les terres voisines.

Beaucoup de champs cultivés ou seulement défrichés avoisinent cette route. Enfin de jolies maisons champêtres, un paysage qui s'animoit, nous annoncèrent les approches de Parramatta.

Notre premier soin fut d'aller chercher des nouvelles de M. le gouverneur, et le remercier de la bienveillante prévoyance avec laquelle il avoit su pourvoir à tous nos besoins pendant notre longue promenade. Il étoit toujours indisposé ; M.me Macquarie vint seule nous recevoir, et nous força d'accepter un second déjeûner, avec une bonté et des témoignages d'intérêt dignes de tous nos éloges. Quoique nous fussions dans un triste équipage, elle vouloit absolument nous retenir pendant toute la journée au château. Nous obtînmes cependant la permission de retourner à Sydney; il étoit cinq heures du soir lorsque nous y arrivâmes, et nous eûmes enfin, après treize jours d'absence, le plaisir d'y revoir et d'y embrasser nos amis.

Ainsi se termina cette course pénible, qui nous laissa à peine le temps d'entrevoir un pays neuf et riche en productions naturelles, bien fait sans doute pour exciter le zèle et l'activité des observateurs futurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

Description d'une partie de la Nouvelle-Galles du Sud.

DEPUIS l'époque où se terminèrent les voyages de Baudin et de Flinders, les connoissances de détail sur le continent de la Nouvelle-Hollande se sont tellement multipliées, que les réunir toutes seroit aujourd'hui l'objet d'un travail étendu, que je n'ai ni le dessein ni le loisir d'entreprendre.

Sans parler de ce qui a été observé directement par mes compagnons de voyage et par moi, ni des documens inédits ou peu connus que nous avons recueillis nous-mêmes sur les lieux, j'ai compulsé divers ouvrages originaux dont plusieurs contiennent d'importans développemens. Parmi les opinions divergentes de leurs auteurs, j'ai dû apporter beaucoup de circonspection pour distinguer celles qui avoient pour base la raison et l'équité : ainsi, les uns, mus par un enthousiasme irréfléchi, ont tracé des convicts et de leurs descendans un tableau flatté outre mesure; les autres, au contraire, les ont peints avec des couleurs rembrunies et sous les traits les plus hideux.

C'est entre ces extrêmes qu'existoit la vérité : mais je sentois combien il me seroit difficile de déchirer entièrement le voile qui la déroboit à mes yeux, si un homme grave et instruit, unissant une connoissance intime des faits à cette rectitude de principes qui résiste à l'entraînement de la passion, ne venoit m'éclairer de ses avis. Le retour en Europe de mon excellent ami M. Barron-Field, m'a procuré cet avantage; il a bien voulu, autant par amour pour la science que par attachement pour moi, examiner et éclaircir tout ce qui me paroissoit sujet à controverse. C'est sur des élémens soumis à cette double critique qu'a été rédigé mon travail sur la Nouvelle-Galles du Sud. Toutefois ce n'étoit point assez : je sentois l'importance de le soumettre encore à l'épreuve d'une lecture générale, et M. Field, en remplissant cette nouvelle tâche, a eu la bonté de joindre au manuscrit les notes et les déve-

Digitized by Google

N. Galles du S. Description.

loppemens qui lui paroissoient nécessaires. J'ai enfin refondu le tout dans une rédaction unique.

De son côté, Mme Macquarie, femme de l'illustre gouverneur de ce nom, et long-temps la protectrice de l'école des aborigènes à Parramatta, en daignant répondre aux questions que je lui adressois sur les mœurs et les usages des sauvages de ces contrées, m'a mis à portée de connoître avec précision divers faits curieux qui font ressortir leur ceractère.

Les ouvrages étrangers que j'ai consultés sont en assez grand nombre. Je me bornerai à citer le Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, les Journaux des voyages d'Hunter et de ceux d'Oxley, dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande; le Tableau de la colonie anglaise de Port-Jackson, par Collins; les Voyages de White, Tuckey, Turnbull, Flinders, Reid, P. P. King et Evans; les Tableaux statistiques publiés par Wentworth, Curr, Man et Dawson; les Mémoires géographiques mis au jour par Barron-Field; les Résultats de l'enquête faite par ordre de la chambre des communes en 1812; les Rapports officiels, plus récens, de M. Bigge au comte Bathurst; la Collection complète de la Gazette de Sydney, depuis son origine jusqu'en 1826, &c.

v. t. v. p. 1621. Ce chapitre, destiné à la description de la partie de la Nouvelle-Galles du Sud qui avoit été colonisée jusqu'en 1825, sera partagé en cinq paragraphes : le premier traitera succinctement de la géographie du pays; le second, des observations de météorologie et de physique; le troisième, de la géologie; le quatrième, de la fertilité du sol et de ses productions naturelles et exotiques; le cinquième, des peuples sauvages de ces contrées. Dans les chapitres suivans, nous chercherons à donner une idée sommaire des colonies anglaises aux Terres-Australes, considérées sous leurs rapports historiques, industriels et administratifs.

§. Ier

Géographie.

Limites.

La partie de la Nouvelle-Hollande à laquelle les Anglais ont imposé le nom de New-South Wales [Nouvelle-Galles du Sud], s'étend depuis

Digitized by Google

le cap York au Nord, par 10° 37′ de latitude méridionale, jusqu'à l'extrémité Sud-Est du continent austral, sous le parallèle de 39° 10′; ses limites en longitude sont, d'une part, la côte orientale de cette vaste contrée, et, de l'autre, le méridien qui passe à 135° à l'Est de Greenwich [132° 40′ E. Paris]. Nous n'examinerons ici que la portion comprise entre la baie Moreton et le promontoire de Wilson (*voyez* pl. 91).

N. Galles du S. Géographie.

Plusieurs havres excellens se rencontrent dans cet espace; le plus intéressant est le Port-Jackson, siége principal de la colonie, et placé dans une position centrale; tous les vaisseaux de l'Europe pourroient y trouver un excellent abri. Découpé en une multitude d'anses et de baies plus ou moins vastes, il offre presque par-tout une navigation exempte de danger; la régularité du brassiage permet aux plus grands navires de s'approcher des rivages jusqu'à les toucher. Un foible récif cependant tient à la pointe Sud de l'entrée; mais il est apparent et facile à éviter : un autre partage en deux, à-peu-près également, le goulet qui conduit au fond du port; latéralement, et dans l'Ouest de ce danger, on ne trouve que quatre brasses d'eau, tandis qu'il y en a un peu moins de l'autre côté. Des pratiques se tiennent toujours, autant qu'il est possible, en dehors des passes, pour piloter les navires qui arrivent.

Ports et rades.

v. l. v. p. 1421.

L'anse principale, celle de Sydney, située à 5 milles dans le S. O. des pointes extérieures du havre, forme le port proprement dit. En face de ces pointes est un bras profond, fort découpé aussi, nommé *baie Hunter* et quelquefois *Middle-Harbour* [port du Milieu] : la navigation y est gênée par des bancs.

La pointe Bénelong forme l'extrémité orientale de Sydney-Cove; elle est basse, et doit être évitée par les navires qui veulent pénétrer tout-à-fait dans cette partie du port pour s'y réparer. Le mouillage ordinaire des bâtimens est entre Sydney et Neutral-Bay; on peut cependant jeter l'ancre sur tous les autres points de la rade.

Au Sud et très-près de Port-Jackson, Botany-Bay, enfoncement assez vaste, ne peut guère, à cause des hauts-fonds qui s'y rencontrent, offrir autre chose qu'une station peu abritée aux gros navires qui viendroient y chercher un mouillage. Broken-Bay vaudroit mieux; mais ce havre,

Digitized by Google

N. Galles du S. Géographie.

situé à 15 milles au Nord de Port-Jackson, n'est fréquenté que par les bâtimens coloniaux, ce qui a également lieu dans les ports Hunter et Stephens (pl. 91). En s'élevant à 31° 25′ de latitude, le port Macquarie, sur la barre duquel on n'a que de 8 à 11 pieds d'eau, ne peut admettre que des bâtimens d'un médiocre tonnage; quant à la baie Moreton, qui gît à 80 lieues marines plus au Nord, la quantité considérable de dangers que contient son enceinte, encore imparfaitement explorée, exige qu'on n'y pénètre qu'avec précaution.

Sans nous arrêter aux ports Hacking, Shoal-Haven et à la baie Bateman, fixons nos regards sur celle de Jervis, digne, sous tous les rapports, d'une plus grande attention. « Quoiqu'elle ne contienne l'embouchure » d'aucune rivière, dit A. Berry (1), on y trouve abondamment de l'eau » douce dans toutes les saisons de l'année. L'entrée est sûre et aisée; et » quoique son enceinte ne soit pas aussi magnifique que le Port-Jackson, » elle offre cependant de fort bons abris, et un mouillage supérieur à » beaucoup des meilleurs ports fréquentés du monde: le port de Cadix » même, si renommé dès la plus haute antiquité, ne sauroit lui être » comparé. Il doit donc, par les progrès probables de la colonisation, » devenir un jour le siége d'un établissement considérable. »

Tout-à-fait au Sud, et dans le détroit de Bass, le port Phillip, quoique vaste et d'un accès facile, n'est pas, à beaucoup près, d'un égal intérêt; la colonie qu'on y avoit établie naguère a même été retirée, à cause de la disette d'eau douce et du peu de fertilité du sol. Ces inconvéniens n'existent pas au Port-Western, au fond duquel une importante rivière a récemment été découverte; pour la commodité de la navigation, néanmoins, ce port exigeroit encore une exploration spéciale. Son gisement à portée des établissemens anglais de l'île Van-Diémen lui donneroit assurément une grande prépondérance.

Montagnes.

Le noyau de la colonie de Port-Jackson fut primitivement établi sur le territoire auquel on a imposé le nom de comté de Cumberland. Une chaîne de montagnes sauvages, fort abruptes, contourne presque dans tous les sens ce territoire, et forme avec le rivage de la mer une espèce de D

(1) Voyez *Geographical Memoirs on New-South Wales*, edited by Barron-Field.

Digitized by Google

immense. Ces hauteurs, fameuses dans le pays sous le nom de *Montagnes-Bleues*, furent, pendant près de vingt-cinq ans, un obstacle aux communications avec l'intérieur, que des hommes entreprenans et intrépides tentèrent vainement de franchir. Enfin M. le gouverneur Macquarie, sur quelques indices qui lui furent donnés, se décida à faire construire un chemin qui, par des rampes multipliées, s'élève jusqu'au sommet de l'une des crêtes, de 877 mètres de hauteur, nommée *Kings-Table-Land*, et se rend de là au mont York, qui n'en compte pas moins de 1 003 au-dessus du niveau de la mer; descendant ensuite par une route du même genre, on se rend dans les plaines qu'arrosent plusieurs rivières considérables, qui portent toutes leurs eaux vers l'occident. Cet événement digne de mémoire devint une ère nouvelle pour la colonie, et fut comme le signal des grandes et importantes découvertes qui devoient avoir lieu plus tard dans l'intérieur du continent austral.

N. Galles du S. Géographie.

Plusieurs autres chaînes, et les Montagnes-Bleues elles-mêmes, ont été depuis lors explorées avec des détails plus ou moins minutieux, que notre carte (pl. 91) fera suffisamment connoître; nous nous bornerons donc à en noter ici les points les plus élevés ou les plus remarquables. Sous ce double rapport, les *Alpes australiennes*, au Sud du 36e parallèle, occupent le premier rang : on les a vues couvertes de neige au cœur de l'été; elles ne doivent donc pas avoir moins de 3 000 mètres de hauteur. Le mont Warning, au Sud de la baie Moreton, paroît aussi très-élancé; mais on n'a point encore de mesures rigoureuses de ces masses gigantesques.

On en possède de plus exactes, prises avec le baromètre, de diverses autres montagnes de la colonie. Le piton nommé *Sea-View-Hill*, dans l'Ouest du port Macquarie, est un des plus saillans; il a sa cime à 1 829 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le mont Exmouth (1), dans Arbuthnot's range, a précisément la moitié en hauteur du point précédent, et le mont Cunningham, sur la bande septentrionale de la rivière Lachlan (pl. 91), ne compte que 152 mètres. On peut voir sur notre planche 92 le résultat de deux nivellemens dus à M. Oxley, arpenteur général de la colonie.

(1) Situé par 31° 13′ de latitude S. et 146° 24′ de longitude E. P. (*Voyez* pl. 92.)

Digitized by Google

N. Galles du S. Géographie.

Les Montagnes-Bleues, qui, sous le parallèle de Sydney, sont éloignées de 32 milles des bords de la mer, s'en approchent ensuite tout-à-fait, un peu au Sud du port Hacking, pour se reculer de nouveau à l'Ouest, après avoir atteint le bord septentrional de la rivière Shoal-Haven. L'apparence singulière de Pigeon-House et du mont Dromedary les rend plutôt remarquables que leur élévation.

Rivières.

Ce fut long-temps une opinion reçue, qu'à l'exception de la rivière des Cygnes, la Nouvelle-Hollande ne possédoit aucun grand courant d'eau; et même, après l'établissement des Anglais à Port-Jackson, on pensoit encore que les rivières y étoient fort rares, et sur-tout nullement propres à la navigation. Des recherches plus récentes et plus soigneuses ont montré le contraire; et si l'on jette les yeux sur notre planche 91, on verra combien le nombre de celles qu'on a découvertes, dans la colonie, étoit déjà considérable en 1825.

La première qui vient à la pensée, parce qu'elle est la plus anciennement connue, est cette fameuse Hawkesbury, qui, formée des eaux réunies de la Nepean et de la Grose, et recevant encore du côté du Nord deux bras secondaires désignés sous les noms de *Première* et de *Seconde branche*, va se jeter à Broken-Bay. Les Anglais la nomment quelquefois *Nil de la Nouvelle-Hollande;* et il faut avouer qu'elle a beaucoup de rapports avec le fleuve qui fertilise l'Égypte. Mais si les eaux de l'Hawkesbury, s'épanchant sans violence hors de leur lit naturel, répandent dans les campagnes voisines la fécondité et la richesse, il n'est pas rare non plus de les voir s'enfler soudain jusqu'à quarante ou cinquante pieds au-dessus de leur niveau, renverser tout ce qui se trouve sur leur passage, et, traînant à leur suite l'épouvante et la dévastation, engloutir dans une ruine commune les maisons, les fruits de la terre, les hommes et les bestiaux.

Les crues de l'Hawkesbury sont rapides jusqu'à l'instant où le débordement commence et que les vents soufflent du S. O. Quoique les inondations périodiques aient lieu pendant le mois de mars, les fortes pluies néanmoins en occasionnent encore à d'autres époques. Les eaux, en se retirant, laissent un limon éminemment végétatif qui amende le sol, mais qui trop souvent aussi étouffe les semences déjà confiées à la terre.

Digitized by Google

Les navires de 150 tonneaux peuvent remonter l'Hawkesbury jusqu'à Windsor, éloigné de 50 milles de Broken-Bay. Plus loin, c'est-à-dire, à 3 ou 4 milles au-dessus de la ville, on ne trouve plus que 5 à 6 pieds d'eau; par le travers de Richmond-Hill, la rivière cesse d'être accessible pour des embarcations un peu considérables; enfin toute navigation y est interceptée, dès qu'on est parvenu au confluent de la Nepean et de la Grose. N. Galles du S. Géographie.

Cette dernière, qui prend sa source dans les monts Caermarthen, a un cours rapide et impétueux, entrecoupé par des cataractes qui la rendent tout-à-fait innavigable.

Grossie par les tributs de plusieurs cours d'eau secondaires, au nombre desquels on compte la rivière Cox ~~ou~~ et la Warragamba, et quelques autres encore imparfaitement connues, nommées Wolondilly, Cookbundun et Wingeecarabee, la Nepean coule dans le comté de Cumberland, au pied des Montagnes-Bleues, après avoir pris sa source dans la partie méridionale des mêmes montagnes. Elle n'est navigable que par intervalles, et pour de foibles barques seulement.

Sujette aux mêmes inondations que l'Hawkesbury, la rivière de Parramatta, qui débouche dans la branche principale du Port-Jackson, n'occasionne cependant pas de si grands ravages; la plus forte crue de ses eaux, en effet, n'a jamais excédé 7 ou 8 pieds au-dessus de leur niveau. Des chaloupes peuvent la remonter depuis Sydney jusqu'à Parramatta. La partie qui coule au-dessus de cette dernière ville est très-peu fournie d'eau dans la saison de la sécheresse; mais des torrens, appelés *creeks* (1) par les Anglais, en augmentent singulièrement la masse, lorsque des pluies se déclarent.

Plusieurs courans accidentels du même genre, sous les noms de South-Creek, East-Creek, Ropes-Creek, &c., portent leurs eaux dans la ri-

(1) On distingue ici ces torrens en trois espèces : les premiers, ou *creeks* proprement dits, assèchent parfois tout-à-fait, ou ne laissent de distance en distance, dans le temps des chaleurs, que des lagunes où viennent se désaltérer les troupeaux du voisinage; d'autres, *fresh-water creeks* [torrens d'eau douce], sont des ruisseaux permanens qui, dans la saison humide, grossissent d'une manière considérable; ceux de la troisième espèce, nommés *salt-creeks* [torrens salés], sont des ravins, où l'eau de la mer pénètre, et que les pluies remplissent accidentellement à une hauteur plus ou moins grande.

Digitized by Google

N. Galles du S. Géographie.

vière Hawkesbury; d'autres, tels que Prospect-Creek, Cabramatta-Creek, Bunbury-Curan-Creek, Stone-Quarry-Creek, jettent les leurs dans la rivière George, qui se décharge enfin elle-même à Botany-Bay. Les eaux de ces divers torrens, aussi bien que celles de la plupart des puits (1) qui ont été creusés dans l'intérieur du comté de Cumberland, sont très-affectées par la nature alumineuse des couches à travers lesquelles a lieu leur filtration ou leur trajet. Sujette aussi à quelques débordemens, la rivière George est navigable pour des chaloupes jusqu'à la ville de Liverpool.

Les eaux de la rivière Cook sont salées jusqu'à la rencontre des ravins qu'on voit à son origine, et que les pluies font souvent déborder : ces ravins sont proprement ce que les Anglais nomment *salt-creeks* (*voy.* la note précédente).

Au fond du port Hunter vient déboucher la rivière ~~Paterson,~~ du même nom, (2) nommée également *Coal-River* par quelques colons; elle se grossit des rivières William et ~~Hunter~~ Paterson, avant d'arriver dans le havre où elle se termine. Les navires de 30 à 40 tonneaux peuvent s'y avancer jusqu'à la distance de 50 milles.

Si nous suivons encore la côte vers le Nord, nous trouverons d'abord la Manning, puis la rivière Hasting, qui verse ses eaux dans le port Macquarie; elle est navigable pour les chaloupes pendant l'espace de 12 milles à partir de son embouchure, c'est-à-dire, à-peu-près jusqu'à la hauteur de l'île Rawdon (pl. 92).

La plus considérable des rivières qui, jusqu'en 1825, avoient été découvertes à la Nouvelle-Galles du Sud, a reçu le nom de *rivière Brisbane;* elle porte ses eaux dans la baie Moreton, et peut être remontée à 50 milles par des embarcations tirant 12 pieds d'eau. Au point où elle cesse d'être navigable, sa largeur est encore d'environ 400 mètres. La dépression du pays observée du côté de l'Ouest, et la circonstance remarquable qu'il y a dans les eaux de la Brisbane la même espèce de poisson qui est particulière aux rivières qui coulent à l'occident des Montagnes-Bleues, ~~tout~~ avoient fait présumer, et cette conjecture ~~est~~ tout pour

(1) A Sydney, l'eau des puits, qui n'est pas à plus de 30 pieds anglais [$9^m,1$] de profondeur, n'est pas bonne, dit T. H. Scott; mais si ces puits sont creusés dans le grès, à 82 pieds [25^m], elle est alors excellente.

(2) Ces noms ont été permutés : Hunter s'est appelé Paterson et Paterson Hunter.

Digitized by Google

M. Field une presque certitude, que la Brisbane a une communication, au moins indirecte, avec quelques courans d'eau occidentaux éloignés, quoique non certainement avec les grands marais où va déboucher la rivière Macquarie. Le cours prolongé de la Brisbane, de l'Ouest à l'Est, au travers d'un pays plat qui ne fournit aucun dépôt siliceux, et l'existence des bancs de gravier qui obstruent une portion de son cours, portent encore à croire qu'une rivière tributaire, un peu importante, s'avance de quelque terre élevée du voisinage, et probablement de la chaîne qui se montre au Sud du mont Warning.

N. Galles du S. Géographie.

Plusieurs autres rivières ont été découvertes sous le 31.e parallèle: les plus remarquables sont, d'abord, la rivière Apsley, où se voient la magnifique cataracte de Bathurst, ayant 72 mètres de chute perpendiculaire, et celle de Beckett, qui en a près de 46; ensuite les rivières Peel, Field, York, Castlereagh, Morrissett, et quelques autres de moindre importance ou moins connues. On ignore encore précisément où débouchent tous ces courans d'eau, ainsi que la multitude de ceux qui, prenant naissance dans la chaîne des montagnes au Sud des plaines de Liverpool, coulent dans diverses directions. Toutefois, il ne paroît pas douteux que les deux rivières Castlereagh et Morrissett aillent se perdre dans les grands marécages où aboutit la rivière Macquarie.

Cette dernière, formée de la réunion des rivières Campbell et Fish (1), qui ont l'une et l'autre leur source dans l'Ouest des Montagnes-Bleues, est intéressante par la longueur et la profondeur de ses eaux. La direction générale de son cours est vers le N. O., à travers un pays fertile; le nombre des ruisseaux ou des rivières secondaires qui s'y jettent est considérable; une cataracte, de cinq pieds d'élévation seulement, se rencontre par 31° 55′ de latitude, et de forts *rapides* par celle de 32° 40′. En-deçà et au-delà de ces points, la navigation, pour de grandes barques, est très-facile, puisque, en-dessous de la cataracte dont j'ai parlé, on a encore un brassiage variable de 6 à 30 pieds. Les fortes pluies font souvent déborder cette rivière, et portent ses eaux à 40 pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Enfin, après avoir parcouru un espace

(1) Il ne faut pas confondre cette rivière avec celle de *South-Fish*, qui coule dans le S. O. du lac George, ainsi que nous le dirons bientôt.

Digitized by Google

N. Galles du S. Géographie.

d'environ 77 lieues marines, la rivière Macquarie arrive dans les marécages dont il a été parlé plus haut, et qui ont été jusqu'ici tout-à-fait impraticables.

A vingt lieues environ du point où commence la rivière Macquarie, se trouve du côté de l'O. la source d'une autre rivière fort singulière, qui porte le nom de *Lachlan*. Elle se dirige sensiblement de l'Est à l'Ouest, traverse des plaines marécageuses, au milieu d'un pays maigre et parfois tout-à-fait stérile, et va, par un cours de plus de 230 milles, déboucher dans de vastes marais semblables et peut-être réunis à ceux où se perd la Macquarie, mais dont on n'a pu jusqu'ici connoître les limites. Pendant un trajet aussi long, cette rivière n'est pas navigable, et presque aucun ruisseau ne vient s'y réunir; elle est cependant sujette par intervalles à de grandes inondations, provenant de l'accumulation des eaux pluviales. Il paroît qu'après de longues sécheresses, la Lachlan n'est plus qu'une suite d'étangs liés entre eux par de foibles filets d'eau.

Un peu au Nord de la baie Jervis coule la rivière Shoal-Haven, qui débouche dans le havre du même nom. Des navires de vingt tonneaux peuvent la remonter jusqu'à la distance de 20 milles, où un long *rapide* empêche de naviguer plus loin. La marée se fait sentir jusque-là, et tout annonce que cette rivière est sujette à de fortes inondations périodiques.

Au S. O., et à peu de distance du lac George, les rivières South-Fish et Morumbidgee dirigent leur cours au N. O.; la connoissance encore imparfaite qu'on en avoit en 1825, est due à des voyageurs modernes. La petite rivière Pigeon-House débouche à la mer, un peu au Sud de la montagne de ce nom; de légers bateaux peuvent s'y avancer à quelque distance.

Les trois rivières Hume, Howel et Goulburn, ont été découvertes depuis peu entre les 36.e et 37.e parallèles. La première, qui est la plus considérable, coule de l'E. à l'O. et au N. O., après avoir pris sa source dans la chaîne des Alpes australiennes; elle paroît sujette à de forts débordemens. Ainsi que beaucoup d'autres, le cours de ces rivières reste à étudier.

Au fond du Port-Western, et en face de l'île des Français, qui oc-

Digitized by Google

cupe une partie de son enceinte, vient aboutir une grande rivière, que tout annonce devoir être navigable; elle prend sa source à une chaîne de montagnes situées plus à l'Est.

N. Galles du S. Géographie.

Les plus grands lacs d'eau douce de la Nouvelle-Galles du Sud connus jusqu'ici, sont le lac George et le lac Bathurst, qui gisent l'un et l'autre sous le 25.e parallèle: le premier est élevé de 652 mètres et le second de 645 au-dessus du niveau de la mer. Il y en a quelques-uns sur les bords de la rivière Lachlan, qui communiquent avec elle; le *Régent* est le plus vaste. Plus au Sud, on rencontre encore le lac Burrah-Burrah, dans le comté de Westmoreland, et quelques autres de moindre importance près de la rivière Paterson, dont les plus remarquables portent les noms de *Lachlan* et de *Macquarie*.

Lacs et marais.

Sur les bords de l'Océan, et notamment entre le port Stephens et le port Macquarie, ainsi qu'au Sud de la baie Jervis, il y a plusieurs lacs salés, ou plutôt des lagons, qui communiquent à la mer, soit par des passes ouvertes, soit par des infiltrations au milieu des sables; ils sont marqués sur notre pl. 92, en sorte que nous nous dispenserons de les énumérer ici.

Nous ne dirons rien non plus des grands marécages qui servent de réceptacles à plusieurs des rivières qui coulent vers l'intérieur du pays; en 1825, on n'avoit pu encore parvenir à les explorer, ou seulement à déterminer leurs dimensions principales. Des travaux subséquens nous apprendront ce qu'il faut en penser. Quant aux marais de moindre importance, il en existe sur la côte Nord de Botany-Bay, et généralement sur la plupart des points exposés aux inondations des rivières, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

En 1825, la partie colonisée de la Nouvelle-Galles méridionale, comprise entre les parallèles de 31 à 35° Sud, étoit partagée en onze provinces ou comtés, dont quelques-uns se subdivisoient en districts. Le tableau ci-après en fera connoître les limites.

Divisions politiques.

Digitized by Google

TABLEAU limitatif des comtés et districts de la Nouvelle-Galles du Sud, jusqu'en 1825.

NUMÉROS D'ORDRE.	COMTÉS. NOMS.	COMTÉS. LIMITES.
1.	Cumberland..	Au N. la rivière Hawkesbury; à l'O. la Nepean et la rivière Cataracte; à l'E. l'Océan; et au S. la ligne idéale dirigée de l'O. à l'E., à partir de la source la plus orientale de la rivière Cataracte.

NUMÉROS D'ORDRE.	DISTRICTS. NOMS.	DISTRICTS. LIMITES.
1.	Sydney.....	A l'O. Cockle-Bay et la ligne allant de son extrémité S., où se trouve le Black-Wattle-Swamp-Bridge, jusqu'à l'embouchure de la rivière Cook; au S. les rivages de Botany-Bay; à l'E. l'Océan; au N. la côte méridionale de Port-Jackson. *Brick-Field*, autrefois village distinct, forme aujourd'hui le faubourg S. O. de Sydney.
2.	Bullanaming..	Au N. la route de Sydney à Parramatta; à l'E. le district de Sydney; au S. la rivière Cook; à l'O. le district de Liberty-Plains.
3.	Petersham....	Au S. la route de Sydney à Parramatta; à l'O. Iron-Cove; à l'E. Cockle-Bay; au N. la rivière de Parramatta, commençant à la pointe N. de la ville de Sydney.
4.	Concord.....	Au S. la route de Sydney à Parramatta; à l'E. Iron-Cove; à l'O. Hacking-Creek; au N. la rivière de Parramatta.
5.	Liberty-Plains.	Au N. la route de Sydney à Parramatta; au S. la branche méridionale de la rivière Cook; à l'E. la ligne qui, partant du point où la route de Sydney à Parramatta coupe le ruisseau occidental d'Iron-Cove, passe successivement aux fermes de MM. Piper et Johnston, situées sur les bords de la rivière Cook; à l'O. la ligne qui va de Salt-Creek au point où la route de Sydney à Parramatta coupe Hacking-Creek.
6.	Botany-Bay..	A l'O. la dernière ligne dont on vient de parler; au N. le district de Liberty-Plains et la rivière Cook; à l'E. le havre de Botany-Bay; au S. la rivière George.
7.	Banks-Town..	A l'E. le district de Botany-Bay; au S. la rivière George; à l'O. cette même rivière et Prospect-Creek; au N. la route de Sydney à Liverpool.
8.	Parramatta...	A l'E. les districts de Concord et de Liberty-Plains; au N. la rivière de Parramatta; au N. O. la route de Parramatta à Prospect-Hill; à l'O. la route de Toongabee à Moores-Bridge; au S. O. Prospect-Creek; au S. la route de Sydney à Liverpool.
9.	Toongabee...	Au N. O. le district d'Upper-Nelson; à l'E. le district de Castle-Hill et la route de Parramatta à Castle-Hill; au S. le district de Parramatta; à l'O. la route de Toongabee à Prospect-Hill, et celle qui va de Toongabee à Windsor.
10.	Field-of-Mars.	Au N. les districts de Castle-Hill et d'Oxley; à l'E. le ruisseau de Lane-Cove, et Lane-Cove elle-même; au S. la rivière de Parramatta; à l'O. la route de Parramatta à Castle-Hill.
11.	Hunters-Hills.	Au S. le havre de Port-Jackson, et la rivière de Parramatta, jusques et compris Lane-Cove; à l'O. le district de Field-of-Mars; à l'E. les rivages de Port-Jackson et de la baie Hunter; au N. O. la ligne qui, partant de l'origine du ruisseau de Lane-Cove, se dirige à l'E. 15° N. jusqu'au bras le plus septentrional de la baie Hunter.
12.	Broken-Bay..	Au S. les rivages de Port-Jackson et de la baie Hunter, ainsi que le district de Hunters-Hills; à l'E. l'Océan; au N. Broken-Bay; à l'O. le district d'Oxley.
13.	Oxley.....	Au S. le district de Field-of-Mars; à l'E. la ligne allant de l'origine du ruisseau de Lane-Cove à l'extrémité méridionale du bras S. O. de Broken-Bay, et Broken-Bay; au N. Broken-Bay et le district de Castlereagh; à l'O. le district de Castle-Hill.
14.	Castle-Hill...	A l'E. le district d'Oxley; au N. O. et à l'O. le district d'Upper-Nelson; au S. les districts de Toongabee et de Field-of-Mars.
15.	Upper-Nelson.	Au N. la ligne qui, partant de l'origine de Caddi-Creek, se termine à l'angle N. O. du district d'Oxley; à l'E. le district de Castle-Hill; à l'O. le district de Nelson; au S. O. la nouvelle route de Windsor à Parramatta; au S. le district de Toongabee.
16.	Nelson.....	Au N. Caddi-Creek et la rivière Hawkesbury; à l'O. cette même rivière; au S. la route de Windsor à Parramatta; à l'E. le district d'Upper-Nelson.
17.	Castlereagh...	Au S. Caddi-Creek, ainsi que les districts d'Upper-Nelson et d'Oxley; à l'O., au N. et à l'E., la rivière Hawkesbury.
18.	Cabramatta..	Au N. les districts de Prospect-Hill et de Melville; à l'O. South-Creek; au S. la rivière George et Cabramatta-Creek, jusqu'à la route de Cow-Pasture, une portion de cette route, et la route Bringelly; à l'E. les districts de Banks-Town; et au N. E. celui de Parramatta.
19.	Minto.....	Au N. le district de Cabramatta; à l'E. la rivière George; au S. cette même rivière, Bunbury-Curan-Creek, et la ligne qui va de l'origine de ce torrent à la ferme de Molle-Main; à l'O. la route de Cow-Pasture.
20.	Upper-Minto.	Au N. E. le district de Minto; au N. O. la route de Cow-Pasture; au S. O. la rivière Nepean, jusqu'à la ferme Chapman; à l'E. une ligne allant de la ferme Chapman à l'origine de Bunbury-Curan-Creek, où sont les fermes Connor et Kerrilion.

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	COMTÉS. NOMS.	COMTÉS. LIMITES.	NUMÉROS D'ORDRE.	DISTRICTS. NOMS.	DISTRICTS. LIMITES.
	Cumberland. (*Suite.*)		21.	Airds.....	Au N. le district de Minto ; à l'O. celui d'Upper-Minto et la rivière Nepean, jusqu'à un petit ravin rocailleux ; au S. ce même ravin et la ligne idéale qui va de son origine à l'angle N. O. de la ferme Woodhouse ; à l'E. la ligne qui va de cette ferme à l'origine du ruisseau qui se jette dans la rivière George, à 2 milles environ à l'E. de Campbell-Town.
			22.	Appin.....	Au N. le district d'Airds ; à l'O. la rivière Nepean, et la branche orientale de la rivière Cataracte ; au S. cette dernière ; à l'E. la rivière du port Hacking et des terrains montueux.
			23.	Holsworthy..	Au N., à l'E. et à l'O. la rivière George ; au S. E. le bras méridional de la même rivière ; au S. O. la ligne qui va de l'extrémité occidentale de ce bras à la pointe N. E. du district d'Airds.
			24.	Cooke.....	Au N. la route Bringelly et Campbell-Creek ; au S. E. la route de Cow-Pasture ; à l'O. et au S. O. la rivière Nepean.
			25.	Bringelly	Au S. le district de Cooke ; à l'E. South-Creek, en remontant au N. jusqu'à la ferme de Gregori-Blaxland ; au N. une ligne allant de ce point vers l'O., en tirant un peu au N., selon la direction des terres de cette ferme, jusqu'à la rivière Nepean ; à l'O. cette dernière rivière.
			26.	Evan.....	Au S. le district Bringelly ; à l'E. South-Creek, jusqu'à la route de Parramatta à Richmond, et de là, en suivant cette route, jusqu'à la ferme Larra ; au N. la ligne qui va de cette ferme à l'embouchure de la rivière Grose ; à l'O. la rivière Nepean.
			27.	Richmond-Hill.	Au N. et à l'O. la rivière Hawkesbury ; au S. le district d'Evan ; à l'E. une ligne allant de la ferme Larra à la rivière Hawkesbury, en passant par l'angle S. O. de la ferme Nash.
			28.	Green-Hill ...	A l'O. le district de Richmond-Hill ; au S. O. la route de Richmond à Parramatta ; au N. la rivière Hawkesbury ; à l'E. South-Creek.
			29.	Bathurst.....	Au S. la ligne dirigée du confluent de South-Creek et de Ropes-Creek vers le confluent de East-Creek avec le ruisseau le plus voisin de la route de Parramatta à Richmond, et se terminant à la grande route de Windsor ; à l'O. et au N. O. South-Creek, jusqu'à Howe-Bridge ; au N. E. et à l'E. la nouvelle route de Windsor à Parramatta.
			30.	Melville.....	Au N. le district de Bathurst ; à l'O. South-Creek ; à l'E. East-Creek ; au S. le district de Cabramatta.
			31.	Prospect-Hill.	Au N. le district de Bathurst ; à l'O. East-Creek ; au S. le district de Cabramatta ; à l'E. le district de Toongabee.
				Plaines d'Airds.	A l'E. l'Océan ; au N. Botany-Bay, le bras méridional de la rivière George et le district de Holsworthy ; à l'O. le district d'Airds ; au S. le district d'Appin, et la rivière du port Hacking.
				Terrains montueux et rocailleux.	Au N. les plaines d'Airds ; à l'O. la rivière du port Hacking et le district d'Appin ; à l'E. l'Océan ; au S. le parallèle qui, partant de l'origine de la branche la plus orientale de la rivière Cataracte, se prolonge de l'O. à l'E. jusqu'à la mer. *N. B.* Ces deux dernières divisions n'ont point encore été légalement érigées en districts, quoique l'usage en ait fixé les limites, ainsi que nous venons de l'indiquer.
2.	Northumberland.	A l'E. l'Océan ; au N. la rivière Paterson ; au S. les rivières Hawkesbury et Grose ; à l'O. le méridien qui passe par le sommet de Canopy-Cliff.	1.	Phillip.....	Au N. le parallèle qui passe au Nord de la ferme de Hewes ; à l'O. le méridien qui passe par l'angle N. E. du district de Richmond-Hill ; à l'E. et au S. la branche méridionale de la rivière Hawkesbury.
			2.	Meehan.....	A l'O. le prolongement du méridien qui vient d'être cité ; au S. le district de Phillip ; à l'E. la rivière Hawkesbury ; au N. la seconde branche ou branche occidentale de la même rivière.
			3.	Kurry-Jung..	A l'E. le district de Phillip ; au N. le parallèle qui, partant de l'angle N. O. du district qu'on vient de nommer, se prolonge vers l'O. jusqu'à Weena-Creek ; à l'O. ce dernier ruisseau et la rivière Grose ; au S. les rivières Grose et Hawkesbury. *N. B.* Les autres portions du district de Northumberland n'étoient point encore partagées en districts en 1825.
3.	Camden	A l'E. l'Océan ; au N. E. le comté de Cumberland ; au N. la rivière Warragamba ; à l'O. le méridien qui, partant du confluent des rivières Wolondilly et Wingeecarabee, se prolonge au N. jusqu'à la rivière Warragamba, la rivière Wingeecarabee elle-même, et le méridien qui, partant du point où la grande route du Sud coupe cette dernière rivière, s'avance jusqu'à la rivière Shoal-Haven, qui forme enfin aussi la limite S. de ce comté.	1.	Illawarra ou Five-Islands.	A l'E. l'Océan ; au N. le comté de Cumberland ; au S. le parallèle de 35° 4' ; à l'O. limites indéfinies.
			2.	Cow-Pasture..	Au S. la rivière Bargo et les hauteurs de Natai ; à l'E. la rivière Nepean ; au N. la rivière Warragamba ; à l'O. les montagnes de Natai et le méridien qui partant de la réunion des rivières Wingeecarabee et Wolondilly s'avance au N. jusqu'à la rivière Warragamba.
			3.	Natai.....	Espace de terrain à l'E. de la rivière Wingeecarabee, dont les limites au N., à l'E. et au S. sont encore indéfinies.
			4.	Bargo.....	Espace de terrain au S. de la rivière de ce nom, dont les limites sont également indéterminées.

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	COMTÉS.		NUMÉROS D'ORDRE.	DISTRICTS.	
	NOMS.	LIMITES.		NOMS.	LIMITES.
4.	Westmoreland	Au S. la rivière Cookbundun; au S. E. cette rivière et la rivière Wolondilly; à l'E. le dernier méridien cité à l'article précédent, jusqu'à la rivière Warragamba et la rivière Nepean; au N. la rivière Grose, la rivière Fish, et le parallèle qui, passant par Sugar-Loaf-Hill, réunit la rivière Fish avec la Grose; à l'O. la portion de la rivière Campbell qui s'étend depuis son embouchure dans la rivière Macquarie, jusqu'au point qui en est éloigné de 11 milles en remontant, et le méridien qui, partant de ce dernier point, s'avance au S. jusqu'à la rivière Cookbundun ou son prolongement.			*N. B.* Aucun des comtés ci-contre, du n° 4 au n° 10, n'étoit encore partagé en districts en 1825.
5.	Argyle.....	A l'E. le comté de Camden; au S. E. la rivière Shoal-Haven; au N. et au N. O. les rivières Wolondilly et Cookbundun; à l'O. et au S. O. la rivière Wolondilly et le méridien qui, partant du point où la rivière Cookbundun se dirige au N. N. E. pour aller se réunir à la rivière Wolondilly, se prolonge au S., sur la limite occidentale de la forêt d'Eden jusqu'à cette dernière rivière; au S. le parallèle qui, passant par l'extrémité septentrionale du lac Bathurst, se prolonge d'une part jusqu'à la rivière Wolondilly, et de l'autre jusqu'à celle de Shoal-Haven.			
6.	Durham.....	A l'E. et au S. E. l'Océan; au S. le comté de Northumberland; au N. le parallèle de 32° de latitude; à l'O. le prolongement du méridien qui forme la limite occidentale du comté de Northumberland.			
7.	Ayr.....	A l'E. l'Océan; au S. le comté de Durham; à l'O. la rivière Peel; au N. le parallèle de 31°.			
8.	Roxburgh....	A l'E. les comtés de Northumberland et de Durham; au S. le comté de Westmoreland; au N. le parallèle de 32°; au S. O. la rivière Macquarie; à l'O. le méridien qui, partant du confluent de cette dernière avec la rivière Bell, se prolonge au N. jusqu'à la rencontre du parallèle cité.			
9.	Cambridge...	Au S. ce même parallèle; à l'E. le comté d'Ayr; au N. le parallèle de 31°; à l'O. la rivière Castlereagh et le prolongement du méridien qui forme la limite occidentale du comté de Roxburgh, jusqu'à la rencontre de cette rivière.			
10.	Londonderry.	Les limites orientales de la province de Londonderry sont les comtés de Westmoreland et de Roxburgh; ses limites au N., au S. et à l'O. n'étoient point encore fixées en 1825.			

V. t. v. p. 642 G.

La note des villes, villages, hameaux, &c., qui existent dans la colonie, doit trouver place ici; nous nous réservons de donner, dans un autre chapitre, la description de ce que ces localités nous ont offert de plus remarquable. Notre planche 93, contenant, en outre des indications principales, celles d'un petit nombre de fermes ou de maisons de campagne situées pour la plupart dans le comté de Cumberland, il nous a paru à propos d'en faire connoître les propriétaires.

Digitized by Google

TABLEAU géographique des villes, villages et autres établissemens qui, en 1825, existoient à la Nouvelle-Galles du Sud.

NATURE des ÉTABLISSEMENS.	NOMS DES COMTÉS.	NOMS DES VILLES, villages, &c.	DÉTAILS PARTICULIERS.
Villes	Cumberland	Sydney	Capitale des établissemens anglais à la Nouvelle-Galles du Sud. Fondée en 1788 sur les bords de Sydney-Cove ou anse de Sydney, dans le district de ce nom. Nous avons déterminé sa position géographique à notre observatoire de Bunkers-Hill (pl. 94), par 33° 51′ 34″,1 de latitude méridionale, et 148° 47′ 59″,6 de longitude à l'Est de Paris.
	Idem	Parrammatta	Ville fondée en 1789 sur les bords de la rivière et dans le district de ce même nom; elle s'appela primitivement *Rose-Hill*, en l'honneur de M. Rose, l'un des secrétaires de la trésorerie.
	Idem	Windsor	Connue jadis sous les noms successifs d'*Hawkesbury* et de *Green-Hills*, cette ville reçut en 1810 le nom qu'elle porte aujourd'hui. Elle est située dans le district de Green-Hills, sur les bords méridionaux de la rivière Hawkesbury.
	Idem	Liverpool	Bâtie dans le district de Minto, au confluent de la rivière George et de Cabramatta-Creek; nommée en 1810.
	Northumberland	Newcastle	Ce chef-lieu des établissemens formés au port Hunter en 1804, porta originairement le nom de *Kings-Town*, de celui du gouverneur P. G. King, son fondateur; elle gît sur la côte méridionale du port Hunter.
	Roxburgh	Bathurst	Première ville bâtie à l'Ouest des Montagnes-Bleues, dans le comté de Roxburgh.
	"	Wellington	Ville fondée au confluent des rivières Macquarie et Bell.
	Ayr	Macquarie	Nous ne sommes pas bien sûrs que ce chef-lieu de l'établissement formé au port Macquarie en 1821, dans le comté d'Ayr, porte le nom que nous lui donnons ici, faute de pouvoir mieux faire. La même remarque se rapporte à l'article précédent.
	"	Red-Cliff-Town	Les terres dépendant de l'établissement formé à la baie Moreton, n'ont point encore, que je sache, été érigées en comté. La ville bâtie sur Red-Cliff porte peut-être un nom différent de celui que je lui impose ici.
Villages	Cumberland	Campbell-Town	Village ainsi nommé d'après M.me Macquarie; il se trouve dans le district d'Airds, sur la bande orientale de la rivière George.
	Idem	Castlereagh	Composé de douze ou quinze maisons, dans le district d'Evan, sur le bord oriental de la rivière Nepean; nommée en 1810.
	Idem	Richmond	Sous ce nom, trente maisons ont été réunies en 1810, dans le district de Richmond-Hill, sur la bande méridionale de la rivière Hawkesbury.
Hameaux	*Idem*	Pitt-Town	Hameau de six ou sept maisons, au N. E. de Windsor, dans le district de Nelson; nommé en 1810.
	Northumberland	Wilberforce	Hameau de deux ou trois maisons, sur la rive gauche de l'Hawkesbury, dans le district de Phillip; nommé en 1810.
	Cumberland	Penrith	Cet établissement a été fondé en faveur des personnes qui se proposent de traverser les Montagnes-Bleues; il comprend un corps-de-garde et une maison où réside un commissaire de police; quelques fermes se trouvent aussi dans le voisinage.

Digitized by Google

N. Galles du S.
Géographie.

NATURE des ÉTABLISSEMENS.	NOMS DES COMTÉS.	NOMS DES VILLES, villages, &c.	DÉTAILS PARTICULIERS.
Villages pour réunir quelques familles aborigènes.....	Cumberland....	George-Head..	En 1815, le gouverneur Macquarie fit construire des cabanes sur cette localité, pour recevoir seize familles indigènes sous les ordres de Bungaree, leur chef: un jardin étoit affecté à chacune d'elles. Cet établissement, qui a duré quelques années, est aujourd'hui détruit. *N. B.* George-Head, dont le nom n'est pas écrit sur notre planche 93, est situé à un mille à l'O. de la pointe Sud d'entrée de Port-Jackson, dans le district de Hunters-Hills.
	Idem.....	Elizabeth-Bay.	Un établissement du même genre avoit été fondé dans Elizabeth-Bay, mais n'a pas eu plus de succès que le précédent. *N. B.* Elizabeth-Bay gît immédiatement à l'E. de Palmer-Cove (*voyez* pl. 94 et 93); le premier de ces noms n'a pu être marqué sur notre carte.
Postes militaires.	Westmoreland..	Spring-Wood..	Second dépôt ou maison de garde, sur la route des Montagnes-Bleues.
	Idem.....	Poste de Cox..	Troisième dépôt, sur la même route, à l'O. du mont York. (*Voyez* pl. 92.)
Établissemens agricoles du gouvernement....	*Idem*.....	Emu-Ford....	Ce nom, donné au gué qui conduit aux champs cultivés d'Emu-Plains, entre la Nepean et le pied oriental des Montagnes-Bleues, est aussi affecté à un assemblage de maisons construites pour le logement de 269 convicts qui sont chargés de la culture de ces terres.
	Cumberland....	Longbottom...	Ferme et groupe de cabanes pour le logement de 110 convicts, destinés ici à la culture des terres. La ferme Longbottom se trouve auprès de la route de Sydney à Parramatta, et à peu de distance de cette dernière ville.
	Idem.....	Grose-Farm...	Établissement situé à deux milles de Sydney, au S. de la route de cette ville à Parramatta; des cabanes y sont établies pour le logement de 160 convicts.
	Camden.....	Cawder.....	Le gouvernement entretient sur ce point un certain nombre de convicts chargés du nourrissage du gros bétail; on y a bâti les étables nécessaires pour mettre les bestiaux à l'abri, et des loges pour les gardiens.
Établissemens manufacturiers du gouvernement..	Cumberland....	Penant-Hill...	Scierie de planches. Plusieurs cabanes destinées à recevoir 73 convicts qui travaillent à cette exploitation manufacturière, ont été construites sur ce point, avec les hangars nécessaires.
	Idem.....	Iron-Cove....	Ving-sept convicts sont établis à Iron-Cove (*voyez* pl. 93), dans un nombre suffisant de cabanes, pour la fabrication de la chaux.
Établissemens agricoles particuliers.....	*Idem*.....	Castle-Hill....	On remarque, sur ce côteau, plusieurs fermes et une maison de fous. Jadis une douzaine de maisons s'y trouvoient réunies pour le logement des convicts chargés par le gouvernement de la culture des terres. Il ne paroît pas que rien de ce genre y existe aujourd'hui. Péron avoit cru voir là les rudimens d'une ville naissante; mais on en a autrement disposé. (*Voyez* le Voyage aux Terres australes, partie historique.)
	Idem.....	Toongabee...	Ancien établissement agricole du gouvernement, distribué maintenant en fermes particulières; on n'y voit point de village. (*Voyez* l'article précédent.)
	Idem.....	Prospect-Hill..	Plusieurs belles fermes sont réunies sur ce côteau.
	Camden.....	Camden.....	Établissement agricole appartenant à M. Mac-Arthur, dans la plaine de Cow-Pasture.

Digitized by Google

NATURE des ÉTABLISSEMENS.	NOMS DES COMTÉS.	NOMS DES VILLES, villages, &c.	DÉTAILS PARTICULIERS.
Maisons de campagne particulières.	Cumberland...	Régent-Ville..	Campagne sur les bords de la Nepean, dans le district d'Evan, appartenant à sir John Jamieson.
		Schancamore..	Maison de campagne de M. Campbell, secrétaire du gouvernement, en 1820.
		Kirkham.....	Campagne de M. Oxley, arpenteur général de la colonie.
		Molle-Main...	Maison de campagne de M. le lieutenant gouverneur Erskine, en 1820.
		Vineyard....	Maison de campagne de M. Hannibal Mac-Arthur.
		King.....	J'ai désigné ainsi, sur notre planche 93, les maisons de campagne des personnes ainsi nommées; celle de M. John Mac-Arthur portoit le nom d'*Elizabeth-Farm*.
		Mac-Arthur..	
		Wilde.....	
		Field.....	
		Howe.....	

v. t. 2 p. 1629.

§. II.

Observations de météorologie et de physique.

Climat.

Été. — Malgré de fréquentes irrégularités de température, et quoique en décembre, janvier et février, qui sont les mois d'été, il fasse quelquefois des chaleurs excessives, le climat de la colonie de Port-Jackson est très-salubre. A midi, le thermomètre, à Sydney et à Parramatta, se tient assez ordinairement, en été, à 27^{d} centigrades, quoiqu'il s'élève souvent jusqu'à 32 et 38^{d}: on l'a même vu, en janvier, aller jusqu'à 42^{d} à l'ombre; mais cela n'arrive que lorsque les vents chauds du N. O. règnent, et seulement pendant huit à dix jours de l'année. L'ardeur de cette saison est un peu tempérée par la brise de mer qui souffle régulièrement du N. E., avec une force considérable, depuis 9 heures du matin jusqu'à 6 ou 7 heures du soir. Elle est remplacée la nuit par la brise de terre de l'O. Pendant les jours très-chauds, la brise de mer passe quelquefois au N., et souffle dans cette direction avec violence pendant un jour ou deux, après quoi celle de terre, accompagnée de chaudes rafales du S., la remplace.

Lorsque les vents chauds du N. O. prévalent, ce qui a lieu rarement

Digitized by Google

N. Galles du S. Météorologie et physique.

plus de deux jours de suite, les brises régulières de terre et de mer cessent. En général, un vent du Sud très-fort succède à ces chaleurs, qui sont accompagnées de pluies : dans ce cas, le thermomètre peut descendre jusqu'à 16^{d}, et les variations de température, dans l'espace d'une ou deux heures, être de 17 à 22 degrés. Ces coups de vent durent ordinairement de 12 à 24 heures dans cette saison; après quoi les brises régulières reprennent leur marche. On a encore, dans ces mois d'été, des coups de tonnerre et des éclairs fréquens, accompagnés d'une pluie pesante, qui contribue à rafraîchir un sol brûlé par la chaleur : néanmoins la partie du jour la plus agréable est celle où la brise de terre ayant cessé, celle de mer commence à établir son empire. Le calme intermédiaire, qui a lieu de 7 à 8 heures du matin, laissant alors l'atmosphère sans agitation, seroit préféré sans doute, si la chaleur n'étoit alors un peu trop forte.

Automne. — Les mois de mars, avril et mai n'offrent pas des variations de température moins remarquables. Mars est presque toujours pluvieux; c'est à cette époque sur-tout qu'arrivent les inondations. Le thermomètre varie de 18 à 24^{d}; les brises de terre et de mer sont foibles, et les vents soufflent de préférence du S. au S. O., tendance qui continue jusqu'à la fin d'août.

Avril est, au commencement, presque toujours variable et accompagné d'ondées de pluie. Plus fixe vers le milieu de son cours, il finit par être tout-à-fait clair et serein. D'abord le thermomètre varie de 22 à 23^{d}; mais dans la dernière moitié de ce mois, on le voit graduellement descendre à 19 et quelquefois à 16^{d} à midi. Il décline le matin jusqu'à 11 heures, ce qui oblige déjà à chauffer les appartemens. Le mois de mai offre un temps délicieux : l'atmosphère est presque toujours sans nuages; cependant les matinées et les soirées, devenant de plus en plus froides, rendent l'usage du feu presque indispensable. Au lever du soleil, le thermomètre se tient fréquemment au-dessous de 10^{d}, et à midi rarement au-dessus de 16.

Hiver. — Pendant les mois de juin, juillet et août, les matinées et les soirées deviennent encore plus froides; les gelées blanches sont fréquentes, et ont lieu la nuit avec d'autant plus de force qu'on pénètre

Digitized by Google

davantage vers l'intérieur du pays; à 20 milles de distance des bords de la mer, il n'est pas rare de trouver alors une glace d'un demi-pouce d'épaisseur : on en a vu d'un pouce et demi dans les plaines de Bathurst. La pluie tombe peu; mais les rosées sont abondantes quand le vent ne souffle pas. Les brouillards sont communs et épais dans les terrains bas, ainsi qu'au bord des rivières. A la pointe du jour, la température moyenne est entre 4 et 7^{d}, et se tient de 10 à 16^{d} à midi.

N. Galles du S. Météorologie et physique.

Printemps. — Les brouillards continuent de régner au commencement de septembre; les nuits sont froides, les jours clairs et agréables. Vers la fin du mois, le retour de la chaleur commence à se faire sentir; de légères ondées ont lieu, et sont accompagnées de tonnerre et d'éclairs. Le thermomètre, pendant les premiers jours, se tient, vers midi, rarement au-dessus de 16^{d}, tandis qu'à la fin du mois il monte souvent jusqu'à 21.

En octobre, quoique le temps soit en général clair et serein, il tombe aussi un peu de pluie; la chaleur continue d'augmenter par degrés : cependant les vents brumeux sont à craindre; les brises de terre et de mer deviennent plus intenses. Le thermomètre, au lever du soleil, varie de 16 à 18^{d}, et remonte quelquefois, à midi, jusqu'à 27; mais les fortes chaleurs ne se font guère sentir qu'en novembre. Les vents secs prévalent à mesure qu'on s'avance vers la fin du mois; les coups de tonnerre et les éclairs, accompagnés de pluie et de grêle, deviennent aussi plus fréquens. Le thermomètre, rarement au-dessous de 18^{d} au point du jour, peut monter, à midi, de 27 à 29, et même à 32^{d}.

Tels sont les détails que nous nous sommes procurés sur le climat de Port-Jackson, aux environs de Sydney et de Parramatta. Toutefois on peut remarquer encore qu'en s'approchant beaucoup plus des Montagnes-Bleues, le thermomètre se tient généralement, l'hiver, de 2^{d},5 centigrades plus bas, le matin, et plus haut de la même quantité, à midi, que nous ne l'avons dit ci-dessus : dans les mois d'été, il est de 2^{d},5 plus élevé à toutes les heures du jour.

Si l'on s'avance jusqu'aux Montagnes-Bleues, et dans les pays qui gisent à l'O., on trouvera un climat très-tempéré. Ici l'on a remarqué que les plantes de la plaine, qui ne peuvent résister aux nuits d'hiver, se conservent bien sur les hauteurs. La raison de ce phénomène se trouve

Digitized by Google

N. Galles du S. Météorologie et physique.

dans la présence de la neige, qui, tombant en grande quantité en cette saison, se fond difficilement sur le sommet des montagnes, tandis qu'elle se dissout plus vîte dans les vallées; circonstance, comme l'on sait, défavorable à la végétation. On observe encore que les gelées sont beaucoup plus fortes et l'hiver plus long sur les points élevés, que les saisons y sont plus distinctement marquées, et qu'enfin le climat s'y rapproche davantage de celui du Nord de la France.

D'après les observations de M. Field (1), la température particulière à la colonie devient plus froide à mesure que le defrichement des forêts augmente : celle des collines se maintient plus haute que celle des vallées pendant l'hiver, et c'est le contraire en été; phénomène qu'explique l'influence de la brise de mer.

Thermomètre.

Si des remarques générales qui précèdent nous passons au détail des faits fournis par nos instrumens météorologiques, nous trouverons d'abord, pour le thermomètre, les résultats suivans :

RÉSUMÉ des observations de température faites à Sydney en 1819.

DÉSIGNATION DES RÉSULTATS.	EN RADE, A BORD DE *L'URANIE*, DU 19 NOVEMBRE AU 25 DÉCEMBRE.				A NOTRE OBSERVATOIRE, DU 1.er AU 9 DÉCEMBRE.			
	Air libre, à l'ombre.		Surface de la mer.		Air libre, à l'ombre.		Air libre, au soleil (a).	
	Therm. centigr.	Époque du phénomène.	Therm. centigr.	Époque du phénomène.	Therm. centig.	Époque du phénomène.	Therm. centigr.	Époque du phénomène.
	+		+		+		+	
Maximum absolu....	25d,0.	Midi....	24d ,6.	2h soir..	28d,5.	Midi....	39d,5.	9h matin(b).
Minimum absolu....	12 ,0.	6h matin.	15 ,0.	4 matin.	15 ,0.	5h matin.	23 ,6.	4 soir.
Température moyenne.	19 ,0.	.....	19 ,7.	.....	19 ,74.	.....	30 ,59.	.....
Maximum moyen....	21 ,2.	Midi....	20 ,6.	2h soir...	22 ,84.	11h matin.	32 ,75.	5h soir.
Minimum moyen.....	16 ,6.	5h matin.	18 ,9.	6 matin.	17 ,17.	4 matin.	27 ,84.	Midi.
Heures où la température est sensiblement égale à la moyenne..	.....	8 matin.	.....	10 matin.	.....	7 matin.	.....	9h matin.
		8 soir..	.....	8 soir...	.....	6 soir...	.....	3 soir.
Température moyenne de décembre (c)..	19 ,44.	.....			18 ,85.			

(a) Le thermomètre, placé au soleil, a été observé régulièrement, toutes les fois du moins que cet astre n'étoit pas caché par les nuages.

(b) Peut-être pourra-t-il paroître étonnant que ce maximum absolu de température soit arrivé à 9 heures du matin : cette singularité avoit frappé nos observateurs eux-mêmes.

(c) Résultat conclu de la moyenne des expériences du 1.er au 25 décembre 1819. Les observations de sir Th. Brisbane, rapportées ci-dessous, donnent pour la température moyenne de ce mois 23d,33, ce qui est de 4d,48 centigrades plus fort, mais n'appartient pas à la même année.

(1) *Voyez* Barron-Field, *Geographical Memoirs, &c.*

Digitized by Google

D'intéressantes observations, dues au zèle scientifique du gouverneur sir Thomas Brisbane, nous ont procuré les données suivantes sur la température moyenne de l'année, conclue de diverses manières.

N. Galles du S. Météorologie et physique.

TABLEAU des observations thermométriques faites à Parramatta, de 1822 à 1823.

DATES.		TEMPÉRATURE MOYENNE OBSERVÉE.		DATES.		TEMPÉRATURE MOYENNE OBSERVÉE.	
ANNÉE.	MOIS.	Thermomèt. de Fahrenheit.	Thermomèt. centigrade.	ANNÉES.	MOIS.	Thermomèt. de Fahrenheit.	Thermomèt. centigrade.
		+	+			+	+
1822.	Mai.....	60d,0.	15d 56.	1822.	Novembre.....	72d,0.	22d,22.
	Juin.....	53 ,5.	11 ,95.		Décembre.....	74 ,0.	23 ,33.
	Juillet.....	51 ,5.	10 ,84.	1823.	Janvier.....	73 ,0.	22 ,78.
	Août.....	56 ,5.	13 ,61.		Février.....	68 ,5.	20 ,28.
	Septembre.....	62 ,0.	16 ,67.		Mars.....	60 ,0.	15 ,56.
	Octobre.....	68 ,0.	20 ,00.		Avril.....	59 ,0.	15 ,00.

	Fahrenheit.		Centigrade.
Température moyenne annuelle, conclue des observations précédentes.	63d,2.	=	17d,32.
Température moyenne annuelle (de mai 1823 à avril 1824), trouvée à l'aide d'un thermométrographe.....	64 ,4.	=	17 ,99.
Idem, déduite, pour cette dernière période, d'un thermomètre plongé dans un puits, à 84 pieds anglais [25m,6] de profondeur.....	64 ,0.	=	17 ,77.
Idem, déduite pour *idem*, d'un thermomètre placé dans un trou à 24 pieds anglais [7m,3] de profondeur.....	64 ,3.	=	17 ,94.
Température moyenne annuelle de Parramatta, conclue des quatre résultats ci-dessus, obtenus par sir Th. Brisbane.....	63 ,97.	=	17 ,75.

Ainsi juillet est, à Parramatta, le mois le plus froid de l'année, décembre le plus chaud, et septembre celui dont la température approche le plus de la moyenne annuelle.

On verra, dans le paragraphe suivant, que M. Ch. Fraser, ayant pénétré dans une caverne profonde, située dans le comté de Roxburgh, à l'Ouest des Montagnes-Bleues, et plongé son thermomètre dans un lac qui s'y rencontre, s'assura que la température de ses eaux ne s'élevoit

Digitized by Google

N. Galles du S. Météorologie et physique.

pas au-delà de 56^{d} de Fahrenheit [13^{d},3 centigrades]; celle de l'air indiquoit alors 60^{d} F. [15^{d},6 c.], tandis qu'en dehors de la caverne, et à l'ombre, elle étoit de 92^{d} F. [33^{d},3 c.]. Nous ne saurions préciser la hauteur de cette caverne au-dessus du niveau de la mer; mais peut-être ne s'écarteroit-on pas beaucoup de la vérité en la supposant de 600 à 650 mètres, limites entre lesquelles se trouve aussi la ville de Bathurst, qui n'est pas fort éloignée de là.

Baromètre.

Nos expériences barométriques ont eu lieu sans interruption, et d'heure en heure, à notre observatoire de Sydney, avec deux instrumens, depuis le 1.er jusqu'au 9 décembre 1819, à la hauteur de 33^{m},05 au-dessus du niveau de la mer.

DÉTAIL DES PHÉNOMÈNES BAROMÉTRIQUES.	NOMBRES OBTENUS.		RÉSULTATS moyens.	REMARQUES.
	BAROMÈTRE n.° 3, de Fortin.	BAROMÈTRE n.° 4, de Fortin.		
	mm.	mm.	mm.	
Hauteur moyenne du baromètre pendant la durée des observations	759 ,67.	759 ,63.	759 ,65.	Toutes ces quantités ont été corrigées des erreurs de température, de capillarité et de niveau de l'échelle; mais non pas réduites au niveau de la mer.
Maximum du matin, à 8^{h}, le mercure élevé de	760 ,66.	760 ,67.	760 ,66.	
Minimum du soir, à 5^{h}	758 ,63.	758 ,59.	758 ,61.	
Maximum du soir, à 9^{h}	759 ,88.	759 ,88.	759 ,88.	
Minimum du matin, à 4^{h}	759 ,53.	759 ,47.	759 ,50.	
D'où il a été facile de conclure :				
Période de 8^{h} matin à 5^{h} soir, égale à	2 ,03.	2 ,08.	2 ,05.	
——— de 5^{h} soir à 9^{h} soir	1 ,25.	1 ,29.	1 ,27.	
——— de 9^{h} soir à 4^{h} matin	0 ,35.	0 ,41.	0 ,38.	
——— de 4^{h} matin à 8^{h} matin	1 ,13.	1 ,19.	1 ,16.	

Humidité.

Quelques expériences hygrométriques, ayant eu lieu sur le même point, ont donné les résumés suivans :

DÉSIGNATION DES RÉSULTATS.	ÉPOQUE MOYENNE DES PHÉNOMÈNES.		REMARQUES.
	EN RADE, du 20 nov. au 25 déc. 1819.	À NOTRE OBSERVATOIRE, du 1.er au 9 décembre 1819.	
Plus grande humidité	3^{h} matin	2^{h} matin.	Cette classe d'observations a été faite d'heure en heure.
Plus petite humidité	11 matin	2 soir.	
Humidité moyenne	8 matin et 7^{h} soir	7 matin et 7^{h} soir.	

Digitized by Google

Empruntons encore à sir Th. Brisbane la note de la quantité d'eau tombée à Parramatta, tant au niveau du sol, qu'à 30 pieds anglais [9 m,1] au-dessus de sa surface, depuis avril 1823 jusqu'à mars de l'année suivante. Je place à côté ces mêmes quantités réduites en mètres. N. Galles du S. Météorologie et physique.

TABLEAU de la quantité d'eau tombée à Parramatta, de 1823 à 1824.

DATES.		QUANTITÉ D'EAU TOMBÉE À LA SURFACE du sol.		QUANTITÉ D'EAU TOMBÉE À 30 PIEDS ANGLAIS au-dessus du sol.		DATES.		QUANTITÉ D'EAU TOMBÉE À LA SURFACE du sol.		QUANTITÉ D'EAU TOMBÉE À 30 PIEDS ANGLAIS au-dessus du sol.	
ANNÉE.	MOIS.	En pouces anglais.	En mètres.	En pouces anglais.	En mètres.	ANNÉES.	MOIS.	En pouces anglais.	En mètres.	En pouces anglais.	En mètres.
1823.	Avril.....	7P,215.	0m,1833.	6P,282.	0m,1596.	1823.	Octobre...	2P,812.	0m,0714.	2P,403.	0m,0611.
	Mai.....	0 ,556.	0 ,0141.	0 ,389.	0 ,0099.		Novembre.	1 ,688.	0 ,0426.	1 ,340.	0 ,0340.
	Juin.....	2 ,590.	0 ,0658.	1 ,722.	0 ,0437.		Décembre..	0 ,493.	0 ,0125.	0 ,417.	0 ,0106.
	Juillet.....	5 ,618.	0 ,1427.	5 ,130.	0 ,1303.	1824.	Janvier....	1 ,576.	0 ,0400.	1 ,350.	0 ,0343.
	Août.....	0 ,752.	0 ,0191.	0 ,643.	0 ,0163.		Février....	1 ,125.	0 ,0286.	0 ,938.	0 ,0238.
	Septembre.	0 ,576.	0 ,0146.	0 ,418.	0 ,0106.		Mars.....	1 ,988.	0 ,0505.	1 ,406.	0 ,0357.
Donc, quantité totale d'eau tombée dans l'espace de ces douze mois.....								26 ,989.	0 ,6855.	22 ,438.	0 ,5699.

A ce compte, avril seroit le mois le plus humide, et décembre celui qui l'est le moins.

Nous n'aurons que peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit des vents en parlant du climat de Port-Jackson ; voici ce qui résulte de nos propres expériences. Vents.

Du 19 novembre au 25 décembre, c'est-à-dire en 37 jours, les vents, depuis 2 heures du matin jusqu'à midi, ont soufflé

111 fois de la bande de l'O.
et 87 fois de celle de l'E.

Ils ont été, le soir, depuis 2 heures jusqu'à minuit,

176 fois de la bande de l'E.
et 57 fois de celle de l'O.

Pendant la même période, il y a eu, de 2 heures du matin à midi,

Digitized by Google

N. Galles du S. Météorologie et physique.

57 fois du calme et des folles ventes, et de 2 heures du soir à minuit 22 fois seulement du calme.

Il s'ensuit, 1.° que les brises de terre et de mer étoient établies, quoique irrégulièrement, pendant la durée de nos observations; 2° que les vents de la bande de l'O. ont donné le plus souvent de la pluie; 3° que ceux du S. ont dominé et soufflé avec force; 4° que, sous le rapport de l'intensité, les petits frais l'ont de beaucoup emporté sur tous les autres: leur direction, dans ce cas, étoit ordinairement au S. E. Nos remarques sur les vents ont eu lieu de 2 heures en 2 heures.

Pendule.

Le pendule, qui, à Paris, donnoit 86 400 oscillations en vingt-quatre heures solaires moyennes, à + 20^{d} de température centigrade, au vide et au niveau de la mer, faisoit ici, dans les mêmes circonstances, 86 346^{osc},025. Le point où ces expériences ont été faites est le même où notre baromètre avoit été mis en expérience, et dont nous avons donné plus haut l'élévation au-dessus du niveau de la mer (*voyez* pag. 670); sa position géographique se trouve également dans le tableau des villes, villages, &c. (pag. 663).

Magnétisme.

Nos expériences magnétiques ont été nombreuses; voici le résumé des principales, faites sur Bunkers-Hill :

3 456 observations ont donné pour inclinaison de l'aiguille aimantée..... 62° 47′ 7″. (Pointe élevée Nord);
et 960 autres, pour la déclinaison..... 9. 14. 37. Nord-Est.

§. III.

Géologie et minéralogie.

Avant de parler des faits géologiques dont nous avons eu la communication, nous ferons connoître d'abord les remarques particulières de M. le docteur Quoy sur cette matière.

« Les côtes maritimes du comté de Cumberland dans la Nouvelle-Galles du Sud, dit-il, présentent comme un mur de roches, entre lesquelles la mer s'est frayé un étroit passage pour former le vaste Port-Jackson. Cette contrée se divise naturellement en deux parties distinctes, *la plaine* et *les montagnes*.

Digitized by Google

N. Galles du S.
Géologie et minéralogie.

» L'espace auquel on peut donner le premier nom a son origine à Sydney, ou plutôt au bord de la mer, et s'étend jusqu'aux Montagnes-Bleues. C'est un terrain ondulé, du milieu duquel s'élèvent quelquefois des monticules isolés. Il se compose de grès quartzeux, dont les couches puissantes paroissent constituer la base du comté de Cumberland, qu'elles rendent trop souvent stérile en se montrant au-dessus de la terre végétale. Battues par les flots, les couches qui forment les rivages sont immenses, horizontales et entièrement nues. Le grès des environs de Sydney offre diverses variétés de couleurs, selon les proportions d'oxide de fer qu'il contient; ce qui, dans la maçonnerie des édifices, laisse apercevoir des nuances où dominent le jaune et le rougeâtre, nuances d'un effet qui n'est point désagréable. Le grès blanchâtre l'emporte toutefois par l'agrément de sa couleur, et remplace avec beaucoup d'avantage, dans les bâtisses, la pierre calcaire, qui manque absolument ici. Le joli phare élevé à l'entrée du port est entièrement construit avec cette variété de grès. Il en existe une troisième assez rare, à grain serré, mais peu propre aux constructions, parce qu'elle est légèrement veinée de stries bitumineuses et noires qui facilitent sa décomposition.

» Le terrain compris entre la capitale et Botany-Bay, jusqu'à la rivière Cook, est d'une aridité affreuse, et couvert en général de sable mouvant, que traversent de foibles ruisseaux, qui bientôt vont se perdre dans les marais voisins. Ce n'est qu'à quelques milles à l'O. de cette ville, que la terre végétale, plus profonde, permet aux graminées de croître à l'ombre des grands arbres, et d'offrir un coup-d'œil plus riant. De là jusqu'aux Montagnes-Bleues, c'est-à-dire, dans un intervalle d'à-peu-près 25 milles, le sol est sensiblement le même, bien que parsemé d'un petit nombre d'éminences pierreuses et arides. L'humus a beaucoup plus d'épaisseur aux environs de la Nepean et de l'Hawkesbury, principales rivières du comté de Cumberland, et très-sujettes à déborder.

» Lorsqu'on va de Sydney à Prospect-Hill, en passant par Parramatta, on rencontre toujours du grès recouvert en quelques endroits d'une argile schisteuse, grise, très-friable, et disposée en couches horizontales. Arrivé à Prospect-Hill, la nature du terrain change entièrement, et

Digitized by Google

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

la petite montagne isolée qu'on a devant soi est toute composée d'une roche qui m'a paru être de l'ophite presque noir. Elle se dirige à-peu-près Nord et Sud, et se trouve comme enclavée au milieu du grès; son sommet, divisé en pitons arrondis, forme de légères ondulations.

» Les circonstances ne nous ont pas permis de voir les localités qui contiennent la houille exploitée pour l'usage de la colonie; seulement nous avons remarqué, entre les couches des petites îles de la rade, un schiste brun, légèrement bitumineux, en veines de deux pouces d'épaisseur.

» Laissant la partie la plus déprimée du comté de Cumberland, on arrive à cette longue muraille, pendant si long-temps impénétrable, que forment du Nord au Sud les Montagnes-Bleues. Pour faciliter l'étude des élémens qui les composent, nous les séparerons également en deux parties distinctes : celle du grès et celle du granit.

» On peut voir dans Péron (1) les efforts infructueux que firent les Anglais pour franchir ces montagnes, et l'espèce de merveilleux que de telles difficultés sembloient avoir jeté sur le pays qui est au-delà. Les obstacles subsistèrent tant qu'on ne trouva pas un point culminant auquel vinssent aboutir des arêtes unissant entre elles quelques-unes de ces masses rocheuses, que leur escarpement rendoit inaccessibles, quoiqu'elles n'aient pas dans cette partie une élévation extrêmement considérable. La pénurie d'eau dans ces régions agrestes et exposées aux rayon d'un soleil ardent, n'étoit pas moins capable d'inspirer le découragement. Eh bien! aujourd'hui on peut traverser les Montagnes-Bleues en voiture.

» Une heure après avoir laissé la Nepean, près de Régent-Ville, on commence à entrer dans le grès, qu'on monte insensiblement. En général cette roche est rougeâtre, et parfois tellement chargée d'oxide de fer, qu'elle en paroît noire. Dans les environs de Spring-Wood, où l'on traverse quelques petits ruisseaux, la végétation est abondante et majestueuse.

(1) *Voyage aux Terres australes*, partie historique.

Digitized by Google

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

» Quand on a passé ce poste militaire, les montagnes augmentent de hauteur, en même temps qu'elles deviennent plus arides. Souvent la route est tracée sur le roc à nu. King's-Table-Land est alors la meilleure position pour bien prendre une idée du pays qu'on parcourt. De chaque côté, le voyageur est entouré de vallées étroites et profondes, bordées de rochers escarpés d'un grès rougeâtre, qui, dans l'éloignement, paroissent comme façonnés en colonnes. Les plus remarquables de ces vallées se dirigent du Nord au Sud en se contournant, et sont coupées à angle droit par une arête étroite qui règne, pendant plusieurs milles, à leur sommet le plus élevé. C'étoit même cette sorte de petit plateau de réunion qu'il falloit trouver pour parvenir à rendre ces montagnes praticables.

» Lorsqu'elles ne s'écartent pas pour former des vallées, on les voit se dessiner en nombreux pitons, écartés à leur sommet et réunis par leur base. Ici les couches de grès, loin d'être constamment horizontales, sont inclinées plus ou moins fortement et en divers sens. La couche végétale y est si peu épaisse, que les grands arbres sont susceptibles d'être déracinés par les vents.

» Malgré les précautions prises pour ne tracer la route que sur les pentes les plus adoucies, on n'a pu éviter le passage de Cox, qui est la paroi d'un grand bassin dans lequel on est obligé de descendre. Parmi les rampes qu'il a fallu y ménager, l'une d'elles est excessivement roide. C'est dans ce lieu et la seule fois que nous ayons aperçu du calcaire compacte blanc ou grisâtre, tantôt en feuillets excessivement minces, affectant plusieurs directions, tantôt en couches horizontales de six à huit pouces, qui présentent un entrecroisement de fissures parallélogramiques. Dans une hauteur de plusieurs centaines de pieds, des couches de ce schiste alternent avec des couches de grès quartzeux; et, sur quelques points, on remarque des brèches mélangées de ces deux roches. La dureté de ce calcaire et la finesse de son grain permettent de s'en servir pour affiler les rasoirs.

» Tout semble indiquer que la montagne dont il s'agit fut jadis une côte battue par les flots. De gros quartiers de roc, creusés à leur base, comme ceux que ronge la mer, s'élevoient au-dessus de nos têtes,

Digitized by Google

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

en projetant leurs pointes sur la route. J'observai même, sous ces masses saillantes, des excavations verticales semblables à celles qu'on voit communément dans les falaises battues par les flots, et qui ne sauroient être produites par aucun autre agent qu'eux.

» Après avoir parcouru quelques milles dans cette vallée entourée de hautes montagnes, on s'aperçoit tout-à-coup que le terrain a changé de nature, et qu'il est devenu granitique, sans plus laisser aucune apparence de grès, du moins le long de la route qu'on parcourt jusqu'à Bathurst. Ce changement paroît se faire brusquement; le sol couvert de verdure, et la rapidité avec laquelle nous marchions, ne m'ont pas permis de distinguer précisément l'endroit où il s'opère.

» C'est à ce point, quel qu'il soit, que nous établirons la seconde division des Montagnes-Bleues. L'aspect du pays change là avec sa nature géologique; et l'on peut dire qu'après la passe de Cox, les obstacles qui s'opposoient à une connoissance plus intime de cette contrée furent levés. Ici on n'a plus des murailles insurmontables à franchir, ni une désolante sécheresse à redouter : les montagnes, en se déprimant, laissent entre elles plus d'espace; leurs pitons arrondis et leurs pentes plus douces permettent de les parcourir beaucoup plus facilement : quelques rivières et de nombreux ruisseaux coulent dans tous les sens, et les graminées croissent, comme sur les bords de la Nepean, à l'ombre des grands arbres, qui se montrent seulement plus espacés entre eux.

» Depuis long-temps on savoit que ces montagnes contiennent des terrains primitifs; la Nepean et d'autres rivières en rouloient des galets jusqu'auprès de leur embouchure. Si ceux qui les premiers formèrent le projet de pénétrer au-delà de ses barrières naturelles, avoient su que presque toujours le sol granitique est abondamment pourvu d'eau, la crainte d'en manquer en avançant ne les eût point découragés.

» Le granit de ces montagnes est rougeâtre, avec de larges cristaux de feldspath rose. Les échantillons les plus beaux proviennent de la rivière Cox, dont le lit est encombré par des masses de cette roche. On y trouve aussi des galets assez gros de phyllade noir, qui proviennent de beaucoup plus haut, car on ne voit aucune couche de cette substance aux environs.

Digitized by Google

» Une fois qu'on a dépassé le mont Evans (1), dont le sommet est couronné d'un mur naturel qui le fait paroître de loin comme une fortification, les montagnes diminuent de hauteur, et deviennent ondulées. Elles sont tellement recouvertes de graminées, qu'elles forment une prairie naturelle et continue. Rarement le sol s'y montre-t-il à nu; toutefois des morceaux de phyllade grisâtre, trouvés à sa surface, indiquent que cette roche est dans quelques endroits superposée au granit.

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

» Au passage de la rivière Fish, on remarque sur la droite, en allant à Bathurst, une disposition du granit à s'élever, comme des basaltes, en prismes verticaux. Cette particularité n'ayant lieu que dans un petit espace que la rivière paroît couvrir dans ses débordemens, est peut-être un effet de l'action des eaux.

» Nos observations relatives aux Montagnes-Bleues se sont terminées à la ville de Bathurst, dans les plaines du même nom : ondulées et bordées par des collines, ces plaines, que traverse la rivière Macquarie, peuvent avoir trois ou quatre lieues de longueur. Au-delà s'élèvent à l'Ouest d'autres montagnes, plus hautes qu'aucune de celles que nous avions parcourues; leur sol paroît être un produit d'alluvion, qui offre une terre meuble et toute granitique, dans laquelle le quartz et le mica se trouvent en petits cailloux roulés, tandis que le feld-spath y est entièrement décomposé.

» Quelques masses granitiques en décomposition, dont on peut enlever des fragmens avec la main, se voient au bord de la rivière. Le cours de celle-ci est encombré par un îlot, composé de galets, de schistes de diverses espèces, de granit, de silex, et d'une terre ocreuse de plusieurs couleurs. Ces amas proviennent des montagnes dont nous venons de parler, et où la rivière paroît prendre sa source. J'ai vu des échantillons roulés de quartz limpide, ainsi que des roches porphyroïdes à pâte très-fine, qui y avoient été recueillis.

» Il est facile de se convaincre par ce qui précède et par les découpures et inégalités nombreuses du terrain dans cette contrée, que les

(1) Je n'ai trouvé cette montagne indiquée sur aucune des cartes que j'ai consultées; il paroîtroit qu'elle gît entre le mont York et le passage de la rivière Fish, situé à peu de distance plus à l'Ouest (*voyez* pl. 92).

Digitized by Google

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

eaux qui s'y rendent de la partie orientale des Montagnes-Bleues, doivent être peu étendues et d'un cours fort irrégulier. A peine sont-elles sorties des murs de grès d'où elles se précipitent en cascades, qu'elles se joignent à des bras de mer qui pénètrent en général fort avant dans les terres. De cette double disposition résultent les fréquens débordemens qui font tant de ravages, et dont le principe est dû aux orages qui se font ressentir dans l'intérieur des montagnes.

» Des échantillons de serpentine, provenant des environs du port Macquarie, et du fer carbonaté compacte (1), nous ont été donnés. Nous ne les citons que pour indiquer que la Nouvelle-Galles du Sud recèle des minéraux de diverses natures. »

« Entre Broken-Bay et le port Hunter, dit M. Alex. Berry (2), le sol est supporté par une couche horizontale de houille. Les collines escarpées du rivage en laissent à nu une section intéressante, qui en rend l'étude très-facile. Les couches de ce terrain ont été suivies pendant l'espace de 9 milles, jusqu'au rivage de la mer, où elles se terminent à pic, et plongent même au-dessous des eaux. De là, jusqu'à l'entrée du lac Macquarie, une longue berge sablonneuse et basse règne sans interruption. Le cap Sud de ce lac consiste en rochers escarpés, où les lits de houille se montrent encore à découvert. On diroit que sur ce point la croûte terrestre a été brisée, et qu'une coupe régulière et hardie a été faite verticalement pour laisser apercevoir les progrès de quelques-unes des plus intéressantes opérations de la nature, ouvrage des siècles (3).

» Parmi ces lits de houille, il se montre des couches de grès et d'autres d'ardoise argileuse contenant des empreintes de végétaux; quelquefois, mais plus rarement, ce sont des pierres argileuses dures, ou du minerai de fer chargé d'argile, tantôt cellulaire et par couches, mais plus ordinairement sous la forme d'arbres pétrifiés, avec leurs branches distribuées d'une manière irrégulière. Près de la limite méridionale du terrain houiller,

(1) C'est ce que les Anglais nomment *iron-stone*.

(2) *Voyez* Barron-Field, *Geographical Memoirs, &c.*

(3) Le charbon de terre qu'on exploite à Newcastle, se trouve à une profondeur de 111 pieds anglais [33m,8]; cette veine a une épaisseur de 3 pieds. (Voyez *Esquisse de la géologie de la Nouvelle-Hollande et de l'île Van-Diémen*, par le Rév.d Thomas Hobbes Scott.)

Digitized by Google

qui se prolonge, avons-nous dit, sous le niveau de la mer, deux vastes lits se rapprochent graduellement, et se rencontrent enfin, sans se mêler, en continuant de courir parallèlement l'un à l'autre. Là, on observe encore une masse de poudingues d'une grande dureté, s'élevant depuis la surface de la houille jusqu'au sommet des rochers. Ceux-ci se terminent brusquement à pic à l'ouverture du port Hunter, où ils forment le cap connu sous le nom de *Coal-Head* [cap de Houille]. A partir de la pointe d'entrée opposée, une berge sablonneuse et des terres basses s'avancent jusque près du port Stephens.

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

» Cette houille, où les fibres du bois se montrent souvent d'une manière tout-à-fait distincte, est sans aucun doute d'origine végétale.

» Les empreintes de plantes que recèlent les argiles schisteuses endurcies situées en-dessous et en-dessus du charbon, ne sont pas moins dignes d'attention. M. Berry a reconnu la fleur de quelques-unes de ces plantes subterranées, tellement qu'un botaniste eût pu en déterminer non-seulement le genre, mais l'espèce. Il croit avoir distinctement reconnu ainsi le *zamia spiralis.* Ce champ curieux et encore vierge d'observations appelle toute l'attention des naturalistes.

» Au Sud de Broken-Bay, les rivages ont en général l'aspect de falaises escarpées, d'un grès disposé par couches horizontales; falaises interrompues cependant çà et là par des plages sablonneuses, derrière lesquelles le pays est bas et uni. Les hautes terres sont, comme on sait, considérablement enfoncées dans l'intérieur.

» Ce grès est disposé par couches régulières, mais qui ne sont pas toujours strictement horizontales : quelques-unes, avec cette direction et une épaisseur par-tout égale, se composent de lames minces inclinées vers le Nord-Est sous un angle considérable, et sont presque toujours siliceuses. Rarement le grès est-il argilifère; il possède toutefois ce dernier caractère, particulièrement au-dessus des lits de charbon, où il est alors doux au toucher et très-décomposable. De temps en temps on découvre aussi, parmi le charbon, des lits très-minces de grès coquiller ou calcaire.

» Pénètre-t-on dans les ravins du comté de Cumberland, on peut se convaincre que les couches de grès s'étendent de l'Est à l'Ouest depuis

Digitized by Google

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

la mer jusqu'à la rivière Nepean, et que des indices de houille, tels que schistes des terrains houillers, avec des empreintes de végétaux, du minerai de fer chargé d'argile (1), la pierre calcaire déja indiquée, enfin des fragmens même de houille, s'y trouvent mêlés. Il paroît que la roche de grès s'étend dans tout ce comté comme une plate-forme de niveau, et que, quoique des collines s'y rencontrent, ce ne sont que des masses argileuses dont la surface auroit été rendue inégale par l'action des eaux. Il suit de là que les parties élevées de ce comté, contenant une plus grande quantité du sol primitif, sont aussi plus fertiles que le fond des vallées, à moins que celles-ci n'aient été recouvertes par des dépôts d'alluvion. Cette argile, en général de couleur rougeâtre à sa surface, et imprégnée de fer sur quelques points, est quelquefois cependant blanche et savonneuse, comme de très-belle terre de pipe (2). On distingue dans celle-ci de petits amas de pierres calcaires, ressemblant à des stalactites, et qui proviennent sans aucun doute de quelque dépôt aqueux. A la profondeur d'un petit nombre de pieds, elle a presque toujours l'apparence de schistes imprégnés de sulfates d'alumine et de fer (3).

» A l'Ouest de la Nepean, les couches de grès se relèvent et s'étendent dans le sens du méridien, pour former la chaîne des Montagnes-Bleues (4). Du côté du Nord, ces montagnes sont stériles et sauvages;

(1) Sur la route d'Hawkesbury [aujourd'hui Windsor] à Toongabee, MM. les minéralogistes Depuch et Bailly ont observé du fer oxidé hématite cloisonné. Cette substance étoit répandue abondamment à la surface du sol, en masses d'un assez gros volume.... Cette matière leur parut susceptible de fournir un fer excellent, &c. (Péron, *Voy. aux Terres austr.*, part. hist.)

A huit milles du port Dalrymple, dans l'île Van-Diémen, une quantité considérable de minerai, formant un pur protoxide de fer, a été découverte; on en a retiré un métal pur et très-malléable. Jusqu'ici nous n'avons point ouï dire que cette mine ait été exploitée, non plus qu'aucune de celles de la Nouvelle-Galles du Sud. (*Voyez* Bigge, *Repports to Lord Bathurst.*)

(2) Aux environs de Sydney, selon MM. Depuch et Bailly, il existe des couches d'une argile blanchâtre, mêlée de quartz, de mica et d'une matière ferrugineuse qui paroît être du fer carburé. Cette argile, ou plutôt ce mélange, s'emploie avec succès dans la fabrication de diverses espèces de poteries. (*Voyez* Péron, *ut suprà.*)

(3) A toutes les substances minérales que possède le comté de Cumberland, il faut ajouter le *sel gemme*, dont Péron a vu un échantillon d'un pied [$0^m,3$] de dimension. Un ruisseau, près de Toongabee, a un goût saumâtre, provenant sans doute de quelque amas de sel gemme, placé dans l'intérieur du sol. (Péron, *ibid.*)

M. Quoy a fait à Prospect-Hill une observation équivalente.

(4) Près du sommet de ces montagnes, le terrain houiller repose sur le grès ancien. L'escar-

Digitized by Google

toutefois vers le Sud, et sur divers points, le grès est couvert ou déplacé par du *whinstone* (dolérite?), affectant tantôt la forme du trapp commun, tantôt celle du trapp porphyritique. On les rencontre en ce dernier état dans le comté d'Argyle. Par-tout où le sol repose sur du grès, il est composé de l'argile australienne ordinaire. De même, un terreau noirâtre et léger est invariablement superposé au whinstone. Plus loin, au Sud, le granit et la pierre calcaire primitive concourent ensemble à la formation du sol.

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

» Une berge basse et sablonneuse s'étend depuis l'embouchure de la rivière Shoal-Haven jusqu'au havre du même nom. Néanmoins, une pointe élevée de roche se prolonge de quelques milles au Sud, depuis l'entrée de ce port, en suivant le rivage jusqu'à Salt-Creek (pl. 92). Cette pointe se compose de roches de grès posées sur une argile schisteuse dure et bleuâtre, que recouvre le sol australien.

» En remontant la rivière, et à peu de distance de ses bords, il y a des masses de grès fort tendre, propres à donner à peine de la pierre à bâtir : c'est une sorte de poudingue avec des morceaux de roches plus anciennes, tels que du quartz, des débris d'ardoise argileuse primitive, &c. Quelques échantillons d'alun ont été recueillis entre les crevasses de ces rochers, où sans doute de fortes pluies les avoient entraînés.

» Si l'on descend au Sud jusque sous le parallèle de la baie Bateman (pl. 91), au fond de laquelle débouche la petite rivière Clyde, la structure géologique du pays revêt un caractère différent : là, les roches se composent d'un genre de schiste argileux grossier, contenant du mica. Ce schiste ressemble assez, sur la petite île Snapper, à une ardoise argileuse imparfaite ; mais par-tout ailleurs, il affecte l'apparence de la *grauwacke :* étendant du Sud-Ouest au Nord-Est, ses couches verticales, parsemées de veines innombrables de quartz de toutes les dimensions, il traverse à-la-fois le lit de la rivière et le sommet des montagnes du

pement de cette roche à l'Est présente l'aspect d'un mur perpendiculaire, au pied duquel le grès ancien est en contact avec des roches primitives. Ces dernières se trouvent dans la chaîne de montagnes des vallées de Clywdd et de Clarence. Des roches porphyritiques et d'argile schisteuse, accompagnent les roches primitives près des plaines de Bathurst et la vallée de Sidmouth, jusqu'au lac George et la rivière Cookbundun (pl. 92), qui continuent jusqu'aux prairies où le terrain houiller se montre de nouveau. (T. H. Scott, *op. cit.*)

Digitized by Google

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

voisinage. En avançant du côté de l'Ouest, et latéralement à la rive droite de la Clyde, les montagnes s'élevent graduellement pour atteindre, à ce qu'il semble, le plateau du comté d'Argyle, sur lequel le grès reparoît de nouveau.

» Près de Pigeon-House (1), la vieille roche se montre encore, mais avec le caractère particulier d'une argile compacte dont les veines sont aussi mêlées que si elles avoient été ramollies par l'action d'une chaleur intense; le quartz, sur plusieurs points, présente l'aspect de l'agate ou de la pierre à fusil.

» Le lit de la petite rivière qui coule au Sud de cette éminence, contient des masses de roches argileuses, de porphyre et de jaspe, tandis que celle-ci n'offre d'abord qu'une crête escarpée, formée du schiste dont il vient d'être question, mais plus abondant en mica: elle est surmontée ensuite par un agrégat de cailloux roulés élevé en terrasse, et recouvert d'une argile maigre, où végètent des broussailles rabougries; le cône qui le domine se compose d'une roche de grès horizontale, couronnée enfin par un énorme bloc de la même substance.

» A quelques milles au Nord de la baie Bateman (pl. 91), les couches verticales de schiste disparoissent, pour faire place à une roche de grès horizontale, qu'interrompent çà et là des plages sablonneuses, ainsi que des pointes de whinstone qui se projettent en mer et continuent jusqu'à la baie Jervis. Il y a sur le rivage une grande quantité de pierres ponces. »

La roche calcaire, que les premiers colons ne purent découvrir dans le comté de Cumberland (2), a été vue depuis, en divers endroits, au-delà des Montagnes-Bleues. Les hauteurs nommées *Mont-Limestone,* dans l'Ouest du lac George, et quelques-unes de celles qui bordent la rivière Macquarie, ou qui sont situées au Nord-Est de Bathurst, &c., en procurent maintenant en abondance et de fort bonne. Sur ce dernier point, un groupe de collines rangées en amphithéâtre, contiennent des bancs de

(1) *Voyez* (pl. 91) par 35° 20′ de latitude.

(2) Péron, *Voy. aux Terres austr.*, part. hist. On a vu plus haut (pag. 680) que la pierre calcaire existe cependant dans ce comté, stratifiée avec la houille et le grès; les échantillons, il est vrai, en sont peu considérables et de qualité fort inférieure.

Dans la plaine de Cow-Pasture, selon M. Bigge, on a trouvé la pierre à chaux dans la propriété de M. Mac-Arthur. (*Voyez* les Rapports au comte Bathurst.)

Digitized by Google

cette substance qui suivent une direction Nord-Ouest et Sud-Est : c'est sur le flanc de l'une d'elles que le gouvernement a fait établir un four (1), où l'on fabrique annuellement une quantité considérable de chaux à bâtir.

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

Tout auprès est l'entrée d'une caverne curieuse qu'a examinée M. Ch. Fraser, jardinier-botaniste de la colonie; la description que j'en donne m'a été communiquée par M.me Macquarie.

	pieds angl.		mètres.
La plus grande largeur de la face externe de cette caverne est d'environ	6.	=	1,8.
Sa largeur, de	4.	=	1,2.
Pour y entrer, il faut descendre d'une hauteur verticale de	6.	=	1,8.
On arrive d'abord dans une première chambre, ayant en longueur	46.	=	14,0.
En largeur	26.	=	7,9.
En hauteur	7,5.	=	2,3.

Et dont le sol est incliné à l'horizon, du côté du Sud, d'environ 20°.

Les stalactites que recèle cette première chambre, forment des colonnes et des arcades fort belles qui figurent en mignature le portail d'une cathédrale gothique.

On se rend dans la seconde chambre, par un passage ayant

De longueur	23 pieds	=	7m,0.
De largeur	20.	=	6 ,1.
Et de hauteur	7.	=	2 ,1.

Une riche terre savonneuse y abonde, ainsi que dans le reste de la caverne. La voûte a une apparence singulière produite par la décomposition d'un lit de pierre à chaux en petites plaques lamellaires, dont aucune n'excède 6 pouces [0m,15] d'épaisseur, et qui forment des compartimens assez semblables à ceux d'une écaille de tortue.

Les dimensions de la seconde chambre sont comme il suit :

Longueur		59 pieds	=	18m,0.
Largeur		24.	=	7 ,3.
Hauteur	de	2 ½.	=	0 ,8.
	à	5.	=	1 ,5.

On est obligé de grimper sur une sorte de rempart de terre rougeâtre,

(1) Ce four à chaux est situé à-peu-près par 33° 13′ de latitude Sud, et 147° 22′ de longitude à l'Est de Paris. (*Voyez* pl. 91.)

Digitized by Google

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

et de se traîner péniblement sur les mains et les genoux, avant d'arriver à la partie la plus magnifique de la caverne : les stalactites, en effet, y sont d'un tel volume, qu'il est presque impossible de passer entre elles, quoique les parties les plus délicates en aient déjà été brisées par les premiers voyageurs qui les ont visitées. Plusieurs des plus grandes sont composées de lames concentriques d'un pouce d'épaisseur et au-delà; quelques cylindres, de 3 pieds [$0^m,9$] de longueur, n'excèdent pas en grosseur celle d'un tuyau de plume à écrire ordinaire. Mais ce qui attire principalement l'attention, c'est une colonne en stalagmite, dont les couches ondulées en une infinité de sens, viennent se perdre dans l'eau d'un bassin de 2 pieds $\frac{1}{2}$ [$0^m,8$] de diamètre; les rayons de lumière qu'elle réfléchit, et où se déploient les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel, produisent un effet qui a quelque chose de magique.

Laissant au Sud une galerie non encore examinée, si l'on s'avance dans celle qui paroît la plus large (1), le sol descend par degrés, sans que la voûte se surbaisse : les stalactites y sont aussi d'une grande beauté.

Cette galerie a de longueur		53 pieds	= $16^m,1$.
Sa largeur est de		25.	= 7 ,6.
Et sa hauteur	de	4.	= 1 ,2.
	à	7.	= 2 ,1.
Elle conduit dans une troisième chambre, dont la longueur est de		41.	= 12 ,5.
La largeur de		10.	= 3 ,0.
Et la hauteur variable	de	5.	= 1 ,5.
	à	10.	= 3 ,0.
	diminuant ensuite à	1.	= 0 ,3.

en raison de l'inégalité du sol.

Les petites fibres de la racine des arbres qui croissent au-dessus, percent à travers la voûte : parmi les stalactites curieuses qu'on y voit, il en est quelques-unes qui figurent des têtes de chou-fleur, et d'où jaillissent des reflets diversement colorés.

Un passage tourné du côté du Nord n'a pas été visité; un autre plus considérable, dirigé au Sud, pénètre à travers de grosses masses détachées de pierres à chaux, au milieu desquelles on doit se glisser d'abord

(1) M. Fraser ne dit point quelle est la direction de ce dernier passage.

Digitized by Google

avec quelque difficulté; il devient ensuite d'un accès facile, et communique à une chambre de grande étendue,

N. Galles du S. Géologie et minéralogie.

Dont la largeur est de	18 pieds	=	$5^m,5$.
Et la hauteur de	12.	=	3 ,6.

Après avoir passé sur un sol de terre rougeâtre et douce au toucher, on voit la chambre s'ouvrir graduellement jusqu'à la distance de 110 pieds [$35^m,5$], à partir de la salle précédente. Les parois en sont de pierre schisteuse. Une nappe d'eau guéable s'avance aussi loin que l'on puisse étendre la vue, en s'éclairant d'une chandelle.

La largeur de la caverne sur ce point est d'environ	35 pieds	=	$10^m,7$.
Et sa hauteur de	20.	=	6 ,1.

Il n'y a point là de stalactites.

Quant à la température de l'eau contenue dans cette chambre, nous l'avons indiquée dans notre précédent paragraphe.

En revenant sur ses pas, M. Fraser avoit pénétré jusqu'à la distance de 50 pieds [$15^m,2$] dans une galerie spacieuse, dirigée au N. O., lorsque, étant sur le point de manquer de flambeau, force lui fut de rebrousser chemin. En cet endroit les roches étoient schisteuses, et la grotte percée au milieu de masses lamelleuses noires et détachées.

Les gisemens indiqués dans la description ci-dessus ne sont qu'approximatifs, M. Fraser ne s'étant pas muni d'une boussole.

En dehors, et près de l'entrée de la caverne, coule un ruisseau dans le lit duquel on trouve des blocs argileux d'un foible volume, contenant de très-petites coquilles bivalves pétrifiées.

M. Barrailler, lors de l'intéressante excursion qu'il fit en 1802 dans le comté de Westmoreland, et dont le but principal étoit de chercher un passage pour franchir les Montagnes-Bleues, ramassa, près des bords d'un ruisseau (1), « plusieurs pierres curieuses, parmi lesquelles il y » avoit des grès contenant des coquilles de mer très-distinctes, et diverses » autres matières fossiles. Ces pierres paroissoient avoir été roulées et » charriées du sommet des montagnes voisines par les eaux pluviales. » (Barrailler, *Relation manuscrite.*)

4 T. v. p. 1431.

(1) Ruisseau situé dans la gorge Barrailler, à-peu-près sur le méridien d'Ingleborough-Hill (*Voyez* pl. 92.)

Digitized by Google

N. Galles du S.

§. IV.

Fertilité du sol; productions.

Sous le rapport de la fertilité, le sol de la Nouvelle-Galles du Sud présente de notables contrastes. Vu de la mer, sur-tout à la hauteur de Port-Jackson, il se montre, jusqu'à une grande distance, sous l'aspect d'une terre inerte et stérile : quelques broussailles et des arbres rabougris végètent tristement sur un fonds sablonneux, entrecoupé de roches schisteuses souvent tout-à-fait dépouillées. Ce n'est qu'en avançant assez loin dans l'intérieur, qu'on aperçoit enfin des champs dont la riche parure compense en quelque sorte la nudité des plages voisines de la côte. Là même encore il règne une extrême diversité dans la nature des terrains productifs : on y trouve depuis le maigre sable de bruyère et la froide argile jusqu'à la terre à blé la plus substantielle, qui couvre principalement d'une couche épaisse et féconde les bords des rivières. Ici la vue s'étend sur de vastes plaines, tapissées de pâturages naturels, et est à peine interceptée par un petit nombre de grands végétaux : là s'élèvent des forêts dont les arbres, tantôt enlacés dans les plis et replis des lianes, composent des massifs impénétrables, tantôt, largement espacés, observent entre eux une sorte d'ordre symétrique, et semblent au premier abord avoir été plantés de la main des hommes.

Après ce léger coup d'œil jeté sur l'ensemble géonomique de la colonie, passons à l'examen de ses parties qui ont été jusqu'à ce jour le plus soigneusement explorées. (*Voy.* pl. 91.)

Cumberland. — A l'exception des districts d'Airds, d'Appin, et de la portion de celui de Bringelly qui touche à la Nepean, où quelques élévations se font entrevoir, la surface de ce comté est une plaine continue. Dans l'intérieur, les terres sont presque par-tout maigres et légères, et reposent sur une argile alumineuse, alternativement rouge, jaune et bleue, d'autant plus profonde qu'on s'éloigne davantage des bords de la mer; ou bien elles ont pour base un simple lit de schistes alumineux. Les Anglais donnent à celles-ci le nom de *terres de forêt.* La fertilité est plus grande sur les coteaux : les meilleures qualités de terrain appar-

Digitized by Google

tiennent aux districts d'Airds, Appin, Upper-Minto, Minto, Cooke, Bringelly et Cabramatta ; toutefois, il est médiocre dans le voisinage de la ville de Liverpool.

N. Galles du S. Fertilité du sol; productions.

Les dépôts formés par les débordemens, dans le comté de Cumberland, se distinguent par leur profondeur et leur étonnante fertilité ; ils gisent principalement sur les rives de la Nepean et de l'Hawkesbury ; le plus étendu est placé sur les bords de cette dernière rivière, entre la ville de Windsor et la commune de Wilberforce. On en remarque aussi, près de South-Creek, qui jouissent de la même fertilité et souffrent des mêmes inondations que les districts voisins de l'Hawkesbury.

Au centre du Cumberland, et sur des roches de *whinstone*, une bande de terre argileuse, rouge et profonde, renommée par sa fertilité, recouvre le coteau de Prospect-Hill. Il reste encore, dans le district de Field-of-Mars, quelques portions d'un sol vierge, mais dont la majeure partie, livrée sans règle ni mesure à une culture mal entendue, est aujourd'hui entièrement épuisée. Ces terres, ainsi que celles des rives de l'Hawkesbury, présentent les seules exceptions saillantes au caractère général annoncé plus haut pour le comté de Cumberland. Nous ferons observer aussi que les districts de Castlereagh, Oxley, Nelson et Broken-Bay, situés à la bande septentrionale de ce même comté, ne sont point propres, pour la plupart, à la culture, et peuvent seulement fournir aux bestiaux une chétive et précaire pâture. La contrée située au Sud de la rivière George, non compris les parcelles de terre qui prolongent ses bords, doit être rangée dans la même catégorie.

Il est à regretter que les environs de Sydney soient en général si arides. Le contour de la rade et du port, lorsqu'on s'avance du côté de l'entrée du havre, n'offre que des roches de grès souvent tout-à-fait dépouillées, du sable, et en quelques endroits seulement de la terre de bruyère, déjà presque réduite au dernier degré d'épuisement par des productions immodérées. La végétation, quoique assez drue sur certains points, a néanmoins dans son ensemble un air de langueur qu'on ne sauroit définir : les arbres s'élèvent à peine de quelques pieds au-dessus du sol, et leurs troncs rabougris attestent, non moins que la maigreur de leurs rameaux, l'état continuel de souffrance dans lequel ils vivent. Ce sont cependant des eucalyptus, des casuarinas, des exocarpus, des

Digitized by Google

N. Galles du S. Fertilité du sol; productions.

mimosas, &c., dont presque par-tout ailleurs les tiges atteignent à une très-grande élévation.

Camden. — Ce comté contient la portion de pays connue sous le nom de *Cow-Pasture :* le sol y est d'une fertilité variable, mais toujours d'autant plus profond qu'on s'approche davantage des bords de la Nepean; il consiste en un sable marneux et léger, reposant sur des couches d'argile. Les bestiaux y trouvent une abondante nourriture. Dawson assure qu'il tombe moins de pluie dans le district de Cow-Pasture que dans aucun autre de la colonie.

Le district d'Illawarra est riche aussi en excellens pâturages et en champs engraissés par alluvion, mais dont un tiers seulement, assure-t-on, est d'une nature satisfaisante et plus particulièrement convenable aux petits colons. Dans l'Est de la rivière Wingeecarabee, quelques portions de terre garantissent au laboureur la juste indemnité de ses travaux; et l'on rencontre encore près de la forêt de Sulton, parmi des hauteurs ondulées et rocailleuses, quelques parcelles d'un terrain fertile.

Saint-Vincent (1). — Un sol argileux, ayant peu d'attraction pour l'humidité, tel est le caractère essentiel de cette partie de la colonie, d'après l'examen qu'en a fait M. A. Berry.

Murray. — Immédiatement au Sud du lac George se déploie la forêt d'Argyle; plus loin, dans la même direction, en s'avançant jusque sous le 36.e parallèle, entre les rivières Shoal-Heaven et Morumbidgee, la campagne n'est pas d'une très-riche apparence. Il n'en est pas de même des terres qui bornent ce comté du côté de l'O., et notamment des plaines Yass, situées au Sud de la rivière de ce nom, qui sont très-favorables à la culture du blé.

Contrée à l'Ouest des Alpes australiennes. — Sur la ligne qui s'étend du même lac au détroit de Bass, MM. Hovell et Hume ont vu quelques districts fertiles et boisés, entrecoupés de belles rivières; d'autres abondans en prairies. Mais c'est sur-tout en s'approchant de la mer qu'ils ont trouvé des plaines immenses et d'un aspect magnifique, sous le double rapport de la fertilité et du paysage. Ces riches contrées attendent encore

(1) Pour que le lecteur puisse rattacher ce qui va suivre à ce qui précède, il est nécessaire qu'il prenne la peine de consulter, à la fin de ce volume, les *additions* au §. I.er du présent chapitre, relatives aux rivières de la colonie, à sa division en comtés, etc.

Digitized by Google

une exploration digne de leur importance et des espérances que leur découverte a fait concevoir.

N. Galles du S. Fertilité du sol; productions.

Argyle. — Le comté d'Argyle a été passablement favorisé de la nature, particulièrement du côté de l'Ouest, où sont les plaines Breadalbane. Quelques troupeaux peu nombreux peuvent y trouver une bonne subsistance. Le climat est généralement moins chaud dans ce comté que dans les autres, plus voisins de la mer; circonstance qui explique assez l'absence, sur ce point, des charançons et des mouches-teignes dont on a tant à se plaindre ailleurs, Bathurst toutefois excepté (1). Les arbres, dans la forêt d'Eden, parviennent à de grandes dimensions.

King, Georgiana, et terres plus à l'Ouest. — La surface de ces deux comtés et celle du pays qui se développe entre les deux rivières Lachlan et Morumbidgee, n'est pas encore très-bien connue sous le rapport agronomique; en général, il paroît qu'une extrême aridité s'y fait remarquer. Près des rivières citées, et sur-tout sur les bords de la dernière, d'intéressans pâturages et quelques forêts épaisses se laissent apercevoir, disposition qui a lieu également sur plusieurs points de la Murray.

Westmoreland. — Presque par-tout montueux et stérile, le comté de Westmoreland n'offre quelque apparence de fécondité que dans le voisinage de la rivière Fish, qui lui sert de limite septentrionale.

Bathurst, et terres qui en sont au N. O. — Le comté de Bathurst est intéressant par le grand nombre de riants paysages et de belles savanes qu'il renferme. Le sol toutefois a peut-être une fertilité plus grande lorsqu'on se rapproche de la ville de Wellington-Valley; et si l'on tire davantage encore vers le Nord, sans s'éloigner beaucoup de la Macquarie, on voit des espaces couverts de beaux arbres. D'autres points ne présentent que des broussailles ou des arbrisseaux rabougris.

Northumberland. — Pays bien arrosé, boisé dans certaines localités, et offrant à l'agriculture des terres susceptibles d'un bon rapport; la richesse de ses mines de houille a sur-tout été appréciée, et assure une grande importance commerciale à la ville de Newcastle.

Cook, Hunter. — En général fort montueux dans sa partie méridionale, le premier de ces comtés paroît être plus favorisé dans quelques localités voisines de la rivière Hawkesbury. Les détails agricoles relatifs au second

(1) *Voy.* James Busby, *Authentic informations relative to New South Wales*, &c.

Digitized by Google

N. Galles du S. Fertilité du sol; productions.

ne sont encore qu'imparfaitement connus; on sait seulement qu'il y a des parties boisées et de petites rivières coulant dans de jolies vallées.

Roxburgh, Phillip, Wellington. — La campagne voisine de la ville de Bathurst est renommée pour ses excellens et vastes pâturages. Mais si l'on considère la surface totale, qu'embrassent ces trois comtés, on la trouvera entrecoupée de montagnes, de forêts, de vallées et de divers courans d'eau. Pour devenir profitables à la colonie, certains points n'attendent que le travail du laboureur et l'industrie du nourrisseur de bestiaux : l'un trouveroit sur les cimes des collines, et l'autre dans les vallées, un riche et infaillible dédommagement de ses soins et de ses fatigues.

Gloucester, Durham. — Remarquables par leur fertilité et par le grand nombre de rivières qui les sillonnent, ces comtés peuvent être considérés à-la-fois comme le jardin et le grenier de la colonie (1). Le sol le plus substantiel se trouve en général près du cours des rivières, tandis que la végétation herbacée commence presque toujours au point où l'autre végétation cesse. La vaste étendue des terrains concédés à la Compagnie d'agriculture australienne, ainsi que ceux appartenant au clergé et aux écoles coloniales, sont renfermés dans le comté de Gloucester. Le pays qui s'étend de Newcastle au port Stephens, est purement une succession de bancs de sable et de marais; plus au Nord encore, en suivant les rivages de la mer, on voit les lacs étendus ou lagunes de Myall, Smith et Wallis.

Brisbane, Bligh. — On a lieu de croire que ces comtés ne sont pas dénués de fertilité; les documens toutefois nous manquent pour entrer ici dans de plus grands détails.

Ayr. — Le comté d'Ayr, qui a pour chef-lieu la ville de Port-Macquarie, est un des plus fertiles de la contrée : des collines verdoyantes, des vallées bien arrosées, des forêts peuplées d'arbres magnifiques, des plaines et des montagnes couvertes d'excellens pâturages, joints aux cataractes pittoresques de la rivière Hasting et aux bois majestueux qui en ombragent les bords, concourent à faire de ce comté un pays enchanteur.

Cambridge. — Ici se développent les vastes plaines herbeuses de Liverpool, situées entre les 31.e et 32.e degrés de latitude (pl. 91) : elles sont établies sur un terrain d'alluvion qu'on estime être élevé au-dessus du niveau de la mer, de 2 400 à 2 500 pieds anglais [731m,5 à 762m].

(1) *Voy.* Dawson, *Present state of Australia.*

Digitized by Google

Dawson est loin de croire qu'elles méritent les éloges pompeux qui ont été donnés à leur fertilité. Quelques maigres pieds d'*acacia pendula*, et des eucalyptus à gomme blanche, très-clairsemés, sont les seuls arbres qu'on y aperçoive. Les montagnes environnantes, au contraire, sont tapissées de bois, peu denses à la vérité, mais entrecoupés de clairières où pousse une herbe propre à la nourriture des bestiaux.

N. Galles du S. Fertilité du sol; productions

Il ne paroît pas que la longueur de ces plaines, prises de l'O. N. O. à l'E. S. E., soit moindre de 40 milles marins. « Leur surface étant » bien arrosée, continue Dawson (1), elle pourroit, dans la saison des » sécheresses, recevoir les troupeaux de gros bétail qui y seroient envoyés » des districts voisins. Quelques points, aux mêmes époques, offriroient » aussi peut-être des stations auxiliaires pour les jeunes brebis d'un an et » pour des moutons, sous la garde d'un berger soigneux et expérimenté. »

Environs de la rivière Brisbane. — Le sol en est alternativement montagneux et uni sans être inondé. Une terre végétale légère, de la plus belle qualité, nourrit de grands arbres de diverses espèces, parmi lesquels on remarque beaucoup d'araucaires ou pins magnifiques, semblables à ceux de l'île Norfolk, quoique peut-être plus petits. La même vigueur de végétation se manifeste dans les bois qui couvrent les collines et dans les forêts de cyprès qui sont au S. E. de la même rivière. C'est sur-tout à 50 milles de son embouchure que le pays étale toutes les richesses dont l'industrie de l'homme civilisé peut tirer un parti si avantageux, soit pour ses besoins domestiques, soit pour le commerce d'exportation.

Les tableaux ci-après contiennent une notice raisonnée des productions du sol qui conviennent à cette double destination.

Productions végétales.

Je ne ferai qu'une remarque préalable : c'est qu'en qualifiant, d'après les Anglais, quelques eucalyptus du nom d'*arbres à gomme* [*gum trees*], je n'ai point prétendu affirmer que les sécrétions de ces végétaux fussent de la gomme en effet, plutôt que de la résine ou de la gomme-résine; j'ai voulu me conformer à l'usage, laissant à l'analyse chimique le soin de décider, en dernier ressort, quel est le composé de ces substances. Plusieurs savans, et M. de la Billardière entre autres, pensent que ce sont de véritables résines.

(1) Ouvrage cité.

Digitized by Google

Tableau des principales productions végétales indigènes et exotiques de la partie méridionale de la Nouvelle-Galles du Sud.

N.° 1. PLANTES INDIGÈNES.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES VÉGÉTAUX.	REMARQUES.
1	Acacia.....	On en distingue ici plusieurs variétés principales : celle que les Anglais nomment *black-wattle*, qui est l'*acacia menaloxylon* des botanistes; le *green-wattle* [acacia decurrens], et l'acacia à sagaie (*spear-wood*) [acacia doratoxylon]. Celui-ci est un arbrisseau de vingt pieds de hauteur, du bois duquel certaines tribus sauvages de l'intérieur font leurs lances ou sagaies. L'*acacia pendula* enfin, arbrisseau très-commun dans les mauvaises terres des bords de la rivière Macquarie et de la Lachlan, se rencontre clairsemé aussi dans les vastes plaines de Liverpool.
2	Araucaire....	On a trouvé, près de la rivière Brisbane, avons-nous dit (p. 691), une quantité considérable de pins qui paroissent être exactement de la même espèce que ceux de l'île Norfolk [araucaria excelsa]. La tige de cet arbre est magnifique, ce qui le rendroit très-propre à la mâture des vaisseaux : quelques-uns ont en effet au-delà de 30 pouces anglais [0m,76] de diamètre, et de 50 pieds [15m,2] à 80 pieds [24m,4] de hauteur au-dessous des branches. A Norfolk, d'après Collins, il n'est pas rare d'en voir de 9 à 10 pieds anglais de diamètre et de 182 à 200 pieds de hauteur. Souvent gâtés au cœur, ces arbres sont d'un bois trop cassant pour faire des avirons, et trop poreux pour servir à la construction de la coque des vaisseaux. La résine qu'ils contiennent est entre l'écorce et l'aubier.
3	Arbre à thé...	*Voyez* Mélaleuca.
4	Ash tree.....	*Voyez* Eucalyptus frêne.
5	Banksia.....	C'est l'*honey-suckle* des colons anglais, connu des botanistes sous les noms de *banksia serrata* et de *banksia integrifolia*. Son bois peut être employé dans l'ébénisterie; il est veiné d'une manière bizarre, mais agréable.
6	Beef-wood...	*Voyez* Casuarina.
7	Black-butted-gum.	*Voyez* Eucalyptus à gomme noire.
8	Black-wattle..	*Voyez* Acacia.
9	Blue-gum....	*Voyez* Eucalyptus à gomme bleue.
10	Bois de charpente.	Les plus intéressans sont l'*araucaire* et le *flindersia*, l'un et l'autre de fort grandes dimensions et croissant sur les bords de la Brisbane, où ils forment des forêts étendues. On emploie aussi, dans la construction civile, les différentes espèces d'eucalyptus et les cèdres rouges et blancs. (*Voyez* ces mots.)
11	Bois de construction.	Les bois de la Nouvelle-Galles du Sud employés jusqu'ici à la construction des navires coloniaux, sont de quatre espèces : l'eucalyptus à écorce de fer (*iron-bark*), l'eucalyptus à gomme noire (*black-butted-gum*), l'eucalyptus à écorce fibreuse (*stringy-bark*), les casuarinas et les cèdres. Les qualités particulières de ces bois sont la durée, la pesanteur et la dureté, quoiqu'ils aient peu de liant et qu'ils se brisent facilement. D'après des expériences faites en Angleterre, sur des madriers bien choisis de stringy-bark, on a trouvé que ce bois se tourmente lorsqu'on le travaille, et des ingénieurs ont témoigné leur crainte de l'employer, soit dans la construction, soit dans le radoub des vaisseaux. En général, les plus grands arbres du pays sont viciés au cœur, dans la proportion de 6 sur 10, ce qui rend difficile de trouver les pièces capitales dont les charpentiers constructeurs font usage. Quoique peu propres par cette raison aux besoins de la marine, ils n'en sont pas moins bons pour l'architecture civile. Le cèdre s'emploie principalement pour faire des emménagemens intérieurs, et le casuarina peut fournir des pièces de bon bois, mais d'un foible échantillon. L'eucalyptus a été quelquefois employé à des mâtures, quelque lourd que soit son bois. (*Voyez* ces différens mots.)
12	Bois de rose..	*Rose-wood* [trichilia glandulosa]. Ce bois, qui a reçu son nom vulgaire de l'odeur qu'il répand, et point du tout de sa couleur, croît dans les forêts voisines de Newcastle; il est très-dur, fort sujet à la pourriture sèche, et ne peut être employé qu'à la décoration et à l'ameublement.
13	Box tree.....	*Voyez* Eucalyptus buis.
14	Castor-oil tree.	*Voyez* Ricin.
15	Casuarina....	Bois de la contexture du chêne, de couleur rouge-brun mouchetée de noir, qui lui a fait donner, par les Anglais, les noms génériques de *oak* et de *beef-wood;* ils en distinguent trois variétés : le *she-oak* [casuarina stricta], le *swamp-oak* [casuarina paludosa], et le *forest-oak* [casuarina torulosa]. Ces arbrisseaux, qui ne parviennent guère qu'à 10 ou 15 pieds de hauteur, et n'ont que 1 ou 2 pieds de diamètre, se trouvent principalement à Lane-Cove et à Middle-Harbour (*Voyez* pag. 651). On les emploie dans la colonie à faire des lattes et des clôtures; mais la dureté du bois et l'agrément de sa couleur le rendent beaucoup plus propre à l'ébénisterie. L'architecture navale, comme on l'a dit plus haut, peut, avec avantage, en tirer des pièces de petites dimensions.
16	Cèdre blanc..	*White-cedar* [melia azedarach]. Bois veiné et très-dur, propre à toute sorte d'ouvrages; on le trouve dans le district d'Illawarra du comté de Camden, ainsi qu'aux environs du port Stephens, dans le comté de Gloucester. Son écorce a été utilement employée dans le traitement des fièvres intermittentes, bilieuses et putrides.
17	Cèdre rouge..	*Red-cedar* [cedrela toona]. Cet arbre, qu'on tire principalement des environs de la ville de Newcastle et du district d'Illawarra, passe en général pour fournir un des meilleurs bois qu'on puisse trouver ici pour la construction des meubles et l'accastillage intérieur des vaisseaux; son bois, de couleur acajou, a une dureté suffisante pour recevoir un beau poli. On le transporte des points que nous venons de citer, au Port-Jackson, sur de petits navires caboteurs.
18	Cerisier indigène.	*Native-cherry tree* [exocarpus cupressiformis]. Le fruit de cet arbre a la forme et la couleur de la cerise, mais est recouvert d'une enveloppe boiseuse, analogue à celle de notre noix. On trouve intérieurement une pulpe sucrée, agréable au goût, mais très-astringente; quant à l'arbre lui-même, il ne peut fournir que du bois à brûler.
19	Chou-palmiste	*Cabbage-palm tree* [corypha australis]. Au Sud et au pied des montagnes où la rivière Nepean prend sa source, on peut encore aujourd'hui observer l'arbre dont il s'agit, élevant sa tête légère au-dessus des autres végétaux de la forêt. Il en existoit également jadis aux environs de Port-Jackson, mais depuis long-temps ils ont été détruits; leur tronc a servi à faire des bardeaux ou des lattes, et leurs feuilles ont été réduites en chaume pour couvrir les demeures des premiers colons. L'absence de cet arbre a beaucoup ôté du caractère tropical qu'avoient les environs de

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	PLANTES INDIGÈNES. NOMS DES VÉGÉTAUX.	REMARQUES.
		Sydney : on le cultive cependant encore au jardin botanique de la colonie.
20	Cycas.....	Nous croyons pouvoir désigner sous ce nom un arbre que nous n'avons point observé, mais qui produit, dit-on, une espèce de noix dont les sauvages tirent leur nourriture dans les temps de disette, après l'avoir laissée tremper pendant sept ou huit jours dans autant d'eaux différentes ; sans cette préparation, ce fruit, dont le goût ressemble assez à celui de la châtaigne, seroit d'un usage fort pernicieux. La même production, comme on sait, a été trouvée par l'expédition du capitaine Baudin, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, près de la rivière des Cygnes.
21	Cyprès austral.	*Cypress tree* [callitris australis]. On voit des forêts de cet arbre dans les environs de la rivière Brisbane.
22	Dingowa....	Nom indigène de la racine de fougère. *Voyez* ce mot.
23	Épinard maritime.	*Sea-spinage*. Cet herbage sauvage, bouilli successivement dans deux eaux, et accommodé ensuite comme nos épinards, donne un mets digne de paroître sur nos meilleures tables.
24	Eucalyptus...	Les Anglais appellent en général l'eucalyptus, *gum tree*, c'est-à-dire *arbre à gomme;* mieux seroit peut-être de dire *arbre à gomme-résine;* il y en a plusieurs variétés que nous allons examiner séparément. Les plus grandes tiges de ces arbres s'élèvent à 130 pieds, dont 80 pieds sans branches.
25	Eucalyptus à écorce de fer.	C'est l'*iron-bark* des colons. Cette espèce particulière d'eucalyptus existe ici en abondance ; elle est semblable au stringy-bark pour la qualité de son bois. Les Anglais l'emploient à faire des corps de pompe, et les sauvages, l'espèce de casse-tête qu'ils nomment *waddy*. Sa croissance est depuis 30 jusqu'à 40 pieds de hauteur, et de [illegible] 3 pieds de diamètre.
26	Eucalyptus à écorce fibreuse.	*Stringy-bark*. Arbre par-tout très-abondant, mais plus facile à exploiter près de la ville de Liverpool qu'ailleurs, en raison de la rivière qui sert à le flotter jusqu'à Botany-Bay.
27	Eucalyptus à gomme blanche.	*White-gum* [eucalyptus mammifera]. Cet arbre n'est pas rare dans ces parages, mais ne croît qu'à de grands intervalles dans les plaines de Liverpool (pl. 91) ; il sécrète une résine d'une odeur fort agréable, lorsqu'elle est fortement chauffée.
28	Eucalyptus à gomme bleue, ou verte.	*Blue-gum* [eucalyptus piperita]. Arbre abondant sur tous les points, mais sur-tout à Lane-Cove, dans le haut de la rivière Parramatta et à Middle-Harbour (baie Hunter, pl. 93). Le bois en est dur et pesant; on le préfère à tous les autres pour la construction des navires coloniaux, la charpente et les planches. Il acquiert depuis 30 jusqu'à 40 pieds de hauteur, et depuis 1 jusqu'à 2 pieds de diamètre.
29	Eucalyptus à gomme brune.	*Brown-gum* ou *mahogany* [eucalyptus robusta]. Bois très-dur et très-pesant, mais aujourd'hui fort rare aux environs de Sydney. La résine brune qui en découle a été employée avec succès dans le traitement de la dysenterie.
30	Eucalyptus à gomme noire.	*Black-butted-gum*. Arbre assez commun et qu'on se procure sans beaucoup de difficulté ; son bois n'est pas très-dur, et flotte bien sur l'eau; on l'emploie à divers usages.
31	Eucalyptus à gomme rouge.	*Red-gum* [eucalyptus resinifera]. Bois peu estimé; on en tire une résine agréable par son odeur, comme de l'eucalyptus à gomme blanche.
32	Eucalyptus buis.	*Box tree*. Peu recherché dans les constructions civiles et navales, et ne servant guère qu'à brûler ou à faire des palissades; sa tige, fort droite, parvient de 20 à 30 pieds de hauteur et de 1 jusqu'à 4 pieds de diamètre; mais les plus gros arbres sont toujours gâtés dans le cœur.
33	Eucalyptus ondulé.	*Floded-gum*. Arbre de 2 à 3 pieds de diamètre et d'une tige très-élevée; son bois est remarquablement veiné, et convient à toute sorte d'ouvrages, soit pour l'architecture navale, soit pour la charpente et l'ameublement; on s'en procure facilement à Iron-Cove, sur les bords de la rivière Parramatta (pl. 93).
34	Eucalyptus frêne.	*Ash tree*. N'est guère propre qu'à fournir du bois à brûler.
35	*Exocarpus*....	*Voyez* Cerisier indigène.
36	*Flindersia*....	Arbre de très-grande dimension et pouvant fournir de beau bois de charpente; on en trouve des forêts entières sur les bords de la rivière Brisbane.
37	Floded-gum..	*Voyez* Eucalyptus ondulé.
38	Forest-oak...	*Voyez* Casuarina.
39	Fougère.....	[Pteris esculenta]. Les sauvages mangent la racine de cette plante, à laquelle, dans le comté de Cumberland, ils donnent le nom de *dingowa*.
40	Fougère en arbre.	*Tree fern* [alsophila australis].
41	Grass tree....	*Voyez* Xanthorrhéa.
42	Green-wattle..	*Voyez* Acacia.
43	Groseillier indigène.	*Native currant shrub* [leptomeria acerba]. Sorte de liane croissant dans les terrains stériles, et donnant en abondance un fruit fort acide de la grosseur de nos petites groseilles. Les colons en font, avec le sucre, une espèce de confiture qui n'est pas désagréable.
44	Indigo sauvage	Est commun dans les riches terres des bords de la rivière Brisbane.
45	Iron-bark....	*Voyez* Eucalyptus à écorce de fer.
46	Jonc de marais.	Semblable à celui qui se voit, en Europe, dans les terres marécageuses. Les sauvages s'en servent pour faire une sorte de filet grossier.
47	Kurry-jung...	*Native cordage tree*. Les sauvages donnent le nom de *kurry-jung*, ou de *kurra-jong* et *curri-jong*, à l'hibiscus heterophyllus des naturalistes; ils en tirent une filasse vulgairement appelée *chanvre* par les colons, et confondue avec le *phormium tenax* par quelques écrivains. Les indigènes l'emploient à divers usages. Cet arbuste, qui croît en abondance dans les lieux marécageux, est le même qu'on nomme *bahou*, à Timor; *balibago*, à Manille; *pago*, aux Mariannes; et *hahou*, aux îles Sandwich.
48	Lianes.....	On en trouve souvent dans les bois, et notamment dans ceux qui couronnent les hauteurs d'Illawarra (pl. 92), où elles embarrassent les routes que le voyageur cherche à se frayer entre les arbres.
49	Lys géant....	*Gigantic lily* [doryanthus excelsa]. Cette plante remarquable croît abondamment sur certaines montagnes peu fertiles de la colonie; sa tige noueuse, et parfois de la grosseur du poignet, atteint à 10 pieds de hauteur; la fleur a les dimensions d'un petit chou. Les sauvages trouvent dans cette tige, qu'ils font cuire, et qui est très-sucrée, une nourriture mucilagineuse, mais ayant peu de saveur, qu'ils mangent avec beaucoup d'avidité.
50	Mahogany...	*Voyez* Eucalyptus à gomme brune.
51	Mélaleuca thé.	*Tea tree* [melaleuca linarifolia]. Donne un bon bois à brûler. Son écorce, feuilletée et très-fine, sert aux sauvages à se faire des lits, lorsqu'ils sont malades, et des berceaux pour leurs enfans nouveau-nés; ils l'emploient aussi à panser leurs blessures, en guise de toile et de charpie. Je pense que c'est en raison de la nature de sa feuille que les Anglais ont donné à cet arbre la désignation spéciale de *mélaleuca thé*.

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	PLANTES INDIGÈNES. NOMS DES VÉGÉTAUX.	REMARQUES.
52	*Melia*.....	*Voyez* Cèdre blanc.
53	Mimosa.....	L'écorce des mimosas fournit ici un tan riche et excellent pour la préparation des cuirs. Ces arbres sont très-communs dans la colonie.
54	Oak.....	*Voyez* Casuarina.
55	Palmier à feuille de fougère.	Arbre d'un port agréable et de petites dimensions; se trouve particulièrement dans les forêts d'Illawarra.
56	Palmier élégant.	[Sea forthia elegans]. Ce palmier, égal en dimensions à celui qui donne le chou-palmiste, a de grandes feuilles membraneuses, dont les sauvages font leurs vases à eau.
57	*Persoonia*.....	Arbre employé seulement à fournir du bois de chauffage.
58	Pin.....	*Voyez* Araucaire.
59	Pin de la rivière Hunter.	*Hunter river pine.* Donne un bois assez dur, mais très-sujet à la pourriture sèche.
60	Poirier indigène.	*Pear tree* [xylomelum pyriforme]. Porte un fruit de la forme d'une poire, mais dont la queue est placée au gros bout; il est boiseux, et par conséquent immangeable.
61	Pommier de Coal-River..	*Coal-River apple tree* [achras australis].
62	Pommier indigène.	*Native apple tree* [angophera lanceolata]. Tire son nom du port et de l'aspect de l'arbre, mais non pas de son fruit.
63	Prairies indigènes.	Les prairies naturelles de la Nouvelle-Hollande, composées principalement de plusieurs sortes de graminées, doivent être considérées comme annuelles; elles n'ont, il est vrai, ni la verdure, ni la succulence de celles de notre patrie, mais elles résistent mieux que celles-ci aux chaleurs de l'été, sur-tout quand elles sont protégées contre les ardeurs du soleil par les branches horizontales de l'eucalyptus. Les meilleurs herbages de ce genre croissent dans les sols les plus riches, qui sont éloignés de l'embouchure des rivières dans la mer. C'est tout l'inverse, dit R. Dawson, de ce qui s'observe généralement dans les autres contrées.
64	Prunier indigène.	*Plum tree* [cargilla australis].
65	Red-cedar....	*Voyez* Cèdre rouge.
66	~~Résin~~.....	~~*Castor-oil-tree* [ricinus]~~.
67	Rose-wood...	*Voyez* Bois de rose.
68	Sassafras.....	*Sassafras* [cryptocaria glaucescens].
69	She-oak.....	*Voyez* Casuarina.
70	Spear-wood..	*Voyez* Acacia.
71	Stringy-bark.	*Voyez* Eucalyptus à écorce fibreuse.
72	Swamp-oak..	*Voyez* Casuarina.
73	Sycomore...	*Sycamore tree* [sterculia acerifolia].
74	Tea-tree.....	*Voyez* Mélaleuca thé.
75	Térébenthine (arbre à).	*Turpentine wood tree* [tristania albicans]. Arbre fort commun dans les forêts du district d'Illawarra.
76	White-cedar..	*Voyez* Cèdre blanc.
77	Xanthorrhéa.	*Grass tree, yellow gum tree* ou plus exactement *yellow resin tree* [xanthorrhea hastile]. Cet arbre singulier porte au centre de ses feuilles herbacées un style mince, de 7 à 8 pieds de long, avec lequel les sauvages font leurs lances ou sagaies. Une sorte de jus douceâtre est contenu en assez grande quantité dans la fleur qui surmonte cette hampe; et quand elle peut être dégagée de la poussière séminale jaune qui s'échappe parfois des étamines, elle n'est pas désagréable au goût. Les enfans sauvages en sont très-friands. La résine qui découle de cet arbre a la propriété de se fondre au feu, mais non pas à la chaleur solaire, qualité qui rend cette substance précieuse dans les arts des aborigènes.
78	*Xilomelum*...	*Voyez* Poirier indigène.
79	Yellow-resin tree.	*Voyez* Xanthorrhéa.

NUMÉROS D'ORDRE.	N.° 2. PLANTES EXOTIQUES.	
80	Abricotier...	Arbre apporté d'Europe et qui prospère à souhait dans les jardins de la colonie.
81	Amandier....	Même observation que ci-dessus.
82	Ananas.....	Transporté du Brésil à la Nouvelle-Hollande.
83	Asperge.....	Plante potagère venue d'Europe.
84	Aveline.....	
85	Avoine.....	Graminée cultivée en grand et avec succès, quoique les vents chauds du N. O. lui soient contraires. (1)
86	Bambou.....	Transporté de la Nouvelle-Zélande au Port-Jackson, où il est cultivé au jardin botanique de Sydney.
87	Bananier....	Se trouve de même au jardin botanique. (1)
88	Betterave....	
89	Blé.....	Graminée cultivée en grand, avec le plus brillant succès.
90	Brocoli.....	Plante commune dans les jardins potagers.
91	Canne à sucre.	Cultivée au port Macquarie, où elle prospère d'une manière remarquable.
92	Câprier.....	Transporté de Provence au Port-Jackson par M. John Mac-Arthur.
93	Carotte.....	Soignée dans tous les jardins potagers, où l'on en a de blanches, de violettes, de jaunes et de couleur orange.
94	Céréales.....	*Voyez* Graminées.
95	Cerisier.....	Cet arbre venu d'Europe, mais naturalisé avec difficulté dans la colonie, n'a commencé à donner des fruits qu'en 1819.
96	Chanvre.....	Apporté d'Europe, croît très-bien dans la colonie; mais on en néglige un peu la culture.
97	Châtaignier..	
98	Choux.....	Se voient dans tous les jardins.
99	Choux-fleurs..	Même remarque que ci-dessus.
100	Citronnier...	Cultivé avec succès et en pleine terre dans le comté de Cumberland; il ne paroît pas que cet arbre puisse réussir dans l'O. des Montagnes-Bleues, en raison des conditions de température.
101	Cognassier...	
102	Concombre..	Admis dans tous les jardins.
103	Coton-soie...	*Silk-cotton* [espèce d'asclepias]. On a importé cette plante dans la colonie, il y a quelques années, dans l'espoir que le duvet soyeux qu'elle produit pourroit devenir profitable aux manufactures; on retire aussi de longs filamens ressemblant au chanvre, de ce végétal qui s'est répandu avec abondance dans les terrains des bords de la mer et dans ceux du voisinage qui, après avoir été défrichés, ont ensuite été abandonnés.
104	Cotonnier du Cap.	*Cape-cotton shrub* [gomphocarpus fruticosus]. La culture du coton, tentée jadis dans les environs de Parramatta,

(1) V. T. V. p. 1435.

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	PLANTES EXOTIQUES. NOMS DES VÉGÉTAUX.	REMARQUES.
		paroît devoir réussir beaucoup mieux maintenant dans les terres voisines du port Macquarie.
105	Épinards.....	Herbages semés dans tous les jardins.
106	Fèves.....	Cultivées avec de médiocres succès.
107	Figuier.....	
108	Foin.....	Graminée appelée aussi *faux-seigle*, et servant à former des prairies à l'instar de celles d'Europe.
109	Fraises.....	Apportées du Cap de Bonne-Espérance, de Madère et de quelques autres localités; sont cultivées dans tous les jardins avec avantage.
110	Framboise....	
111	Froment.....	*Voyez* Blé.
112	Giraumonts..	Donnent des produits très-abondans et d'excellente qualité.
113	Goyavier....	
114	Graminées...	Les graminées qu'on cultive ici en grand comme plantes céréales, sont l'avoine, le blé-froment, le maïs, l'orge et le seigle; comme fourrages, on a le foin ou faux-seigle.
115	Grenadier....	
116	Groseillier à maquereau.	*Cape-gooseberry bush* [physalis pubescens]. Cet arbrisseau, apporté du Cap de Bonne-Espérance, n'a commencé à donner des fruits dans la colonie qu'en 1819, encore est-ce difficilement et en petite quantité.
117	Groseillier à fruits rouges.	*Currant shrub*. Même remarque que ci-dessus, pour l'époque de la récolte du fruit et pour ses produits.
118	Haricots.....	Cultivés en grand dans les champs.
119	Houblon.....	On s'en sert uniquement ici à la fabrication de la bière; réussit bien.
120	Igname.....	Réussit fort bien à Sydney, ainsi qu'à la baie Moreton.
121	Indigo.....	Production de l'Inde paroissant beaucoup se plaire dans les terres du port Macquarie.
122	Laitues.....	Diverses variétés; cultivées dans tous les jardins.
123	Liége.....	Apporté du midi de la France par M. John Mac-Arthur.
124	Limonier....	
125	Lin.....	Plante originaire d'Europe et peu cultivée maintenant.
126	Lin de la Nouvelle-Zélande.	*Voyez* Phormium tenax.
127	Luzerne.....	Ce fourrage résiste mieux que les autres aux chaleurs de l'été.
128	Maïs.....	Cultivé en grand dans les champs avec avantage.
129	Manguier....	Arbre venu de l'Inde.
130	Melons.....	
131	Millet (grand) brun.	Donne une récolte productive et très-profitable.
132	Millet (petit) blanc.	Est cultivé pour faire du fourrage.
133	Moutarde....	
134	Mûres.....	*Voyez* Ronce à mûres.
135	Navet.....	Cultivé en grand, et pour la nourriture des moutons principalement.
136	Navette.....	
137	Nèflier.....	
138	Noisetier....	
139	Noyer.....	
140	Ognons.....	Se trouvent dans tous les jardins potagers.
141	Olivier.....	M. John Mac-Arthur avoit déjà dans son jardin de Parramatta, en 1819, un très-grand et très-bel olivier qu'il avoit apporté d'Europe, mais, sans jamais avoir pu le multiplier. Depuis 1823, M. Hannibal Mac-Arthur, son parent, a été plus heureux; ayant importé de jeunes

(1) v. t. v. p. 1436.

NUMÉROS D'ORDRE.	PLANTES EXOTIQUES. NOMS DES VÉGÉTAUX.	REMARQUES.
		plants d'oliviers dans la colonie, il est enfin parvenu à en propager l'espèce.
142	Orangers....	Plantés en grand nombre et en pleine terre dans le comté de Cumberland. On assure que cet arbre ne sauroit réussir à l'O. des Montagnes-Bleues, où le froid est sensiblement plus intense qu'à Sydney.
143	Orge.....	Céréale cultivée en grand dans les champs et avec avantage; réussit bien quand la pluie ne manque pas.
144	Pamplemoussier.	Je n'ai pas ouï dire que cet arbre d'Asie se trouve ici, autre part que dans le jardin botanique.
145	Panais.....	Semé dans tous les jardins potagers.
146	Pavot.....	
147	Pêcher.....	C'est un des arbres fruitiers exotiques qui prospèrent le mieux dans la colonie.
148	*Phormium tenax*	Nommé vulgairement aussi *lin de la Nouvelle-Zélande*; cette plante, cultivée en petite quantité dans les jardins du gouvernement à Sydney et à Parramatta, a été apportée primitivement de l'île Norfolk, où elle croît spontanément, et donne des produits que l'on dit supérieurs à ceux mêmes de la Nouvelle-Zélande. Elle n'est point indigène à la Nouvelle-Hollande.
149	Pin de Norfolk	*Norfolk island pine* [araucaria excelsa]. Cet arbre de l'île Norfolk semble être exactement le même que celui qui a été trouvé sur les bords de la rivière Brisbane; ce dernier cependant paroît plus petit. (*Voyez* Araucaire, plus haut dans le tableau des *plantes indigènes*.)
150	Plantes potagères.	Les principales sont l'asperge, le brocoli, les carottes, choux, choux-fleurs, concombres, épinards, fèves, laitues, navets, ognons, panais, petites raves ou radis, pois, pommes de terre, raves, &c. (*Voyez* ces mots.)
151	Poirier.....	Arbre naturalisé depuis long-temps dans la colonie; donne des fruits de grosseur monstrueuse.
152	Pois.....	Cultivés à-la-fois dans les jardins comme légumes potagers, et dans les champs comme légumes secs.
153	Pommes de terre.	On en fait des récoltes très-abondantes et de bonne qualité. Il y en a de diverses sortes.
154	Pommiers....	Il y en a de plusieurs variétés.
155	Pruniers.....	Même remarque.
156	Raisin.....	*Voyez* Vigne.
157	Raves.....	Cultivées en grand dans les champs.
158	Ricin.....	
159	Ronce à mûre.	On possède à Sydney le buisson qui donne la mûre du Cap, et celui de la mûre anglaise.
160	Seigle.....	Est attaqué de préférence aux autres grains par les charançons.
161	Tabac.....	Cette plante est ici très-productive. Les sauvages sont extrêmement avides de ses produits.
162	Trèfle.....	Légumineuse servant à former des prairies artificielles.
163	Vigne.....	On a introduit à Port-Jackson plusieurs variétés de la vigne, l'une desquelles n'a pas comme les autres, dit-on, l'inconvénient que son fruit soit piqué par un insecte qui le fait avorter: on la doit à M. John Mac-Arthur. Avant lui, les ceps, les sarmens, les pampres prenoient leur accroissement ordinaire, mais la moitié au moins des graines ne recevoient aucun développement. En 1822, un seul cep de vigne de trois ans avoit fourni, dans un jardin de Parramatta, 143 grosses grappes, qui toutes sembloient promettre d'arriver à parfaite maturité. Plus récemment, M. Busby a donné un grand développement à la culture de cette plante utile, qu'il faut regarder désormais comme naturalisée dans la colonie.

(2) v. t. v. p. 1436.

Digitized by Google

Productions animales.

Nous classerons, comme nous l'avons fait ailleurs, les productions animales les plus remarquables de ces contrées en cinq divisions, savoir: quadrupèdes, oiseaux, poissons et coquillages, cétacées et amphibies, reptiles et insectes; et nous nous bornerons à ce qui peut être plus immédiatement utile ou nuisible à l'homme. Le résultat de nos remarques ou de nos recherches à cet égard sera consigné dans le tableau ci-après.

Digitized by Google

TABLEAU des productions animales, indigènes et exotiques, de la partie méridionale de la Nouvelle-Galles du Sud, propres à des usages économiques.

N.° I. MAMMIFÈRES.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
1	Bœuf.....	Les Anglais ont introduit au Port-Jackson des bœufs du Cap de Bonne-Espérance, du Brésil et du Bengale qui s'y sont singulièrement multipliés, et ont donné naissance à une race mixte, dont la chair est fort bonne, mais qui fournit peu de lait. On se sert du bœuf pour les travaux de l'agriculture, tant dans les fermes du gouvernement que dans celles des riches propriétaires.
2	Bœuf *marron*..	Nous désignons par ces mots, d'après l'usage de nos colonies de l'Inde, les bœufs privés qui sont redevenus sauvages. Cinq têtes de gros bétail, provenant des premiers individus qui furent transférés du Cap de Bonne-Espérance à Sydney, dès l'origine de la colonie, se sauvèrent dans l'intérieur, et y restèrent long-temps ignorés; on les retrouva en 1795, ou sept ans après, à l'état *marron*, dans les plaines de Cow-Pasture, où ces animaux ont singulièrement multiplié. Depuis lors, ils se sont avancés jusque dans les profondes ravines des hauteurs de Nataï, et sur les bords de la rivière Bargo, dans le comté de Camden (pl. 92). On a remarqué chez eux une sorte de dégénérescence qui consiste dans le moindre volume de leur carcasse et dans l'allongement de leurs membres. Plus tard, le nombre de ces bestiaux est devenu si considérable, qu'il a fallu aviser aux moyens de leur faire la chasse, pour le diminuer.
3	Bodecout. ...	Les Anglais écrivent Bodecoot. On appelle ainsi, d'après les aborigènes, un animal un peu moins gros que notre lapin, mais plus gras et de meilleur goût, qui habite au haut de la tige de certains arbres, dans des creux, d'où il ne sort que la nuit. Les naturels, éloignés des bords de la mer, sont friands de sa chair et le chassent avec assiduité.
4	Bourou.....	*Voyez* Kanguroo élégant.
5	Chauve-souris.	L'espèce particulière de chauve-souris, nommée par Péron *rhynolophus crumeniferus*, dans le Voyage aux Terres-Australes, a reçu des Anglais le nom de *flying fox* [renard volant], en raison de la ressemblance de sa tête et de la couleur de son pelage avec celles du renard de nos contrées.
6	Cheval.....	Long-temps les chevaux furent rares à la Nouvelle-Hollande, et par conséquent un objet de luxe; ceux qu'on y éleva d'abord furent d'une espèce croisée des races du Cap de Bonne-Espérance, du Bengale et de la Grande-Bretagne; mais ce premier mélange ne produisit rien de bien bon. Tous les soins des colons ont eu depuis pour objet l'amélioration de l'espèce; de nombreux étalons ont été envoyés soit d'Angleterre, soit d'autres contrées; aussi a-t-on maintenant à Sydney des chevaux qui, sous le rapport des formes, peuvent le disputer aux plus belles races anglaises, quoiqu'ils soient peu remarquables sous celui de la force. Toutefois, on s'en sert comme de bêtes de trait, et ils supportent bien une longue fatigue.
7	Chèvre.....	Les chèvres ont moins bien réussi; long-temps même on désespéra presque de pouvoir jamais les naturaliser dans la colonie.
8	Chiens exotiques.	On a introduit à-la-fois ici des chiens courans, des lévriers, et quelques autres, tous appartenant à nos espèces européennes.
9	Chiens indigènes.	Ces animaux, assez semblables pour la forme à notre chien-loup, ont le poil variable en couleur, ce qui, d'après Dawson, donne lieu à cinq variétés, dont la première est d'un jaune rougeâtre, comme nos renards; la seconde noire; la troisième rouge et blanche; la quatrième noire et blanche, et la dernière enfin de couleur fauve. Ils sont assez multipliés à la Nouvelle-Hollande, où souvent on les entend hurler de loin dans les bois, car ils n'aboient point, même en chassant. On a remarqué que les Européens leur inspiroient beaucoup de crainte; aussi quoique ceux-ci aient souvent tenté de se les attacher, rarement ont-ils pu y parvenir d'une manière complète. On a beau prendre ces chiens très-jeunes et les nourrir avec soin, dès qu'ils en ont la force, ils se jettent sur la volaille et les autres animaux qu'ils croient pouvoir vaincre, et les tuent aussitôt. On a vu de ces chiens qui, entrés dans des bergeries, ont tué vingt ou trente moutons en une nuit, en les prenant à la gorge et leur suçant le sang. A l'état de liberté, ces chiens sauvages vivent presque exclusivement de la chasse des kanguroos, qu'ils font naturellement pour leur propre compte. Privés, ils suivent les aborigènes comme les chiens de nos contrées suivent leurs maîtres; et cependant, au lieu de s'opposer à l'approche d'un étranger, ils se montrent, au contraire, généralement craintifs et lâches.
10	Chiens métis.	Par les motifs que nous venons de dire, les aborigènes préfèrent avoir avec eux quelque chien des races d'Europe, et ils s'en procurent toutes les fois qu'ils le peuvent. Cette circonstance a sur-tout donné lieu à la multiplication des chiens métis, ou de race croisée indigène et européenne. Les chiens métis partagent la faculté d'aboyer de leurs parens d'Europe.
11	Cochon.....	*Voyez* Porc.
12	Daim.....	On a fait plusieurs tentatives pour naturaliser le daim du Bengale à Port-Jackson; mais tous ceux qu'on a apportés et distribués dans les champs ont disparu, sans doute sous la dent des chiens indigènes.
13	Dasyure.....	Nommé *tapoa-tafa* par les naturels du pays, [dasyurus maugei] par les zoologistes, et *native-cat* [chat indigène] par les Anglais, quoiqu'il n'ait d'autre ressemblance que la taille avec le chat; il est carnassier et malfaisant, et a le pelage de couleur brun foncé, mouchcté de blanc. Il est grand amateur de volailles, dont il fait un affreux dégât à la manière de nos fouines, lorsqu'il pénètre dans un poulailler. On n'a jamais pu parvenir à le priver. Les colons lui font une guerre active, aux environs de Sydney, où il commence à être fort rare.
14	Écureuil volant	*Voyez* Phalanger volant.
15	Flying fox....	*Voyez* Chauve-souris.
16	Flying opossum	*Voyez* Phalanger.
17	Flying squirrel	*Ibidem.*
18	Kanguroo....	L'on en connoît ici de plusieurs sortes, savoir: le kanguroo Banks, *warring* ou *waming!* [macropus banksianus], qui n'habite que les montagnes. Moins grand que le kanguroo élégant, il a le poil d'un rouge brun foncé, avec de petites raies noires sur la tête. En 1802, M. Banks reçut la première peau qu'on eût recueillie de cet animal. Le kanguroo élégant, *bourou!* [macropus elegans] (*brush kanguroo*), qui est d'une taille moyenne. Le kanguroo géant, *patagorang* [macropus major] (*forest kanguroo*): on en a vu du poids de 180 liv. angl, [182 kilogr.]: son poil est gris foncé. Le kanguroo gris laineux, espèce nouvelle qu'on ne voit que sur les Montagnes-Bleues. Le petit kanguroo noir, nommé *wallibah* ou *warenbat* par les aborigènes, habite

[illegible]

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	MAMMIFÈRES. NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
		aussi sur les mêmes montagnes : pendant les fortes pluies, il a coutume de se mettre à l'abri dans des cavernes. Le kanguroo rat, *ganimong*, plus connu des naturalistes sous le nom de *potoroo-white*. Le kanguroo rougeâtre à poil laineux, *baggarray* [macropus laniger] (*red kanguroo*), formant une espèce nouvelle et rare, qu'on ne trouve point dans le comté de Cumberland. Enfin le kanguroo des prairies, *walloby*, dont la couleur, plus sombre que celle du kanguroo élégant, se rapproche un peu, pour la teinte, de celle de nos renards. On voit souvent ce dernier animal assis sur l'herbe, à la manière du lapin ou du lièvre. Les kanguroos ont une forme particulière assez généralement connue; leurs pattes de devant étant fort courtes, ils ne s'en servent guère pour marcher, et préfèrent sautiller en s'élançant avec leurs pieds de derrière, à la façon des sauterelles. Sont-ils poursuivis, ils courent alors sur leurs quatre pattes et fort vîte, en faisant quelquefois des bonds qui, pour les grands kanguroos, peuvent aller de 20 à 25 pieds. Leur queue, qui est proportionnellement très-forte, leur sert quelquefois d'arme défensive; malheur à qui en recevroit un coup dans les jambes. Ils marchent souvent réunis en troupeaux de 5 à 12 individus, et paissent ainsi en commun l'herbe des champs. A l'état de repos, et quand l'animal n'est pas effarouché, il tient ses pattes de devant pressées sur sa poitrine, et ne s'en sert, comme nos écureuils, que pour manger. Sa chair offre un mets agréable et salubre, sur-tout parmi les jeunes sujets : on en vend régulièrement chez les bouchers de Sydney; et quant à la peau et à la fourrure, elles sont employées dans les manufactures du pays, ainsi que nous le verrons ailleurs.
19	Lapin.....	Des tentatives, toujours infructueuses, ont été faites pour naturaliser les lapins d'Europe à la Nouvelle-Hollande; ils n'ont pu sans doute, non plus que le daim, résister à la poursuite des chiens sauvages.
20	Mouton.....	De tous les animaux exotiques introduits dans ces contrées, le mouton présente le plus d'avantages aux spéculateurs; ses légions immenses, issues des plus belles races de l'Espagne, de l'Angleterre, du Cap de Bonne-Espérance et de l'Inde, couvrent aujourd'hui les gras pâturages de la colonie. La viande et la laine sur-tout que produisent ces troupeaux, donnent lieu à d'énormes profits : nous reviendrons plus tard sur cet important sujet.
21	Native cat....	*Voyez* Dasyure.
22	Opossum	Nom générique donné par les Anglais et les Anglo-Américains aux animaux à bourse, tels que dasyures, phalangers, péramèles, &c., mais plus particulièrement aux phalangers.
23	Pattagorrang.	*Voyez* Kanguroo géant.
24	Phalangers...	Jolis animaux bons à manger, et plus abondans à l'intérieur du pays que près des côtes. Nous en avons remarqué six variétés, savoir : le phalanger à queue annelée (*opossum ring-tailed*), qui vit sur-tout à la cime des eucalyptus à gomme bleue (*blue-gums*). Le phalanger gris [acrobata pygmæa], nommé par les Anglais *opossum mouse*, ou *phalanger souris*, en raison de son pelage qui a la couleur de la souris ; sa grosseur est égale à celle d'un lapin; il est naturellement caressant, et on parvient facilement à le priver. Le phalanger nain !, *wiriamin* (*large fox rat*). Le phalanger renard, *bouroumin* [phalangista vulpina] (*foxopossum*). Le phalanger rouge, *goragoro* (*red fox opossum*). Le phalanger volant, *hépounarou* [petaurus] (*flying opossum* et *flying squirrel*) : animal plus grand, mais sous certains rapports semblable à notre écureuil d'Europe, en diffère cependant par de légères membranes, couvertes de poils qui s'étendent de chaque côté entre les jambes de devant et celles de derrière; il vit au sommet des plus grands arbres, et on le voit souvent s'élancer de l'un à l'autre, en étendant les pattes, ce qui forme ainsi un véritable parachute. Les poils de ses membres sont de couleur rousse, tandis que sa robe, douce et soyeuse, a des nuances variées; il y en a même qui l'ont entièrement noire.
25	Péramèle	Deux grandes espèces de péramèles se trouvent dans la colonie qui nous occupe : l'une, le *péramèle Bathurst*, habite les plaines de ce nom ; son pelage, rouge-brun en dessus, est fauve en dessous : l'autre vit dans les Montagnes-Bleues, et porte le nom particulier de *péramèle Lawson*. L'allure de ces animaux ressemble beaucoup à celle des kanguroos, ainsi que la proportion relative de leurs membres.
26	Porc.....	C'est l'animal exotique qui s'est le plus facilement multiplié dans la colonie; l'espèce de porc particulière aux îles du grand Océan équatorial forme la souche de tous ceux qu'on possède à Port-Jackson; la chair en est bien préférable, pour le goût, à celle de nos porcs d'Europe.
27	Potoroo-white.	*Voyez* Kanguroo rat.
28	Rat.....	Il y en a de deux variétés : le rat ordinaire, *bogoul*, et celui qui est tacheté, *mereagine*. Ils causent de grands ravages à l'agriculture. Leur retraite habituelle a lieu dans des trous qu'ils se creusent dans le sol, ou bien dans des troncs d'arbres, d'où les naturels, qui les recherchent avec soin pour leur nourriture, les font sortir en y mettant le feu ; ils les prennent ensuite avec la main.
29	Renard volant.	*Voyez* Chauve-souris.
30	Souris.....	Les sauvages lui donnent, comme au rat ordinaire, le nom de *bogoul*.
31	Walloby.....	*Voyez* Kanguroo des prairies.
32	Warring, ou waming!	*Voyez* Kanguroo Banks.
33	Wombat.....	[*Phascolomis wombat*]. Il y en a deux variétés : le wombat de Bass, et celui de Flinders. L'un et l'autre se creusent des terriers, comme nos lapins. La longueur totale des wombats est environ de 18 pouces; ils ont les jambes très-courtes et les formes ramassées; leur chair, sans être exquise, offre cependant un mets passable.
	N.° II. OISEAUX.	
34	Aigle blanc...	Principalement remarquable par la couleur de son plumage.
35	Albatrosse....	Énorme oiseau pélagien, qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le voisinage et en dehors de l'entrée du Port-Jackson. Les marins recherchent sa chair pour leur table.
36	Bécassine	Se trouve en abondance sur les rivages marécageux de Botany-Bay.
37	Bell-bird	*Voyez* Oiseau clochette.
38	Caille.....	Excellent gibier, fort commun dans la colonie, notamment dans les plaines de Bathurst.
39	Canard domestique.	Diverses variétés, toutes exotiques et élevées dans les fermes. La plupart ont été apportées d'Angleterre et du Brésil.
40	Canards sauvages.	*Youronghi*. Très-multipliés sur les bords des lacs et des grands courans d'eau. On en connoît de plusieurs espèces, parmi lesquelles il y a des individus fort gros.
41	Casoar.....	Ces oiseaux habitent dans les champs humides de la colonie, où les naturels les nomment *maran*, les Anglais *emu* et *cassowary*, et les naturalistes rhea Novæ

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	OISEAUX. NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
		Hollandiæ. On en a vu de 7 pieds [2m,27] de hauteur, et du poids de 82 livres [40kil.,13]. Le casoar, comme l'autruche, ne vole pas, mais court très-vîte, et il faut avoir un bon cheval pour parvenir à l'atteindre : on en a vu des troupeaux d'une quarantaine vivant ensemble dans les plaines de Bathurst; la chair en est assez bonne.
42	Cassican.....	Plusieurs variétés. Ils sont beaucoup plus gros que nos corneilles, et habitent de préférence dans les Montagnes-Bleues. A l'instar des pies, auxquelles quelques-uns ressemblent un peu par leur plumage, ils apprennent facilement à siffler, avec précision, différens airs.
43	Cassowary...	*Voyez* Casoar.
44	Céréopsis....	Oiseau très-rare, et paissant l'herbe comme les oies, dont il a la taille. Son plumage est gris de lin, marqué de larges lunules brunes.
45	Cigogne.....	*Voyez* Jabiru.
46	Coachman's whip bird.	*Voyez* Oiseau coup de fouet.
47	Colombe....	On distingue la colombe à ailes métalliques [columba chalcoptera] (*golden-winged pigeon*); la colombe Macquarie, remarquable par l'élégance et la délicatesse de ses couleurs; la colombe verte [ptilinopus purpuratus] (*green dove*); la colombe wonga-wonga [columba picata, &c. (*V.* Pigeon.) Tous ces oiseaux sont recherchés comme un mets exquis.
48	Colombi-galline Jamieson.	Espèce nouvelle d'oiseau, vue à Régent-Ville, sur les bords orientaux de la rivière Nepean (pl. 93).
49	Corbeau.....	*Waugan* (*crow*). Cet oiseau, considéré comme comestible, n'est point à dédaigner : il n'est pas étranger aux Montagnes-Bleues.
50	Corbi-calao..	
51	Corneille....	
52	Coucou de nuit	[Noctua boobook] (*night cuckoo*).
53	Courlis.....	Nommé *urwinnerlwing* par les indigènes.
54	Crave.....	Oiseau stupide, armé de serres aiguës; se trouve sur les Montagnes-Bleues.
55	Cygne noir...	*Moulgo* [cygnus atratus] (*black swan*). Habite les eaux tranquilles des rivières et des lacs. A la couleur près, cet oiseau est tout-à-fait semblable à notre cygne d'Europe, quoique plus petit. On en a vu cependant du poids de 16 liv. [7 kil.,8] dans les plaines de Bathurst.
56	Dindon.....	D'une très-grosse espèce, importée du Brésil. (*Voyez* Native turkey.)
57	Ému.....	*Voyez* Casoar.
58	Éperviers....	Il y en a de trois espèces : l'épervier commun, *jammul* (*common hawk*); l'épervier blanc [astur Novæ Hollandiæ] (*white hawk*); et l'épervier à moustiques, *pobook* (*musquito hawk*).
59	Faisan à queue de lyre.	*Voyez* Manura.
60	Faisan de marais.	(*Swamp pheasant*). Gibier recherché pour la bonté de sa chair, qui ressemble assez à celle de la bécasse; il est déjà rare dans les parties habitées par les colons anglais, qui lui font une chasse assidue. (1)
61	Fou de bassan.	Oiseau pélagien d'un médiocre intérêt : c'est le *manche de velours* du Cap de Bonne-Espérance.
62	Gobe-mouche.	[Malurus malachura] *catch-fly*.
63	Goëland.....	Espèce d'oiseaux de mer, nombreux à Port-Jackson.
64	Grimpereau..	

NUMÉROS D'ORDRE.	OISEAUX. NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
65	Grue.....	*Voyez* Native companion.
66	Héron.....	
67	Hirondelle...	
68	Jabiru.....	[Mycteria australis]. C'est la cigogne australe (*ciconia australis*) de quelques autres naturalistes.
69	Kakatoès.....	De plusieurs espèces. Le kakatoès blanc, *gare-a-way* [calyptrus] (*white cockatoo*), est plus gros que celui des Moluques; on lui apprend également bien à parler; les fermiers, dont il dévaste les récoltes, le redoutent beaucoup. Le kakatoès banksien diffère sur-tout du kakatoès blanc par son vol lent, mesuré, et par son cri aigre. Le kakatoès noir, *karaté* [psittacus funereus] (*black cockatoo*), oiseau à huppe et à queue jaune tachetée de noir, parle moins distinctement que le kakatoès blanc. Son apparition subite et en grand nombre dans la campagne est, dit-on, un signe certain de pluie. Il est, comme les deux précédens, le fléau des cultivateurs. Le kakatoès en miniature porte une huppe rouge, et ressemble un peu pour la forme au perroquet gris de la côte de Guinée; cet oiseau est rare et habite les Montagnes-Bleues.
70	King honey sucker.	*Voyez* Loriot prince régent.
71	Laughing jack ass.	*Voyez* Martin-chasseur géant.
72	Loriot prince régent.	Nommé à-la-fois par les Anglais (*king honey sucker* et *regent bird*), et par les naturalistes [sericulus chrysocephalus]; cet oiseau rare et fort beau se trouve, entre autres localités, sur les bords de la rivière Paterson.
73	Manura.....	[Manura superba] (*pheasant of paradise*), reçoit aussi des Français le nom de *faisan à queue de lyre*, en raison de la disposition particulière et très-remarquable des plumes de sa queue. Ses dimensions sont à-peu-près celles de notre poule ordinaire; il porte une huppe sur la tête, et se plaît sur les monts rocailleux.
74	Martin-chasseur géant.	Habitant des forêts de Port-Jackson; sa voix a un éclat extraordinaire, et lorsque plusieurs se réunissent, ils font un bruit terrible qui ressemble à des éclats de rire immodérés; les Anglais, par cette raison, lui ont donné le nom de (*laughing jack ass*); les naturalistes celui d'alcedo gigantea, et les indigènes celui de *gogannegine*.
75	Native bustard.	Mot à mot, *outarde indigène*. (*Voyez* Vautour.)
76	Native companion.	C'est, dit-on, l'*ardea antigone*, Linn., connue aussi sous le nom vulgaire de *grue des Indes*; on ne rencontre cet oiseau que vers l'intérieur du pays. Il est de la grosseur du faisan et de la couleur de la perdrix, ne vole pas, mais court assez vîte; susceptible d'éducation, comme nos oiseaux de basse-cour, il fournit une chair excellente, qui tient le milieu entre celle du gibier et celle de la volaille domestique.
77	Native turkey.	Ou *dindon indigène*. *Voyez* Vautour.
78	Oie domestique	On en a apporté d'Angleterre et du Cap de Bonne-Espérance, qui sont ici l'objet des soins des agriculteurs.
79	Oie sauvage..	Oiseau de fort bon goût, dont on voit un grand nombre dans les plaines de Bathurst : il y en a du poids de 13 livres [6k,4].
80	Oiseau cloche.	[Mezantha flavirostris] *bell-bird*. Son chant rappelle les vibrations d'une cloche fortement tintée; c'est sur le soir qu'il se fait entendre; il est petit et d'un plumage qui n'a rien de bien remarquable; habite les Montagnes-Bleues.
81	Oiseau coup de fouet.	[Psophodes crepitans] *coachman's whip bird*.

(1) v. t. v. p. 1436.

LYON

Digitized by Google

OISEAUX.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
82	Outarde indigène.	*Voyez* Vautour.
83	Pélican à lunettes.	*Karranga bomurray* [onocrotalus conspicillatus] : quand les sauvages voient voler ces oiseaux au-dessus de leur tête, ils chantent l'espèce particulière de chanson que nous rapporterons dans notre prochain paragraphé.
84	Perroquets....	Il y en a un grand nombre d'espèces, parmi lesquelles nous citerons le perroquet bleu [platycercus hæmatodus] [*blue mountains parrot*); le perroquet non pareil [platycercus eximius] (*rose-hil parrot*) ; le perroquet royal [platycercus scapulatus] (*king parrot*) , &c. Aucun de ces oiseaux ne peut apprendre à parler, mais on les dit susceptibles de siffler assez promptement les airs qu'on leur fait entendre. Ils volent en troupe et rarement seuls. Les cultivateurs les redoutent à l'époque des semailles et des récoltes, auxquelles ces oiseaux occasionnent de grands dégâts.
85	Perruches....	Plusieurs espèces, entre autres la perruche à bandeau rouge, la perruche ingambe, celle à tête bleue, le lory, l'omnicolore, &c.
86	Philédon.....	Le philédon moine, chez les Anglais *the friar*, est nommé *wirgan* par les sauvages. L'on connoît aussi, dans le pays, le philédon corbi-calao, le philédon olive, et celui à front blanc.
87	Pigeon.....	On en voit de diverses sortes, souvent confondues avec les colombes ; tel est, entre autres, le *pigeon vert* [ptilinopus magnificus] (*green pigeon*).
88	Pluvier armé..	(*Spur-winged plover*). Espèce de *jacana*, qui se plaît dans les endroits humides.
89	Poule.....	Plusieurs variétés, apportées d'Europe.
90	Regent bird...	*Voyez* Loriot prince régent.
91	Sarcelle.....	
92	Traquet élégant.	
93	Vautour.....	[Vultur Novæ Hollandiæ]. Nommé improprement *native turkey* (dindon indigène) et *native bustard* (outarde indigène) par les Anglais. C'est un oiseau assez bon à manger, et qui pèse quelquefois jusqu'à 14 livres [$6^k,85$].

N.° III. POISSONS ET COQUILLAGES.

94	Anguilles....	On en rencontre de monstrueuses dans les marais et lagunes voisins des rivières Nepean, Wolondilly, &c. Les sauvages en font la pêche principalement pendant le mois d'avril.
95	Athérine.....	Espèce nouvelle de poisson de la rade de Sydney.
96	Baliste.....	(*Leather-jacket*). Il en existe plusieurs variétés, dont aucune n'est propre à la nourriture de l'homme.
97	Bass-perch...	*Voyez* Morue d'eau douce.
98	Bonite.....	Assez abondante dans quelques localités.
99	Brème.....	Ressemblant beaucoup à celle d'Europe. On en a pêché du poids de 4 à 6 livres [2 à 3 kilogrammes], dans la rivière Wingeecarabee, qui étoient noires et de fort bon goût.
100	Carpe!.....	La rivière Hawkesbury, en général peu poissonneuse, nourrit un poisson analogue, pour la forme, à notre carpe.
101	Coquillages...	On en trouve dans les marais, dans les rivières et dans la mer : les sauvages les recherchent pour leur nourriture. (*Voyez* Huître et Moule.)

POISSONS ET COQUILLAGES.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
102	Goujon!.....	On pêche dans la rivière Hawkesbury un petit poisson assez semblable à notre goujon.
103	Huîtres.....	Nulle part elles ne sont de meilleur goût, plus grosses et plus abondantes que dans ces parages.
104	King-fish.....	Mot à mot, *poisson royal ;* c'est, à ce qu'il paroît, une espèce du genre *cybium* de M. Cuvier.
105	Lich.....	
106	Limaces.....	Ces testacées sont ici, comme ailleurs, nuisibles à l'agriculture.
107	Maquereau...	Poisson fort estimé.
108	Marsouin....	Quand les aborigènes s'aperçoivent qu'une troupe de marsouins nage à la surface de l'eau, ils chantent une espèce particulière de chanson, jusqu'à l'instant où ces animaux plongent ; ils en chantent une autre alors jusqu'à ce qu'ils les voient paroître de nouveau : nous reviendrons bientôt sur cette singulière coutume.
109	Merlan.....	Nommé par les Anglais *witing-fish.*
110	Morue d'eau douce.	Un poisson fort ressemblant à la morue, ou au *rock-cod* de Port-Jackson, existe en abondance dans plusieurs des rivières qui coulent vers l'intérieur de la colonie, telles que la Morumbidgee, la Fish, la Macquarie, la Campbell, la Lachlan, &c. ; on en a pêché dans cette dernière qui ne pesoient pas moins de 70 liv., poids angl. [$31^k,7$]. Les colons nomment *perch* et *bass-perch* un poisson qui paroît identique avec cette morue d'eau douce.
111	Morue de roche.	Ou *rock-cod.* Poisson de mer qui se trouve au Port-Jackson, et probablement encore sur d'autres points du littoral de la Nouvelle-Galles du Sud.
112	Moule.....	Coquillage marin de bonne qualité ; on en trouve aussi sur le bord des rivières de l'intérieur.
113	Muge.....	*Voyez* Mulet (poisson).
114	Mulet.....	Ressemble beaucoup au *muge* des naturalistes. C'est un mets recherché, et qu'on trouve en abondance dans toutes les rades et dans tous les ports de la colonie ; il y en a du poids de 6 ou 7 liv. [$2^k,7$ à $3^k,2$].
115	Perche!.....	*Voyez* Morue d'eau douce.
116	Picarel.....	
117	Poissons.....	Les poissons de mer sont en général nombreux et de bonne qualité à Port-Jackson. A l'exception du maquereau, du mulet, du saumon et du merlan, la plupart diffèrent notablement de ceux d'Europe ; quelques-uns ont des dimensions considérables ; la plupart, dès l'approche de l'hiver, émigrent au Nord vers les contrées intertropicales. Ainsi, pendant l'été, le littoral de la colonie est extrêmement poissonneux, tandis qu'à la fin d'avril la rareté de ces animaux commence à se faire sentir ; de là résultent souvent d'affreuses famines pour les sauvages du bord de la mer, qui sont éminemment ichtyophages.
118	Poissons plats.	(*Flat fish*). Il y en a de plusieurs sortes, tous fort estimés.
119	Raie.....	On en a pris du poids de 300 liv. angl. [136 kilog.] à Port-Jackson.
120	Rock-cod....	*Voyez* Morue de roche.
121	Saumon.....	(*Salmon*). Ainsi appelé par les Anglais, en raison de sa ressemblance avec notre poisson de ce nom en Europe.
122	Scoperne....	Espèce nouvellement connue des naturalistes.
123	Sidjan.....	Plusieurs espèces.
124	Sillago.....	
125	Snaper fish...	*Voyez* Spare.

Digitized by Google

POISSONS ET COQUILLAGES.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
126	Spare.....	(*Snaper fish*) [sparus].
127	Stingari.....	(*Stingaree*, selon l'orthographe anglaise). Nom indigène d'un poisson dont la queue occasionne des piqûres très-dangereuses, et que par cette raison les aborigènes considèrent comme n'étant pas propre à la nourriture de l'homme. Les Européens, cependant, qui ont fait souvent usage de ce poisson, ne l'ont point trouvé vénéneux, mais délicieux au goût.
128	Temnodon heptacanthe.	C'est le cheilodiptère heptacanthe de Lacépède, poisson de grandes dimensions.

N.° IV. CÉTACÉES ET AMPHIBIES.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
129	Baleine.....	*Voyez* Cachalot.
130	Cachalot.....	Les baleines à sperma ceti ou cachalots, pénètrent quelquefois jusque dans l'intérieur du Port-Jackson. On en a vu venir s'échouer, même dans la baie Rose, et y devenir la proie des naturels du pays, pour lesquels un pareil événement est toujours un jour de fête. En mer, les cachalots se montrent en nombre considérable, entre les parallèles de Port-Jackson et du cap Sud de l'île Van-Diémen, sur-tout pendant les mois d'octobre et de novembre; ils donnent lieu à une pêche productive, en août et septembre.
131	Ornithorhinque.	*Water-mole* ou taupe d'eau [ornithorhynchus paradoxus]. Amphibie singulier, tenant le milieu, dans la chaîne des êtres, entre l'oiseau et le quadrupède. Comme le premier, il est ovipare et porte un bec semblable à celui du canard; comme le second, il a quatre pattes et le corps recouvert d'une fourrure. En général, sa longueur totale est de 15 pouces, et ses jambes sont peu élancées. Il recherche les eaux tranquilles des rivières et des étangs de l'intérieur du pays, et parvient à moins de grosseur sur les bords de la Nepean qu'au-delà des Montagnes-Bleues.
132	Phoques.....	Ceux de ces amphibies auxquels les colons de Port-Jackson font la chasse, vivent principalement sur les îles et îlots du détroit de Bass, sur la côte voisine de la Nouvelle-Hollande, dans l'île Van-Diémen, la Nouvelle-Zélande, les îles Campbell, Macquarie, &c. On en retire de l'huile et des fourrures.
133	Tortues d'eau douce.	On en a trouvé dans la rivière Boyne, qui débouche dans le port Curtis, un peu au Nord de la rivière Brisbane (pl. 91), et dans la rivière Murray.
134	Tortues de mer	Des tortues de mer du poids de 400 et même 600 livres anglaises [181,4 et 272 kilogrammes] ont été capturées à différentes fois sur les côtes voisines de Port-Jackson; on en retourna une de ce dernier poids, à Broken-Bay, à la fin de 1805.
135	Water-mole..	Nom vulgaire de l'ornithorhinque parmi les colons. (*Voyez* ce mot.)

N.° V. REPTILES ET INSECTES.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
136	Abeille d'Europe.	Insecte introduit assez récemment dans la colonie.
137	Abeille indigène.	Cette abeille, sans aiguillon, est sensiblement plus petite que celle du même genre qui est connue dans nos contrées européennes. Les indigènes sont très-friands du miel qu'elle produit, et vont le chercher même à la cime des plus grands arbres, dès qu'ils peuvent en soupçonner l'existence.

REPTILES ET INSECTES.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
138	Animaux venimeux.	On ne connoît ici d'autres animaux qui méritent l'épithète de venimeux, qu'une espèce particulière de serpent, dont il sera parlé plus bas; la scolopendre, ou bête à mille pattes; l'araignée tarentule, le scorpion, et l'insecte nommé *slow-worm* [ver lent] par les Anglais. (*Voyez* ces mots.)
139	Araignée.....	L'araignée notacanthe se distingue par le tube qu'elle porte sur le dos, et où sont placés ses yeux. La morsure de celle qu'on nomme *tarentule*, en raison de la ressemblance avec la tarentule d'Europe, est réputée malfaisante.
140	Bête à mille pattes.	*Voyez* Scolopendre.
141	Charançon...	Un charançon attaque les blés et autres céréales dès qu'ils ont été mis en meule, et leur cause encore de plus grands dommages lorsqu'ils sont dans les greniers. On combat la fâcheuse influence de cet insecte en faisant souvent remuer les grains.
142	Chenilles....	Depuis le commencement de 1819, les pâturages naturels ont eu singulièrement à souffrir dans la colonie des ravages d'une espèce particulière de chenille; les marques de cette dévastation étoient encore apparentes à la fin de la même année, d'où résulta, pendant l'automne de 1820, une grande rareté de nourriture pour les bœufs et les moutons.
143	Couleuvre...	*Voyez* Serpent.
144	Crapaud.....	Plusieurs espèces.
145	Fly moth....	*Voyez* Mouche.
146	Fourmi.....	Il y a dans les environs de Port-Jackson une espèce particulière de grosse fourmi noire, dont les sauvages recherchent avec soin les nids, pour en manger les œufs, dont ils sont friands. Ces fourmis, d'un pouce environ de longueur, sont très-courageuses, et défendent leurs habitations avec un acharnement inconcevable. Leur morsure produit une douleur très-vive qui dure long-temps, et dont les indigènes ont grand soin de mettre, autant qu'ils le peuvent, leurs jambes à couvert. Si l'on frappe ces insectes avec une baguette, ils se précipitent dessus pour la mordre; et lorsqu'on les poursuit, ils mordent en reculant et présentent toujours la tête à leurs ennemis. Les naturels les connoissent sous le nom de *pabounang*.
147	Grenouille...	Pendant sa mission pour [illegible] un passage à travers les Montagnes-Bleues, M. Barrallier entendit, près de la rivière Wolondilly où il se trouvoit, un bruit qu'il prit d'abord pour le mugissement de plusieurs bœufs réunis, mais qu'il reconnut bientôt pour être le coassement de grenouilles d'une grosseur monstrueuse, qui vivent dans les étangs voisins. On en voit aussi quelques autres espèces.
148	Guana.....	*Voyez* Scinque.
149	Lézard.....	Plusieurs espèces. *Voyez* Scinque et Tupinambis.
150	Mouches.....	Les mouches communes sont ici plus petites que celles de nos contrées, mais ont la propriété d'être vivipares; les voit-on se poser sur les viandes, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles les ont couvertes d'une multitude de petits vers. Une autre espèce de mouche, connue des Anglais sous le nom de *fly moth* [mouche teigne], a été trouvée dans les blés durant quelques années sèches: celle-ci dévore les grains, et devient ainsi un fléau pour l'agriculteur et le magasinier.
151	Moustiques...	Insectes fort incommodes, sur-tout pour les personnes qui couchent dans les bois.
152	Papillons....	Nommés *bourroudiera* par les indigènes voisins de Sydney.
153	Pucerons.....	Sont nuisibles à l'agriculture et à l'horticulture.
154	Pythons.....	Reptiles de 7 à 8 pieds de long, qui ne sont pas dangereux.

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE.	REPTILES ET INSECTES.	
	NOMS DES ANIMAUX.	REMARQUES.
155	Rainette.....	La colonie renferme plusieurs espèces de très-belles rainettes.
156	Sauterelles...	Connues des naturels sous le nom de *gilbenong*. Les arbres sont quelquefois couverts de ces insectes, qui font un bruit assourdissant; au total, ils paroissent plus désagréables que véritablement nuisibles.
157	Scinque.....	Nous en avons remarqué plusieurs, dont un qui est fort grand, reçoit le nom particulier de *guana*. Les naturels en sont très-friands, et recherchent ce lézard pour leur nourriture; on assure que sa chair est en effet préférable, pour la saveur, à celle du poulet, avec laquelle d'ailleurs elle a beaucoup d'analogie. [1]
158	Scolopendre..	*Kannaray*. Animal de 6 pouces de longueur et d'un pouce de circonférence, de couleur noirâtre, et assez semblable du reste à notre scolopendre d'Europe. Cet insecte habite ordinairement dans les troncs d'arbres secs ou pourris, et l'on dit que sa morsure est venimeuse.
159	Scorpion.....	On redoute sa piqûre.
160	Serpent.....	C'est dans cette classe que se trouvent les animaux les plus redoutés de la Nouvelle-Hollande. Quelques-uns, tels que les pythons, par exemple, ne sont, à la vérité, nullement venimeux; mais la couleuvre, qui porte plus particulièrement le nom de *diamant noir*, à cause du brillant de sa peau, a produit des accidens funestes. On a mesuré plusieurs de ces reptiles qui avoient 12 pieds de longueur sur une épaisseur de 4 pouces; d'autres n'ont que 7 pieds de long et 1 pouce de diamètre. Le moyen le plus certain, dit-on, pour se préserver des suites de leur morsure, consiste à se faire enlever, sur-le-champ, avec un couteau ou un rasoir, la partie attaquée, et, s'il se peut, à se faire sucer aussitôt la plaie (ou à y faire placer une ventouse). Les bains d'huile, donnés à temps, ont aussi, à ce qu'on assure, produit de bons effets; cependant le premier moyen paroît le plus sûr. On remarque que depuis que les défrichemens se multiplient, les serpens se montrent en plus grand nombre; toutefois, peu d'accidens graves ont eu lieu. En général, les sauvages témoignent avoir beaucoup de peur de ces reptiles; ils les mangent néanmoins lorsqu'ils peuvent s'en procurer, après les avoir préalablement dépouillés. Si l'on en croit un rapport adressé aux magistrats de la colonie, on auroit vu, en 1822, à une lieue environ de la ville de Liverpool (*voyez* pl. 93), un serpent monstrueux auquel on ne donnoit pas moins de 25 pieds de long, sur une circonférence égale à trois fois celle du corps humain. Un des deux individus qui rapportoit ce fait, sous serment, croyant que l'animal qu'il avoit vu étoit mort, lui lança un bâton pour s'en assurer, mais il le vit aussitôt se dresser à 5 pieds de terre. Une troisième personne, qui avoit aussi été témoin de ce spectacle effrayant, offrit d'appuyer sous serment les premières dépositions. Toutes les recherches subséquentes n'aboutirent qu'à reconnoître les traces de l'épouvantable animal, dont les dégâts fortifièrent la déposition, et firent *conjecturer* que ce pouvoit bien être une espèce de crocodile; ces derniers animaux, cependant, n'ont point l'habitude de se dresser sur eux-mêmes comme les serpens. On n'a plus entendu parler depuis lors de ce monstrueux reptile. (*Voyez* la Gazette de Sydney, du 29 novembre 1822.)
161	Slow-worm..	Ou littéralement *vert-lent*; insecte réputé venimeux.
162	Tupinambis..	Espèce de lézard, que l'on voit aussi dans beaucoup d'autres contrées.
163	Vers.....	Les aborigènes aiment et recherchent avec avidité une espèce particulière de gros ver, qu'ils tirent des bois pourris, et dont l'odeur est insupportable aux Européens. Celui qui vit sur l'arbre à gomme ou xanthorrhéa, n'est pas pour ces sauvages un mets moins délicat ni moins recherché; la saveur en est semblable, dit-on, à celle de nos marrons. Sous le rapport de l'agriculture, on signale dans la colonie un ver nuisible, qui, né de la larve d'un certain insecte, et déposé sur les germes de la vigne, en fait avorter le fruit et trompe ainsi l'espoir du vigneron.

(1) v. t. 2. p. 1436.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

Des peuples sauvages de la Nouvelle-Hollande, à l'époque de l'arrivée des Anglais.

PLUS de trente ans s'étoient écoulés depuis l'établissement des Anglais à la Nouvelle-Hollande, lorsque *l'Uranie* vint elle-même y aborder ; et toutefois on n'avoit encore publié sur les mœurs, la religion, le langage et les agglomérations politiques des indigènes, que des documens partiels et incomplets.

On conçoit que les navigateurs ne peuvent, durant leurs relâches rapides, donner aux recherches anthropologiques auxquelles ils desirent se livrer, toute l'étendue dont ils sentent l'importance; c'est donc à l'observateur qui peut prolonger convenablement son séjour dans un même lieu, que doit être dévolu l'honneur d'exploiter plus efficacement la mine féconde qui a pour objet l'étude des peuples sauvages.

Avant nous, Collins avoit réuni, dans un excellent livre (1), des détails pleins d'intérêt sur les aborigènes du Port-Jackson; nous en avons trouvé plusieurs autres dans la relation inédite d'un Voyage aux Montagnes-Bleues, fait en 1802 par M. Barrailler; et à une époque plus récente, mon digne ami, M. Barron-Field, en a consigné de non moins précieux dans son recueil de Mémoires géographiques (2). Nul toutefois, en raison de sa position particulière, n'a mieux été à portée d'étudier la vie privée et générale des aborigènes que M. R. Dawson, qui, ayant vécu long-temps avec eux, et l'on peut dire dans leur intimité, a rempli son journal (3) d'une multitude d'observations précieuses et délicates. Nous avons discuté soigneusement tous les faits que contiennent ces ouvrages, puis après les avoir réunis à ceux qui résultent de nos propres études, et aux communications amicales qui nous ont été faites, nous nous en sommes servis pour esquisser le tableau qu'il nous reste à soumettre maintenant au jugement et à l'indulgence du lecteur.

(1) *Account of New South Wales;* second edition, London, 1804.
(2) *Geographical memoirs on New South Wales;* London, 1825.
(3) *Present state of Australia,* by Robert Dawson; London, 1831.

Digitized by Google

Port-Jackson.

§. I.er

De l'homme considéré comme individu.

Vues générales sur l'identité des races

C'est un fait bien digne de remarque, qu'un pays d'une aussi vaste étendue que la Nouvelle-Hollande (1) se soit trouvé uniquement habité, à l'époque de sa découverte, par une seule race d'aborigènes, offrant partout les mêmes caractères physiques et moraux. A la baie des Chiens-Marins comme au Port-Jackson, à la rivière des Cygnes, à celle de l'Endeavour, aux Terres de Nuyts, d'Endracht, de Witt, d'Arnheim, &c., l'identité d'un même type humain se fait par-tout reconnoître; et cette conformité existe, non-seulement dans la couleur de la peau, dans les cheveux (2), les traits du visage et les formes corporelles (3), mais aussi dans les principaux usages et l'industrie de ces sauvages habitans.

La pratique singulière de se priver d'une ou de plusieurs dents incisives de la mâchoire supérieure, quoique moins générale, se montre

(1) La surface de la Nouvelle-Hollande est égale aux quatre cinquièmes de celle de l'Europe.

(2) La relation de Dampier sembleroit offrir une exception pour le point de la Terre de Witt que ce voyageur a visité; mais la difficulté n'est qu'apparente. Le capitaine King qui a parcouru les mêmes parages, pense, en effet, que « Dampier a dû être trompé à cet égard, » et qu'à cause de l'usage qu'ont les naturels de se couper les cheveux pour s'en faire une sorte » de cordon, ils devoient, ainsi tondus, paroître avoir les cheveux laineux comme les nègres. » (*Voyez* Phillip Parker King's, *Voyage to Australia.*)

(3) En historien fidèle, je dois dire qu'à l'île Melville et à la baie Hanover (Terre de Witt), les hommes sont plus grands et plus musculeux que sur les autres parties du littoral; qu'aux ports Phillip et Western, ainsi qu'à la baie Keppel (côte Est, par 23° 30′ S.), et au port Macquarie, ils ont aussi paru moins maigres et d'une taille plus élevée, sans néanmoins que les autres caractères des individus s'écartassent du type général. On rencontre parfois encore quelques individus robustes dans les environs de Port-Jackson; mais ces cas sont des exceptions à la règle. Il en est de même de la horde visitée par le capitaine Sturt en 1831, sur les bords de la rivière Murray, par 138° 15′ E. P.; les hommes en sont beaux, forts et robustes, les femmes misérables, foibles et émaciées. (*Voyez* Two expeditions into the interior of Southern Australia; London, 1833.)

MM. Hovell et Hume observèrent aussi, dans les plaines fertiles situées entre la Morumbidgee et la rivière Hume (pl. 91), des sauvages très-bien faits; l'un d'eux n'avoit pas moins de 5p 3po [1m,7]; tous étoient robustes, et possédoient, ce qui est assez rare chez les naturels, des jambes bien conformées. (*Voyez* Journey of discovery to port Phillip, in 1824 and 1825; Sydney.)

Digitized by Google

Port-Jackson. Identité des races.

néanmoins sur un grand nombre de points du continent, situés à des distances considérables les uns des autres, et toutefois avec des anomalies qu'il importe de faire connoître. Au Port-Jackson et au port Stephens (pl. 92), l'incisive du côté droit est arrachée à tous les adultes masculins, tandis qu'à la baie Calédon (1) c'est seulement celle du côté gauche qui leur manque; à la Terre de Witt et près du cap Borda (2), les individus de tout sexe et de tout âge sont privés de deux dents incisives; enfin, sur d'autres localités, telles que le port du Roi-George et le port Western au Sud, le port Curtis et la baie Hervey (3) à l'Est, l'archipel de Dampier et la baie Hanover au Nord (4), ce genre de mutilation n'est pas pratiqué (5). Pendant ses voyages dans l'intérieur du continent, le capitaine Sturt a vu des exemples qui se rapportent à l'une et à l'autre de ces deux catégories (6).

La perforation du *septum* ou cloison nasale s'observe à-la-fois au Port-Jackson, aux îles Goold (7), au port Western, à celui du Roi-George, et à la baie Calédon.

Sur les côtes de l'Est, du Nord et du N. O., se rencontre la pirogue d'écorce, que le radeau remplace quelquefois dans ces derniers parages; mais la pirogue creusée dans le bois existe à la rivière Endeavour. A la côte occidentale, à celle du Sud et du S. O., toute espèce de navigation paroît être inconnue.

L'emploi d'armes identiques, sur tous les points du littoral, est encore un des faits singuliers qui méritent le plus de fixer l'attention. Nulle part on n'y remarque l'arc et la flèche (8), mais la sagaie s'y voit par-tout;

(1) Située à l'extrémité N. O. du golfe de Carpentarie.

(2) Par 17° de latitude Sud.

(3) Par 24° et 25° S.

(4) Le premier de ces points gît par 114°, et l'autre par 123° de longitude Est de Paris.

(5) A l'île Van-Diémen, au Sud de la Nouvelle-Hollande, quelques individus se sont fait arracher une dent, d'autres deux dents incisives; cet usage n'est pas universel chez la même peuplade, mais il importe de remarquer que c'est toujours à la mâchoire supérieure que ces incisives manquent.

(6) *Voyez* Sturt's, *Expeditions in Southern Australia.*

(7) Par 18° S., sur la côte orientale.

(8) Faudroit-il en excepter le cap Berthollet (par 17° S. et 120° E. P.), c'est-à-dire le point de la Terre de Witt où aborda Tasman! Ce seroit alors la seule exception pour tout le littoral

Digitized by Google

Port-Jackson. Identité des races.

et, sur des points très-écartés les uns des autres, on trouve le *womera* et le *bomerang* (1), engins particuliers au continent qui nous occupe.

Par-tout aussi les cabanes sont construites en écorce d'arbre ou en branchages, mais tellement exiguës, qu'à peine peuvent-elles offrir un abri imparfait à un petit nombre d'individus; il y a constamment un feu placé à l'ouverture, laquelle est toujours dirigée du côté opposé au vent régnant. Aucune sorte de vêtement n'est en usage, ni chez l'un ni chez l'autre sexe, si ce n'est, mais rarement, un petit manteau fort court de peau de kanguroo ou d'opossum. Une corde de poil de bête ou de cheveux humains sert aux hommes à se serrer le ventre et les reins.

En voyage, quelqu'un de la troupe tient constamment un brandon à la main, soit pour allumer le feu au point où l'on doit stationner, soit pour enflammer les herbes desséchées qu'on rencontre. Les femmes portent derrière le dos, dans un sac ou filet fixé à leur tête par un cordon, le bagage de la communauté, fardeau auquel il faut qu'elles ajoutent encore les enfans en bas âge. (*Voyez* pl. 102.)

Dans toute l'étendue de la Nouvelle-Hollande, des parcs de pêche sont établis sur les bords de la mer ou des rivières; les uns construits de pierres superposées, les autres avec des piquets fichés dans le sol.

Mais comment, après toutes ces similitudes, expliquer la variété presque infinie de langages qui se rencontre à chaque pas? Elle provient évidemment du cercle très-circonscrit qu'occupe chaque peuplade, ainsi que du peu de relations qui existent entre elles. Des chasses passagères et restreintes sont la principale cause de leurs déplacemens momen-

du continent austral; mais je crois qu'il y a eu méprise de la part du navigateur célèbre qui vient d'être cité; en effet, sur des parties très-rapprochées de celles-là, le capitaine P. P. King, dans sa belle exploration de la même côte, n'a rien trouvé qui fût, à cet égard, conforme à ce qu'annonce l'ancien voyageur hollandais.

(1) Le *womera* existe à la baie des Chiens-Marins, au port du Roi-George (King l'assure positivement contre l'avis de Flinders); à la baie Towfold, au Port-Jackson, à la rivière Endeavour, à l'île Lizard (côte Est, par 14° 30′ S.); aux îles Wellesley et à la baie Calédon (golfe de Carpentarie); aux îles Goulburn (Terre d'Arnheim); à la baie Hanover et sur la presqu'île Bougainville (Terre de Witt). Le *bomerang* a été vu au Port-Jackson, à la baie Bowen (côte Est, par 22° 30′ S.), dans le golfe de Carpentarie, ainsi que près du Cap Lévêque (Terre de Witt, par 121° E. P.), au port du Roi-George, et dans l'intérieur des terres, sur les bords de la Morumbidgee. Nous donnerons plus bas la description de ces armes.

Digitized by Google

tanés, ou bien c'est la guerre qu'il faut porter chez une tribu voisine. De vastes déserts séparent souvent ces hordes barbares, et forment d'immenses obstacles aux rapprochemens qui pourroient être tentés. De telles circonstances ne rendent sans doute que plus étonnant l'air de parenté que nous avons fait remarquer plus haut. Nous ne chercherons point à expliquer ces mystères, mais nous bornant à l'étude des faits, seule base exacte et philosophique de nos connoissances positives, nous laisserons au temps et à des observations soutenues et bien dirigées, le soin de soulever le voile qui nous dérobe encore, sur ce point, la connoissance de la vérité.

Port-Jackson. Identité des races.

Revenant au théâtre spécial de nos travaux, nous nous occuperons spécialement de la description physique de l'homme qui habite les environs du Port-Jackson.

De l'homme comme individu. à Port Jackson

Proportions du corps. — Ses caractères principaux sont la grosseur de la tête, le défaut de proéminence des muscles du corps, et sur-tout l'inconcevable maigreur des bras, des cuisses et des jambes; caractère si marqué chez quelques individus, qu'on les prendroit pour des caricatures ou de véritables spectres; les pieds, sans être très-grands, sont en général larges et musculeux, de même que les mains; la taille est variable, ordinairement petite, quoique parfois au-dessus de la moyenne. Les traits de la figure forment presque toujours un ensemble peu agréable, et quelquefois fort laid, ce dont on peut juger par les portraits que renferment nos planches 99, 100 et 101; le nez est presque toujours plat, les narines larges et plus ou moins aplaties; les yeux roux, gris ou bruns, très-enfoncés dans leur orbite, et couverts de sourcils épais. Les lèvres sont médiocrement épaisses, la bouche fort large et garnie de deux rangées de dents, non moins remarquables par leur blancheur que par leur régularité; les oreilles prennent peu de développement. Chez quelques individus, appartenant à des tribus voisines des Montagnes-Bleues, on a remarqué que les cuisses et les bras étoient notablement plus longs qu'on ne l'observe chez ceux qui vivent près des rivages de la mer.

Qualités physiques.

A côté de ces corps décharnés et de ces têtes hideuses, on voit parfois avec étonnement, chez l'un comme chez l'autre sexe, des sujets bien

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

proportionnés et vigoureux ; j'ajouterai même des figures très-jolies, où se retrouve, le croiroit-on, tout l'agrément de nos formes européennes.

« Une telle disposition de maigreur et d'exiguïté des membres inférieurs, dit M. Gaimard, n'est point essentiellement inhérente aux habitans de la Nouvelle-Hollande, mais paroît tenir plutôt à leur état de misère et au défaut d'une nourriture substantielle suffisante. On a vu, en effet, plusieurs individus des environs du Port-Jackson qui, retirés dans un état d'émaciation chez des Anglais, et faisant usage avec eux d'une nourriture abondante et animale, avoient fini par avoir leurs extrémités très-bien développées. La même observation a été renouvelée sur des naturels du port du Roi-George et du port Lincoln, dans le voisinage de l'île des Kanguroos. »

Les tableaux ci-joints, dont les deux premiers sont dus à M. Gaimard, contiennent le résultat des mesures prises avec soin sur trois indigènes de la Nouvelle-Galles méridionale. Toutefois, on pourra remarquer qu'il y règne certaines contradictions; en voici un exemple : la longueur du membre inférieur chez Namora est de $2^{p}\ 7^{po}\ 3^{l}$; or, la longueur de la cuisse, $1^{p}\ 2^{po}\ 8^{l}$, ajoutée à celle de la jambe, $1^{p}\ 2^{po}\ 3^{l}$, fait un total de $2^{p}\ 4^{po}\ 11^{l}$, qui diffère de la longueur du membre inférieur de $2^{po}\ 4^{l}$. Cette différence provient de ce que, pour la mesure partielle de la cuisse et de la jambe, on n'est pas toujours parti exactement du même point; c'est ainsi que pour la longueur de la cuisse, on a pu porter le fil tantôt au niveau des condyles du fémur, tantôt plus haut ou plus bas. La mesure totale du membre, prise en une seule fois, est toujours la plus exacte et mérite la préférence. On doit en dire autant de la hauteur du corps, &c. Il eût sans doute été facile de faire disparoître ces discordances, mais on a préféré donner les observations telles qu'elles ont été primitivement écrites. Il est bon de remarquer également que les individus soumis à nos expériences s'y prêtoient parfois peu volontiers, et faisoient des mouvemens qui pouvoient être encore une cause d'erreur dans la mesure des portions de membres.

Digitized by Google

TABLEAU des dimensions de diverses parties du corps de deux hommes indigènes de Port-Jackson.

NOMS DES PARTIES DU CORPS.	VALEUR MÉTRIQUE DES MESURES PRISES SUR				VALEUR MOYENNE.	
	Medingo.		Namora.			
	En pieds de roi.	En mètres.	En pieds de roi.	En mètres.	En pieds de roi.	En mètres.
Hauteur totale du corps	5P 2Po 0l	1m,678.	4P 8Po 3l	1m,523.	4P 11Po 1l	1m,600.
——— de la colonne vertébrale	2. 0. 0.	0 ,650.	1. 7. 10.	0 ,537.	1. 9. 11.	0 ,593.
Petite circonférence de la tête	1. 8. 0.	0 ,541.	1. 8. 6.	0 ,555.	1. 8. 3.	0 ,548.
Grande circonférence de la tête	1. 11. 7.	0 ,638.	1. 11. 2.	0 ,627.	1. 11. 4.	0 ,632.
Grand diamètre du crâne	0. 8. 0.	0 ,217.	0. 7. 2.	0 ,194.	0. 7. 7.	0 ,205.
Petit diamètre du crâne	0. 6. 6.	0 ,176.	0. 6. 4.	0 ,171.	0. 6. 5.	0 ,173.
Contour de la mâchoire inférieure	0. 7. 6.	0 ,203	0. 8. 6.	0 ,230.	0. 8. 0.	0 ,216.
Distance entre l'angle de la mâchoire et l'oreille	0. 2. 7.	0 ,070.	0. 2. 4.	0 ,063.	0. 2. 5.	0 ,066.
Circonférence du cou	0. 11. 7.	0 ,314.	1. 0. 0.	0 ,325.	0. 11. 9.	0 ,319.
——— de la poitrine, à la hauteur du sein	2. 7. 4.	0 ,848.	2. 7. 7.	0 ,855.	2. 7. 5.	0 ,851.
——— y compris les bras	3. 1. 1.	1 ,004.	3. 6. 0.	1 ,137.	3. 3. 6.	1 ,070.
——— du ventre à l'ombilic	2. 3. 9.	0 ,751.	2. 1. 0.	0 ,677.	2. 2. 4.	0 ,714.
——— du bassin	2. 4. 10.	0 ,781.	2. 2. 5.	0 ,715	2. 3. 7.	0 ,748.
Largeur de la poitrine, d'une articulation humérale à l'autre	1. 1. 7.	0 ,368.	1. 1. 4.	0 ,361.	1. 1. 5.	0 ,364.
Longueur du membre supérieur	2. 3. 6.	0 ,744.	2. 1. 2.	0 ,681.	2. 2. 4.	0 ,712.
——— du bras	0. 9. 6.	0 ,257.	0. 8. 6.	0 ,230.	0. 9. 0.	0 ,243.
——— de l'avant-bras	0. 11. 1.	0 ,300.	0. 7. 5.	0 ,201.	0. 9. 3.	0 ,250.
——— de la main	0. 6. 10.	0 ,185.	0. 6. 4.	0 ,171.	0. 6. 7.	0 ,178.
Circonférence du bras	0. 8. 6.	0 ,230.	0. 8. 7.	0 ,232.	0. 8. 6.	0 ,231.
——— du coude	0. 8. 6.	0 ,230.	0. 8. 2.	0 ,221.	0. 8. 4.	0 ,225.
——— de l'avant-bras, au tiers supérieur	0. 8. 6.	0 ,230.	0. 8. 6.	0 ,230.	0. 8. 6.	0 ,230.
——— du poignet	0. 5. 4.	0 ,144.	0. 5. 6.	0 ,149.	0. 5. 5.	0 ,146.
Longueur du membre inférieur	2. 10. 9.	0 ,941.	2. 7. 3.	0 ,846.	2. 9. 0.	0 ,893.
——— de la cuisse	1. 2. 9.	0 ,399.	1. 2. 8.	0 ,397.	1. 2. 8.	0 ,398.
——— de la jambe	1. 5. 4	0 ,469.	1. 2. 3.	0 ,386.	1. 3. 9.	0 ,427.
——— du pied	0. 8. 6.	0 ,230.	0. 9. 2.	0 ,248.	0. 8. 10.	0 ,239.
Circonférence de la cuisse	1. 4. 5.	0 ,444.	1. 2. 9.	0 ,399.	1. 3. 7.	0 ,421.
——— du genou	1. 0. 2.	0 ,329.	1. 0. 0.	0 ,325.	1. 0. 1.	0 ,327.
——— du mollet	0. 11. 6.	0 ,311.	0. 10. 7.	0 ,286.	0. 11. 0.	0 ,298.
——— du bas de la jambe	0. 7. 0.	0 ,189.	0. 7. 0.	0 ,189.	0. 7. 0.	0 ,189.
——— du cou-de-pied	1. 0. 0.	0 ,325.	0. 11. 5.	0 ,309.	0. 11. 8.	0 ,317.
Largeur du pied	0. 3. 7.	0 ,097.	0. 3. 7.	0 ,097.	0. 3. 7.	0 ,097.
Grandeur de l'angle facial		74.°		80.°		77.°

Digitized by Google

Port-Jackson.

De l'homme comme individu.

N.° 2. *Tableau des dimensions de diverses parties du corps d'une femme indigène de Port-Jackson.*

NOMS DES PARTIES DU CORPS.	VALEUR DES MESURES prises SUR KARANGARAN (1).	
	En mètres.	En pieds de roi.
Hauteur totale du corps	1m,595.	4P 10Po 11l
——— de la colonne vertébrale	0 ,582.	1. 9. 6.
Petite circonférence de la tête	0 ,532.	1. 7. 8.
Grande circonférence de la tête	0 ,656.	2. 0. 3.
Grand diamètre du crâne	0 ,210.	0. 7. 9.
Petit diamètre du crâne	0 ,169.	0. 6. 3.
Contour de la mâchoire inférieure	0 ,237.	0. 8. 9.
Distance entre l'angle de la mâchoire et l'oreille	0 ,061.	0. 2. 3.
Circonférence du cou	0 ,298.	0. 11. 0.
——— de la poitrine, à la hauteur du sein	0 ,828.	2. 6. 7.
——— y compris les bras	0 ,938.	2. 10. 8.
——— du ventre à l'ombilic	0 ,819.	2. 6. 3.
——— du bassin	0 ,774.	2. 4. 7.
Largeur de la poitrine, d'une articulation humérale à l'autre	0 ,338.	1. 0. 6.
Longueur du membre supérieur	0 ,677.	2. 1. 0.
——— du bras	0 ,221.	0. 8. 2.
——— de l'avant-bras	0 ,266.	0. 9. 10.
——— de la main	0 ,183.	0. 6. 9.
Circonférence du bras	0 ,228.	0. 8. 5.
——— du coude	0 ,212.	0. 7. 10.
——— de l'avant-bras, au tiers supérieur	0 ,208.	0. 7. 8.
——— du poignet	0 ,147.	0. 5. 5.
Longueur du membre inférieur	"	"
——— de la cuisse	"	"
——— de la jambe	0 ,426.	1. 3. 9.
——— du pied	0 ,217.	0. 8. 0.
Circonférence de la cuisse	0 ,354.	1. 1. 1.
——— du genou	0 ,307.	0. 11. 4.
——— du mollet	0 ,280.	0. 10. 4.
——— du bas de la jambe	0 ,176.	0. 6. 6.
——— du cou-de-pied	0 ,305.	0. 11. 3.
Largeur du pied	0 ,092.	0. 3. 5.

(1) Sœur du célèbre Bénelong, sauvage dont il est si souvent parlé dans les premières années de l'établissement de la Colonie. (*Voyez* Collins, *Account of New South Wales.*)

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

TABLEAU des dimensions de diverses parties du corps d'un indigène du port du Roi-George (Terre de Nuyts), d'après le capitaine Flinders.

NOMS DES PARTIES DU CORPS.	VALEUR DES MESURES. EN PIEDS anglais.	EN PIEDS français.	EN MÈTRES
Hauteur totale du corps	5P 7Po 6l	5P 3Po 2l	1m,714.
Circonférence de la tête	1. 11. 0.	1. 9. 7.	0 ,584.
De la suture de la traverse nasale au sommet postérieur de l'occiput	1. 3. 0.	1. 2. 0.	0 ,381.
Du petit bord de chaque oreille, en passant par-dessus le front	1. 0. 0.	0. 11. 3.	0 ,305.
De la suture nasale au bout du menton, en passant sur le nez	0. 5. 2.	0. 4. 10.	0 ,131.
——— au bout du nez	0. 1. 0.	0. 0. 11.	0 ,025.
Du bout du nez au bord de la lèvre supérieure	0. 1. 0.	0. 0. 11.	0 ,025.
Du bord de la lèvre inférieure au bout du menton	0. 1. 5.	0. 1. 4.	0 ,036.
Grandeur de la bouche	0. 2. 1.	0. 1. 11.	0 ,053.
Largeur des narines	0. 1. 6.	0. 1. 5.	0 ,038.
——— de la mâchoire inférieure, entre les deux angles	0. 8. 6.	0. 8. 0.	0 ,216.
Longueur du bras	1. 1. 6.	1. 0. 8.	0 ,343.
——— de l'avant-bras	1. 0. 0.	0. 11. 3.	0 ,305.
——— du métacarpe moyen	0. 4. 0.	0. 3. 9.	0 ,102.
——— du doigt majeur	0. 4. 3.	0. 4. 0.	0 ,108.
——— du fémur, depuis le grand trochanter jusqu'à son extrémité inférieure	1. 5. 6.	1. 4. 5.	0 ,444.
Longueur du tibia	1. 4. 6.	1. 3. 6.	0 ,419.
——— du pied	0. 10. 0.	0. 9. 5.	0 ,254.
Distance de la protubérance de la cheville interne à l'extrémité du talon	0. 3. 9.	0. 3. 6.	0 ,095.
Distance de la protubérance de la cheville interne à celle du grand orteil	0. 8. 6.	0. 8. 0.	0 ,216.
Circonférence du cou	1. 0. 6.	0. 11. 9.	0 ,317.
——— de la poitrine	2. 8. 9.	2. 6. 9.	0 ,832.
——— du bassin	2. 4. 9.	2. 3. 0.	0 ,730.
——— du bras	0. 10. 6.	0. 9. 10.	0 ,267.
——— du coude à l'articulation	0. 9. 6.	0. 8. 11.	0 ,241.
——— de l'avant-bras	0. 9. 9.	0. 9. 2.	0 ,248.
——— du poignet	0. 6. 0.	0. 5. 7.	0 ,152.
——— de la cuisse	1. 7. 6.	1. 6. 3.	0 ,495.
——— prise immédiatement au-dessus de l'articulation du genou	1. 1. 0.	1. 0. 2.	0 ,330.
Circonférence de l'articulation du genou	1. 1. 0.	1. 0. 2.	0 ,330.
——— prise immédiatement au-dessous de l'articulation du genou	0. 11. 0.	0. 10. 4.	0 ,279.
Circonférence de la jambe	1. 0. 0.	0. 11. 3.	0 ,305.
Petite circonférence de la jambe	0. 7. 6.	0. 7. 0.	0 ,190.
Circonférence du pied	0. 10. 6.	0. 9. 10.	0 ,267.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

Couleur de la peau. — La couleur générale des individus est variable entre le noir peu intense et le noir rougeâtre, et offre des nuances nombreuses dans les teintes; on en voit qui se rapprochent de celle des nègres d'Afrique, d'autres du rouge cuivré des Malais. Quelques anomalies du même genre se rencontrent parmi les membres d'une même famille, sans pouvoir être attribuées à aucun mélange de races. Selon Dawson (1), les enfans indigènes sont tous en naissant d'une couleur de cuivre claire, qui, chez la plupart, devient noire ou d'un brun très-foncé avant qu'ils aient accompli leur première année. Ce changement singulier, ajoute-t-il, n'est point du tout la conséquence d'une opération particulière, ou de la saleté dans laquelle ils vivent; il ressort d'une cause toute naturelle et non artificielle.

Cheveux, barbe et poils. — Les cheveux sont invariablement noirs et lisses quoique ondulés, et n'ont jamais cette apparence laineuse qu'on remarque chez d'autres races d'hommes. Les ingrédiens dont ceux-ci se barbouillent, altèrent cependant cette couleur primitive, et donnent à leurs cheveux l'aspect coloré qu'ils aiment et recherchent, mais qui n'est jamais chez eux qu'accidentel. Un de ces indigènes qui, pendant un voyage en Angleterre, avoit eu quelque attention pour ses cheveux, les portoit à son retour très-longs, très-beaux et très-noirs, quoique à la Nouvelle-Hollande on n'en voie nulle part qui atteignent à de telles dimensions.

La plupart des hommes ont ici la barbe noire et épaisse; l'on trouve aussi chez quelques-uns, sur certaines parties du corps, des poils singulièrement épais : la figure n° 2 de notre planche 101 pourra en donner une idée. Le sujet n° 1 avoit les cheveux beaucoup plus longs que le commun de ses compatriotes; l'enduit de graisse dont ils étoient imprégnés les avoit tellement agglomérés, qu'on eût dit une coiffure composée de cordes ou plutôt de serpens.

Force. — Le dynamomètre, déjà employé dans l'expédition du capitaine Baudin aux Terres Australes (2), et qui naguère donna lieu à Péron de présenter des considérations intéressantes et nouvelles sur la force relative des hommes sauvages, a servi, entre les mains de M. Gaimard,

(1) *Present state of Australia.*
(2) *Voyez* la partie historique de ce voyage, 2.e *édition.*

Digitized by Google

à continuer cette série d'importantes expériences. Nous en allons donner ci-après le résumé, et nous joindrons à ce qui est relatif au Port-Jackson, le tableau de ce que nous avons trouvé dans nos autres relâches; le lecteur aura ainsi des points de comparaison propres à établir des analogies entre les différens nombres que ces tableaux renferment : nous ne nous appesantirons pas davantage sur un objet d'une aussi grande simplicité.

Port-Jackson. De l'homme comme individu.

Digitized by Google

RÉSUMÉ des observations dynamométriques faites par M. Gaimard, pendant le voyage de l'Uranie.

CONTRÉE où les expériences ont été faites.	NOMBRE d'individus soumis aux expériences.	DÉTAILS PARTICULIERS.	LIMITES des âges.	FORCE moyenne des mains.	FORCE moyenne des reins.	MAXIMUMS et minimums des mains.	MAXIMUMS et minimums des reins.
				kilog.	kilog.	kilog.	kilog.
Rio de Janeiro (Brésil).	11.	Individus de différentes castes et professions	De 23 à 40 ans.	54,6.	130.	69,0. 38,0.	180. 70.
Ile-de-France	16.	Français résidant dans la colonie	De 25 à 65 ans.	60,3.	134.	84,0. 47,0.	205. 80.
	18.	Créoles blancs	De 18 à 41 ans.	64,4.	135.	91,0. 48,0.	215. 80.
	6.	——— mulâtres et noirs	De 20 à 44 ans.	58,3.	114.	70,0. 50,0.	135. 100.
	2.	——— de race indienne	De 25 à 27 ans.	56,0.	177.	58,0. 54,0.	180. 175.
	13.	Indiens de différentes parties de l'Inde	De 17 à 40 ans.	50,2.	130.	63,0. 35,5.	215. 80.
	10.	Chinois (1)	De 23 à 40 ans.	53,7.	102.	69,0. 39,5.	145. 40.
	14.	Noirs mozambiques	De 22 à 32 ans.	57,1.	153.	70,0. 47,0.	220. 120.
	4.	Noirs malgaches	De 19 à 30 ans.	56,9.	127.	69,5. 47,0.	150. 100.
Coupang (île Timor)	48.	Timoriens (2)	De 18 à 58 ans.	49,0.	123.	69,3. 28,0.	176. 81.
	7.	*Idem* (3)	De 14 à 17 ans.	34,1.	97.	48,6. 19,5.	122. 63.

(1) Les Chinois qu'on a voulu soumettre à ces expériences ont toujours montré la plus grande répugnance à s'essayer au dynamomètre. Pour avoir les dix observations dont on donne ici les moyennes, il a fallu s'adresser à plus de cinquante individus de cette nation; presque tous s'en excusoient en disant, d'un air intimidé, qu'ils n'osoient se résoudre à porter la main sur une machine qu'ils ne connoissoient pas. C'est ce qui explique le peu d'élévation des nombres qui marquent le degré de leur force.

(2) Si l'on joint à nos observations celles que fit Péron (Voyage aux Terres Australes), dans les mêmes limites d'âge, sur 38 Timoriens, nous aurons pour la moyenne de 86 individus, $52^k,4$ et 118^k, les maximums et minimums étant respectivement $\left\{\begin{matrix}70\\28\end{matrix}\right.$ et $\left\{\begin{matrix}176\\79.\end{matrix}\right.$

(3) Faisant usage, comme ci-dessus, des résultats obtenus dans le même voyage sur 12 personnes, on a pour la moyenne entre 19 individus, $32^k,7$ et 84^k; les maximums et minimums sont alors $\left\{\begin{matrix}49,0\\19,5\end{matrix}\right.$ et $\left\{\begin{matrix}122\\54.\end{matrix}\right.$

Digitized by Google

CONTRÉE où les expériences ont été faites.	NOMBRE d'individus soumis aux expériences.	DÉTAILS PARTICULIERS.	LIMITES des âges.	FORCE MOYENNE des mains.	FORCE MOYENNE des reins.	MAXIMUMS ET MINIMUMS des mains.	MAXIMUMS ET MINIMUMS des reins.
				kilog.	kilog.	kilog.	kilog.
Coupang (île Timor)..	7.	Timoriens (1).....	De 6 à 13 ans.	24,2.	53.	36,8. 18,7.	87. 32.
	3.	Javanais résidant à Coupang.....	De 25 à 30 ans.	62,9.	169.	68,5. 57,2.	205. 133.
	16.	Chinois résidant à Coupang.....	De 18 à 55 ans.	47,1.	113.	62,0. 33,0.	167. 75.
	5.	——— nés à Timor.....	De 24 à 30 ans.	57,2.	127.	65,0. 50,0.	150. 93.
	5.	——— nés à Timor.....	De 14 à 17 ans.	39,1.	110.	45,0. 25,5.	160. 82.
Ile Rawak.....	18.	Guébéens et Papous.....	De 20 à 50 ans.	49,0.	108.	69,0. 29,5.	152. 75.
Guam (îles Mariannes).	17.	Carolinois	De 20 à 30 ans.	54,2.	135.	67,2. 34,0.	195. 70.
	67.	Mariannais.....	De 18 à 58 ans.	57,5.	154.	71,2. 45,0.	240. 70.
	6.	*Idem*.....	De 14 à 17 ans.	45,3.	102.	51,0. 36,5.	110. 90.
	5.	Sandwichiens résidant à Guam...	De 24 à 35 ans.	66,6.	170.	81,0. 47,5.	214. 123.
	2.	Sandwichiennes, *idem*.....	De 22 à 28 ans.	48,0.	107.	49,0. 47,0.	130. 85.
	6.	Européens et Philippinois, *idem* ..	De 25 à 45 ans.	55,0.	139.	67,0. 37,0.	180. 108.
Owhyhi et Mowi (îles Sandwich).	18.	Sandwichiens.....	De 18 à 39 ans.	58,3.	172.	92,5. 40,0.	250. 105.
	2.	Sandwichiennes.....	De 22 à 24 ans.	29,5.	91.	32,0. 27,0.	92. 90.
Port-Jackson (Nouvelle-Hollande).	16.	Indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud (2).....	De 18 à 53 ans.	45,6.	100.	67,0. 22,5.	170. 50.
	4.	Femmes *idem*.....	De 20 à 50 ans.	32,7.	59.	39,0. 24,0.	70. 40.
	5.	Indigènes de la Nouvelle-Zélande.	De 20 à 25 ans.	51,4.	154.	58,0. 45,0.	243. 125.
	66.	Anglais vivant dans la colonie....	De 18 à 50 ans.	65,1.	190.	91,5. 37,5.	301. 105.
Corvette *l'Uranie*.....	89.	Français embarqués sur ce bâtiment	De 18 à 55 ans.	59,6.	164.	87,2. 41,2.	275. 100.

(1) Ajoutant également les résultats trouvés sur 6 personnes, par le même observateur cité précédemment, on a pour moyenne entre 13 personnes, $25^k,6$ et 63^k, maximums et minimums $\left\{\begin{matrix}39\\16\end{matrix}\right.$ et $\left\{\begin{matrix}90\\32.\end{matrix}\right.$

(2) En joignant encore ici les observations faites, dans des circonstances analogues, sur 14 sauvages de Port-Jackson, nous aurons pour la moyenne de 30 individus, $48^k,3$ et 100^k, les maximums et minimums étant respectivement les mêmes que ci-dessus.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

Agilité, &c. — Les Nouveaux-Hollandais ont non-seulement une très-petite énergie physique, mais encore une grande flexibilité dans les membres et dans les muscles. Leur agilité, pour grimper sur les arbres, est fort remarquable; munis de leur hache de pierre, ils font au tronc une petite entaille, dans laquelle ils appuient un de leurs gros orteils; aussitôt, et par le même moyen, une coche est faite du côté opposé, et ils y placent l'orteil de l'autre pied; en continuant de cette manière ils arrivent en un clin d'œil au sommet des eucalyptus les plus gigantesques.

On n'est pas moins émerveillé de l'adresse avec laquelle ils lancent la sagaie et même des pierres sur de très-petits animaux, qu'ils poursuivent à la chasse. Leur vue, extrêmement perçante, est aussi plus prompte que la nôtre à distinguer des objets et des nuances d'action, qui seroient, pour nous, absolument imperceptibles. Sont-ils animés, à la guerre ou pendant une dispute, à peine peut-on concevoir la vivacité de leurs mouvemens; doit-on l'attribuer à la force de leurs passions ou à l'activité du sang qui circule habituellement dans leurs veines? Les expériences de M. Gaimard, sur le nombre de pulsations de quelques-uns d'entre eux, ne seront point, je pense, étrangères à la question.

Bidji-Bidji, âgé de 28 ans, avoit	63	pulsations par minute.
Aré.....	32	..... 87.
Parouara.....	32	..... 92.
Bongolan.....	15	..... 96.

Sagacité, intelligence. — On a dit que les aborigènes de la Nouvelle-Hollande tenoient le milieu entre l'homme et l'orang-outang, assertion évidemment fausse et contre laquelle MM. Field et Dawson s'élèvent fortement et avec raison. On auroit dû se garder de juger l'intelligence du sauvage, lorsqu'il étoit encore dans l'étonnement que devoient nécessairement lui causer l'arrivée, la présence et la supériorité des Européens, et prendre en considération la stupeur ainsi que la crainte farouche qui durent être alors si fort à son désavantage. Ceux qui ont pu l'étudier dans les bois, au milieu de sa famille (1), rendent au contraire de nombreux témoignages de la sagacité et de l'intelligence qui le distinguent.

(1) Sturt (*Two expeditions in Australia*) a particulièrement eu lieu de se convaincre de l'intelligence des sauvages des bords de la rivière Murray.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

Mais ces Européens si fiers de leur civilisation, feroient-ils bien eux-mêmes ce que font ces pauvres sauvages? Pourroient-ils comme eux distinguer sur le sable, sur l'herbe même, l'empreinte des pas de leurs ennemis d'avec celle des pas de leurs compatriotes? Pourroient-ils, comme eux encore, parcourir des espaces immenses pour se rendre à un point donné, sans hésiter et sans dévier de la route directe? Écoutons Dawson à ce sujet. « Habituellement, dit-il (1), je portois avec moi une petite bous-» sole de poche; mais lorsque quelque indigène m'accompagnoit, cet » instrument m'étoit tout-à-fait inutile. A chaque instant, mon conducteur » pouvoit me montrer la direction du lieu où je voulois me rendre, et » marcher directement vers ce point, quelle que fût la distance à laquelle » nous nous en trouvions. Un Européen qui pénètre seul au milieu des » forêts est toujours embarrassé quand il lui faut opérer son retour, lors » même qu'il ne s'est avancé qu'à la distance d'un mille; encore arrivera-» t-il neuf fois sur dix qu'il ne parviendra pas, sinon par hasard, à re-» trouver sa route. Plusieurs ont perdu la vie dans de telles circonstances. » La singulière faculté qu'ont les indigènes de se diriger, au milieu de bois » qui leur sont inconnus, m'a toujours paru inexplicable; et d'autant plus » qu'en allant ils ne paroissent faire aucune attention aux lieux par lesquels » ils passent. Que le soleil soit visible ou couvert, il n'importe: ainsi cet » astre ne leur sert point de guide, et l'on seroit tenté d'assimiler la » faculté qui les dirige à l'instinct du pigeon messager. »

Dans l'école des indigènes, dit M.me Macquarie, des enfans ont appris à lire, à écrire, à calculer et à dessiner, aussi bien qu'un blanc du même âge eût pu le faire dans le même temps. S'il est vrai qu'ils répugnent à adopter les habitudes de notre civilisation, c'est qu'elles sont en opposition trop directe avec les leurs, et que leur goût pour un changement de place continuel, dans l'enceinte de leur tribu, est contraire à toute idée d'établissement fixe. Peut-être a-t-on voulu modifier trop brusquement le genre de vie qui leur étoit familier, et leur a-t-on par là inspiré de l'aversion pour celui qu'on vouloit leur faire prendre.

Principales époques de la vie.

Longévité. — On trouve rarement chez eux des exemples de longévité; il est vrai que, dans un pays où l'arithmétique est excessivement bornée

(1) *The present state of Australia*, pag. 145 et 148.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

et où toute espèce de méthode chronologique reste à créer, on ne peut recourir qu'à des supputations grossières sur l'âge des individus; aussi les marques plus ou moins prononcées de décrépitude sont-elles, à cet égard, tout ce qui peut servir de guide. Quelques vieillards se montrent çà et là, avec la barbe et les cheveux blancs; mais on n'a jamais vu personne dont les dents fussent tombées de vétusté, ou qui, courbé par les années, fût incapable de continuer la vie errante que les sauvages aiment et suivent généralement.

Puberté. — L'union des sexes a lieu plutôt que dans nos contrées mêmes où règne une température supérieure à celle de Port-Jackson; l'on pourroit, à ce sujet, rapporter de nombreux abus de la force des hommes, et des actes déplorables de brutalité commis sur des filles de l'âge le plus tendre.

Fécondité. — Je n'ai recueilli aucun fait bien constaté sur la fécondité des femmes; cependant j'ai appris que la naissance de plusieurs enfans à-la-fois n'étoit pas ici une chose rare; mais l'infanticide faisant partie des mœurs des naturels, je ne saurois affirmer que le foible développement de la population soit un argument concluant dans la question qu'il s'agit de résoudre. J'ignore pareillement quelle est la durée de l'allaitement.

Maladies.

Syphilis. — Cette dégoûtante maladie n'est pas inconnue chez les naturels de Port-Jackson, et il ne paroît même pas douteux que les Anglais ne l'y aient introduite; telle étoit du moins l'opinion de Collins (1). Et quoique plus tard il emploie sa rhétorique à montrer que les sauvages, ayant un nom particulier (*goubarrong*) (2) pour désigner cet horrible fléau, il se peut qu'ils l'aient connu avant l'établissement de la colonie, je ne vois pas qu'une telle logique soit bien convaincante. On trouve en effet, dans la langue des mêmes hommes, les mots *djerroubber* pour fusil, et *as* pour cheval, sans qu'il vienne dans l'esprit de personne que ces objets n'aient pas été très-récemment apportés chez eux (3).

Maladies inflammatoires. — Les maladies qui dérivent des suppressions

(1) Voyez *An account of New-South Wales.*

(2) Le mot *barrong* signifie *ventre.*

(3) Le capitaine Sturt, pendant son exploration de la rivière Murray dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, a rencontré, par 34° de latitude S., et environ 138° de longitude E. P., une tribu qui, sans avoir eu aucune communication avec les Européens, *lui a paru* désolée par les maladies syphilitiques. Plusieurs individus dont le nez étoit perdu, avoient aussi toutes les

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

de transpiration, telles que rhumes, catarrhes, inflammations de la plèvre et des poumons, &c., sont celles qui dominent chez les habitans de la Nouvelle-Hollande. La cause prédisposante est évidemment l'exposition continuelle de leur corps, privé de vêtemens, au froid des nuits; il est même rare qu'ils dorment à couvert, à moins qu'il ne pleuve. On remarque encore chez eux des douleurs rhumatismales et des coliques bilieuses qui souvent emportent les malades en fort peu de temps, principalement ceux qui sont foibles et d'une complexion valétudinaire. La dysenterie n'attaque pas moins les Européens que les indigènes; mais cette maladie ayant ici peu de malignité, on ne la considère pas comme très-meurtrière.

Fièvres, maladies cutanées. — Grâce à l'extrême pureté de l'atmosphère et à la bonté du climat, les fièvres sont rares ici, à moins toutefois qu'elles ne soient la conséquence de quelque autre indisposition grave. Nous citerons au nombre des affections cutanées une sorte de gale ou plutôt de lèpre qui attaquant particulièrement les naturels ichtyophages, tant sur les bords de la mer que dans l'intérieur près des rivières (1), produit chez eux des effets déplorables.

L'histoire conserve le souvenir d'une épidémie qui, dès les premiers temps de la colonie, exerça les plus affreux ravages. Elle ne sévit point, il est vrai, contre les Européens; mais elle fit, parmi les indigènes, une innombrable quantité de victimes. De tous côtés les cavernes, les chemins, les rochers du rivage étoient remplis ou couverts de cadavres récens ou putréfiés; les individus que la contagion n'avoit point encore atteints s'empressoient de fuir ces bords désolés, laissant pour ainsi dire à la mort le soin d'ensevelir sa proie. Cette maladie reçut des naturels le nom de *galgala*, mais on ne peut douter, dit Collins (*op. cit.*), que ce ne fût la petite-vérole, en raison des symptômes qu'elle présentoit et des traces qu'elle laissoit sur la peau de ceux qui en réchappoient. Lorsqu'elle eut cessé, des tribus entières se trouvèrent anéanties ou réduites à trois ou quatre individus, qui se fondirent plus tard dans les peuplades voisines.

parties glanduleuses de leur corps cruellement affectées. De fort jeunes enfans n'étoient pas exempts de pareils symptômes. Voy. Sturt, *Two expeditions into the interior of southern Australia.*

(1) *Idem, op. cit.* tom. I et II.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

Maladies des enfans. — Le jeune âge n'est point sujet ici comme en Europe à cette foule de maladies particulières aux enfans, et connues sous les noms de convulsions, vers, rougeole, coqueluche, &c.; la petite-vérole même ne l'attaque jamais, si ce n'est dans des cas extraordinaires comme celui dont nous venons de parler. Cette remarque s'applique non moins aux enfans blancs de la colonie qu'à ceux des aborigènes.

Maladies des femmes.—Ces créatures infortunées, outre les incommodités périodiques auxquelles leur sexe est soumis dans toutes les parties du globe, ont encore à endurer dans ce pays les souffrances et les privations inhérentes à la vie sauvage. Forcées d'exécuter les travaux les plus rudes, même pendant la durée de leur grossesse et l'allaitement de leurs enfans, on en voit qui succombent sous le faix et périssent misérablement de consomption.

Il est assez difficile d'observer les femmes indigènes au moment de la parturition, parce qu'elles cherchent alors à se dérober aux regards des étrangers; Collins rapporte un seul exemple de ce cas, et M. Gaimard un second, dont les détails intéressans lui ont été communiqués par M. Parmeter, chirurgien de l'hôpital des fous à Castle-Hill. « Nous aperçûmes un jour, sous un eucalyptus, dit ce dernier, une femme en mal d'enfant. Deux hommes, assis à ses côtés, mettoient sous la cendre chaude des os de pélican et de kanguroo, tandis qu'au devant de la malade gisoit une autre femme, assise les jambes croisées sous elle. Après de légères douleurs de la mère, l'enfant commença à paroître; mais aucune des personnes qui sembloient être là pour l'assister n'eut l'air de s'en inquiéter, jusqu'à l'instant où la tête étant dehors, elles s'en emparèrent pour faciliter la sortie totale du nouveau-né. Celui-ci fut aussitôt placé sur le côté droit; puis un des spectateurs, qui paroissoit être le père, posa deux de ses doigts, en forme de fourchette, près du cordon ombilical, que son compagnon coupa avec une coquille tranchante, disposée à cet effet. Le nombril fut alors pressé avec la main, pendant environ une demi-minute; et les membres de l'accouchée le furent aussi par son mari, qui lui marmota en même temps quelques paroles à l'oreille, probablement pour l'engager à rester tranquille. Bientôt la matrone assistante retourna l'enfant sur le côté gauche; et le père ayant pris les os qui étoient sous la

Digitized by Google

cendre, s'en servit pour frotter et graisser la plaie du nombril; il remit le cordon ombilical, et disparut ensuite sans donner à l'enfant le moindre témoignage d'amour paternel.

Port-Jackson. De l'homme comme individu.

» Quant à la mère, elle se leva un quart d'heure après, et partit malgré les froids de l'hiver pour aller à la pêche, emportant avec elle son enfant, couvert d'une peau de kanguroo que recouvroit encore une pièce du *liber* doux et feuilleté du mélaleuca. On la vit tirer, d'un sac qu'elle portoit, de la graisse de lézard, mêlée avec de la poudre de charbon, dont elle frotta son enfant, en s'écriant qu'il étoit ainsi garanti du froid. Cette femme, âgée de seize ans, étoit grande et mince; le lendemain elle cheminoit avec autant d'aisance et de facilité que s'il ne lui fût rien arrivé. » L'exemple rapporté par Collins est analogue à celui-là.

Blessures et plaies. — Un indigène ayant été blessé grièvement à la main, avec déchirement, un médecin anglais jugea l'amputation indispensable pour conserver la vie au sujet; mais celui-ci s'y étant refusé, on le crut perdu; il revint toutefois, après six semaines d'absence, ayant sa main entièrement guérie, quoiqu'elle fût restée difforme. Ce fait n'est pas le seul qu'on puisse citer en faveur de l'habileté chirurgicale des naturels. Dawson parle d'une amputation du poignet qui, exécutée par eux, ne laissoit qu'une cicatrice parfaitement formée.

On a remarqué que les blessures faites par des coups de sagaie se fermoient très-promptement; les fractures du crâne, d'autant plus fréquentes que dans leurs combats les sauvages se donnent d'affreux coups de casse-tête, sont également bientôt guéries. Les femmes, moins robustes, succombent souvent sous de pareils coups; circonstance qui n'a presque jamais lieu pour les hommes, quelle que soit d'ailleurs la vigueur avec laquelle les coups sont assenés.

Dans le traitement d'une blessure on commence toujours par la sucer, pour en extraire, autant qu'on peut, le sang qui s'en échappe, et on la panse ensuite avec le *liber* du mélaleuca; la blessure est ensuite visitée de temps en temps, et lavée soigneusement avec de l'eau froide. S'agit-il d'un coup de sagaie, reçu à l'un des quatre principaux membres, on applique un bandage fortement lié au-dessus de la plaie, pour empêcher, dit-on, que l'inflammation ne se propage. Le patient s'évanouit-

Digitized by Google

Port-Jackson.

De l'homme comme individu.

il, on le fait revenir en lui jetant quelques gouttes d'eau sur le visage.

Il n'est pas sans exemple de voir des gens affligés d'ulcères aux jambes, ou de tumeurs blanchâtres aux articulations. En pareil cas on ne se sert point de topiques; on se borne à recouvrir la plaie avec un morceau d'écorce de mélaleuca.

Les brûlures sont fréquentes, à cause du peu de soin que les mères prennent de leurs enfans, et parce qu'elles dorment presque toujours très-profondément; comme elles se couchent d'ordinaire à côté du foyer, il n'est pas rare que leurs enfans se brûlent sans qu'elles s'en aperçoivent. Barrailler parle d'un indigène qui n'avoit pas de cheveux au sommet de la tête, par la raison que dans sa première enfance, il étoit tombé des bras de sa mère dans le feu, la tête la première. Sa brûlure ne le faisoit souffrir que pendant les temps pluvieux, sur-tout lorsque la pluie tomboit dessus, ce qui obligeoit ce malheureux à se couvrir la tête avec un morceau d'écorce d'arbre.

Art de guérir. — Les ligatures jouent un rôle principal dans le traitement des maladies. Ont-ils en effet reçu une grande contusion, une blessure à un de leurs membres, ou bien y ressentent-ils de ces douleurs rhumatismales auxquelles ils sont si sujets, ils serrent aussitôt fortement la partie malade avec la corde de poil qui leur sert de ceinture, et prétendent éprouver par là un grand soulagement. La diète, observée d'une manière sévère, est le seul moyen qu'ils emploient contre les maladies inflammatoires, et souvent l'on a vu ces pauvres gens guérir de maladies graves qui eussent probablement emporté des personnes habituellement mieux nourries. Pendant la durée de leur traitement ils ont soin de ne manger ou de ne sucer que les végétaux qu'ils croient leur être salutaires, et parmi lesquels les Européens n'en ont remarqué aucun qui jouît de propriétés vraiment énergiques. La pratique de la saignée ne leur est pas inconnue; ils font l'opération à l'extrémité supérieure du bras, près de la jointure de l'épaule, qu'ils égratignent ou coupent avec une coquille tranchante. L'incision a lieu à la tempe, pour la guérison des maux de tête.

Nous ne rangerons pas au nombre des saignées utiles, le déchirement volontaire et superstitieux des gencives que se font, près d'un malade, les

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme comme individu.

personnes qui desirent lui rendre la santé. Le patient tient le bout d'une corde; l'opérateur avec l'autre bout se frotte fortement les gencives ou quelquefois les lèvres jusqu'à ce que le sang en ruisselle. Ce sont ordinairement les femmes qui remplissent ce douloureux office; elles ont soin de recevoir le sang qui découle de leur bouche dans un vase à moitié plein d'eau, s'imaginant, on ne sait trop pourquoi, que c'est le sang vicié du malade qui passe le long de la corde jusqu'à leur bouche, et qui procure, en s'écoulant, le soulagement desiré. Une idée non moins enracinée chez eux, c'est que le malin esprit est l'auteur de toutes les maladies qu'ils éprouvent, et que c'est lui aussi qui cause la mort. Cette idée les préoccupe et les abat extrêmement lorsqu'ils sont malades; quoique leurs amis tâchent de détruire le charme, par des chants particuliers dont nous parlerons bientôt. Ce qui paroît moins étonnant, c'est de voir un ami appliquer successivement sa bouche sur les parties douloureuses ou sur celles qu'il présume être le siége de la maladie, puis joindre à cet acte un mouvement alternatif et très-fort de respiration; c'est là, si je ne me trompe, un véritable magnétisme animal par insufflation (1). Mais il est évident que les contorsions qu'on ajoute aux pratiques précédentes n'aident pas beaucoup au soulagement du patient, non plus que les branches d'arbre trempées d'eau dont l'usage veut aussi qu'on recouvre, en pareil cas, la personne souffrante.

On fait observer un régime sévère à celui qui ayant long-temps été soumis à une trop longue abstinence, recommence à prendre de la nourriture par degrés et à mesure que ses forces reviennent.

Difformités. — Les gens contrefaits sont rares, et l'on n'en voit même pas d'autres que ceux qui le sont devenus par suite d'accidens ou de blessures; seroit-ce, comme quelques-uns le supposent, que les enfans nés avec des difformités sont mis à mort quand ils viennent au monde? Collins dit cependant avoir vu sur le sable l'empreinte d'un pied retourné.

(1) Les naturels du port du Roi-George s'imaginent que la main de leurs *moulgarradoks* ou médecins, peut leur communiquer la force ou l'adresse; et ils s'en servent fréquemment pour cet objet. Le procédé est assez simple : le docteur promène simplement sa main, à plusieurs reprises, et en appuyant avec force, sur le bras du malade, depuis l'épaule jusqu'aux doigts, qu'il tiraille ensuite jusqu'à ce que les jointures en craquent; ne doit-on pas voir encore là une opération magnétique!

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme comme individu.

On ne rencontre point de bossus, et les nains sont très-peu nombreux. Les cas d'obésité sont encore plus rares : il ne s'en est présenté qu'un seul à M. Gaimard, chez une femme qui, vivant depuis long-temps avec des pêcheurs anglais, faisoit habituellement usage d'une nourriture substantielle et abondante. Il n'y a ni sourds ni muets; la cécité complète offre peu d'exemples; mais on voit au contraire assez fréquemment des borgnes, dont l'infirmité ne paroît pas être toujours la suite de blessures faites à la guerre ou de sévices.

§. II.

De l'homme vivant en famille.

Nourriture.

La base de la nourriture des indigènes voisins de la mer et des grandes rivières, est le poisson, ainsi que les huîtres et d'autres coquillages. La répugnance singulière qu'ils ont pour les raies et les requins est remarquable; mais une baleine échoue-t-elle sur la côte, un nombre considérable de sauvages accourent sur le lieu de l'événement pour se partager la curée, et ils célèbrent par des fêtes, que nous décrirons plus bas, la joie qui les anime. Les naturels qui, demeurant loin de la mer et des eaux courantes, ne peuvent pas profiter des avantages de la pêche, vivent de chasse dans les forêts, et mangent en général de tous les animaux qu'ils peuvent prendre. Ils recherchent sur-tout les opossums, les kanguroos, les lézards, entre autres celui qu'on appelle *guana,* dont ils aiment passionnément la chair blanche et plus délicate, dit-on, que celle du poulet; les serpents, les vers qui naissent dans le bois pourri et dans la tige du xanthorrhéa; enfin les fourmis, qu'ils mêlent à une pâte de racine de fougère, dans laquelle ils font entrer volontiers les œufs mêmes de ces insectes, qu'ils regardent comme un excellent mets.

Outre la racine de fougère, ils ont encore la tige du lys géant, ainsi qu'un petit nombre de baies et de bulbes indigènes de peu d'importance; et, parmi les productions exotiques, le maïs, qui leur plaît beaucoup, et qu'ils mangent soit bouilli, soit grillé sur les charbons, ainsi que le blé. Le goût particulier qu'ils ont pour le sucre et pour toutes les substances

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en famille.

sucrées paroît sur-tout dans les recherches assidues qu'ils font du miel sauvage; et l'on peut dire que, pendant leurs marches au milieu des forêts, ils tiennent leurs yeux presque toujours fixés sur la cime des arbres, dans l'espoir qu'ils ont d'apercevoir quelque indice de cette substance. L'abeille renfermée dans les alvéoles devient elle-même leur proie; car cet insecte, sans aiguillon, est aussi sans danger pour eux.

L'aversion singulière qu'ils manifestent pour la viande de quadrupède crue n'est pas moins digne d'attention; on en peut dire autant de leur dégoût pour les animaux putréfiés : le sang sur-tout leur est en horreur; et à cet égard ils montrent une délicatesse qui nous paroît excessive.

Boissons. — L'eau la plus pure est celle dont ils font usage et qu'ils recherchent, car ils ne fabriquent aucune liqueur fermentée; cependant ils doivent aux Anglais la connoissance perfide de ces boissons enivrantes, source pour eux de tant de misères et de maux.

Art culinaire. — L'art culinaire, chez ces peuples, consiste à faire cuire le poisson ou la viande sur la cendre chaude ou sur les charbons ardens. Si l'animal n'est pas très-gros, on le jette sur le feu, sans en ôter la peau, et à l'instant même de la capture; toutefois les grands quadrupèdes, tels que les kanguroos, sont dépouillés et vidés préalablement; on met cuire les entrailles à part, avec la seule précaution de retourner les boyaux, car on ne les lave jamais, circonstance toujours choquante pour les Européens. Cette espèce particulière de mets demande plus de cuisson qu'aucune autre. Dès que les entrailles sont apprêtées, on les dévore sans délai, puis l'animal lui-même est mis sur le feu et rôti à son tour; les convives mangent autant qu'ils le peuvent, après quoi ils s'endorment en place, laissant le reste du festin devant le feu, pour qu'en se réveillant, ce qui arrive trois ou quatre fois dans la nuit, ils puissent de nouveau s'en repaître; on ne les voit jamais quitter la place que tout ne soit consommé, à moins qu'une force majeure ne les y oblige; la digestion qui suit cet excès de gloutonnerie, les jette dans un état d'hébétude presque complet.

En allant à la pêche, ils ne manquent point d'avoir avec eux un tison allumé, afin qu'aussitôt pris, leur poisson soit mis sur le feu et mangé immédiatement. Lorsqu'ils se sont convenablement gorgés de

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en famille.

nourriture, ils rapportent chez eux le reste de leurs provisions pour servir à leurs femmes et à leurs enfans, et reçoivent en échange les racines de fougère dont celles-là sont plus particulièrement chargées de pourvoir le ménage : cuites sous la cendre, puis broyées entre deux pierres, ces racines forment une espèce de pâte médiocrement nutritive.

Souvent, après des excès de voracité tels que ceux dont nous venons de parler, les naturels supportent la faim pendant un laps de temps fort considérable; le moyen qu'ils emploient pour alléger les souffrances que ces longs jeûnes leur occasionnent, consiste à se serrer démesurément le ventre avec la corde de poil qui forme leur ceinturon; ce qui leur donne assez exactement alors, la bizarre apparence d'un lévrier efflanqué.

Vêtemens.

L'usage, commun aux deux sexes, d'aller absolument nu, s'observe sur tous les points du continent austral (1). Toutefois ces pauvres gens ne dédaignent pas de se couvrir, lorsqu'ils le peuvent, avec les fragmens de vêtemens européens qu'ils se sont procurés (pl. 99 et 100). Aux environs du Port-Jackson, ils se procurent, assez souvent, des couvertures grossières de laine, dont ils se font des manteaux. En 1820, on voyoit à Sydney une vieille sauvagesse accoutrée de cette manière, et ayant pour coiffure un petit chapeau de femme de soie verte. Il seroit difficile de concevoir une caricature plus complète. Quelques indigènes, tout nus d'ailleurs, se montrent avec un vieux chapeau d'uniforme sur la tête et des souliers aux pieds; quelques autres ne portent qu'un seul soulier; d'autres enfin, affublés d'une veste ou d'un habit en lambeaux, n'ont ni pantalon, ni gilet. Au total, nos vêtemens leur paroissent incommodes pour l'usage journalier; aussi s'en débarrassent-ils dès que vient à cesser le froid ou la maladie, qui les leur a fait prendre.

Réduits à leur propre industrie les naturels se fabriquent quelquefois eux-mêmes de légers manteaux de peaux de kanguroo ou d'opossum, dont ils cousent les pièces très-proprement avec de petits filamens, tirés

(1) Les femmes que nous avons vues, à la baie du Géographe, avoient les parties naturelles voilées; celles de la baie Calédon, dans le golfe de Carpentarie, portent aussi par devant un morceau d'écorce d'arbre. Telles sont, avec les manteaux sur lesquels nous allons donner quelques détails, les seules exceptions que nous ayons à faire connoître relativement à l'usage dont il est ici question.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en famille.

des nerfs du kanguroo ou du casoar (1). Ces manteaux, quoique l'usage en paroisse général à la Nouvelle-Hollande, n'y sont pourtant pas très-communs; circonstance qui provient sans doute de la difficulté de se procurer la matière première nécessaire à leur confection. La partie interne de la peau est souvent partagée en carrés irréguliers tracés avec la pointe d'une coquille; d'autres fois ce sont des figures diverses semées avec profusion; on a remarqué, au-delà des Montagnes-Bleues, une croix tracée sur un de ces manteaux, avec assez d'exactitude. On comprend bien que le vêtement dont il s'agit, n'a nullement pour objet de couvrir la nudité de celui qui le porte.

Doit-on considérer comme une partie de leur ajustement la cordelette de poil dont ils se ceignent les reins? Elle est formée de plusieurs petites tresses qui réunies, égalent à peine en grosseur un tuyau de plume à écrire; sa longueur totale est de 10 à 12 pieds; les hommes seuls la portent, et s'en font un ceinturon pour suspendre quelques-uns de leurs instrumens de guerre, tels que la hache de pierre, le womera, le waddy et le bomerang, dont il sera parlé plus bas (*voy.* pl. 102)

Coiffure. — Leurs cheveux sont lisses, mais n'acquièrent point une grande longueur. Après les avoir barbouillés de graisse, ils les divisent par mèches, ce qui produit l'horrible aspect d'une tête coiffée de cordes ou de serpens (*voy.* pl. 100 et 101). Pour plus grand ornement, ils y placent une touffe d'herbes et consolident le tout avec des ligatures, assemblage d'où résulte une coiffure très-haute et vraiment bizarre. Quelques-uns aiment encore à y mettre des plumes blanches ou rouges (pl. 102), que leur fournit le kakatoès noir. D'autres y collent, avec de la résine, des dents de kanguroo, des dents humaines, des morceaux de bois, des queues de chien, des arêtes ou certains os tirés de la tête des poissons (pl. 103); et ces derniers les partagent en petites touffes tenues avec de la gomme, qui figurent autant de papillotes.

Enfin, ceux qui veulent porter leurs cheveux dans toute leur longueur, ont soin de les démêler avec un petit os pointu, tiré de la jambe du

(1) Les Lapons cousent les peaux qui leur servent de vêtemens, avec des filamens de nerfs de renne.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en famille.

kanguroo; il y en a qui se font tondre en totalité ou en partie avec des coquilles tranchantes, opération longue et nécessairement difficile.

Ornemens. — Un filet de poil d'opossum, de forme ovale, très-artistement travaillé, leur ceint le front comme un bandeau (pl. 102, 103 et 104); ils y attachent parfois des fragmens de peau d'opossum, qui retombent en partie sur les yeux, et qu'ils sont obligés de relever quand ils veulent avoir la vue tout-à-fait libre; ou bien ce sont des morceaux d'étoffe, obtenus des Européens, qu'ils placent par bandes dans leur coiffure. On perce la cloison nasale aux garçons, lorsqu'ils sont dans un âge encore tendre, et l'on y passe un os de forme allongée, ou un morceau de roseau, ce qui ne laisse pas que d'ajouter à la laideur naturelle de leur figure (*voy.* pl. 102 et 103).

Les dents incisives de la mâchoire supérieure du kanguroo, longues et d'une blancheur éclatante, sont un ornement précieux et qu'ils recherchent beaucoup; en réunissant une douzaine de ces dents, ils forment une sorte de collier (pl. 100), qui sert plus particulièrement aux femmes, et que celles-ci placent quelquefois sur leur front en guise de couronne (pl. 103). Une autre espèce de collier, composé des tronçons d'un petit roseau jaune, enfilés à un cordon, se porte au cou, en en faisant sept ou huit fois le tour (pl. 102). On voit aussi des hommes et des femmes qui fixent dans leurs cheveux, avec de la résine de xanthorrhéa, des dents de kanguroo, ainsi que des dents humaines.

Quoique le tatouage ne soit pas en faveur ici autant que chez d'autres nations sauvages, cependant il n'est pas rare que les deux sexes se décorent de scarifications saillantes (pl. 100, 101 et 104), qui ne sont pas dénuées de symétrie. Après avoir fait, avec des coquilles tranchantes, de profondes incisions soit à la poitrine, soit au dos, aux épaules, aux bras ou aux reins, et quelquefois même à la figure, incisions dont la forme dépend uniquement du goût de l'opérateur, ils entretiennent ces blessures, pendant une année au moins, dans un état continuel d'irritation; quand le fongus est suffisamment formé, ils les laissent se guérir, et il reste alors sur la peau des excroissances de quatre à cinq lignes de saillie, dans le sens des dessins qui ont été tracés. L'opération a lieu ordinairement depuis l'âge d'un ou deux ans jusqu'à douze. On a vu des enfans

Digitized by Google

subir cette opération cruelle sans se plaindre, et même se montrer tout fiers d'en avoir été l'objet.

Port-Jackson.

De l'homme en famille.

Un usage très-général consiste à se barioler le corps avec une peinture rouge ou blanche; la première de ces deux couleurs est plus particulièrement affectée à la guerre, la seconde est réservée pour les occasions où il faut témoigner de la joie ou de la douleur. Les contours que l'on donne à ces peintures varient selon le caprice des individus. L'aspect en est généralement horrible. Qu'on se représente l'effet que doit produire une face noire et hideuse ayant un large cercle blanc autour de chaque œil, et un corps couvert de lignes blanches horizontales à l'endroit des côtes! C'est l'idée qu'on se forme d'un fantôme ou d'un spectre. Quelques naturels ont une moitié de leur peau noircie, tandis que le reste est peint en blanc, la barbe et les sourcils exceptés.

Habitations.

Ils connoissent deux espèces particulières de huttes qu'il faut plutôt considérer comme des abris temporaires que comme des habitations fixes; les unes consistent en de simples écorces d'arbres pliées en deux (pl. 102); les autres ont la forme d'une pyramide triangulaire, composée de trois bâtons fourchus, de trois pieds de longueur environ, réunis au sommet; les deux côtés qui font face au vent régnant sont recouverts de plaques d'écorce; le troisième côté n'est pas fermé, et laisse toujours voir du feu à l'ouverture. La brise vient-elle à varier de direction, on change aussitôt de place les pièces de la cabane, et cette opération n'exige pas plus de dix minutes. Ces demeures, avons-nous dit, ne sont que passagères; rarement en effet les habitans restent-ils huit à dix jours sur le même point; dans le plus grand nombre de cas ils n'y séjournent pas plus d'une nuit, leur habitude étant d'errer sans cesse d'un lieu à un autre, sur le territoire assigné à leur tribu. Pendant les nuits de la belle saison et par un temps sec, ils dorment presque sans cesse en plein air, sans aucune espèce d'abri; mais si, dans leurs migrations perpétuelles, ils rencontrent d'anciennes cabanes debout, ils n'hésitent pas à en faire usage; sont-elles au contraire renversées, ils ne se donnent pas la peine de les relever. La dernière espèce de hutte que nous venons de décrire peut recevoir plusieurs personnes, l'autre un individu seulement. Par la simplicité de leur construction, les unes et les autres sont bien mieux

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en famille.

appropriées aux mœurs des naturels que ne le seroient des cabanes plus solides et plus durables.

Un autre genre d'habitation, mais qui n'exige pas les soins de l'homme, est celle que leur offrent les cavernes et les fentes de rochers; ils choisissent les ouvertures qui étant plus favorablement exposées, les garantissent mieux de la pluie, du froid et du vent: on en voit qui peuvent aisément contenir une vingtaine de personnes. Ils trouvent aussi dans le creux des arbres un refuge accidentel et momentané contre le mauvais temps.

Ustensiles de ménage.

Parmi leurs ustensiles de ménage, qui sont peu nombreux et qui rappellent assez bien le bagage de Diogène, nous remarquerons des vases à boire faits avec l'excroissance noueuse de certains arbres; et quelques autres qui, formés de morceaux d'écorce pliés, sont garnis d'une anse (pl. 102). De petits paniers de jonc, et sur-tout de grands sacs en filets, leur servent non-seulement à mettre le poisson et les racines de fougère nécessaires à leur nourriture, mais aussi les outils propres à affûter ou à confectionner leurs armes, leurs lignes de pêche, leurs hameçons de coquille, ainsi que la résine destinée aux soudures et à beaucoup d'autres usages. C'est une espèce de magasin, que les pauvres femmes sont obligées de transporter, attaché à leur front et suspendu derrière le dos (pl. 102).

On couche, autant qu'on le peut, les enfans nouveau-nés sur des morceaux d'écorce de mélaleuca; quelquefois, mais plus rarement, on a la même attention pour les personnes blessées ou gravement malades.

Pendant les marches de nuit, très-fréquentes en temps de guerre, ils emploient pour s'éclairer des torches faites aussi avec l'écorce du mélaleuca ou avec des roseaux desséchés.

Usages particuliers.

Il y a des mères qui aplatissent le nez de leurs enfans pour leur donner, à ce qu'elles pensent, plus de grâce et de physionomie; cette pratique cependant n'est pas générale, et l'on rencontre même, de temps à autre, des individus qui ont le nez tout-à-fait aquilin.

Un usage très-répandu parmi eux consiste à se frotter le corps avec de la graisse ou autres matières onctueuses mêlées de charbon en poudre, ce qui est moins un ornement qu'un préservatif contre le froid et la piqûre des insectes. Ces substances huileuses, se combinant avec

Digitized by Google

la sueur naturelle des individus, il en résulte une odeur des plus infectes. On a vu des hommes rester long-temps exposés à l'ardeur du soleil, après avoir étalé sur leur tête les entrailles de certains poissons, et les y garder jusqu'à ce que l'huile qui en découloit eût imbibé leurs cheveux et inondé leurs épaules. Quelques-uns, dans la composition de ces dégoûtants cosmétiques, substituent à la graisse la cire, qu'ils trouvent en abondance dans les creux d'arbres habités par les abeilles sauvages.

Port-Jackson. De l'homme en famille.

Les membres d'une même famille, lorsqu'il fait beau, dorment presque toujours rangés en cercle autour du foyer commun, la tête de l'un étant appuyée sur la hanche de l'autre. Leur sommeil est très-profond; aussi est-ce l'instant que choisissent leurs ennemis pour les attaquer, et commettre des déprédations ou des assassinats. Le besoin d'une surveillance exacte les engage à se procurer des chiens de race européenne, dont les aboiemens les avertissent du danger, service que ne peuvent leur rendre les chiens de race australienne qui n'aboient point. On conçoit, d'après cela, pourquoi les naturels sont en général si fort attachés à ces animaux, et pourquoi, même dans les plus grandes disettes, ils ne les sacrifient jamais à leur appétit. Une tribu ou famille a toujours plusieurs chiens avec elle; mais il est facile de juger, à la maigreur et à la chétive apparence de ces pauvres bêtes, qu'elles sont condamnées trop souvent à des jeûnes excessifs. Bien loin que les chiens indigènes soient disposés à montrer l'ardeur et le courage de ceux d'Europe pour la défense de leurs maîtres, on est étonné de les voir au contraire si lâches et si craintifs.

En temps de pluie de même qu'en hiver, les naturels se blottissent pêle-mêle dans leurs huttes ou dans leurs cavernes, où ils entretiennent toujours du feu à l'entrée. La difficulté qu'ils ont à s'en procurer en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et la nécessité qu'ils éprouvent de se chauffer par-tout où ils stationnent, sont cause qu'ils portent toujours des brandons avec eux. Leur feu vient-il à s'éteindre, force leur est alors de s'en procurer par le frottement, auquel ils procèdent exactement de la même manière qu'on le fait à Rawak, et ainsi que nous l'avons décrit en parlant de cette île. (*Voyez* pag. 63.)

Lorsque dans leurs voyages, et après une route forcée, ils rencontrent

Digitized by Google

Port-Jackson.

De l'homme en famille.

une rivière ou un étang d'eau douce, ils ne manquent pas d'y prendre un bain pour se délasser de leurs fatigues.

La promptitude avec laquelle ils grimpent au haut des arbres, et de ceux même dont la tige est la plus unie et la plus élevée, est réellement très-curieuse. Avec leur hache de pierre ils font sur un des côtés du tronc une petite entaille tout juste suffisante pour y placer le gros orteil, et s'élèvent aussitôt à cette hauteur; une seconde entaille du côté opposé leur sert à s'exhausser d'un étage de plus; cette manœuvre alternative se continue jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme de leur trajet. Les naturels du port du Roi-George n'en usent pas autrement pour monter à la cime des arbres, et cette pratique s'étend même bien au-delà du continent austral, puisqu'on la retrouve aux Mariannes, dans l'archipel d'Asie, et dans un grand nombre d'autres localités.

Occupations des hommes et des femmes.

La guerre, la chasse, la pêche à la foène, la construction et la conduite des pirogues, la confection des armes et l'écorcement des arbres, telles sont, dans ces contrées, les occupations plus particulièrement réservées à l'homme. Les femmes ont dans leurs attributions la pêche à la ligne, très-souvent aussi la conduite des pirogues, l'approvisionnement des coquillages, la fabrique des filets de pêche et de transport, celle des paniers, &c. Ce sont elles qui pendant les marches doivent se charger non-seulement de tout le bagage, à l'exception des armes, mais encore des enfans en bas âge, qui savent se placer à califourchon sur leur cou et se cramponner à leurs cheveux dès l'âge le plus tendre (pl. 102); les maris pourtant les soulagent de ce dernier fardeau lorsqu'ils les voient accablées par la fatigue d'une longue course. C'est encore à elles qu'est dévolu le soin de dresser des huttes, de ramasser du bois pour le feu, de porter les écorces d'arbres pour la construction des cabanes à chaque lieu de station. La femme, en un mot, est considérée ici comme un être inférieur et comme la bête de somme de la famille, ainsi qu'il arrive ordinairement chez les peuples les plus barbares.

Digitized by Google

Port-Jackson.

§. III.

De l'homme en société.

Demeures politiques des naturels.

Les indigènes ont imposé des noms à toutes les parties de ces contrées, telles que montagnes, coteaux, plaines, ruisseaux et rivières, ainsi qu'aux différentes localités qu'ils habitent ou qui sont remarquables par quelque particularité.

La population est partagée en peuplades ou tribus, dont chacune occupe un territoire distinct, où l'on est toujours sûr de la trouver, quoiqu'elle soit continuellement errante d'un point à un autre dans l'aire qui lui appartient. Les tribus sont subdivisées en familles. Les cantons affectés aux peuplades les plus considérables, n'ont guère au-delà de 15 à 20 milles de diamètre, ordinairement pas plus de 10 à 12, rarement moins. A Port-Jackson chaque tribu prend le nom de la province qu'elle habite, en ajoutant à ce nom la syllabe *gal.* Ainsi, quand les Européens abordèrent dans ces parages, les terres qui sont au Sud de Botany-Bay étant appelées *Gouéa, Gouéa-gal* étoit le nom de la tribu. Les habitans du pays situé au Nord du premier de ces havres étoient connus sous celui de *Kammerra-gal.* Cette dernière nation passoit pour la plus nombreuse et la plus robuste, parmi celles qui occupoient le comté de Cumberland (pl. 93), et jouissoit du privilége exclusif et singulier de faire l'opération de l'arrachement des dents et du percement du *septum* à tous les enfans mâles des tribus voisines, ainsi que nous le dirons plus spécialement ailleurs. Les *Kadi-gal* tenoient toute la côte méridionale du port, depuis son extrémité orientale jusqu'à Long-Cove; de là, jusqu'à Parramatta, s'étendoient les *Won-gal;* et les *Wallomede-gal* étoient distribués sur la côte Nord de la rivière de Parramatta, à partir de Lane-Cove. Enfin l'espace compris entre Parramatta et Prospect-Hill, distants l'un de l'autre de 4 milles, appartenoit à huit peuplades différentes, dont la nomenclature ne nous est pas connue.

Il est aujourd'hui difficile de comparer d'une manière précise ces anciennes provinces avec les circonscriptions établies par la colonie

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

anglaise. On a oublié la plupart des dénominations qui les distinguoient, et souvent les limites primitives sont incertaines ou tout-à-fait inconnues. Néanmoins, autant que j'ai pu le concevoir, la province de *Kammerra* s'étendoit sur les districts de Hunter-Hills et de Broken-Bay (pl. 93); *Kadi* comprenoit Sydney, Bullanaming et Petersham; *Gouéa,* les plaines d'Airds; *Won,* les districts de Concord, de Liberty-Plains, et la partie orientale du district de Parramatta; *Wallomede,* le district de Field-of-Mars; et il est probable que *Bouramedi, Norondjera, Borodjé, Gommeri,* &c. correspondoient aux parties Nord-Ouest et Nord-Nord-Ouest du comté de Cumberland, et peut-être aussi aux districts de Botany-Bay et de Banks-Town.

Population.

Classification. — On peut partager les naturels de la Nouvelle-Hollande en deux grandes classes : celle des *chasseurs* et celle des *pêcheurs.* Les premiers vivent sur-tout dans l'intérieur du pays, et sont vraisemblablement les moins nombreux, si on les considère sous le rapport de la population comparée avec l'étendue du sol; les seconds, qui demeurent près du bord de la mer et des grandes rivières, ont une subsistance plus assurée, et sont, jusqu'à ce jour, mieux connus.

Nombre des habitans. — Il est difficile de fixer le nombre d'individus que renferme chaque peuplade : rien en effet n'est plus incertain et plus variable. On a remarqué, près de la côte, des tribus composées de 200 à 300 personnes; d'autres n'en comptoient pas au-delà de 100, et quelquefois même de 70 : au confluent des rivières Murray et Darling, Sturt a vu une horde de 400 individus (1). Aux environs de Port-Jackson, la population indigène a considérablement diminué depuis la fondation de la colonie. On a voulu imputer ce décroissement à l'émigration des sauvages chez les tribus voisines, sans tenir compte des mœurs locales, et sans faire attention que ces tribus auroient opposé la plus vive résistance à l'invasion des émigrans. Il est plus naturel de supposer que les maladies nouvellement introduites par les Européens, et sur-tout l'usage pernicieux des boissons alcooliques, ont été les véritables causes de la diminution

(1) Près de la Darling, par 29° 45′ S. et 143° E. P., le même voyageur a aussi rencontré un village indien composé de 70 cabanes, chacune desquelles eût pu contenir de 12 à 15 individus; ce seroit pour le tout de 840 à 1,150 âmes. (*Voyez* Sturt, *op. cit.* tom. I.)

Digitized by Google

rapide des habitans; et, il faut l'avouer, l'administration coloniale ne paroît pas avoir fait de grands efforts pour s'opposer à un tel fléau, ou du moins ceux qu'elle a tentés n'ont pas été fructueux.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Me seroit-il permis de donner un aperçu de la population *probable* du continent austral? La surface de la Nouvelle-Hollande étant de 253 200 lieues marines carrées, équivalentes à 2 278 800 milles marins carrés, si l'on prend pour base de l'évaluation, l'étendue de 20 milles marins de côté, ou de 400 milles marins carrés qu'occuperoit une population moyenne de 200 habitans, on trouvera 1 139 400 âmes pour la population totale dont il s'agit; ce qui fait 4 $\frac{1}{2}$ habitans par lieue marine carrée, et pas tout-à-fait 3 par lieue moyenne de France carrée. Il est à croire que ces nombres ne s'écartent pas beaucoup de la vérité.

V. P. n. p. 1826

Caractère. — Naturellement doux et inoffensif, l'indigène des environs du Port-Jackson paroît disposé à rechercher la société des blancs partout où ceux-ci lui montrent des dispositions bienveillantes, et lui donnent l'espérance qu'il sera traité avec humanité. Terrible quand il est animé par la colère ou le ressentiment, il n'a cependant rien dans ses mœurs d'essentiellement féroce; il est affectueux pour ses compatriotes, malgré certains actes de barbarie que la nécessité ou la passion l'excitent souvent à commettre. Ses enfans sur-tout sont pour lui l'objet d'une prédilection particulière; aussi dans les distributions de mets a-t-il soin de leur donner une portion plus ample qu'aux autres personnes de la famille. Ce caractère bienveillant se remarque parfois aussi chez les enfans. Dawson en cite un qui, pressé par la faim, porta néanmoins à sa mère les friandises qu'on venoit de lui donner et les partagea avec elle. Pourquoi faut-il que nous ayons bientôt à rapporter un exemple contraire qui révoltera nos lecteurs!

Caractère et mœurs des habitans.

La conduite des pères de famille envers leurs femmes et leurs enfans offre encore ce contraste de bonté naturelle et de frénésie barbare qui laisse voir l'homme sauvage dans toute sa laideur. Ainsi quand le froid se fait sentir, ceux qui ont des manteaux ou des couvertures de laine, les cèdent toujours à leurs femmes, qui en sont privées. On en a vu un donner à sa femme malade les plus tendres soins; la prendre plusieurs fois dans ses bras pendant le paroxisme de la fièvre, pour la placer

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

dans une position plus commode; enfin la poser sur ses genoux, et laisser apercevoir dans ses yeux une forte expression de sollicitude et de douleur. Hâtons-nous d'ajouter que de pareils traits de sensibilité, de la part des hommes, ne sont pas rares, et que des marques d'un profond chagrin se décèlent aussi assez souvent chez eux à la mort de leurs compagnes.

Mais lorsqu'un indigène se met en colère, sa frénésie ne connoît plus de bornes; malheur à la femme qui est l'objet de sa fureur! les coups de sagaie dans les cuisses, de waddy ou de casse-tête sur le crâne, ne lui seront pas épargnés. C'est principalement quand elle revient de la pêche sans rapporter la quantité de poisson nécessaire aux besoins de la famille, qu'il lui fait vivement éprouver son ressentiment; mais la jalousie est la cause la plus fréquente de pareils sévices. Barrailler vit un jour un naturel transporté de colère parce que, disoit-il, sa femme avoit été séduite; il vouloit la tuer si elle ne lui faisoit pas connoître le nom de son séducteur, et il la frappa à coups de waddy, jusqu'à ce qu'il en eût obtenu l'aveu forcé qu'il desiroit. Revenu à lui et convaincu de l'innocence de cette infortunée, il témoigna un grand regret de l'avoir maltraitée.

Plusieurs naturels ont assassiné leurs femmes convaincues d'adultère; on m'en a cité un entre autres, qui ne pouvant atteindre la coupable, mais rencontrant sur ses pas une fille âgée de douze ans qu'elle avoit eue d'un premier mari, exerça sur elle sa vengeance en la noyant de ses propres mains. Après de tels excès, on ne peut qu'être surpris de voir un père se glorifier d'avoir des enfans mulâtres dans sa famille; ceux-ci, pour le dire en passant, sont élevés comme les autres enfans, et participent conséquemment aux mêmes mœurs.

L'homme et la femme, une fois qu'ils se regardent mutuellement comme mariés, restent en général fidèles l'un à l'autre, et ne se séparent pas volontiers; aussi peut-on assurer qu'ils sont fermes et constans dans leur attachement réciproque. Arrive-t-il, ce qui n'est pas fort rare, qu'un enlèvement ait lieu, le mari en éprouve un chagrin aussi vif que durable.

Tempérament. — La chasteté n'est pas assurément la vertu dominante des filles; et toutefois le tempérament des personnes de l'un et de l'autre sexe est plutôt froid que chaud, ce qu'il faut attribuer peut-être autant à leur constitution particulière qu'à leur genre de vie. Quoique étrangères à nos idées

Digitized by Google

de convenances, les femmes néanmoins ont une sorte de modestie naturelle, qui les porte à cacher soigneusement par leur attitude et leur maintien, ce que nous voilons par l'habillement, avec plus d'avantage et d'exactitude. On doit croire que parmi elles la pudeur est souvent outragée, et sans doute il ne sauroit en être autrement dans un pays où la nudité est aussi complète; cependant on n'y remarque point ce que nous pourrions nommer *des indécences;* un sentiment inné de retenue et de modération s'oppose à la production des désordres, auxquels plus d'un Européen pourroit croire que les sauvages s'abandonnent.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Défauts des enfans. — Leurs enfans n'étant assujettis à aucune sorte d'éducation morale, ont précisément ici les défauts que nous remarquons, en Europe, chez ceux des nôtres que nous nommons *enfans gâtés.* Autorisés peut-être aussi par l'exemple de leurs pères, ils se livrent sans contrainte à des excès de colère vraiment incroyables. Un jeune garçon de sept ans, contrarié de ce qu'un Anglais ne l'avoit pas embarqué dans un canot, où il desiroit aller, après avoir poussé des cris horribles et donné des preuves de la violente passion qui le possédoit, se jeta la face contre terre, la battit de ses mains, et l'on eût dit qu'il vouloit la mordre; se relevant bientôt après, dans un transport de rage, il s'arracha les cheveux, et courut vers le rivage comme pour se précipiter dans la mer; s'étant arrêté néanmoins près du bord, et ayant recommencé cette scène de fureur, un naturel, que ses cris avoient attiré, courut à lui et le prit dans ses bras; mais la féroce petite créature se débattit si bien, se rua sur lui avec tant de force, en lui égratignant la figure, que celui-ci fut obligé de lâcher prise; on s'en empara enfin de nouveau et on l'emporta au milieu des bois. Il arrive cependant presque toujours que lorsqu'un enfant pousse des cris, ses parens n'y font aucune attention, à moins qu'il ne soit extrêmement jeune; ils préfèrent attendre que la colère se détruise par sa propre violence.

Barrailler raconte encore que, pendant son voyage dans les Montagnes-Bleues, ayant donné au fils d'un des sauvages qui l'accompagnoient les restes de son déjeuner, celui-ci se mit aussitôt en devoir de s'en régaler. Sa mère s'étant avisée de prendre un morceau de viande et de le manger, il se mit à jeter les hauts cris et alla se plaindre à son père, qui défendit

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

à sa femme de réitérer. Celle-ci, poussée par la faim, eut bientôt violé la défense. L'enfant alors redouble ses hurlemens : le père accourt, et assène sur la tête de sa femme un coup de waddy si fort, que cette malheureuse tombe par terre baignée dans son sang et presque sans connoissance. Les Anglais présens à un aussi triste spectacle s'étant empressés d'apaiser ce barbare, il sortit de sa hutte, quitta son waddy, et se promenant à grands pas, vomit mille injures contre son infortunée compagne.

La complaisance que les naturels ont pour leurs enfans est véritablement excessive; ils évitent de les contrarier, et leur accordent sur-le-champ ce qu'ils veulent, même les armes du père, les colliers de la mère, &c. On cite le trait d'un jeune sauvage qui, ayant reçu de son père une sagaie toute neuve, s'avisa d'en essayer l'effet sur la cuisse de sa mère, et la perça jusqu'à plus d'un pouce de profondeur; celle-ci versa d'abord les larmes que lui arrachoit la douleur, pansa sa plaie, puis, regardant son fils en riant, elle assura qu'il seroit un jour un grand guerrier. Il ne ménageoit pas davantage son père, et lui appliquoit des coups de waddy sur les épaules, après avoir figuré toutes les manœuvres d'un véritable combat. Pour l'encourager, celui-ci feignoit d'être vaincu et lui demandoit grâce; mais le jeune homme, d'un ton insultant, le forçoit à se relever, à prendre son bouclier et à se défendre; il lui lançoit ensuite deux ou trois sagaies, après quoi la paix étoit faite.

Conduite que doivent tenir les étrangers. — Il est toujours fort dangereux à un étranger d'insulter les sauvages, car d'après leur coutume, ils s'en vengent tôt ou tard sur le premier individu de la même nation qu'ils rencontrent, sans même considérer si celui-ci est innocent ou coupable. Ne peuvent-ils mieux faire, ils mettent le feu à la contrée qu'habite leur ennemi : usage très-général et que nous avons vu sur un grand nombre de points de la Nouvelle-Hollande, ainsi qu'à l'île Van-Diémen.

Dans les premiers temps qui suivirent la fondation de la colonie anglaise, les voies de fait de la part des naturels étoient bien plus fréquentes qu'elles ne l'ont été depuis. Tout alors en effet leur portoit ombrage; tout se présentoit à leurs yeux avec un caractère d'hostilité intolérable; on envahissoit leur territoire, on détruisoit leurs moyens de subsistance, et en dédommagement de tant de pertes, on ne leur apportoit que des vices,

Digitized by Google

et des fléaux de tout genre qui, en peu d'années, devoient décimer leur population. Plus tard on a pu se convaincre que ces infortunés étoient sensibles aux bons traitemens, et que le souvenir d'un bienfait n'étoit point chez eux un sentiment foible et passager. Par des considérations d'humanité, autant que de politique, il eût fallu les protéger contre la méchanceté de cette foule de gens pervers et malintentionnés, qu'on venoit de transplanter chez eux.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Dispositions généreuses. — Les naturels, en général, loin d'être disposés à la rancune, le sont plutôt à pardonner quand on les fait apercevoir de leurs torts; quelquefois même, dans ce cas, ils laissent paroître des mouvemens de générosité très-honorables. Les sentimens de la tendresse fraternelle ne leur sont pas non plus étrangers; et, susceptibles d'un véritable attachement ainsi que d'une amitié sincère pour ceux qui leur ont donné des marques d'intérêt, on les a vus souvent répandre des larmes de joie au retour d'un parent dont ils avoient été long-temps séparés. Dawson rapporte un trait touchant de gratitude, dont il fut l'objet au milieu d'une peuplade éloignée de l'endroit où il demeuroit ordinairement. Une femme qui entendoit annoncer son arrivée, se leva promptement, et courut à lui en s'écriant : *Voilà celui qui m'a donné des soins et qui m'a guérie lorsque j'étois malade dans les bois.* Le nom du bienfaisant Européen (1) circula aussitôt de bouche en bouche, et facilement put-il reconnoître, à l'accueil empressé qu'il reçut de chacun, combien il inspiroit d'intérêt et de reconnoissance.

Hospitalité. — Forcé, à une autre époque, de débarquer sur un point de la côte dont il ne connoissoit pas les habitans, le même voyageur fut cependant accueilli par eux avec la plus touchante affection, parce qu'ils avoient entendu parler de lui comme d'un homme pacifique et favorablement disposé pour leurs compatriotes; un grand nombre de naturels vinrent au-devant de lui, et lui présentèrent une certaine quantité de poissons, comme une invitation à venir passer la nuit parmi eux. Plusieurs entrèrent dans l'eau pour haler son canot à terre, prirent son bagage

(1) Les sauvages l'appeloient généralement *Corbon Massa*, nom composé du mot indigène *corbon*, qui signifie grand, puissant, et de *massa*, corruption du mot anglais *master*, maître, monsieur.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.

sur leurs épaules, et en peu d'instans l'eurent conduit lui-même au milieu de la peuplade, composée d'une trentaine d'individus. Les questions d'usage commencèrent alors, et un murmure de satisfaction ayant accompagné ses réponses, on s'empressa bientôt de lui dresser une belle hutte d'écorce, et de lui servir pour son souper un magnifique poisson qu'on avoit fait cuire à son intention.

Des Anglais, naufragés près de la baie Moreton (pl. 91), eurent également occasion d'éprouver l'humanité de ces peuples : tous les égards et toutes les attentions que le malheur obtient des cœurs généreux, leur furent prodigués.

Les lois de l'hospitalité sont sacrées parmi eux. Un chef ennemi qui venoit choisir, de concert avec ses adversaires, le lieu où devoit se donner le prochain combat, prit part à un festin que lui avoient préparé ceux-là mêmes avec lesquels il étoit en guerre.

Mœurs. — Quand rien n'oblige les naturels au travail, ils passent des heures entières dans la plus incroyable oisiveté. Quelqu'un d'entre eux est-il malade? ses parentes se rendent auprès de lui après s'être munies d'un filament d'écorce flexible, dont elles se frottent les gencives jusqu'au sang, ainsi que nous l'avons dit en parlant des maladies : elles croient par cette pratique alléger ses souffrances.

Ils savent mettre quelquefois dans leurs procédés une politesse bienveillante, comme par exemple quand ils éclairent avec une torche les pas d'un ami qui arrive ou qui part de nuit. Ils laissent paroître en toute occasion une curiosité extrême, et quelquefois une grande gaieté. Le rire est facilement excité chez eux par tout objet intéressant, et plus encore par des choses plaisantes, telles qu'une chute inattendue, ou une scène de mimerie, genre d'amusement dans lequel ils excellent.

Ils ont un goût si passionné pour les nouvelles, qu'ils adressent mille questions à tous ceux qui arrivent auprès d'eux : *D'où venez-vous! où allez-vous! où avez-vous passé la dernière nuit! où passerez-vous la nuit prochaine! combien de temps resterez-vous avec nous! quel fait curieux pouvez-vous nous apprendre! quelle anecdote pouvez-vous nous raconter! qu'avez-vous appris des personnes avec lesquelles vous avez communiqué!* &c. &c. Cette disposition questionneuse fait qu'ils sont toujours au courant des événe-

Digitized by Google

mens qu'ils desirent connoître et de tout ce qui se passe autour d'eux, même à une distance assez considérable. A ce compte on pourroit leur appliquer tout-à-fait ce que César dit des Gaulois (1) : « qu'ils ont l'usage » d'arrêter jusqu'aux passans, pour leur demander des nouvelles; et que » le peuple environne les voyageurs et les marchands dans les places » publiques, en les contraignant de leur dire d'où ils viennent et ce qu'ils » ont appris. »

Port-Jackson. De l'homme en société.

Quoique la dissimulation et la tromperie, lorsque leur intérêt les y porte, ne soient pas chez eux chose inconnue, ils se montrent pourtant fidèles à leurs promesses et probes dans les marchés qu'on fait avec eux; non pas que les vols soient sans exemple, mais ils sont rares. A l'origine de l'établissement anglais, on eut souvent à se plaindre de leurs larcins, et l'on fut obligé de veiller sur-tout aux provisions de bouche et aux objets qui excitoient leur curiosité; mais bientôt ces délits devinrent moins fréquens, et déjà Flinders remarquoit, en 1803, au sujet des sauvages de la baie Calédon (au golfe de Carpentarie) généralement adonnés au vol, que cette disposition contrastoit avec celle des naturels du Port-Jackson et des autres points de la Nouvelle-Hollande qu'il avoit eu occasion de visiter. Le capitaine King a fait, en 1818, la même observation.

Dans une foule de circonstances on a pu se convaincre du courage et de la mâle fermeté des naturels en présence de l'ennemi. La joie avec laquelle ils reçoivent un cartel est encore un indice non douteux de leur bravoure. A cet égard ils se font un point d'honneur de ne jamais refuser; ils craindroient en agissant autrement d'être regardés comme des lâches et flétris comme tels par leurs compatriotes. Nul n'oseroit non plus attaquer son adversaire d'une manière déloyale, et l'on a pu s'assurer qu'une sorte de droit des gens étoit observé chez eux, si ce n'est toujours, du moins dans la plupart des circonstances. Cette attention rigoureuse à ne point manquer à l'honneur, lorsqu'ils sont en état de guerre ou d'inimitié, paroît d'abord difficile à concilier avec les assassinats nocturnes et per-

(1) *Est autem hoc gallicæ consuetudinis, ut et viatores etiam invitos consistere cogant; et quod quisque eorum de quâque re audierit, aut cognoverit, quærant; et mercatores in oppidis vulgus circumsistat; quibusque ex regionibus veniant, quasque ibi res cognoverint, pronuntiare cogant.* (Cæs. *de bello Gallico*, l. IV.)

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

fides qu'ils commettent si fréquemment; mais nous verrons bientôt que cette contradiction apparente tient à la législation de leur pays.

Ils supportent la douleur sans articuler une seule plainte, quelle que puisse être d'ailleurs la gravité de leurs blessures; mais à côté de ces preuves de force de caractère, se montre parfois une pusillanimité excessive. Faut-il passer sur le territoire d'une tribu ennemie ou étrangère, la peur qu'ils en témoignent passe véritablement toute croyance. Le motif allégué par eux est toujours que si ces étrangers venoient à les prendre, ils les feroient rôtir et les mangeroient ensuite.

Anthropophagie. — Or, cette crainte est trop générale pour n'avoir pas quelque fondement; et quoique l'on ne puisse pas dire absolument que les Nouveaux-Hollandais soient cannibales dans toute la rigueur du terme, cependant on ne sauroit douter que dans plus d'une circonstance, la colère et l'esprit de vengeance n'aient engagé quelques individus à se livrer à cet excès de férocité. Mme Macquarie m'a assuré que pendant son séjour à Port-Jackson, un Anglais qui s'étoit égaré dans les bois, fut rencontré, rôti et dépecé par les sauvages.

Lorsque la femme d'un individu qu'ils haïssent mortellement vient à tomber entre leurs mains, ils la coupent par morceaux, et chacun d'eux après avoir fait rôtir la part qui lui en revient, en mange ce qu'il veut. Voilà du moins ce qui fut raconté à Barrailler (1) par un naturel de Port-Jackson nommé *Gogi,* et certifié par plusieurs autres, qui assurèrent même s'être ainsi vengés sur la femme d'un de leurs ennemis particuliers et avoir goûté de sa chair. Dans l'intérieur du pays, tant auprès du mont Harris que de la rivière Morumbidgee, on a eu lieu de s'assurer qu'un usage aussi infâme n'étoit pas non plus inconnu (2). J'ai déjà dit que ces exemples sont ici fort rares, qu'ils sont même aujourd'hui moins fréquens qu'autrefois, et qu'en général les naturels témoignent une grande horreur pour cette abominable pratique.

Amour de la patrie. — L'amour de la patrie se manifeste chez eux avec beaucoup de force. Un vol ayant été commis par un individu que ses

(1) Voyage manuscrit.

(2) Sturt (*Op. cit.*) rapporte le trait horrible d'un sauvage qui après avoir écrasé la tête de son propre fils contre une pierre, le jette sur le feu et le dévore!!

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.

compatriotes ne voulurent pas faire connoître, la tribu entière à laquelle il appartenoit fut condamnée, par l'autorité anglaise du port Stephens, à être déportée d'un côté à l'autre de la baie. Cette punition, quoique sévère, parut juste à ces pauvres gens, qui tous partirent en pirogue avec un air de tristesse qui pénétra tous les spectateurs. Bientôt ils ouvrirent une négociation pour obtenir la remise de la peine, et proposèrent de bannir le coupable d'au milieu d'eux; mais celui-ci étant venu se présenter lui-même aux magistrats, préféra de subir une punition corporelle, plutôt que d'être forcé à vivre ainsi éloigné de sa famille et de ses amis, après cette satisfaction donnée aux lois, la tribu revit ses foyers, et l'auteur du délit témoigna depuis un véritable repentir.

En cherchant à retirer les sauvages des bois, dans l'intention de les civiliser, à la manière européenne, les Anglais n'ont guère réussi qu'à leur faire vivement regretter le lieu de leur naissance. Pour ne pas trop les mécontenter, il a fallu leur permettre de retourner de temps en temps dans leurs familles, et d'y passer quelques semaines ou même des mois entiers, pour y vivre selon leurs habitudes natives; sans cette condescendance on auroit fini par les perdre tout-à-fait, comme on a pu s'en convaincre par plusieurs essais. Après une absence un peu longue, la simple vue, même éloignée, des coteaux et des campagnes où s'est écoulée leur enfance, les jette dans des transports de joie extraordinaires. « Dieu qui » nous attacha par un charme si délectable et si doux à toutes les choses » du pays, dit Marchangy (1), et qui nous donna tant de répugnance » pour les modes et les coutumes étrangères, qui nous inspira tant de » courage pour défendre les mœurs et les usages trouvés au coin des an- » ciens foyers, nous auroit-il, par une contradiction étrange, obligé de » quitter, pour nous enquérir de je ne sais quelle science arbitraire, le » lieu natal où le cœur est retenu par des nœuds sacrés? »

Cet amour du sol et des habitudes de famille explique aussi pourquoi chaque peuplade trouve que tout se fait beaucoup mieux chez elle que chez ses voisins; amour-propre bien naturel sans doute, et dont nos sociétés civilisées offrent elles-mêmes tant d'exemples! Mais on peut

(1) *Tristan le voyageur*, t. I.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société. Usages sociaux.

affirmer que dans ce genre de comparaisons, ils aperçoivent des nuances qui échapperoient à notre plus minutieuse attention.

Disposition à changer de demeure. — Le grand bonheur des aborigènes consiste à errer continuellement dans l'enceinte de leur province. Cette disposition apporte d'invincibles difficultés à l'établissement des demeures fixes, et il ne faut point chercher ailleurs la raison pour laquelle on a toujours échoué quand on a voulu les astreindre à la vie sédentaire. La beauté du climat et l'exiguïté des bagages qu'ils traînent à leur suite, leur facilitent beaucoup ces déplacemens perpétuels. Rarement voyagent-ils la nuit, ou il faut qu'ils y soient forcés par d'impérieuses circonstances. C'est la crainte de *Koén* ou du malin esprit, qui, disent-ils, les empêche de se mettre en route pendant l'obscurité.

Cri pour se reconnoître. — Leur cri particulier pour se reconnoître de loin, est *kouhi*, ou encore *kouh* (1), auquel répondent de la même façon ceux qui ont entendu le premier appel. A ce signal, qui n'est que d'avertissement, succède, s'il s'agit de l'arrivée d'un étranger, la phrase interrogative : *qui êtes-vous!* question à laquelle celui-ci doit s'empresser de satisfaire. Le nom du visiteur répété alors de bouche en bouche, se répand bientôt dans toute la peuplade (2); et la réception qu'on fait ensuite au nouveau venu, est en raison de l'intérêt qu'il inspire.

Précautions pour visiter les peuplades étrangères. — Lorsqu'un individu absent depuis long-temps revient dans sa tribu, il doit commencer par s'en approcher avec une contenance grave et sérieuse, s'arrêter à quelques toises du foyer domestique et s'y asseoir (3). Aussitôt qu'il est reconnu, son parent le plus proche lui offre un présent qui consiste en poisson et autres aliments, sans que de part et d'autre on profère une seule parole; et il le lui offre avec autant de crainte que si l'homme qui s'est absenté étant mort, ce fût son ame qui revînt. Le nouvel arrivé reste pendant environ une demi-heure sans bouger, jusqu'à ce qu'enfin on lui adresse l'injonction de se rapprocher, et c'est alors que commencent les ques-

(1) *Voyez* plus bas l'article *Musique.*

(2) *Clamore per agros regionesque significant; hunc alii deinceps excipiunt, et proximis tradunt.* (Cæs. *de bello Gallico,* l. VII.)

(3) S'asseoir est aussi, pour les sauvages de l'intérieur, la demande d'une entrevue amicale.

Digitized by Google

tions multipliées qu'ils ont coutume de faire à tous les voyageurs.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Mais si celui-ci est absolument inconnu à tous les habitans de l'endroit, il déclinera avec détail et précision les motifs qui l'amènent chez eux. Se présente-t-il un chasseur de kanguroos, qui, accompagné de sa femme, loin de son gîte et courbé sous le poids du gibier, a besoin de se reposer, il est toujours sûr d'être bien accueilli. A peine a-t-on répondu à son cri d'annonce, qu'il doit s'arrêter à une vingtaine de toises du village et jeter par terre le kanguroo dont il est chargé; sa femme alors, mais pas plus tôt, s'évertue à allumer son feu; et lorsqu'un des hommes de la peuplade vient pour parlementer, le chasseur lui donne, selon les règles de la politesse de ces contrées, tout le gibier qu'il a tué, et ce cadeau n'est jamais refusé. Cependant l'étranger seul est invité à venir prendre place au repas de la famille; sa femme ne l'y accompagne point, mais doit passer la nuit solitairement près du petit feu qu'elle s'est allumé; s'il pleut, son mari lui apporte, par courtoisie, une pièce d'écorce d'arbre pour se mettre à l'abri.

Allumer du feu, dans un district étranger, avant que d'avoir fait les cris d'usage et reçu une réponse favorable, seroit considéré comme un acte d'hostilité répréhensible.

A l'arrivée inopinée d'un ou plusieurs individus sur le territoire d'une peuplade, les hommes qui la composent courent aussitôt à leurs armes qui ne sont jamais bien éloignées, et se tiennent prêts à agir selon l'occurrence. L'étranger qui ne veut pas courir la chance d'une attaque à l'improviste, se hâte, dès qu'il est aperçu, de faire le *signe de paix*, qui consiste soit à tenir un rameau vert, soit à balancer sa main droite au-dessus de la tête, puis à la diriger vers le sol. Toutefois avant que de répondre à ce signal, on exige de lui des explications détaillées, et il n'est accueilli que lorsqu'on les a jugées satisfaisantes.

Au contraire, la visite de plusieurs individus paroît-elle suspecte, avant de répondre à leurs démonstrations pacifiques, un homme de la tribu se détache et, d'une voix forte, harangue dans ce sens les nouveaux venus: *Quels intérêts vous attirent ici! qu'avez-vous à y voir! qu'avez-vous à y faire! ce n'est point ici votre place; pourquoi venir nous troubler! vous avons-nous jamais fait du mal! allez-vous-en.* Et ce n'est que lorsqu'un éclaircisse-

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.

ment complet est donné sur toutes ces questions, qu'on peut compter sur une réception amicale.

Quoique les usages des diverses tribus diffèrent à certains égards, il en est cependant qui sont les mêmes sur les points les plus opposés de la Nouvelle-Hollande. Tel est celui de haranguer les étrangers dont la présence inspire des craintes; je l'ai observé sur la côte Ouest du continent, à la baie du Géographe et à celle des Chiens-Marins; d'autres voyageurs l'ont vu, sur ses bords septentrionaux, tant à l'archipel de Dampier qu'à la rivière Liverpool, et dans la partie orientale, au cap Lizard et à la baie Towfold.

En général les naturels considèrent les personnes étrangères et inconnues comme ennemies, jusqu'à ce qu'ils aient la preuve du contraire. Lorsque en entrant dans un pays on y allume du feu sans avoir d'abord fait connoître ses dispositions bienveillantes, il peut arriver de deux choses l'une: ou la peuplade, si elle se croit la plus forte, engagera un combat meurtrier; ou bien les habitans, étant en nombre inférieur, se cacheront ou changeront de demeure, jusqu'à ce que ceux dont ils redoutent la présence soient partis de leur propre mouvement, ou qu'on ait pu les forcer à prendre la fuite.

Signes d'amitié et d'inimitié. — Il faut se défier d'un sauvage en colère qui lance sur vous des regards terribles en se mordant les lèvres, car bien certainement il se dispose à une attaque prochaine; il vous donne, au contraire, la marque la plus sûre de son affection, s'il construit une hutte d'écorce pour y passer la nuit près de vous. L'échange de quelques menus objets est également un signe d'amitié, et même l'usage de ces petits présens paroît être général sur tous les points de la Nouvelle-Hollande. Ce seroit une insulte que de refuser le cadeau d'un naturel qui vous prie d'accepter du poisson ou tout autre comestible; et une malhonnêteté non moins choquante que de manger en sa présence sans lui offrir une petite portion des mets.

Échange de noms. — L'usage où sont les naturels de toutes les îles du Grand Océan, de faire échange de leurs noms en signe de bonne intelligence, usage répandu même en Asie, que nous avons vu établi à Timor, et que l'on rencontroit également jadis aux An-

Digitized by Google

tilles (1), existe aussi chez les indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud (2). Mais ces échanges bénévoles diffèrent beaucoup des changemens de nom qui leur sont imposés par la coutume à la mort de quelqu'un; il faut alors, en effet, que les personnes qui portent un nom identique ou fort ressemblant à celui du défunt en prennent un autre qui n'y ait point de rapport (3). Le fils aîné d'un homme qui vient de mourir doit aussi changer de nom après le décès de son père; mais à cet égard on suit une certaine règle qui n'a pu encore être bien étudiée.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Degrés de parenté. — Ils ont des noms particuliers pour exprimer les qualités de père, mère, grand-père, grand'mère, frère, sœur, fils, fille, enfant adoptif, et pour un autre degré de parenté dont il ne nous a pas été possible de connoître précisément le sens (4). Les enfans orphelins, qui peuvent se passer du sein d'une nourrice, sont adoptés par des hommes et des femmes non mariés, lesquels s'obligent à en prendre soin. Ce sont d'ordinaire les plus proches parens ou les amis des défunts qui se chargent de cette tâche.

Infanticide. — Mais si l'enfant est encore à la mamelle, au moment où sa mère meurt, son sort est d'être impitoyablement écrasé sur le corps même de celle qui lui donna le jour; ordinairement le père se rend l'exécuteur de cet odieux infanticide, qui tire à certains égards son excuse de l'impossibilité où l'on est de trouver quelqu'un qui puisse allaiter l'infortuné nourrisson. On a vu un naturel de Port-Jackson chercher, à la mort de sa compagne, une femme blanche qui voulût nourrir son enfant; n'ayant pu trouver ce qu'il desiroit, force lui fut de se soumettre au barbare usage, et d'écraser la tête de son fils avec une grosse pierre, sur la fosse de la mère; pratique, selon lui, moins atroce que de le laisser mourir de faim.

S'il arrive qu'une femme accouche de deux jumeaux, l'un ou l'autre est toujours sacrifié, par la raison, disent-ils, que la même personne ne pourroit pas nourrir un pareil nombre d'enfans à-la-fois; l'un des

(1) *Voyez* Herrera, *Hist. des Ind. occid.* t. I.
(2) Tench, *Account of Port-Jackson, in 1793.*
(3) Le même usage se retrouve aussi au port du Roi-George.
(4) Collins, *Account of New-South Wales.*

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

deux est-il une fille, celle-ci devient alors l'objet d'une triste préférence (1).

Ceinture des filles. — Collins (2) assure que, dans le jeune âge, les filles de Port-Jackson portent autour de la taille une cordelette de poil d'opossum, d'où pendent plusieurs cordons de même sorte, de 2 à 5 pouces de longueur; on nomme cette espèce de ceinture virginale *barring;* les filles la conservent jusqu'à ce qu'elles soient adultes et attachées conjugalement à un homme.

Karrahdi. — La peur qu'ils ont des revenans, fait qu'ils répugnent singulièrement à s'approcher du tombeau d'un de leurs compatriotes décédé; ceux qui ont eu assez d'audace pour aller visiter des lieux si redoutés, comptent dès ce moment parmi les *Karrahdis.*

On appelle ainsi les individus qui, ayant fait preuve d'un grand courage, s'occupent particulièrement de l'art de guérir. C'est eux que l'on charge de l'opération de l'arrachement des dents, de celles du percement de la cloison nasale chez les hommes, et de la resection du petit doigt des femmes; ce sont, en un mot, des espèces de docteurs, des gens d'expérience, que l'on choisit ordinairement, dit-on, parmi les guerriers trop âgés pour continuer à faire la guerre. Ils jouissent d'une grande autorité parmi leurs compatriotes.

Répugnance à prononcer certains noms. — Les naturels de ces contrées n'ont jamais à la bouche le nom de leurs amis décédés, et même quand ils y font allusion, c'est toujours avec l'accent de la douleur et de la crainte. Ils évitent aussi de prononcer leur propre nom ou celui de leurs compatriotes vivans; quand on les contraint sur ce point, on les voit frissonner et rougir autant que s'ils avoient commis une faute grave, et en redouter les conséquences. Une répugnance tout-à-fait semblable s'observe chez plusieurs tribus de l'Amérique du Sud, et particulièrement chez les Abipones. D'après Dobritzhoffer, historien de ce dernier peuple, c'est un crime parmi eux que d'articuler le nom que l'on porte. « Lors-» que quelques-uns, dit-il, frappoient la nuit à mon logis, quoique je

(1) La même pratique est suivie au port du Roi-George, situé, comme on sait, à une immense distance des côtes de la Nouvelle-Galles du Sud.

(2) *Op. cit.*

Digitized by Google

» leur demandasse à plusieurs reprises : *Qui êtes-vous!* jamais ils ne » répondoient autre chose que : *C'est moi.* A cette même question, » ceux que je ne connoissois pas du tout faisoient signe du sourcil » à leur voisin de répondre. Ils mettent encore au nombre des fautes » graves de prononcer le nom d'une personne récemment décédée. » Plusieurs femmes n'ont absolument aucun nom qui leur soit propre. » Tout cela semble avoir été écrit pour les aborigènes de la Nouvelle-Hollande.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Arrachement des dents. — Parlons maintenant d'un usage fort singulier, qui, sans être général, existe cependant, avec de légères nuances (1), sur un grand nombre de points du littoral, fort distans les uns des autres. Au Port-Jackson, il consiste dans l'arrachement d'une dent incisive du côté droit de la mâchoire supérieure. Il faut que les garçons, parvenus à l'âge de puberté, soient soumis à cette opération; elle est pour eux comme le commencement de leur admission dans la classe des hommes, et le signe qu'ils peuvent contracter mariage et prendre part aux grandes chasses et aux combats : *Hæc apud illos toga, hic primus juventæ honos : ante hoc domûs pars videntur, mox reipublicæ* (2).

Les Kammerra-gals (3) jadis avoient le privilége exclusif de faire cette extirpation, comme aussi de percer le nez des garçons et d'amputer un doigt aux filles, non-seulement à Port-Jackson, mais encore dans les tribus environnantes. La présence des Anglais, la diminution rapide de la population indigène dans les lieux occupés par les colons, ont fait tomber en désuétude, en partie du moins, les pratiques dont il s'agit. Au reste, voici, d'après Collins, les détails de la première de ces opérations et des cérémonies dont elle est accompagnée.

Indépendamment des individus de la famille, quantité de personnes de la même peuplade et d'étrangers des tribus amies se réunissent, au lieu choisi d'avance, et qui est ordinairement un point retiré de la

(1) *Voyez* au commencement de ce chapitre le §. I.er, pag. 704.

(2) « Telle est la robe virile; c'est pour la jeunesse le premier grade : auparavant ils n'é- » toient censés membres que de la famille; ils le deviennent alors de l'état. » (Tacite, *de moribus Germanorum.*)

(3) Collins, *An account of the English colony of New South-Wales.*

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

forêt. Des jeux préliminaires, qui durent pendant huit jours, se célèbrent sur le théâtre même où l'opération doit s'exécuter : ce sont, entre autres, des danses ou *korroboris* dont il sera parlé plus tard. Pendant leur durée on procède aux préparatifs de la fête, et particulièrement à la construction d'une sorte de cirque ovale nommé *yolahng*, de trente pieds sur vingt de diamètre. C'est presque toujours en été que cette réunion a lieu; chacun s'y montre avec ses plus brillans atours, c'est-à-dire décoré des peintures en blanc et en rouge qui ont été décrites plus haut.

Dès leur arrivée, les Kammerra-gals s'avancent d'abord, au nombre d'une vingtaine, d'une des grandes extrémités du cirque vers l'autre, en poussant un cri de joie particulier, auquel se mêle le bruit des sagaies heurtées contre leurs boucliers; pour plus grand agrément ils font élever la poussière avec leurs pieds, au point d'obscurcir la vue. Parvenus à l'extrémité où sont rassemblés les jeunes gens, objets de la cérémonie, un Kammerra-gal se détache, s'empare de l'un d'eux et le conduit au milieu du groupe de ses compatriotes, qui le reçoivent avec un redoublement de cris. Ainsi entouré de guerriers armés, l'enfant semble être là comme à l'abri des tentatives que ses parens pourroient faire pour le reprendre. Ses camarades sont successivement enlevés de la même manière; après quoi on les fait asseoir ensemble à la partie supérieure du cirque, en astreignant chacun d'eux à tenir la tête baissée, les mains croisées sur le ventre et les jambes ployées sous lui. Il faut qu'ils restent toute la nuit dans cette position désagréable et gênée, et même qu'ils y persistent jusqu'à ce que la cérémonie soit terminée; jusque-là il ne leur est permis ni de lever les yeux, ni de prendre de la nourriture.

Ici commence une série de tableaux emblématiques. L'un des karrabdis se jette tout-à-coup par terre, y prend une grande variété de positions, dans lesquelles il donne tous les signes d'une extrême souffrance, et paroît à la fin rendre un os mystérieux nécessaire à la suite des opérations. Durant cette scène, en apparence si pénible, une foule de naturels dansent autour du jongleur et poussent de grands cris, tandis qu'une ou plusieurs personnes de la troupe le tapent incessamment sur le dos pour faciliter la prétendue évacuation de l'os précieux.

Ce premier acteur ne s'est pas plutôt relevé, épuisé de fatigue et

Digitized by Google

de sueur, qu'un second lui succède, et parvient aussi bientôt, après les mêmes contorsions, à faire sortir un os de son estomac. Ces momeries persuadent aux jeunes gens, à ce qu'on suppose, que l'opération qu'ils vont supporter sera d'autant moins douloureuse que les karrahdis auront eux-mêmes davantage souffert.

Port-Jackson. De l'homme en société.

A la nuit close, les spectateurs se couchent par petits groupes, ainsi que les acteurs de la cérémonie, sans se mêler; mais dès que le soleil paroît sur l'horizon, les Kammerra-gals se dirigent d'un pas rapide vers le yolahng, dont ils font séparément plusieurs fois le tour, en poussant des cris; ils ramènent les enfans dans l'enceinte, les font asseoir dans la même position que la veille, après quoi les cérémonies continuent. Les officians, s'étant mis d'abord à quatre pattes, paradent tout autour du cirque à l'imitation des chiens du pays. Leur accoutrement est analogue aussi à cette idée; en effet, le *bomerang* ou sabre de bois courbe, placé à leur ceinture, figure assez bien la queue d'un chien. Chaque fois qu'ils passent devant le groupe des enfans, ils leur jettent du sable avec les pieds et les mains à la manière de ces animaux. Les enfans cependant gardent une immobilité et un silence parfaits, sans faire mine d'apercevoir le tableau ridicule offert à leurs regards. Cette scène est vraisemblablement une allusion à l'autorité que les jeunes gens vont avoir sur les chiens.

Dans l'épisode qui suit, un karrahdi grand et robuste s'avance en portant sur ses épaules un simulacre de kanguroo fait avec de l'herbe; un second acteur est chargé d'un fagot de broussailles, tandis que quelques autres, assis dans le voisinage, chantent et battent la mesure avec deux morceaux de bois, comme pour régler la marche. Plusieurs fois les deux premiers acteurs font semblant de ne pouvoir avancer qu'avec peine; mais ils s'arrêtent enfin, et déposent leur fardeau aux pieds des jeunes néophytes, puis sortent de l'enceinte en feignant d'être exténués de fatigue. L'homme chargé des broussailles se passe dans le trou de la cloison nasale deux rameaux fleuris, volumineuse paire de moustaches de l'aspect le plus singulier.

Ce kanguroo mort, offert aux jeunes gens, est la figure de l'investiture du droit de chasse; les broussailles représenteroient-elles le repaire de cet animal?

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.

Les récipiendaires restent ensuite assis dans le yolahng pendant environ une heure, durant laquelle les Kammerra-gals se rendent dans une vallée voisine, où ils substituent à leur bomerang de longues queues pendantes, qu'ils fixent à la partie postérieure de leur ceinture; ainsi équipés, ils se mettent en marche en sautillant à la manière des kanguroos, et ayant soin, comme le font ces animaux, de s'arrêter au soleil de temps à autre pour se gratter. Un des naturels règle ces mouvemens par les coups cadencés qu'il frappe sur un bouclier avec son casse-tête; deux autres, placés en embuscade, paroissent attendre au passage les feints kanguroos pour les percer de leurs sagaies.

Ceci n'est évidemment que la représentation d'une chasse au kanguroo, exercice auquel les adultes seuls ont droit de se livrer.

Ainsi accoutrés, les Kammerra-gals passent dans le yolahng, près du groupe des jeunes gens, et avec autant de célérité que pourroit le faire une bande de véritables kanguroos. Ils se dépouillent alors vivement de leurs queues artificielles; chacun d'eux se saisit d'un des jeunes acteurs, et l'emporte, sur ses épaules, vers le point où va s'ouvrir la scène suivante. Remarquons que les amis et les parens de ces enfans n'interviennent en rien pour aider à la cérémonie ou pour la troubler.

Parvenus à une courte distance, les opérateurs déposent leur fardeau à l'endroit qui a été désigné d'avance; après quoi quelques-uns d'entre eux disparoissent pendant un quart d'heure, pour s'occuper de certaines dispositions secrètes qu'il n'a pas été permis d'étudier. A leur retour, ils replacent les jeunes garçons dans le yolahng, debout, mais avec la tête toujours inclinée et les mains croisées. Derrière eux sont plusieurs guerriers armés qui servent d'escorte; vis-à-vis, un homme assis sur un tronc d'arbre, en porte un autre placé à califourchon sur ses épaules, et dont les jambes pendent en avant: l'un et l'autre ont les bras étendus en croix avec les yeux fixés sur les enfans.

A quelque distance de ces deux acteurs, quelques autres, rangés près à près, sont couchés le visage contre terre; et plus loin, sur un second tronc d'arbre, se trouvent encore deux hommes, dans la même situation que les deux précédens et leur faisant face.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

Les jeunes gens, avec leur escorte, s'étant approchés du premier de ces trois groupes, les deux personnages qui le composent oscillent de côté et d'autre, et tirent la langue en simulant un mouvement convulsif des yeux fortement prononcé comme s'ils avoient peur. Quelques minutes après l'escorte s'éloigne, et les jeunes gens vont seuls faire des enjambées sur le corps des hommes couchés par terre; ces derniers y répondent par des soubresauts semblables à ceux d'une personne à l'agonie, et auxquels ils joignent un bruit sinistre et sourd analogue au roulement lointain du tonnerre. Les jeunes gens arrivent enfin près du dernier groupe d'hommes assis, dont chacun répète à son tour les singulières grimaces qu'il a vu faire à ceux du premier groupe. Aussitôt tout le monde se met en marche.

On ne sait trop quel sens prêter à cette scène bizarre. Seroit-ce le tableau d'un champ de bataille? mais alors que signifient les grimaces des individus placés à califourchon l'un sur l'autre? Les naturels interrogés là-dessus, ont répondu que rien n'étoit plus excellent; qu'indubitablement leurs jeunes gens seroient d'habiles guerriers; qu'ils auroient la visière nette et combattroient vaillamment. Mais tout cela n'éclaircit guère la question.

Parvenus à une des extrémités du yolahng, tous les acteurs s'arrêtent; les enfans s'asseyent en groupes, tandis que les opérateurs se rangent devant eux en demi-cercle avec leurs sagaies et leurs boucliers à la main. Vis-à-vis de ces derniers et au centre du demi-cercle, un homme, remplissant les fonctions d'ordonnateur, indique par les coups mesurés d'un casse-tête sur son bouclier, les différens temps de l'exercice. A chaque *troisième coup* tous les guerriers, après avoir balancé leurs armes, dirigent contre lui la pointe de leur sagaie et touchent le centre de son bouclier.

N'aperçoit-on pas là une allusion à celui des exercices militaires qui fait l'occupation favorite des naturels?

Après ces préliminaires viennent les détails de la cérémonie principale. Un des néophytes s'étant mis à califourchon sur les épaules d'un homme assis par terre, les jambes croisées sous lui, on prend un des os que les karrahdis ont fait semblant d'extraire de leur estomac, et dont on a aiguisé une pointe, pour déchausser la dent qu'il s'agit d'extirper. On

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

se munit aussi d'un tronçon de *womera* (1), long de 8 à 10 pouces, qu'on emploie en guise de coin. Pour couper ce tronçon, on pose l'instrument contre la tige d'un arbre, et avant de frapper avec la hache, on fait trois feintes préalables, ce qui s'observe à chaque nouveau coup. La gencive étant convenablement déchaussée, on applique sous un angle aigu, près de la racine de la dent et aussi haut que possible, la petite extrémité du coin de bois, qu'un des karrahdis cogne ensuite avec une pierre. Mais leur prédilection pour le nombre *trois* se montre encore ici d'une manière manifeste, car ils ne donnent aucun coup de hache que trois feintes n'aient précédé.

Dès que la dent est extraite, les amis de l'enfant le prennent à part, resserrent ses gencives avec les doigts, et s'occupent à l'équiper d'une façon convenable à sa dignité nouvelle, c'est-à-dire qu'après l'avoir ceint d'une cordelette de poil d'opossum, dans laquelle ils passent un *bomerang*, ils lui entourent la tête d'un cordon destiné à maintenir les fragmens de feuille de xanthorrhéa dont elle doit être ornée : l'effet de cette coiffure est assez pittoresque. Ils le contraignent enfin à garder pendant toute la journée la main gauche sur sa bouche fermée, sans lui permettre de parler ni de manger.

Les mêmes opérations se renouvellent sur chacun des individus qui doivent ce jour-là passer dans la classe des hommes. Pendant qu'on y procède, les assistans font un bruit épouvantable, afin, disent-ils, de distraire l'attention du patient et de couvrir même ses cris, dans le cas où la douleur lui en arracheroit quelques-uns; mais en général ces jeunes gens se font un point d'honneur de souffrir sans se plaindre. On cite cependant le trait d'un enfant d'une dizaine d'années qui, dès le premier coup, ne pouvant supporter l'effet de l'instrument, se sauva au milieu des bois.

Il est de précepte que le sang qui s'échappe de la bouche de l'initié doit tomber sur sa poitrine, ainsi que sur la tête de l'homme qui lui sert de siége; qu'il s'y sèche, et qu'on l'y garde pendant plusieurs jours sans le laver. L'enfant doit aussi ajouter à son nom celui de ce même homme, qui est pour lui une sorte de parrain.

Faut-il voir dans cette cérémonie une espèce de circoncision ou d'ex-

(1) Levier qui sert à lancer la sagaie, et qui sera décrit plus tard

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

piation (1) religieuse? C'est une question sur laquelle nous aurions désiré pouvoir donner des renseignemens positifs; mais puisque personne n'a eu la curiosité ou la possibilité de fouiller plus avant dans cette mine importante de l'histoire de l'homme sauvage, il faut bien nous renfermer dans le champ des conjectures.

Le soir du jour où toutes ces épreuves sont finies, les jeunes initiés vont s'asseoir sur un même tronc d'arbre; puis à un signal donné, ils partent soudain, s'élancent vers un point qui a été déterminé, en chassant rudement devant eux les hommes, les femmes et les enfans qu'ils rencontrent: c'est ainsi qu'ils commencent à user des nouveaux priviléges dont ils ont été investis, priviléges qui consistent dans le maniement de la sagaie et du casse-tête; dans le droit de défier un ennemi et de se présenter au combat, de s'emparer des filles des tribus étrangères, &c.

Les dents extirpées appartiennent en toute propriété aux Kammerra-gals qui ont fait l'opération. Les Européens, dans l'origine, ont cru que c'étoit une sorte de tribut, levé par cette peuplade puissante sur les tribus voisines; mais ce qui sembleroit en opposition avec cette idée, c'est que l'extirpation d'une dent incisive a lieu également chez les Kammerra-gals eux-mêmes.

Percement du nez. — C'est de huit à seize ans que les garçons subissent la perforation de la cloison nasale; on l'exécute avec un os pointu. Aussitôt que cet os est retiré du trou, on y introduit une mèche faite avec la tige arrondie et bien nettoyée d'une certaine espèce d'herbe, et dont tous les jours on augmente le volume, jusqu'à ce que l'ouverture ait acquis la dimension nécessaire. L'opération et ses suites paroissent non-seulement très-douloureuses, mais encore fort incommodes, puisque pendant plusieurs semaines le patient ne peut respirer qu'en tenant la bouche continuellement ouverte; ses narines en effet sont entièrement bouchées, d'abord par la touffe d'herbes qui traverse la cloison du nez, et plus tard par l'os ou le morceau de bois qu'on passe comme ornement dans ce cartilage.

(1) « Aucune nation n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire. » (De Maistre, *Éclaircissemens sur les sacrifices*, chap. I.er)

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

Les cérémonies qui accompagnent cette perforation sont assez mystérieuses, dit Dawson, pour qu'aucun Européen n'ait pu jusqu'à présent y assister. Les femmes sont dispensées de s'y soumettre; Collins, cependant, cite parmi elles quelques exceptions. Il est possible que, sur ce point, l'usage varie selon les diverses tribus.

Amputation du petit doigt. — L'amputation des deux premières phalanges du petit doigt *de la main gauche* (1), que l'on fait subir aux filles, a lieu de très-bonne heure, et en général avant qu'elles aient quitté, comme on dit ici, *les épaules de leurs mères*. Les femmes indigènes assurent que cette mutilation les rend plus aptes à prendre le poisson nécessaire à la consommation de leur famille, et leur permet aussi de dévider avec plus de facilité, sur la main, leurs lignes de pêche. On rencontre très-peu de filles qui ne s'y résignent, et celles qui l'éludent sont regardées par les autres avec une sorte de mépris.

On se sert, pour l'opération, d'un cheveu ou d'un fil quelconque dont on fait une ligature. La circulation du sang étant par là interrompue, la gangrène ne tarde pas à s'établir, et à amener la chute des phalanges que l'on veut retrancher. Les femmes se montrent aussi fières de cette mutilation que les hommes le sont de l'extirpation de leurs dents.

Langage, sciences et beaux-arts.

Langage. — Quoique dans ces contrées les langues des peuplades les plus voisines n'offrent pas une exacte identité, cependant on peut dire que les différences, sur-tout près des bords de la mer, sont moins tranchées qu'on ne le remarque en pénétrant plus loin dans l'intérieur. Dawson a trouvé que depuis la rivière Hawkesbury, en s'élevant au Nord jusqu'au port Macquarie (pl. 92), il n'y a que de légères nuances. Mais jusqu'où cette conformité se prolonge-t-elle? C'est ce qu'on ignore, quoiqu'il soit certain qu'à la baie Moreton (pl. 91), ainsi que dans les comtés d'Argyle et de Westmoreland, elle diminue très-sensiblement.

(1) Dawson dit que chez les naturels du port Stephens, les deux phalanges que l'on coupe sont celles du petit doigt *de la main droite;* mais j'ai lieu de croire qu'il y a ici erreur. En effet, l'opération dont il s'agit se fait bien certainement à la main gauche au Port-Jackson; et comme elle se pratique de la même manière à la baie Moreton, ainsi que le rapporte M. Field, dans ses Mémoires géographiques, il est très-probable que sur un point intermédiaire, tel que le port Stephens, l'usage est absolument le même. S'il étoit différent, une circonstance aussi remarquable eût certainement donné lieu à quelque observation spéciale de la part de cet auteur.

Digitized by Google

Quelques mots néanmoins pris dans les langues de ces districts se ressemblent encore, et plusieurs autres mots sont tout-à-fait les mêmes. D'après les faits rapportés par Collins, l'idiome des naturels de Sydney s'éloigne notablement de celui des indigènes du port Stephens. Toutefois le peu que les Européens ont appris de la langue des habitans de la Nouvelle-Hollande est encore si borné, qu'il seroit bien difficile de raisonner un peu longuement sur cette matière. Les vocabulaires, d'ailleurs (car c'est presque tout ce que nous en possédons) (1), ne suffisent point pour étudier cette langue; c'est une vérité à laquelle jusqu'à ce jour les voyageurs n'ont point assez fait attention. Quelques pages de discours écrits, des phrases familières même, seroient d'un bien plus grand secours, et permettroient aux savans qui s'occupent de l'ethnologie, de développer les questions relatives à la dérivation des peuples, ou, comme le dit le docteur Johnson, à la généalogie de l'espèce humaine.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Souvent on remarque une différence sensible dans le même mot prononcé par des individus de deux tribus voisines; les uns substituent le *b* au *p*, ou bien le *g* au *c*, et *vice versâ;* mais en général les Nouveaux-Hollandais articulent avec beaucoup de peine l'*s* et le *v*, deux lettres fort peu usitées dans leurs idiomes; ils substituent le *t* à l'*s* dans les mots européens qu'on leur fait entendre, parfois aussi le *k* au *g*, le *t* au *k*, l'*m* ou le *b* au *v*, et invariablement par-tout le *p* à l'*f*, et le *d* au *th* anglais; l'*r*, au contraire, est prononcée avec force. Nous observerons en passant que l'*f* et le *v* ne se trouvent pas non plus dans la langue des habitans de la baie des Iles (bay of Islands), à la Nouvelle-Zélande. Au reste, M. Field nous assure, et d'ailleurs il est facile de le concevoir, que le langage, aussi bien que les mœurs des aborigènes de la Nouvelle-Galles du Sud, s'abâtardit rapidement dans les parties occupées par les colons anglais.

Arithmétique. — Leur numération est fort incomplète. Collins remarque qu'elle ne dépasse pas le nombre trois; d'après Dawson, ils peuvent

(1) Nous avons ouï dire qu'un colon anglais, le R.d M. Trelkeld, possédant parfaitement un des idiomes qu'on parle dans les pays voisins du Port-Jackson, a traduit dans cet idiome l'évangile selon saint Luc. Nous avons fait de vains efforts pour nous procurer cet ouvrage, lequel, s'il existe en Europe, paroît y être encore extrêmement rare.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

compter jusqu'à cinq, nombre après lequel ils n'expriment plus que l'idée d'une *grande multitude.* Dans les mots qu'il a recueillis, M. Gaimard étend la numération jusqu'à huit; mais ce perfectionnement scientifique est peut-être dû à la communication des naturels de Port-Jackson avec les Européens. On y voit que 6 se rend par 5+1, 7 par 5+2, et 8 par 5+3; *blaouré,* par exemple, signifiant 5 et *broui* 3, 8 se rend par *blaouré roui.*

D'après cette dernière autorité (1), les naturels qui habitent la partie Sud du continent, située en face de l'île des Kanguroos, peuvent compter jusqu'à vingt; mais voici une grande singularité: c'est que le mot qui signifie *un* est identique avec celui qui signifie *trois*, et celui qui exprime *six* avec celui qui exprime *neuf,* &c. A la baie Jervis encore, les naturels comptent jusqu'à cinq, et tout porte à croire que le système numérique quinquénaire est, sinon général, au moins le plus généralement usité parmi les peuplades de la Nouvelle-Hollande.

Connoissances astronomiques. — Ils donnent un nom au soleil, à la lune, à la voie lactée et à un petit nombre de constellations, parmi lesquelles nous citerons les Pléiades, Sirius, et, ce qui mérite surtout d'être noté, le grand et le petit Nuage. Peut-être en ont-ils dénommé encore de beaucoup plus apparentes, telles par exemple que la Croix du Sud, Orion, &c.; mais nous ignorons, en cela comme en bien d'autres choses, quelles sont les limites de leurs observations et de leurs connoissances. La pleine et la nouvelle lune semblent être les seules phases de ce satellite qu'ils aient désignées sous des dénominations particulières; mais ce qu'il y a, selon nous, de plus surprenant, c'est qu'ils aient subdivisé le contour de l'horizon en parties correspondant aux huit vents principaux, savoir: Nord, Sud, Est, Ouest, Nord-Est, Nord-Ouest, Sud-Ouest, et le *vent fort*, qui est très-probablement le Sud-Est. On s'imagine bien qu'ils ne sont pas encore parvenus à une supputation régulière des années et des temps; leur chronologie est même très-imparfaite; elle marche au rebours de la nôtre, et compte par nuits: *Nec dierum numerum, ut nos, sed noctium computant* (2).

(1) Lettres manuscrites.

(2) « Et au lieu que nous comptons par jours, ils comptent par nuits. » (Tacite, *de morib. German.*)

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

Dessin et sculpture. — Quelques-uns de leurs instrumens de guerre sont ornés d'une sorte de ciselure grossière, faite avec des fragmens de coquille ou avec des os aiguisés. On a vu sur les rochers voisins des rivages, plusieurs esquisses de poissons, de quadrupèdes, de waddys et de bomerangs, souvent même des branches d'arbre qui n'étoient pas trop mal représentées. L'atlas du Voyage aux Terres Australes (2e éd. pl. 33) contient différens animaux gravés d'après les dessins des naturels de Port-Jackson, et dont quelques-uns, tels que le kanguroo et certains poissons, ont un caractère suffisant d'exactitude pour les faire aisément reconnoître.

Le capitaine P. P. King a trouvé, sur les côtés et les plafonds des galeries naturelles de l'île Clack (1), des dessins nombreux et variés fort curieux, exécutés sur un fond rougeâtre, dont on avoit enduit les schistes rembrunis qui composent la roche. Ces esquisses, dont le contour étoit formé de points d'une terre blanche argileuse, réduite en pâte, retraçoient des sujets d'espèce diverse, tels que requins, marsouins, tortues, lézards, holothuries, étoiles de mer, casse-têtes, pirogues, gourdes, chiens et kanguroos. Des objets d'art analogues avoient été découverts antérieurement, par le capitaine Flinders, dans les cavernes de l'île Chasm (golfe de Carpentarie); mais ces derniers dessins, faits avec du charbon rehaussé de rouge, sur le fond blanc du rocher, ne représentoient que des marsouins, des tortues, des kanguroos et une main humaine. Sur un autre point de la caverne étoit figuré de même un kanguroo suivi d'une file de trente-deux chasseurs. Le troisième homme de la bande avoit deux fois la hauteur des autres, et tenoit à la main un casse-tête; peut-être étoit-ce un chef qu'on avoit voulu désigner. Ne pouvant, comme nous, indiquer la différence des rangs par l'ornement des habits, on avoit sans doute, à la manière des peuples d'Asie, cherché à distinguer le pouvoir ou la supériorité du principal personnage, par la hauteur de sa taille et l'arme placée dans sa main.

« Toutes les nations barbares ou policées, dit Vico, quelque éloi-
» gnées qu'elles soient de temps ou de lieux, sont fidèles à trois coutumes
» humaines : toutes ont une *religion* quelconque, toutes contractent des *ma-*

(1) Située sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, par 14° de latitude.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

» *riages solennels,* toutes *ensevelissent* leurs morts. Chez les nations les plus » sauvages et les plus barbares, nul acte de la vie n'est entouré de céré- » monies plus augustes, de solennités plus saintes, que ceux qui ont rapport » à la *religion,* au *mariage,* aux *sépultures* (1). » Voyons si à la Nouvelle-Hollande nous trouverons quelques traces de ces coutumes, que le savant napolitain assure se rencontrer par-tout.

Religion.

Croyance. — C'est une opinion depuis longtemps enracinée chez les aborigènes de ces contrées, qu'après leur mort ils iront d'abord au sommet des plus grands arbres et de là dans les nuages, où ils arriveront sous la forme de petits enfans, et que dans ces paradis aériens ils auront une grande abondance de vivres et sur-tout de poissons. Mais depuis l'arrivée des colons anglais leur superstition s'est un peu modifiée; ils pensent aujourd'hui qu'ils deviendront blancs après leur mort, et qu'ils iront habiter des pays éloignés. Ils croient même que les âmes de leurs aïeux, dans ce nouvel état, se montrent quelquefois au milieu d'eux. Pleins de ces imaginations, ils considèrent les Européens comme autant de leurs ancêtres, qui ayant péri dans les combats sont revenus par mer pour les visiter. Quand on leur parle des peuples divers répandus sur la surface de la terre et dont jusque-là ils n'ont eu aucune idée, ils disent que ce sont leurs concitoyens décédés qui peuplent ces contrées lointaines; et cette croyance est si fortement imprimée dans leur esprit, que s'il leur arrive de découvrir quelque ressemblance de figure entre un Anglais et un de leurs amis défunt, ils ne manquent pas de s'écrier aussitôt : *Ah! voilà un tel, mort il y a tant de temps, et qui, devenu homme blanc, reparoît aujourd'hui.* Sturt (2) a trouvé la même opinion établie chez les indigènes des bords de la rivière Murray (par 139° de longitude E. P.), qui n'avoient encore eu de communication avec aucun Européen.

Ils sont persuadés que le malin esprit, toujours disposé à leur nuire, épie sans cesse l'occasion de les enlever, et avec eux leurs femmes et leurs enfans, pour les faire mourir. *Koén* est le nom qu'ils lui donnent; et ce qui est fort remarquable, c'est qu'ils appellent de même

(1) *Principes de la philosophie de l'histoire.*
(2) *Expeditions in Southern Australia*, t. II.

Digitized by Google

le soleil et la foudre. Celle-ci pour eux, c'est Koén qui, étant en colère, produit les orages effrayans; ce personnage, disent-ils, a la figure d'un nègre.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Souvent on leur a fait des questions pour savoir s'ils avoient quelque notion d'un être suprême, dont on tâchoit de leur démontrer la nécessité; ils se sont toujours obstinés à répondre que ce qu'on leur disoit pouvoit bien être vrai pour les Européens, mais que chez eux ils ne connoissoient rien de ce genre. On a pensé, d'après cela, que les Nouveaux-Hollandais n'avoient aucune idée d'une puissance surnaturelle et bienveillante; toutefois, si nous examinons attentivement certaines pratiques qui leur sont familières, il nous sera difficile de ne pas reconnoître qu'ils croient à la puissance bienfaisante des âmes de leurs aïeux, ainsi qu'on y croyoit jadis aux îles Mariannes.

Une baleine se jette-t-elle à la côte, et leur sert-elle de pâture, ils n'attribuent point au hasard un tel événement (1), mais bien à la bonté de leurs aïeux dont les âmes étant passées, après leur mort, dans le corps des marsouins, forcent, sous cette forme, les baleines à dériver vers la côte.

Plusieurs d'entre eux assurent avoir été témoins de l'apparition de spectres ou revenans, *mahn* ou *mané* (2), qui, s'avançant lentement avec un bruit extraordinaire, le corps courbé et les mains tendues en avant, finissent par les saisir à la gorge et leur brûler la barbe et les cheveux.

Une idée fort commune chez eux, c'est que lorsqu'on a osé dormir sur un tombeau, on n'a plus rien à craindre des spectres pour l'avenir. Durant ce redoutable sommeil, disent-ils, l'esprit du mort arrive sans faire de bruit, ouvre le corps du dormeur, en enlève les entrailles qu'il remet ensuite, et ferme la blessure. On conçoit, d'après cela, qu'ils ne doivent point aimer à s'approcher des tombeaux et encore moins à s'endormir dessus; celui toutefois qui a eu la hardiesse de tenter cette formidable épreuve devient immédiatement karrahdi.

Culte. — Il ne faut pas s'attendre à retrouver ici ce culte épuré de la divinité qui brille chez les nations les plus civilisées de l'Europe;

(1) *Voyez* Field's *Geographical Memoirs.*

(2) Au Port-Jackson, ils appliquent encore ce nom de *mahn* aux femmes qui s'adonnent à la pêche; et ils désignent sous celui de *mahni* les hommes qui se livrent à la même occupation.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

examinons cependant si nous ne pourrions pas en découvrir quelques rudimens informes. Les sauvages de cette contrée, dit le capitaine Hunter (1), entonnent une hymne ou un chant d'allégresse à la chute du jour et au lever du soleil. Ils sont très-effrayés du tonnerre et des éclairs, et croient qu'en chantant certaines paroles, et en respirant fortement, ils dissiperont ces météores. Dawson fut témoin, près du port Stephens, d'un ouragan dont le bruit au milieu des bois étoit vraiment menaçant; les pauvres indigènes paroissoient fort émus, non-seulement de ce bruit, mais encore de la crainte que les arbres de leur voisinage ne fussent renversés par le vent. Dès que la tempête fut un peu apaisée, ils se mirent tous simultanément à chanter, ou plutôt à faire un bruyant murmure pendant quelques minutes. Tout-à-coup ils secouèrent la tête en regardant fixement les nuées qui s'éloignoient, et les huèrent avec violence en frappant leurs mains l'une contre l'autre. Ils répétèrent cette cérémonie jusqu'à ce que la tempête fût à-peu-près passée, puis s'attribuèrent le mérite de l'avoir dissipée, et parurent satisfaits de la puissance de cette espèce de conjuration.

Quand ils aperçoivent des marsouins qui nagent près de la côte, ils chantent, *Notèlébré lālā, notèlébré lālā,* pendant que le poisson est au-dessus de l'eau; et quand il plonge, *Noti, noti,* jusqu'à ce qu'il remonte à la surface.

Les femmes qui vont ou qui sont à la pêche, chantent sur un air mélancolique que nous ferons connoître plus bas : *Mandgenni Waouyengona, Barriboula, Barrema;* ou bien ces mots : *Éya Wandgéoua, Tchiango Wandégo.* Or, que signifient ces paroles? D'après Collins, ce sont des noms de personnes décédées. Mais tout dénote que ces chansons de pêche, comme celle qu'on adresse aux marsouins, ne sont qu'une sorte d'invocation aux âmes de leurs aïeux, pour les prier de leur accorder une heureuse pêche. M. Field l'affirme expressément à l'égard des marsouins (2), et le reste peut se conclure par analogie. Quand ils aperçoivent une troupe de pélicans, ils leur chantent ces paroles : *Gnouroumé tatoua natoua natoua, gnouroumé tatoua, natoua, tarraouoou, tarraouoou,* qui pourroient bien avoir le même sens.

(1) *An historical journal of the transactions at Port-Jackson.*
(2) Mémoires cités, pag. 468.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

Barrailler, pendant son voyage dans les Montagnes-Bleues, ayant une fois quelque crainte pour sa sûreté, fit placer une sentinelle près du lieu où il campoit. Les naturels qui lui servoient de guides, étonnés d'une mesure dont ils ne pouvoient se rendre compte, cherchèrent, par leurs questions, à en connoître le motif; on leur répondit qu'elle avoit pour objet de se garantir de Koén. « Aussitôt, dit Barrailler, on vit ces pauvres » gens faire en tremblant leur cérémonie d'usage en pareille circonstance, » et se retirer ensuite dans leurs huttes. » Cette cérémonie n'est point décrite par l'auteur; mais il n'est pas douteux que ce ne fût une espèce d'exorcisme du malin esprit.

On a prétendu (1) que les naturels de ces contrées adoroient les corneilles et les éperviers; mais le fait est tout-à-fait faux, puisque bien loin d'adorer ces oiseaux, ils sont très-friands de leur chair. On pourroit, pour concilier les deux opinions, admettre que cette adoration prétendue n'est qu'une demande aux âmes de leurs aïeux, de vouloir bien envoyer ces oiseaux dans leurs piéges.

On lit dans Collins qu'un naturel étant fort mal, un de ses amis, qui le soignoit, *chanta sur lui,* et fit usage de tous les moyens que la superstition et l'ignorance purent lui suggérer pour rendre la santé au malade; celui-ci mourut cependant, et l'on remarqua, durant le transport du corps, que plusieurs des assistans balançoient des branches d'arbre d'avant en arrière, comme s'ils eussent exorcisé quelque démon; d'autres tenoient des touffes d'herbe qu'ils agitoient aussi, tantôt devant le défunt, tantôt au milieu des broussailles; dans le premier cas, les porteurs faisoient un mouvement de côté avec la tête, comme s'ils eussent voulu écarter les hommes qui tenoient les touffes d'herbe. Un de ceux-ci alla enfin dans les broussailles voisines, y regarda avec beaucoup de tristesse, comme s'il y eût cherché quelque chose qu'il ne pouvoit trouver; et cependant il agitoit toujours ses touffes d'herbe.

Opinions superstitieuses. — Une étoile filante est à leurs yeux le présage d'un événement important ou de grands malheurs; l'un d'eux

(1) *Voyez* Collins, ouvrage cité.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

assuroit que si l'étoile Sirius venoit à disparoître, tout seroit bouleversé sur la terre. Ils se garderoient bien de siffler sous une roche escarpée surplombant au-dessus de leur tête; car selon eux, la roche ne manqueroit pas de tomber et de les écraser dans sa chute. Un naturel, après une course, se trouva fortement indisposé; on en attribua la cause à ce que des femmes d'une tribu voisine avoient pissé sur son chemin, circonstance regardée toujours comme du plus mauvais augure.

Quelques matelots anglais retenus par les vents contraires dans une partie éloignée du Port-Jackson, se mirent en devoir d'apprêter du poisson pour leur souper; les sauvages les voyant faire, hochèrent la tête en assurant que les vents favorables qu'ils desiroient ne viendroient point, puisqu'ils osoient faire cuire du poisson pendant la nuit. Le temps fut en effet très-mauvais, ce qui confirma ces pauvres gens dans leur idée superstitieuse.

Cérémonies aux grandes époques de la vie.

Naissance des enfans. — Après un mois ou six semaines, l'enfant nouveau-né reçoit son nom, presque toujours emprunté à quelques-uns des objets qui sont le plus ordinairement sous leurs yeux, tels qu'un oiseau, un quadrupède, un poisson, &c. Depuis la présence des Européens sur ces bords, les naturels aiment beaucoup à imposer des noms anglais à leurs enfans; aussi les voit-on souvent prier les colons de leur en assigner un de leur choix.

Aucune cérémonie particulière n'accompagne ici la naissance des enfans; mais il ne paroît pas qu'il en soit de même sur la côte occidentale du golfe de Carpentarie, où le capitaine Flinders (1) a vu, avec étonnement, que tous les hommes étoient circoncis. On ignore à quel âge se fait cette opération, de quelle manière elle se pratique, et la cause qui a pu introduire cette singulière coutume chez des peuplades aussi peu fréquentées par les étrangers; mais il est bon d'observer que rien de semblable ne se rencontre à la Terre de Witt ni à celle d'Arnheim, au Nord de la Nouvelle-Hollande, où les pêcheurs de tripang viennent annuellement de l'archipel d'Asie pour y former des cargaisons de ce précieux mollusque. Espérons qu'une étude plus assidue et plus approfondie soulèvera

(1) *Voyez* Flinders's *Voyage to Terra Australis.*

Digitized by Google

un jour le voile qui dérobe encore à nos yeux cette partie intéressante de l'histoire des peuples du continent austral.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Nous eussions dû peut-être renvoyer ici les détails qui concernent les mutilations auxquelles on assujettit, dans le jeune âge, tant les filles que les garçons; mais nous n'étions pas sûrs qu'il y eût une idée religieuse attachée à ces pratiques; c'est pourquoi nous avons mieux aimé en parler ci-dessus à propos des usages du pays.

Mariage. — Toujours les indigènes prennent leurs femmes dans des tribus différentes de la leur, d'où l'on peut inférer que les alliances entre proches parens sont interdites. C'est un usage digne d'être constaté. Quelquefois le père lui-même promet de bonne heure sa fille au jeune homme qui l'affectionne; d'autres fois, quand la paix règne entre des tribus voisines, on se fait, de part et d'autre, des visites amicales; et alors les filles en âge d'être pourvues sont emmenées par les garçons qui viennent les demander et les chercher. Jamais les amis de la famille ni les parens ne s'interposent dans cette affaire; et si la prétendue fait quelque résistance, ce qui arrive souvent, soit que la belle ait le cœur engagé ailleurs, soit par tout autre motif, le galant ne manque pas de lui imposer silence par un violent coup de waddy sur la tête, et l'oblige ainsi à le suivre. Mais si la jeune fille n'a aucun éloignement pour l'homme qui la choisit, le départ est alors bénévole et ne donne lieu à aucun mauvais traitement. Toutefois l'usage le plus général consiste à voler des femmes dans les tribus ennemies; ce moyen a quelque chose de plus piquant, et l'on emmène aussi, quand on le peut, les femmes qui sont en puissance de mari; circonstance qui occasionne trop souvent des assassinats et même des batailles meurtrières. Il n'est pas sans exemple que le ravisseur change de pays pour se mettre à l'abri des poursuites.

Mais comment, sans blesser les oreilles chastes, parler de la *courtoisie* des aborigènes en pareil cas? N'est-il pas choquant en effet que le prélude de l'amour, dans ces contrées, soit presque toujours souillé par les plus horribles excès? De l'amour, ai-je dit! il faudroit inventer un mot nouveau pour peindre chez ces sauvages toute la rudesse d'un sentiment qui est si doux chez les peuples civilisés. La malheureuse victime de la férocité

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

la plus atroce est ordinairement enlevée à l'improviste par une troupe de forcenés, et en l'absence de ses protecteurs; d'abord ils l'étourdissent par des coups redoublés de waddy ou de bomerang, fortement assenés sur sa tête, son dos ou ses épaules, et qui la mettent toute en sang; ils la traînent ensuite dans les bois, avec une telle violence, qu'il n'est pas rare que son bras se déboîte pendant le trajet (pl. 104). Les ravisseurs, sans faire attention aux pierres et aux broussailles qui se trouvent sur la route, ne semblent occupés qu'à mettre leur proie en sûreté; et c'est lorsqu'elle est en quelque sorte mourante que ces barbares commettent sur elle les derniers actes de violence et de brutalité, quel que soit leur nombre. Après cela l'un d'eux se l'approprie comme sa femme, et tout le reste de la troupe est obligé de la respecter comme telle. Cette déplorable victime doit suivre enfin son époux et lui obéir, sous peine, en cas de résistance, d'y être forcée par de nouveaux sévices. Un outrage si monstrueux est rarement ressenti par les parens de l'infortunée, qui s'en consolent presque toujours en commettant des rapts du même genre, aussitôt qu'ils en trouvent l'occasion.

Polygamie. — Quoiqu'en général les sauvages n'aient ici qu'une femme, quelques-uns cependant en ont deux, et d'autres, quoique plus rarement, trois; s'il arrive qu'elles soient sœurs, elles vivent ensemble en assez bonne harmonie; mais la jalousie s'introduit ordinairement dans le ménage, circonstance qui cause bien des querelles. A Port-Jackson, rien ne prouve qu'aucune de ces femmes ait de droit la prééminence sur ses compagnes; mais il y a quelques différences à cet égard chez les autres tribus, et notamment à la baie Moreton, ainsi que nous le dirons plus bas.

Divorce. — On rapporte qu'un homme ayant quitté son pays natal, trouva à son retour sa femme engagée dans un second mariage; il en devint furieux, se battit avec son rival, le blessa, reprit sa femme, devenue ainsi le prix de sa victoire, et l'abandonna ensuite, peu de temps après, pour en prendre une autre.

Sépultures. — Les Anglais, à leur arrivée, trouvèrent établie la coutume d'enterrer les individus des deux sexes, soit jeunes, soit d'un âge mûr; mais on brûloit le corps des personnes âgées, et l'on déposoit leurs cendres dans un tombeau. Depuis quelques années ce dernier usage est

Digitized by Google

complétement tombé en désuétude, du moins au Port-Jackson, où l'on ne pratique plus que l'enterrement.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Un individu vient-il à mourir, la nouvelle s'en répand bientôt par les clameurs et les lamentations que font entendre les femmes et les enfans. A l'instant où il faut ensevelir le défunt, son corps est soigneusement enveloppé, la figure exceptée, dans le *liber* feuilleté du mélaleuca, et placé ensuite entre deux plaques d'écorce d'une espèce plus rigide, qui liées ensemble figurent assez bien un de nos cercueils (*voy.* pl. 103). Les femmes passent ensuite la nuit à veiller le mort, car, à moins d'un cas extraordinaire, les hommes ne doivent pas se tenir près du lieu du décès. Cependant la voix solennelle et triste des femmes montre la part qu'elles prennent à l'événement. L'inhumation se fait presque toujours d'une manière mystérieuse et secrète (1), du moins vis-à-vis des Européens. Voici toutefois le récit d'une cérémonie de ce genre qui eut lieu au Port-Jackson, et dont Collins a recueilli les circonstances.

Aussitôt que le corps, qui étoit celui d'un jeune homme, eut été enveloppé, les guerriers de sa tribu s'avancèrent en armes; puis, sans aucune provocation préalable, deux d'entre eux se mirent à combattre avec leurs waddys; plusieurs femmes en firent autant, et l'une d'elles eut même la tête fendue par la mère du défunt. Des sagaies furent aussi lancées de divers côtés, mais évidemment sans dessein de blesser personne. On remarqua qu'un des assistans ne voulut pas abandonner un seul moment la dépouille mortelle de son ami, et qu'il passa auprès de lui toute la nuit qui suivit son décès.

Les assistans gardèrent un morne silence, depuis la tombée de la nuit jusqu'à environ une heure du matin, où les lamentations et les hurlemens des femmes recommencèrent et durèrent pendant quelque temps. Au jour, on enferma le défunt dans sa bière d'écorce, et l'on posa à côté de lui la sagaie, le womera, le *fiz-gig* (fouène), enfin la ceinture de poil d'animal qu'il avoit coutume de porter, et cela dans l'idée que ces objets

(1) Les naturels n'aiment pas non plus à laisser voir aux Européens le corps de leurs morts; quand ils ne peuvent l'éviter, on s'aperçoit qu'ils en éprouvent une sorte de contrariété et de malaise.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

lui seroient nécessaires à l'époque de sa résurrection. Tout en s'occupant de ces tristes détails, les hommes gardoient un profond silence; les femmes et les enfans au contraire poussoient de lamentables cris. Le père de ce malheureux, debout et immobile, paroissoit accablé par la douleur. Enfin tout étant prêt, le cercueil fut posé sur la tête de deux naturels (pl. 103), et la troupe s'achemina vers le lieu de la sépulture, que l'on choisit toujours, autant qu'on peut, près de celui où le défunt est né. Quelques-uns agitoient en chemin des branches d'arbre et des touffes d'herbe, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, comme pour exorciser le malin esprit; d'autres brandissoient leurs sagaies et leurs womeras. Arrivés au terme de cette route funèbre, les femmes, les enfans et la plus grande partie des hommes s'assirent près de la fosse; et le père du mort lança deux sagaies, mais toujours avec l'attention de ne blesser personne. On approcha du corps, dans ce moment, un jeune enfant, frère du défunt; mais ceux qui portoient le cercueil, tournant la tête de côté comme ils l'avoient déjà fait quand on secouoit des touffes d'herbe, montrèrent qu'ils eussent bien desiré d'éviter un tel voisinage.

Un naturel descendit dans la fosse, en égalisa la terre avec les pieds et les mains, en couvrit le fond avec des herbes, et s'y coucha lui-même tout de son long; après quoi le cercueil y fut enseveli par les assistans. Ils eurent soin de placer le mort sur le côté droit, la tête dans la direction du Nord-Ouest, et de manière que le soleil du matin pût darder ses rayons sur sa face; à cet égard on poussa la prévoyance jusqu'à couper, dans les environs même, les moindres broussailles qui auroient pu en intercepter la lumière.

La terre ayant été relevée en dos d'âne au-dessus de la tombe, l'un des assistans y plaça plusieurs branches d'arbre en demi-cercle, le long du côté méridional; il y mit aussi de l'herbe et des rameaux au sommet, et recouvrit le tout d'une grosse pièce de bois, sur laquelle, après y avoir jeté un peu d'herbe, il s'étendit lui-même pendant quelques minutes, la face tournée vers le ciel. Cela fait, la troupe se retira, mais après avoir intimé à celle des femmes qui, ainsi que nous l'avons dit, avoit reçu de la mère du défunt une forte contusion à la tête, l'ordre de ne manger ni poisson, ni aucune autre espèce de mets pendant la journée. L'ami qui

Digitized by Google

étoit resté auprès du mort pour le veiller, ainsi qu'un autre naturel ayant comme lui le ventre, la poitrine et les épaules barbouillés de rouge et de blanc, durent également s'imposer une grande réserve pour leur nourriture, jusqu'à l'instant où les couleurs dont ils étoient recouverts l'un et l'autre seroient naturellement effacées.

Oxley, pendant ses voyages dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, remarqua que les sauvages enterrent leurs morts avec la tête du côté de l'Est, pratique qui semble exister aussi chez les Africains et les Américains. Quand un Boschiman meurt, ses compatriotes, selon Campbell, font une fosse pour l'enterrer, et ont soin que sa tête soit dirigée vers le soleil levant; ils pensent que s'ils la mettoient dans le sens opposé, le soleil pourroit se lever plus tard le jour suivant (1).

« Nous arrivâmes, dit Caldcleugh, auprès de quelques *huacas* ou » tombeaux indiens, consistant en grands monceaux de terre élevés en » talus, de plusieurs pieds au-dessus du sol. Quelques-unes de ces sé- » pultures ont été ouvertes sur différens points du pays, et l'on a trouvé » que les corps qu'elles renfermoient étoient enveloppés dans des mor- » ceaux de toile de coton de diverses couleurs; ils avoient été placés sur » leur séant avec la face tournée du côté de l'Est (2). »

Brûlement des morts. — Collins nous donne le détail de cette cérémonie qu'il vit exécuter à la mort de la femme du célèbre Bénelong. Le bûcher fut dressé dans une enceinte creusée en terre, à la profondeur de 3 ou 4 pouces; d'abord on y entassa du petit bois et des broussailles bien sèches, et par-dessus de gros morceaux de bois sec aussi, mêlés avec des branches de moindres dimensions jusqu'à la hauteur de trois pieds; puis on y jeta quelques herbes, et l'on y mit ensuite le corps enveloppé, qui avoit été apporté par des hommes, en le disposant de manière que la tête regardât le Nord. A côté de la défunte on déposa un panier contenant divers instrumens de pêche et autres menus objets qui lui avoient appartenu (3); enfin son mari prit encore plusieurs grosses pièces de bois dont il lui couvrit le corps, et mit le feu au bûcher qui bientôt fut tout en flammes.

(1) Campbell's *Travel in South Africa*, t. II.
(2) Caldcleugh's *Travels in South America*.
(3) *Voyez* la note de la page suivante.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.

Le lendemain il alla, en compagnie de plusieurs hommes de sa tribu, recueillir les cendres de la défunte. Il marchoit le premier d'un air grave, portant à la main la sagaie avec laquelle il prétendoit tuer le karrahdi qui, disoit-il, n'avoit pas eu assez de soin de sa compagne pendant sa maladie. Ce fut avec le bout de cette arme qu'il rassembla les restes calcinés du corps. Ensuite il éleva au-dessus même de ces débris un tombeau de terre, en forme de sillon, sur les côtés duquel il plaça de forts tronçons de bois, et au sommet un morceau d'écorce.

Pendant toute cette cérémonie sa contenance fut triste et austère; le morne silence qu'il gardoit montroit assez la profonde douleur qui pénétroit son âme. Rien ne put le distraire des fonctions qu'il s'étoit imposées; il ne s'en acquitta pas à la hâte, mais avec tous les soins et la solennité qui pouvoient attester la cordiale affection qu'il avoit eue pour celle qui faisoit maintenant l'objet de ses regrets. Cette pénible tâche une fois accomplie, Bénelong resta debout pendant quelques minutes, les mains croisées sur la poitrine et les yeux fixés sur son travail, comme un homme absorbé dans ses pensées mélancoliques; après quoi il se retira.

Lorsque le corps qu'on va brûler est celui d'un homme, on met toujours ses armes à côté de lui; et cet usage de consumer ou d'ensevelir avec le mort les objets qui lui avoient plus particulièrement servi, se retrouve par-tout sur le globe, dans l'antiquité comme dans les temps plus modernes, chez les nations civilisées comme chez les sauvages. *Funera sunt, pro cultu Gallorum, magnifica et sumptuosa; omniaque quæ vivis cordi fuisse arbitrabantur, in ignem inferunt, etiam animalia* (1).

Morts écorchés. — A la suite d'un combat que se livrèrent les naturels de la baie Moreton, et dont il sera bientôt rendu compte, les hommes tués pendant la bataille furent secrètement écorchés par leurs compatriotes, et leurs peaux séchées devant le feu, puis emportées dans les bois, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elles devinrent; on brûla les

(1) « Les Gaulois sont dans l'usage de faire des funérailles magnifiques et somptueuses; tout » ce qu'ils s'imaginent avoir été affectionné par le défunt, est jeté à côté de lui sur le bûcher, » même les animaux. » (Cæs. *de bello Gallico*, lib. VI.) *Voyez* aussi la *Bible*, l'*Énéide*, Tacite, *de moribus Germanorum*, &c.

Digitized by Google

corps ainsi qu'on vient de le voir, mais toujours avec beaucoup de mystère.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Deuil. — On retrouve ici ce respect pour les morts, si universellement répandu chez tous les peuples. Le deuil des indigènes consiste à se barbouiller la tête et le corps avec de l'argile blanche, qui doit rester sur la peau jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même. Quelquefois sur cette couche d'argile ils en jettent une de cendre, et font connoître leur affliction, soit par des gémissemens et des larmes, soit même par un jeûne austère. Les femmes témoignent plus particulièrement leurs regrets par des brûlures qu'elles se font avec un tison, vers la partie antérieure et supérieure de la cuisse, opération si douloureuse qu'elle les rend boiteuses pendant quelques jours; mais jamais, en pareil cas, on ne les entend articuler une plainte. Il y en a peu parmi elles qui n'aient de ces sortes de cicatrices (1). Les parens et les parentes du mort, ou tout au plus ses amis intimes, sont les seuls qui doivent porter ainsi le deuil. Le capitaine King a vu, à la côte Nord-Ouest de la Nouvelle-Hollande, des personnes qui exprimoient leur profonde douleur en jetant des cris, en se roulant par terre, et en couvrant leur corps de sable.

Une femme des environs du port Stephens qui avoit perdu un jeune fils âgé de six ans, en eut un tel chagrin, que de belle, forte et fraîche qu'elle étoit, elle devint cacochyme et étique, et n'offrit bientôt plus que le triste spectacle d'un corps ruiné par la douleur, les veilles et les abstinences; des pleurs continuels avoient profondément sillonné l'espèce de fard blanchâtre (2) dont elle avoit recouvert son visage; sa marche étoit pénible, et son corps à demi courbé ne pouvoit avancer qu'en s'appuyant de temps en temps contre les arbres. Rencontroit-elle quelqu'un de ses amis, elle laissoit de nouveau couler ses larmes, et élevoit ses mains vers le ciel (3).

Amusemens.

Réunions de famille. — Les individus dont chaque tribu se compose

(1) Plusieurs de ces usages règnent également aux îles Sandwich. (*Voy.* ci-dessus, p. 599 et suiv.)

(2) Au port du Roi-George, la peinture blanche dont les sauvages se barbouillent est aussi pour eux un signe de deuil.

(3) Dawson, *Present state of Australia.*

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

se rassemblent à diverses saisons de l'année, soit pour se consulter dans les affaires de quelque importance, soit pour se réjouir à l'occasion de certaines fêtes. Cependant, quoiqu'il y ait communauté d'intérêt dans ces réunions, chaque famille est obligée d'avoir son feu à part et de pourvoir à sa subsistance. Cette règle est générale, hormis le cas où l'on fait la grande chasse aux kanguroos, à laquelle toute la tribu doit coopérer; aussitôt que le gibier a été cerné et pris en suffisante quantité, on le partage de bonne foi, et chacun s'en régale : telle est la *fête des kanguroos.*

Les autres fêtes des naturels ont toutes pour objet de manger et de danser ensemble, pendant plusieurs jours de suite. C'est tantôt la *fête des huîtres*, et alors ils se réunissent sur un point où ils puissent se procurer en abondance cet excellent coquillage; d'autres fois c'est la *fête des fougères* ou celle *des lis*, et alors la racine du premier, ou la tige du second de ces végétaux, fait les frais du festin.

Il seroit difficile, dans ces circonstances, de persuader à un naturel de ne pas se joindre à ses compatriotes, ou même de se séparer d'eux pendant l'assemblée, quel que fût d'ailleurs le motif qu'on voulût faire valoir.

Une baleine échoue-t-elle sur la côte, tous les habitans d'alentour, qui en sont bientôt informés, se pressent autour du monstre, puis comme autant de loups affamés, ils s'acharnent sur la bête sans la quitter, tant qu'il en reste quelque débris : c'est ce qu'on nomme *fête de la baleine.* En pareil cas, on a vu plusieurs tribus distinctes se grouper sur le même point; mais il n'est pas rare que de telles réjouissances soient troublées par des altercations graves et même par des engagemens meurtriers.

Danses.—Les autres fêtes dont nous avons parlé sont toujours plus pacifiques, et solennisées par des danses de nuit ou *korroberis,* pour lesquelles les indigènes sont extrêmement passionnés. Jamais ils ne s'y rendent sans se peindre le corps et la face de blanc et de rouge, ainsi que nous l'avons exposé ailleurs. L'éclat d'un vaste brasier donne un effet pittoresque à cette scène sauvage; et la danse bientôt animant les acteurs, les conduit graduellement à une sorte d'enthousiasme.

La coutume est de danser ainsi la nuit autour d'un feu, toutes les

Digitized by Google

fois qu'il survient un événement heureux ou remarquable. Cette danse est très-curieuse et amusante à voir; le pas général consiste à ployer les genoux en tenant un peu les jambes écartées, puis à les remuer avec une sorte de tremblement ou de mouvement convulsif; le ployement des jambes et le trémoussement du corps ressemblent beaucoup à la danse de nos pantins. Les figurans rapprochent par momens leurs genoux avec vivacité, et font claquer les unes contre les autres, d'une manière assez forte, les parties internes et charnues de leurs cuisses et de leurs mollets. Ils changent de temps en temps de place, avec une confusion apparente; mais bientôt accouplés de deux en deux, on les voit se ranger avec promptitude, en une phalange régulière, sur cinq ou six personnes de hauteur.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Pendant ces korroberis, les femmes chantent en battant la mesure avec deux morceaux de bois. Une partie des danseurs fait entendre, par intervalles, sur un ton grave et non interrompu, les mots détachés *prou, prou, prou,* auxquels succède bientôt un grognement, qui imite celui du kanguroo, peu différent de celui d'un porc. Pour l'ordinaire la danse continue ainsi jusqu'à ce que la fatigue les oblige à s'arrêter; ils se retournent alors, sens devant derrière, et se séparent en poussant un grand cri, terminé par de bruyans éclats de rire.

Les femmes, en de telles occasions, se tiennent toujours séparées des hommes, et forment entre elles des danses à côté de leurs maris, qui ont beaucoup d'analogie avec celle que nous venons de décrire.

Pendant la guerre, et avant d'en venir aux mains, les tribus ennemies se divertissent encore les unes en présence des autres, mais sans se mêler; au reste, dans leurs danses, dans leur manière d'annoncer qu'on est prêt à commencer, et dans les chansons qui les accompagnent, il y a des différences plus ou moins marquées, suivant les tribus.

Des korroberis ont encore lieu la veille du jour où un duel se prépare; mais ici les champions qui doivent combattre prennent tous deux part à la fête, et dorment ensuite l'un à côté de l'autre, comme si nulle inimitié n'existoit entre eux.

Nous avons vu des danses tout-à-fait du même genre exécutées par les sauvages de la baie des Chiens-Marins (pl. 12); le capitaine P. P. King

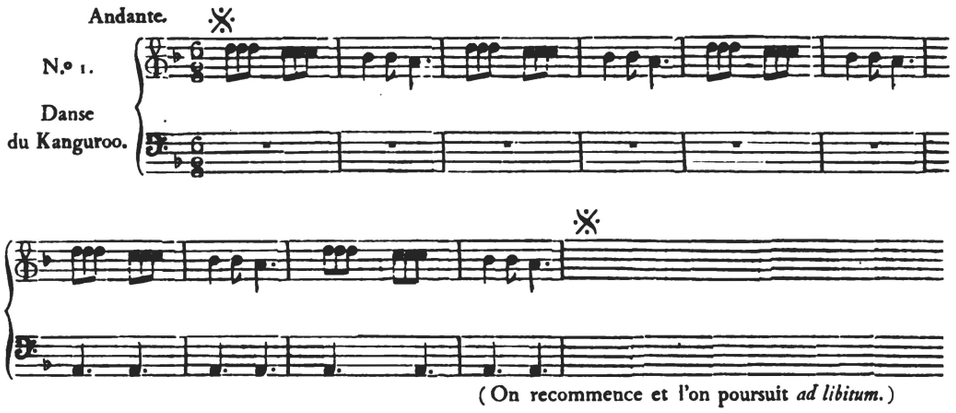
Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

en a observé aussi de pareilles chez les habitans de l'île Melville, à la Terre d'Arnheim (1).

Jeux. — Les naturels ont encore certaines réunions pacifiques où les plaisirs de la table n'ont aucune part, et dont l'objet est de se livrer à différens jeux. Tantôt c'est une boule grossière qu'ils se lancent de l'un à l'autre, tandis qu'une rangée de joueurs s'efforcent de l'atteindre au passage avec un bâton ; ils excellent dans cet exercice qu'ils aiment beaucoup. Tantôt ils s'amusent à courir ou à lutter ensemble, pour mesurer leur force et leur adresse. Des chanteurs ambulans viennent aussi parfois égayer ces sortes de réunions (2).

Musique. — En général, les aborigènes ont l'oreille juste, quoique leur musique, on peut le présumer, ne soit ni savante ni très-variée. J'en donne ici quelques échantillons. Les deux premiers sont des airs de danse; le troisième, une chanson dont les paroles me sont inconnues; celui qui vient ensuite, un chant particulier des femmes qui vont à la pêche; et le dernier, le cri que font les sauvages pour se reconnoître de loin (3).



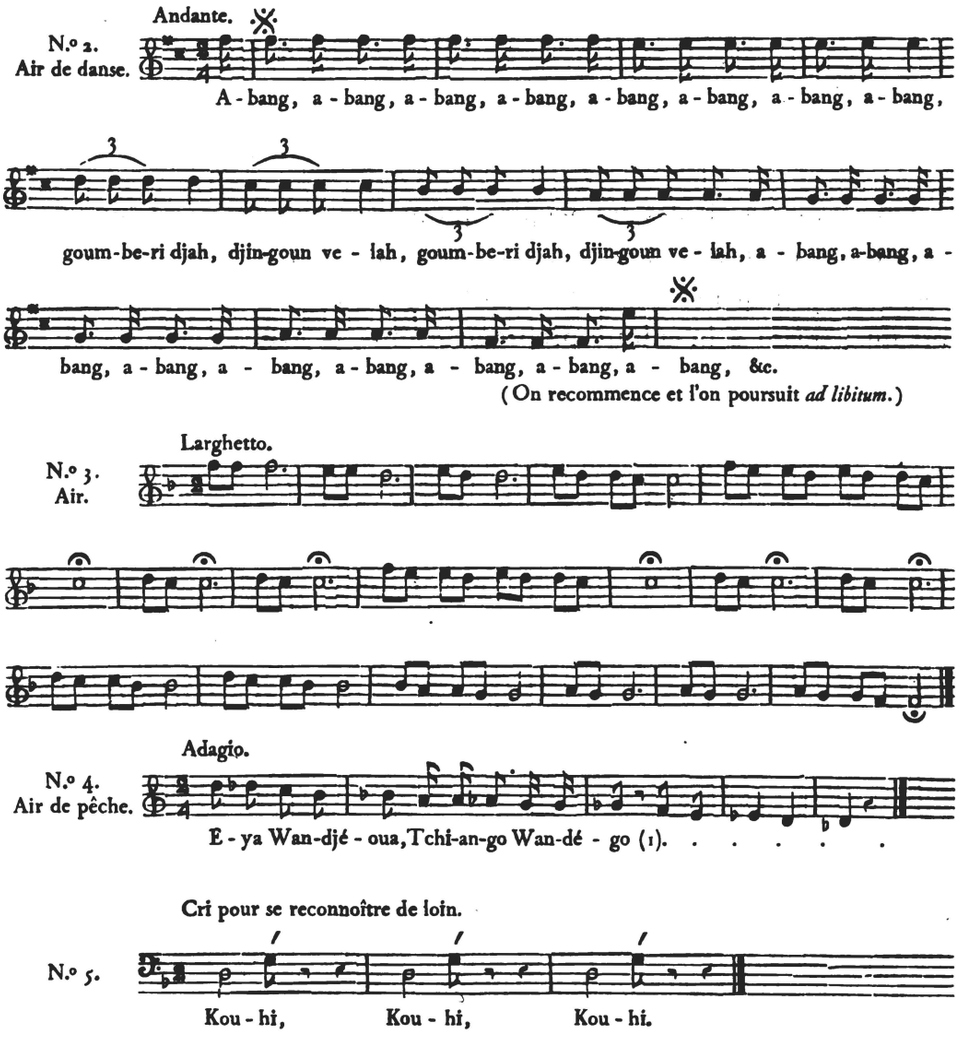
(1) *Voyez* King's *Voyage to Australia.*

(2) Ce fait que j'emprunte à la relation manuscrite du Voyage de Barrailler aux Montagnes-Bleues, me semble d'une très-haute importance. Il prouve en effet que l'usage des traditions chantées, que l'on a observé aux îles Carolines et aux Sandwich, qui existoit chez les anciens Mariannais, comme chez les Grecs du temps d'Homère, et qu'on retrouve encore parmi les montagnards de quelques-unes de nos provinces de France, et notamment du Dauphiné, appartient à tous les peuples, même les plus sauvages.

(3) L'air n° 2 a été noté par M. Field, et les n°s 3 et 5 par M. Lesueur, à l'époque du voyage de Baudin aux Terres Australes.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.



Instrumens de musique. — Doit-on donner le nom d'instrument de musique aux deux simples morceaux de bois dont les femmes, comme nous venons de le voir, se servent pour battre la mesure? Collins en cite une autre sorte, d'un mètre de longueur, taillé à trois faces, par l'une desquelles on le tient; les deux autres sont grossièrement ciselées en lignes onduleuses, et l'on frappe dessus avec un casse-tête.

(1) Je n'ai pu avoir les dernières paroles de cet air.

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.

§. IV.

Industrie.

Agriculture.

Les travaux agricoles des peuples qui nous occupent, se réduisent à la récolte des racines de fougère, qui forment la partie principale de leur nourriture, et qu'ils extraient du sol avec des bâtons crochus, d'un bois fort dur; quant à la culture proprement dite, la nature seule en fait les frais.

Chasse.

Les habitans éloignés des bords de la mer aiment passionnément la chasse, passe-temps d'autant plus agréable pour eux, que le climat de ces contrées est fort beau, et que les arbres des forêts ne sont point assez serrés pour les gêner dans leur marche. Le kanguroo est le gibier dont ils font le plus de cas, à cause de son volume et de la bonté de sa chair; ils recherchent aussi beaucoup les opossums, certains oiseaux, les gros lézards, et même les rats.

La chasse des kanguroos est difficile, parce que ces quadrupèdes sont très-fins, et qu'ils se laissent difficilement approcher, soit par les hommes, soit par les chiens; mais on oppose la ruse à la ruse. Lorsque les naturels veulent en prendre plusieurs, ils se réunissent en troupe, et suivent la tactique que voici : après s'être rangés sur une seule ligne, ils se mettent en marche en criant avec force, et chassent devant eux tous les animaux qu'ils rencontrent; petit à petit la ligne se courbe, l'intervalle qu'elle embrasse diminue, et les extrémités viennent aboutir enfin, soit au bord d'une rivière ou d'un marais, soit au pied d'une montagne escarpée. Par cet artifice les kanguroos se trouvent complétement cernés, et c'est alors qu'on en commence le massacre; on choisit de préférence les plus gros, et l'on ne tue que le nombre nécessaire. Ces pauvres bêtes, en se jetant à l'eau, n'auroient aucun moyen de salut, car les chasseurs les y poursuivroient et les assommeroient à coups de waddy.

Si l'on n'est à portée d'aucune rivière ou d'autres obstacles qui puissent arrêter le gibier, la chasse est beaucoup moins productive, ou exige un plus grand nombre de chasseurs : il faut en effet, dans

Digitized by Google

ce cas, circonscrire entièrement le terrain destiné à la chasse, dont l'étendue est ordinairement d'un à deux milles de circonférence; pour cela les hommes forment un cercle, qu'ils resserrent par degrés, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'à dix ou quinze toises les uns des autres; alors, à un signal donné, ils mettent le feu aux herbes et aux broussailles de l'aire qu'ils entourent, se rapprochent du centre à mesure que l'incendie s'étend, et brandissant leurs sagaies ou leurs waddys en faisant retentir les airs de cris horribles. Les malheureux kanguroos, ainsi pressés, cherchent de tous côtés à fuir, mais c'est en vain; le feu d'une part et les assaillans de l'autre assurent à la fois leur perte, et bientôt ils succombent sous les coups qui leur sont portés.

Port Jackson. De l'homme en société.

A la baie Moreton, on emploie pour la même chasse des filets de grandes dimensions, que l'on tend dans la plaine, pour opposer un obstacle à la fuite des kanguroos; la troupe des chasseurs complète ensuite le cercle. Cette méthode, comme on voit, n'exige pas autant d'hommes que la précédente.

Lorsque l'on veut prendre les opossums, on monte au sommet des plus grands arbres, résidence habituelle de ces animaux, et on les retire des trous où ils se logent, avec une baguette crochue; on atteint de la même manière les gros lézards appelés *guanas* ou plutôt *iguanas*. A l'égard des rats qui vivent dans des terriers, les naturels allument du feu à l'ouverture pour les faire sortir, et ensuite les happent avec la main.

Piéges.—Ils attaquent ordinairement les oiseaux à coups de sagaies ou de pierres, selon leur grosseur; mais voici une manière assez curieuse qu'ils ont de chasser les éperviers et les aigles de mer. Un homme tenant un poisson dans sa bouche, se couche en plein air sur le dos, se couvre en partie de ramée, et reste ensuite sans mouvement. Dès que l'oiseau aperçoit l'appât, il commence par rôder quelque temps autour, et s'approche enfin pour s'en emparer; mais saisi bientôt lui-même par le rusé chasseur, il devient ainsi victime d'une trop grande confiance.

A ce piége il faut en ajouter un autre, qui consiste en une sorte de cage de 40 à 50 pieds de longueur, construite avec des broussailles et des roseaux, et consolidée par un talus de terre qui règne tout autour extérieurement. L'ouverture a 1 pied $\frac{1}{2}$ de diamètre, puis elle va en se

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

rétrécissant, pour ne laisser enfin qu'une communication assez étroite avec la cage. On attrape avec ce piége divers petits quadrupèdes et même des oiseaux.

Pour les bêtes de plus grande dimension, on creuse dans le sol des fosses, qu'on recouvre artistement d'un léger couvercle masqué par un peu de terre et de petits brins d'herbe. Tout est disposé pour que l'animal qui tomberoit dans cette fosse ne puisse s'en échapper. Les sauvages du port du Roi-George usent aussi d'un piége du même genre.

Pêche.

Pêche à la ligne et à la fouène. — Au Port-Jackson, comme dans les havres voisins, les femmes sont plus particulièrement chargées de fournir le poisson nécessaire aux besoins de la famille; elles se servent exclusivement de la ligne. Les hommes, à ce qu'il paroît, ne se livrent à cet exercice que par amusement, et ils emploient une espèce de fouène de 15 à 20 pieds de longueur, dont il y a deux variétés.

C'est une chose commune de voir de petites pirogues d'écorce, disséminées sur l'eau, et portant deux pauvres femmes, l'une à la proue et l'autre à la poupe, occupées à guetter, pendant des heures entières, et à prendre du poisson. Au centre de chaque pirogue et sur un lit de pierres, se trouve toujours un foyer, près duquel elles viennent faire cuire le poisson ou les huîtres nécessaires à leur subsistance, et se dégourdir quand le temps est froid. Le mari est quelquefois dans la même pirogue, occupé à harponner le gros poisson avec sa fouène ou *fiz-gig*.

Sur les bords les plus exposés à la fureur des flots, les naturels savent fouenner aussi avec une dextérité véritablement merveilleuse. Dès qu'ils jugent que le poisson est à une distance convenable, ils courent derrière le ressac aussi loin qu'ils le peuvent, et lancent leur fouène, avec la rapidité de l'éclair, au poisson qu'ils n'ont pas perdu de vue. La vague en revenant pourroit faire trembler pour leur sûreté; mais ils savent, malgré le choc qu'ils en reçoivent, conserver leur position verticale; en sorte qu'à la nouvelle retraite des eaux ils sont encore debout sur leurs jambes et se hâtent, en riant, de courir devant la lame qui les jette enfin sur la grève, où ils arrivent, avec le poisson qu'ils ont percé, aux acclamations de leurs compagnons.

Sturt a vu des sauvages qui, se promenant sur la berge escarpée de

Digitized by Google

la rivière Murray sans avoir l'air de penser à rien, plongeoient tout-à-coup dans l'eau, les pieds les premiers, comme s'ils y fussent tombés par accident, et ne manquoient jamais, en sortant, de rapporter un poisson qu'ils avoient piqué avec une petite fouène; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce poisson étoit toujours piqué à la même partie du corps (1).

Port-Jackson. De l'homme en société.

Pêche de nuit. — Le soir, on pêche quelquefois, à la lumière des torches, le poisson qui se tient parmi les rochers; le même homme porte un flambeau d'une main et sa lance barbelée de l'autre. Cette pêche est d'un effet très-pittoresque.

Pêche aux anguilles. — Les individus qui vivent près des marécages, où les anguilles abondent, se nourrissent en grande partie, pendant l'automne, de cet excellent poisson; ils le prennent en enfonçant dans l'eau des morceaux de bois creux où les anguilles se logent, et d'où on les retire ensuite facilement.

Pêche au filet. — A quelque distance au Nord du Port-Jackson, on fait usage d'un filet, en forme de poche et emmanché, qui est une espèce de *truble*. Les naturels de la baie Moreton, partagés en deux bandes égales de quatre, six ou huit personnes, dont chacune porte deux de ces filets, marchent ainsi armés le long de la grève, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent des poissons qui nagent près de terre, ce dont leur vue perçante leur permet de s'assurer, même lorsque ces animaux se tiennent à 4 ou 5 pieds de profondeur. Aussitôt un petit enfant, compagnon nécessaire de la troupe, s'avance en se traînant sur les mains et sur les genoux jusqu'au bord de la mer; les pêcheurs le suivent en même temps, distribués en deux lignes, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, et à 10 ou 15 pieds de distance. Dès qu'on juge l'instant favorable, on fait signe à l'enfant, qui jette sur-le-champ une poignée de sable au milieu des poissons pour attirer leur attention; au même moment les hommes s'élancent dans l'eau, se placent en demi-cercle, rangent leurs filets les uns à côté des autres, et marchent ensuite vivement et de concert vers le rivage. Ce moyen manque rarement de procurer un ample butin.

(1) *Voy.* Sturt, ouvrage cité, tom. II.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

Parcs. — Chez les peuplades maritimes du continent austral, les parcs de pêche sont par-tout généralement employés; on en trouve à l'embouchure de tous les torrens, dans les rivières et les *lones* (1) ou enfoncemens de la mer au travers des terres; et tous sont construits soit avec des pierres placées à côté les unes des autres, soit avec des piquets assez serrés pour empêcher que le poisson qui y entre ne puisse en sortir. Au seul port du Roi-George, à la Terre de Nuyts, on a compté onze de ces appareils, dont l'un avoit 300 pieds de longueur et se projetoit en mer, sous forme de croissant, à un tiers à-peu-près de cette distance. On en a aussi trouvé de pareils à la Nouvelle-Galles du Sud, à la rivière Lachlan dans l'intérieur du pays, ainsi que sur plusieurs points des Terres de Witt, de Nuyts et du Sud-Ouest.

Industrie manufacturière.

Armes. — Les hommes s'occupent exclusivement de la fabrique de leurs armes de guerre, de leurs *fiz-gigs* et de leurs haches de pierre, dont ils soudent les diverses parties avec la résine du xanthorrhéa, substance très-adhérente et très-solide, qui n'a pas le défaut de se ramollir comme d'autres résines à la chaleur du soleil. Ces haches se composent d'une pierre dure aiguisée aux extrémités et portant une rainure, au milieu de laquelle on ajuste un manche; le tout est consolidé par une forte rousture, recouverte aussi de résine.

Cordes, lignes et filets. — Toutes les autres parties de l'industrie manufacturière, qui est, comme on va le voir, fort limitée, rentrent dans les attributions des femmes. Ce sont des cordes ou tresses de poil d'opossum, propres à servir de ceinturons aux hommes; des bandeaux en filets de la même matière, destinés à orner la tête; d'autres filets pour la chasse, la pêche, et le transport des bagages, tissus avec l'écorce du *kurry-jung.* A Sydney, la maille de ces filets est d'une contexture fort remarquable, en ce qu'il n'y entre pas de nœuds : on voit un dessin détaillé et très-exact de ce travail dans l'atlas du Voyage aux Terres Australes (2). Ce sont aussi des lignes de pêche et des hameçons qui s'obtiennent en

(1) On appelle *lone,* sur les bords du Rhône, au-dessous de Valence, les ouvertures étroites et naturelles par où les eaux du fleuve pénètrent dans les terres; c'est proprement ce que les Anglais nomment *inlet;* nous n'avons point d'équivalent de ce mot dans nos vocabulaires de marine.

(2) Planche 29 de la seconde édition.

Digitized by Google

aiguisant certaines coquilles contre des pierres de grès; un petit caillou placé au lieu de plomb au bout de la ligne sert à la faire aller à fond.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Ustensiles de ménage. — Quelques vases à eau se font, soit avec la feuille membraneuse de certains palmiers, soit avec de petits morceaux d'écorce (pl. 102), ou enfin avec les nodosités naturelles des arbres, travaillées intérieurement à l'aide du feu. Une sorte d'instrument tranchant, composé de la valve d'une coquille, fixée à l'extrémité d'un woméra, sert au besoin de couteau, et de pommeau quand on veut employer l'instrument à lancer la sagaie.

Comme objets d'ornemens, l'industrie des femmes produit des colliers composés de fragmens d'un roseau jaunâtre ou de dents de bêtes, et des manteaux de peaux de kanguroo ou d'opossum, cousus soigneusement avec une alêne en os et des filamens extraits des nerfs du casoar (1).

Écorcement des arbres. — Un Européen qui voudroit pousser l'écorcement d'un arbre à une hauteur au-dessus de sa propre taille, ainsi que le font journellement les habitans de ces contrées, seroit préalablement obligé de jeter l'arbre par terre; les sauvages arrivent sans tant de peine au même but avec une promptitude étonnante. Les plaques d'écorce qu'ils enlèvent ont environ six pieds de longueur sur trois de largeur, dimensions qu'ils subdivisent plus tard avec leur hache en pierre. A mesure qu'ils s'élèvent le long de la tige de l'arbre, conformément à la méthode que nous avons décrite plus haut, le woméra leur sert comme de levier pour détacher plus facilement l'écorce qui leur est nécessaire.

Cabanes et pirogues. — C'est avec d'aussi frêles matériaux qu'ils construisent leurs cabanes temporaires et des esquifs assez légers pour être portés sur la tête d'un homme; un arc-boutant et des liens placés aux extrémités maintiennent la régularité de la forme qu'on donne à ces barques, dont chaque pointe sert alternativement de poupe et de proue. On les emploie à naviguer dans les ports, les rivières, les lacs, ainsi que dans toutes les lagunes et autres nappes d'eau qui se rencontrent sur la côte. En raison de leur foible pesanteur spécifique elles se soulèvent parfaitement à la lame; aussi mainte fois les Européens ont-ils vu avec

(1) Les Lapons cousent leurs peaux avec les fils tirés des nerfs du renne.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

surprise ces embarcations naviguer avec une entière sécurité au milieu des brisans, alors que nos chaloupes et canots n'eussent pu le faire sans un danger imminent. Chacune d'elles peut porter deux adultes, qui la meuvent avec des pagaies très-courtes, dont ils tiennent une de chaque main : à cet effet on se place à genoux sur une espèce de bourrelet posé au fond de la pirogue; quand on n'a qu'une seule pagaie, on la manœuvre alternativement à droite et à gauche de l'embarcation.

§. V.

Gouvernement.

Autorité souveraine.

Dawson, après être resté longtemps parmi les naturels du port Stephens, trouvoit qu'il lui restoit encore beaucoup à apprendre pour connoître à fond les institutions et les règles du gouvernement des indigènes, lesquelles, ajoute-t-il, sont *très-curieuses* et *très-intéressantes.* Toutefois il ne paroît pas que le pouvoir suprême d'un grand corps de nation réside là nulle part chez un seul individu; on n'y voit au contraire que de petites tribus ou de grandes familles indépendantes, dont les membres se réunissent à certaines époques, quand l'intérêt commun l'exige. Déjà Collins avoit cru remarquer que ces familles étoient sous l'autorité de l'homme le plus âgé de la peuplade, et qu'on l'appeloit *béanna* (père), dénomination qui étoit aussi appliquée par eux au gouverneur anglais de Port-Jackson, et non pas, comme on l'a prétendu, à tous les maîtres par rapport à leurs subordonnés.

Forme du gouvernement. — Ces considérations et quelques autres qui ont été énoncées ailleurs, en parlant de la religion, me portent à croire que leur gouvernement a une fort grande analogie, j'ai presque dit une identité parfaite, avec celui des anciens Mariannais. Dans ce cas ce seroit *le doyen des grands parens* qui seroit le chef de la tribu.

On s'est assuré que les pères et mères conservent pendant toute leur vie une influence remarquable sur leurs enfans, que ceux-ci soient mariés ou non. Tant que les fils restent garçons, ils sont obligés de résider avec

Digitized by Google

la famille, et d'obéir au père; mais à sa mort, c'est la mère qui a sur eux l'autorité. A l'instant où son veuvage commence, si ses enfans sont tous mariés, elle habite avec l'un d'entre eux, et ne se montre pas moins attachée à ses petits-enfans qu'elle ne l'a été aux siens propres. Dawson cite le cas d'un fils qui, désirant se marier, amena chez lui une jeune fille dont il vouloit faire sa femme; mais sa mère, ayant de l'antipathie pour cette jeune personne, et ne voulant jamais consentir à l'union projetée, il fut contraint de renvoyer sa prétendue et de faire un autre choix.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Il n'est pas rare de voir des individus d'une trempe particulière de caractère exercer parmi leurs compatriotes une grande influence; c'est surtout dans les réunions un peu nombreuses que cela s'observe. Depuis l'origine de la colonie de Port-Jackson on a remarqué que ceux des naturels qui parloient le mieux anglais, ou qui étoient protégés par les autorités européennes, jouissoient de beaucoup de considération parmi leurs compatriotes, et qu'on leur obéissoit. On en a conclu qu'il ne seroit pas très-difficile de plier ces sauvages à un gouvernement stable et régulier, analogue aux nôtres, en investissant d'une plus forte autorité ceux d'entre les naturels qui montreroient une intelligence plus développée. Telle paroît surtout avoir été l'intention du digne gouverneur Macquarie, lorsqu'il fit distribuer des médailles à un petit nombre d'aborigènes, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Ce qui précède s'applique aux parties de la Nouvelle-Hollande où les Anglais se sont établis dans le principe, mais je présume que le même système de gouvernement s'étend aussi au continent austral tout entier; cette idée se trouve corroborée par divers témoignages, et d'abord par le récit de deux matelots (1) qui, après un naufrage, sont demeurés pendant plusieurs mois de 1823, chez les sauvages de la baie Moreton; ils s'y sont assurés, en effet, que l'autorité politique réside là entre les mains d'un chef unique; dans leur relation ils ne désignent jamais ce chef que sous le titre de roi, et donnent constamment le nom de reine à l'une de ses femmes, car il en avoit deux, dont une étoit de rang inférieur. Le monarque jouissoit de priviléges évidens et d'une grande autorité sur toute

(1) *Field's hydrographical Memoirs.*

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

sa peuplade; la reine elle-même n'alloit ni à la recherche des racines de fougère, ni à la pêche, ainsi que les autres femmes; mais elle recevoit au contraire, pour elle et pour sa famille, un tribut journalier de racines, de poissons, &c., sorte d'impôt qui étoit toujours payé sans murmure, quelle que fût d'ailleurs l'exiguïté des provisions que possédoient les habitans. Le roi ne se livroit à l'exercice de la chasse que pour son amusement. L'autre témoignage est du capitaine Sturt, qui, pendant son exploration des rivières Morumbidgee et Murray, vit les sauvages de l'intérieur obéir à des chefs en plus d'une circonstance non douteuse.

Législation.

Priviléges. — Le même officier a observé des priviléges assez curieux chez les sauvages des bords de la Morumbidgee (par 145° E. P.). L'un de ces priviléges accorde aux vieillards seuls le droit de manger du casoar. « Cette règle, dit-il, est observée par les jeunes gens avec une si grande » rigueur, que si, pressé par la faim, il arrive à l'un d'eux de s'en » écarter, il n'ose plus lever les yeux sur ses compatriotes; bientôt on » le voit s'asseoir à part et se trahir lui-même par son embarras; aussi, » à la première question que lui fait le chef de sa peuplade, il avoue sa » faute et supporte sans se plaindre la peine légère qu'on ne manque pas » de lui infliger. » Le second privilége, non moins singulier, réserve exclusivement aux personnes mariées la faculté de manger des canards (1).

Punition des crimes et délits. — La loi du talion paroît être, à beaucoup d'égards, comme chez les Hébreux (2), la règle générale que l'on suit pour la réparation des crimes et des offenses. Celui qui a tué ou seulement blessé un de ses compatriotes doit s'exposer pendant un certain laps de temps aux sagaies de l'offensé ou de ses parens, sans autre moyen de défense qu'un petit bouclier d'écorce durcie au feu, et long de deux pieds et demi. C'est quelquefois la veuve elle-même qui vénge la mort de son mari sur quelque parente ou enfant du meurtrier, car jamais elle n'oseroit porter la main sur un homme.

La mort naturelle est considérée comme un délit de la part des parens du défunt, et ceux-ci doivent en être punis en champ clos, comme si cette

(1) *Voyez* Sturt, *op. cit.* t. II, *passim.*

(2) D'après l'ancienne loi des Hébreux, on vouloit : *Oculum pro oculo, et dentem pro dente.* (Exode, chap. XXI.)

Digitized by Google

mort eût été la suite de leur négligence; ni jeunes ni vieux ne sont à l'abri de cette singulière coutume, qui, pour le dire en passant, rappelle encore les usages mariannais.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Adultère. — La violation de la foi conjugale de la part d'une femme est presque toujours punie de mort par son mari. M.me Macquarie m'a cité le cas de trois malheureuses, qui perdirent la vie de la sorte. Le frère de l'une d'entre elles alla trouver le meurtrier, lui reprocha son crime, et lui en demanda raison. Mais ayant appris le motif de l'assassinat, et le trouvant légitime, il ne crut pas devoir le venger. Celui qui seroit pris en flagrant délit avec une femme mariée courroit risque d'être tué sur-le-champ par le mari; et quoique les parens du mort aient ensuite le droit d'en tirer vengeance, ordinairement ils ne le font pas, s'ils jugent que la punition ait été méritée.

Vol de femmes. — Voler la femme d'un homme de la tribu à laquelle on appartient est un crime énorme aux yeux de nos sauvages; aussi le coupable est-il condamné à recevoir successivement toutes les sagaies de ses compatriotes, sans avoir d'autre moyen de s'en défendre que le petit bouclier dont nous avons parlé. Le ravisseur succombe souvent à une si rude attaque; mais comme, d'après les lois du pays, le mari outragé doit jeter la première sagaie, s'il ne se montroit pas après un intervalle de temps déterminé, le délinquant seroit absous par le fait, et pourroit se retirer sans crainte.

Offenses envers la tribu. — Les étrangers qui pénètrent sur les terres d'une tribu, pour chasser, ou seulement pour se promener, sont généralement reçus d'une manière sévère, parce qu'on suppose toujours que ces incursions ont pour but de voler les femmes.

Les lois ont-elles été transgressées par un membre de la tribu, la punition qu'on lui inflige est réglée en raison de la gravité même du délit; mais il ne paroît pas que jamais la peine de mort soit rigoureusement infligée comme on le fait dans l'ancien monde, puisque l'adresse du coupable peut presque toujours, ainsi que nous l'avons vu, le soustraire au châtiment. Dans quelques cas le bannissement est prononcé, et ce genre de punition est toujours vivement redouté par des naturels doués en général d'un amour extrême pour leur sol natal. Une analogie

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

manifeste se trouve encore entre cet usage et ce qui se pratiquoit jadis en pareil cas aux Mariannes (1).

Exil volontaire. — Il n'est pas rare qu'un naturel s'exile volontairement de sa peuplade pour éviter un châtiment mérité. S'il revient dans la suite, c'est qu'il juge que la colère des personnes lésées est calmée; alors il subit la peine de son délit, qui, n'étant plus infligée avec passion, est nécessairement moins rigoureuse.

Offenses personnelles. — D'après les principes reçus ici, que tout délit exige une réparation, on doit peu s'étonner des voies de fait et surtout des duels qui en sont la suite. Un naturel qui avoit été battu par un individu d'une tribu voisine et alliée, chercha à surprendre son agresseur et parvint à l'attaquer à l'improviste avec son casse-tête; celui-ci, étant entièrement désarmé, reçut en silence les coups qui lui furent donnés, et dont il résulta pour lui de graves blessures; mais la bonne harmonie qui existoit préalablement entre les deux champions n'en fut point détruite. Une femme offense-t-elle son mari, celui-ci la châtie en la frappant. Dès que cette pauvre créature s'aperçoit qu'un coup est sur le point de l'atteindre, elle avance la tête pour le recevoir, ce qui ne l'empêche pas de pousser en même temps des cris horribles. On rencontre peu de femmes dont la tête ne porte des marques de l'atroce brutalité de leurs maris; quelques-unes en ont le crâne tout dentelé. Dawson fait à ce sujet la réflexion que les indigènes de la Nouvelle-Hollande doivent avoir les os de la tête beaucoup plus épais que les Européens, dont aucun ne pourroit recevoir impunément des coups aussi effroyables.

Toutes les fois qu'un naturel a été victime d'un assassinat, ses parens, et, à ce qu'il paroît même, ses amis, sont en droit, si le véritable coupable leur est inconnu, d'appeler au combat les personnes qui, ayant été présentes à l'événement, doivent répondre des conséquences, soit que l'homme attaqué ait été tué, soit qu'il n'ait été que blessé. *Suscipere tam inimicitias seu patris seu propinqui, quàm amicitias necesse est: nec implacabiles durant* (2). On a vu un naturel qui, après la mort de sa femme,

(1) *Voyez* plus haut, pag. 478 et 479.

(2) C'est une obligation d'épouser les haines ainsi que les affections, soit d'un père, soit d'un parent; mais les haines ne sont point implacables. (TACITE, *de moribus Germanorum.*)

Digitized by Google

vouloit attaquer un karrahdi qui, selon lui, n'en avoit pas convenablement pris soin.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Tribunaux. — Les membres de la tribu ou de la famille, réunis en assemblée (1), jugent la gravité des délits qui intéressent la société, et infligent les punitions que le coupable mérite. Il est fâcheux que de plus grands détails n'aient pu encore être réunis sur cet important sujet.

Propriétés territoriales et héréditaires. — Le bagage très-léger que les naturels peuvent au besoin traîner partout avec eux forme l'ensemble de leurs propriétés mobilières. Nous avons parlé du territoire qui appartient à chaque tribu. Dans les cas de grande épidémie on a vu plusieurs peuplades voisines et amies se fondre en une seule, et réunir aussi les terrains qui leur appartenoient. Mais ce qui paroîtra singulier, c'est que quelques individus possèdent des propriétés immobilières, qu'ils peuvent transmettre par succession; Bénelong, cité par Collins, étoit dans ce cas. Une des îles de la rade de Sydney lui appartenoit en propre, et lui avoit été léguée par son père; son projet étoit de la laisser en héritage à l'un de ses compagnons, qui étoit son ami particulier.

Force armée; guerres et combats.

Il n'existe chez les Nouveaux-Hollandais aucune espèce de corps militaire permanent; aussi est-ce la peuplade ou la tribu tout entière qui prend les armes aussitôt que l'intérêt général l'exige. Lorsqu'une armée se met en mouvement, tout marche avec elle, hommes, femmes et enfans, et l'on conçoit qu'il doit en être ainsi, car pourroit-on abandonner sans défense ceux qui par leur âge, leur sexe ou leur foiblesse, seroient hors d'état de se défendre?

Les contestations de tribu à tribu ne sont pas rares, et finissent ordinairement d'une manière tragique. En pareil cas les populations amies se confédèrent presque toujours entre elles; et chacun cherche, en s'étayant de ses amis, à s'assurer une victoire plus facile et plus certaine. Mais avant d'entrer dans quelques détails sur les divers combats et sur les guerres que les naturels se font entre eux, disons un mot des armes qu'ils emploient.

Armes. — Les sagaies sont les principales, et se composent en général de deux tiges ou styles de xanthorrhéa, réunis ensemble à la manière

(1) Dawson, *op. cit.*

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

des pièces d'une flûte, et consolidés par une rousture que recouvre une couche de résine; le tout a ordinairement de sept à huit pieds de longueur, sur environ cinq lignes de diamètre; mais les dimensions varient selon les peuplades: au Sud de Botany-Bay, on en a vu d'au moins dix pieds de longueur, et au Port-Jackson même il y en a de plusieurs sortes, à chacune desquelles est affecté un nom différent. Les unes sont simplement affûtées en pointe; d'autres ont une ou plusieurs barbelures, tantôt taillées dans le bois, tantôt composées de fragmens de coquilles ou d'éclats de pierres dures, soudés avec de la résine, sur une longueur de cinq à six pouces, à partir de l'extrémité aiguë. Ces armes barbelées font des blessures d'autant plus dangereuses qu'il est ensuite fort difficile d'en extraire de la plaie les parcelles.

Toutes ces sagaies se lancent à l'aide d'un levier de trois pieds, connu sous le nom de *woméra,* dont il y a deux variétés : l'un est garni de la valve d'un coquillage à la poignée (1); l'autre n'a point cette coquille, mais seulement une sorte de bourrelet formé de filamens d'écorce, revêtus de résine. Chacun de ces instrumens porte un crochet au petit bout, destiné à être placé dans un trou pratiqué à l'extrémité de la sagaie, lorsqu'on veut la lancer. Plusieurs figures de nos planches 102, 103 et 104 montrent de quelle façon le woméra s'ajuste sur la sagaie, et sa position dans la main de celui qui veut s'en servir. Après avoir visé au but, le guerrier abandonne des doigts la sagaie, et ne la manœuvre plus qu'avec son levier, qu'il pousse avec une extrême vigueur, et de manière à atteindre souvent à plus de 200 pieds de distance. On voit encore une sagaie courte qui ne se lance pas, mais dont on se sert sans qu'elle quitte la main.

Après les sagaies viennent les casse-têtes, dont les formes et les noms sont divers; les uns ressemblent à des champignons à grosse tête, d'autres sont allongés et d'un dessin plus uni. Le quatrième sauvage à gauche, sur notre planche 104, tient à la main l'espèce de casse-tête appelé *waddy;* on pourra voir le dessin de quelques autres de ces armes dans l'atlas du Voyage aux Terres australes (2e édition). Celle désignée sous le nom de *bomerang* a la forme d'un arc de cercle, ou d'une lame de sabre

(1) C'est ce coquillage, avons-nous dit plus haut, qui fait parfois aussi l'office de couteau. (*Voyez* pag. 781.)

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

fortement courbée; on la rend grossièrement tranchante des deux côtés, et pointue à chaque bout. Après lui avoir imprimé un mouvement de rotation analogue à celui de notre toupie, on la jette soit en l'air, soit contre terre, avec une telle roideur, que rarement celui vers lequel on la dirige la voit venir à lui, quoique le sifflement s'en fasse entendre. « Lancée » à terre, dit M. Barrailler, dont nous tirons ces détails (1), elle se relève » et ondule sur la surface du sol, à la manière des boulets, circonstance » qui lui a fait donner le nom de *sabre-à-ricochet,* sous lequel on la désigne » quelquefois. » Le même auteur parle de certains montagnards, voisins de la rivière Wolondilly, qui ne connoissent point le woméra, et dont les sagaies sont aussi beaucoup plus grosses que celles des habitans de Sydney; ce sont de simples branches d'arbre dressées et durcies au feu, qui peuvent être jetées à une assez grande distance, mais avec la main seulement, le levier employé ailleurs pour cet objet étant ici tout à fait inconnu.

La hache de pierre, déjà citée, sert, dans quelques cas, pour l'attaque; et nous verrons bientôt que les femmes, lorsqu'elles se battent entre elles, font usage d'un bâton court, aiguisé à chaque bout, qu'elles tiennent par le milieu et de la main droite : c'est probablement celui qui leur sert aussi dans les champs à arracher leurs racines de fougère.

Comme arme défensive, on remarque le bouclier d'écorce d'eucalyptus ou de xanthorrhéa durcie au feu, et celui en bois, qui est beaucoup plus solide et plus résistant. Les dimensions qu'on donne à Port-Jackson à cette arme défensive sont d'environ trois pieds de long sur un pied de large, avec une forme ovaloïde; il est garni en dedans d'une anse qui sert à le tenir, et sa surface est légèrement bombée (pl. 104). Une tribu voisine du port Stephens fait usage d'un grand bouclier d'écorce d'eucalyptus de forme presque circulaire, sur chacune des faces duquel sont peintes quelques lignes rouges placées en croix sur un fond blanc.

Exercices militaires. — Avant de manier la sagaie à la guerre, les jeunes gens et même les enfans s'exercent à cette gymnastique en lançant des roseaux ou de petites pièces d'écorce; ils s'habituent aussi à combattre avec le bomerang, dont la manœuvre est assez difficile. Quant aux autres casse-têtes, il ne faut pour ainsi dire que de la force pour s'en servir

(1) *Voyage aux Montagnes-Bleues*, manusc.

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

utilement. La flexibilité extraordinaire du corps, la vue perçante des aborigènes, leur permettent d'éviter avec une merveilleuse adresse les sagaies qui leur sont jetées, lors même qu'ils ne se servent pas de l'intermédiaire du bouclier. Ces derniers instrumens sont loin d'ailleurs de pouvoir couvrir la totalité du corps; toutefois entre des mains agiles ils présentent encore un moyen suffisant de défense.

Craintes puériles et courage. — Un contraste bien extraordinaire, c'est celui qui résulte de la pusillanimité des naturels avant la rencontre de leurs ennemis, et du courage vraiment héroïque qu'ils déploient aussitôt que le combat est engagé. Sont-ils blessés, ils ne veulent point paroître souffrir des plaies mêmes les plus graves, et jamais en pareil cas on ne les voit pousser un seul gémissement.

Mais la simple apparition d'un fusil suffit pour mettre en fuite et dissiper en un clin d'œil une tribu entière, pourvu toutefois que l'effet produit par ces sortes d'armes leur soit connu.

Embuscades. — Leur tactique pour attaquer les Européens ne consiste pas à fondre sur eux à force ouverte, mais à se glisser derrière des arbres ou des broussailles, et à attendre un instant favorable afin de lancer plus sûrement leurs sagaies. Pour être certains de ne pas manquer leur coup, plusieurs d'entre eux, au nombre de trois, cinq ou davantage, s'embusquent sur une même ligne, et le long d'un chemin, à quelque distance les uns des autres. L'homme placé au milieu commence l'attaque; si l'Européen qui en est l'objet n'est pas touché, il ne sauroit échapper aux autres traits qui l'attendent, soit qu'il revienne sur ses pas, soit qu'il se décide à poursuivre sa route. Le vieux Karadra (pl. 101, fig. 2) est un de ceux qui, par cette méthode, ont fait le plus de mal aux colons anglais. Un traité conclu avec lui l'a enfin décidé à renoncer à ses entreprises hostiles.

Veulent-ils attaquer une bergerie anglaise, ils s'y préparent avec non moins de ruse que de finesse. Et d'abord, pour reconnoître les lieux, ils emploient toutes les apparences d'une amitié bienveillante; s'ils remarquent que les gardiens sont désarmés, ils leur adressent des demandes indiscrètes, suivies bientôt de tous les symptômes d'une hostilité active. Ils tâchent en général de surprendre leurs ennemis, et déploient, pour y parvenir, autant de patience et d'adresse que le chat qui guette une

Digitized by Google

souris. Dans certains cas on a vu des femmes faire des agaceries amoureuses aux étrangers qu'elles vouloient attirer dans les bois, où les attendoit une embuscade meurtrière.

Port-Jackson. De l'homme en société.

Un naturel qui, pris au dépourvu, cherche à se soustraire aux sagaies qui le menacent, a soin en fuyant de laisser constamment entre lui et son ennemi les arbres qu'il rencontre. Par ce moyen il disparoît comme par enchantement aux regards étonnés de ceux qui le poursuivent, et l'illusion est telle qu'on seroit d'abord tenté de croire qu'il s'est englouti dans le sein de la terre.

Ordre de marche d'une armée. — Lorsqu'une peuplade se met en marche pour aller attaquer un ennemi éloigné, les hommes, réunis en un groupe, tiennent tous leurs sagaies verticalement et alignées le long du corps, ainsi que nous le faisions jadis de nos hallebardes : quelques-uns portent en outre des faisceaux de sagaies, et chacun a son waddy et son woméra passés dans le ceinturon en poil d'opossum qui lui entoure les reins. Les femmes suivent chargées de vivres : *Cibosque et hortamina pugnantibus gestant* (1). Si la marche doit se prolonger pendant plusieurs jours, les instrumens de pêche, chez les tribus maritimes et riveraines, font encore partie du bagage. Les enfans viennent ensuite.

Lorsqu'il arrive que les chaleurs de l'été ne permettent pas de faire route pendant le jour, ou bien que les mouvemens de l'armée doivent être rapides, on s'éclaire la nuit de la lumière des torches. Mais cette circonstance marquant toujours une sorte de prépondérance de la part de la tribu qui est en marche, c'est aussi dans ce cas-là seulement que les sauvages font entendre des cris de guerre, dont le but est d'exciter leur ardeur belliqueuse.

Danses, peintures et paroles outrageantes avant le combat. — Presque toujours des danses guerrières ont lieu pendant la première moitié de la nuit qui précède un combat ; les figurans ne manquent pas de se barbouiller la figure et le corps avec du blanc et du rouge, de la façon que nous avons déjà dite, et d'orner leurs cheveux avec des plumes colorées de perroquets et de kakatoès. Avant d'en venir aux mains les hommes se menacent les

(1) De leur côté elles portent aux combattans de la nourriture et des encouragemens. (TACITE, *de mor. Germ.*)

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

uns les autres avec leurs armes, frappent la terre du pied, et débitent, d'un air de mépris, des paroles outrageantes contre leurs adversaires, pour s'exaspérer mutuellement.

Guerre de tribu à tribu. — Quand une tribu ou portion de tribu a reçu quelque injure grave de gens appartenant à une autre peuplade, elle lui envoie un défi; on n'a pu connoître jusqu'ici ni l'autorité qui l'envoie, ni la forme qu'on lui donne. La rencontre a exactement lieu au jour désigné; les troupes ennemies campent en présence, et s'il se trouve dans l'une et dans l'autre armée des personnes qui soient liées d'amitié, elles se visitent alors et, en se voyant, se mettent à pleurer d'une manière piteuse. Les cabanes destinées à passer la nuit sont construites à part pour chaque parti. Avant que le combat commence les femmes et les enfans se rangent sur les derrières de l'armée, comme pour être spectateurs du combat et encourager les guerriers : *Et in proximo pignora, undè feminarum ululatus auditi, undè vagitus infantium* (1). Quelquefois l'engagement a lieu dans une arène circulaire, d'environ quarante pieds de diamètre, sur trois pieds de profondeur. Voici les détails d'une bataille de ce genre, dont un Anglais naufragé à la baie Moreton a été le témoin; ils sont rapportés par M. Field (*op. cit.*).

« Un nombre considérable d'étrangers des tribus voisines étant accourus pour assister comme curieux à ce combat, les armées ennemies se rangèrent bientôt parallèlement, à droite et à gauche de l'enceinte creusée à l'avance. Deux femmes sautèrent alors dans le cirque et commencèrent le combat en se frappant à outrance avec des bâtons pointus. Mais en peu de minutes, leur tête, leurs bras, et les autres parties de leur corps se trouvèrent tellement couvertes d'horribles contusions, que ces malheureuses furent obligées de se retirer. L'une d'elles cependant fut déclarée victorieuse, et son succès proclamé par tous ceux de sa nation avec d'éclatans cris de joie.

» Les hommes parurent à leur tour dans l'arène; deux d'entre eux, après s'être défiés mutuellement de la voix et du geste, se lancèrent leurs sagaies, dont l'un d'eux fut blessé; ses amis l'enlevèrent àl'instant, le pla-

(1) Ils ont près d'eux les gages de leur amour; ils entendent les hurlemens de leurs femmes, les cris de leurs enfans : ce sont pour eux les témoins les plus redoutables, les panégyristes les plus flatteurs. (TACITE, *de mor. Germ.*)

Digitized by Google

Port-Jackson
De l'homme en société.

cèrent sur leurs genoux, le couvrirent de peaux de kanguroos, tandis que les gens de son parti, de tout âge et de tout sexe, se mirent à hurler et à faire de tristes lamentations. La blessure étant mortelle, en moins d'une heure ce malheureux expira. On l'emporta aussitôt sur les derrières de l'armée, où l'on se mit en devoir de l'écorcher.

» Cependant de nouveaux champions qui étoient entrés en lice continuoient le combat, quand tout-à-coup un cri général et effroyable se fit entendre, excité par un acte de déloyauté dont l'un des assaillans venoit de se rendre coupable. Aussitôt la foule des étrangers s'éloigne; les armées se forment en ligne et se choquent. De nombreux guerriers s'avancent, jettent leurs sagaies, se retirent ensuite dans leur ligne, à la manière de notre infanterie légère, tandis que d'autres, qui se sont embusqués derrière des arbres, guettent avec plus d'avantage l'occasion de frapper leurs ennemis.

» La mêlée continua ainsi pendant près de deux heures, durant lesquelles plusieurs hommes furent blessés, et d'autres tués. Celui des partis qui étoit le moins nombreux commença enfin à plier; les femmes, les enfans prirent la fuite et furent suivis par tous les hommes, à l'exception toutefois de ceux qui écorchoient le mort. La nuit n'étoit pas encore close lorsqu'une troupe de vaincus revint sur le champ de bataille, portant avec eux les corps de ceux de leurs compagnons qui avoient été tués; dès qu'on les eut déposés à quelque distance du camp, une lamentation générale se fit entendre; après quoi, eut lieu une certaine cérémonie mystérieuse que les Européens ne purent voir; probablement elle avoit pour objet l'écorchement des cadavres et le brûlement des corps. Ces tristes opérations étant accomplies, la troupe se mit en marche pour revenir à la baie Moreton. Dès qu'ils eurent mis le pied sur les terres qui appartenoient à leur tribu, les gens qui portoient avec grand soin, et hors de tous regards profanes, les peaux des guerriers écorchés, mirent ces peaux à sécher devant un grand feu; après quoi il y eut encore certaines cérémonies, à la suite desquelles un conseil général fut tenu. On prit enfin ces peaux et on les porta au milieu de la forêt voisine en faisant des cris épouvantables. Mais l'auteur de la relation ne put jamais obtenir la permission de voir ces dernières scènes funèbres. »

Digitized by Google

Port-Jackson.
De l'homme en société.

Tel est le récit du seul engagement général dont l'histoire nous ait conservé les détails. Dans une autre circonstance, que relate Dawson, les armées ennemies arrivèrent en présence, mais cette fois tout se passa en propos et en menaces réciproques, sans que l'armée assaillante osât en venir à des voies de fait. La présence, dans l'armée opposée, de plusieurs Anglais armés de fusils, explique suffisamment cette hésitation, et le motif de la retraite qui ne tarda pas à s'effectuer.

Combats de punition. — Les combats de punition ont lieu plus fréquemment. L'un d'eux se livra au port Stephens. Une vieille femme, armée d'un bâton pointu, s'étant avancée dans l'arène, une autre femme âgée aussi, et du parti contraire, y descendit également; l'une et l'autre commencèrent par faire un échange réciproque d'injures et de menaces, à la suite desquelles l'homme coupable s'avança lui-même armé de son bouclier et de sa sagaie. Ayant défié tous ceux qui avoient le droit de le combattre, il frappa fortement son bouclier avec un woméra, par manière de défi, et piétina en même temps la terre avec violence. Plusieurs sagaies lui furent successivement lancées; il les para toutes avec autant d'adresse que de bonheur, sans discontinuer de défier et de braver ses antagonistes. L'un de ceux-ci, qui paroissoit le plus violemment courroucé, alla à sa rencontre, et, lui présentant la tête, en reçut un vigoureux coup de waddy, d'où résulta une cruelle blessure; mais, sans paroître aucunement en souffrir, il se mit à danser aussitôt devant son adversaire à la manière des pantins; puis, brandissant à son tour son waddy, il en asséna sur la tête de son antagoniste un coup capable d'assommer un bœuf. Celui-ci, non moins stoïque, n'eut pour ainsi dire pas l'air de s'en apercevoir, et, malgré les flots de sang qui couloient de sa plaie, il se mit à danser comme l'avoit fait son compagnon. Dawson, qui étoit présent, se trouvant ému d'un si affreux spectacle, employa toute son influence pour le faire cesser; les champions s'arrêtèrent en effet; mais, après un moment de réflexion, ils lui demandèrent la permission de se donner encore chacun un petit coup de waddy, sans se mettre, disoient-ils, en colère, alléguant que, selon leurs usages, il falloit que la chose se terminât ainsi.

Il y a des combats de punition qui n'ont lieu qu'à la sagaie, et ceux-ci se terminent souvent sans qu'il y ait de sang répandu, circonstance qui

Digitized by Google

Port-Jackson. De l'homme en société.

tient principalement à l'adresse avec laquelle les naturels savent parer, avec leurs boucliers, les traits qui leur sont lancés. On a vu dans quelques occasions, et lorsque le coupable avoit satisfait à tout ce que l'usage exigeoit de lui, le combat devenir général, et les hommes, les femmes et les enfans, réunis dans une affreuse mêlée, donner et recevoir de dangereuses blessures.

Il y a encore quelques autres différences dans la manière d'attaquer et de se défendre; mais comme elles dépendent sans doute de la nature de l'agression, il ne nous a pas été possible d'en éclaircir la cause. Certains combats n'ont lieu qu'entre deux individus, et en présence d'un ou de plusieurs témoins, lesquels arrivent toujours armés sur le terrain. En cas de félonie, les témoins sont obligés de soutenir ceux qu'ils accompagnent, et de combattre, s'il le faut, selon certaines règles. Ces engagemens partiels ne troublent point, au reste, l'harmonie qui existe dans les familles; ce sont des formalités nécessaires qu'il faut remplir.

Dans les combats avec le waddy, c'est toujours sur la tête et non ailleurs que les coups sont portés; mais quand les femmes se battent avec leurs bâtons pointus, elles n'épargnent aucune partie de leur corps. Dans l'un comme dans l'autre cas on ne s'attache jamais à parer les coups; il n'en est pas ainsi quand on se sert de la sagaie, dont il est permis de chercher à se garantir avec le bouclier. Lors d'un combat de punition qui fut livré à Sydney, on lança à l'auteur du délit soixante-quatre sagaies, dont dix-sept traversèrent son bouclier, et une seule l'atteignit au gras de la jambe. Il seroit contraire au droit des gens que deux sagaies fussent lancées en même temps contre un individu : cette coutume est observée avec une attention scrupuleuse.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

Esquisse historique des colonies anglaises aux Terres australes.

Tracer l'histoire des colonies anglaises aux Terres australes, c'est parler du système de colonisation établi sur ces bords par celle des nations européennes qui a le mieux connu les moyens d'étendre au loin son empire, et de faire tourner ses acquisitions nouvelles au profit de la mère-patrie. Nous nous proposons de présenter ici l'ensemble de cette gigantesque entreprise, dont nous montrerons successivement la naissance et les progrès. Puisse ce tableau succinct inspirer en France le désir louable de créer, comme nos rivaux, des relations commerciales et politiques dans des contrées dont les productions et les besoins soient propres à augmenter chez nous la richesse et le bien-être!

Sans doute il seroit difficile de concevoir une colonie composée d'élémens plus corrompus que celle de Port-Jackson, et qui ait eu à lutter, dès sa naissance, contre un plus grand nombre d'obstacles; mais il étoit réservé au génie britannique de les vaincre tous, et de métamorphoser une population vicieuse en colons industrieux, destinés à changer un jour la face de ces régions.

Depuis 1718 les Anglais, qui avoient adopté la déportation comme moyen d'atténuer une législation sévère, choisirent d'abord l'Amérique anglaise pour être le réceptacle de leurs criminels; ce système prévalut jusqu'en 1775, époque de la mémorable guerre de l'indépendance anglo-américaine, qui força de revenir aux maisons de correction. Mais ce moyen étant bientôt devenu insuffisant, on se vit obligé de chercher à la fois au loin un lieu propre à recevoir le rebut de la population, et capable d'offrir des avantages commerciaux à la métropole. Les rivages de l'Afrique furent examinés sous ce double rapport; mais aucun lieu ne s'étant montré convenable, les regards se portèrent enfin sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, récemment explorée par le capitaine Cook.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson.

Botany-Bay, dont les brillantes descriptions étoient alors dans tous les esprits, fut désignée pour être le dépôt des criminels dont la sentence de mort avoit été commuée, ainsi que celui des coupables directement condamnés à la déportation.

1788.

Une expédition partit en conséquence d'Angleterre et arriva à Botany-Bay le 20 janvier 1788, c'est-à-dire huit jours avant que l'infortuné La Pérouse vînt y relâcher lui-même. Un convoi de plusieurs vaisseaux, portant chacun un certain nombre de condamnés ou *convicts*, ainsi que nous les nommerons désormais, y mouilla aussi. La petite colonie, placée sous les ordres du capitaine de vaisseau Arthur Phillip, se composoit de 1108 personnes, les soldats compris, et, sur ce nombre total, 258 seulement se trouvoient libres. L'acte de prise de possession fixoit officiellement les limites du territoire qu'on alloit occuper, en latitude, depuis le cap York, à l'extrémité Nord du continent austral, jusqu'au cap Sud de l'île Van-Diemen, c'est-à-dire depuis 10° 37′, jusqu'à 43° 39′ de latitude méridionale; sa longitude, du côté de l'Ouest, étoit le 135ᵉ méridien à l'Est de Greenwich [132° 40′ E. P.], et du côté opposé, les îles du grand Océan, qui, entre les parallèles désignés, sont à l'orient de la Nouvelle-Hollande; délimitation qui, dans ce sens du moins, est, comme on peut le voir, extrêmement vague, mais certainement d'une immense étendue (1).

On ne tarda pas à s'apercevoir que Botany-Bay, remplie de hauts-fonds et entourée de marécages, étoit loin d'offrir tous les avantages dont on s'étoit flatté : aussi le chef de l'entreprise se hâta-t-il de rechercher si les havres voisins de Port-Jackson et de Broken-Bay ne pourroient pas offrir plus de ressources et de convenances. Cook n'avoit parlé du premier de ces enfoncemens que comme d'un refuge pour des embarcations légères; quels ne durent donc pas être la joie et l'étonnement du

(1) Voyez l'Enquête sur la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, publiée par ordre de la chambre des communes, en 1812. C'est faute de documents suffisamment précis qu'un auteur aussi savant que respectable, feu Péron, a cru que la prise de possession de l'Angleterre en cette circonstance s'étendoit à la Nouvelle-Hollande tout entière. J'ai longtemps moi-même partagé cette opinion, et par la même cause. (Voyez le Voyage aux Terres australes, partie historique.)

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1788.

gouverneur, lorsque, après avoir franchi une entrée étroite et sinueuse, il vit se développer devant lui une enceinte vaste et magnifique, découpée en une multitude d'anses et de baies secondaires, où tous les navires réunis de l'Europe eussent pu mouiller en parfaite sécurité! L'expédition ne tarda pas à s'y rendre, et, le 26 du même mois, les vaisseaux se trouvant mouillés devant l'anse de Sydney, les premiers colons y mirent pied à terre.

Cependant les aborigènes, ne voyant dans les Anglais que des envahisseurs ennemis, ne cessoient de s'écrier de toutes parts : *Warra, warra,* allez-vous-en, allez-vous-en. On s'inquiéta peu de ces clameurs, et dans le fait les menaces de ces pauvres gens n'étoient nullement redoutables. Les troupes britanniques furent donc débarquées, et l'on déposa aussi sur le rivage tous les objets de campement et d'approvisionnement qu'on avoit jugé devoir être utiles ; des reconnoissances furent poussées dans les pays d'alentour, et bientôt tout présenta l'apparence de la vie et de la régularité.

Mais des calamités nombreuses ne tardèrent pas à fondre sur cette colonie naissante. Les malades se multiplièrent, et il fallut se hâter d'élever un hôpital pour les recevoir ; la dysenterie et le scorbut surtout firent de grands ravages. Plusieurs convicts, chargés de défricher le sol, s'enfuirent dans les bois ; d'autres y cachèrent leurs outils pour ne rien faire ; et les marins ayant descendu des liqueurs fortes on ne tarda pas à voir se développer à terre des scènes révoltantes de débauche et d'ivrognerie; plusieurs vols de divers genres furent journellement commis, et, quoiqu'on eût donné à chaque homme une ration suffisante à ses besoins, des provisions cependant furent soustraites frauduleusement du magasin des vivres.

Il falloit aviser, sans perte de temps, aux moyens de réprimer tant de licence. Le gouverneur s'empressa donc de faire lire les lettres-patentes du roi, qui l'investissoient du droit d'établir des cours de justice civile et criminelle. Plusieurs coupables furent traduits devant les tribunaux, et quelques-uns condamnés à des peines graves.

Ces premières dispositions terminées, on accéléra la construction de ceux des édifices dont la nécessité se faisoit le plus vivement sentir ; ce furent, indépendamment de l'hôpital général, une prison pour les militaires, une

Digitized by Google

autre pour les convicts, une caserne, un hôtel pour le gouverneur, des magasins et un observatoire, dans lequel le lieutenant Dawes devoit placer quelques instrumens d'astronomie, destinés à observer, en 1789, la réapparition de la comète de 1661 ; mais ce fut en vain qu'on en attendit le retour. On s'occupa aussi à tracer le plan d'une ville régulière que l'on nomma *Sydney*, tandis que les forêts abattues à l'intérieur étendoient les limites du sol où les nouveaux arrivans établissoient chaque jour leurs demeures champêtres.

Histoire de Port-Jackson. 1788.

C'est dans le second mois qui suivit le débarquement des Anglais, qu'on alla sur l'île Norfolk (pl. 91) fonder, sous les ordres du lieutenant Phillip Gidley King, une sorte de succursale de la colonie principale, dont on espéroit retirer de grands avantages, sous le rapport de la culture du *phormium tenax*. Un vaisseau mit en mer en conséquence et emmena la petite colonie composée de vingt-sept personnes seulement, parmi lesquelles étoient six femmes.

Dans les premiers temps de son existence, l'établissement de Port-Jackson fut peu florissant, et chaque jour vint aggraver sa situation précaire. Le grand nombre des malades nuisit aux travaux de défrichement (1); les provisions se consommèrent avant qu'on pût les remplacer par les récoltes, et ce fut longtemps en vain qu'on en attendit d'Europe : afin d'éloigner l'invasion de la famine dont on étoit menacé il fallut diminuer les rations. Cependant toutes ces contrariétés furent supportées avec patience parce qu'on avoit l'espoir de l'arrivée de prochains secours ; mais, au lieu de provisions, le premier vaisseau qui parut apporta 222 femmes convictes, la plupart vieilles et infirmes ; et ce navire fut bientôt suivi d'un second, chargé de 218 prisonniers mâles, dont 200 étoient malades, puis de deux autres encore à peu près dans le même état, et d'un cinquième enfin, qui avoit perdu dans la traversée, par la fièvre des prisons, 95 convicts sur 300 ; en sorte que cette cruelle maladie vint ajouter ses terreurs au scorbut et à la dysenterie dont la colonie étoit déjà affligée. La misère étoit extrême, lorsqu'un événement malheureux mit le comble à la consternation générale : ce fut la perte sur

1789.

(1) Au mois de mars la petite-vérole, ou du moins une maladie qui lui ressembloit beaucoup, fit les plus grands ravages parmi les naturels.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson.

1790.

l'île Norfolk, de la corvette *le Sirius*, sur laquelle la colonie fondoit ses dernières espérances. Les rations déjà fort petites furent encore sensiblement diminuées et réduites : chaque personne adulte n'eut plus, par semaine, que 3 livres de farine, une livre de riz et 7 onces de porc, ou une livre $\frac{1}{2}$ de bœuf salé.

Le secours en vivres si impatiemment attendu n'arriva qu'au mois de juin 1790; avec lui revint la confiance, et l'on apprit qu'un premier vaisseau, parti d'Angleterre avec des provisions pour deux ans, des munitions, des vêtemens, des instrumens d'agriculture, un renfort de bétail et 150 arbres fruitiers, s'étoit perdu sur une île de glace flottante.

1791.

1792.

Sorti de ces difficultés, le gouverneur s'occupa des moyens de mettre pour l'avenir la colonie qu'il administroit à l'abri d'une semblable détresse, et le développement de l'agriculture lui parut devoir être l'auxiliaire le plus puissant. Rose-Hill, nommée plus tard *Parramatta*, seconde ville de la colonie, venoit d'être fondée; Sydney s'étendoit aussi par degrés, et divers établissemens agricoles se développoient dans les environs. Le produit des récoltes étoit entièrement réservé pour les nouvelles semences, et déjà en 1792, parmi les 5 174 $\frac{1}{2}$ acres de terrain concédés aux colons, 5 012 se trouvoient défrichés, et plus de 1500 en culture.

Tels furent les premiers pas de la colonie. Considérons-la un instant dans ses rapports avec les indigènes. On ne savoit encore rien de leurs mœurs ni de leurs usages; mais peu à peu les Anglais eurent occasion de les étudier; cependant des observations nécessairement incomplètes donnèrent lieu à bien des méprises. On venoit d'envahir le pays de ces malheureuses gens, on diminuoit leurs moyens de subsistance, et l'on ignoroit encore que ces deux griefs étoient, à leurs yeux, le plus grand des délits. Les nouveaux colons crurent les dédommager suffisamment en leur faisant de petits présens, tels qu'une portion, par exemple, du poisson qu'ils pêchoient avec un succès prodigieux, et par des moyens inconnus à ces aborigènes. Le gouverneur défendit sévèrement, il est vrai, de priver les naturels de leurs sagaies, de leurs fiz-gigs, de leur résine; en un mot, de tous les objets que ces hommes sans défiance avoient l'habitude de laisser sur les rochers voisins de la mer, ou

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1792.

sur la grève; mais ces sages précautions ne purent prévaloir sur le naturel pervers des convicts, qui, voyant dans le trafic de ces armes avec les vaisseaux arrivés d'Europe une affaire de lucre pour eux, commirent, pour s'en procurer, des exactions fréquentes. Les sauvages usèrent de représailles, les Européens les maltraitèrent à leur tour; et de là provinrent des vengeances terribles qui amenèrent plus d'une fois le trouble et l'effroi dans la colonie. C'étoit en mettant le feu aux champs de blé et de maïs à l'instant voisin des récoltes, qu'ils portoient le désespoir dans le cœur des colons; il fallut faire avancer des troupes, et ainsi l'on vit s'allumer une guerre dont il étoit difficile de prévoir l'issue ni la durée.

Toutefois le gouverneur, conservant l'espoir de ramener les naturels à des sentimens plus pacifiques, s'efforçoit, dans toutes les rencontres, de se les attacher par des présens. Il crut que si l'on parvenoit à bien connoître leur langage, on pourroit mieux leur faire comprendre le désir qu'avoient les Anglais de vivre avec eux en bonne amitié. Plein de cette pensée, il fit capturer deux jeunes indigènes, que l'on conduisit à Sydney; mais ils parvinrent à s'échapper et reparurent bientôt au milieu de leurs camarades, en sorte que le but fut manqué :

So watch'd occasion, broke their chain,
And sought their native wood again (1).
(GAY, Fables.)

Ayant appris qu'un nombre considérable de naturels s'étoient réunis autour d'une baleine qui venoit de s'échouer sur la côte, le gouverneur partit pour aller les trouver; laissant son escorte en arrière, il s'avança au milieu d'eux les mains remplies de présens; mais ces barbares, ayant pris les démonstrations d'amitié qui leur étoient faites pour une ruse, lui lancèrent des sagaies, dont une le blessa grièvement à l'épaule; heureusement le coup n'étoit pas mortel, et le capitaine Phillip put, au bout de quelques jours, reprendre ses démarches conciliatrices. Plusieurs des naturels vinrent le voir à Sydney; le bon accueil qu'ils en reçurent leur inspira assez de confiance pour les engager à multiplier leurs visites; Bénelong, l'un deux, demanda même qu'on lui fît une maison à l'extrémité orientale de l'anse

(1) Ils épièrent si bien l'occasion, qu'ils rompirent leurs chaînes, et retournèrent aussitôt dans les bois qui les avoient vus naître.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1792.

de Sydney, ce qu'on lui accorda. On construisit une cabane de douze pieds carrés, recouverte en tuiles, qui lui fut donnée, et dont il prit possession. Dès cet instant les relations des Anglais avec les naturels des environs devinrent plus suivies, mais on ne fut pas en meilleure intelligence avec les sauvages de l'intérieur du pays qui restoient dans leurs forêts.

Tel étoit l'état des choses lorsque, le 11 décembre 1792, le gouverneur Phillip, ayant résigné le commandement de la colonie entre les mains de son premier officier, le capitaine Francis Grose, retourna en Angleterre.

1793.

L'administration de ce dernier fut signalée par de fréquentes distributions de terre. Un certain nombre de colons libres, étant arrivés dans le pays, s'établirent sur un point peu éloigné de Sydney, ce qui fit donner à cette localité le nom de *Liberty-Plains*, en raison de ses premiers habitans. Successivement les défrichemens s'étendirent, les maisons se multiplièrent et l'on jeta les fondemens d'une église provisoire. Le 13 mars 1793, les deux corvettes espagnoles, *la Descubierta* et *l'Altrevida,* voyageant en découvertes, sous les ordres de don Alexandre de Malaspina, arrivèrent dans la colonie et y restèrent un mois. Cette même année, les colons vendirent, pour la première fois, au gouvernement la quantité de 1 200 boisseaux de blé. Cependant les sauvages continuoient d'inquiéter les colons, en sorte qu'il fallut en venir contre eux à des voies de fait, qui prirent plus tard un tel caractère d'hostilité, qu'on se vit encore obligé de mettre en mouvement les forces de la garnison.

1795.

Ces événemens nous conduisent jusqu'au 7 août 1795, époque de l'arrivée de John Hunter, nouveau gouverneur de la colonie. Bénelong, qui étoit allé en Angleterre avec le capitaine Phillip, revint alors à Port-Jackson, sans que le séjour qu'il avoit fait dans un pays civilisé eût pu changer ses habitudes sauvages. C'est à cette époque aussi que des colons, étant à la chasse, s'aperçurent que les six têtes de bétail que nous avons dit s'être échappées dès les premiers mois de l'établissement de la colonie, avoient singulièrement multiplié, dans un district éloigné, qu'on appela depuis, par cette raison, *Cow-Pasture.*

Une presse introduite à Sydney permit au gouverneur Hunter de faire imprimer ses ordres, et d'en rendre ainsi la connoissance plus générale.

Digitized by Google

On s'occupa du dénombrement des maisons de Sydney et de Parramatta, ainsi que de la division de ces villes par quartiers. Diverses constructions utiles furent faites, et des voyages d'exploration entrepris dans l'intérieur du pays et sur les côtes; d'où résultèrent d'importantes découvertes, et entre autres celle de plusieurs mines de charbon de terre aux environs de Liverpool, du port Hunter et du port Stephens (pl. 92). Histoire de Port-Jackson. 1795.

Quelques émigrans libres arrivent encore en 1796 dans la colonie; 1796. l'année suivante un navire colonial est enlevé par des convicts qui parviennent ainsi à s'échapper. 1797. Les sauvages commettent de nouvelles déprédations. Le docteur Bass, dans une simple chaloupe de baleinier, découvre entre la Nouvelle-Hollande et l'île Van-Diémen, le détroit auquel on a imposé son nom, et revient dans la colonie en février 1798. 1798. L'opinion singulière qu'on pouvoit en s'avançant dans les bois, et faisant route au Nord, arriver facilement en Chine, se répand parmi les convicts; plusieurs de ces malheureux et particulièrement des Irlandais, imbus de cette idée, se mettent en route pour exécuter ce voyage; mais la plupart périssent misérablement. Pour arrêter l'espèce de vertige qui déjà avoit été fatal à une cinquantaine d'individus, le gouverneur mit en œuvre tout ce que le raisonnement et l'autorité purent lui suggérer de plus efficace; il alla même jusqu'à proposer que quatre convicts, des plus forts et des plus robustes, fussent choisis par leurs camarades, et partissent munis de toutes les provisions qu'ils pourroient porter, pour s'assurer de l'impossibilité d'un tel trajet. Ils partirent en effet accompagnés de quatre soldats et de trois guides pris parmi les indigènes. On prévoit l'issue de cette expédition : les hommes qui la composoient revinrent accablés de fatigue, de souffrances et de faim; et toutefois le récit de leur malencontreux voyage ne put empêcher la désertion de continuer. MM. Bass et Flinders allèrent faire l'exploration du littoral de l'île Van-Diémen et revinrent au Port-Jackson dans les premiers jours de 1799. 1799.

Les inconvéniens que nous avons signalés furent autant d'obstacles aux progrès de l'établissement; et les prétentions absurdes de plusieurs déportés, qu'il fallut réprimer, firent naître quelques fermens de révolte. Si l'on joint à toutes ces circonstances les vicissitudes d'un climat encore mal connu, les chaleurs excessives qui parfois desséchoient les récoltes

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson.

1799. avant qu'elles eussent pu mûrir, les orages et les ravages fréquens qui résultoient de la chute d'une grêle énorme et prismatique; enfin les inondations désastreuses de l'Hawkesbury et de South-Creek, rivières situées dans les parties les plus fertiles du comté de Cumberland, on concevra qu'il étoit difficile à la colonie d'être dans un état fort prospère.

1800. Cependant des jours plus heureux succédèrent à ces momens de désastre, et, pour emprunter les paroles d'un des premiers historiens de la colonie, « les temps de famine, de fatigue et d'embarras firent place à des années » d'abondance, de repos et de plaisir.» Mais il étoit réservé à un nouveau gouverneur de voir se développer la colonie sous son heureuse influence. Le capitaine P. G. King, ancien et habile commandant de l'établissement de Norfolk, vint remplacer, en septembre 1800, le gouverneur Hunter, qui partit bientôt après pour l'Europe.

Deux circonstances intéressantes appellent notre attention à la fin de cette année; c'est la fondation à Sydney d'une institution pour les jeunes orphelines, et la mise en circulation d'un argent monnoyé; l'on s'occupa aussi de la formation d'une sorte de milice composée des habitans sur lesquels on pouvoit compter le plus, afin d'augmenter la sécurité de la colonie contre l'esprit entreprenant de quelques convicts.

1801. L'année suivante ne fut remarquable que par un tremblement de terre
1802. et une nouvelle inondation de l'Hawkesbury. En 1802 trois tentatives furent faites pour franchir les montagnes qui bornent du côté de l'Ouest, du Nord et du Sud, le comté de Cumberland; M. Barrailler fut du nombre des explorateurs, mais toutes ces expéditions n'aboutirent, ainsi que celles du même genre tentées précédemment, qu'à montrer les grandes difficultés de l'entreprise. Ce fut cette même année que l'expédition scientifique du capitaine Baudin vint relâcher dans la colonie; elle y séjourna six mois.

1803. Au commencement de 1803 parut le premier numéro de la Gazette de Sydney, journal dont nous ferons connoître ailleurs l'importance. Un vaisseau fut expédié, sous les ordres du capitaine John Bowen, pour fonder un établissement de déportation au canal de d'Entrecasteaux, sur l'île Van-Diémen (pl. 91 et 92); et quelques hommes furent envoyés aussi au port Phillip (pl. 91), dans le détroit de Bass. Cette station fut abandonnée

Digitized by Google

l'année suivante par suite d'inconvenance locale, et son personnel transporté à Hobart-Town, ville capitale de la nouvelle colonie de Van-Diémen.

Histoire de Port-Jackson.

1803.

1804.

Le 4 mars 1804 des convicts de Port-Jackson, la plupart Irlandais, se révoltèrent à Castle-Hill, aux cris de *la mort ou la liberté,* et marchèrent sur Parramatta. La nouvelle de cet événement répandit bientôt l'alarme à Sydney; les troupes et les habitans coururent aux armes, les marins des vaisseaux descendirent à terre; enfin le gouverneur fit toutes les dispositions nécessaires pour comprimer l'insurrection par la force; on publia la loi martiale, et plusieurs corps de troupes ayant à leur tête le major Johnstone marchèrent contre les insurgés, qui furent bientôt atteints : ils se défendirent avec courage; mais, les munitions leur ayant manqué, on se saisit des chefs, et tout ce qui ne fut pas tué ou fait prisonnier fut dispersé. Le but des séditieux étoit, dit-on, de se rendre maîtres de Parramatta et de Sydney, de s'embarquer ensuite et de quitter la colonie à bord des vaisseaux qui étoient dans le port. Dix des principaux insurgés, pris les armes à la main, furent jugés et punis de mort.

1806.

La tranquillité une fois rétablie, le gouverneur envoya le colonel Paterson prendre possession du port Dalrymple, sur la côte septentrionale de l'île Van-Diémen, et y fonder une petite ville qu'on nomma *York-Town.* Plus tard, sur la même île, furent encore bâties les villes de *Launceston, George-Town, Élisabeth-Town* et quelques villages. On jeta aussi sur le continent, à l'entrée du port Hunter, les fondemens de *King-Town,* ville dont le nom se trouva ensuite changé en celui de *Newcastle,* qu'elle conserve encore aujourd'hui; on travailla également à la construction du fort Phillip, établi sur une hauteur, dans la partie occidentale de Sydney.

Vers la fin de l'année suivante, deux débordemens successifs de South-Creek causèrent de nombreux désastres. On vit arriver à Sydney, à bord d'un navire anglais, plusieurs indigènes de la Nouvelle-Zélande, qui presque tous étoient des hommes de marque. La curiosité et le désir de s'instruire de la pratique de quelques arts européens étoient le motif de leur voyage.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1806.

En mars 1806 le pays eut encore à gémir d'une épouvantable inondation qu'il n'étoit dans la puissance des hommes ni de prévoir, ni d'empêcher : l'Hawkesbury se déborda et couvrit de plusieurs pieds d'eau tous les champs cultivés des environs. Les colons nous ont laissé les détails de ce déplorable fléau, qu'ils désignent sous le nom de *memorable flood;* les maisons furent emportées, les arbres déracinés, les hommes et les troupeaux noyés; enfin, les ravages furent si grands que le froment se vendit jusqu'à 80 schellings le boisseau [$275^f,12^c$ l'hectolitre], et le pain de 2 livres jusqu'à 5 schellings [$6^f,89^c$ le kilogramme]; encore avoit-on beaucoup de peine à s'en procurer : la colonie se vit par là presque réduite à la famine. Deux inondations successives de South-Creek, un tremblement de terre qui suivit, et un vaisseau colonial que les convicts enlevèrent (1), furent les faits désastreux qui vinrent terminer l'administration du capitaine King, d'ailleurs si remarquable par la fermeté de ce gouverneur, par ses vues philanthropiques et les nombreuses améliorations dont il a fait jouir la colonie. Son commandement fut résigné, le 13 août, entre les mains du nouveau titulaire, le capitaine William Bligh.

A ce nom de Bligh se rattachent, pour le Port-Jackson, des souvenirs en général fort amers. Presque tous les écrivains dépeignent cet officier comme un tyran cruel, d'une injustice intolérable; tandis que lui, au contraire, a cherché à établir, devant les tribunaux de la métropole, que toutes ses pensées, toutes les mesures qu'il avoit prises pendant son gouvernement, n'avoient eu pour objet que le bien-être de ses administrés. Mais il ne nous appartient pas de nous immiscer dans d'aussi importans débats. Contentons-nous donc de rapporter l'événement qui le déposséda violemment des hautes fonctions qu'il remplissoit et livra la direction de la colonie aux mains mêmes de celui qui osa le renverser. Peut-être est-il à propos de rappeler que ce même M. Bligh avoit déjà éprouvé en mer une catastrophe analogue, sur la corvette *la Bounty* qu'il commandoit. On sait, en effet, que l'équipage de ce navire, après s'être révolté et emparé du bâtiment, abandonna le capitaine Bligh à la discrétion des flots dans

(1) Le même événement se reproduisit encore en 1808, 1813, 1816, 1817 et 1823, soit à Sydney même, soit dans quelques-uns des ports voisins.

Digitized by Google

une frêle chaloupe, et qu'aidé d'un petit nombre de compagnons d'infortune il parvint à gagner l'île Timor, après avoir parcouru une route de plusieurs milliers de milles.

Histoire de Port-Jackson.

1808.

Un ancien officier du régiment de la Nouvelle-Galles, colon non moins recommandable par sa fortune que par son caractère, M. John Mac-Arthur, ayant été cité à comparoître, le 25 janvier 1808, devant une cour criminelle composée du juge-avocat et de six officiers, pour répondre de quelques légers délits politiques dont il étoit accusé, voulut récuser le juge-avocat, qui, lui étant contraire, ne pouvoit par cette raison être un juge impartial, et il fit à cet effet une protestation énergique; mais celui-ci l'ayant menacé de le faire emprisonner, les six officiers qui faisoient partie du tribunal prirent hautement le parti du plaignant, et refusèrent de prêter le serment requis, jusqu'à ce qu'on eût fait droit à la demande de leur ancien camarade; donnant à entendre à son antagoniste qu'en cas de refus il seroit lui-même envoyé en prison. Ce magistrat se retira à ces mots, déclarant aux officiers qu'en son absence ils ne constituoient plus une cour de justice, et se rendit chez le gouverneur pour lui communiquer l'incident. Les six officiers s'y transportèrent eux-mêmes pour demander la nomination d'un autre juge-avocat, mais ils ne purent l'obtenir. Après ce refus positif, le gouverneur convoqua les autorités judiciaires et militaires de la colonie pour le lendemain; quelques-unes se présentèrent, tandis que le plus grand nombre jugea à propos de s'abstenir.

Si l'on écoute M. George Johnstone, commandant de la force armée, et principal auteur ostensible du mouvement dont il nous reste à rendre compte, le gouverneur se seroit surtout rendu universellement odieux par son intervention constante dans l'action de la justice. Selon lui encore, l'affaire dans laquelle M. Mac-Arthur se trouvoit impliqué n'avoit fait que réveiller une indignation générale déjà portée à son comble; se trouvant alors à Sydney, avec les troupes qu'il commandoit, il n'avoit vu partout, chez les habitans comme parmi les soldats de la garnison, que terreur et consternation; une foule immense, en se précipitant au-devant de lui, l'avoit conjuré de mettre sur-le-champ le gouverneur aux arrêts; sans cette mesure une insurrection étoit imminente, et les violences les plus graves étoient à craindre; enfin, il resta convaincu qu'au-

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1808.

cun pouvoir, aucun effort, aucune proclamation n'auroient pu empêcher le massacre du gouverneur et de ses adhérens, et ces motifs l'avoient décidé à agir comme il l'avoit fait. Le gouverneur Bligh soutint à son tour que le complot tramé contre sa personne fut le fait de cinq ou six individus seulement, et que la colonie n'offroit pas, à cette époque, la moindre apparence d'insurrection.

Quoi qu'il en soit de ces allégations diverses, il est certain que le régiment de la Nouvelle-Galles du Sud, ayant le lieutenant-colonel Johnstone à sa tête, se transporta chez le gouverneur, tambour battant et enseignes déployées; que la demeure de M. Bligh fut cernée, et qu'il fut lui-même arrêté avec tous les magistrats rassemblés chez lui. La loi martiale fut proclamée, les papiers du gouvernement et le sceau de la colonie furent saisis. Dès ce moment la colonie fut administrée sans trouble par ce même Johnstone, auquel succédèrent ensuite, à l'instant de leur arrivée dans le pays, MM. J. Foveaux et W. Paterson, comme officiers les plus anciens en grade. Enfin parut le respectable Lachlan Macquarie, nouveau gouverneur titulaire, qui débarqua à Sydney, le 28 décembre 1809, un an et onze mois après la suspension de son prédécesseur. Ce dernier avoit quitté le Port-Jackson quelque temps auparavant; il se rendit d'abord à Van-Diémen et de là en Angleterre, où sa conduite et celle de ses accusateurs furent définitivement examinées et jugées. L'issue finale de toute cette affaire fut la destitution de M. le lieutenant-colonel Johnstone.

1809.

Durant cette dernière période un navire fut encore enlevé en 1808 par les convicts, et l'on éprouva de fortes inondations des rivières Hawkesbury (1) et George; l'eau de cette dernière s'éleva jusqu'à dix pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Quelques actes d'hostilité de la part des indigènes eurent également lieu.

L'administration du général Macquarie, qui a duré près de douze années, a été si paternelle et à la fois si ferme, si remplie de travaux importans et utiles, qu'elle sera toujours regardée comme une époque mémorable dans les annales de Port-Jackson.

(1) Il y eut encore une inondation de l'Hawkesbury trois ans après. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que les crues immodérées de cette rivière ont toujours eu lieu au mois de mars.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson.

Les circonstances délicates dans lesquelles il se trouva placé à son arrivée dans la colonie, exigeoient qu'il redonnât du nerf à l'autorité : il fut sévère et juste, et on l'aima. Par son premier acte il annula tout ce qui avoit été fait sans la participation du gouverneur Bligh, et rétablit les anciens fonctionnaires dans leurs emplois. Une seconde proclamation garantit les magistrats, officiers, &c., contre les poursuites qui eussent pu être exercées contre eux en raison de l'exercice de leurs fonctions. 1809.

Ses soins se portèrent ensuite vers l'administration intérieure ; et l'on vit successivement paroître plusieurs arrêtés ayant pour objet de diminuer le nombre des filles publiques, d'encourager les mariages, de prélever un droit de péage pour l'entretien des routes, et d'établir un fonds de police pour les embellissemens de Sydney. Les rues, encore assez irrégulières de cette ville, furent élargies jusqu'à cinquante pieds, et reçurent chacune un nom particulier. On entreprit aussi des ouvrages pour assurer en tout temps des eaux saines et suffisantes aux besoins des habitans. La colonie subsidiaire de l'île Norfolk, en raison des difficultés du débarquement, fut disloquée et son personnel transporté à Van-Diémen ; enfin des cimetières furent consacrés dans les villes de Liverpool, Windsor, Richemond, Pitt-Town, Castlereagh, et Wilberforce. Partout la police s'établit sur un pied respectable ; les dépenses et les recettes furent utilement combinées, de nombreuses constructions entreprises pour l'embellissement et la salubrité du pays, des piastres coloniales substituées au papier-monnoie, des grandes routes, des chemins secondaires construits, et des ponts jetés aux endroits où la nécessité s'en faisoit le plus sentir ; en un mot, tout ce qui constitue une administration sage, vigilante et éclairée se trouva mis en œuvre. 1810. 1811. 1813.

La sollicitude du gouverneur se porta également sur les sauvages ; il désiroit les arracher à leurs forêts et les faire participer aux bienfaits de la civilisation européenne ; déjà diverses tentatives avoient eu lieu pour établir des relations amicales avec ces peuples, mais elles n'avoient encore produit aucun grand résultat. Animé d'une douce philanthropie, il voulut créer une *Institution pour les enfans des aborigènes*, où la jeunesse des deux sexes pût puiser les germes d'une civilisation destinée à augmenter 1814.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1814.

son bien-être. En conséquence, les naturels furent invités à se réunir à Parramatta, le 28 décembre 1814, pour y prendre connoissance du plan d'après lequel devoit être fondée la nouvelle école. Dès qu'ils furent rassemblés, le gouverneur leur représenta combien il seroit avantageux pour eux de changer de manière de vivre, et de se livrer aux arts industriels de l'Europe. Cette conversation dura plus d'une heure; et les officiers anglais qui étoient présens parvinrent par leurs efforts à inspirer assez de confiance à ces indigènes pour les faire consentir à livrer trois de leurs enfans à l'institution naissante. Ce succès obtenu, on les fit tous asseoir en rond, et on leur distribua du *roast-beef* et de la bière. D'abord on n'avoit pu réunir ainsi qu'une soixantaine d'hommes, ceux des tribus éloignées ayant eu des craintes sur l'objet de la convocation, qu'ils ne regardoient que comme une ruse pour s'emparer de leurs enfans, de leurs femmes, et peut-être aussi de leurs personnes. L'après-midi, néanmoins, le nombre des convives, attirés à ce qu'il semble par l'odeur des mets, non moins que par la curiosité, augmenta; un nouvel enfant fut offert à l'institution, ce qui fit naître l'espoir de compléter bientôt le nombre de douze fixé par les règlemens.

M. Marsden, principal chapelain de la colonie, crut devoir établir, de son côté, une *Société pour la protection des insulaires du Grand-Océan;* mais cette société n'eut pas une longue durée, et il ne paroît même pas qu'elle ait rien produit de bien utile.

1815.

Ces premiers efforts du gouverneur furent suivis d'un nouvel acte de sa sollicitude pour les indigènes. Seize familles, prises parmi eux, eurent ordre de se fixer près de *George-Head* (1), dans un terrain favorable à la culture, et d'exploiter les petites fermes disposées d'avance pour les recevoir; on leur fournit des vêtemens, des instrumens aratoires, des semences, enfin tout ce qu'on jugea nécessaire à leurs besoins et capable de les encourager. Bongaree, nommé chef de cette petite colonie, reçut, en conséquence, du gouverneur, une plaque en cuivre sur laquelle étoient gravés les mots, *Chef de la tribu de Broken-Bay,* et qui fut suspendue à son cou. Malheureusement tant de soins et d'attentions

(1) Ce cap, avons-nous dit ailleurs, est situé dans le district de Hunter's Hill, à l'Ouest de la pointe Sud d'entrée du Port-Jackson. (*Voyez* pl. 93.)

Digitized by Google

généreuses restèrent stériles; les vieilles habitudes l'emportèrent, et l'on s'aperçut enfin que les nouveaux colons n'étoient exacts qu'à recevoir les rations en vivres qui leur étoient accordées.

Cependant on étoit loin de vivre en paix avec les tribus indigènes; le gouverneur fut même bientôt obligé de réprimer par des actes de vigueur et de sages dispositions, les hostilités qui se renouveloient à de trop fréquens intervalles. On prescrivit aux naturels de ne jamais se présenter en armes à moins d'un mille d'une ville ou d'une ferme appartenant aux Anglais, et de ne point paroître, même désarmés, à cette distance, au nombre de plus de six réunis, sous peine d'être traités comme ennemis. On leur défendit également de se rassembler, pour se livrer, conformément à leurs usages, des *combats de punition*, et cela non-seulement aux environs de Sydney, mais encore près de toute autre ville ou établissement anglais; la pratique de ces combats étant considérée comme barbare et *contraire aux lois anglaises*. Quelques individus, ayant exprimé le désir de vivre tranquilles sous la protection du gouvernement colonial, reçurent des certificats pour être à l'abri de toute inquiétude; enfin on offrit des terrains à ceux qui auroient le goût de se livrer à l'agriculture, et *liberté leur fut laissée de s'y établir*. Par une autre proclamation le gouverneur déclara *hors la loi* dix des naturels les plus redoutables, et promit pour chacun d'eux une récompense de 10 livres sterling [250f] à celui qui parviendroit à les arrêter ou à les détruire.

Nous voici parvenus à une époque de haute importance pour la colonie. Des travaux inouïs rendent enfin les Montagnes-Bleues praticables, et bientôt l'esprit entreprenant des Anglais, débarrassé d'un tel obstacle, voit se développer devant lui un immense horizon.

Longtemps ces montagnes fameuses furent regardées comme une barrière insurmontable; des essais nombreux pour pénétrer au delà avoient été successivement tentés par MM. Dawes, Tench, Hacking, Barrailler, Bass et Caley; mais après d'énormes fatigues, de grandes preuves de courage et des succès variés, tous également avoient été forcés de renoncer à leur entreprise. Des fables absurdes sur les pays situés à l'Ouest circuloient et s'accréditoient parmi les colons, et à peine de temps à autre quelqu'un osoit-il se risquer encore à la recherche d'un passage tellement dan-

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1815.

gereux, que les personnes les plus sensées le regardoient comme d'une impossibilité démontrée. Les naturels eux-mêmes n'avoient pas là-dessus des données plus précises, et ils racontoient à ce sujet des histoires étranges, dont la mobilité de leur imagination fantastique formoit seule la base.

Tant de difficultés ne purent décourager le gouverneur Macquarie; il voyoit avec peine une population toujours croissante vivre resserrée dans les étroites limites du comté de Cumberland, et trouvoit extraordinaire qu'en vingt-cinq ans personne n'eût eu assez de résolution ou de bonheur pour pénétrer, à tout risque, au delà de ces montagnes. Il chercha donc à encourager de nouvelles découvertes, et eut enfin la satisfaction de voir en 1813, une de ces tentatives couronnée d'un plein succès. La gloire de la réussite fut due à MM. Gregory Blaxland, W. Wentworth, et au lieutenant Lawson, auxquels succéda ensuite un explorateur habile, M. G. W. Evans, arpenteur-adjoint de la colonie (1).

Sur leurs tracés une grande route fut aussitôt construite par les soins de M. W. Cox, premier magistrat de Windsor; et bientôt le gouverneur lui-même, accompagné de M.me Macquarie, put traverser en voiture cette barrière formidable, qui avoit arrêté pendant si longtemps de nombreux et intrépides voyageurs.

Ceux qui ont pu juger sur les lieux des difficultés du sol ont dû sans doute être frappés de surprise en considérant tout ce qu'il a fallu d'efforts et de persévérance pour exécuter un tel travail à travers de si nombreux obstacles (*voy.* pl. 96. et 97). Cette route commence aux plaines d'Emu, sur les bords de la rivière Nepean (pl. 92), et, après s'être élevée par des rampes multipliées vers les hauteurs de Spring-Wood, elle se rend au mât de pavillon de Bathurst (pl. 93), ville dont M. Macquarie jeta les fondemens le 7 mai 1815, au milieu de plaines immenses et magnifiques.

1816. A peine de retour de cet intéressant voyage, le gouverneur, par une proclamation spéciale, prescrivit qu'une assemblée générale des aborigènes auroit lieu toutes les années à Parramatta, à l'instar de celle qui déjà avoit

(1) *Voyez* Mémoires du Muséum d'histoire naturelle; Paris, IIe année.

Digitized by Google

eu lieu en 1814. Peu après il posa, au sommet du cap Sud de l'entrée du Port-Jackson, la première pierre d'une tour destinée à servir de phare. Histoire de Port-Jackson.

Oxley, arpenteur général de la colonie, officier plein de zèle et d'instruction, s'élança au milieu des pays nouvellement conquis, et y fit d'importantes découvertes; d'abord il explora les rivières *Lachlan* et *Macquarie*, qui ~~se perdent~~ disparaissent à ses yeux dans d'immenses marécages; puis il examina une multitude d'autres objets de détail qui, suivis avec assiduité pendant un nombre assez grand d'années, multiplièrent ou perfectionnèrent ses premiers travaux. 1816.

En 1817 une société biblique auxiliaire se forma sous les auspices du gouverneur, et une banque coloniale reçut de lui sa charte d'incorporation. Le côtre colonial *la Mermaid*, sous les ordres du lieutenant Phillip Parker King, officier habile et expérimenté, fils de l'ancien gouverneur de ce nom, partit du Port-Jackson, le 22 décembre, pour s'occuper de l'exploration des côtes N. et N. O. de la Nouvelle-Hollande. Ce voyage a duré cinq ans. L'année suivante eurent lieu la création d'une société de bienfaisance, et la translation de l'hospice des orphelines, de Sydney à la maison qu'on venoit de bâtir pour elles près de Parramatta. Une institution pour les jeunes orphelins s'éleva, en 1819, dans la première de ces villes; on termina aussi à cette époque la caserne des convicts (pl. 106), et l'on posa la première pierre de l'église Saint-James (pl. 94). Enfin la corvette française *l'Uranie* parut sur ces rivages le 19 novembre de la même année, et en repartit le 25 du mois suivant. 1817. 1818. 1819.

Soit que, mû par une sollicitude naturelle pour les intérêts de la colonie, soit que, excité par des rapports envenimés, le gouvernement anglais conservât des doutes sur le véritable état du pays, il envoya à Port-Jackson un inspecteur extraordinaire qui, sous le titre de *Commissioner of inquiry* [commissaire d'enquête], fut chargé d'examiner l'établissement dans tous ses détails, et d'en transmettre un rapport circonstancié au ministre.

L'utilité de cette enquête avoit, dit-on, été conçue depuis longtemps par les départemens de l'intérieur et des colonies, en raison de l'accroissement effrayant du nombre des convicts qui, transportés dans la

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1819.

colonie, y demeuroient sous le poids de leur condamnation; et aussi à cause des craintes qu'on avoit conçues sur le peu d'efficacité du système de punition secondaire, c'est-à-dire non criminelle, qui y avoit été adopté. On vouloit connoître en un mot jusqu'à quel point les rapides progrès que les établissemens de la Nouvelle-Galles du Sud (Van-Diémen compris) avoient faits en agriculture et dans les commodités de la vie sociale, pouvoient se concilier encore avec le but primitif de l'institution, c'est-à-dire continuer d'être à la fois un sujet de terreur salutaire pour les malfaiteurs dans la mère-patrie, et un moyen de punition et de correction au dehors.

Choisi pour remplir cette mission délicate et difficile, M. John Thomas Bigge arriva à Sydney le 25 septembre 1819, à l'époque où le général Macquarie, occupé tout entier du bonheur de ses administrés, parcouroit les différens points de la colonie pour en étudier les besoins, animer les travailleurs et combiner de nouveaux projets. Ce digne gouverneur fonda, en 1820, une école qui, sous le nom de *Georgian public school,* fut spécialement destinée à recevoir 500 enfans pauvres, et à les instruire dans les lettres élémentaires par la méthode lancastrienne. Une nouvelle ville fut aussi fondée, et le nom de *Campbell,* qui lui fut imposé, rappellera toujours les hautes qualités de Mme Macquarie, ainsi nommée avant son mariage.

1820.

Malgré toutes les précautions prises par l'autorité locale, quelques navires avoient encore été enlevés par les convicts en 1816 et 1817. Pour prévenir de nouveaux enlèvemens, le gouverneur fit établir des bateaux de police, destinés à inspecter le port et la rade à l'instant du départ des vaisseaux.

Dans le courant de 1820, quatre corvettes russes, armées en découverte, arrivèrent successivement dans le port; les deux premières, sous les ordres de M. Vassilieff, avoient pour mission la recherche d'un passage au Nord de l'Amérique : elles restèrent peu de jours au mouillage ; les deux autres, commandées par le capitaine Bellingshausen, s'étoient occupées de l'exploration de la Nouvelle-Écosse méridionale et de la Terre australe de Sandwich, ainsi que de quelques autres îles du grand Océan; elles ne tardèrent pas non plus à reprendre la mer.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1820.

Plusieurs colons, mais surtout un nombre considérable d'indigènes, furent victimes d'un catarrhe épidémique qui régna cette année avec beaucoup de violence.

Un avis officiel ayant rappelé que la conférence périodique avec les tribus indigènes auroit lieu le 28 décembre, sur la place du marché de Parramatta, le gouverneur s'y rendit lui-même, accompagné des principales autorités civiles et militaires, et d'un nombre considérable de colons distingués. Tous les moyens possibles avoient été mis en usage pour disposer les sauvages à venir à cette assemblée : ils y parurent en effet au nombre de plus de 200, dont quelques uns appartenoient à des tribus fort éloignées. Des plaques d'honneur furent distribuées à quelques-uns des chefs les plus méritans, en raison des relations bienveillantes qu'ils avoient eues avec les Anglais. Après les avoir exhortés à vivre toujours en bonne harmonie avec les colons, le gouverneur les assura qu'il en résulteroit de part et d'autre un bien-être immédiat, et pour eux en particulier, des avantages futurs. On fit alors venir les élèves de l'institution des indigènes, qui montrèrent le degré d'habileté auquel ils étoient parvenus dans la lecture, l'écriture, le dessin, &c.; après quoi toute la troupe fut régalée de *roast-beef*, de *plum-pudding* et de bière. Quelques personnes crurent apercevoir dans ces premiers succès l'aurore de la civilisation des peuples barbares de ces contrées.

1821.

M. Meeham, arpenteur-adjoint de la colonie, découvrit, en 1821, une nouvelle route pour se rendre de Sydney à Bathurst, en traversant les comtés de Camden, d'Argyle et de Westmoreland. (*Voyez* pl. 92.)

Dans le cours de cette année, qui fut la dernière de l'administration du général Macquarie, eurent lieu les événemens suivans : retour en Europe du commissaire d'enquête, M. Bigge; établissement colonial et ville fondés au port Macquarie (pl. 92), sous la direction du capitaine Allman, qui en fut le premier sous-gouverneur; ouverture de deux chapelles méthodistes wesleyan, l'une à Parramatta, l'autre à Sydney; construction commencée d'une église catholique à Sydney, et achèvement de l'asile pour les vieillards et les infirmes, acte de bienfaisance qui couronne, en quelque sorte, la brillante administration du gouverneur Macquarie.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1822.

Le général sir Thomas Brisbane, son successeur, arriva à Port-Jackson le 7 novembre, et entra en exercice un mois après environ. M. Macquarie ne quitta la colonie avec sa famille que le 15 février de l'année suivante.

Un des premiers actes du nouveau gouverneur fut l'érection d'un monument à la mémoire de Cook et de sir Joseph Banks, sur l'une des pointes d'entrée de Botany-Bay : une plaque d'airain gravée y indique l'époque du débarquement de ces deux hommes célèbres, qui eut lieu, comme on sait, près de la pointe Sutherland, devant laquelle étoit mouillé leur vaisseau.

Ce fut à peu près vers la même époque que les habitans les plus instruits de Sydney fondèrent une société philosophique, et, quelques mois plus tard, une société d'agriculture, qui devint bientôt florissante; enfin sir Thomas Brisbane, amateur éclairé d'astronomie, fit bâtir un observatoire à Parramatta, pour y placer les instrumens qu'il avoit apportés avec lui d'Angleterre.

Deux navires russes, *l'Apollo* et *le Rurick*, voyageant en découverte, arrivèrent encore successivement à Port-Jackson, en juin et juillet, pour y prendre des rafraîchissemens.

1823.

Au commencement de 1823 le gouverneur autorise la distillation des liqueurs fortes de blé et de sucre, permission qui jusqu'alors avoit été rigoureusement interdite aux colons. Les rudimens d'une petite ville, sous le simple nom d'*établissement*, sont élevés à Wellington-Valley; et quelques négocians fondent un système régulier de paquebots entre Port-Jackson et l'île Van-Diémen.

M. Allan Cunningham part au mois d'avril pour un voyage d'exploration locale, et découvre, sur une distance de plus de 40 lieues marines, une nouvelle route, entre Bathurst et les plaines de Liverpool, desquelles Oxley avoit fait une simple reconnoissance cinq ans auparavant. Ce petit voyage dure trois mois. Peu après le capitaine Currie et le major Ovens employèrent deux mois à faire l'examen du pays situé au Sud du lac George, et s'avancèrent, en prolongeant de loin la rivière Morrombidgee, jusqu'aux dunes Brisbane ou de Monaroo, par 36° 8′ de latitude Sud.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1824.

La corvette française *la Coquille*, chargée d'une mission scientifique, sous les ordres du capitaine Duperrey, mouilla au Port-Jackson le 17 janvier 1824, et en repartit le 20 mars suivant.

Établissement à la Terre d'Arnheim. — Jusqu'ici les Anglais n'avoient encore pris solennellement possession que d'une moitié de la Nouvelle-Hollande, ainsi que nous l'avons dit plus haut (pag. 797); ils s'emparèrent, en 1824, de la Terre d'Arnheim, située à l'extrémité Nord du même continent, et y fondèrent une petite colonie. L'expédition chargée de remplir cette mission relâcha au port Essington, sur la presqu'île Cobourg, mais, ne pouvant y rester en raison du défaut d'une aiguade suffisante, elle alla s'établir un peu plus à l'Ouest, dans le détroit d'Apsley, sur la côte occidentale de l'île Melville (pl. 91). Dès le mois d'octobre on s'y occupa de la construction des maisons nécessaires et d'un fort, qui reçut le nom de *Dundas*. Trois ans après, quelques hommes furent encore déposés au port Raffles, un peu à l'Est du port Essington, où l'on bâtit le fort Wellington; mais en 1829 cette espèce de comptoir, ainsi que la colonie de l'île Melville, furent entièrement abandonnés et le personnel fut transporté au port du Roi-George sur la Terre de Nuytz (pl. 91).

4.1.v.p. 1427.

Le but apparent des Anglais, en se fixant sur cette côte, étoit d'avoir un point de ravitaillement convenable pour ceux de leurs navires qui, arrivant par le détroit de Torrès, auroient dessein de se rendre dans les îles d'Asie. Le dernier traité de la Hollande avec l'Angleterre ayant fermé au commerce britannique la plus grande partie des ports de l'archipel indien, à moins de payer des droits énormes, les Anglais crurent devoir fonder sur la côte Nord du continent austral un entrepôt pour leurs marchandises; ils se flattoient que les Malais de Macassar, qui viennent annuellement dans ces parages pour faire la pêche des holothuries ou tripangs, s'y pourvoiroient des produits européens; et qu'enfin les Chinois, attirés par le même leurre, ne manqueroient pas d'y envoyer leurs spéculateurs; toutefois ces prévisions brillantes ne se sont point réalisées; et l'insalubrité même du climat, étant venue se joindre à ces mécomptes, fit promptement hâter la dislocation de ces petites colonies. En débarquant sur l'île Melville, le commandant anglais ne man-

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1824.

qua pas de prendre, au nom de la Grande-Bretagne, possession solennelle de la partie du pays comprise entre les méridiens de 129° et 136° à l'Est de Greenwich [126° 40′ et 133° 40′ E. P.]; il y débarqua 126 individus, parmi lesquels se trouvoient 3 ou 4 femmes et 45 convicts : le reste se composoit de militaires et des autorités administratives.

Port-Jackson. — Le 17 mai fut promulguée à Sydney la nouvelle charte de justice accordée par Sa Majesté à la colonie; et l'on installa, le 11 août, un Conseil législatif qui devoit, dès ce moment, prendre part au gouvernement local. Deux mois environ plus tard, le gouverneur annonça encore que le jugement par jurés et la liberté de la presse, l'un et l'autre vivement désirés par les habitans, leur étoient enfin concédés.

De fréquentes attaques des sauvages, dans le voisinage de Bathurst, forcèrent encore à publier contre eux la loi martiale, et à mettre à prix la tête d'un de leurs chefs les plus redoutables.

Le 30 octobre MM. Hamilton, Hume et Hovell partirent pour exécuter le trajet qu'ils avoient résolu de faire entre Sydney et le port Philipp. C'est à ces voyageurs que l'on doit la connoissance des Alpes australiennes, chaîne de montagnes au sommet desquelles règnent de perpétuels frimas. Ils découvrirent aussi plusieurs rivières dont les eaux coulent en général du Sud-Est au Nord-Ouest.

Nous avons dit précédemment que, dès l'année 1806, une petite ville avoit été fondée à l'entrée du port Hunter, dans le voisinage des riches mines de houille de Newcastle. Ce fut là que les convicts les plus pervers et les plus intraitables, ainsi que ceux qui avoient été condamnés en récidive par les tribunaux, furent d'abord envoyés. Mais à mesure que la colonie acquit plus d'importance, et que les propriétés territoriales concédées s'éloignèrent davantage de Sydney, on s'aperçut que les communications étoient devenues trop faciles avec ce foyer de seconde déportation. La fertilité remarquable des champs voisins attirant d'ailleurs l'attention des colons libres, et même celle des agriculteurs de la mère-patrie, il fallut leur faire sur ce point diverses concessions de terre, et songer aussi à repousser au loin le siége de cet établissement pénal : le port Macquarie fut désigné pour le recevoir.

Un détachement partit encore pour se rendre à la baie Moreton,

Digitized by Google

où l'on vouloit fonder un autre établissement du même genre, près de l'embouchure de la rivière Brisbane. L'expédition chargée de cette dernière entreprise, et munie de tout ce qui pouvoit satisfaire aux premiers besoins, quitta Sydney au mois de septembre, sous les ordres du lieutenant Miller. On eut bientôt tracé l'enceinte de la ville, qui devoit servir de chef-lieu, et on l'assit sur la bande orientale de la rivière même dont elle alloit prendre le nom. La nature du sol, la chaleur du climat donnoient l'espérance qu'on pourroit cultiver avec succès, par cette latitude, le café, le coton, la canne à sucre et les autres productions des tropiques.

Histoire de Port-Jackson. 1824.

L'extrême difficulté et les dangers du débarquement avoient fait abandonner l'île Norfolk en 1811; cependant, et en raison de ces difficultés mêmes, on reconnut qu'elle conviendroit merveilleusement pour une station pénitentiaire. On se décida en conséquence à l'occuper de nouveau en 1825, et l'on en fit un lieu spécial de déportation pour la punition des criminels incorrigibles : la présence des femmes convictes y fut entièrement interdite.

Dans le cours de cette même année, M. le baron de Bougainville, capitaine de vaisseau, arriva à Sydney avec les deux navires sous ses ordres, et y prit les rafraîchissemens nécessaires à la suite du voyage de circumnavigation qu'il étoit en train d'exécuter. Ces parages lui rappelant vivement la perte de notre infortuné La Pérouse, qui y avoit relâché, M. de Bougainville conçut la pensée d'ériger un monument à la mémoire de ce navigateur célèbre. On en posa immédiatement la première pierre sur la bande septentrionale des rivages de Botany-Bay, et le monument lui-même fut achevé plus tard par les soins de l'autorité coloniale, entre les mains de laquelle les moyens pécuniaires d'exécution avoient été déposés.

1825.

Le 30 novembre sir Thomas Brisbane, après avoir remis le commandement de la colonie au colonel Stewart, partit pour retourner en Angleterre; et un mois après, environ, arriva le nouveau gouverneur titulaire, le lieutenant général Ralph Darling, qu'accompagnoit M. Alexandre Mac-Leay, naturaliste distingué, avec le titre de secrétaire général. Le 20 décembre on notifia aux habitans que

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1825.

Sa Majesté instituoit dans la colonie un Conseil exécutif de quatre membres, et que le nombre de ceux du Conseil législatif, déjà installé, seroit désormais de sept, au lieu de cinq qui avoit été précédemment fixé.

Les personnes notables de Sydney, auxquelles s'adjoignirent plusieurs officiers de l'administration, fondèrent une école sous le nom de *Sydney public free grammar school* [école libre de grammaire de Sydney], dont le titre fait suffisamment connoître le but.

1826.

Une sécheresse épouvantable commença, en 1826, à se faire sentir dans la colonie, et continua jusqu'en 1828. « Les parties intérieures du » pays, dit Sturt (1), n'en souffrirent pas moins que les bords de la mer; un » fléau aussi alarmant porta le découragement dans le cœur des colons, » auxquels il fit éprouver de grandes pertes; et l'on eût dit, poursuit » cet officier, que le ciel de l'Australie ne devoit plus désormais être » traversé par aucun nuage. »

Le gouverneur de Port-Jackson envoya quelques hommes pour se fixer au port Western; ils bâtirent un fort à l'extrémité Nord-Est de l'île d'entrée, et un petit nombre de maisons sur le continent voisin. Mais cet établissement ne prospéra pas, et nous avons appris qu'en 1831 il étoit déjà entièrement abandonné.

Le 2 décembre arriva la corvette française *l'Astrolabe*, armée en découverte, sous les ordres du capitaine Dumont d'Urville; elle remit sous voiles dix-sept jours après, pour reprendre le cours de sa navigation.

Dès l'année précédente plusieurs membres du parlement de la Grande-Bretagne, et diverses autres personnes de la haute société, s'étoient réunis à Londres pour former une *Compagnie d'agriculture australienne.* Après avoir obtenu une charte d'incorporation, ils se firent concéder, dans le Nord-Est du port Stephens, un nombre considérable d'acres de terre qu'ils se proposoient de faire exploiter. Un agronome habile, M. Robert Dawson, vint pour cet effet dans le pays, et y amena avec lui 80 agriculteurs libres, tant hommes que femmes et enfans. On s'occupa d'abord de pourvoir au logement de ces individus, et de réunir

(1) Voyez *Two expeditions into the interior of southern Australia.*

Digitized by Google

les nombreux troupeaux qui devoient faire partie de l'exploitation; des magasins, des greniers, etc. furent également construits, et donnèrent naissance aux établissemens de *Carrington* et de *Stroud*, qu'on peut considérer comme deux chefs-lieux de cette exploitation. Peut-être un jour deviendont-ils le noyau d'autant de villes nouvelles. Enfin 250 individus, y compris quelques convicts tirés de Sydney, se trouvèrent réunis, en 1827, sur ce territoire; mais on jugea nécessaire au maintien général de l'ordre que les personnes libres de tout rang exerçassent une autorité immédiate sur les convicts.

Histoire de Port-Jackson. 1827.

Établissement à la Terre de Nuytz. — La magnifique situation du port du Roi-George, à l'extrémité occidentale de la Terre de Nuytz (pl. 91), invitoit depuis longtemps les Européens à venir s'y fixer. Les avantages que cette station offroit au commerce et à l'agriculture ne purent échapper à l'œil scrutateur et éclairé de l'Angleterre; aussi, dès le commencement de 1827, quelques personnes, parties à cet effet de Port-Jackson, allèrent-elles s'y établir, et l'on vit bientôt s'élever, dans le havre de la Princesse-Royale, qui forme l'un des appendices du port du Roi-George, une petite ville qui fut nommée *Albany*.

Des vues de colonisation portèrent également les Anglais à explorer la rivière des Cygnes, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande (pl. 91); et, plus tard encore, ils visitèrent tout le développement de terre qui s'étend de cette rivière, en revenant au Sud, jusqu'au port du Roi-George.

A Port-Jackson. — En juillet 1828 M. Allan Cunningham alla de nouveau visiter les plaines de Liverpool, puis opéra son retour par Bathurst, après une absence de trois mois. Cette course intéressante démontra la possibilité d'une communication facile à travers un pays que jusque-là les colons de Port-Jackson n'avoient point exploré, et, sous ce rapport, elle fut importante. Ce laborieux voyageur s'occupa aussi de recherches botaniques. 1828.

Pendant cette année le nombre des membres du Conseil législatif siégeant à Sydney fut porté à quinze.

Établissement à la rivière des Cygnes. — Le capitaine Stirling reçut, au commencement de 1829, la mission d'aller établir, à la rivière des Cygnes, une colonie dont il devoit être le chef: aucun convict ne pouvoit y être 1829.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1829.

reçu, et l'expédition fut en conséquence uniquement composée d'émigrans libres, circonstance essentiellement différente, comme on voit, de tout ce qui avoit été fait jusque-là aux Terres australes. Le gouvernement anglais n'avoit voulu se charger, sous aucun rapport, des dépenses de cette nouvelle colonie; mais il s'étoit réservé d'accorder aux émigrans qui voudroient s'y fixer, des concessions de terres, libres de toutes redevances, en raison du capital qu'ils auroient le dessein d'y employer, et cela dans la proportion de 40 acres pour 3 liv. sterling [4 fr. 64 c. par hectare].

Une société de capitalistes et d'agriculteurs, chargée du transport du personnel, devoit aussi fournir le matériel de la nouvelle colonie et y envoyer des laboureurs; enfin elle devoit encore expédier les bestiaux et tous les objets nécessaires à une grande exploitation agricole. Un seul actionnaire, dit-on, avoit mis dans l'entreprise 50 000 livres sterling [1 250 000 francs], et avoit emmené avec lui 300 ouvriers agriculteurs, hommes, femmes et enfans. On estime que les capitaux employés dans la colonie, en semences seulement, outils, gros bétail, bêtes à laine et chevaux, ne s'élevoient pas à moins de 200 000 liv. sterling [5 000 000 fr.]. Une opération où tout paroissoit si bien calculé donnoit beaucoup d'espérances; cependant la plus grande partie de ces capitaux a péri, et la colonie est promptement tombée dans une pénurie extrême. Le malheur commun a été causé par la trop grande facilité avec laquelle les hommes destinés à être ouvriers ont pu se faire concéder des terres et devenir eux-mêmes propriétaires; dès lors les bras ont manqué, et l'on a vu des champs qui, après avoir été semés, n'ont pu être ensuite moissonnés, par la cause qu'on vient de dire. Bientôt le désordre a été à son comble; chacun a eu la prétention d'être chef de culture, mais il est arrivé, au lieu de cela, qu'une partie des colons se sont trouvés sans capitaux et les autres sans travailleurs (1); enfin, pour ne pas mourir de faim, quantité d'habitans ont été forcés de se sauver à l'établissement prospère de l'île Van-Diémen.

(1) Quelques altercations sanglantes avec les indigènes sont venues augmenter ces embarras; en octobre 1834 on fut obligé de faire marcher des troupes, et d'agir vigoureusement contre les sauvages des bords de la rivière Murray (à la Terre d'Édels), dans le district de Perth. Cet acte de sévérité paroît avoir rétabli l'ordre.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1829.

Des laboureurs convicts n'eussent pas offert les mêmes difficultés; on les eût évitées même avec des ouvriers libres, si l'on eût eu quelque moyen de les forcer à tenir les engagemens qu'ils avoient contractés à leur départ d'Angleterre. Peut-être le fera-t-on un jour, et alors on verra la colonie de la rivière des Cygnes, aujourd'hui si désolée, briller de quelque éclat, et se relever de ses ruines.

Cependant la ville de *Freemantle* avoit été bâtie à l'embouchure et sur la rive gauche de la rivière des Cygnes; *Perth*, sur le bord opposé, à 9 milles plus haut, et *Clarence*, en face de l'île Buache (1), furent les autres villes dont on jeta encore les fondations. Quelques familles furent déposées au port Leschenault, d'autres à la baie du Géographe et dans le voisinage du cap Leuwin, &c. Enfin l'établissement fixé sur ce dernier point à l'entrée de la petite rivière Blackwood reçut le nom d'*Augusta*.

A Port-Jackson. — Tandis qu'une opération aussi coûteuse s'exécutoit sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande, on profitoit, à Port-Jackson, d'une sécheresse excessive, qui faisoit le désespoir des agriculteurs, pour perfectionner les connoissances géographiques sur l'intérieur du pays. Jadis Oxley avoit fait de vaines tentatives pour déterminer les limites des grands marécages, où viennent se perdre les eaux des rivières Macquarie et Laçhlan. Plus tard un officier habile et entreprenant, M. le capitaine Ch. Sturt, reçut du gouverneur l'ordre de poursuivre les travaux d'Oxley, et employa près de deux ans à remplir cette mission. Parti de Sydney le 10 novembre 1828, il n'y fut de retour que le 25 mai 1830.

Dans le même temps M. Bell découvrit une nouvelle route, plus septentrionale et plus commode que celle connue jusque-là pour se rendre de Parramatta à Bathurst; ce service véritable, qu'il rendit à la colonie, a été fort apprécié par les colons, et ils ont cherché à éterniser leur reconnoissance en donnant à cette route le nom de celui qui le premier en avoit parcouru et tracé les sinuosités.

Dans une première campagne, dirigée du côté du Nord, et qui ne se termina qu'à la fin d'avril 1829, M. Sturt trouva que les marais où, dans les temps ordinaires, viennent aboutir les eaux de la rivière Macqua-

(1) Les Anglais, sur leurs cartes, désignent déjà cette île sous le nom de *Garden island*.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1829.

rie, étoient alors entièrement à sec; il en détermina les limites, et le premier il put considérer le phénomène extraordinaire d'une grande rivière dont les eaux, débouchant au milieu des terres, finissent par s'évaporer entièrement à l'action d'un ciel ardent. Pendant la saison humide, la Macquarie traverse les marécages dont il s'agit, et va *probablement* se réunir, en suivant divers canaux, à la rivière Castlereagh. Le même officier découvrit encore la rivière *Darling*, de 60 mètres de largeur, et dont les eaux, quoique coulant vers l'intérieur du pays, sont cependant assez salées pour ne pas être potables.

Sa seconde campagne eut pour objet principal l'exploration de la Morrumbidgee, rivière qui prend sa source au Sud du lac George, par environ 36° de latitude. Muni d'embarcations convenables, il en suivit le lit bien au delà du point où s'étoient arrêtés ses prédécesseurs, et ne tarda pas à reconnoître qu'elle communique avec un courant d'eau plus considérable, auquel il donna le nom de rivière *Murray* (1); en cet endroit la largeur moyenne du fleuve n'a pas moins de 100 à 120 mètres: deux rivières secondaires, la Darling, précédemment découverte, et la
1830. *Lindsay*, qui arrive du Sud-Est, lui apportent le tribut de leurs eaux. En se laissant dériver à un courant de 2 milles 1/2 de vitesse par heure, le capitaine Sturt parvint enfin dans un lac spacieux, où se jette la Murray, et qui communique avec l'Océan par une ouverture étroite et peu profonde, située au Nord-Est de l'extrémité orientale de l'île des Kanguroos : ce lac, dont les eaux sont salées, reçut le nom d'*Alexandrina* (pl. 91).

Par une proclamation du 13 juillet 1829 le gouverneur avoit informé les colons que le Port-Macquarie, précédemment désigné pour recevoir les convicts, qui s'étoient rendus coupables de nouveaux délits, ne devoit plus être considéré, à compter du 15 août suivant, comme un lieu de punition, et que par conséquent il seroit loisible aux personnes libres de s'y faire concéder des terres. L'établissement pénal fut en conséquence repoussé plus au Nord, sur les bords de la rivière Brisbane qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, débouche dans la baie Moreton.

(1) Il faut se garder de confondre cette rivière Murray avec celle dont nous avons parlé ci-dessus et qui coule à la Terre d'Édels, vers la côte Ouest de la Nouvelle-Hollande.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1831.

L'Angleterre, après s'être emparée successivement des provinces les plus fertiles de la Nouvelle-Hollande, et avoir formé des établissemens sur les parties de ce continent qui pouvoient lui offrir le plus d'avantages, tant pour recevoir ses criminels et l'exubérance de sa population, que pour donner un plus grand développement à son commerce et à sa puissance; l'Angleterre, dis-je, après avoir soumis à son influence les îles les plus importantes du grand Océan, dirigea aussi ses regards sur le groupe d'îles de la Nouvelle-Zélande. Tonga-Tabou et Tahiti s'étant déjà façonnés aux usages de l'Europe, et habitués par degrés à la consommation des marchandises de la Grande-Bretagne, on avoit vu l'industrie particulière aux sauvages baisser dans une proportion rapide, et l'on pouvoit prévoir l'instant où elle seroit entièrement négligée. Toutefois en raison de la férocité et de l'intelligence plus remarquable de ses habitans, la Nouvelle-Zélande se plioit moins facilement au joug; un certain nombre de missionnaires, presque tous, à ce qu'il semble, de la secte des méthodistes, ont été s'y établir, et depuis plusieurs années ils travaillent avec zèle, moins peut-être au succès de leur mission évangélique qu'à l'accomplissement d'une mission industrielle et politique dont la fin évidente est *d'ouvrir des débouchés aux produits des manufactures anglaises.*

La corvette française *la Favorite,* commandée par M. le capitaine Laplace, relâcha à Port-Jackson le 17 août, et en repartit le 21 septembre suivant.

Un mois environ plus tard le gouverneur Darling lui-même quitta la colonie, et fut remplacé, quelques jours après, par le major-général Richard Bourke, officier, dit-on, de beaucoup de capacité.

Pendant l'administration de sir Thomas Brisbane un grand nombre d'émigrans volontaires arrivèrent de la Grande-Bretagne à Port-Jackson, et commencèrent à faire perdre à cette colonie cet aspect purement pénal qu'elle avoit conservé jusqu'alors. Le général Darling avoit été moins favorable à ce genre d'émigration, qui prit plus tard, sous l'administration du général Bourke, un développement considérable.

Les raisons de ce changement de système ont besoin d'être signalées, et prennent uniquement leur source dans la surabondance de la popula-

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1831.

tion manufacturière de la Grande-Bretagne, ou dans ce que l'on nomme son *paupérisme*. Cette plaie n'est pas nouvelle; mais elle s'aggrave progressivement et avec tant de rapidité, que le gouvernement anglais s'en alarme avec raison, et que le cri d'effroi est répété par un grand nombre de ses plus habiles publicistes. Il n'est point de mon sujet de parler ici des causes qui ont amené et qui entretiennent un si funeste état de choses, plus d'un auteur a rempli cette tâche; mais je ne puis me dispenser de faire apprécier, du moins succinctement, les principaux motifs qui ont influé avec tant de puissance sur la destinée de la colonie de Port-Jackson, et qui doivent probablement s'étendre un jour sur la Nouvelle-Hollande tout entière.

Il est assez difficile de connoître avec précision la quantité énorme de pauvres qui existent dans les royaumes-unis de la Grande-Bretagne; toutefois, d'après un auteur distingué (1) qui a fait de cette matière l'objet de profondes et importantes recherches, on ne sauroit supposer qu'il y en ait moins de 3 903 631, distribués ainsi qu'il suit :

2 070 000 soutenus par la taxe des pauvres en Angleterre, dans le pays de Galles et une partie de l'Écosse;

1 833 631 nourris par la charité publique en Irlande et dans le reste de l'Écosse (2).

(1) M. le vicomte Alban de Villeneuve Bargemont, dans son *Économie politique chrétienne*, ou *Recherches sur la nature et les causes du paupérisme.*

(2) On conçoit bien que je ne doive point parler ici de la misère qui afflige si profondément la partie de la population de l'Inde anglaise qui s'occupe du tissage des étoffes. Sa situation cependant est on ne peut pas plus déplorable. Depuis le perfectionnement des métiers à mécanique, en effet, l'Europe s'est à peu de chose près rendue indépendante des tisserands indiens, et même elle est parvenue à les surpasser dans plusieurs genres.

Peu de temps avant son retour en Europe, l'abbé Dubois parcourut quelques-uns des districts manufacturiers de l'Inde. « Rien n'égale, dit-il, l'état de désolation qui y régnoit. Toutes » les manufactures étoient fermées; des centaines de milliers d'habitans qui composent la classe » des tisserands, et qui, selon les préjugés du pays, ne peuvent, sans se déshonorer, embrasser une » autre profession; une multitude innombrable de veuves et de pauvres femmes, qui vivoient » et soutenoient leurs familles par la filature du coton, maintenant sans ouvrage, sans ressources » et mourant de faim : tel est le tableau déchirant qui vint partout s'offrir à mes regards.

» Cet anéantissement des manufactures, en interceptant la circulation du numéraire, se fait » ressentir par contre-coup d'une manière bien funeste dans toutes les autres branches de » l'industrie; et le cultivateur, qui voyoit le manufacturier accourir tous les ans, au temps de » la moisson, pour acheter le surplus de ses grains, et lui faire même des avances pour l'aider à

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1831.

D'après le même écrivain, la taxe des pauvres, qui depuis longtemps s'accroît en Angleterre d'une manière alarmante, s'élevoit en 1831 à la somme de 8 280 000 liv. sterl. . . . . 207 000 000 fr.

A quoi l'on doit ajouter un quart au moins de la même somme pour frais de perception. 51 750 000

Et pour les pauvres d'Irlande et d'Écosse, en calculant sur ce que chaque pauvre reçoit en Angleterre, c'est-à-dire environ 100 fr. par individu. 183 360 100

Ce qui fait en 1831 un total de. . . . . 442 113 100 fr.

Pour le même objet, le capitaine Sturt (1) indique en bloc, en 1833, la somme de 20 000 000 liv. st., ou . . . . . 500 000 000 fr.

ce qui est véritablement effrayant (2).

Cette surabondance de population ouvrière sans moyen d'existence occupe depuis quelque temps, d'une manière toute spéciale, les hommes d'état de l'Angleterre (3). Il est évident qu'un nombre considérable

» payer ses impôts, ne trouve plus aujourd'hui à vendre les produits surabondans de sa récolte, » ou bien est contraint de céder à la dure nécessité d'en faire l'abandon à des usuriers avides, » qui achèvent de le ruiner. » (Voyez *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, t. I, p. 118.)

(1) Voyez *Two expeditions into the interior of southern Australia*, t. I, p. LVI.

(2) La taxe des pauvres est extrêmement onéreuse pour les possesseurs de terres en Angleterre, car elle porte exclusivement sur eux; et ce qui la rend encore plus vexatoire, c'est que les fermiers sont souvent obligés de prendre un nombre d'ouvriers dont ils n'ont que faire. Mais l'exemple le plus significatif des effets intolérables que produit cette taxe, c'est l'abandon qui eut lieu de toutes les propriétés d'une paroisse, dans le comté de Bucks, par suite de l'impossibilité de payer cet impôt. On pourroit citer, à ce sujet, plusieurs faits non moins déplorables. (Voyez *Report of the poor-laws Commissioners*, pag. 54, 55, 64, 65, 66, 67, &c.)

« Si le système actuel de l'Angleterre n'est pas changé, écrivoit naguère Walter-Scott dans » le *Quarterly Review*, avant qu'il soit peu tout le revenu des propriétaires sera absorbé par la » taxe des pauvres. Déjà même elle a dépassé ce revenu en certaines paroisses; dans un grand » nombre elle en a absorbé les deux tiers, et elle continue de s'accroître dans une proportion » effrayante; c'est un châtiment sensible pour ceux qui par une avidité aussi coupable qu'im- » prévoyante ont isolé le paysan du sol qu'il cultive. Il arrivera une époque où toute la rente » de la terre sera hypothéquée aux pauvres. Une loi agraire sera ainsi établie de fait, et par la » plus étrange et la plus inattendue des révolutions, les prolétaires des campagnes seront réelle- » ment en possession de la totalité du revenu de cette terre, dans laquelle on ne vouloit leur » laisser aucune part. » (*Revue Britannique* d'avril 1830.)

(3) Voyez *Report from his majesty's Commissioners for inquiring into the administration and practical operation of the poor-laws*, publié en 1834.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1831.

d'individus ne peuvent plus aujourd'hui trouver, dans cette contrée, à se nourrir par leur travail; inconvénient qui paroît résulter surtout de l'emploi exagéré des machines, et qui oblige la communauté à venir à leur secours.

« En négligeant les vertus morales pour ne s'occuper que des valeurs » matérielles, dit M. de Villeneuve (*op. cit.*), l'économie politique an- » glaise a bien révélé à quelques hommes l'art de s'enrichir, mais il ne » lui étoit pas donné de résoudre le problème d'une équitable distribution » de la richesse. En plaçant la destinée de l'homme dans la sphère étroite » et grossière des sens et des jouissances physiques, elle pouvoit bien » exciter la cupidité, les besoins et le travail, mais elle détruisoit tous » les liens qui doivent unir les riches aux pauvres; elle enlevoit au tra- » vail son but moral et sa juste récompense; elle tarissoit les sources » de l'aisance des classes ouvrières, c'est-à-dire la sobriété, l'économie, » la prévoyance et la suffisance du salaire. »

L'émigration volontaire a été l'un des premiers et des plus puissans expédiens auxquels jusqu'ici ait avisé l'Angleterre pour atténuer le mal et prévenir, s'il se peut, les désastres immenses dont elle est menacée. Le Canada, les États-Unis anglo-américains, l'île Van-Diémen, le Port-Jackson, ont reçu successivement des envois considérables de ses ouvriers; et la colonie de la rivière des Cygnes elle-même a été en grande partie composée de pareils élémens. Il y a donc toute apparence que ce système sera continué et même étendu aux colonies africaines de la Grande-Bretagne (1). Mais tandis que certains publicistes considèrent avec effroi la position difficile dans laquelle est placée l'Angleterre, d'autres n'y voient qu'une situation toute simple, et même favorable au bonheur futur du genre humain. « Le temps ne sauroit être éloigné, dit l'un d'eux (2), où le

(1) Dans l'espace de huit ans le nombre des émigrans de la Grande-Bretagne a passé de 14 890 qu'il y eut en 1825, à 103 140 qu'il y avoit en 1832; sur ce dernier nombre :

66 339	se rendirent aux colonies britanniques de l'Amérique du Nord;
32 872	——— aux États-Unis anglo-américains;
3 733	——— aux colonies australiennes;
196	——— au Cap de Bonne-Espérance.
Total égal.... 103 140	

(2) M. Poulett Scrope, dans ses *Principles of political economy*.

Digitized by Google

» noble plan d'une émigration systématique de toutes les parties *sur-* Histoire de Port-Jackson.
» *peuplées* de la terre, vers celles qui ont besoin au contraire d'un sup-
» plément d'habitans, sera signalé comme émané de la vraie sagesse 1831.
» politique de tous les états éclairés, et généralement adopté par eux.
» Ce plan, tout en servant à diminuer d'une manière progressive l'exu-
» bérance de population de la mère-patrie, fortifiera les colonies nais-
» santes par l'introduction de travailleurs adultes; et quand une aug-
» mentation de population se sera fait sentir, au lieu d'être une source
» de lamentations et de découragement de la part des hommes d'état et
» des philosophes à courte vue, on la saluera avec délices comme un
» moyen naturel d'ajouter à la somme du bonheur de l'homme et d'é-
» tendre au loin sur le globe l'empire de la civilisation. »

Mais de pauvres ouvriers sans capitaux sont incapables d'entreprendre des cultures de quelque importance; il a donc fallu que des capitalistes instruits prissent aussi parti dans ces entreprises coloniales, afin de fournir aux dépenses de l'exploitation et de la diriger. A cet égard les tableaux brillans et séducteurs n'ont point été épargnés de la part des promoteurs de ces idées nouvelles, afin d'exciter les émigrations.

On pensoit en 1831 que le besoin de bras étoit tel au Port-Jackson, 1832.
que 1 500 à 2 000 artisans mariés, et autant de bergers et de laboureurs qui le seroient aussi, pourroient, en toute sûreté, être importés annuellement dans la colonie, pendant trois ans; période après laquelle on jugeroit, avec une plus parfaite connoissance de cause, si de nouveaux émigrans de ce genre devroient continuer d'affluer dans la colonie. V. p. 1427.

M. James Busby, après avoir rempli pendant quelque temps à Port- 1833.
Jackson les fonctions de Receveur du revenu intérieur et de Membre du bureau terrier, fut envoyé à la Nouvelle-Zélande en 1833, avec le titre diplomatique de *Résident de la Grande-Bretagne*. Le but de cette nomination est évidemment d'exercer une influence plus directe sur les habitans de ce groupe d'îles, que les Anglais considèrent déjà comme une proie qui leur est assurée, et de protéger les intérêts de leur commerce, objet que leur politique ne perd jamais de vue.

Les dernières nouvelles directes qui nous sont parvenues de Port- 1834.
Jackson datent de la fin de 1834.

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1834.

Le docteur Lhotsky, parti de Sydney au commencement de janvier, étoit allé visiter les Alpes australiennes; ce voyage, qui dura plusieurs mois, eut pour résultat le plus intéressant (1), de procurer une collection d'environ 400 espèces de graines de plantes, la plupart nouvelles.

Dans le cours de cette année une révolte à main armée éclata parmi les convicts de l'île Norfolk : il ne s'agissoit de rien moins que de massacrer les autorités; mais le complot ayant été découvert à temps, et les coupables arrêtés, treize d'entre eux furent condamnés au dernier supplice et exécutés.

On assure que l'intention du gouvernement est de disloquer bientôt l'établissement pénal de la baie Moreton, et de le transporter sur l'île du Lord-Howe, située à peu près à moitié distance de l'île Norfolk et de Port-Jackson (pl. 91). Ce fut en conséquence de ce projet qu'un navire fut envoyé vers la mi-décembre pour explorer le sol de la première de ces îles, sur laquelle, dit-on, il existe un bon mouillage.

A la même époque, des bandes de voleurs de troupeaux, répandues dans le district de la rivière Hunter et dans le comté d'Argyle, portoient la crainte et l'affliction dans la colonie. Les propriétaires de ces contrées se réunirent en associations pour se préserver et se défendre contre les crimes, qui se multiplioient d'une manière alarmante. Un des principaux moyens employés pour arrêter d'aussi affreux désordres fut de promettre une récompense de 10 liv. sterl. [250 fr.] à quiconque feroit connoître les auteurs de ces vols; des mesures furent également prises pour faire surveiller d'une façon plus spéciale les troupeaux des membres de l'association. Des brigands plus audacieux encore parcouroient les campagnes à main armée, à tel point que leurs déprédations excitèrent la sollicitude du gouvernement.

L'existence de ces malfaiteurs, auxquels on donne le nom de *bushrangers*

(1) Dans la *Sydney Gazette* du 22 novembre 1834 on annonce comme prochaine la publication d'une chanson des femmes *menero*, tribu voisine des Alpes-australiennes, que M. Lhotsky dédie, comme un *premier spécimen* de musique australienne, à la reine d'Angleterre. On peut voir à ce sujet ce que nous avons dit plus haut au chapitre XXXI, page 74, et ce qui est contenu dans le *Voyage de Baudin aux Terres australes*, ainsi que dans les *Geographical memoirs* de M. Field, pag. 433.

Digitized by Google

[voleurs des bois], rappelle, quoique à un moindre degré, les atrocités commises par la célèbre bande du même genre, qui désola pendant si longtemps l'île Van-Diémen. L'on sait que la tête de quelques-uns de ces scélérats fut mise à prix pour des sommes de 100, 80 et 50 guinées [2 625 fr., 2 100 fr. et 1 312 fr. 50 c.]

Histoire de Port-Jackson. 1834.

Colonie Sud-Australienne. — Sous peu une expédition doit partir, dit-on, d'Angleterre pour aller fonder une colonie vers la partie du continent austral comprise entre le 132e et le 141e degré de longitude à l'Est de Greenwich [129° 40′ et 138° 40′ E. P.]. Les limites en latitude de ce territoire sont, d'une part, le tropique du Capricorne, et, de l'autre, le parallèle qui passe par l'extrémité méridionale de l'île des Kanguroos. *South Australia* [Australie méridionale] sera le nom de cette nouvelle province britannique. Un acte du parlement du 15 août 1834 a déjà fixé les conditions de cet établissement, qui doit avoir un gouvernement ~~particulier~~. Toutefois il rentrera dans la catégorie de ce que les Anglais nomment *crown colony* [colonie de la couronne]; désignation qui s'applique à toutes celles qui sont régies par des ordonnances royales, en opposition des autres, qui ont un conseil législatif particulier et une charte d'incorporation donnée par le roi. Le centre de cet établissement doit être fixé soit à l'île des Kanguroos, soit au port Lincoln, situé à l'entrée du golfe Spencer (pl. 91).

1835.

v. t. v. p. 1427.

Les convicts n'y seront point admis, et le gouvernement anglais même ne devant pas faire les frais de cette colonie, toutes les dépenses en seront acquittées avec des fonds provenus d'emprunts, ainsi que du produit de la vente des terres concédées aux émigrans. Les agriculteurs ainsi que les autres ouvriers tirés de la classe des pauvres, qui auront été envoyés sur ce point avec les fonds destinés à l'émigration, seront, autant que possible, choisis, par portions égales, parmi les jeunes adultes des deux sexes, en donnant toujours la préférence à ceux qui seront mariés.

Les ordonnances relatives, tant à l'administration supérieure qu'aux revenus et aux impôts, seront considérées, à l'exception de quelques réglemens fondamentaux, comme entièrement provisoires. D'un autre côté, on ne pourra acquérir des terres que par vente publique, et tou-

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1835.

jours elles seront payées comptant. On a cru qu'on éviteroit ainsi d'avoir des fermes sans cultivateurs, inconvénient grave qui s'est fait vivement sentir à la rivière des Cygnes.

Aussitôt que la population coloniale s'élèvera à 50 000 âmes, que l'établissement se trouvera en mesure de se libérer de la dette hypothéquée sur son revenu, et de solder pour l'avenir toutes les dépenses du gouvernement local, la colonie Sud-australienne recevra du roi une charte ou constitution spéciale, calquée, à ce qu'on présume, sur celle de la Grande-Bretagne; alors les colons pourront faire eux-mêmes des lois sur tous les objets qui les intéresseront particulièrement.

Un navire de simple exploration doit partir, dit-on, d'Angleterre avant l'expédition principale, pour aller choisir le site le plus convenable à l'emplacement de la première ville qu'on a le projet de fonder. Le reste des colons s'embarquera un peu plus tard.

Nous terminerons cette esquisse de l'histoire des colonies australes de l'Angleterre par la liste des gouverneurs qui ont administré la Nouvelle-Galles du Sud depuis son origine jusqu'à présent.

Tableau chronologique des gouverneurs de Port-Jackson.

Arthur Phillip, capitaine de vaisseau, premier gouverneur, du 26 janvier 1788 au 11 décembre 1792.

Francis Grose, lieutenant-gouverneur jusqu'au 15 décembre 1794.

William Paterson, lieutenant-gouverneur jusqu'au 7 août 1795.

John Hunter, capitaine de vaisseau, gouverneur jusqu'au 28 septembre 1800.

Phillip Gidley King, *idem*, gouverneur jusqu'au 13 août 1806.

William Bligh, *idem*, gouverneur jusqu'au 26 janvier 1808, qu'il fut suspendu de ses fonctions. Depuis lors, jusqu'à l'arrivée du nouveau titulaire, la colonie a été successivement administrée par :

George Johnstone, lieutenant-colonel;

Joseph Foveau, *idem;*

Et William Paterson, colonel.

Lachlan Macquarie, major-général, gouverneur, du 1er janvier 1810 jusqu'au 1er décembre 1821.

Sir Thomas Brisbane, K. C. B. (1), major-général, gouverneur jusqu'au 30 novembre 1825.

(1) Ces initiales signifient : *Chevalier commandeur de l'ordre du Bain.*

Digitized by Google

Histoire de Port-Jackson. 1835.

Stewart, colonel, lieutenant-gouverneur jusqu'au 18 décembre 1825.

Ralph Darling, lieutenant-général, gouverneur jusqu'au 22 octobre 1831.

Lindesay, C. B. (1), colonel, lieutenant-gouverneur jusqu'au 3 décembre de la même année.

Richard Bourke, major-général, gouverneur actuellement (1835) en exercice.

V. t. v p. 1840

(1) C'est-à-dire, *Compagnon du Bain*, rang honorifique immédiatement au-dessous de celui de *chevalier commandeur*.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

État social de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud.

Colonie de Port-Jackson.

Ce chapitre, ainsi que son titre l'annonce, contiendra tout ce que nous avons pu recueillir sur l'état social de cette colonie australe. La description des villes et villages, leurs principaux édifices, la population, les mœurs des colons, leurs maladies, les établissemens sanitaires et d'utilité publique, ceux qui ont un but scientifique et littéraire, puis enfin ceux qui sont relatifs à la religion, deviendront successivement l'objet d'autant de paragraphes.

§. I.er

Description des villes, édifices, etc.

Sydney.

La ville de Sydney, capitale des établissemens anglais à la Nouvelle-Hollande, est bâtie, aux bords de Sydney-Cove, sur le terrain peu élevé qui se développe au Sud de cette anse. Cockle-Bay, connue aussi sous le nom plus moderne de *Darling-Harbour,* en forme la limite occidentale; Farm-Cove et les terres de Wooloo-Mooloo la bornent à l'Est. Prise du mouillage ordinaire des vaisseaux (pag. 94), cette ville se présente en amphithéâtre, sous l'aspect le plus agréable; et si des hauteurs de Sydney on considère la rade, ou plutôt cette série d'anses et de baies nombreuses dont l'ensemble de Port-Jackson se compose, l'œil est également séduit par la beauté du paysage et par sa variété. Ici, ce sont des côtes rocailleuses, entrecoupées de plages de sable; là, des bois verdoyans, des jardins délicieux, et des champs cultivés, où se distinguent d'élégantes maisons de campagne; ailleurs, l'activité prodigieuse des marchands, qui se pressent dans le port, les navires à vapeur et à voiles, qui manœuvrent pour sortir de la rade ou pour y entrer, forment un tableau animé et enchanteur, que rehaussent de nombreux contrastes.

Un long temps s'écoula avant que Sydney parvînt à cette grandeur imposante qui la distingue aujourd'hui. Le gouverneur King, le premier,

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

s'occupa d'embellir cette première cité du monde austral ; mais c'est au général Macquarie surtout qu'elle dut son plus grand développement et le nombre considérable d'établissemens utiles qui s'y sont fait remarquer depuis. Dans le but de l'assujettir à un plan régulier, il fit élargir et aligner les rues, leur imposa des noms, et prescrivit pour l'avenir le système de distribution auquel désormais elle devoit être soumise. Les maisons, d'abord construites en bois, ou en une sorte de torchis, furent remplacées successivement par des habitations en pierres ou en briques, construites avec toute l'habileté et le luxe européens; déjà à l'époque où *l'Uranie* relâcha sur ces bords, on comptoit plusieurs édifices élégans de ce genre; et depuis ils se sont considérablement multipliés.

La plus grande dimension de la ville, prise du Nord au Sud, depuis l'extrémité de la pointe Dawes jusqu'à la barrière, de forme gothique, placée à l'origine de la route qui conduit de Sydney à Parramatta, n'est pas moindre de 10365 pieds anglais [3159 mètres = 1,71 mille marin].

Rues, places, &c. — Les rues principales, toutes sensiblement dirigées dans le sens du méridien, sont, en commençant du côté de l'Ouest : *Sussex street* (rue Sussex), *Kent, Clarence, George, Pitt, Castlereagh, Elisabeth, Phillip* et *Macquarie street.* Ces deux dernières débouchent dans *Hyde-Park,* terrain quadrangulaire et oblong de 750 mètres de long sur 250 de côté, consacré aux courses de chevaux. Perpendiculairement à ces rues, s'en trouvent d'autres, pour la plupart parallèles entre elles ou à peu près : la plus méridionale se nomme *Campbell.* En s'avançant du côté du Nord, on voit successivement *Goulburn street, Druitt* (aujourd'hui *Liverpool street*); *Bathurst,* qui portoit, en 1823, le nom de *Goulburn; Park street* (1), aboutissant au milieu d'un des grands côtés de Hyde-Park; et encore *Market, King, Hunter* et *Bent street:* cette dernière forme une des limites du parc du gouverneur. Plusieurs petites rues, partant toutes de *Hunter street* et se terminant à *Bent street,* portent les noms de *Spring, O'Connel* et *Bligh.*

De l'angle Sud-Ouest de la place Macquarie part une rue appelée *Bridge*

(1) La partie de Park street qui est à l'Ouest de la rue George s'appelle maintenant *Druitt street,* nom qui fut jadis imposé ailleurs, ainsi qu'on vient de le voir.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

street, qui doit son nom au pont jeté sur le ruisseau de Sydney. Un autre pont, un peu plus au Sud du premier, est situé à l'extrémité occidentale de Hunter street, dont il forme le prolongement, et vient aboutir dans George street, en face des casernes militaires et de la place d'armes.

Plusieurs rues de moindre importance, et dont la plupart sont assez irrégulières, se trouvent dans le quartier appelé *les Rocks;* celle qui sur notre plan est directement à l'Ouest des chantiers de construction, porte le nom d'*Argyle.* Le sol s'élève là avec rapidité jusqu'au sommet d'une colline, haute d'environ 50 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces hauteurs rendant difficiles les communications avec Cockle-Bay, on a conçu le projet de percer, dans la direction même de la rue d'Argyle, et en dessous de la montagne, une galerie ou *tunnel* pour faciliter le transport des marchandises de Sydney-Cove au havre voisin : ce travail a dû être commencé en 1833.

On a également senti la nécessité de régulariser, à certains égards, quelques-unes des rues de ce quartier; George street, par exemple, sera prolongée jusqu'à la batterie Dawes : quelques améliorations moins considérables doivent encore être exécutées.

Palais et parc du gouverneur. — A la partie orientale de Sydney-Cove, un parc, dessiné avec goût et entouré de murailles, forme une promenade agréable, à l'extrémité Sud-Est de laquelle se voit le *Jardin botanique.* Un petit ruisseau le traverse et va déboucher dans Farm-Cove, après avoir passé sous un pont. C'est dans ce parc, et à peu de distance de la place Macquarie, que se trouve le palais du gouverneur, maison agréable sans doute, mais dont l'extrême simplicité contraste un peu trop, ce semble, avec l'élégance actuelle de la ville de Sydney. Il n'en est pas de même des écuries du gouverneur, qui sont bâties dans le voisinage, sur un plan vaste et original. L'intérieur, en effet, est distribué convenablement au service auquel l'édifice est destiné, mais l'extérieur offre l'aspect imposant d'un ancien château gothique. On a le projet de reconstruire bientôt, avec plus de luxe, ce palais du gouverneur, et de le placer dans le voisinage même des écuries, en lui donnant des dimensions moins mesquines que celles qu'il a maintenant. Le style d'architecture ancien et le style moderne seront alors en présence, et offriront

Digitized by Google

à l'œil des moyens de comparaison faciles et intéressans. Vers la partie occidentale du parc on veut aussi bâtir un quai dans l'alignement de la face Nord-Ouest de la place Macquarie, et le border d'une file de jolies maisons. Mais tous ces changemens n'étoient encore qu'en projet en janvier 1835.

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

Édifices publics. — Après l'énumération que nous venons de faire des rues les plus remarquables de Sydney, si nous jetons un coup d'œil sur ses principaux édifices, en commençant par ceux qui appartiennent au gouvernement, nous remarquerons d'abord, dans Macquarie street, le palais des Conseils législatif et exécutif, bâti dans l'espace qui dépendoit jadis de l'hôpital général, et au Nord du corps de logis qui en occupe le centre. Au Sud de la place Macquarie, trois beaux corps de bâtimens contigus, construits en pierres de taille, étoient occupés, en 1823, par le secrétariat général de la colonie, le logement du juge avocat et celui du juge de la cour suprême; aujourd'hui ils sont dévolus au grand-juge, au secrétaire colonial et à ses bureaux. Dans l'Ouest se voit le bureau du capitaine de port ou le *naval office*, et au Sud de celui-ci les chantiers de l'arsenal de la marine royale [*king's dock-yard*]; un peu plus loin, dans Argyle street, est l'hôtel des douanes. Près de l'arsenal et sur le bord de la mer on distingue le magasin général [*commissariat store*], vaste bâtiment construit en pierre, et devant lequel les navires du plus fort tonnage peuvent décharger leurs cargaisons. Plus à l'Ouest, et tout à côté, se trouve le magasin des vivres, puis dans le Sud de Bridge street, sur la rive gauche du ruisseau de Sydney, les ateliers généraux ou *lumber-yard*, dans lesquels sont employés les ouvriers mécaniciens du gouvernement. Les bâtimens du trésor se dessinent vers le côté occidental de George street, faisant face à la place d'armes, directement à l'Est de l'hôtel du lieutenant-gouverneur. Le palais de justice [*court-house*] s'élève dans King street, en face de Hyde-Park; c'est un grand édifice construit en briques, et contenant deux salles, dont l'une sert aux séances de la cour civile et l'autre à celles de la cour criminelle. En 1823 les bureaux de police étoient placés dans George street, en face de l'angle oriental de la place d'armes; mais ce bâtiment est maintenant consacré à la poste aux lettres [*general post office*], ainsi qu'aux bureaux du contrôleur adjoint des

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

comptes [*assistant commissary of accounts*]; on dit qu'ils doivent être prochainement transportés dans un autre local. Quant à ceux de la police, ils étoient (en 1835) situés dans Park street, au Sud du marché de Sydney, et ceux de l'arpenteur général et du receveur du revenu intérieur, dans la partie méridionale de Macquarie street.

Les constructions destinées à assurer la sûreté publique sont: 1° à l'extrémité orientale de Sydney-Cove, le fort Macquarie, qui, établi sur la pointe Bénelong, a une forme quadrangulaire; il est flanqué de quatre bastions demi-circulaires, et l'on voit, dans l'intérieur, un vaste édifice qui sert à la fois de magasin et de logement pour les troupes; 2° en face, et de l'autre côté du port, la batterie Dawes, qui est la plus ancienne fortification du pays; sa destination primitive étoit de rendre le salut aux navires qui entroient en rade, et de faire des salves de réjouissance les jours de fêtes: un corps de garde est maintenant auprès de cette batterie; 3° le fort Phillip. Situé sur la sommité de la colline qui couronne la ville, ce fort n'a pas eu, pendant longtemps, une destination militaire fort importante. Le gouverneur Macquarie, vers les derniers temps de son séjour à Port-Jackson, y fit construire des magasins. On a établi dans George street, à l'Est à peu près de l'église Saint-Phillip, un corps de garde central (1), et un peu plus au Nord, dans la même rue, une prison. Il paroît qu'on a le dessein de supprimer ce dernier édifice lorsqu'on aura réalisé le prolongement de George street dont j'ai parlé, et de remplacer ce bâtiment par la prison nouvelle qui est bâtie à un mille et demi de Sydney, sur la route qui va de là au phare d'entrée du port. La prison actuelle (en 1834), l'un des plus anciens édifices de la colonie, est pourvue de plusieurs cachots; une haute muraille l'entoure et forme, dans tous les sens, une vaste cour autour du bâtiment.

Les casernes militaires, suite de bâtimens non moins remarquables par leur étendue que par leur solidité et leur élégance, figurent au centre

(1) A mesure que la ville prend du développement, il est naturel d'y multiplier les moyens de sûreté. En 1832 trois nouveaux corps de garde furent disséminés dans la ville: l'un dans Clarence street, l'autre dans Kent street, le troisième dans Pitt street; et cela indépendamment des magistrats de police dont la demeure étoit à l'Ouest de la place Charlotte, et un peu au Sud des moulins à vent qui sont marqués là, sur notre carte, planche 94.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

d'une magnifique place d'armes, dans la partie Nord de laquelle se voit l'hôtel du lieutenant-gouverneur; au Sud, diverses maisons particulières sont destinées au logement des principaux officiers. On pensoit, en 1834, que le quartier des militaires seroit bientôt transporté dans de nouvelles casernes qu'on a dessein de construire à quelque distance de la capitale. La place d'armes actuelle prendra alors une autre destination, et sera changée en une belle promenade, plantée d'arbres, qui ne pourra qu'ajouter à l'agrément et à la salubrité de cette partie de la ville.

Une caserne de cavalerie légère se trouvoit en 1823 au Nord de l'hôpital général, mais ce local est occupé aujourd'hui par une école spéciale, ainsi que nous le dirons plus bas.

La caserne destinée au logement des convicts, située à l'angle Nord-Est de Hyde-Park, est un édifice vaste et bien adapté à sa destination. L'architecture en est simple et élégante, ainsi qu'on peut en prendre une idée sur notre planche 106. Le corps de logis principal est entouré d'une cour, sur les côtés de laquelle sont les réfectoires, les cuisines, les dépenses et magasins, puis le logement du surintendant, et quelques cachots destinés à la punition des coupables. On voit dans le bâtiment central deux étages inégaux et un galetas surmonté d'une coupole, indépendamment du rez-de-chaussée. A chaque étage il y a quatre salles, dont deux grandes et deux petites, séparées par une cage d'escalier et un long corridor, placés à angle droit l'un par rapport à l'autre. Toutes ces salles sont destinées aux dortoirs des convicts, et peuvent recevoir 1 000 personnes en tout. Latéralement à l'entrée principale de cette caserne, il y a des pavillons où se tiennent un constable et un commis. Une muraille de 10 pieds $\frac{1}{2}$ (anglais) [$3^{m},2$] de hauteur, solidement construite, forme l'enceinte générale ou la cour dont nous avons parlé; elle laisse entre elle et l'édifice principal un espace propre à faciliter le service, ainsi que le rassemblement des condamnés. Il est fâcheux qu'on n'ait pas donné plus de largeur à cette enceinte.

A 250 mètres et un peu au Sud de Campbell street, un vaste édifice en briques (1), connu sous le nom de *Carters-Barracks* [caserne des charretiers], est un vrai modèle de convenance et de distribution. Des

(1) Cet édifice est un peu hors des limites de notre planche 94.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

écuries, un hôpital pour les chevaux, des magasins pour placer les selles et les harnois, des ateliers de charpentage, de charronnage, de sellerie, de forge, de clouterie, etc., s'y trouvent réunis. La disposition des dortoirs a de l'analogie avec celle des dortoirs de la caserne des convicts; mais ici des salles spéciales et séparées sont destinées au logement des jeunes convicts; pour lesquels une école a encore été annexée. Il est néanmoins douteux si la caserne des charretiers conservera toujours sa destination primitive.

A peu de distance des Carters-Barracks, un terrain, actuellement consacré aux sépultures, est divisé en plusieurs parties : l'une appartient aux juifs, l'autre aux presbytériens, une troisième aux *protestans* (ce qui doit s'entendre, je pense, des anglicans, des méthodistes, des indépendans, et peut-être aussi de quelque autre secte dissidente); enfin il y a une quatrième division pour les catholiques. L'ancien cimetière, que l'on conserve religieusement, se voit au Sud de Market-Place [place du marché], où il est entouré d'un mur.

Églises et chapelles. — Les églises et chapelles de Sydney méritent aussi de fixer notre attention. La plus ancienne est Saint-Phillip, sur la place Charlotte; suffisante pour l'époque où elle fut construite, elle est aujourd'hui beaucoup trop petite, puisque pendant l'été elle ne sauroit recevoir avec quelque convenance, dit-on, plus de 800 personnes. Pour remédier à cet inconvénient, le gouverneur Macquarie fit construire en briques, dans King street et au Nord de Hyde-Park, l'église Saint-James, édifice qui récemment a été considérablement agrandi. Depuis quelques années on y remarque le mausolée de l'amiral sir James Brisbane, parent du gouverneur de ce nom, qui décéda à Sydney en 1827.

Les fondations d'une nouvelle église, sous le nom de *Saint-Andrew,* furent jetées dans le Sud de l'ancien cimetière; mais ce travail a été abandonné, avant même d'avoir été bien en train. On parloit, en 1834, d'une église plus récente encore, qui auroit été commencée sur le même emplacement, et à laquelle on a donné le nom de *Saint-George.* Cet édifice, ajoute-t-on, devoit être d'une grande importance pour l'ornement de Sydney. L'église des presbytériens a été bâtie, il y a peu d'années,

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

dans le Sud de Saint-Phillip et tout près de la demeure du lieutenant-gouverneur; elle est en pierres de taille, d'une architecture simple, avec des fenêtres de forme gothique.

Les méthodistes wesleyans ont une chapelle sur le côté occidental de Macquarie street (1), un peu au Nord du bureau de l'arpenteur général; et les indépendans possèdent aussi une chapelle sur le côté occidental de Pitt street, entre Market street et Park street.

C'est dans l'Est de Hyde-Park et au Sud-Est de la caserne des convicts que s'élève l'église des catholiques romains; bâtie en pierres de taille et de forme gothique, elle occupe une situation très-remarquable qui permet de l'apercevoir de loin lorsqu'on arrive par mer. Cette église, commencée le 29 octobre 1821, n'étoit point encore achevée en 1834; cependant peu de chose restoit alors à faire; depuis quelques années le gouvernement vient au secours des actionnaires par des allocations spéciales de fonds.

Colléges et écoles. — Au Sud de l'église catholique et en face de la rue marquée *Goulburn* sur notre plan, mais qui est aujourd'hui connue sous celui de *Bathurst*, se trouve, dans le terrain jadis consacré au jardin des convicts, le collége de Sydney. Ce bâtiment très-anciennement commencé a dû être fini au commencement de 1835. On assure que les proportions en sont bien entendues, et qu'il se distingue par l'élégance de son architecture. Dans l'Est de l'église des presbytériens, et au Sud-Est de Saint-Phillip, se voit aujourd'hui une rangée de maisons non moins remarquables par leur solidité que par leur élégance; elles appartiennent au collége australien, dont le bâtiment principal n'est point encore élevé, mais qui sera construit, dit-on, en face et un peu au Nord des maisons dont on vient de parler, et qui sont elles-mêmes près de la place Charlotte.

On trouve dans George street, au coin de Bridge street, l'école des orphelins, établie en 1821; celle de charité ou georgienne est dans Elisabeth street, en face de Hyde-Park et à peu de distance du palais de justice. Une bibliothèque, connue sous le nom d'*australian subscrip-*

(1) En octobre 1834 le Conseil législatif décida qu'une nouvelle chapelle seroit bâtie pour les méthodistes wesleyans.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

tion library, est placée dans les bâtimens mêmes de la poste aux lettres, dont il a été parlé déjà; mais il étoit question, en 1834, de transporter cet établissement dans un autre local.

Hôpitaux. — L'hôpital civil, connu sous le nom de *general hospital,* est situé dans la rue Macquarie, et doit son existence à la sollicitude du gouverneur de ce nom, qui le fit terminer au commencement de 1816. Sa situation bien choisie est dans un lieu sain et aéré. Il contient huit salles, dont quatre sont au rez-de-chaussée et quatre au premier étage, chacune ayant $18^{m},3$ de long, $7^{m},3$ de large sur $4^{m},9$ de hauteur. On y communique par deux escaliers. Les fenêtres du premier étage ouvrent sur une varangue ou galerie, recouverte d'une sorte d'auvent supporté par des colonnes en bois, au-dessous desquelles se voient encore une plate-forme et une seconde rangée de colonnes en pierre, formant ainsi une décoration élégante et une promenade utile aux convalescents. Des charbonnières pour recevoir la houille ont été placées en dessous du rez-de-chaussée, puis, dans l'Est du bâtiment principal, deux cuisines avec des chambres au-dessus; enfin un pavillon particulier contient quelques dépendances de l'hôpital, telles que buanderie, salles de bains, &c.

A chacune des extrémités de cet édifice, deux pavillons particuliers servoient autrefois au logement des chirurgiens et des médecins. Le pavillon du Nord a fait place, depuis peu d'années, au palais des Conseils législatif et exécutif. (*Voyez* page 837.)

On a bâti l'hôpital militaire (1) à très-peu près au Sud du fort Phillip, et dans une situation non moins élégante que salubre. Il se compose de trois corps de bâtimens, dont le plus considérable, ou l'hôpital proprement dit, contient des salles affectées aux hommes qui sont spécialement placés sous la surveillance de la police; latéralement se trouve la demeure des médecins; et, ainsi que nous l'avons vu pour l'hôpital civil, des galeries larges et bien aérées, placées à la hauteur de chaque étage, pour la promenade des malades. Vers la partie méridionale de la ville, et dans le voisinage des Carters-Barracks, est l'hospice fondé

(1) En construisant notre plan n° 94, nous ne connoissions encore qu'approximativement la position de cet hôpital; nous nous sommes assuré, depuis la publication de cette planche, qu'il y avoit été placé un peu trop à l'Ouest.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, &c.

par le gouverneur Macquarie, pour recevoir un certain nombre de vieillards et d'infirmes, et connu sous le nom de *Benevolent asylum* (1).

Banques. — Il faut encore mettre au nombre des édifices remarquables de Sydney un bâtiment moderne occupé par la banque de la Nouvelle-Galles du Sud; il gît à la partie orientale de George street, à l'Est et immédiatement en face de l'entrée de la caserne militaire; plus loin, sur le côté opposé de la rue, est la banque australienne.

Marchés. — Market-Place, que prolonge George street, ne contenoit en 1832 qu'un seul petit bâtiment, situé à son extrémité méridionale. Depuis on y a construit quatre bâtimens oblongs, en pierres de taille, sortes d'abris couverts, bien aérés, dont deux seulement étoient presque entièrement finis au commencement de 1834. Ces constructions seront une des améliorations les plus importantes et les plus élégantes de la ville. On voit en outre au Sud et dans un terrain contigu à la rue Campbell, 1° un marché au blé qui donne sur George street, presque à la limite méridionale de notre planche 94, et un peu plus à l'Est, un marché au bétail entre Pitt street et Castlereagh street.

Édifices particuliers. — Plusieurs maisons particulières et quantité de magasins vastes et commodes mériteroient d'être signalés à la suite de ce qui précède, ainsi qu'une quantité assez nombreuse de boutiques élégantes, disséminées dans les différens quartiers de la ville. Ne pouvant tout nommer, nous nous bornerons à citer l'*hôtel Pultney,* vaste édifice d'un fini parfait, où l'on est sûr de trouver tout ce qui peut être agréable ou utile à de grandes réunions, et notamment une belle salle de bal : cet hôtel, de construction moderne, se trouve à l'angle formé par O'Connel street et Bent street. En face du marché général de Sydney, et, à ce que je présume, dans York street, se rencontre encore l'*hôtel royal* et le *théâtre royal;* et en face de Bridge street, dans George street, le beau bâtiment, appartenant à M. Lyon, dont les vastes salles sont destinées à la vente des marchandises.

Cales et moulins. — Des cales de débarquement, disséminées tant dans Sydney-Cove que dans Cockle-Bay, facilitent l'approche des embarcations et le débarquement des marchandises. Çà et là se voient

(1) Cet édifice est un peu en dehors du cadre de notre planche 94.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Description des villes, &c.

des moulins à eau et des moulins à vapeur; l'un de ces derniers, appartenant à Dixon, est marqué sur notre plan; un autre, plus moderne, gît, près de Cockle-Bay, à peu près en face de notre rue Druitt.

Aiguades et fontaines. — Un des inconvéniens les plus graves de Sydney c'est la rareté de l'eau. Le petit ruisseau qui débouche à la mer, sur ce point, fournit à la plus grande partie de la consommation de la ville; à quoi il faut ajouter les deux sources particulières qui arrivent, l'une à la fontaine de Bent street, en face d'O'Connel street, l'autre à celle de la place Macquarie, en face de Bridge street. Il y a aussi une source de très-bonne eau dans les jardins de M. Campbell, au pied et à l'Est de Bunker's-Hill. Pour empêcher autant que possible que les eaux du ruisseau de Sydney ne se perdent avant d'arriver à la mer, on a construit depuis peu, au-dessus du pont et à l'abri de la marée, un barrage qui constitue ce que l'on nomme ici *the tank* [le réservoir], où les eaux viennent s'accumuler. Dans les instans de sécheresse on s'est vu obligé d'apporter de l'eau à la ville, d'une distance considérable, au moyen de tonneaux. Mais il existe à deux milles environ de Sydney, sur la route qui va de la ville au phare, un étang dont les eaux salubres doivent être conduites à la capitale par un aqueduc souterrain, dont la construction étoit déjà commencée en 1831; quelques soupiraux, placés de distance en distance, sont destinés à donner passage à l'air pour faciliter l'écoulement des eaux.

Parramatta.

Parramatta, seconde ville de la colonie, dans l'ordre de l'ancienneté et de l'importance, se développe à l'extrémité méridionale et sur les bords de la rivière du même nom. Sa plus grande dimension est dans le sens du méridien, tandis que sa surface ne forme qu'à peu près le sixième de celle de Sydney. En 1820 il n'y avoit pas dans cette ville au delà de six maisons bâties en briques; les autres l'étoient en bois ou en torchis, recouvertes en bardeau. George street en est la rue principale; les maisons y sont en général détachées les unes des autres, et ont toutes de petits jardins sur le devant ou par derrière, ce qui donne à la ville un aspect champêtre. Le palais du gouverneur, à l'extrémité septentrionale de la rue que nous venons de nommer (pl. 93), n'a d'autre apparence que celle de la maison de campagne d'un particulier. Toutefois on y retrouve cette élégance que les

Digitized by Google

Anglais savent si bien établir chez eux, et que l'on observe aussi dans le jardin et le parc voisins, qui sont agréablement dessinés. Il ne paroît pas qu'aucune augmentation considérable ait été faite aux bâtiments depuis l'époque où *l'Uranie* quitta le Port-Jackson; la ville elle-même n'a pas non plus été sensiblement développée.

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

En 1822 le général Brisbane fit construire à Parramatta un observatoire dans lequel il observa d'abord, ainsi que M. Rumker (1); aujourd'hui ce bâtiment est encore occupé par un astronome laborieux et habile, M. Dunlop, dont les travaux ont déjà attiré l'attention des savans. Parmi les autres édifices de Parramatta, on remarque un palais de justice, et au Sud de George street, les magasins du gouvernement, larges bâtimens situés près d'une cale où s'arrêtent les embarcations qui viennent de Sydney. On y voit encore une prison, une église du culte anglican, en pierres, qui peut contenir 400 personnes; une chapelle de méthodistes; une école pour les orphelines, bâtie en 1821; une caserne pour les soldats; et une autre pour les convicts, capable de loger 130 individus.

Manufacture des femmes convictes. — La manufacture de drap grossier où l'on occupe les femmes déportées sert également de lieu de détention à celles qui se sont rendues coupables de nouveaux délits, ou bien elles y trouvent un logement provisoire, lorsqu'elles arrivent dans la colonie, et qu'elles n'ont pu être tout de suite placées.

Le bâtiment principal (2) se compose, au rez-de-chaussée, d'un magasin partagé en deux chambres, dans lesquelles les détenues prennent leurs repas; au-dessus deux salles, partagées en deux grands dortoirs et deux plus petits, sont séparés les uns des autres par un escalier et des corridors. Chacun de ces grands dortoirs contient 20 lits doubles, et, les deux petits, chacun 6 lits simples, ce qui fait, en total, des lits pour 172 femmes. L'un des corps de logis sépare la cour extérieure de la cour intérieure. L'entrée centrale et la loge du portier se trouvent dans la première enceinte, où l'on voit encore de chaque côté

(1) M. W. Richardon a imprimé à Londres, en 1835, un catalogue de 7 385 étoiles, calculé sur les observations faites, à ce même observatoire, de 1822 à 1826.

(2) En 1821 on y comptoit 112 femmes, dont 40 y étoient pour correction.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

quatre chambrés, séparese occupées par le surintendant, par sa famille et l'intendant adjoint. Latéralement est l'infirmerie, qui consiste en deux petites pièces, une pharmacie et une dépense pour les vivres. Vis-à-vis est l'atelier des tisserands, occupé de jour seulement par les ouvriers convicts destinés à ce genre d'ouvrage.

Le passage qui conduit à la cour intérieure donne en même temps accès dans le magasin, placé au milieu du bâtiment principal; il y a en outre de chaque côté quatre petites loges assez incommodes, pour les constables et les surveillans; puis sur les côtés de la cour intérieure, la boulangerie, la cuisine, les magasins des vivres, les salles pour renfermer la laine brute, un atelier pour la filer, un autre pour la carder, enfin un magasin où l'on dépose les laines et les étoffes confectionnées.

Comme l'hôpital primitif de Parramatta tomboit en ruine, il a fallu, en 1817, en construire un second, et on l'a placé dans une situation bien choisie et bien aérée : ce bâtiment a été terminé l'année suivante.

Les auberges les plus renommées de la ville étoient, en 1834, celles de Red-Cow et de Woolpack.

Afin que les paquebots à vapeur pussent arriver plus près de la ville, il étoit question en 1834 de faire creuser le lit de la rivière à une profondeur qui permît aux voyageurs de venir descendre à Parramatta même. A cet effet une cale devoit être construite pour faciliter leur débarquement.

Ainsi que cela se voit malheureusement à Sydney, les eaux qui servent à abreuver les habitans ne sont pas très-abondantes à Parramatta; pour remédier autant que possible à cette pénurie, le gouverneur Macquarie a fait construire un barrage dans la rivière, et a obtenu par là une belle nappe d'eau qui fournit une boisson aussi agréable que facile à se procurer. Un pont construit un peu au-dessus de ce barrage sert aux communications entre Parramatta et Windsor.

Maitland.

La ville de Maitland, nouvellement fondée (pl. 91), n'existoit pas encore lors de notre départ de Port-Jackson. Nous en dirons un mot néanmoins, en raison de son étendue, qui, à la fin de 1833, étoit à peu près égale en surface à la moitié de celle de Parramatta. Tout annonce que, par sa situation, favorable au commerce et à l'agriculture, Maitland acquerra bientôt un très-grand développement. On y remarquoit déjà,

Digitized by Google

en 1833, une maison de police, une chapelle presbytérienne nouvellement construite, et une école.

Colonie de Port-Jackson.

Une des villes les plus anciennes de la colonie, Windsor, est bâtie sur une éminence d'environ 100 pieds anglais [30m, 5] de hauteur au-dessus du niveau des basses eaux de la rivière Hawkesbury, dont jadis elle porta longtemps le nom. Les progrès de son accroissement n'ont pas été aussi rapides qu'on eût pu l'espérer en raison de la position avantageuse qu'elle occupe. Les maisons en général y sont, comme à Parramatta, d'une frêle construction. Le quai construit le long de la rivière facilite le débarquement des marchandises; et un bac, d'abord établi sur ce point pour le passage de la rivière, a été remplacé depuis quelques années par un pont, devenu nécessaire à cause des communications fréquentes qui ont lieu entre Windsor et Wilberforce. Un palais pour le logement du gouverneur, une cour de justice, une caserne militaire et une autre pour les convicts, une prison, une église du culte anglican, qui, après celle de Sydney, est une des plus belles de la colonie, une chapelle des méthodistes wesleyans, enfin un hôpital, tels sont les édifices les plus remarquables que l'on y rencontre. L'hôpital, qui contient deux salles pour les malades, étant bâti à mi-côte, a l'inconvénient, dans la saison pluvieuse, d'être un peu trop humide. On trouve, dit-on, à Windsor une auberge assez bonne.

Description des villes, etc. Windsor.

Le village de Pitt-Town n'est remarquable que par une école, une chapelle, avec un cimetière, des boutiques, et quelques maisons de campagne.

Pitt-Town.

Castlereagh contient une église et un cimetière, mais ne renferme qu'un très-petit nombre de maisons.

Castlereagh.

Le gouvernement crut devoir, il y a quelques années, établir, sur la route de Parramatta à Richmond, un village d'indigènes, et voulut obliger ces pauvres gens à un genre de vie plus fixe que celui auquel ils sont accoutumés; mais ces tentatives ont toutes été vaines, et l'on ne retrouve plus maintenant, sur ce point, le plus léger vestige des habitations qui y furent construites. Le nom seul de *Black-Town* lui est resté, pour rappeler sa destination primitive.

Black-Town.

Il n'en est pas de même de la petite ville de Richmond, qui s'accroît rapidement et renferme déjà plusieurs maisons agréables. On y voit un cimetière et une école; mais il ne paroît pas qu'il y ait encore d'église,

Richmond.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

quoique un auteur respectable nous ait annoncé, naguère, qu'il y fut bâti une chapelle en 1820, toutefois sans presbytère.

Description des villes, etc.

Liverpool.

La ville de Liverpool, fondée par le gouverneur Macquarie, est favorablement placée au point où la rivière George cesse d'être navigable. Il y a une cour de justice, une prison, des magasins du gouvernement, une église avec son presbytère, une école et un très-bel hôpital, bâti par les ordres de sir Thomas Brisbane, en remplacement d'un premier édifice du même genre qui étoit insuffisant par son étendue et imparfaitement aéré.

Irish-Town.

A 14 milles de Sydney, sur la route qui conduit de là à Cow-Pasture, se trouve un groupe de quelques maisons et un certain nombre de cabanes en écorce d'arbres, dont la réunion est connue sous le nom d'*Irish-Town.*

Banks-Meadow.

On a mis en réserve, sous le nom de Banks-Meadow, un terrain sur les rivages de Botany-Bay, où l'on doit bâtir un jour un village. La position en sera très-convenable à cause de la facilité des communications par eau entre les villes de Sydney, Liverpool et Campbell-Town. Une cale, qui s'avance à quelque distance au large, rendra plus commodes le service des embarcations ainsi que le débarquement des marchandises qu'elles transporteront.

Newcastle.

Newcastle, placé dans le voisinage des mines de houille, a beaucoup perdu de son importance depuis la fondation de Maitland, ville située sur un sol plus fertile et plus riche, et depuis la dislocation de son établissement pénitentiaire. Il y avoit en 1824 un hôtel pour le commandant, quelques magasins, une prison, une petite caserne et un logement spécial pour les officiers, une église avec son presbytère. Un hôpital, bâti sur un coteau sablonneux, consistoit en deux salles pour les hommes, une plus petite pour les femmes, et en quelques autres pièces accessoires; on y voyoit encore une maison spacieuse pour le travail des condamnés, et un moulin à vent destiné à la préparation des farines. Plusieurs de ces constructions étant devenues momentanément inutiles, par suite du changement dont on a parlé, elles ont naturellement dû souffrir un peu de l'abandon auquel elles ont été condamnées. Toutefois il étoit facile de s'apercevoir en 1834 que Newcastle alloit reprendre

Digitized by Google

l'ancienne importance que semblent devoir lui assurer sa position, son commerce de charbon de terre et la bonté de son port. En décembre de cette année on parloit d'établir une nouvelle caserne militaire dans cette ville.

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

Une jetée entre le continent et la petite île Nobby a été commencée il y a quelques années, dans le but d'augmenter la sûreté du mouillage voisin. Cette espèce de brise-mer, discontinuée pendant l'administration des gouverneurs Brisbane et Darling, a été reprise par le général Bourke, et l'on pense que cet important ouvrage pourra être achevé en 1837.

Macquarie Town.

On connoît à Port-Jackson, sous le nom d'*Établissemens*, les localités où se voient une maison pour le commandant des troupes, des magasins, une caserne, un logement pour les convicts, et quelquefois une chapelle. Pendant longtemps il n'y eut pas autre chose, sur le point où se trouve la ville de Port-Macquarie; mais aujourd'hui quelques maisons de personnes libres étant venues se grouper autour du noyau principal, elle a pris un aspect et un caractère plus importans. Les rues de cette ville naissante sont régulièrement tracées, et l'on voit, en face des casernes, une belle esplanade ou place d'armes, auprès de laquelle sont les demeures particulières des officiers. En général il y a un jardin annexé à chaque logement isolé.

Campbell-Town.

Nous pourrions répéter à peu près pour Campbell-Town ce que nous venons de dire de la ville Macquarie; ce ne fut, dans le principe, qu'un groupe de fermes agricoles, appartenant à des convicts libérés; mais le gouverneur Macquarie, ayant voulu en faire une ville, y fit bâtir une église et une école. On y rencontre de plus maintenant une prison et un palais de justice, où se tiennent les assises trimestrielles et la cour de circuit; du reste on n'y voit qu'un petit nombre de maisons de peu d'apparence, mais les cabarets y sont multipliés.

Appin.

Appin est un petit village sur la route qui va de Parramatta au district d'Illawara, en passant à peu de distance de la rivière Cataracte. Une école et une auberge, où les voyageurs s'arrêtent assez ordinairement pour se rafraîchir, sont les seuls bâtimens qui méritent de fixer l'attention.

Penrith.

Penrith a un bureau de poste et une cour de justice; c'est tout ce qu'on peut citer dans ce village, qui tire d'ailleurs son importance plutôt de sa situation que de toute autre circonstance.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc. Penant-Hill.

M. Bigge, dans un de ses rapports au comte Bathurst, nous apprend qu'il y avoit, en 1820, à Penant-Hill une prison, quelques cabanes pour le logement des convicts, et une petite chapelle capable de contenir 150 personnes. Plus récemment une scierie de planches appartenant à l'état y a été établie.

Emu-Plains.

Emu-Plains constituoit anciennement aussi un *Établissement* d'agriculture appartenant au gouvernement: plusieurs édifices nécessaires à l'exploitation y avoient été élevés; désormais on doit y construire une petite ville, dont l'enceinte communale a déjà été tracée.

Portland-Head.

Le promontoire situé sur les bords de la rivière Hawkesbury, directement au Nord de Windsor, porte le nom de Portland-Head: c'est là que s'établirent les premiers émigrans libres qui vinrent se fixer dans la colonie. Les maisons ou fermes accumulées sur ce point dépendent aussi de ce groupe, qui possède une école primaire.

Kissing Point.

Kissing-Point n'est qu'un hameau, qui contient une église et une école. Toutes les personnes qui remontent la rivière de Parramatta connoissent cette localité, qui est célèbre par ses nombreux vergers et les excellens fruits qu'on y récolte; on la rencontre un peu avant d'être à la manufacture des femmes convictes.

Bathurst.

Bathurst fut fondé le 7 mai 1815, sur les bords de la rivière Macquarie, par le gouverneur de ce nom. Lorsque MM. Quoy, Gaudichaud et Pellion allèrent, en 1819, visiter cette ville naissante, elle ne se composoit encore que d'une vingtaine de maisons en briques; le magasin des vivres étoit l'édifice le plus considérable. Aujourd'hui on y voit une maison du gouvernement, des casernes militaires, une prison, et tout annonce que l'importance de cette ville continuera de s'accroître avec rapidité. C'est en raison de l'extrême salubrité de son climat que Bathurst a été qualifié du nom de *Montpellier* de la Nouvelle-Galles du Sud.

Wollongong.

Wollongong n'est encore qu'une station militaire, bâtie sur les bords de la mer, dans un petit havre, propre seulement à recevoir des bateaux. Un bureau de poste ainsi qu'une cour de justice y sont établis; et tout semble annoncer qu'il se formera un jour quelque village sur ce point.

Berrima.

D'abord on avoit voulu jeter les fondemens d'une nouvelle bourgade au lieu appelé *Bong-Bong* par les naturels, mais on a préféré ensuite

Digitized by Google

de la transférer à Berrima, située 2 6 milles plus au Nord et qui n'est pas exposée, comme ~~localité voisine moins exposée que~~ la précédente ~~aux inondations de la rivière Wandgecarabee~~ à manquer d'eau pendant les sécheresses. On n'a encore envoyé là qu'un petit nombre de familles; mais l'établissement d'une cour de justice et d'un bureau de poste lui donneront assurément bientôt plus d'importance. Déjà en juillet 1834 on se disposoit à y bâtir une prison.

Colonie de Port-Jackson.

Description des villes, etc.

Jadis une station des troupeaux du gouvernement étoit établie à Wellington-Valley; mais cette localité est en partie réservée maintenant pour y recevoir et y faire travailler des condamnés d'une certaine classe, désignés sous le nom de *convicts spéciaux*, ce qui s'entend de ceux qui, par la nature de leurs fautes, ont droit à des égards particuliers.

Wellington-Valley.

4. l. v. p. 1840.

Notre intention étant de ne parler ici des villes et des villages de la colonie que lorsque ces détails peuvent offrir quelque intérêt, nous passerons naturellement sous silence les villages sur lesquels nous n'avons à donner aucune espèce de description, et à plus forte raison tous ceux dont la fondation n'existe encore qu'en projet.

Nous placerons à la fin de ce paragraphe quelques mots sur les monumens isolés remarquables par leur utilité, ou par les souvenirs qu'ils sont destinés à rappeler.

Monumens isolés.

Phare de Port-Jackson. — Le phare élevé à l'entrée de Port-Jackson mérite d'être cité en première ligne. Sa construction, commencée en 1817, par ordre du gouverneur Macquarie, consiste en un bâtiment circulaire en pierres de taille, élevé d'environ 374 pieds anglais [114 mètres] au-dessus du niveau de la mer; il est surmonté d'une lanterne avec un feu mobile à éclipses, dont la période s'accomplit en 1′ 30″, et que l'on peut apercevoir de fort loin. Le docteur Lang (1) assure que l'administration a le projet de faire établir un autre phare sur l'île Nobby, à l'ouvert du port Hunter, pour la sûreté des navires qui cherchent à entrer dans ce havre, ou qui veulent se diriger sur le port Stephens : on croit que ce dernier phare sera à feu fixe.

Tour de garde à Botany-Bay. — Au nombre des constructions qui sont dues à M. Macquarie, il faut compter une tour de garde, établie sur la rive septentrionale de Botany-Bay. Elle fut jugée nécessaire pour pré-

(1) *Voy.* John Dunmore Lang, *An historical and statistical account of New South Wales.* London, 1834.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Description des villes, etc.

venir la contrebande, qui avoit lieu alors fréquemment sur ces bords.

Monument de La Pérouse. — C'est à peu de distance de cette tour qu'a été placé le monument à la mémoire de La Pérouse, élevé en 1825 par M. le baron de Bougainville. Il consiste en une colonne surmontée d'une sphère dorée, et portant l'inscription suivante :

A la mémoire de M. de La Pérouse.
Cette terre, qu'il visita en 1788,
est la dernière d'où il ait fait parvenir de ses nouvelles.
Érigé, au nom de la France,
par les soins de MM. de Bougainville et du Camper,
commandant la frégate la Thétis *et la corvette* l'Espérance,
en relâche au Port-Jackson en 1825.
Le fondement posé en 1825.
Élevé en 1828.

Télégraphe de Bedlam.—Au point où l'on avoit établi autrefois un hôpital de fous nommé *Bedlam* on a construit un télégraphe ; il se voit donc sur la gauche de la rivière de Parramatta, et à peu de distance du pont flottant jeté sur la nouvelle route qui conduit au district de Concord.

Auberges sur les routes. — Nous ne parlerons que très-sommairement des auberges isolées qui se trouvent placées çà et là sur les routes ; il y en a surtout un assez grand nombre entre Sydney et Parramatta ; on en rencontre également de fort bonnes sur la ligne qui traverse les Montagnes-Bleues, ainsi que sur une multitude d'autres points fréquentés par les voyageurs.

§. II.

Population.

Dans ce paragraphe nous classerons en six catégories les individus dont se compose la population de la Nouvelle-Galles du Sud ; ce seront :

1° Les personnes qui, arrivées libres dans le pays, y remplissent les fonctions de marchands, d'agriculteurs, artistes, ouvriers et domestiques ; et celles qui, ayant servi dans un des régimens de la garnison, ont jugé à propos de s'y fixer ;

2° Les enfans nés dans la colonie, de ces mêmes personnes libres ;

3° Les convicts libérés, c'est-à-dire ceux qui, ayant été déportés à

Digitized by Google

Port-Jackson par suite d'un jugement, sont devenus libres à l'expiration de leur sentence, ou par suite de la grâce qu'ils ont obtenue du gouverneur;

Colonie de Port-Jackson. Population.

4° Les convicts qui sont encore sous le poids de leur condamnation;

5° Ceux qui depuis leur arrivée dans la colonie, s'étant de nouveau rendus coupables d'un grave délit, ont été condamnés à résider dans les établissemens pénitentiaires de la baie Moreton, de l'île Norfolk, etc.;

6° Enfin les enfans nés de convicts ou de convicts libérés. Cette dernière classe est confondue par beaucoup de personnes avec la deuxième ou celle des enfans provenant de colons originairement libres.

Les militaires, n'étant qu'accidentellement dans le pays, ne sont pas considérés comme faisant partie de la population coloniale.

En jetant les yeux sur les tableaux ci-après, on ne pourra s'empêcher de remarquer que les recensemens qu'ils indiquent n'ont pas toujours été faits avec une scrupuleuse exactitude. Peut-être faudra-t-il peu s'en étonner si l'on se rappelle à quelle sorte d'agens subalternes il a fallu confier l'exécution de cette opération importante. Nous avons cherché à expliquer par des notes spéciales quelques-unes des anomalies qu'on y rencontre. Le recensement de 1819, l'un des plus détaillés dont nous ayons eu communication, porte la population à 25 425 individus, non compris les soldats, quantité qui paroît un peu forte lorsqu'on la compare à celle des années qui précèdent et qui suivent. Cependant il n'est pas à croire que les nombres les plus élevés soient fautifs; il est plus probable au contraire que la négligence des personnes qui ont fait les recensemens aura conduit à des résultats un peu au-dessous de la vérité.

Pour l'année 1828, en adoptant l'opinion du docteur Lang (1), nous avons augmenté de 6 000 âmes le total fourni directement par le cens. Cet auteur se fonde sur ce que les convicts libérés ne se souciant guère de rappeler la triste histoire de leur origine, surtout avec les minutieux détails qu'on exigeoit d'eux, se sont souvent entendus avec les constables chargés de l'exécution de la mesure, pour ne point figurer sur les états de population. D'une autre part les individus qui avoient ordre de recueillir les notes ont pu y mettre personnellement beaucoup de négligence.

(1) Voyez *Lang's Historical and statistical account of New South Wales.*

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Population.

Quoi qu'il en soit, cette addition de 6 000 individus établit plus d'harmonie entre les nombres qui figurent dans notre tableau; ne seroit-il pas en effet fort extraordinaire qu'en cinq ans la population eût augmenté de 24 000 individus, tandis que ce nombre est à peu près, à lui seul, la valeur des augmentations de population des colonies réunies de Port-Jackson et de l'île Van-Diémen depuis 1828 jusqu'à 1833, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le tableau n.° 3 ci-après?

Quoique les documens que nous avons eus sous les yeux ne fissent pas toujours mention des militaires, il nous a paru intéressant de noter dans une colonne spéciale quelques détails particuliers à cet égard. Nous avons donc essayé de remplir les lacunes qui existoient par des nombres hypothétiques, après en avoir toutefois discuté la probabilité. Le point de doute qui les accompagne fait suffisamment connoître qu'il ne faut pas leur accorder une entière confiance.

Notre tableau n.° 1 n'ayant pu contenir avec de suffisans détails le résultat du recensement de 1833, nous en avons dressé un tableau à part sous le n.° 2.

Le n.° 3 fait connoître le nombre des convicts débarqués, tant à Port-Jackson qu'à Van-Diémen, d'abord depuis 1795 jusqu'à 1809, et ensuite depuis 1825 jusqu'à 1833 inclusivement; et le n.° 4, le nombre des personnes convictes et libres arrivées, sur l'un et l'autre des mêmes points, depuis 1825 jusqu'à la fin de 1833. Il convient de remarquer que la quantité des émigrans volontaires n'est donnée ici que pour les six dernières années.

La population des sept principales villes ou villages de la Nouvelle-Galles, à la fin de 1833, est indiquée sur notre 5.e tableau; et l'on trouve sur le 6.e, pour diverses époques à compter de 1802, le rapport du nombre des individus libres, des émigrés volontaires et des convicts, à la population totale. Enfin nous avons rapporté, dans le tableau n.° 7, quel étoit pour les trois années 1802, 1828 et 1833, le rapport du nombre des femmes à celui des hommes, parmi les différentes classes d'habitans. Ces résultats offrent de l'intérêt et nous les croyons même tout à fait dignes de l'attention des hommes d'état. Toujours est-il certain que les convicts du sexe masculin se trouvent en quantité

Digitized by Google

beaucoup plus considérable que les femmes prises dans la même classe, et que le nombre des condamnés mâles débarqués, tant à Sydney qu'à Van-Diémen, l'a constamment emporté sur celui des condamnées.

Colonie de Port-Jackson. Population.

La 5.e et la 9.e colonne de notre 3.e tableau confirment cette vérité, et font voir en outre que ce défaut d'équilibre entre les déportés des deux sexes a toujours existé depuis l'origine de la colonie, et même qu'il a été croissant. En effet, le rapport moyen pour les années 1795 et 1809 donne une femme pour 2 hommes $\frac{825}{1000}$, ou 1 000 femmes pour 2 823 hommes, tandis qu'on n'a que le rapport de 1 à 6,070 pendant l'intervalle de 1825 à 1833.

Proportion gardée, il a été déporté moins de femmes irlandaises que de celles nées dans les autres parties de la Grande-Bretagne. On peut conclure de ces remarques que les femmes, prises en général, sont moins portées au crime que les hommes; et si l'on se rappelle que les sentimens religieux sont aussi plus généralement le partage de celles-là, il sera difficile de ne pas voir dans cette cause le motif essentiel de la différence dont il s'agit.

Quoi qu'il en soit, les Anglais ont vivement senti les inconvéniens graves qui devoient résulter pour la colonie de cette grande disproportion des sexes, et ils ont fait tous leurs efforts pour y porter remède. Un journal (*le Temps*) a dit qu'en 1834 on avoit expédié d'Angleterre pour l'île Van-Diémen un navire ayant à bord 290 jeunes filles, bien portantes et de bonnes mœurs. La cargaison qui avoit précédé cet envoi, ajoute-t-on, avoit fort bien rencontré, et à peine restoit-il deux ou trois mariages ou (comme s'exprime le journaliste) *deux ou trois placemens* à opérer, quelques jours après la mise à terre de cette cargaison d'une nouvelle espèce. Un autre vaisseau portant 340 jeunes femmes, la plupart entre 16 et 25 ans, fit aussi voile pour Sydney, sous la direction d'un membre du comité d'émigration. Des familles entières s'y rendirent, et l'on remarqua dans le nombre une mère accompagnée de sept filles, et une autre famille composée du père, de la mère, de dix filles et de deux fils.

Il n'est pas douteux que, dans l'état de singulière pénurie où se trouvent les deux colonies, ces jeunes personnes n'aient dû être accueillies avec transport; mais quelle cruelle position pour celles qui, étant réellement

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Population.

honnêtes, se sont vues obligées de s'unir à des convicts libérés! Car, on peut le remarquer, c'est surtout dans cette dernière classe, et dans celle des convicts sous le poids de leur punition, que le déficit des femmes est immense. Dans le cas où ces jeunes filles n'eussent dû épouser que des personnes n'ayant jamais été convictes, le rétablissement d'équilibre que l'on désire atteindre n'eût jamais pu avoir lieu. Nous examinerons bientôt ce qui doit résulter d'un tel état de choses pour la situation morale de la colonie. Passons d'abord à la transcription de nos tableaux.

Digitized by Google

° 1. *TABLEAU GÉNÉRAL de la population anglaise, à la Nouvelle-Galles du Sud, depuis l'origine de la colonie jusqu'à la fin de 1833.*

ANNÉES.	LOCALITÉS et DÉTAILS PARTICULIERS.	AUTORITÉS CIVILES.				ÉMIGRÉS VOLONTAIRES.				CONVICTS LIBÉRÉS, ET PERSONNES nées dans la colonie.				CONVICTS.				SOMMES PARTICULIÈRES.	NOMBRE TOTAL		POPULATION générale effective.
		Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.	Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.	Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.	Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.		de colons.	de militaires.	
1788	Colonie entière	8	..	..	8	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	600	250	....	850	.....	(A) 858	250	1 108
1791	*Idem*	8	8	1	17	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	2 295	418	....	2 713	.....	2 730	250 ?	2 980
1796	Sydney	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	2 219	3 964	250 ?	4 214
	Parramatta	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	965			
	Hawkesbury *ou* Windsor	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	459			
	Emplois divers	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	321			
1801	Sydney	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	2 500			
	Colonie entière	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	(B) 8 000	840 ?	8 840
1802	Colons	..	..	..	(C)	300	70	(D)	370	2 500	400	(D)	2 900	4 000	800	(D)	4 800	8 070	(E) 9 870	840	10 710
	Créoles	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	1 000	800	.....	1 800	.....	.....	....	.....	1 800			
1804	Sydney	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	2 600			
1807	Colons libres	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	166	(F) 9 160	740 ?	9 900
	Convicts libérés et autres	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	5 700 ?			
	Femmes mariées	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	395			
	Concubines	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	1 035			
	Enfans légitimes	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	807			
	Enfans naturels	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	1 025			
1809	Colonie entière	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	9 356	740 ?	10 096
1810	Sydney	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	6 156	(G) 10 452	1 100	11 552
	Parramatta	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	1 807			
	Hawkesbury *ou* Windsor	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	2 389			
	Newcastle	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	100			
1811	Sydney	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	5 000			
	Colonie entière	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	10 025	1 000 ?	11 025
1812	*Idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	10 521	950 ?	11 471
1814	*Idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	(H) 13 116	850 ?	13 966
1816	*Idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	15 175	750 ?	15 925

(A) Dans ce total ne sont point compris les militaires, remarque qui s'applique à tous les nombres de la même colonne. En 1788 la garnison se composoit de 210 hommes, auxquels il faut ajouter 40 femmes de militaires; ce qui porte le grand total à 1 108 individus; mais on n'y a pas compris encore les marins des vaisseaux de guerre et de transport mouillés en rade. Collins, dans son *Account of New South Wales*, porte en bloc cette population à 1 030 personnes.

En février de la même année, un détachement de 27 personnes alla prendre possession de Norfolk, très-petite île située à 300 lieues environ, dans le N. E. 1/4 E. du Port-Jackson. *Voyez* la carte générale de la Nouvelle-Hollande (pl. 91).

(B) Là dessus, 2 500 personnes résidoient à Sydney; le reste étoit réparti entre Parramatta, Toongabbe, Prospect-Hill et Castle-Hill, qui n'étoient encore que des *établissemens* d'agriculture.

(C) Les autorités civiles qui eussent dû être notées ici sont comprises dans le nombre des émigrés volontaires.

(D) On n'a point distingué les enfans dans les états de cette année; mais ils ont été confondus, selon leur sexe, dans les colonnes des hommes et des femmes.

(E) La partie historique du *Voyage aux Terres-Australes* porte, pour 1802, la population de la colonie à un taux sensiblement plus fort; les notes que j'ai à ma disposition me forcent à me tenir dans de plus étroites limites.

(F) Ce total, comparé à celui de l'année précédente, paroîtroit un peu plus foible, si l'on ne faisoit attention que la population de 1802 a dû se trouver diminuée de tous les individus envoyés à l'île Van-Diémen pour y fonder une colonie.

(G) De ce nombre, 5 513 étoient des hommes, 2 220 des femmes, et 2 721 des enfans, desquels 1/4 ou 1/5 étoient convicts. A la même époque on comptoit 1 321 colons à l'île Van-Diémen et 177 à celle de Norfolk; comme de raison ils n'ont point été compris dans notre tableau.

(H) La population coloniale de Van-Diémen étoit cette année de 1 898 âmes.

Digitized by Google

ANNÉES.	LOCALITÉS et DÉTAILS PARTICULIERS.	AUTORITÉS CIVILES. Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.	ÉMIGRÉS VOLONTAIRES. Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.	CONVICTS LIBÉRÉS, ET PERSONNES nées dans la colonie. Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.	CONVICTS. Hommes.	Femmes.	Enfans.	TOTAL.	SOMMES PARTICULIÈRES.	NOMBRE TOTAL de colons.	de militaires.
1817	Colonie entière	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	17 165	700
1818	*Idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	(I) 21 294	613
1819	Sydney	37	17	16	70	218	133	245	596	2662	1201	2295	6158	3072	527	154	3753	10 577	(K) 25 425	501
	Parramatta	8	6	13	27	80	17	31	128	667	699	1198	2564	1584	170	173	1927	4646		
	Windsor	5	4	7	16	149	23	47	219	1163	818	1419	3400	1778	57	27	1862	5497		
	Liverpool	2	1	7	10	92	42	93	227	481	482	939	1902	1158	226	97	1481	3620		
	Newcastle	2	2	4	8	1	.....	....	1	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	868	877		
	A bord des navires coloniaux	..	..	..	....	199	.....	....	199	9	.....	.....	9	.....	.....	....	.....	208		
	TOTAUX	54	30	57	131	739	215	416	1370	4982	3200	5851	14033	7592	980	451	9891			
1820	Émigrans libres	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	1307	(L) 23 939	548
	Enfans de *idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	1495		
	Convicts	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	11 093		
	Idem libérés	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	4376		
	Enfans de convicts	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	5668		
1821	Nombre total des enfans	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	7568		
	Force armée	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	(M).....	733
1822	Colonie entière	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	24 188	839
1823	*Idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	28 333	830
1824	*Idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	33 595	1257
1825	*Idem*	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	36 366	977
1828	Colons	..	..	..	(N)	2846	1827	(O)	4673	6137	1393	(O)	7530	14155	1513	(O)	15668	36598	(P) 42 598	970
	Créoles	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	4473	4254	.....	8727	.....	.....	....	.....			
	Convicts libérés, comptés en plus	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	4890	1110	.....	6000	.....	.....	....	.....	6000		
	Parramatta	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	4618		
1832	Force armée	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	.....	(Q).....	1416
1833	Colons libres. Hommes	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	22798	60794	1434
	Colons libres. Femmes	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	13452		
	Convicts. Hommes	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	21846		
	Convicts. Femmes	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	2698		
	Parramatta	..	..	..	....	.....	.....	....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	....	.....	(R) 5000		

(I) En 1818 il y avoit 3 760 colons à l'île Van-Diémen.

(K) On supposoit que la population de Van-Diémen étoit alors d'environ 6 000 âmes, mais nous n'en avons pas tenu compte ici. Nous n'y avons pas distingué non plus les personnes nées à la Nouvelle-Galles, leur nombre se trouvant confondu parmi ceux des colons arrivés libres dans la colonie, et les convicts libérés.

(L) Tout annonce que ce nombre et celui de l'année 1822 sont trop foibles. C'est peut-être 25 939 et 26 188 qu'il eût fallu; ou bien doit-on supposer que c'est le recensement de 1819 qui est trop fort, et qu'il n'eût dû être que de 23 425 ? La première supposition paroît plus probable.

(M) En 1821 le nombre total des colons sur l'île Van-Diémen s'élevoit à 6 178 individus, répartis ainsi qu'il suit, savoir : 1 111 hommes libres, 530 femmes et 1 060 enfans *idem*; 3 107 convicts et 370 femmes *idem*. Les autorités civiles et les militaires de tout grade ne sont pas compris dans ce recensement.

(N) *Voyez* la note (C) ci-dessus.

(O) *Voyez* la note (D).

(P) Les états officiels ne portent ici que 36 598 habitans en tout, sans y comprendre les militaires; mais d'après M. Lang, le nombre des convicts libérés y étoit évidemment trop foible; nous avons cru devoir, ainsi qu'il a été dit plus haut, grossir de 6 000 âmes le total de cette classe de colons, en répartissant toutefois les sexes dans le rapport même indiqué par le tableau. Nous remarquerons que, malgré cette addition, le progrès moyen annuel de la population, de 1825 à 1828, n'est encore que de 2 077, quantité sensiblement moindre que celle qu'on déduit des années précédentes.

(Q) La population de Van-Diémen, en 1831, s'élevoit à 24 000 âmes, dont la moitié à peu près se composoit de convicts; en 1832 on y comptoit 26 000 personnes.

(R) Nombres approchés, d'après le D.r Lang.

Digitized by Google

2. *TABLEAU de la population coloniale de la Nouvelle-Galles du Sud, au 2 septembre 1833.*

COMTÉS	NOMBRE D'HABITANS DE LA COLONIE.													LES MÊMES CLASSÉS PAR RELIGION.				
	POPULATION LIBRE.							CONVICTS.			RÉSUMÉ.							
	Hommes.			Femmes.														
STATIONS PARTICULIÈRES.	Au-dessus de 12 ans.	Au-dessous de 12 ans.	TOTAL.	Au-dessus de 12 ans.	Au-dessous de 12 ans.	TOTAL.	TOTAL GÉNÉRAL.	Hommes.	Femmes.	TOTAL.	Nombre des hommes.	Nombre des femmes.	GRAND TOTAL.	Protestans de toutes sectes (A).	Catholiques romains.	Juifs.	Païens.	Douteux.
Argyle	849	159	1 008	197	161	358	1 366	1 418	66	1 484	2 426	424	2 850	1 736	1 106	7	1	
Bathurst	875	176	1 051	251	153	404	1 455	1 880	119	1 999	2 931	523	3 454	2 404	1 034	6	6	4
Brisbane	58	2	60	3	3	6	66	162	1	163	222	7	229	147	82			
Camden	669	174	843	267	168	435	1 278	1 301	69	1 370	2 144	504	2 648	1 696	928	10	2	12
Cook	465	217	682	251	193	444	1 126	313	26	339	995	470	1 465	1 079	383	2	1	
Cumberland	11 408	3 888	15 296	6 759	3 726	10 485	25 781	8 001	2 062	10 063	23 297	12 547	35 844	26 049	9 490	242	43	20
OMTÉS.. Durham	740	122	862	197	98	295	1 157	2 081	65	2 146	2 943	360	3 303	2 308	987	7	1	
Gloucester	83	40	123	41	44	85	208	369	6	375	492	91	583	462	117	4		
Macquarie	69	31	100	46	26	72	172	527	45	572	627	117	744	500	228	16		
Murray	144	16	160	27	6	33	193	315	2	317	475	35	510	327	183			
Northumberland	1 047	381	1 428	451	336	787	2 215	2 198	193	2 391	3 626	980	4 606	3 174	1 411	15	2	4
Saint-Vincent	121	17	138	17	11	28	166	274	5	279	412	33	445	365	80			
ontonniers et autres, employés sur les routes	12	5	17	3	4	7	24	1 879	.....	1 879	1 896	7	1 903	932	936	33	....	2
tablissemens de pénalité	10	28	38	11	2	13	51	1 128	39	1 167	1 166	52	1 218	1 001	214	3		
avires coloniaux en mer	992	.....	992	.....	.....	.....	992	.....	.....	.....	992	.....	992	992				
TOTAUX	17 542	5 256	22 798	8 521	4 931	13 452	36 250	21 846	2698	24 544	44 644	16 150	60 794	43 172	17 179	345	56	42

(A) Il est assez remarquable que les Anglais, entrant ici dans le détail des religions, n'aient pas cru devoir nous apprendre quel étoit, dans la colonie, le nombre des protestans de ar église établie. Seroit-ce qu'il n'y en avoit que fort peu ?

Digitized by Google

N.° 3. *État du nombre de convicts débarqués, tant à Port-Jackson qu'à l'île Van-Diémen, à diverses époques.*

ANNÉES.	NOMBRE DE CONVICTS DÉBARQUÉS.				QUANTITÉ D'IRLANDAIS COMPRIS PARMI LES CONVICTS DÉBARQUÉS.				REMARQUES.
	Hommes.	Femmes.	TOTAL.	Rapport du nombre des femmes à celui des hommes.	Hommes.	Femmes	TOTAL.	Rapport du nombre des femmes à celui des hommes.	
1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	
1795.....	153.	201.	354.	1 : 0,761.	152.	70.	222.	1 : 2,171.	Depuis 1788 jusqu'à la fin de 1820, c'est-à-dire en 33 ans, il a été déporté, tant à la Nouvelle-Galles du Sud qu'à Van-Diémen, 22 217 convicts et 3 661 convictes, ou en somme totale 25 878 individus; ce qui donne pour la proportion moyenne du nombre des femmes à celui des hommes, 1 : 6,069. (*Voyez* Bigge, troisième rapport au comte Bathurst.)
1796.....	324.	43.	367.	1 : 7,535.	134.	43.	177.	1 : 3,116.	
1797.....	287.	94.	381.	1 : 3,053.					
1798.....	608.	50.	658.	1 : 12,160.	402.	50.	452.	1 : 8,040.	
1799.....	257.	50.	307.	1 : 5,140.					
1800 et 1801.....	1 110.	271.	1 381.	1 : 4,096.	496.	88.	584.	1 : 5,636.	
1802.....	271.	130.	401.	1 : 2,085.					
1803.....	494.	136.	630.	1 : 3,632.					
1805.....	379.	200.	579.	1 : 1,895.	125.	35.	160.	1 : 3,571.	
1806.....	195.	106.	301.	1 : 1,840.					
1807.....	.....	97.	97.						
1808.....	329.	200.	529.	1 : 1,645.	132.	60.	192.	1 : 2,200.	
1809.....	389.	121.	510	1 : 3,215.	139.	40.	179.	1 : 3,475.	
TOTAUX.....	4 796.	1 699.	6 495.	1 : 2,823.	1 580.	386.	1 966.	1 : 4,093.	
TOTAUX, moins les Irlandais.....	3 216.	1 313.	4 529.	1 : 2,449.					
1825.....	1 665.	251.	1 916.	1 : 6,633.					
1826.....	1 723.	100.	1 823.	1 : 17,230.					
1827.....	2 105.	499.	2 604.	1 : 4,218.					
1828.....	2 341.	371.	2 712.	1 : 6,310.					
1829.....	3 171.	493.	3 664.	1 : 6,432.					
1830.....	2 782.	444.	3 226.	1 : 6,266.					
1831.....	2 331.	506.	2 837.	1 : 4,607.					
1832.....	2 744.	381.	3 125.	1 : 7,202.					
1833.....	3 489.	637.	4 126.	1 : 5,477.					
TOTAUX des neuf dernières années.....	22 351.	3 682.	26 033.	1 : 6,070.					

Digitized by Google

N.° 4. *ÉTAT des convicts arrivés au Port-Jackson et à l'île Van-Diémen, depuis le 1.er janvier 1825 jusqu'au 31 décembre 1833, et du nombre d'émigrans volontaires qui se sont fixés dans ces colonies du 1.er juillet 1828 au 31 décembre 1833.*

Colonie de Port-Jackson. Population.

ÉPOQUES.	NOMBRE DES PERSONNES ARRIVÉES DANS CES COLONIES.								REMARQUES.
	CONVICTS.			ÉMIGRANS VOLONTAIRES.				GRAND total.	
	Hommes.	Femmes.	TOTAL.	Hommes.	Femmes	Enfans.	TOTAL.		
1825.....	1 665.	251.	1 916.	.....	.....	.....	.....	1 916.	
1826.....	1 723.	100.	1 823.	.....	.....	.....	.....	1 823.	
1827.....	2 105.	499.	2 604.	.....	.....	.....	.....	2 604.	
1828.....	2 341.	371.	2 712.	200.	122.	274.	596.	3 308.	
1829.....	3 171.	493.	3 664.	306.	113.	145.	564.	4 228.	Le nombre total d'individus déportés pendant ces cinq années est de 23 071. Le grand flot d'émigration des personnes libres a commencé en 1832, sous le gouvernement du général Bourke.
1830.....	2 782.	444.	3 226.	166.	70.	73.	309.	3 535.	
1831.....	2 331.	506.	2 837.	185.	98.	174.	457.	3 294.	
1832.....	2 744.	381.	3 125.	819.	706.	481.	2 006.	5 131.	
1833.....	3 489.	637.	4 126.	845.	1 214.	698.	2 757.	6 883.	
TOTAUX...	22 351.	3 682.	26 033.	2 521.	2 323.	1 845.	6 689.	32 722.	

Digitized by Google

N.° 5. *Population des principales villes et villages de la Nouvelle-Galles du Sud, à la fin de 1833.*

Numéros d'ordre.	Nom des villes et villages.	Nombre d'habitans dans les villes. Population libre. Hommes. Au-dessus de 12 ans.	Hommes. Au-dessous de 12 ans.	Hommes. Total.	Femmes. Au-dessus de 12 ans.	Femmes. Au-dessous de 12 ans.	Femmes. Total.	Total général.	Convicts. Hommes.	Convicts. Femmes.	Convicts. Total.	Résumé. Nombre des hommes.	Résumé. Nombre des femmes.	Résumé. Grand total.	Les mêmes classés par religion. Protestans de toutes les sectes.	Catholiques romains.	Juifs.	Païens.	Remarques.
1	Sydney.....	6 108	1 850	7 958	3 697	1 837	5 534	13 492	1 855	885	2 740	9 813	6 419	16 232	12 079	3 922	209	22	On comptoit mille indigènes païens dans la ville de Sydney en 1810, ainsi qu'il résulte d'un interrogatoire du gouverneur Bligh, qui eut lieu devant le comité de déportation de la chambre des communes en juillet 1812. Il ne paroît pas que les païens, cités dans la colonne ci-contre, soient des indigènes de la Nouvelle-Hollande, mais bien plutôt des naturels des îles de la Polynésie australe et de la Nouvelle-Zélande.
2	Parramatta.....	706	384	1 090	621	383	1 004	2 094	407	136	543	1 497	1 140	2 637	2 238	395	4	..	
3	Maitland (A).....	394	170	564	162	141	303	867	514	75	589	1 078	378	1 456	892	556	6	2	
4	Windsor.....	310	144	454	202	115	317	771	187	40	227	641	357	998	787	208	3	..	
5	Richmond.....	264	107	371	152	105	257	628	119	15	134	490	272	762	659	102	1	..	
6	Liverpool.....	143	56	199	95	44	139	338	237	44	281	436	183	619	477	140	1	1	
7	Newcastle.....	112	48	160	71	53	124	284	226	26	252	386	150	536	415	120	1	..	
8	Macquarie.....	28	24	52	28	20	48	100	394	42	436	446	90	536	346	176	14	..	
	Totaux des habitans des villes, etc.....	8 065	2 783	10 848	5 028	2 698	7 726	18 574	3 939	1 263	5 202	14 787	8 989	23 776	17 893	5 619	239	25	
	Population totale.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	36 250	.....	.....	24 544	.....	.....	60 794	43 172	17 179	345	56	
	Reste employé ailleurs.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	17 676	.....	.....	19 342	.....	.....	37 018	25 279	11 560	106	31	
	Marins embarqués.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	992					
	Nombre d'habitans de la campagne.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	36 026					

(A) *Voyez* l'Appendice. L'original porte ici le nombre des convicts à 614; mais la discussion m'ayant montré qu'il n'en falloit que 514, j'ai modifié en conséquence les quantités portées dans les autres colonnes et dépendantes de celle-là.

Digitized by Google

N.° 6. *RAPPORT du nombre des personnes libres et convictes, à la population totale de Port-Jackson, pour différentes époques.*

ANNÉES.	TOTAL DU NOMBRE				RAPPORT DU NOMBRE			REMARQUES.
	des PERSONNES libres.	des ÉMIGRÉS volontaires.	des CONVICTS.	des HABITANS de la colonie.	des PERSONNES libres à la population totale.	des ÉMIGRÉS volontaires à la population totale.	des CONVICTS à la population totale.	
1802.....	5 070.	370.	4 800.	9 870.	1 : 1,946.	1 : 26,676.	1 : 2,056.	
1819.....	15 534.	1 501.	9 891.	25 425.	1 : 1,637.	1 : 16,939.	1 : 2,571.	
1828.....	26 930.	4 673.	15 668.	42 598.	1 : 1,582.	1 : 9,116.	1 : 2,719.	
1833.....	36 250.	"	24 544.	60 764.	1 : 1,677.	"	1 : 2,477.	Nous ignorons quel étoit le nombre des émigrés volontaires en 1833.

N.° 7. *RAPPORT du nombre des femmes à celui des hommes, dans diverses catégories, et à différentes époques.*

NUMÉROS D'ORDRE.	CLASSIFICATION des INDIVIDUS.	ANNÉE 1802.			ANNÉE 1828.			ANNÉE 1833.		
		TOTAL DU NOMBRE		RAPPORT du nombre des femmes à celui des hommes.	TOTAL DU NOMBRE		RAPPORT du nombre des femmes à celui des hommes.	TOTAL DU NOMBRE		RAPPORT du nombre des femmes à celui des hommes.
		des femmes.	des hommes.		des femmes.	des hommes.		des femmes.	des hommes.	
1.	Colons venus libres dans la colonie.....	70.	300.	1 : 4,286.	1 827.	2 847.	1 : 1,558.			
2.	*Idem*, nés dans la colonie..	800.	1 000.	1 : 1,250.	4 254.	4 473.	1 : 1,051.	13 452.	22 798.	1 : 1,695.
3.	Convicts libérés.....	400.	2 500.	1 : 6,250.	2 503.	11 027.	1 : 4,406.			
4.	Convicts.....	800.	4 000.	1 : 5,000.	1 513.	14 155.	1 : 9,356.	2 698.	21 846.	1 : 8,097.
5.	Sommes des nos 1 et 2....	870.	1 300.	1 : 1,494.	6 081.	7 319.	1 : 1,204.	"	"	"
6.	Sommes des nos 1, 2 et 3.	1 270.	3 800.	1 : 2,992.	8 584.	18 346.	1 : 2,137.	13 452.	22 798.	1 : 1,695.
7.	Sommes des nos 1, 2, 3 et 4.	2 070.	7 800.	1 : 3,768.	10 097.	32 501.	1 : 3,219.	16 150.	44 644.	1 : 2,764.
8.	Convicts résidant aux établissemens de pénalité (A).....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	39.	1 128.	1 : 28,923.

(A) C'est à très-peu près ici une femme pour 29 hommes! Mais cette situation est encore pire dans nos bagnes, où il n'y a aucune femme.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

§. III.

Mœurs des colons.

Colons libres.

Émigrans libres. — Quelques négocians respectables furent les premiers colons libres qui arrivèrent à Port-Jackson; plus tard les officiers militaires qui, après avoir fait partie de la garnison, voulurent s'établir dans le pays, augmentèrent le nombre de ses habitans libres, et ce nombre s'accrut ensuite singulièrement de leurs enfans et des personnes qui vinrent avec le désir de posséder des terres dans cette contrée.

Il a toujours existé entre la classe des colons libres et celle des convicts libérés une antipathie très-marquée, quel que fût d'ailleurs l'état de fortune des individus, et cette antipathie est facile à comprendre. L'espèce de mépris dont les convicts libérés, qu'on appelle ici *les émancipés,* ont été l'objet, a profondément blessé leur amour-propre, et développé entre eux et les habitans d'origine libre une sorte d'inimitié qui a trop souvent donné lieu aux plus déplorables excès. La liberté de la presse, accordée à la colonie en 1824, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, a été un instrument actif de scandale, en raison des calomnies et des abominations que certaines personnes ont pris à tâche de publier.

Le flot d'émigrans qui, dans ces dernières années, est arrivé de la mère-patrie pour chercher ici des moyens suffisans d'existence, a dû nécessairement amener à Port-Jackson quantité d'individus de mœurs fort peu exemplaires; quelques-uns d'entre eux se sont en effet montrés paresseux, malintentionnés, d'un caractère déréglé (1), et sont devenus une véritable tache pour la classe des émigrans libres.

La plupart des domestiques arrivés d'Angleterre avec leurs maîtres se sont gâtés bientôt par une communication forcée avec les convicts (2); aussi a-t-on reconnu qu'il étoit tout-à-fait abusif d'amener des domestiques dans la colonie. Mais que dirons-nous des émigrans libres de la classe ouvrière?

N'est-il pas à craindre que des relations analogues n'aient une fâcheuse

(1) *New-South-Wales Calendar* de 1834.
(2) *Voyez* Dawson, *op. cit.*, p. 434.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Mœurs des colons.

influence sur quelques-uns d'entre eux? Déjà on a remarqué que la tempérance n'étoit pas leur vertu favorite, et que l'abus funeste des liqueurs spiritueuses, source de tant de maux individuels, devenoit aussi pour la colonie une cause de grands désordres. Une certaine disposition à la prodigalité se remarque en général chez cette classe de gens, et y entretient un état de malaise qui les empêche souvent de s'élever au-dessus d'une position médiocre.

Les matelots baleiniers forment eux-mêmes actuellement une classe spéciale de colons libres; le genre de vie qu'ils mènent, les opérations auxquelles ils se livrent, et leur absence presque constante des pays civilisés les rendent en général rustres et brutaux; l'impossibilité où ils sont très-fréquemment d'être atteints par les lois jointe au peu d'estime qu'ils font de l'opinion publique semble les avoir affranchis de toute espèce de frein. On assure (1) que leur conduite sur celles des îles du Grand-Océan qu'ils visitent est très-souvent blâmable à l'excès.

Convicts libérés. — Hâtons-nous d'établir une distinction, sous le rapport des mœurs privées, entre les condamnés politiques, les duellistes, et les convicts qui n'ont été envoyés au Port-Jackson que pour vols et d'autres délits infâmes. Ceux des premiers qui, à l'expiration de leur peine, rentrent dans la société commune, ont, en général du moins, des droits non douteux aux égards de leurs concitoyens; il en est de même des seconds, et parmi les autres, voués à l'opprobre, qui oseroit assurer qu'on ne puisse y établir aussi quelques distinctions favorables? Quoi qu'il en soit, ce sont les convicts libérés qui, pendant de longues années, ont donné le ton dans la colonie et qui y ont développé cette foule d'habitudes vicieuses que plusieurs générations peut-être ne parviendront pas à effacer (2). On reproche à ces hommes pervers un esprit de chicane et un amour du lucre poussés jusqu'à l'excès. Un assez grand nombre se sont montrés fréquemment des marchands déhontés. Il est vrai que la concurrence est venue depuis peu modérer leur système de rapine, et que la nécessité leur a fait concéder ce qu'on n'eût jamais pu sans cela attendre de leur délicatesse. La présence d'une foule de

(1) Lang, I, 305.
(2) *Idem*, II, 410.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Mœurs des colons.

commerçans honorables, récemment arrivés dans le pays, n'a pas laissé d'ailleurs que de donner une impulsion salutaire à la morale publique, et les conséquences heureuses qu'on doit en attendre ne peuvent manquer de se faire sentir un jour.

Suivant M. Lang, la première ambition d'un convict libéré est de remplir un emploi de constable; par là, assuré d'un salaire et de sa subsistance, il peut mener une vie comparativement moins active et moins pénible. Après cela, il désire obtenir une licence de cabaretier, faveur qui s'acquiert en payant 25 liv. st. [625 fr.] par an, et en prouvant en outre que la maison et la moralité du postulant sont de nature à satisfaire les inspecteurs, qui, à Sydney, sont pour la plupart eux-mêmes des marchands de liqueurs spiritueuses en gros.

Enfans créoles des convicts. — « Considérés sous des rapports physiques, » les créoles de Port-Jackson sont en général grands et minces, et moins » propres à faire de hardis efforts, dit le docteur Lang (*op. cit.*), qu'à » endurer la fatigue et les privations. On a cru remarquer dans leur » esprit plus de superficie que de profondeur; et dans leur intelligence, » plus de précocité mais moins de durée que chez les Anglais d'Europe. » Ils sont peu appliqués, et les difficultés les découragent bientôt. En outre » ils se montrent étourdis et frivoles, impatiens du joug et très-disposés » à s'estimer plus qu'ils ne valent. Mais, selon toute apparence, ces » défauts sont dus à la mauvaise éducation que la plupart d'entre eux » reçoivent de leurs familles. Toutefois, il est un trait particulier de » leur caractère qu'on regarde assez généralement comme une vertu, » quoiqu'il semble plutôt mériter une qualification contraire, c'est une » affectation bruyante et même hostile de liberté et d'indépendance, » analogue à celle qui s'observe chez les Anglo-Américains de la basse » classe. »

Sous le rapport de la probité et de la tempérance, les enfans des convicts libérés ont une conduite sensiblement meilleure que celle de leurs parens; et sous celui des mœurs, on remarque également chez eux moins de désordres qu'on ne seroit tenté de s'y attendre. Les jeunes filles surtout ont une retenue plus grande que ne le comporte la disproportion énorme qui existe ici entre les deux sexes. Toutefois,

Digitized by Google

il faut bien l'avouer, le défaut d'équilibre que nous signalons a donné naissance, chez quelques unes, à un excessif libertinage.

Colonie de Port-Jackson.

Mœurs des colons.

Comme l'emploi le plus fréquent des convicts a été jusqu'ici les travaux agricoles et mécaniques, on doit peu s'étonner que les hommes qui s'occupent de ces industries soient en défaveur parmi une certaine classe d'habitans : c'est aussi ce que l'on observe parmi les créoles, qui donnent pour la plupart une préférence très-marquée à la navigation et au commerce, sur toutes les autres professions.

Convicts.

Vices des convicts. — Les habitudes morales des convicts de la plus basse classe sont excessivement relâchées. La paresse et la tromperie sont les moyens qu'ils mettent en usage pour se soustraire, autant qu'ils le peuvent, à la rigueur des punitions. Les meurtres et les vols qu'ils commettent, les dévastations haineuses auxquelles ils se livrent, rendent cette classe de serviteurs non moins dangereuse qu'incommode. Les salaires plus que suffisans qu'on leur donne leur permettent de s'adonner au jeu, à l'ivrognerie, ainsi qu'à toute sorte de débauches, et leur inspirent souvent du mépris pour ceux qui les emploient, et une insolence insupportable. L'ivrognerie surtout est poussée chez eux jusqu'à la fureur, et l'on doit avouer que cette passion n'est guère moins répandue parmi les convicts libérés. En 1823, où l'on comptoit à Sydney de 11 000 à 12 000 habitans, le nombre des cabarets autorisés étoit de 83. Dans les dix années qui se sont écoulées depuis, la population a un peu plus que doublé, mais le nombre des cabarets a augmenté dans une bien plus grande proportion : on en comptoit 195 dans cette capitale au commencement de 1833, et, à la fin de la même année, 217. Ces détails ne montrent que trop à quels excès de boisson se livrent les colons. Quelqu'un assure y avoir vu plus de cas d'ivrognerie dans un jour, qu'on ne pourroit en rencontrer dans un mois à New-York, ville dont la population est cependant de 200 000 habitans (1).

Mais voici un fait qui paroîtroit incroyable s'il n'étoit attesté par une autorité digne de foi (2). En 1830 la consommation de rhum à Port-Jackson s'est élevée à 846 205 gallons [3 844 697 litres]. Si nous

(1) Voyez *The Sydney Gazette* du 22 novembre 1834.
(2) *New-South-Wales Magazine* d'octobre 1833, p. 138.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Mœurs des colons.

admettons, ce qui doit être très-près de la vérité, que la population totale de la colonie fût alors de 50 000 habitans, nous trouverons que la consommation annuelle moyenne pour chaque individu n'a pas été moindre de 17 gallons [76, 9 litres]. Or, comme il est évident que les enfans et une partie au moins des femmes sont loin de se livrer à de pareils excès, ce n'est pas trop que de doubler cette quantité pour savoir ce que les ivrognes de la colonie consomment. A ce compte ce seroit pour chacun d'eux au moins 154 litres par an, ou par mois 13 litres, consommation dont il n'y a d'exemple dans aucun autre pays du monde sauvage ou civilisé. J'ignore quels miracles pourra opérer la *Société de tempérance* qui vient de se former à Port-Jackson.

Longtemps, ~~avons nous dit dans notre chapitre XXXIII~~ ainsi que nous le disons dans le 3e vol. de ce Ouvrage, on négligea dans la colonie l'influence de la religion pour épurer la moralité des convicts; déjà en 1802 on se plaignoit avec amertume du mépris général que cette classe d'habitans affectoit pour toutes les choses sacrées et religieuses; cependant, et aujourd'hui encore, les colons se montrent, à cet égard, d'une incurie incroyable envers les convicts qui travaillent chez eux; à peine dans un petit nombre de fermes récite-t-on, les dimanches, les prières du rite anglican; et de ceux encore qui se livrent à ces soins, à peine, d'après le docteur Lang, en compte-t-on 1 sur 5 habitans, et peut-être même 1 sur 10. Les exercices religieux réclamés par la population catholique ont été jusqu'ici plus rares encore et plus difficiles à réaliser. Au reste, il est facile de concevoir que ces principes, qui forment la base de toute saine morale, sont extrêmement relâchés à Port-Jackson, même parmi les meilleurs, et que la plupart des autres n'y songent pas du tout.

Libertinage. — Le libertinage développé par d'anciennes habitudes, et qu'entretient ici une foule de circonstances, est un des plus grands fléaux de la colonie, et l'un de ceux auxquels il est le plus difficile de porter remède. Nous avons déjà parlé du défaut d'équilibre entre les deux sexes, et nous avons montré que, chez les convicts, le rapport du nombre des femmes à celui des hommes suivoit une marche progressive ascendante dont il étoit difficile d'assigner les limites. Que doit-on attendre des mœurs de gens accoutumés à vivre dans un pareil désordre?

Digitized by Google

Le tableau des infamies qui proviennent de ces causes a été plusieurs fois signalé par les écrivains anglais.

Colonie de Port-Jackson.

Mœurs des colons.

L'un d'eux, Thomas Reid, se plaignoit, en 1820, que les lieux de prostitution, quoique réduits depuis peu, à Sydney, de 67 à 25, étoient encore excessivement nombreux comparés à la population de la ville. « On » peut se faire une idée de l'affluence qui existe dans ces maisons, dit-il, » par le gain que font les personnes qui les tiennent, gain tellement » énorme qu'elles se trouvent à même d'accumuler, dans l'espace de » trois ans, ce qu'elles appellent une fortune : c'est un objet d'étonnement.

« Si ces scandaleux désordres ne sont pas rares, même dans les rues » les mieux tenues de la capitale, il seroit difficile de décrire, dans » les autres, les horribles excès qui s'y commettent. Dans le quartier » nommé *les Rocks* (pl. 94), les scènes d'ivresse, de honteuse débauche » et de licence effrénée, sont surtout si fréquentes et si dégoûtantes, » qu'on ne peut y songer sans en être révolté; et telle est à cet égard » l'absence absolue de toute décence, que, même dans le jour, une per- » sonne honnête courroit risque d'y être insultée; mais l'imprudence » de s'y montrer seroit bien plus grande encore pendant la nuit (1). » Ces détails sont confirmés par le second forgeron de *l'Uranie,* nommé *Larose,* qui, tenant son journal avec beaucoup de soin, parle du quartier dont il s'agit dans les termes suivans : « Ce lieu est rempli de concubines » et de voleurs, lesquels lorsqu'ils voient un individu un peu en *ribote,* » vous le détroussent le mieux du monde, et souvent le battent jusqu'à » le laisser sur la place, quelquefois tout nu. » Je cite exactement.

On devoit s'attendre à ce que la capitale d'une colonie de déportation fût le principal théâtre de la débauche et du libertinage; cependant Parramatta est, à quelques égards, témoin d'excès peut-être encore plus monstrueux et plus dégoûtans. Voici ce que raconte, sur ce sujet, le même M. Reid, l'un des chirurgiens-inspecteurs chargés, en 1820, de conduire à Port-Jackson une cargaison de femmes convictes :

« Étant allé visiter la manufacture de Parramatta, j'y trouvai les mi- » sérables créatures que j'avois amenées d'Angleterre dans un état diffi- » cile à décrire ; toutes se réunirent autour de moi, et restèrent plusieurs

(1) Voyez *Reid's Two voyages to New-South-Wales and Van Diemen's Land,* 1822.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Mœurs des colons.

» minutes sans pouvoir dire une parole; mais leurs yeux remplis de » larmes et leurs profonds sanglots exprimoient assez ce qu'elles avoient » dans l'âme. Quelques-unes firent un récit révoltant de la manière dont » elles avoient passé la dernière nuit. A peine la veille au soir étoient- » elles arrivées à la manufacture (1), qu'elles furent entourées par des » hordes de bandits déportés, pourvus les uns de liqueurs fortes, les autres » de vivres, afin de célébrer, selon l'usage, un banquet auquel ils étoient » assurés de pouvoir assister sans être interrompus; c'étoit un prélude » aux excès que la décence se refuse de rapporter. On eût dit qu'ils avoient » calculé sur la sécurité qui naît d'une coupable connivence avec les » constables, sur la négligence desquels ils peuvent du moins compter.

» Ces gardiens de la morale publique sont ordinairement choisis dans » les rangs des convicts, et possèdent rarement des qualités supérieures » à celles des personnes qu'ils sont chargés de surveiller.

» D'abord je ne pouvois croire ce que me disoient ces femmes d'une aussi » étrange visite des convicts; mais elles m'en montrèrent plusieurs, encore » demi-nus et demi-ivres, cachés dans ce réceptacle de misère, théâtre » des plus infâmes orgies. Quelques-unes de celles dont la conduite et les » mœurs s'étoient plus particulièrement améliorées pendant la traversée, » s'écrioient avec des larmes d'angoisse : *O Dieu! on nous a toutes envoyées » ici pour y être détruites!* Et elles déclaroient qu'il étoit presque impossible » de ne pas s'abandonner à la débauche la plus honteuse, au milieu de » cette multitude de formes diverses sous lesquelles la tentation leur » étoit présentée. »

Convicts amendés. — On vient d'entendre le récit d'un des plus dégoûtans épisodes auxquels la corruption des convicts ait sans doute jamais donné lieu. Heureusement l'œil peut quelquefois se reposer sur des tableaux moins hideux et moins révoltans. Il n'est pas très-rare, en effet, de voir, surtout parmi les déportés qui se livrent à la vie pastorale, des hommes qui, de coupables, sont devenus des citoyens honnêtes et industrieux;

(1) Cette manufacture, dit un journaliste de la colonie, est un établissement *unique*, une sorte de couvent où le vœu de chasteté n'est pas strictement exigé. (Voyez *Sydney Monitor*, 13 décembre 1834.)

Digitized by Google

et qui même, après leur libération, et après avoir obtenu ou acquis des propriétés, se sont mariés et ont élevé une nombreuse famille.

Colonie de Port-Jacksou.

Mœurs des colons.

Dans l'intéressant récit de son voyage à la Nouvelle-Hollande, R. Dawson parle en ces termes de quelques convicts qu'il avoit eus sous ses ordres, et dont il avoit été très-satisfait.

« Dans le cours de ma vie, dit-il, j'ai eu plusieurs bons domestiques, » mais jamais aucun qui m'ait servi avec un zèle aussi invariable que le » nommé Edwards, né dans le pays de Galles. Le peu que j'avois à moi, » à cette époque, étoit entièrement à sa discrétion, soit au logis, soit en » voyage. Un tel exemple d'attachement et de bonne conduite n'est pas le » seul que je pourrois citer parmi les convicts de la Nouvelle-Galles du » Sud; et je me suis convaincu qu'on les ramène plus souvent qu'on ne » le pense généralement dans la voie de l'honnêté, par la confiance et un » traitement amical. » Celui-ci étoit *condamné à vie,* et se trouvoit par conséquent dans la classe connue des colons sous le nom de *lifers :* il servit Dawson pendant deux ans sans jamais s'écarter de ses devoirs.

Femmes convictes. — Comparativement il existe très-peu de femmes convictes qui, après leur arrivée dans la colonie, commettent des fautes graves en récidive, et ce n'est même pas une chose sans exemple de rencontrer de ces créatures qui, après avoir vécu dans un grand désordre pendant qu'elles étoient filles, se conduisent d'une manière irréprochable dès qu'elles sont mariées. Dans nos prisons, sur les pontons et dans nos bagnes, de pareils amendemens chez les hommes comme chez les femmes, eussent-ils pu avoir lieu? Non; le criminel, après l'expiration de sa peine, seroit indubitablement retourné à ses premières habitudes, et auroit continué d'être le fléau de la société.

On a reconnu que les convicts qui ont été envoyés à Port-Jackson avec leurs femmes se sont généralement fait remarquer par une meilleure conduite; c'est ce qui explique pourquoi le gouvernement a consenti à ce que cette double déportation se fît à ses frais. Quant aux convois de filles libres et honnêtes venues dans la colonie, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, c'est assurément, sous le rapport de l'amélioration des mœurs, une circonstance heureuse; « mais, ne peut-on pas supposer que, dans » quelques cas, leur changement de situation, et l'état particulier de la

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Mœurs des colons.

» colonie, aura mis à une trop rude épreuve les sentimens honnêtes de » ces jeunes émigrantes, et que plusieurs ne soient devenues victimes de » la corruption au milieu de laquelle elles étoient obligées de vivre (1)? » Malheureusement il n'est que trop probable que cette fatale conséquence se sera réalisée souvent; néanmoins espérons que le contraire aura eu lieu aussi quelquefois, et qu'alors un petit nombre d'individus aura profité, pour son bien-être, de cet amalgame hétérogène de la population. On a vu que depuis quelques années un assez grand nombre de familles libres s'étoient répandues sur divers points de la colonie; les mœurs générales s'en seront-elles améliorées d'une façon notable? ou bien doit-on craindre avec le Dr Lang « qu'au lieu d'élever à leur niveau, dans l'échelle des bonnes » mœurs, la masse corrompue de la société qui les entoure, ce soit le » contraire qui se soit réalisé? »

Amusemens.

Le théâtre, dit-on, doit être l'école des mœurs. Nous avons de fortes raisons de croire que, malgré son épithète de *royal*, celui qui existe à Sydney n'ait pas constamment rempli ce but honorable; le Dr Lang se prononce même à cet égard d'une manière tout à fait négative.

Les courses de chevaux, dont les Anglais sont si passionnés, ne pouvoient pas manquer non plus de s'introduire dans la colonie. Déjà, pendant l'administration du gouverneur Macquarie, il y en avoit eu plusieurs à Sydney; mais ce genre d'amusement s'est depuis lors considérablement développé, et a même été organisé d'une manière régulière sous le gouvernement du général Brisbane. Indépendamment des courses qui se faisoient dans la capitale, on en voyoit aussi en 1833 à Parramatta, Windsor, Liverpool, Campbell-Town, Maitland, Patrick-Plains, Bathurst et Goulburn. Ces sortes de passe-temps sont trop connus aujourd'hui en France pour que nous entreprenions de les décrire; ordinairement ils deviennent à Port-Jackson le prétexte de nombreuses réunions, de bals et de repas, où la tempérance ne préside pas toujours.

L'existence d'un théâtre a dû naturellement attirer des musiciens à Sydney, et la présence de ceux-ci donner lieu à des concerts dans lesquels ont afflué les *dilettanti* de la colonie. On cite en particulier la grande fête qui se célébra, le 16 décembre 1834, dans une des salles de l'hôtel Pultney,

(1) Carmichael, *in New-South-Wales Calendar*, 1834.

Digitized by Google

sous le patronage du gouverneur; le prix des billets d'entrée ne s'éleva pas à moins de 7 sh 6 d [9f, 37c]; la musique, dit-on, y fut variée et bien choisie.

Colonie de Port-Jackson.

Mœurs des colons.

Outre ces récréations, les combats de grillons, ceux de boxeurs, les joûtes sur l'eau (1), ainsi que différens autres genres de luttes entre les jeunes gens créoles et ceux nés en Angleterre, occupent encore de temps en temps les oisifs. Mais le beau monde préfère en général de simples promenades dans des voitures élégantes et légères, sur quelqu'une des belles routes qui avoisinent les villes ; c'est ainsi qu'à Sydney le rendez-vous des *fashionables* est sur le chemin qui conduit au phare. L'usage de cette promenade est aussi répandu qu'il est agréable et utile à la santé.

§. IV.

Maladies.

Nous avons parlé dans notre chapitre XXX de l'extrême salubrité du climat de la Nouvelle-Galles du Sud ; on doit donc s'attendre à ce que les maladies soient rares dans un tel pays; et en effet on ne voit guère dans le petit nombre de celles qui y règnent, qu'une conséquence de la mauvaise conduite de la plupart des colons, et des débauches en tous genres auxquelles ils se livrent. Ce qu'on nomme en Europe *maladies des enfans* étant ici presque entièrement inconnu, nous ne nous étendrons pas sur cet article; mais nous dirons sommairement, d'après le Dr Lang, quelles sont les incommodités les plus fréquentes des personnes adultes.

Nous reconnoîtrons d'abord pour causes efficientes d'un grand nombre de ces perturbations sanitaires, l'emploi d'une nourriture animale trop abondante, et surtout l'usage excessif des liqueurs alcooliques, source principale de presque tous les maux corporels dont sont affligés les colons. Les ophthalmies, la dyssenterie, les catarrhes sont les affections qui s'observent le plus fréquemment. Tantôt la première de ces maladies est amenée par les vents secs et brûlans du Nord-Ouest; d'au-

(1) Les canots des joûteurs ont tantôt quatre avirons chacun et tantôt six. Dans la joûte qui eut lieu le 8 octobre 1834, le prix destiné au vainqueur fut de 30 liv. st. [758 fr.].

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Maladies.

tres fois elle est produite par les travaux exécutés pendant une exposition indiscrète au soleil, ou bien à une réverbération de cet astre trop éclatante; mais plus ordinairement c'est l'usage immodéré des liqueurs fortes qui lui donne naissance; et dans ce cas, la perte de la vue en est presque toujours une suite inévitable.

La dyssenterie s'attache surtout aux gens de la basse classe. Pour la guérir, les médecins du pays emploient des doses de mercure capables d'effrayer un praticien européen. L'usage prolongé des eaux imprégnées d'alun, telles qu'on en rencontre dans certaines parties de la colonie, ainsi que l'habitude de boire trop froid pendant les fortes chaleurs et lorsque le corps transpire beaucoup, sont regardés comme des causes accidentelles et efficientes de cette maladie; plus souvent elle provient de l'abus des viandes salées, ou d'une trop longue exposition au soleil pendant les ardeurs de la canicule.

Il n'est pas rare de voir régner aussi des catarrhes épidémiques. On n'a pas remarqué que les personnes dans la fleur de l'âge les redoutassent beaucoup, mais il en est autrement chez les enfans et les vieillards, qui succombent fréquemment à ses attaques. On a vu de ces épidémies se déclarer après que les vents brûlans de l'Ouest avoient soufflé longtemps. La fièvre est peu fréquente, et ne s'observe guère que dans les lieux les plus marécageux, à moins qu'elle ne soit symptomatique. La consomption, sans être tout à fait inconnue, se montre cependant quelquefois, et moissonne un petit nombre de jeunes créoles. Les cas de goutte sont peu communs; mais les inflammations qui proviennent de l'abus des liqueurs fortes doivent être considérées comme endémiques. On a remarqué qu'en général les maladies avoient à Port-Jackson un caractère plus aigu qu'en Angleterre.

Une des plus tristes infirmités qui attaquent l'espèce humaine, le *delirium tremens* [délire nerveux ou tremblant], est très-ordinaire parmi les colons, et presque toujours il se résout par la mort. Cette maladie se développe constamment à la suite des excès de débauche, qu'aggravent encore, à ce qu'il paroît, les fortes chaleurs de l'été, et l'usage répété de certaines substances délétères que les cabaretiers du pays ajoutent aux liqueurs spiritueuses qu'ils débitent. Sous le poids de cette

Digitized by Google

affligeante perturbation, le malade est tourmenté par des terreurs imaginaires; il lui semble être poursuivi par des spectres; son corps entier tremble convulsivement, tandis que son esprit est sous l'influence des pensées les plus extravagantes. Le système nerveux est alors si excessivement irrité, que les fonctions du corps en sont interrompues, ou du moins dérangées de la manière la plus grave.

Colonie de Port-Jackson. Maladies.

On s'attend bien sans doute que les affections vénériennes ne soient pas inconnues dans un pays où la modération et la tempérance sont loin d'être comptées au nombre des vertus les plus communes; ces maladies y ont peu de malignité. Toutefois la vie s'use bien vite au milieu des excès condamnables auxquels un si grand nombre d'habitans se livrent; mais on a remarqué que les personnes sobres y vivoient longtemps.

Voici, d'après le *New-South-Wales Magazine*, du 1er octobre 1833, le nombre et le genre de maladies qui ont régné à Sydney, depuis le 20 août jusqu'au 20 septembre de cette année inclusivement, et tel qu'on le trouve consigné dans le rapport médical du dispensaire de la capitale:

Pleurésie	1.	Scrophule	1.
Phthisies	2.	Catarrhes	2.
Rhumatismes	3.	Vers	1.
Gale	1.	Varicelle	1.
Convulsions (*distentio*)	4.	Hydropisie ascite	1.
Contusions	4.	Défaillance	1.
Teigne	1.	Fracture	1.
Syphilis	6.	Hépatite	1.
Ulcères	1.	Inflammation de l'oreille	1.
Fistule	1.	Obstruction	1.

§. V.

Établissemens sanitaires et de bienfaisance.

Établissemens sanitaires.

Ayant signalé dans le premier paragraphe de ce chapitre le nombre des hôpitaux existans dans la colonie, nous n'ajouterons que peu de chose à ce qui précède. Ces établissemens sont bien pourvus de toutes les choses nécessaires au traitement des maladies, et des méde-

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Établissemens sanitaires.

cins expérimentés y sont attachés; cependant on se plaint d'y manquer de moyens pour séparer les malades de l'un et de l'autre sexe. L'hôpital civil de Sydney peut contenir 176 personnes, et celui destiné aux militaires, de 200 à 300. A Parramatta l'hôpital civil ne sauroit recevoir que 50 malades; et à la manufacture des femmes il n'y a qu'une simple infirmerie. La maison des fous de Castle-Hill, connue sous le nom de *Bedlam*, sert au besoin de succursale pour placer la surabondance des malades; on en comptoit 59 sur ce point en 1820.

On compte dans la colonie 1 inspecteur général des hôpitaux, 4 chirurgiens ou médecins en chef, du grade de ceux qui s'embarquent sur les vaisseaux; 6 aides-médecins ou chirurgiens (1), et un chirurgien-apothicaire, distribués ainsi qu'il suit, savoir: A Sydney, l'inspecteur général, un chirurgien en chef, un aide et un apothicaire; à Parramatta et à Newcastle, dans chacune un chirurgien en chef; à Liverpool, un chirurgien en chef et un aide; à Windsor, Port-Macquarie, Bathurst et la Baie Moreton, dans chacune un aide-chirurgien seulement.

Associations de bienfaisance.

Benevolent Society. — La société de bienfaisance de Sydney, instituée en 1818, à l'instigation du gouverneur Macquarie, pour venir au secours des indigens âgés et infirmes, se compose d'individus pris dans toutes les classes d'habitans. Dès le principe, ces sociétaires rivalisèrent de zèle pour fournir aux dépenses qu'exigeoit l'établissement d'un Asile de bienfaisance [*benevolent asylum*]. L'édifice, bâti aux frais du gouvernement, peut contenir 40 personnes. Un comité spécial exerce un contrôle actif non-seulement sur les fonds de la société, mais encore sur l'état de ceux qui sollicitent des secours. On a jugé à propos que chaque district s'occupât en particulier du soulagement de ses pauvres. En conséquence les habitans de Parramatta et de Richmond se sont réunis pour satisfaire aux mêmes vues de charité, et cet exemple doit être suivi sur d'autres points, à mesure que le besoin s'en fera sentir. On s'occupe en outre, dans l'asile de bienfaisance de Sydney, de l'instruction religieuse des personnes qui y sont admises.

Amis des émigrans. — Sous ce titre, une société se forma jadis pour assister les émigrans libres des classes les moins aisées et leur donner,

(1) Il faut ajouter à cette liste un aide-chirurgien qui réside à l'île Norfolk.

Digitized by Google

à leur arrivée, les divers avis capables de leur faciliter les moyens de s'établir dans le pays avec toute la commodité et la promptitude possibles. Chacun des sociétaires est obligé de contribuer aux frais de l'établissement pour une somme d'au moins 5 shillings [6fr, 25c]; mais ils sont libres de faire, quand ils le veulent, des offrandes plus importantes. Les fonds de la société ne sont employés qu'à payer ses dépenses, à moins qu'il ne faille soulager un cas extrême de détresse.

Colonie de Port-Jackson. Établissemens sanitaires.

Dispensaire. — On a établi à Sydney, le 18 juillet 1826, un dispensaire, qui, par les soins d'un chirurgien-apothicaire, fournit des drogues aux personnes indigentes auxquelles on juge à propos d'en accorder. Ce directeur se rend aussi chez les personnes infirmes et pauvres qui réclament ses soins.

§. VI.

Maisons d'éducation.

Tous les bons esprits conviennent qu'il faut établir une distinction essentielle entre l'éducation et l'instruction. Celle-là nous donne la connoissance du monde et de nous-mêmes, nous met au fait des usages sociaux, nous montre les vérités de la religion et ses bienfaits; elle s'occupe, en un mot, de tout ce qui constitue le savoir-vivre et l'homme de bonne société; celle-ci au contraire se borne à nous inculquer les principes des sciences, des beaux-arts et des lettres (1). La première, sans contredit, est la plus difficile et la plus importante; et c'est malheureusement, dit Rollin, celle dont on s'occupe le moins. Ces réflexions, très-justes en général, sont particulièrement applicables à la colonie de Port-Jackson.

Maison des orphelines. — On fut longtemps avant de sentir la nécessité d'un établissement spécial d'éducation pour les orphelines. Le premier qu'on fonda à Sydney en 1801, dû à la sollicitude du gouverneur King, eut Mme King pour première protectrice. Transporté plus tard à Parramatta, il y occupe aujourd'hui les bâtimens qu'y fit construire le général Macquarie. Là de jeunes filles, qui, au commencement de 1821, étoient au nombre de 60, mais qu'on pourroit

(1) Émile Deschamps.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Éducation.

aujourd'hui porter au double, sont instruites dans les divers travaux utiles à leur sexe; elles y apprennent à lire, à écrire, à calculer, à coudre, à broder, &c., enfin tout ce qui concerne les devoirs d'une bonne ménagère. Un comité de dames, nommées par le gouverneur, surveille ce qui est relatif à cette école, et contribue à sa prospérité. Depuis sa fondation jusqu'à l'année 1821, on compte que 217 jeunes personnes y ont été admises. Arrivées à l'âge où elles doivent entrer dans le monde, on les place dans les familles les plus recommandables du pays, après toutefois leur avoir fait contracter l'obligation d'y demeurer pendant trois ans.

La dépense annuelle pour l'entretien, pour le vêtement, qui est uniforme, et la subsistance de chaque enfant, s'élevoit, au commencement de 1821, à la somme moyenne de 21$^{l.\ st}$ 2^{sh} 2^{d} [527^{fr}, 71^{c}]. Des dotations suffisantes en terres, bestiaux et autres produits, convenablement administrés, fournissent à ces divers besoins.

Après avoir accompli trois années d'apprentissage, une orpheline qui trouve à se marier reçoit du gouverneur une dot, pourvu que l'union projetée obtienne son approbation. D'abord on donnoit au nouveau ménage une ferme de 30 acres [12, 14 hectares] de terre, et 3 vaches; mais en 1820 on ne lui accordoit plus qu'une seule vache; néanmoins, quand le mari étoit de bonnes mœurs, on lui concédoit sans difficulté des terres et des convicts pour domestiques, ainsi qu'aux autres colons. Ces avantages ont dû être encore modifiés, je pense, depuis l'adoption du dernier système de distribution des terres, que nous exposerons ailleurs. On ne peut, sans une permission écrite du gouverneur, pénétrer dans l'intérieur de cette école.

Maison des orphelins. — Après le départ des orphelines, on fonda, le 1er janvier 1819, dans le local qu'elles venoient de quitter à Sydney, un établissement pour les garçons. Son objet fut de soulager, protéger, pourvoir de logement, de vêtemens et de nourriture, les enfans orphelins, pauvres, abandonnés et sans protection, de leur donner une éducation simple, et quelquefois aussi une instruction mécanique. En janvier 1821 il s'y trouvoit réuni 63 élèves, auxquels on enseignoit, par la méthode lancastrienne, à lire, à écrire, les premiers principes de l'arithmétique, ainsi que les métiers de cordonnier et de tailleur, aux-

Digitized by Google

quels on ajoutoit, dans les heures de récréation, la culture des jardins. On estimoit alors que la dépense annuelle, pour la subsistance et le vêtement de chaque élève, étoit de 16$^{l.\,st}$ 17^{sh} [421^{fr}, 25^{c}]; et le grand total, y compris tous les genres de dépenses, de 22$^{l.\,st}$ 9^{sh} 7^{d} [561^{fr}, 98^{c}]. L'éducation des élèves doit y être terminée à 15 ans. Jusqu'ici on n'a reçu dans l'établissement qu'un très-petit nombre d'individus qui fussent réellement orphelins; les règlemens ne l'exigeant pas à la rigueur, on a préféré y admettre des enfans que l'indigence ou les vices de leurs parens privoient de bons conseils et de toute espèce de moyens d'existence.

Colonie de Port-Jackson. Éducation.

Collége de Sydney. — La plupart des officiers civils et des habitans notables de Port-Jackson, ayant senti l'avantage qui devoit résulter pour la colonie, de l'établissement d'un collége ou école centrale, destinée à l'instruction de la jeunesse, se réunirent en société pour atteindre ce but; on y décida que l'établissement projeté recevroit le nom de *Sydney public free grammar school* [école publique libre de grammaire de Sydney]. Sir Thomas Brisbane, alors gouverneur, concéda un terrain dans la partie orientale de Hyde-Park (pl. 94), pour y construire les bâtimens nécessaires; et provisoirement l'école elle-même fut ouverte avec 20 élèves dans une maison voisine, louée à cet effet.

Divers événemens malheureux menacèrent ce collége naissant d'une dissolution complète. En août 1828 on voulut lui donner plus d'activité; mais une affreuse sécheresse désolant alors la colonie, et le commerce étant aussi en souffrance, tous les efforts tentés pour recueillir des capitaux supplémentaires n'eurent aucun succès. Enfin dans le courant de 1829 arrivèrent des jours plus favorables; les actionnaires, animés d'un nouveau zèle, se réunirent pour donner suite à leurs projets, et c'est à cette époque seulement que leur école prit le nom de *Collége de Sydney*. La première pierre en fut posée le 26 janvier 1830, époque du 42e anniversaire de la fondation de la colonie. Toutefois le bâtiment, commencé sur une très-grande échelle, étoit loin encore d'être achevé en 1834.

Une somme de 10 000 liv. sterl. [250 000 fr.] avoit été réunie pour fournir aux frais de cette institution, où l'on voulut que l'instruction fût partagée en quatre sections distinctes, savoir:

1° Le latin et le grec;

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Éducation.

2° La grammaire, l'élocution et les élémens de la littérature anglaise;

3° L'écriture, l'arithmétique, la tenue des livres, la géographie et le dessin;

4° Les mathématiques, auxquelles devoit être ajoutée telle branche de l'histoire naturelle qu'on jugeroit plus tard être la plus convenable.

Quatre professeurs ou maîtres devoient s'occuper de chacune des divisions de ces études.

D'après l'annonce publiée le 16 décembre 1834 par la *Gazette de Sydney*, les bâtimens de ce collége ont dû être entièrement achevés le 1er janvier suivant, et les études, déjà commencées ailleurs depuis quelques mois, ont dû être continuées dans le nouveau local. Voici les prix de cette pension:

Pour les enfans de 10 à 14 ans.... 30 liv. st. [750 fr.] par année;
——————— de 8 à 10 ans.... 25 liv. st. [625 fr.] *idem;*
——————— au-dessous de 8 ans(1), 20 liv. st. [500 fr.] *idem.*

Les sommes exigées pour avoir droit de recevoir l'instruction, savoir : 5 liv. st. [125 fr.] pour un étudiant favorisé, et 12 liv. sterl. [300 fr.] pour chacun des autres, ne sont pas comprises dans les conditions ci-dessus.

Les parens absens, qui, résidant dans l'Inde par exemple, désireroient tenir leurs enfans au collége de Sydney, et ne pas entrer dans le détail des vêtemens qui leur sont nécessaires, devroient payer en total:

Pour un élève au-dessous de 8 ans, 70 liv. st. [1 750 fr.] par an;
——————— au-dessus de 8 ans, 80 liv. st. [2 000 fr.] *idem.*

Collége australien. — Une institution analogue, sous le nom de *Collége australien,* a aussi été fondée à Sydney, en 1831, par des actionnaires, auxquels le gouvernement a avancé, à titre de prêt, une somme de 3 500 liv. st. [87 500 fr.] afin d'en accélérer l'établissement. Le Dr Lang, qui nous fournit ces détails, et qui a été lui-même le grand promoteur de cette entreprise, a reçu le titre de Principal de ce collége, où l'on doit enseigner:

1° La langue et la littérature anglaises;

2° L'écriture, l'arithmétique, la tenue des livres, et les autres parties de la science commerciale;

3° Les langues grecque et latine;

(1) C'est ce que les Anglais appellent *weekly boarders*, c'est-à-dire *pensionnaires à la semaine*, ce qui s'entend des plus petits et des plus foibles élèves.

Digitized by Google

4° Les mathématiques et les sciences naturelles.

Colonie de Port-Jackson. Éducation.

Mais dans le développement graduel de l'instruction, les études doivent s'étendre un jour aux langues française, italienne et allemande.

Chacune des quatre divisions que nous venons d'énumérer est dirigée par un maître particulier, ayant le titre de professeur, et auquel il est loisible d'avoir une maison séparée dépendante du collége, pour recevoir un petit nombre de pensionnaires en chambres, au prix de 100 liv. st. [2 500 fr.] par an. Dans le collége lui-même les élèves sont astreints à payer une pension proportionnée au degré d'instruction qu'ils sont appelés à recevoir; cette pension n'est que de 12 liv. st. [300 fr.] par an pour les élèves des classes élémentaires ; mais lorsqu'on veut qu'ils soient nourris et logés dans la famille d'un des professeurs, il faut ajouter à cette première somme un supplément annuel de 30 liv. st. [750 fr.].

Un conseil composé du principal et des professeurs est chargé de la direction du collége pour tout ce qui tient à l'éducation, à la discipline, à la division des études, à la surveillance de la bibliothèque ainsi qu'à celle du cabinet d'histoire naturelle; ce conseil se réunit une fois par mois, le comité des actionnaires une fois par trimestre, et le corps général des souscripteurs une fois par an.

On pense aujourd'hui (1835) que les écoles et colléges de Port-Jackson ne sont pas moins propres à donner aux enfans des deux sexes une instruction soignée et brillante que ceux établis en Angleterre.

Indépendamment des maisons qui viennent d'être indiquées, il en existe une foule d'autres fort dignes d'attention, et qui se multiplient tous les jours. Nous citerons, entre autres, une école pour les jeunes filles, récemment établie à Sydney, et dans laquelle on s'occupe de toutes les branches de l'éducation, y compris le chant, la musique instrumentale, le dessin, &c. Une maison appelée *Australian seminary* offre à Parramatta, aux jeunes filles et aux petits garçons au-dessous de 12 ans, l'instruction qui convient dans le premier âge ; puis, près du pont de Lansdown, sur la route qui conduit à Liverpool, est un établissement du même genre nommé *Lansdown house academy,* qui forme réellement deux école distinctes pour les petits enfans des deux sexes. Le prix d'admission y varie depuis 20 jusqu'à 25 liv. st. [500 à 625 francs] par an, en

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Éducation.

raison de l'âge des élèves ; le blanchissage est compris dans cette somme, mais la musique se paie à part et par an, 5 liv. st. [125 fr.]. Au reste ces écoles ne sont que préparatoires, et se bornent aux premiers élémens des lettres et des sciences, en y ajoutant les travaux à l'aiguille pour les filles.

Muséum d'histoire naturelle. — Indépendamment du cabinet d'histoire naturelle qui fait partie du Collége australien, on a établi depuis peu dans la capitale un musée spécial d'histoire naturelle. On assure qu'au commencement de 1834 cet établissement, assez mal distribué d'ailleurs, laissoit encore beaucoup à désirer.

Écoles primaires gratuites protestantes. — Les écoles appartenant à la corporation connue sous les noms de *Church and School* [l'église et l'école], quoique particulièrement destinées aux enfans qui professent la religion anglicane, servent également, à ce qu'il paroît, à ceux des autres sectes protestantes. Ce qui est hors de doute toutefois, c'est que ces établissemens primaires ont une part dans la dotation en terres affectée aux écoles du gouvernement ; je pense même qu'ils sont placés, comme les autres, sous la haute surveillance de l'archidiacre de la colonie. Un directeur général, nommé pour la première fois en août 1824, s'occupe spécialement de tout ce qui se rapporte à l'administration de ces écoles et à la surveillance des études.

Sydney ne comptoit encore que deux écoles primaires mixtes en 1821. L'une de ces écoles, nommée *Georgian or Charity school* [école georgienne ou de charité], pouvoit recevoir 400 garçons et 200 filles ; dans l'une et dans l'autre on enseignoit aux enfans, d'après le système de Bell, à lire, à écrire, à calculer, et la couture aux filles. A Parramatta, Kissing-Point et Penant-Hill, il y avoit aussi un établissement de ce genre, et dix autres étoient distribués entre les districts du comté de Cumberland. En total 534 enfans, savoir 291 garçons et 243 filles, fréquentoient ces écoles : c'étoit à très-peu près un individu sur 14, comparé au nombre des enfans qui existent dans le pays. Chaque maître d'étude recevoit annuellement 15 liv. st. [375 fr.], ainsi qu'une ration ; et de plus il avoit le droit de prélever sur chacun de ses élèves une somme variable de 12 à 20 shillings [15 à 25 fr.] par trimestre.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Éducation.

Nous ignorons quel étoit exactement, en 1824, le nombre des écoles élémentaires établies dans la colonie; mais nous savons qu'il s'en trouvoit alors aux villes et stations ci-après désignées, savoir : Sydney, Parramatta, Liverpool, Windsor, Richmond, Wilberforce, Pitt-Town, Castlereagh, Newcastle, Kissing-Point et Hunter's-Hill.

Au commencement de 1834 ces écoles étoient beaucoup plus multipliées encore, et 30 d'entre elles étoient réparties ainsi qu'il suit : 1° Dans le comté de Cumberland, 18; savoir, à Sydney une pour les garçons et une pour les filles; puis une dans chacune des localités suivantes, dont quelques-unes sont purement rurales : Parramatta, Seven-Hills, Castle-Hill, Field-of-Mars, Dundas, Lane-Cove, Liverpool, Windsor, Richmond, Castlereagh, Pitt-Town, Narrelan, Cabramatta, Campbell-Town, Appin et Menangle-Ford; 2° dans le comté de Cook (1) 5, distribuées entre Wilberforce, Portland-Head, Sackville-Reach, Hawkesbury et Kurry-Jung; 3° à Illawara, dans le comté de Camden, 1; 4° dans celui de Bathurst 2, dont une dans la ville de Bathurst même, et l'autre tout auprès à White-Rock; 5° dans le comté de Northumberland 3, pour les villes et villages de Newcastle, Maitland et Patrick's-Plains; 6° à Macquarie-Town 1; 7° enfin une à Brisbane-Town, dans la baie Moreton.

Écoles primaires catholiques. — Les presbytériens, les méthodistes, les indépendans, &c., paroissent n'avoir ici aucune école distincte pour leurs enfans; mais les catholiques romains en ont créé de spéciales, et même l'on en comptoit 7 de ce genre en 1834, distribuées ainsi qu'il suit : à Sydney, une école de garçons, une autre de filles et une école mixte; à Windsor, une école mixte; puis encore une école mixte à Parramatta, Campbell-Town et à Maitland. Le gouvernement accorde, pour l'entretien de ces écoles, une subvention annuelle, dont il sera rendu compte plus tard en parlant des finances.

Écoles industrielles. — Depuis 1826 une école d'industrie pour les filles [*Female school of industry*] se trouvoit établie à Sydney; et l'on assure qu'en 1832 elle avoit une succursale à Parramatta. Cette dernière

(1) *Voy.* ci-après l'Appendice. Autrefois ce comté faisoit partie de celui de Northumberland.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Éducation.

partie de l'assertion est un peu douteuse ; mais il est positif qu'en 1833 il n'existoit qu'une seule école industrielle de ce genre dans a ville capitale. La caserne des Charretiers possède aussi une école d'ouvriers uniquement consacrée aux enfans des convicts. Celle qu'a fondée, en avril 1833, le R^d M. Carmichael, sous le nom de *Sydney Mechanic's school of arts* [école des arts et métiers de Sydney], promet d'être un foyer d'instruction non moins utile qu'intéressant pour ces jeunes garçons, qui seuls ont le droit d'y être reçus.

Écoles gardiennes. — Ces écoles, d'une création récente, portent le nom d'*Infant school* [école des petits enfans], et sont destinées à recevoir les très-jeunes enfans des ouvriers, pendant que ceux-ci sont au travail. En 1834 on comptoit quatre écoles de ce genre à Sydney, une à Parramatta et une autre à Windsor : on y enseigne à lire à ceux de ces enfans qui sont le plus âgés.

Nous ne disons rien, dans ce paragraphe, de l'école établie en faveur des indigènes, parce que nous nous proposons de nous en occuper spécialement dans le chapitre XXXVII, destiné à considérer ces peuples dans leurs rapports avec la colonie anglaise.

§. VII.

Sociétés scientifiques et littéraires.

Société philosophique. — On s'étoit encore peu occupé de questions purement scientifiques à Port-Jackson, quand la présence de sir Thomas Brisbane, amateur distingué d'astronomie, engagea les habitans à fonder une *Société philosophique d'Australie.* La première séance eut lieu le 2 janvier 1822, et l'on y décida, ainsi que nous l'avons relaté ailleurs, qu'on placeroit à Botany-Bay, sur un point de la côte, une plaque d'airain en l'honneur des célèbres voyageurs Cook et Banks, premiers Européens qui eussent abordé sur ces rivages. Pendant deux ans environ d'intéressans mémoires sur des sujets variés, tous relatifs à la Nouvelle-Hollande, durent faire croire que cette société fourniroit aux savans une nombreuse série de documens aussi neufs qu'importans. Par malheur un défaut d'harmonie entre les membres vint faire évanouir d'aussi

Digitized by Google

flatteuses espérances; l'académie cessa même tout à fait de se réunir, et depuis lors jusqu'en 1835 personne n'a cherché à lui rendre la vie.

Colonie de Port-Jackson. Etablissemens scientifiques, etc.

Société d'agriculture et d'horticulture. — Un objet plus pressant occupoit les esprits; la colonie avoit besoin d'assurer ses moyens de subsistance, et toutes les idées se dirigeoient naturellement vers ce but. Déjà, en 1820, on avoit formé le projet d'une *Société d'agriculture;* elle fut enfin établie à Parramatta le 5 juillet 1822, sous ce titre, auquel on annexa plus tard celui *d'horticulture.* Le règlement vouloit que les actions fussent fixées à 25 liv. st. [625 fr.], afin qu'on eût les moyens de faire venir de la mère-patrie ou d'ailleurs les races les plus parfaites de bœufs, chevaux, brebis, &c.; il exigeoit en outre que les souscriptions annuelles fussent de 5 liv. st. [125 fr.], à quoi il falloit ajouter 3 liv. st. [75 fr.] pour la classe d'horticulture. La société devoit, tous les trois mois, tenir à Parramatta, une séance générale; et chaque année, au mois d'octobre, avoir une exposition publique de bestiaux, laines, instrumens aratoires, semences et autres objets nouveaux qui décéleroient un perfectionnement notable, soit dans l'art agricole, soit dans ses produits.

Ces statuts, revus en avril 1826, furent légèrement modifiés. On admit alors dans la société des membres honoraires, résidant en Angleterre, et la souscription annuelle fut réduite à 2 liv. st. [50 fr.]. Une classe de membres donateurs, qui, moyennant une somme de 20 liv. st. [500 fr.], une fois payée, devoient être dispensés de toute contribution subséquente, y fut également introduite. Les autres articles du règlement sont purement administratifs. Aujourd'hui les expositions sont semestrielles, et ont lieu le premier jeudi d'avril et le premier jeudi d'octobre, époques où se tiennent aussi, à Parramatta, les foires de printemps et d'automne.

Société australienne. — Le but de cette société est d'accélérer l'accroissement et le développement des produits de culture coloniale. Nous ne savons pas autre chose sur cette compagnie, qui semble avoir d'ailleurs les plus grands rapports avec la société précédente.

Journaux et ouvrages périodiques. — Le plus ancien journal publié à Port-Jackson porte le titre de *Sydney Gazette and New-South-Wales Advertiser,* et paroît trois fois par semaine. M. George Howe, imprimeur de la colonie, qui pendant longtemps y inséra tous les arrêtés et ordon-

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Établissemens scientifiques, etc.

nances du gouvernement, en eut la première idée en 1803. Elle contient également une foule de détails statistiques qu'il seroit impossible de se procurer ailleurs. Cette feuille étoit la seule qui, en 1819, s'imprimât dans la colonie; il y en avoit trois en 1821, et cinq en 1828; mais dans ce dernier nombre se trouvoit *le Glaneur,* qui ne paroît plus maintenant. Quatre ans après on en comptoit six, en sus d'une *Gazette du gouvernement,* qui, fondée à l'arrivée du gouverneur Bourke, étoit spécialement destinée à publier les actes de la haute administration, jusqu'alors insérés dans la *Gazette de Sydney.* Voici quel étoit, à la fin de 1833, l'état de ces publications périodiques (1).

Sydney Gazette and New-South-Wales Advertiser, paroissoit les mardis, jeudis et samedis, au prix de 4 liv. sterl. [100 fr.] par an; chaque feuille isolée coûtoit 1 shilling [1^{fr},25.].

Government Gazette, tous les mercredis, depuis 1832; à 3 den. [0^{fr},31^{c}] la feuille.

Australian, deux fois la semaine, les mercredis et vendredis (2); prix par an... { pour Sydney.... $1^{l.st}$ 12^{sh}[40^{fr},00^{c}]; pour la campagne 2. 2. [52 ,50].

Sydney Herald, deux fois la semaine, depuis 1832 (3); prix par an..... { pour Sydney.... 1. 12. [40 ,00]; pour la campagne 2. 2. [52 ,50].

Sydney Monitor, deux fois la semaine, les mercredis et samedis; prix, par an, $1^{l.st}$ 14^{sh} 8^{d} [43^{fr},33^{c}], sans compter le port.

Hill's life in New-South-Wales (4), une fois par semaine depuis 1832; prix par an, 1 liv. st. [25 fr.], sans y comprendre le port.

Currency Lad (5), une fois la semaine depuis 1832; prix par an, port non compris. { pour Sydney .... $1^{l.st}$ 0^{sh} [25^{fr},00^{c}]; pour la campagne 1. 5 [31 ,25^{c}];

Ce journal, rédigé par un créole et par cette raison assez aimé du public, venoit de cesser de paroître à la fin de 1833; mais on s'attendoit à voir reprendre cette publication.

(1) En décembre 1834 on parloit à Sydney de l'établissement prochain d'un nouveau journal, sous le nom du *Scotsman.*

(2) Ce journal, interrompu pendant quelque temps, a repris ensuite le cours de ses publications; mais il ne paroît plus qu'une seule fois par semaine.

(3) Le *Sydney Herald,* en 1831, ne se publioit que tous les dimanches. A cette époque il n'y avoit d'autres journaux dans la colonie que la *Gazette de Sydney,* l'*Australian,* le *Sydney Monitor* et ce même *Sydney Herald.*

(4) Littéralement, *Vie de Hill à la Nouvelle-Galles du Sud.*

(5) Les créoles sont désignés ici sous le nom bizarre de *currency,* ou de *monnoie courante,* tandis que les Anglais, nés hors de la colonie, sont appelés *sterling;* le sens qu'il faut attacher à l'expression de *currency lad* est donc celui de *jeune créole.*

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Établissemens scientifiques, etc.

New-South-Wales Magazine, une fois par mois depuis 1833; prix de chaque numéro, 2sh 6d [3fr ,12c]. Cet ouvrage périodique est rempli de faits intéressans relatifs aux colonies australes; mais je ne crois pas qu'il en ait été publié plus de sept numéros; c'est au moins tout ce qui étoit parvenu à Londres à la fin de 1834.

Monthly Magazine. Un recueil scientifique et littéraire sous ce nom étoit aussi annoncé en 1833, comme devant prochainement paroître;

Australian Almanack, publié une fois par an. La première idée d'un ouvrage de ce genre, sous le titre de *New-South-Wales pocket Almanack*, est encore due à M. G. Howe, fondateur de la *Sydney Gazette*; j'ignore la date précise de la mise au jour de ce petit livre, qui existoit déjà en 1818, et n'a point été interrompu jusqu'en 1825 inclusivement. L'*Australian almanack* est plus développé que le précédent et contient d'ailleurs des renseignemens pleins d'intérêt.

New-South-Wales Calendar, and general Post-office Directory (1). Volume non moins remarquable par le choix des matières, que par leur nombre et leur importance; on le publie comme l'*Australian almanack*, une fois par an, et seulement depuis le 1er janvier 1832.

Bibliothèque. — Le seul établissement de ce genre qui existe à Port-Jackson porte le nom d'*Australian subscription Library*; je n'en connois ni la richesse ni l'importance; mais tout annonce que cette bibliothèque n'est ouverte qu'aux sociétaires qui l'ont fondée, ou qui l'entretiennent et la développent par leurs souscriptions annuelles. Son installation à Sydney date du mois de février 1826.

§. VIII.

Religion.

Culte anglican.

Il ne paroît pas qu'à l'origine de la colonie les Anglais aient attaché beaucoup d'importance aux secours que la religion pouvoit leur fournir pour l'amendement des criminels; ce n'est du moins qu'en juillet 1793, c'est-à-dire cinq ans et demi après s'être fixés sur ces bords, qu'ils s'occupèrent à faire bâtir une église, et cette construction n'étoit pas encore achevée en 1803, époque où l'expédition française

(1) C'est-à-dire, *Calendrier de la Nouvelle-Galles du Sud, et Directeur général de la Poste aux lettres.*

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Religion.

du capitaine Baudin quitta le Port-Jackson. Ce ne fut même qu'une année environ plus tard, et par les soins du gouverneur King, que cet édifice fut enfin terminé. En attendant, le service divin se célébroit dans la salle basse d'un magasin inoccupé.

A son arrivée, le gouverneur Macquarie fixa d'une manière plus particulière son attention sur cet objet essentiel, et fit construire des églises non-seulement à Sydney, mais aussi dans les autres villes de son gouvernement. Cependant, en 1820, on ne comptoit, dans la colonie, que 8 chapelains du rite anglican, savoir : 1 doyen, qui résidoit à Parramatta; 2 chapelains à Sydney, 1 à Windsor, 1 à Castlereagh, 1 à Liverpool, et 1 dans le district d'Airds. Newcastle étoit également sur le point d'en recevoir un.

Le territoire de la Nouvelle-Galles du Sud ayant été érigé en archidiaconat, sous la dépendance de l'évêque du Bengale, à l'époque où sir Thomas Brisbane prit les rênes du gouvernement colonial, le révérend Thomas Hobbes Scott en fut nommé le premier archidiacre, et vint en remplir les fonctions, avec un salaire de 2 000 liv. st. [50 000 fr.] par an. Cet homme plein de mérite, du caractère le plus doux et le plus aimable, après avoir rempli pendant quelque temps des fonctions diplomatiques, accompagna, en qualité de secrétaire, le commissaire des enquêtes M. Bigge, et ce ne fut qu'après son retour en Angleterre, qu'étant entré dans les ordres il reçut enfin le nouvel emploi dont je viens de parler. L'inspection supérieure des écoles du rite anglican fait partie des attributions de l'archidiacre.

Au commencement de 1832 on comptoit à Port-Jackson, en sus du vénérable archidiacre, 9 chapelains, dont 3 résidoient à Sydney : l'un de ceux-ci, le révérend Richard Hill, étoit chargé de la mission chez les aborigènes; un autre étoit maître en chef des écoles royales; un autre demeuroit à Parramatta, et cinq étoient répandus dans les villes ou localités de Liverpool, Windsor, Castlereagh, Campbell-Town, et le district de Cook. Il y avoit de plus dix catéchistes distribués à Pitt-Town, Bathurst, Field-of-Mars, Newcastle, Port-Macquarie, Goulburn, Hawkesbury, Sutton-Forest, Maitland et Black-Town

La répartition de 17 chapelains en 1833 étoit faite ainsi : 2 à Parra-

Digitized by Google

matta, 2 à Sydney (un troisième étoit absent), 1 à Liverpool, 1 à Castlereagh, 1 à Port-Macquarie, 1 à Campbell-Town, 2 dans le district de Cook, 1 à Pitt-Town, Wilberforce et Sackville-Reach; 1 à Bathurst, 1 à Newcastle, 1 à Goulburn-Plains, 1 à Windsor, 1 à Field-of-Mars, Lane-Cove et Castle-Hill. A quoi il faut ajouter trois catéchistes qui résidoient respectivement à Hawkesbury, Sutton-Forest et Black-Town.

Colonie de Port-Jackson. Religion.

Le même nombre de chapelains existoit encore en 1834, mais ils étoient distribués comme il suit : 2 à Parramatta, 2 à Sydney (un troisième étoit absent), 1 à Liverpool, 1 à Castlereagh, 1 à Port-Macquarie, 1 à Campbell-Town, 1 à Illawarra, 1 à Narellan, 1 à Pitt-Town, 1 à Bathurst, 1 à Newcastle, 1 à Sutton-Forest, 1 à Field-of-Mars, et 1 à Windsor. Le révérend Threlkeld étoit en outre chargé alors de la mission chez les aborigènes, et résidoit près du lac Macquarie. Trois catéchistes étoient de plus disséminés à Hawkesbury, Maitland et Prospect-Hill.

Rien n'annonce qu'avant le mois de mai 1823 il y ait eu dans la colonie aucun ministre du culte presbytérien ; mais dix ans après on y en comptoit 5, dont 2 résidoient à Sydney, 1 à Portland-Head, 1 autre à Bathurst, et le dernier à Maitland. Les choses étoient encore dans le même état en 1834.

Presbytériens.

Les Méthodistes, disciples de Wesley, sont ici peu nombreux; et l'on est porté à croire que la secte des Indépendans y compte une quantité encore bien moindre de ses partisans. Le D.r Lang reproche à ceux des ministres de ces deux sectes religieuses, envoyés par la société des missions de Londres, pour convertir les idolâtres dans les îles du Grand-Océan, d'avoir quelquefois abandonné leur caractère sacré pour se livrer à des occupations mercantiles qu'ils trouvoient plus à leur convenance; c'est ainsi, ajoute-t-il, qu'on en a vu se faire épiciers, boulangers, merciers, libraires et marchands de bois. « Les transformations de ce genre, poursuit l'auteur que » nous venons de citer, se sont renouvelées si souvent, qu'il en est résulté » beaucoup de déconsidération pour le caractère de ministre évangé- » lique, en même temps qu'un grand scandale. Plusieurs en effet n'ont » plus vu dans la profession de missionnaire qu'un des nombreux » moyens propres à gagner la vie, qu'un homme pouvoit abandonner » lorsqu'il trouvoit une occupation plus lucrative ou qui répnodoit mieux

Méthodistes et Indépendans.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Religion. Catholiques romains.

» à ses goûts (1). » Avant l'arrivée du général Darling, les ministres anglicans eux-mêmes avoient aussi rempli quelquefois des fonctions administratives et de police, mais cet abus n'existe plus aujourd'hui.

On a vu pendant de longues années de nombreux déportés politiques irlandais, professant presque tous la religion catholique, être privés des secours de la religion. L'histoire mentionne cependant, en 1803, la présence d'un prêtre catholique à Port-Jackson; mais cette apparition ne fut que passagère; et j'imagine que l'insurrection qui eut lieu à Castle-Hill en 1804, principalement parmi les Irlandais, fut la cause ou le prétexte du départ de cet ecclésiastique. Depuis lors on ne cite plus aucun prêtre catholique dans la colonie (2), avant 1820. Deux d'entre eux étant arrivés à Sydney au mois de juin de cette même année, on ouvrit aussitôt une souscription pour la construction d'une église catholique, et les fondemens en furent jetés l'année suivante, c'est-à-dire trente-quatre ans environ après l'arrivée des Anglais sur ces bords.

Au commencement de 1833 on comptoit 2 prêtres catholiques à Sydney et un troisième à Windsor ; et, dans le courant de l'année, il arriva encore 1 vicaire général, dans la première de ces villes, ayant un salaire annuel de 200 liv. st. [5 000 fr.]. Le conseil législatif vota alors qu'on accorderoit 150 liv. st. [3 750 fr.] par an à chacun des 6 prêtres catholiques destinés à desservir l'église déjà existante et celles qu'on devoit construire encore ailleurs : c'étoit annoncer l'arrivée prochaine de deux nouveaux ecclésiastiques.

On verra, lorsque nous parlerons des finances, quelles ont été les allocations spéciales accordées par le gouvernement pour l'établissement des écoles et la construction des édifices nécessaires au culte catholique romain.

(1) *Voyez* Lang, *an Historical and statistical account of New-South-Wales*, t. II, p. 314.

(2) Pour donner une idée de la manière dont s'exerçoit le culte catholique pendant l'absence des prêtres de cette religion, je rapporterai le passage suivant de R. Dawson (*op. cit.*) : « La partie catholique de la population convicte, dit-il, quoiqu'elle ne fît aucune difficulté d'assister au service protestant en plein air, se refusoit à entrer dans les édifices où ce service » étoit célébré. En conséquence, j'accordai à un négociant libre italien, qui étoit catholique et » homme de mérite, la liberté de célébrer le service de leur propre église comme ils l'entendoient, » dans le bâtiment des forges, ce qui fut toujours exécuté avec autant de convenance que de régularité. » On conviendra que ces mots *liberté* et *régularité* sont ici un peu étrangement placés.

Digitized by Google

Il ressort des tableaux de population que nous avons donnés ci-dessus, que le nombre des catholiques existant dans la colonie, à la fin de 1833, ne s'élevoit pas à moins de 17 179 individus, nombre qui est à celui des protestans de toutes les classes, qui y sont aussi relatés, dans le rapport de 2 à 5, ou d'un peu moins de la moitié. Colonie de Port-Jackson. Religion.

Trois cent quarante-cinq juifs existoient également dans le pays à la fin de 1833; et nos tableaux de population nous montrent que la presque totalité de ces derniers individus résident dans le comté de Cumberland, surtout dans la ville de Sydney, où les attire évidemment l'activité du commerce. Juifs.

Une Société biblique fut établie à Port-Jackson au mois de mars 1817, sous le titre d'*Auxiliary bible Society* (1); elle n'est, comme son nom l'indique, qu'une dépendance de la Société biblique de Londres, énorme machine dont il n'appartient qu'à Dieu seul de connoître l'effet et les conséquences. Cette société a, comme on sait, pour objet, de répandre les saintes Écritures dans un grand nombre de langues, suivant les facilités qu'elle en a, ou les vues particulières de ceux qui la dirigent. Un rapport publié à Sydney à la fin de 1822 nous apprend qu'on y avoit déjà distribué 1 514 Bibles, 1 974 Nouveaux-Testamens, et, dans les douze derniers mois seulement, 104 Bibles et 181 Nouveaux-Testamens; ce qui fait en tout 1 618 Bibles et 2 155 Nouveaux-Testamens, ou, en un seul bloc, 3 773 volumes. En 1830 on portoit ce dernier nombre à 6 340 exemplaires, y compris sans doute ceux qu'avoit répandus la société auxiliaire de Van-Diémen. Dans le cours de 1820 les souscriptions annuelles se sont élevées, à Port-Jackson seulement, à 140 liv. st. [3 500 fr.], et les recettes provenant de la vente des saintes Écritures étoient, à la même époque, indiquées comme il suit, savoir : Société biblique.

De mars 1817 à mai 1818	4077$^{l.\,st.}$	8^{sh}	10^{d}	=	10 186^{f},04^{c}.
De mai 1818 à mai 1819.....	151.	0.	6.	=	3775 ,63.
De mai 1819 à juin 1820.....	355.	15.	6.	=	8 894 ,37.
De juin 1820 à août 1821.....	300.	19.	9.	=	7 524 ,69.
D'août 1821 à août 1822.....	244.	9.	10½.	=	6 112 ,34.
TOTAUX.....	1 459.	14.	5½.	=	36 493 ,07.

(1) L'île Van-Diémen possède aussi une Société biblique auxiliaire, qui est dépendante de celle de Sydney.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Religion. Société des traités religieux, etc.

Les comptes subséquens ne sont point parvenus à notre connoissance.

La *Société des traités religieux*, instituée à Sydney au mois d'août 1823, paroît n'être qu'une dépendance ou plutôt un complément de l'institution précédente; il faut sans doute en dire autant de celle fondée en janvier 1826, pour la *Diffusion de l'instruction religieuse*. Le but apparent de ces sociétés est de répandre autant que possible les doctrines protestantes.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

CHAPITRE XXXIV.

État ~~actuel~~ moderne des peuples indigènes.

Nous ne reviendrons point ici sur les détails que nous avons donnés dans notre XXXIe chapitre, relativement aux mœurs et aux usages des tribus sauvages de ces contrées ; notre but actuel est de montrer l'influence qu'a eue, sur la civilisation des indigènes, la présence d'un des peuples les plus instruits et les plus polis de l'Europe. Nous consacrerons à cet objet le premier paragraphe de ce chapitre, et nous nous livrerons dans le suivant à une courte digression sur les habitans de la Nouvelle-Zélande, considérés dans leurs rapports avec la colonie qui nous occupe.

§. I.

Indigènes actuels de Port-Jackson.

C'est pour l'observateur un phénomène bien étrange, que de voir les aborigènes de la partie Sud-Est de la Nouvelle-Hollande vivre dans un état de barbarie non moins grand aujourd'hui qu'à l'époque où les Européens abordèrent pour la première fois sur ces rivages. Quelles peuvent avoir été les causes d'une stabilité aussi singulière ? Les races australiennes se refuseroient-elles à tout perfectionnement social ? ou bien faut-il s'arrêter à la pensée qu'on n'a pas su employer, pour les civiliser, des moyens assez efficaces ? L'examen sommaire de ce que les Anglais ont tenté à cet égard facilitera, je pense, la solution de ces questions.

Tentatives de civilisation.—Le seul fait du débarquement et de l'établissement des Européens à Port-Jackson fut, pour les indigènes, par suite de leur législation même, un acte d'hostilité non moins grave qu'évident (1). Cet envahissement du sol détruisit promptement, pour ces pauvres habitans, une portion très-essentielle de leurs moyens de subsistance, et l'on peut dire que les principes du droit des gens, si vivement in-

(1) *Voyez* plus haut, le chap. XXXI.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

voqués et respectés ailleurs, furent ici entièrement méconnus et violés sans scrupule. La résistance de quelques individus plus courageux fut traitée de révolte, et leurs représailles de voies de fait criminelles; enfin, abusant à leur égard d'une puissance immense, on leur fit souvent une guerre meurtrière et l'on publia même contre eux la *loi martiale* (1).

La nécessité, triste conséquence de l'infériorité de force et d'habileté où les naturels se trouvoient vis-à-vis des Anglais, rétablit enfin la paix. Mais ce ne fut qu'en 1814 que le gouverneur Macquarie, touché de compassion pour ces malheureux, voulut créer à Parramatta une institution spéciale, destinée à les instruire et à les civiliser; projet digne de la haute instruction et des pensées généreuses d'un si habile et si respectable administrateur!

Ici, comme dans la plupart de leurs entreprises, les Anglais agirent par l'intermédiaire d'un comité spécial; le gouverneur fut le protecteur de l'institution, et Mme Macquarie la protectrice.

Cet établissement, destiné à devenir un asile bienfaisant pour les jeunes aborigènes des deux sexes, ne devoit recevoir que des sujets âgés de quatre à sept ans. D'abord six garçons et six filles y furent admis; et ce nombre fut augmenté ensuite, aussitôt que les circonstances pécuniaires purent le permettre.

On donna des leçons de lecture, d'écriture, de dessin et d'arithmétique à ces enfans. L'agriculture, certains arts mécaniques et quelques métiers, convenables à leur âge et à leurs dispositions, furent mis encore au nombre des études projetées; et il y eut également des leçons de couture pour les filles.

Un article du règlement, relatif aux naturels adultes, vouloit qu'on les engageât à cultiver le terrain qui avoit été mis, à cet effet, à la disposition du comité; et le gouvernement, pour les y disposer, fit toutes les tentatives et les efforts qui furent jugés nécessaires.

Pendant les deux premières années qui suivirent cette organisation,

(1) Cette formalité, ou plutôt ce *scrupule légal*, vis-à-vis d'une population si violemment dépouillée de son territoire et de la plus grande partie de ses moyens d'existence; en faveur de laquelle d'ailleurs on n'avoit encore rien fait, au moins d'efficace, pour compenser des maux réels par les bienfaits de la civilisation, est vraiment digne d'être signalée dans l'histoire des préoccupations humaines.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

les dépenses furent supportées par le gouvernement; mais comme on comptoit, pour la suite, sur le concours des souscriptions particulières, on ne tarda pas en conséquence à les solliciter. Si l'on comprend dans les frais annuels tout ce qui se rapporte à l'entretien, aux vêtemens et à l'instruction des élèves, on aura, pour la dépense occasionnée par chacun d'eux, la somme de $15^{l.st}$ 13^{sh} [391^{f}, 25^{c}].

Tous les trois mois le comité s'assembloit pour entendre et vérifier les comptes du directeur, examiner les progrès des élèves dans la civilisation, l'instruction, la morale, et s'assurer si l'on avoit apporté une attention suffisante à leur nourriture, à leur santé, à leur propreté; pour prendre enfin connoissance des abus, les corriger, et faire aux règlemens les additions ou changemens qui paroissoient utiles au bien-être des élèves et au perfectionnement de l'institution, après avoir toutefois soumis ces améliorations à la sanction du gouverneur.

Aucun pensionnaire ne pouvoit quitter l'institution, ni en être retiré par qui que ce fût, même momentanément, qu'après avoir atteint l'âge de 16 ans lorsque c'étoit un garçon, ou celui de 14 ans lorsque c'étoit une fille.

Pendant le temps que cette école a existé, on y a successivement reçu 37 garçons et 27 filles, ou en tout 64 enfans. De ce nombre 6 n'ont pas voulu rester, 2 sont morts, et un autre a été retiré par son père. Il n'y a eu enfin que deux filles seules qui, après le temps révolu de leur éducation, ont été placées comme domestiques chez des habitans honnêtes du pays.

J'ai visité moi-même, en 1819, l'institution dont il s'agit, et examiné les travaux des élèves; les exemples d'écriture qui furent mis sous mes yeux n'étoient nullement inférieurs à ceux qui se voient dans d'autres écoles; et quelques paysages dessinés au crayon décéloient chez ces jeunes indigènes toute l'intelligence et l'attention nécessaires pour imiter correctement leurs modèles. A cette époque le nombre des élèves de l'un et de l'autre sexe étoit de 26, et on ne les tenoit séparés que la nuit.

Il est malheureux pour cette institution qu'elle n'ait pas été vue du public avec autant d'intérêt qu'on eût pu le désirer. M. Macquarie la soutint avec ardeur, tant qu'il administra la colonie; par ses ordres,

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

avons-nous dit ailleurs, diverses assemblées des aborigènes avoient eu lieu, pour engager ceux d'entre eux qui avoient des enfans, à les envoyer dans cette école, mais jamais il n'est résulté grand' chose de ces réunions.

On ne sauroit assurer toutefois quel effet le même moyen, employé avec sagesse et poursuivi avec constance, auroit produit à la fin; malheureusement, au départ du gouverneur Macquarie, cette institution fut brusquement enlevée de la ville, où elle étoit, pour la transférer dans une localité différente, sur la route qui conduit de Parramatta à Richmond. M. Field, qui examina cette école quelque temps après, n'y trouva plus que 4 enfans indigènes de sang pur. L'établissement ayant définitivement été disloqué en 1824, par ordre du secrétaire général, on plaça ce qu'il y restoit encore d'enfans, en pension chez le révérend M. Cartwright, homme zélé, dit-on, pour tout ce qui tient à la civilisation des indigènes. Mais, par des raisons d'économie, il lui fut alloué une rétribution si foible, pour chacun des pensionnaires qu'il venoit de recevoir et pour chaque nouvel élève qu'il pourroit admettre plus tard, que dès ce moment, on peut le dire, l'institution des indigènes se trouva virtuellement abolie.

Les fermes-cabanes elles-mêmes, placées entre les mains d'un petit nombre de naturels adultes, n'eurent pas un sort plus heureux, et bientôt il ne resta plus d'autre trace de ces institutions philanthropiques, que les regrets de quelques gens de bien.

On voit que la tentative de civilisation dont nous venons de rendre compte n'a pas eu de brillans résultats; et il est tout aussi certain que jusqu'ici un bien petit nombre d'indigènes ont été civilisés. On en cite cependant quelques-uns : tel, entre autres, est celui que Dawson rencontra dans les environs de Botany-Bay. Cet homme, vêtu alors d'une courte blouse blanche, garnie d'un collet bleu rabattu, avoit un mouchoir de couleur noué autour du cou, un pantalon blanc et un bon chapeau, le tout d'une excessive propreté. A un bâton placé sur ses épaules pendoient plusieurs canards sauvages. A la régularité de sa mise, Dawson le prit d'abord pour un domestique nègre étranger; mais en le voyant de plus près, il se convainquit que c'étoit un indigène d'environ une vingtaine d'années. Ce jeune naturel, qui parloit anglais avec précision, annonça qu'il travailloit comme laboureur chez un colon du voisinage, et que, n'ayant

Digitized by Google

rien à faire pour l'instant, il s'étoit amusé à tirer quelques canards, qu'il portoit maintenant au marché de Sydney; il ajouta qu'il ne restoit jamais oisif, qu'il avoit soin de laver lui-même ses hardes, et que toujours il se tenoit propre, surtout quand il devoit aller à la ville.

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

Désirant connoître la nature des habitudes de ce jeune homme, Dawson lui demanda s'il fréquentoit quelquefois ses compatriotes. « Oui, » répondit-il, je vais les voir de temps à autre, et j'ai même de longues » conversations avec eux; mais je ne reste jamais beaucoup, parce qu'ils » boivent trop pour moi. » Dawson tâcha de lui persuader de l'accompagner au Port-Stephens, dans l'espoir que les indigènes de ce canton pourroient être tentés de suivre son exemple et d'imiter sa bonne conduite, l'assurant qu'il le traiteroit avec amitié, et le renverroit à Botany-Bay aussitôt qu'il lui en manifesteroit le désir. « Mes compatriotes, dit l'abori- » gène, sont trop sauvages pour que je puisse avoir sur eux l'influence que » vous pensez; sans cela j'irois volontiers avec vous. » Et il ne fut pas possible de vaincre sa résistance.

Le second exemple que nous rapporterons est celui d'un garçon dont l'emploi ordinaire étoit de conduire des troupeaux et de s'occuper ensuite chez son maître de tout ce qu'on exigeoit de lui. Il étoit attaché, depuis fort longtemps, à la maison d'un colon, et, ayant complétement perdu ses habitudes errantes, il ne montroit pas la moindre disposition à retourner avec ses sauvages compatriotes, quoiqu'il se rencontrât fréquemment avec eux.

Le même auteur cite encore plusieurs jeunes garçons indigènes qui, employés à filer la laine et à faire d'autres ouvrages dans la manufacture d'étoffes de Botany-Bay, « accomplissoient leur tâche, en commun avec » les enfans blancs, sans y mettre moins d'attention et d'exactitude » qu'eux. On a cependant remarqué que lorsqu'on les réprimandoit trop » sévèrement, ils s'absentoient pendant quelques jours, et ne revenoient » ensuite au travail que quand leur colère étoit passée. »

Les exemples que je viens de citer, quoique exceptionnels, ne sont cependant pas uniques, mais ils suffisent pour montrer l'aptitude des Australiens à la civilisation. On a beaucoup parlé de deux sauvages qui, placés très-jeunes dans une école d'orphelins, où ils étoient traités

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

et élevés de la même manière que les enfans blancs, conservèrent cependant toujours un grand amour pour leurs forêts, pour leurs compatriotes et leurs parens qui, à la vérité, venoient les visiter de temps en temps. Parvenus à l'âge de 12 à 13 ans, ces jeunes élèves, qu'on avoue d'ailleurs n'avoir été inférieurs à aucun de leurs condisciples, soit en capacité, soit en application et en connoissances acquises, se sauvèrent au milieu des bois pour y vivre avec leur famille. On a voulu s'étayer de ce fait pour démontrer l'impossibilité qu'il y auroit de civiliser jamais les Nouveaux-Hollandais; mais, outre que les circonstances relatées plus haut sont en opposition avec cette manière de voir, il me semble qu'on peut expliquer la fuite de ces deux jeunes indigènes d'une manière simple et naturelle.

Tout le monde conviendra sans doute que le régime d'une école de petits garçons n'a rien de fort attrayant pour de jeunes sauvages; combien d'enfans parmi nous s'y ennuient! combien y en a-t-il même qui s'en échappent, malgré la vigilance des personnes chargées de les garder! Pour moi, je suis convaincu qu'il ne resteroit pas un seul élève dans une telle maison au bout de 15 jours, si leurs parens venoient, comme l'ont fait évidemment les pères de ces jeunes indigènes, pour leur vanter les plaisirs de l'indépendance, et les exciter à venir en jouir. A coup sûr il n'est pas un écolier qui ne comprenne cela à merveille.

Je ne compterai pas au nombre des naturels civilisés ceux qui, embarqués comme matelots à bord des navires caboteurs, se trouvent déjà, pour la plupart, abrutis par l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, et à tel point qu'on ne peut en tirer qu'un médiocre parti.

Dans le vaste établissement agricole que Dawson dirigeoit, près du Port-Stephens, jamais ses compagnons et lui n'ont eu qu'à se louer des relations journalières établies avec les naturels du pays. Leurs manières étoient amicales et douces; et sans cesse on les voyoit empressés de rendre avec plaisir et bonne volonté aux colons les petits services dont ils étoient capables. Ceux-ci les employoient à charrier de l'eau, à ramasser et à serrer dans le bûcher du bois de chauffage, et surtout à faire la provision de poisson frais. Leurs femmes et leurs enfans étoient sans cesse, soit dans quelque maison d'Anglais, soit à rôder autour de la porte des habitations; ici c'étoit une aborigène, qui, vêtue d'une vieille robe et

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

d'un chapeau à l'européenne tout usé, portoit dans ses bras le nourrisson d'une blanche; là de jeunes filles sauvages qui aidoient à laver le linge. Les enfans des deux sexes et des deux couleurs se mêloient fréquemment dans leurs jeux; et plus d'une fois on a pu voir, pendant de courts intervalles il est vrai, un indigène à l'extrémité d'une scie et un Anglois à l'autre, travaillant avec autant d'ensemble que de cordialité.

En général on peut dire que la conduite des Australiens est droite, et que lorsqu'ils s'adressent aux colons, c'est avec confiance, toujours avec bonne humeur, et souvent avec grâce.

Une vieille femme d'une de leurs tribus s'étoit établie dans la maison d'un marchand voisin du Port-Stephens, et à l'exception de quelques jours de congé qu'elle prenoit par intervalles pour aller voir ses amis, elle y rendoit de constans services. Dawson, qui nous rapporte ce fait, a trouvé qu'il existoit chez les femmes de cet âge une plus grande disposition à entrer en domesticité, que chez d'autres plus jeunes, et qu'on pouvoit aussi compter beaucoup plus sur leur constance. L'amour du changement de demeure, si ordinaire parmi les Australiens, s'est éteint chez ces femmes avec les années, ou du moins il s'est affoibli, en même temps que leurs forces corporelles. D'ailleurs la nourriture européenne plaît extrêmement à ces pauvres femmes, et l'avantage d'être à l'abri du terrible *waddy* est pour elles une compensation suffisante pour l'espèce de servitude à laquelle les astreignent les habitudes de la vie civilisée. Ce qui leur importe avant tout, c'est d'être traitées avec douceur, et d'être libres de s'en aller aussitôt qu'elles en ont le désir. Toute idée de contrainte détruiroit à l'instant chez elles les dispositions qu'elles montrent pour la vie domestique; tandis que l'influence d'une conduite bienveillante, d'occupations modérées et convenables à leur sexe, jointe à quelque tolérance pour leurs anciennes habitudes, a toujours paru un moyen infaillible pour les disposer à se mettre au service des colons.

LYON

Opinion des sauvages sur les Européens. — Les indigènes considèrent les Européens comme des êtres d'une essence supérieure à la leur; aussi l'attention amicale que ceux-ci leur accordent les a-t-elle toujours flattés au plus haut degré. Toutefois aucune alliance permanente

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

ne s'est jamais formée entre les deux peuples, quoique on rencontre pourtant çà et là quelques mulâtres ; mais ils sont toujours dus à des liaisons passagères d'Européens avec des femmes australiennes. On cite le seul cas d'une union accidentelle, mais forcée, d'un indigène avec une fille blanche; comme elle avoit été la conséquence d'un viol, le coupable fut condamné à être pendu et exécuté; on ajoute que cet homme avoit visité l'Angleterre. Tous ceux de ses compatriotes qui assistèrent à l'exécution, dit Mme Macquarie, qui me fournit ces détails, regardèrent cette punition comme juste et méritée.

Les sauvages attachent beaucoup de prix à porter des noms anglais, et beaucoup d'entre eux en prennent pour les substituer aux leurs. Souvent on en a vu arriver avec de jeunes enfans et même des nourrissons dans les bras, pour demander aux colons de leur donner un nom de leur choix et de le leur imposer eux-mêmes.

Langue créole australienne. — La plupart des indigènes nés au milieu de la population coloniale parlent anglais avec facilité, tandis que les adultes, auxquels cette langue est plus étrangère, éprouvent en général une difficulté notable dans la prononciation de certaines lettres de notre alphabet : c'est ce dont j'ai déjà fait ailleurs la remarque (1). Quelques-uns mêlent à ce langage estropié divers mots de leur idiome, ce qui constitue alors une sorte de patois créole qui n'est pas sans agrément, et dont les Anglois eux-mêmes se servent quelquefois lorsqu'ils parlent à ces sauvages. Je donne ici un exemple de ce langage, tiré de l'ouvrage cité de Dawson, et appartenant aux indigènes des environs du Port-Stephens. En dessous de chaque mot se trouve écrite sa traduction littérale, et, entre parenthèses à côté du nom anglais, le même nom rectifié; quelques mots, qui doivent être sous-entendus, ont été mis entre parenthèses dans le cours de la traduction.

Koen	*krammer*	*black*	*pellow* (*fellow*)		*when*	*nangry* (2)
(Le) diable	vole	(les) noirs	compagnons	(les noirs indigènes)	quand (ils)	dorment

(1) *Voyez* chap. XXXI, p. 757 de ce volume.

(2) *Koen*, diable; *krammer*, voler, dérober; et *nangry*, qui signifie à la fois *nuit*, *dormir* et *se reposer*, sont les seuls mots vraiment indigènes de cette courte tirade; elle se rapporte entièrement, comme on voit, à un point remarquable de leur croyance, qui a été relaté plus haut. (*Voyez* chap. XXXI.)

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Indigènes actuels.

in *bush; dat* (*that*) *murry* (*very*) *bad pellow* (*fellow*), *massa* (*master*),
dans (les) bois; celui-là très-mauvais compagnon, maître,

dat (*that*) *go* *all about.* *Black* *pellow* (*fellow*) *nebber* (*never*) *come*
qui va (rôdant) de tout côté. (Les) noirs compagnons jamais viennent

back *'gain* (*again*) *debble-debble* (*devil*) *make dem* (*them*)
en arrière de nouveau (jamais ne reviennent); (le) diable fait eux

boy (*die*); *plenty* *black* *pellow* (*fellow*) *have tee* (*see*) *him. Dey* (*they*) *go*
mourir; quantité (de) noirs compagnons ont voir (vu) lui. Ils vont

away *Englat* (*England*), *den* (*then*) *come* *back*
au loin (s'en vont) (en) Angleterre, ensuite (ils) viennent en arrière

white *pellow* (*fellow*).
(ils reviennent) (ici) blancs compagnons (des hommes blancs).

Services rendus par les indigènes. — Le général Darling a eu l'heureuse pensée d'employer les indigènes à la recherche des convicts déserteurs, et d'organiser ainsi ce que les colons nomment *la police noire.* Ces hommes de couleur regardent l'office de *constable* qu'on leur confie à cet effet, comme un des plus grands honneurs qu'on puisse leur faire; ils en sont fiers, et en remplissent les fonctions avec autant de fermeté que d'intelligence. On a eu la sage précaution de ne pas trop multiplier ce genre d'officiers, pour éviter de déprécier aux yeux des naturels de pareilles distinctions. Une fois revêtus de ce titre, ils ne manquent jamais, quand ils paroissent en public, d'avoir sous le bras le bâton caractéristique de leur charge et de prendre, devant leurs compatriotes un air d'importance assez curieux à voir. La seule récompense qu'on leur accorde c'est d'être nourris et vêtus aux frais du gouvernement.

Nous observerons à ce propos que les naturels qui composent la police noire sont tout à fait différens de ceux qui sont autorisés à porter des médailles en cuivre, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Cette dernière marque distinctive appartient en effet aux aborigènes qui par leur intelligence plus développée, et par l'influence qu'ils exercent sur leurs compatriotes, peuvent rendre aux Anglais des services plus signalés. Le gouvernement colonial considère ces derniers comme des chefs de district, et sur la plaque dont il les décore se trouve gravé leur nom particulier et celui de la tribu à laquelle ils commandent.

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

Obstacles à la civilisation. — Un des plus grands obstacles qui se soient opposés jusqu'ici à la civilisation des Nouveaux-Hollandais est sans contredit leurs relations avec les convicts, dont la conduite a pris souvent, envers ces infortunés, un caractère d'atrocité épouvantable. Ceux d'entre ces mécréans qu'on employoit dans les forêts à couper du bois de cèdre se sont maintes fois amusés, par manière de passe-temps, à tirer sur ces pauvres sauvages comme sur des bêtes fauves, en disant qu'on ne sauroit trop se hâter de détruire *une telle vermine.* D'autres ont cherché à justifier leur infâme conduite par les prétextes les plus futiles. Ainsi un indigène fut tué pour avoir perdu le chien qu'un convict lui avoit confié pour aller à la chasse, dans l'intérêt de ce convict lui-même. De tels attentats, des actes de barbarie aussi coupables ont été souvent la cause de sanglantes représailles.

On cite un fermier qui, prétendant être fort tourmenté par les naturels voisins de son habitation, avoit eu plusieurs fois la pensée de les empoisonner comme des rats (1).

Il paroît que d'aussi déplorables excès, loin d'avoir disparu, continuent encore à se reproduire. Nous avons vu, dans la *Gazette de Sydney* du 9 octobre 1834, qu'un appel public venoit d'être fait au procureur général, pour prendre connoissance de certains actes d'atrocité, commis, contre les naturels des environs du Port-Stephens, par quelques domestiques de la compagnie d'agriculture australienne.

Le même journal, sous la date du 22 novembre, tout en annonçant qu'une récompense étoit promise à ceux qui arrêteroient certains aborigènes forcenés qui, poussés par le désespoir, se disposoient à commettre des déprédations violentes dans le voisinage de la rivière Hunter, ajoute : « Nous ne pouvons pas nous empêcher de revenir sur » ce que nous avons si souvent exprimé, que de tels exemples de bru- » talité de la part des sauvages sont, neuf fois sur dix, une conséquence » des agressions préalables commises sur eux et sur leurs femmes par

(1) Dans des circonstances analogues, les colons du Brésil ont émis jadis un vœu tout aussi peu charitable à l'égard des Puris, et même, ce qui est plus horrible, ils n'ont pas craint de l'exécuter. (*Voyez* chap. IX, §. IV, pag. 336 et 339.)

Digitized by Google

» les colons. » Malgré un tel aveu, ces actes de représailles ne sont pas moins annoncés par le journaliste comme une insubordination flagrante des hommes de couleur.

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

Funeste usage des liqueurs alcooliques. — Dès les premiers temps de l'occupation du pays par les Européens, on a fait beaucoup trop souvent usage d'eau-de-vie ou de rhum, pour payer les services des indigènes. « C'est ainsi, dit Dawson, qu'on n'a jamais manqué de changer » l'homme sauvage en *demi-brute civilisée.* »

Les communications des naturels avec les Anglais de la basse classe, et plus particulièrement avec les convicts, ont singulièrement disposé les premiers à contracter la funeste habitude de boire sans mesure des liqueurs fortes, pour lesquelles ils sont devenus non moins passionnés que les colons les plus adonnés à l'ivrognerie. Avec un tel appât, on est sûr de leur faire faire tout ce qu'on veut, soit en bien soit en mal.

Le tabac est encore une des choses qu'ils recherchent avec le plus d'avidité, aussi l'usage de fumer et de boire est-il maintenant tout à fait établi parmi eux ; toutefois nous exceptons de cette règle les naturels des environs de la baie Moreton, qui, d'après ce que nous apprend Dawson lui-même, montrent une égale aversion pour les liqueurs spiritueuses et pour la pipe.

Par leurs relations avec les déportés, les indigènes qui fréquentent la partie la plus peuplée de la colonie se corrompent tellement, que bientôt leurs mœurs et leurs coutumes anciennes, déjà singulièrement altérées, auront entièrement disparu ; M. Field, en reconnoissant cette vérité, ajoute avec non moins de justesse, que les convicts ont jeté la semence de l'ivrognerie sur le sol fertile de la sauvage indolence. Rien n'est plus triste que de voir les querelles que font naître ces excès d'intempérance, et les combats que se livrent alors, dans les rues de Sydney, les malheureux aborigènes. Jusqu'ici, nous en avons déjà fait la remarque, la civilisation anglaise ne leur a rien donné en compensation de tant de maux ; elle n'a apporté aucune amélioration dans leur manière de vivre, dans leurs mœurs, ni dans les moyens de se préserver des intempéries de l'air. Les bienfaits d'une religion éclairée ne sont point surtout venus leur servir de dédommagement ou d'indemnité pour les maladies et les vices nouvelle-

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Indigènes actuels.

ment introduits chez eux, ou qui ont été la suite immédiate et presque forcée de leurs débauches.

On croit qu'à l'époque de l'arrivée des Anglais sur ces bords les juremens étoient encore inconnus aux aborigènes; et ce qui paroît venir à l'appui de cette opinion, c'est le nombre assez grand de mots anglais estropiés dont ils se servent pour exprimer une foule d'idées basses, d'imprécations abominables, dont ils n'avoient primitivement aucune idée, et qu'ils mêlent aujourd'hui dans tous leurs discours. Un tel amalgame ne seroit que burlesque si la cause qui le produit n'étoit aussi grave et aussi honteuse.

Dans les environs de Sydney et sur quelques autres points de la colonie, où l'arrivée des convicts a coïncidé avec le premier établissement des Anglais, on peut dire que la population indigène est à peu près anéantie; et que même il est fort douteux que les misérables restes de ces peuplades sauvages puissent résister encore longtemps à toutes les causes de destruction qui les entourent.

Notre planche 105 donnera une idée de la figure dégradée de quelques indigènes voisins de Sydney, à l'époque où *l'Uranie* stationna dans ces parages. Abrutis par l'usage des liqueurs fortes, abandonnés à leur caractère naturellement indolent, ainsi qu'aux habitudes de fainéantise qu'on leur a fait contracter, ils ne cessent d'errer çà et là comme des vagabonds, sans désirs comme sans objet. Ce ne sont pas, à proprement parler, des mendians, et cependant ils acceptent sans difficulté les débris de viandes qui proviennent de la desserte des tables, et qu'on leur donne en échange des huîtres et du poisson qu'ils apportent à la ville. Retirent-ils quelque argent de cette espèce de trafic, il est rare qu'ils n'aillent pas aussitôt le dépenser au cabaret, où ils boivent alors jusqu'à rester morts ivres sur la place. Dans d'autres instans on les voit colporter des nouvelles dans Sydney, ou regarder en désœuvrés ce qui se passe sur les quais; ils connoissent tout le monde et comprennent l'espèce d'ouvrage de chacun, quoique eux-mêmes ne veuillent prendre part à aucune espèce de travail pénible.

Quelques Anglais instruits, en jetant les yeux sur cette race abâtardie et abrutie, n'ont pas craint d'avancer que, trop paresseux pour

Digitized by Google

servir et trop peu intelligens pour devenir maîtres, ceux qui la composent seroient toujours inutiles au sein d'une colonie industrieuse, et que peut-être étoit-il à désirer qu'elle s'anéantît complétement. Sans doute on ne trouvera pas ces vœux très-philanthropiques.

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

Comment on eût pu civiliser les indigènes. — Ce n'est point ainsi que raisonnoient et que se conduisoient surtout les savans missionnaires qui étoient parvenus à ranger sous les lois de l'Évangile et de la civilisation tant de tribus nomades et farouches. Au Port-Jackson, on a pensé longtemps que l'exemple des colons devoit suffire pour convaincre ces malheureux aborigènes de l'avantage des usages d'Europe sur ceux qui leur étoient familiers. Pour faire adopter les nouvelles habitudes sociales qu'on désiroit introduire, la religion chrétienne n'a pas été employée comme auxiliaire, ou ne l'a été que d'une manière incomplète et trop peu convenable; or c'est pour cela que la main de l'homme a été impuissante. On diroit que ce qui a surtout choqué les Anglais, c'est de voir que, à un très-petit nombre près, les Australiens se refusoient à porter des vêtemens, et qu'ils étoient impropres, par conséquent, à augmenter la consommation des marchandises de la Grande-Bretagne. Mais ces pauvres indigènes n'eussent-ils pas été en droit de penser, à leur tour, que les colons avoient une intelligence bien bornée pour ne pas comprendre encore, après tant d'années passées au milieu d'eux, que les vêtemens étoient chose superflue dans un climat doux et salubre? Qu'eussent-ils pensé au fond des vues philanthropiques de leurs envahisseurs, s'ils eussent pu lire le passage où Bayle a avancé : *qu'il étoit bon de prêcher l'Évangile aux sauvages, parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures anglaises!*

Quant aux maisons construites à demeure fixe, elles ne pouvoient être qu'assujettissantes et incommodes pour des peuples chez qui la vie errante a tant de charmes. Aucun indigène ne devoit donc être tenté de se bâtir une habitation en pierre ou en brique; mais combien de voyageurs, au contraire, se sont trouvés heureux de passer la nuit sous un appentis en écorce, fait à la hâte à la manière du pays, par leur guide sauvage! Dawson, dans une circonstance de ce genre, affirme

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

avoir dormi aussi bien sous un de ces frêles abris qu'il eût pu le faire dans un palais, et, peut-être même, ajoute-t-il, *beaucoup mieux* (1).

Indigènes actuels.

A-t-on suffisamment considéré à quel point la douceur du climat, la possibilité de trouver sa subsistance dans la forêt, la liberté et les plaisirs qui accompagnent la vie errante du chasseur, devoient rendre difficile d'attacher d'une manière permanente les sauvages à une partie fixe du sol? L'exemple et les conseils de l'homme échouent toujours devant les passions et la puissance d'une longue habitude. Au reste, on peut appliquer à ces sauvages ce que Tacite disoit des anciens Germains : *Id beatiùs arbitrantur quàm ingemere agris, illaborare domibus, suas alienasque fortunas spe metuque versare* (2).

Dawson, qui a vécu longtemps parmi ceux du Port-Stephens, et dont les récits offrent taut d'intérêt et un caractère si grand de vérité, Dawson pense que, pour appeler à l'habitude du travail ces tribus errantes, il n'eût point fallu leur imposer de tâche d'une manière trop directe et trop absolue, mais se borner à leur persuader de rendre bénévolement aux colons les petits services dont ils étoient capables. Une certaine quantité de nourriture, en rapport avec la durée de leur travail, eût été leur récompense, et eût suffi pour stimuler leur zèle. Ainsi, des relations amicales se fussent établies entre les deux peuples; et la civilisation, en s'insinuant pour ainsi dire goutte à goutte, eût répandu parmi eux ses salutaires effets.

L'auteur que nous venons de citer a eu fréquemment occasion de remarquer l'extrême facilité avec laquelle ces sauvages imitent ce qu'ils voient faire aux Européens : «Les uns, dit-il, pansoient les chevaux aussi » bien qu'un palefrenier; d'autres soignoient un ragoût avec autant d'a- » dresse et de gravité qu'eût pu le faire un véritable chef de cuisine. » Dawson leur accorde une conception prompte en général, mais il les accuse de manquer de prévoyance, et de ne savoir s'occuper que des besoins

(1) The poor natives soon made me one of their *gunyers* (bark huts), and I slept as well in it as if I had been in a palace; perhaps much better. (Dawson's *Present state of Australia.*)

(2) Mais ils trouvent cela plus doux que de consumer sa vie à cultiver, à bâtir, à tourmenter sa destinée et celle d'autrui, à se bouleverser d'espérances et de craintes. (*De moribus Germanorum.*)

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

du moment. Chaque peuple, sans doute, a ses qualités et ses défauts particuliers qui constituent son caractère ; mais c'est par l'action lente et progressive du temps, jointe aux moyens que l'expérience autant que le raisonnement nous ont montrés comme ayant le plus d'empire sur les hommes, qu'on peut espérer de le modifier un jour, enfin de retirer les sauvages de leurs forêts et de les civiliser.

Missions protestantes. — Ces idées sans doute ont trouvé grâce auprès de quelques ministres protestans, puisque des missions ont été récemment établies par eux à Wellington-Valley, puis aux bords de la rivière Macquarie, et dans un autre district, au Sud-Ouest de la rivière Hunter. Une dotation de 10 000 acres [4 047 hectares] de terres, a été mise en réserve pour satisfaire aux dépenses que ces établissements exigent; et les budgets coloniaux de 1832 et 1833 ont aussi affecté une somme de 500 livres sterling [12 500 fr.], la première année, et de 1 400 liv. [35 000 fr.], la seconde, pour le même objet. Une moitié environ de cet argent est destinée à fournir aux néophytes des vivres, des couvertures et des vêtemens ; mais j'ignore le détail des moyens que les personnes chargées de cette œuvre importante autant que délicate ont mis ou comptent mettre en usage pour atteindre leur but. Espérons que, s'éclairant des lumières du passé, ils sauront rendre leurs tentatives à la fois utiles et efficaces.

Quoi qu'il en soit de ces succès futurs, il est évident que ce qu'on a fait jusqu'ici n'a produit que de foibles résultats pour la civilisation des indigènes; et il n'est pas moins certain que ce n'est ni le caractère de ces sauvages, ni leur défaut d'intelligence et de capacité qui en ont été la cause.

Mais ne doit-on pas appréhender que la race infortunée des Australiens ne s'éloigne de plus en plus des foyers de colonisation qui se pressent autour d'elle? Ces hordes déjà chétives s'amoindriroient encore alors ; et il ne resteroit à cette froide philanthropie, qui a tant de fois affecté de se montrer si dévouée et si ardente, que la honte d'avoir échoué devant le pacifique Nouveau-Hollandais !

Craignons qu'un jour nos neveux n'appliquent à ces aborigènes ce que l'on dit aujourd'hui, avec tant de justesse, d'un grand nombre

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Indigènes actuels.

de peuplades sauvages de l'Amérique et de l'Afrique : « Depuis trois » siècles nous sommes là avec nos lois, nos arts, nos sciences, notre » civilisation, notre commerce, notre luxe; qu'avons-nous gagné sur l'état » sauvage? Rien! Nous détruisons ces malheureux avec le fer et l'eau-de- » vie; nous les repoussons insensiblement dans l'intérieur des déserts, » jusqu'à ce qu'enfin ils disparoissent entièrement, victimes de nos vices » autant que de notre cruelle supériorité (1)! »

§. II.

Digression sur les Nouveaux-Zélandais

Importance de la Nouvelle Zélande

De bonne heure les gouverneurs de Port-Jackson ont senti de quelle importance il seroit pour la colonie qu'ils administrent, de multiplier des relations commerciales avec la Nouvelle-Zélande ; aussi n'ont-ils rien oublié de ce qui pouvoit flatter les goûts ou attirer les regards de la mâle population qui habite cet archipel. A plusieurs reprises quelques-uns de leurs chefs sont venus à Sydney, et y ont pris une idée plus avantageuse de la supériorité intellectuelle et manufacturière des Anglais, qu'ils ne l'avoient pu faire jusque-là dans leurs relations avec ceux des navigateurs de cette nation qui, à diverses époques, ont relâché dans cette partie des terres australes. Enfin, des voyages exécutés en Angleterre et à Londres même par ces sauvages, ont achevé de les éblouir et ont fait naître chez eux le vif désir de posséder les marchandises et les objets de luxe qui pendant si longtemps ont excité leur convoitise.

Il y a plusieurs années que le R^d^. M. Marsden établit, près de Parramatta, une école spécialement consacrée aux habitants de ce groupe d'îles. J'ignore si cette institution a jamais été bien importante : et quoique l'on accorde une entière justice aux intentions pures du respectable fondateur, je n'ai pas ouï dire que les progrès de ses élèves aient été fort saillans. Un petit nombre d'adultes cependant ont profité de leur séjour dans la colonie pour acquérir quelques notions dans la pratique de

(1) J. de Maistre, *Principe générateur des constitutions politiques*.

Digitized by Google

l'agriculture et de quelques autres arts utiles; mais depuis longtemps il n'est plus question d'aucun établissement de ce genre.

Colonie de Port-Jackson.

Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

Intelligence des Nouveaux-Zélandais. — Ceux des Nouveaux-Zélandais qui sont venus à Sydney, dit Busby (1), ont souvent montré une curiosité et une justesse d'esprit qui sembloient être plutôt le fait d'étrangers bien élevés que le fait de sauvages ignorants. Parmi ces visiteurs, ceux qui ont été reçus avec assez d'égards pour avoir la liberté de satisfaire leur curiosité sans crainte et sans danger d'insulte ont montré, par la nature des objets sur lesquels ils fixoient leur attention, un très-haut degré d'intelligence et de pénétration. C'est ainsi qu'on les a vus examiner avec de minutieux détails les pièces d'une mécanique, et que, s'extasiant devant les brillantes couleurs d'un tapis de pied, ils ne négligeoient point de comparer sa contexture avec celle des pagnes ou étoffes grossières fabriquées par leurs femmes. En général ils paraissoient avoir une admiration extrême pour tous les objets qui les frappoient vivement, et pour les personnes qui en étoient en possession.

Lors du séjour de *l'Uranie* au Port-Jackson, plusieurs chefs Nouveaux-Zélandais y vinrent en visite; nous les observâmes avec intérêt; et M. Pellion dessina avec son exactitude accoutumée les figures de quelques-uns d'entre eux, qu'on trouvera gravées sous les n.os 1, 2 et 3 de notre planche 107. Les dessins placés au-dessous de ceux-là ont été faits sur des têtes desséchées, à la Nouvelle-Zélande même, et singulièrement bien conservées quant aux formes et aux moindres détails. Nous achetâmes ces curiosités à Port-Jackson, d'où elles ont été transportées à Paris et déposées au Muséum d'histoire naturelle. Il ne faut donc considérer l'esquisse de ces trois dernières têtes que comme une étude de ces tatouages singuliers et compliqués que se font les chefs de ces peuplades guerrières. On remarquera sans doute que parmi eux, les uns ont les cheveux crépus et que les autres les ont lisses.

« Les chefs de la Nouvelle-Zélande, dit Busby, qui nous fournit les «détails suivans, sont personnellement remarquables par une vigueur

(1) Voyez *Authentic information relative to New-South-Wales and New-Zeland, by John Busby.*

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

» d'esprit et une prévoyance qui les distinguent peut-être de tous les » autres sauvages aussi peu avancés qu'eux dans les arts de l'Europe. » Leur discernement pour apprécier les avantages de la civilisation est » aussi grand que leur énergie et l'abnégation qu'ils font d'eux-mêmes » pour en atteindre les avantages éloignés sont remarquables.

» *Férocité.* — Comme membres d'une société politique, ils se font » surtout distinguer par la férocité avec laquelle ils s'engagent dans » les guerres perpétuelles qui ont lieu entre les différentes tribus; on » reconnoît chez eux ce mépris de la vie humaine qui est la conséquence » ordinaire d'un état de guerre où les assaillans visent presque toujours » à l'extermination de la tribu ennemie.

» *Anthropophagie.* — La pratique révoltante de manger les ennemis » qu'ils ont tués et même leurs propres esclaves, lorsqu'ils sont pressés » par la faim, est générale chez eux. On a dit, pour pallier ce vice » monstrueux, qu'il étoit le résultat d'une superstition; mais ceux qui » connoissent le mieux ces insulaires assurent que cette horrible habi- » tude résulte de la préférence qu'ils donnent à la chair humaine. »

Aristocratie. — Leurs chefs héréditaires et de rangs différens forment avec la classe des guerriers libres une sorte d'agrégation aristocratique, dont les membres jouissent de diverses prérogatives ; néanmoins le pouvoir du roi ou du chef suprême de la tribu est absolu. Le bas peuple vit dans un état complet d'esclavage, et reste à l'entière disposition de ses maîtres, qui mettent à mort des individus sous le plus léger prétexte, et souvent même par pur caprice.

Qualités morales. — Bien que souillés par l'abominable usage de manger leurs semblables, les Nouveaux-Zélandais possèdent plusieurs nobles qualités, contraste qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les hommes les plus sauvages. Leurs passions, cependant, sont aussi véhémentes que durables ; la vengeance, en particulier, est pour eux un point d'honneur qu'ils poursuivent en dépit du danger et de toutes les difficultés qu'ils rencontrent. Dans le but de l'atteindre, on les voit supporter les plus grandes fatigues et se soumettre à toutes les privations; ni le temps ni la distance ne peuvent à cet égard leur faire changer de résolution. C'est leur âme tout entière qui est engagée à la poursuite de leur ennemi, et

Digitized by Google

ils se croiroient déshonorés aux yeux de leur tribu, s'ils pouvoient demeurer tranquilles pendant que les mânes d'un parent ou d'un ami demandent à être apaisés par le sang de celui dont ils reçurent une offense.

Colonie de Port-Jackson. Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

A côté de cet esprit vindicatif on trouve en eux une susceptibilité délicate pour tout ce qui a trait à leur dignité; aussi s'aperçoivent-ils tout de suite et sont-ils blessés du moindre mépris qu'on leur témoigne ou de la moindre insulte qu'on leur fait.

Mais quoiqu'ils se distinguent par une férocité et une cruauté extrêmes envers leurs ennemis, ils ne sont pas moins remarquables par la force de leur attachement envers leurs parens; c'est ainsi qu'on voit le farouche guerrier fondre tout à coup en larmes sur le sein et dans les bras d'un ami qu'il vient de revoir après une longue absence. On peut dire, en un mot, que les Nouveaux-Zélandais montrent autant de gratitude pour les marques d'amitié qu'ils reçoivent, que de ressentiment pour les traitemens injurieux dont ils sont l'objet.

Chez eux toute la gloire consiste à faire la guerre; et cependant on ne les voit point, comme les sauvages américains, mépriser les habitudes de la vie civilisée, ou, comme les naturels de l'Australie, être insensibles au mérite des arts mécaniques et aux avantages du commerce. Placés dans un climat qui favorise le développement de leurs forces, ils ne sont pas non plus, ainsi que les habitans des îles intertropicales du Grand-Océan, énervés par un climat voluptueux, ni approvisionnés, par la fertilité spontanée du sol, d'une foule d'objets nécessaires ou agréables.

Progrès de la civilisation. — La vigueur d'esprit et l'intelligence des Nouveaux-Zélandais, jointes aux qualités morales énergiques, quoique mal dirigées, qui les distinguent, indiquent chez eux une disposition très-favorable à recevoir les bienfaits du christianisme, et de la civilisation, qui en est la conséquence.

Jusqu'ici on a peu parlé des progrès qu'ils ont faits dans cette voie d'amélioration sociale; mais on sait que l'introduction des armes à feu, qui leur ont été apportées par des marchands anglais, a fourni un aliment funeste aux guerres atroces qu'ils se font entre eux. La *Gazette de Sydney* du 16 octobre 1834 pense que c'est à tort qu'on les a initiés dans notre art moderne de faire la guerre, dont ils ne se servent que pour s'entre-

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

détruire. Selon Busby, le seul chef de la Baie-des-Iles [*Bay of Islands*] peut mettre sur pied jusqu'à 500 guerriers, tous de la classe libre, et armés de mousquets. Leur système de guerre offensive et défensive est d'ailleurs assez bien entendu. Ils sont hardis dans l'attaque; et, lorsqu'ils ont affaire à des forces supérieures, ils savent fort bien se retirer dans les bois les plus épais, où ils trouvent bientôt, en raison des connoissances locales qu'ils possèdent, le moyen de se mettre à l'abri des incursions que pourroit tenter quelque force armée régulière que ce soit. C'est au reste ce dont les Anglais ont pu se convaincre dans les divers engagemens à la suite desquels ils ont été forcés d'abandonner leur établissement de *Targa*, situé sur l'île du milieu de la Nouvelle-Zélande. Il est probable que le différend qui a eu ce résultat a été amené par les intrigues de quelque convict déserteur; car cette classe d'hommes a souvent été, dans ces parages, extrêmement nuisible aux entreprises des Européens (1).

Projets des Anglais. — Les animosités qui naissent de la jalousie des différentes tribus entre elles alimentent ces guerres envenimées et atroces, au milieu desquelles toute amélioration sociale paroît impossible. Des missionnaires wesleyiens qui résident sur ces îles ont cherché déjà à faire entendre des paroles de conciliation et de paix, qui pussent servir un jour la politique anglaise. Ils ont senti que la nomination d'un roi, qui seroit le chef suprême de toutes les petites principautés dont la Nouvelle-Zélande se compose, pourroit seule y maintenir une tranquillité durable. Mais qui choisir pour roi? Il n'est aucun des chefs qui voulût reconnoître la suprématie d'un de ses compatriotes; et cependant on leur a fait entrevoir de quelle importance seroit pour eux l'arrangement que les missionnaires proposent. Si le souverain de l'Angleterre leur envoyoit un roi, se soumettroient-ils à son autorité? Busby assure qu'ils ne demandent pas mieux.

« Les choses étant à ce point, poursuit l'auteur que nous venons de citer, il est probable que si un agent autorisé par le cabinet de Saint-James s'établissoit à la Baie-des-Iles, ou sur tout autre point qui seroit jugé plus convenable, et qu'il eût une autorité suffisante pour com-

(1) Le même fléau se rencontre sur la plupart des autres îles du Grand-Océan; nous avons cité ailleurs particulièrement les îles Sandwich. (*Voyez* plus haut, chap. XXVII, pag. 545.)

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

mander aux Anglais qui résident dans ces contrées, il pourroit aisément faire un arrangement avec les princes du pays, en prenant pour base du traité la sécurité réciproque du commerce entre les sujets britanniques et les indigènes. D'après le caractère et l'intelligence reconnue de ces derniers, on ne peut douter que leurs chefs ne comprissent parfaitement les obligations d'une pareille convention, et qu'ils n'eussent en même temps le pouvoir d'en faire exécuter les clauses.

» Rien au reste ne seroit plus facile que de réduire les récalcitrans à la raison; il suffiroit pour cela de prohiber chez eux le commerce anglais, jusqu'à ce qu'ils eussent consenti à remplir les obligations stipulées dans l'acte. » Un objet non moins nécessaire, ce seroit, selon les vues de notre auteur, de faire un traité séparé avec le chef de la Baie-des-Iles, pour obtenir de lui la cession d'un terrain voisin du havre de ce nom, ainsi que la propriété du havre lui-même, dont toutefois on conserveroit aux naturels du pays la libre navigation. Un avantage du même genre pourroit encore être exigé sur les bords de la rivière Tamise [*Thames*], vers la côte Est de l'île la plus septentrionale du groupe, ainsi que dans quelque port convenablement choisi de la bande du Sud.

L'agent britannique se trouveroit par là en mesure d'obliger les chefs à lui remettre tous les convicts déserteurs, qui, infestant sur plusieurs points les côtes de la Nouvelle-Zélande, nuisent à son commerce ainsi qu'au succès des missions. Il est à croire qu'en raison du grand nombre de vaisseaux baleiniers anglais et anglo-américains qui viennent se ravitailler dans les havres ci-dessus désignés, un droit léger levé sur chacun d'eux et motivé par la permission de faire de l'eau et du bois, couvriroit toutes les dépenses des établissemens projetés; ou, si cela ne suffisoit pas, qu'une taxe minime, imposée à Sydney sur les navires qui trafiquent avec la Nouvelle-Zélande, combleroit amplement le déficit.

C'est en conséquence des réflexions précédentes, qui furent soumises par l'auteur, en juin 1831, au ministre secrétaire d'état des colonies, que James Busby fut nommé, ainsi que nous l'avons déjà dit, résident ou plutôt consul britannique à la Nouvelle-Zélande. Il y arriva le 5 mai 1833 (1), et s'y trouvoit encore à la fin de 1834.

(1) Voici un extrait du discours prononcé par cet agent diplomatique, lors de son

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

Quoique l'Angleterre n'ait pas, jusqu'à présent, jugé à propos de prendre une possession formelle de ces îles, elle s'y est ménagée, comme on voit, une influence dont il n'est pas bien difficile de prévoir les suites. Un des objets qu'elle a évidemment en vue c'est sinon d'empêcher, au moins de contre-balancer, la prise de possession d'une partie de la Nouvelle-Zélande par les Français (1) ou par les Russes (2).

installation à la Nouvelle-Zélande, devant les chefs rassemblés; cette pièce contient, ce me semble, une des principales pensées de la politique anglaise:

« A une certaine époque, dit M. Busby, la Grande-Bretagne différoit très-peu de ce qu'est » aujourd'hui la Nouvelle-Zélande. Ses habitans n'avoient ni grandes maisons, ni bons vête- » mens, ni bonne nourriture. Ils se peignoient le corps et s'habilloient avec des peaux de » bêtes sauvages. Chaque chef étoit en guerre avec son voisin, et quantité d'hommes péris- » soient dans les guerres que les chefs se faisoient entre eux, comme périssent encore mainte- » nant les peuplades de la Nouvelle-Zélande. Mais Dieu envoya son fils dans le monde pour » nous apprendre que tous les hommes sont frères, qu'ils ne doivent ni se haïr, ni se détruire » les uns les autres, mais au contraire s'entr'aimer et se faire du bien mutuellement. Lorsque les » peuples de l'Angleterre eurent ouï ces paroles de sagesse, ils cessèrent de se faire la guerre, » et toutes les tribus ne formèrent plus qu'un seul peuple.

» Alors les paisibles habitans du pays commencèrent à se bâtir de grandes maisons, parce » qu'ils ne craignirent plus que des ennemis les renversassent; ils cultivèrent leurs terres, et » eurent en abondance du pain, parce qu'aucune peuplade hostile n'entroit dans les champs » pour en détruire les récoltes, récompense de leurs travaux. Le nombre de leurs bestiaux » s'accrut, parce que personne n'arrivoit plus pour les leur enlever. Ils devinrent, en outre, » industrieux et riches, et eurent toutes les choses avantageuses qu'ils pouvoient souhaiter.

» Désirez-vous donc, ô chefs et tribus de la Nouvelle-Zélande, ressembler aux habitans de » l'Angleterre? Écoutez d'abord la parole de Dieu, qu'il a placée dans la bouche de ses servi- » teurs les missionnaires, envoyés ici pour vous instruire. Apprenez que la volonté du Seigneur » est que vous vous aimiez les uns les autres comme frères : aussitôt que les guerres cesseront » parmi vous, votre pays deviendra florissant. Au lieu de manger des racines de fougère, vous » aurez du pain, parce que la terre sera cultivée sans crainte, et que ces fruits seront recueillis » en paix. Lorsque les vivres seront abondans, vos hommes pourront s'occuper de la conservation » du *phormium*, du bois de charpente, et des provisions nécessaires aux vaisseaux qui trafiquent » avec vous; ces vaisseaux à leur tour vous apporteront des vêtemens et tous les autres objets que » vous pourrez désirer. C'est ainsi que vous deviendrez riches, parce qu'il n'y a pas de richesses » sans labeur, et que les hommes ne veulent pas travailler, à moins que la paix ne soit éta- » blie chez eux et qu'ils ne soient sûrs de jouir du résultat de leur industrie.» (Voyez le *Missionary Register*, décembre 1834.)

(1) Les détails singuliers publiés naguère sur le baron de Thierry seroient-ils la cause première d'une crainte aussi peu fondée! (Voyez *Kingston chronicle and city Advertiser*, du 24 juin 1835, et *Jamaica despatch and New courant*, des 19 et 22 du même mois.)

(2) Tout annonce que les Anglo-Américains seront pour les Anglais des compétiteurs plus actifs et plus redoutables. L'un des journaux cités dans la note précédente parle en effet d'un

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson.

Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

École des missionnaires. — Nous savons encore par Busby qu'à la seule Baie-des-Îles il y avoit, en 1828, environ 100 enfans ou adultes, qui fréquentoient l'école, où on leur apprenoit à lire et à écrire. ~~Les mis-~~ sionnaires anglais se plaignoient toutefois que leurs travaux étoient grandement contrariés par la conduite licencieuse des marins composant les équipages des vaisseaux qui visitent ces parages, et par le mépris que cette classe d'hommes grossiers témoigne généralement pour leurs personnes.

Commerce. — Nous avons dit ci-dessus qu'indépendamment de la pêche de la baleine et de celle des phoques qui se font sur les côtes de la Nouvelle-Zélande les Anglais se procuroient encore dans ces îles d'abondantes cargaisons de phormium-tenax, des espars pour la marine et du bois pour la charpente des maisons, plus facile à travailler et moins cassant que celui de la Nouvelle-Hollande. Quelques jolis navires, du port de 140 à 370 tonneaux, ont aussi été construits sur ces rivages par des charpentiers anglais, aidés d'ouvriers du pays; ces derniers prennent volontiers part à ces travaux, qu'ils exécutent avec autant d'adresse que d'intelligence.

Résumé. — Ainsi, sans s'arroger sur les naturels d'autre autorité que celle dont les Nouveaux-Zélandais auront bien voulu faire l'abandon, et sans intervenir dans le gouvernement intérieur du pays autrement que par la persuasion et sous forme d'avis, les Anglais se flattent que l'influence d'un résident de leur nation sera suffisante pour forcer les naturels à abandonner leurs odieuses pratiques de guerres et de massacres ; que cette influence, jointe aux efforts de leurs missionnaires et à la puissance civilisatrice du commerce, finira par substituer des principes de douceur et les habitudes d'un peuple civilisé aux mœurs féroces de ces cannibales.

projet d'émigration sous la direction d'un consul des États-Unis, et agent général pour le gouvernement de la Nouvelle-Zélande. Ce journal ne dit pas sur quel point de ces îles les émigrans devront aborder, mais il annonce qu'ils partiront de Panama le 15 août 1835. Les convois devront se succéder de quinze en quinze jours, ou à des époques plus rapprochées encore, si cela devient nécessaire. Le baron Charles de Thierry, né en Angleterre de parens français, paroît devoir être le chef à vie de cette entreprise.

Si j'en crois les détails qui m'ont été communiqués, plusieurs chefs zélandais auroient fait des concessions de terres assez importantes au baron de Thierry, et même ils se proposeroient de l'accueillir à son arrivée comme leur roi ou *chef suprême.*

Digitized by Google

Colonie de Port-Jackson. Digression sur les Nouveaux-Zélandais.

C'est ainsi qu'ils préludent avec habileté et une constance de plan admirable, à s'assurer, si ce n'est absolument le monopole d'un vaste commerce ~~immense~~, du moins une prépondérance marquée, qui leur promet d'immenses avantages pour l'avenir !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU SECOND VOLUME.

LYON

Digitized by Google